

# LA CROIX DE BELLEDONNE

PIERRE PERSAT



*Une Nathalie qui passe dans mon lumineux été  
comme un météore dans la nuit de Coste-Rouge ...*

## Avertissement

Lorsqu'on assiste à un match, on le suit en continu car on ne sait pas ce qui va se passer. Mais lorsqu'on veut voir un match dont les résultats sont déjà connus, il serait insipide de le repasser en entier. Seuls en comptent alors les moments forts. Les journalistes qui rapportent une performance d'alpinisme n'en mentionnent également que les points forts. Les romanciers encore plus préoccupés, eux, de tenir le lecteur en haleine inventent à leur gré leurs courses en montagne en plaçant à tel point de leur récit une chute dans une crevasse, une sortie vertigineuse d'escalade en un autre, puis l'arrivée d'un orage, puis une avalanche, etc. Leurs dialogues sont le plus souvent crus pour mieux faire "couleur locale". Parce que les longues montées racontées tout au long, le langage simple, l'expression des sentiments selon le commun des mortels ne frappent pas. Les éditeurs veulent de l'inédit, du tonitruant, du cru, du drame parce que cela se vend mieux.

Ami lecteur, dévoreur de pages, si c'est ce que vous recherchez, n'ouvrez pas ce livre. Non non, ne l'ouvrez pas. Il n'est pas fait pour vous. Non, vous dis-je !

Plus que d'alpinisme traditionnel, il s'agit en effet de l'histoire intérieure, heureuse et douloureuse, vécue par une jeune musicienne et un jeune entrepreneur dont l'amour est né et resplendit en haute montagne. Ce livre est écrit pour ceux et celles qui souhaitent entrer dans l'ambiance de rêve d'un amour pleinement vécu que la haute montagne préserve des asservissantes contraintes terre-à-terre et y rester longtemps. Tout au long de cette histoire, rien ne fut bas, rien ne fut laid, rien de fut médiocre. Une fois entré, on n'a pas envie de le quitter. Quelques pages chaque jour pour faire durer l'enchantement sont l'idéal.

Les courses effectuées par notre jeune couple sont racontées ici dans leur intégralité, y compris les longues montées ou descentes car celles-ci font partie de la réalité comme les attentes d'un but au cours d'un match. Elles ont toutes été réalisées par l'auteur et plus d'une fois et tous leurs détails en sont minutieusement exacts : telle prise existe bien, y compris sa couleur, tel paysage est vrai, les avalanches citées ont bien eu lieu, le vol en planeur s'est réalisé à peu de choses près sur les mêmes montagnes, la plupart des dialogues en course ou en refuges ont été pris sur le vif, les paroles échangées et les sentiments exprimés sont rapportés tels quels. L'unique accident, une chute dans une crevasse, a bien eu lieu et elle est racontée avec ses détails et ses paroles comme elle s'est passée réellement, mais sur un autre glacier... et en plus grave !

Seule l'histoire intérieure est inventée, disons... à demi. Nathalie est une musicienne professionnelle, ce qui permet à l'auteur, amateur de musique, d'en parler sans prétention, car lui-même en écoute dans ses courses solitaires devant l'auditoire qu'il estime le plus beau du monde : le parterre à ses pieds des cimes ensoleillées qui l'entourent.

*(Exemplaire destiné à être lu sur écran. Cette histoire est racontée tantôt à la première personne en rouge sombre, tantôt à la troisième en bleu sombre)*

## I - L'aiguille de l'M

J'étais ravi. En me retournant je venais de voir un lumineux sourire, de jolis yeux qui me regardaient à travers une mèche de cheveux agités par le vent, un frais visage sur le rouge vif d'un col d'anorak relevé, et, pour combler mon émerveillement, au loin, les neiges étincelantes des pentes du Dôme du Goûter.

J'avais repris ma marche en me moquant de moi. Mais je l'entendais me suivre de son pas inégal, tantôt écrasant la terre, tantôt hésitant sur un bloc de pierre, tantôt faisant craquer les cailloux. Le sentier s'était mis à monter. Son souffle s'était accentué. Il fallait que je ralentisse.

Incontestablement, Nathalie était heureuse, et sans doute pour la première fois depuis le coup qui l'avait frappée.

Moi qui, à force de le parcourir, avais fini par trouver fastidieux ce trajet qui se traîne depuis le Plan de l'Aiguille jusqu'au glacier des Nantillons, il me semblait que je le parcourais pour la première fois.

A sortie de la station, déjà elle s'était arrêtée, la tête levée vers ces parois de rocher et de neige qui montent vers le ciel bleu.

- Mais c'est effrayant !

- Tiens pourquoi ?

- Il y a des gens qui grimpent par là ?

- Quelle question ! D'ici je peux te montrer au moins une bonne douzaine de voies pour atteindre ces sommets devant nous. Tu vois la benne qui monte en ce moment à l'Aiguille du Midi ? Juste en dessous, il y a deux voies qui passent par les rochers et sur la glace, et même une troisième un peu à droite. A gauche - suis mon doigt - il y en a une très jolie. Elle emprunte les rochers et elle se poursuit au-dessus par cette arête de neige très raide qui aboutit à cet îlot rocheux et sort sur l'arête Midi-Plan.

- Mais comment font-ils pour tenir ? C'est vertical.

- Tu sauras vite qu'en montagne une pente, vue de face, apparaît toujours plus raide qu'en réalité. C'est une illusion d'optique que les alpinistes connaissent bien. Par contre, vue d'en haut, une pente paraît bien plus faible qu'en réalité et il faut faire attention quand on y descend en rappel, surtout si elle est de glace et qu'on n'a pas de crampons.

On s'était quelque peu éloigné de la gare qu'elle s'arrêtait de nouveau, les yeux en l'air. Je me devais de lui présenter la montagne.

- Tu vois devant toi cette arête rocheuse assez tourmentée : c'est l'arête des Papillons. Elle est classée très difficile mais elle est très fréquentée parce que beaucoup de grimpeurs qui ne sont pas des montagnards ont la flemme des marches d'approche et celle-ci est particulièrement courte. Résultat : on y est souvent bloqué par les autres.

- Un joli nom. Pourquoi "des Papillons?"

- Je ne sais pas. Ceux qui ont ouvert la voie y auraient trouvé, paraît-il, des flopees de papillons. Quand on ouvre une voie ou quand on est le premier à atteindre un sommet qui n'a pas de nom, on a le droit de leur en donner un. C'est un privilège.

- Ah ? Et plus haut... ?

Je plaçais ma tête derrière la sienne de façon qu'à ses yeux mon doigt se trouve exactement pointé sur le détail que je voulais lui montrer.

- Ce triangle, là, c'est le Peigne, une très jolie course. Au-dessus, on verrait l'Aiguille des Pèlerins, mais, plus haut, ce truc pointu, c'est l'Aiguille des Deux Aigles.

- Parce qu'on y a vu deux aigles la première fois ?

- Tu as deviné ! C'est le nom que lui a donné Fontaine, un grand alpiniste, qui en a fait la première avec ses deux guides, parce qu'ils ont vu deux aigles qui tournoyaient au-dessus.

- Et pourquoi pas le sien puisque, d'après ce que tu me dis, il en avait le droit ?

- Parce que Fontaine était un modeste, ce qui est rare chez ceux qui font des premières et qui en sont fiers, ce qui est normal. Tu vois celle qui domine tout : c'est l'Aiguille du Plan. Oh, cette traversée Midi-Plan, superbe ! On part de l'Aiguille du Midi et on suit la plupart du temps un parcours d'arêtes avec une vue formidable des deux côtés.

- C'est plat de l'autre côté ?

- Tu parles ! Ça plonge comme de ce côté, enfin presque, mais pas toujours. Une arête, je te dis. Et quelquefois de glace pure... Allez. Aujourd'hui c'est l'Aiguille de l'M. En route !

Nous marchions souvent côte à côte sur l'excellent sentier.

- Oui, ça, c'est Blaitière, un seul nom pour deux sommets. Pourquoi ? On n'en sait rien. A gauche, les Grands Charmoz, bien connus par les photos qu'on voit un peu partout. A leur droite, tu verras bientôt un mur crénelé qui a beaucoup fait parler de lui dans l'histoire de la conquête des Alpes : le Grépon.

- Oui, mais l'Aiguille de l'M dans tout ça ?

- En face, la dernière pointe, la plus basse.

Elle avait bloqué son pas :

- Ah non ! Moi, je ne pourrai jamais monter ça.

- C'est que tu as déjà oublié ce que je t'ai dit tout à l'heure. Vue de face, une pente paraît toujours plus raide qu'elle n'est. Tu verras. On monte très bien, presque un sentier.

Nathalie s'extasiait sur les rochers qui sortaient de l'herbe. Il y avait longtemps que je n'y prêtais plus attention. C'est vrai que ce contraste entre l'âpreté grise de la roche et la tendresse de la verdure était beau.

Quand nous avons pris pied sur le glacier caillouteux de Blaitière, elle a commencé par glisser. Qu'on puisse glisser là, il fallait le faire. Mais c'était la première fois que Nathalie posait le pied sur un glacier. Elle se releva :

- Mais c'est de la glace sous toutes ces pierres !

- Il y en a même sous la terre.

- Ces pierres, d'où elles viennent ?

En voilà une question ! Elle joue les naïves ?

- C'est le facteur de Chamonix qui les amène.

- Peau de vache ! D'où viennent ces pierres ?

- Mais d'en haut, pardi !

- Alors la montagne se casse par petits morceaux.

- Si tu veux, c'est ça. Et même quelquefois par gros.

- Mais alors, puisque qu'un glacier avance, la montagne soit se dégrader à un rythme accéléré si on compte par millénaires.

- Exact. Tu vois ces grandes taches blanches en bas de Blaitière ? C'est un grand éboulement qui s'est produit il y a quelques dizaines d'années. Un peu partout, dans tous les coins, des morceaux de rocher partent, surtout sous l'effet des avalanches.

- Mais c'est dangereux.

- Dangereux ? Pas tant que sur une route. Pour se trouver juste sous un morceau qui se détache, il faut une sacrée coïncidence. Sauf dans les couloirs, parce que les couloirs canalisent les pierres qui tombent de toute une face. Mais là on le sait. On se tient sur ses gardes.

Le cheminement contre la pente de glace et de cailloux devenait horizontal. Une plage blanche approchait.

- Ah ici, tu vas venir vers moi. On va passer un névé. Un névé, ça n'a l'air de rien. C'est pourtant un des dangers les plus sournois de la montagne. Quelques dizaines de mètres fortement inclinés, parfois moins. Les types y mettent le pied dessus quand c'est encore gelé sans penser que la neige est alors dure comme de la glace et vlan ! ils foutent le camp. Et comme c'est la tête qui passe la première, ils vont se la casser en bas contre les blocs. Mais ici la trace est large. Passe devant et fais attention où tu mets les pieds. Je sors ton piolet, il t'aidera à garder ton équilibre. Mais ne pousse pas la pente sinon tes pieds appuieraient de biais...

- Pigé.

Elle marchait très lentement, trop même, mais je la laissais faire. Elle finit par arriver sur l'autre bord avec un air de soulagement.

Nous montions maintenant à travers les blocs qui s'incrument dans le flanc de la moraine du glacier des Nantillons. Je marchais moins vite parce qu'elle avait commencé à s'essouffler mais, à chaque lacet, je la voyais poser ses pieds avec précaution tout en jetant des coups d'œil un peu inquiets sur les alentours.

Quand elle se rendit compte que je l'observais, elle se ressaisit :

- Je trouve ça formidable. Je ne croyais pas, vu d'en bas, qu'ici on puisse se trouver si haut déjà au-dessus de la vallée. On est presque au niveau des Aiguilles Rouges. Regarde comme elles sont ensoleillées.

J'attendais avec amusement sa réaction lorsque nous arriverions sur la crête de la moraine. On découvre là tout à coup un paysage de haute montagne. En bas l'étendue du glacier. En face, les pentes de l'aiguille de l'M et des Petits Charmoz, relativement basses, mais qui s'envolent très haut vers les Grands Charmoz et le Grépon. Plus à droite, l'impressionnant mur de glace bleu pâle qui domine le rognon rocheux plutôt violâtre.

- Et maintenant, il est si petit que ça, ton glacier ?

- Mais c'est effrayant !

- Nathalie, tu n'aurais pas un autre mot pour qualifier la haute montagne ?

- Lequel ?

- Tu as le choix : splendide, exaltant, enthousiasmant, superbe, quoi encore ? captivant, oui, captivant comme peut l'être ce qui mérite d'être aimé.

- Sans doute à entendre les alpinistes mais moi, j'en suis au premier stade, celui de la frousse, et j'ai l'impression que je n'en suis pas sortie de sitôt. Tu vas me faire passer par ce sentier ?

- Bien sûr qu'on va y passer. Mais sur la neige on appelle ça une trace. Alors qu'est-ce qu'elle a, cette trace ?

- Elle est en plein éboulement.

- Non. Des morceaux de séracs qui partent d'en haut de temps en temps. Ceux que tu vois sont partis peut-être depuis un mois.

- Et s'il nous en arrive un ?

- Tu es sur une route. Une voiture arrive droit sur toi. Que fais-tu ? Tu t'assois ?

- Non, je me gare.

- Pareil.

- On a le temps ?

- Pour des trucs comme ça, largement. Ça fait du bruit. On les regarde venir et on sort de leur route. Si un jour tu entends arriver des pierres ou des morceaux de glace, souviens-toi de la grande

règle : regarde-les bien venir. Un simple écart suffit souvent à les éviter. Mais aujourd'hui il n'y en aura pas.

- Comment tu le sais ?

Prenant mon air offensé :

- Je suis le guide, non ?

Elle fait une tête qui m'amuse, comme si j'avais un pouvoir sur la montagne.

- Allez, on descend sur le glacier.

Elle marche devant. La pente est modérée, la trace carrossable. Pas de crevasse cachée. J'ai fait ce trajet hier avec un ami au retour du Doigt de l'Étala que nous avons atteint par le Montenvers. La corde, ce sera pour plus tard.

Les talons de Nathalie s'enfuient régulièrement l'un après l'autre en tamponnant un nom à chaque pas dans la neige. Ce sont les souliers que Raymonde a bien voulu me prêter pour elle. Une chance qu'ils lui aillent. Le piolet laisse des trous à la queue leu leu. Elle le tient de la main droite, du côté amont, le bon côté, mais plutôt parce qu'elle est normalement droitrière. Elle accélère en regardant les séracs qui nous dominent du haut de leur socle rocheux. Sa crainte nous fait gagner du temps mais je ne voudrais pas qu'elle s'inquiète outre mesure.

- Je ne peux pas te dire combien de fois je suis passé par ici mais jamais je n'ai vu tomber un sérac.

- Et ceux-là ?

- Réfléchis. En admettant qu'il en tombe un tous les huit jours, tu as peut-être une chance sur dix mille de te trouver sur sa route à l'instant où ça se produit.

Je ne sais pas si elle a vérifié mon calcul qui n'en est pas à un zéro près mais elle reprend sa marche tranquille. Je me dis que, si maintenant un sérac s'écroulait, j'en ferais une tête !

- Tu vois, le glacier est uni d'une rive à l'autre. Eh bien, il y a deux ans, ici, il y avait des crevasses à engloutir des wagons. On était obligé de faire un détour par le haut.

- Comment ça se fait ?

- Un glacier, c'est vivant. Il s'étire, se contracte selon les années. En ce moment, celui-ci est contracté. Dans deux ans peut-être on aura ici une nouvelle crevasse.

- Pourquoi ici ?

- Parce que les crevasses se produisent presque toujours à la même place.

Nous sommes à mi-chemin lorsqu'elle s'écrie :

- Michel, les types qui sont devant nous, ils ont apporté des échelles.

J'éclate de rire.

- Mais non, tu vois bien qu'elles y étaient.

- Comment ça se fait ?

- Personne ne s'explique. Peut-être un phénomène géologique. Ces rochers, ils sont tellement ferrugineux.

- Crétin, je t'envoie un sérac ! Je sais que je suis une gourde mais tout de même !

- Tu t'en tirerais mieux avec une boule de neige.

A trois mètres elle me manque.

- Loupé !

- Tu te moques de moi. Je fais demi-tour.

- Bon débarras. Bonjour aux séracs.

- Salaud ! Si c'est comme ça, on ne m'y reprendra plus.

- Allez, avance. Hue, cocotte !

Comme nous approchons des rochers, je sens que je lui dois une explication :

- Les échelles scellées dans le rocher servent à passer un endroit malsain ou difficile ou à couper court à un long détour. Ici, la base du couloir est terreuse. Ça fout le camp de partout, surtout à la fonte des neiges. Comme cette course est très fréquentée, une course d'initiation en somme, les

échelles permettent aux guides d'éviter à leurs clients un passage où ils glissent, se font mal, se salissent de boue, se dégoûtent. Sans elles, beaucoup feraient demi-tour.

- Mais c'est de la triche alors.
- Pas dans une course comme celle-ci.
- La Maternelle en somme.

Il faut que je fasse attention à ma réponse.

- Oui, jusqu'au col de la Bûche. Beaucoup s'en font un but de course. La vue y est saisissante, tu verras. Quant aux échelles, personne n'est obligé de s'en servir.

- Alors les guides ne s'en servent pas.

- Comment ? Pas fous, non ! Puisqu'elles sont là, ils ne vont pas s'emmerder à passer ailleurs. Pour descendre sur la Mer de Glace, pour monter au Couvercle, je ne vois pas un guide s'escagasser à passer à côté ou faire un long détour. La pureté de la course, c'est pour plus haut. Dans les voies d'accès, une échelle sur un rocher ou un pont sur un torrent, c'est kif-kif.

Ce qui me plaît chez Nathalie, c'est cette conception immédiate de la loyauté que doit revêtir une course si on veut en être pleinement satisfait. Il n'y a pas plus novice qu'elle et pourtant elle ressent cette intransigeance qu'impose l'éthique de la montagne. Peut-être parce qu'elle est ainsi dans la vie.

- En effet, c'est drôlement raviné.
- Alors, tu ne passes pas à côté ?
- Parce que je ne suis pas une fortiche, moi, comme toi et les guides.

Elle a empoigné un montant de fer et elle se met à grimper. Je la suis de si près que je reçois un talon sur la figure.

- Je t'ai fait mal ?
- Non.
- C'est haut ! Tu as vu ce vide ? J'ai le vertige.

Elle s'arrête, se met une main sur les yeux.

- Le vertige, c'est pas ça, pas ça du tout. Si tu l'avais, le vrai, tu serais dans un bel état. Dis plutôt que tu crains le vide. Mais ça te passera. Allez, encore un effort et on trouve un sentier.

Les échelles de fer résonnent aux heurts de nos piolets. Je la laisse souffler un peu. Elle ne me parle plus de sa crainte du vide, par fierté sans doute. Elle repart d'elle-même et, au bout des échelles, elle trouve le sentier, qui ramène au couloir.

- Mais c'est pas le couloir de la Bûche, ça ? Je le voyais beaucoup plus raide.
- Vu de face et de loin, tu te rappelles ce que je te disais ?
- C'est marrant la différence que ça fait.

- Tu en apprends des choses aujourd'hui. Il y a de la neige. Sers-toi de ton piolet. Maintenant rappelle-toi aussi ce que je te disais des pierres, parce qu'une pierre qui prend de la vitesse, ça fait mal. Alors attention, il y a des types devant nous. Dans une pente, regarde aussi bien au-dessus de toi que là où tu mets les pieds.

Elle m'écoutait avec attention comme si elle se sentait projetée dans un monde aux mille dangers invisibles qu'il s'agissait de déceler à temps. Du côté des Grands Charmoz, un bel obélisque détournait souvent ses regards. Elle levait aussi la tête vers le Grépon et les pointes de Blaitière, mais brièvement, à l'évidence pour suivre mes conseils. Elle était toute admiration. Sa crainte du couloir de la Bûche avait disparu.

Et dire qu'hier, à la même heure, je ne me doutais pas que j'emmènerais aujourd'hui cette fille en montagne, une très belle fille de surcroît. Que dis-je ? Je ne la connaissais même pas.

Ils avaient débarqué dans mon "chalet" hier en fin de matinée, toute la joyeuse bande des copains de Bernard pour fêter l'anniversaire de leur promotion. A vrai dire, le véritable anniversaire rassemblait la promotion tout entière mais il se passait trop cérémonieusement, avec discours, sans véritable gaieté, si bien que voici deux ans un groupe de mécontents avait décidé de se

réunir tout de suite après pour fêter cet anniversaire à leur façon, sans cérémonial, ni contrainte. Ils avaient choisi un petit manoir de banlieue et cette première réunion avait été une réussite. Alors la bande, comme ils disaient, avait remis ça l'année suivante à Menton et ils en étaient tous revenus enthousiasmés et plus solidaires que jamais. Cette fois leur choix s'était porté sur Chamonix grâce à une complicité entre Bernard et moi et ils m'envahissaient à quinze en tout, sept garçons et huit filles, une presque égalité peut-être pas entièrement due au hasard.

Pauvre chalet ! Une ancienne maison de bois, en amont de Chamonix, un peu à l'écart, composée d'une salle commune avec une grande cheminée, d'une vaste cuisine et de deux chambres, plus deux sortes de galetas plutôt encombrés de ces choses à moitié utiles et aux trois-quarts inutiles dont on n'ose se débarrasser. Je l'avais fait retaper et munir d'une salle de bains et d'un chauffage à air chaud pour n'être pas obligé d'utiliser sa grande cheminée. Elle me servait à faire de la montagne l'été et du ski l'hiver. Elle servait aussi à des copains, à certains de mes collaborateurs de l'entreprise et à Bernard.

Bernard, mon meilleur ami depuis le temps où nous étions dans la même classe au collège Saint-Cyprien de Grenoble mais qui habitait Paris, où il vivait avec Eliane, une fille de quatre ans son aînée, qui contrebalançait son tempérament assez impétueux par une pondération intelligente. Tous deux étaient d'excellents skieurs mais jamais je n'avais pu les convertir à la montagne.

A leur arrivée en quatre voitures, Eliane et Bernard m'avaient présenté leurs amis dits parisiens, Erika, Nadine, Joëlle, Nathalie, Marlène, Mouna la Congolaise, Agustina, sans doute espagnole, Léon, Gilbert, Lucien, Robert dit Bob, Fernand et Alexis, une bonne bande en somme. Nathalie m'avait tout de suite frappé par son air réservé, par son sourire grave qui me la rendait plus attachante. Quelque chose en elle la distinguait des autres.

On s'était tous mis à table, en fait un grand plateau de bois posé sur deux tréteaux accompagné de deux bancs avec des chaises en bout. Ils avaient trouvé ça formidable, avec en plus une vue de biais sur le Mont Blanc, tout illuminé à cette heure-là.

- Bernard, Nathalie me paraît un peu fatiguée.

- Non. C'est pas ça. Il lui est arrivé un coup dur il y a trois semaines. Elle était sur le point de se marier quand, au dernier moment, le salaud l'a laissée tomber. De quoi devenir dingue.

Un coup dur pour Nathalie... Je me surveillais pour ne pas tenir mon regard arrêté sur elle. Joëlle m'avait l'air passablement olé-olé. Erika pas mal, genre sport. Nadine, plutôt l'intellectuelle du groupe. Marlène capiteuse et délurée. Eliane se mêlait aux autres comme si Bernard n'existait pas, Eliane, la seule que je connaisse, assez maternelle, attirant les confidences, très agréable, large d'esprit, adversaire de toute hypocrisie, sympathique au possible. Mouna, la noire aux cheveux savamment travaillés, assez capiteuse elle aussi, mais au regard remarquablement intelligent, Agustina, indéfinissable. Léon, lui, le bon vivant, son rôle était de faire rire la galerie. Il en faut. L'imposant Bob, le meneur, celui qui décide et qu'on suit. Gilbert, trapu à l'air malicieux. Lucien, le rouquin, amateur de gros mots, le seul dont je me méfierais. Mais je devais me tromper. Les autres garçons m'intéressaient moins car je regardais plutôt les filles, Nathalie entre autres. En somme une bande sympathique qui semblait s'entendre à merveille malgré les coups de gueule des garçons et les chipoteries des filles.

Nathalie, elle, échappait à toute classification. Je remarquais combien on l'entourait de prévenances, à cause de son histoire sans doute.

C'est Bernard qui avait organisé cette sortie et il jouait, plutôt que moi, le rôle de maître de la baraque, montrant où tout se tient, assignant à chacun son rôle. Eliane qui la connaissait depuis moins de temps le secondait gaiement.

Bob avait décidé qu'ils monteraient au Brévent après la vaisselle qu'on m'avait interdit de faire parce que j'avais préparé le repas... sans beaucoup de peine parce que les conserves, il faut bien que ça serve à quelque chose.



Moi, j'avais dû les laisser pour des affaires à Chamonix. Là-haut Bernard, d'un ton emphatique, leur avait présenté l'immense panorama dans tous ses détails.

- Mesdames, Messieurs, voici devant vous l'Aiguille du Midi, le Mont Blanc du Tacul, le Mont Maudit, et voici le roi des sommets de l'Europe, le Mont Blanc...

Et les autres poussaient des cris d'admiration. Menu détail : on n'y voyait pas à dix mètres à cause du brouillard. Ils s'étaient tout de même rattrapés à Planpraz où les nuages avaient bien voulu leur découvrir par moments quelques sommets perdus en plein ciel, les faisant apparaître d'autant plus fantastiques.

- Il faut être maso pour aller là-haut. C'est ce qu'on va dire ça à ton copain au retour.

- S'il fait ce temps demain pour ton aiguille du Midi, pas pour nous. Quel bled !

Mais Bernard avait décidé qu'il ferait beau et il ne s'était pas trompé.

Le soir toute la bande avait festoyé pour célébrer l'anniversaire de la promotion. Les filles avaient préparé le repas, les garçons avaient apporté le champagne. Et le repas avait été joyeux, très même, entrecoupé de chansons paillardes, et il avait tourné à la foire.

Pour être plus à l'aise qu'à midi, on avait apporté une seconde table et des tabourets. J'étais assis entre Gilbert et Joëlle, me doutant qu'elle m'était destinée, très satisfaite pour le moins, car elle se montrait plutôt entreprenante. C'était entre elle et moi une joute de rosseries et on avait fini par s'envoyer des coups de poing avant que je la prenne par la taille, sur quoi elle m'avait aussitôt lancé un baiser sur la joue.

On avait allumé un grand feu dans la cheminée, simplement pour le plaisir car il ne faisait pas froid. Et ce feu de bois qui me chauffait le dos venait s'ajouter au champagne pour chauffer les têtes.

Juste en face de moi, assise entre Bob et Bernard, je voyais Nathalie qui cherchait à prendre part à l'animation générale mais retombait vite dans sa rêverie. Elle avait fini par répondre aux plaisanteries des autres qui, visiblement, cherchaient à la dérider. Je remarquais son air d'indifférence à tout. Elle commençait par rire aux grosses blagues, souvent salées, mais tout de suite sa physionomie reprenait une gravité distante.

Lucien et Marlène s'étaient mis à flirter aux grands cris des autres qui réclamaient "Encore ! Encore !". Pendant qu'ils s'embrassaient avec ardeur, Gilbert avait abaissé la fermeture éclair de Marlène, glissé une main autour de son soutien-gorge qu'il avait fini par dégrafer et, l'écartant de Lucien, il avait ouvert son blouson et tiré ses coudes en arrière pour en faire rebondir et mettre en valeur ses deux seins nus, ma foi pas mal du tout.

Aussitôt l'excitation se transmettait aux autres qui scandèrent l'inévitable "A poils ! A poils !". Mais Marlène ne voulait pas, pour le moment du moins, aller plus loin.

De l'autre côté de leur banc, Léon s'était mis à son tour à entourer le cou de Nadine et à l'embrasser directement sur les lèvres.

Mais les autres ne voulaient pas lâcher Marlène.

- Allez ! Fais-nous un cours d'anatomie !... Strip-tease nous, Marlène !

La poitrine à moitié dénudée, Marlène riait en se cachant le visage dans les mains. Allait-elle céder aux injonctions impatientes des garçons et même de Joëlle qui s'appuyait avidement contre moi ?

- Allez, montre-nous le reste ! Tu nous caches le plus beau !

- Allez, les garçons, foutez-la à poil !

C'est Joëlle qui avait crié ça. Mais Marlène envoya une gifle à Gilbert qui voulait passer à l'action.

- Hou !... La bêcheuse !... La bêcheuse !...

La tête toujours dans les mains, Marlène continuait de rire mais elle ne voulait rien en savoir. Cela dura un moment jusqu'à ce que Bob crie :

- Lucien, décide-la.

Lucien lui dit un mot à l'oreille et Marlène, enfin, se leva au milieu de la satisfaction bruyante des excités.

- Ah !... Bravo !... Aidons-la !

Après cette farouche résistance, Marlène s'avouait vaincue et, puisque les jeux étaient faits, elle y prenait ouvertement son plaisir.

Elle se laissa déshabiller en un tour de main par Gilbert et Léon qui avait lâché Nadine, et, complètement nue, à l'invitation de Bob, elle grimpa debout sur un tabouret au milieu des applaudissements et, les mains derrière la nuque, elle entreprit d'elle-même, au rythme de la sono, des contorsions lascives de hanches qui me firent serrer Joëlle contre ma poitrine, presque malgré moi.

Bernard, la veille, m'avait prévenu :

- Avec une bande comme la nôtre, il faudra t'étonner de rien. D'accord ?

- C'est à moi que tu poses cette question ?

J'étais d'autant plus d'accord que je comptais bien en profiter et je dois reconnaître que le numéro de Marlène sur son tabouret m'enflammait les sens.

Bob, toujours lui, commanda :

- Allez, les filles, vous êtes là pour le plaisir des garçons ! Je veux vous voir toutes toutes nues !

Erika lui lança un verre d'eau au visage :

- Phallocrate ! C'est vous les garçons qui êtes là pour le plaisir des filles. Allez ! Commencez !

Déjà, à gauche, Léon atteignait avec Nadine un flirt poussé qui tournait au déshabillage. Fernand tenait Mouna sur ses genoux, une Mouna souriante, qui lui entourait le cou de ses bras bien ronds à la peau noire, presque brillante. Il devenait évident que plusieurs de ces couples, instantanément formés, si je ne suis pas trop naïf, à part Eliane et Bernard, allaient atterrir sur le sol ou de préférence sur les tapis et, après avoir fait durer le plaisir, se laisser emporter aux exacerbations extrêmes.

Sans plus nous inquiéter de Marlène ni des autres, Joëlle et moi, nous commençons à nous dévorer quand mon sang ne fit qu'un tour : en face de moi, le gros Bob embrassait Nathalie et cherchait avidement ses lèvres qu'elle refusait. Allait-elle céder et jusqu'où ? J'arrêtai avec Joëlle qui, ahurie, me demanda pourquoi.

Nathalie résista un moment sans trop de conviction et, tout à coup, elle céda aux baisers de Bob qui devinrent immédiatement profonds. Et il m'était aisé de voir la grosse main de Bob remonter le long de ses cuisses. Je compris, le cœur battant, que Nathalie, se foutant de tout maintenant, était prête à tout accepter quand, le temps d'un flash, nos regards se croisèrent.

- J'ai trop chaud. Je sors. Tu es très chouette, Joëlle. C'est moi qui...

Je me dégageai d'une Joëlle de plus en plus perplexe, sortis sur le balcon, refermai le bruit avec la porte derrière moi.

Nathalie se donnant au gros Bob, ah non, je ne voulais pas voir ça !

Mais pourquoi cette réaction ?... Je ne la connaissais que depuis quelques heures. Ce qu'elle faisait ne me regardait pas après tout. J'aurais même pu y prendre du plaisir... Mais non, j'étais ému, presque en colère, comme si on attentait à Nathalie. Brusquement les jeux de l'intérieur avaient perdu tout intérêt pour moi, Joëlle comprise, leur sono, et tout leur bordel !..

Je respirais profondément l'air du soir et, m'appuyant sur la rambarde, je regardais les Aiguilles et le Mont Blanc qu'une lune déjà au-dessus du Brévent éclairait d'une lueur douce, faisant ressortir avec un relief étonnant les rochers sombres sur la neige.

Les battements de mon cœur avaient repris leur rythme lent mais j'étais triste. Et pourtant qu'est-ce que j'avais à voir avec cette fille ?...

Tout à coup le bruit intérieur s'amplifia. La porte s'ouvrait et se refermait sur le bruit, laissant apparaître, à mon grand étonnement, Nathalie.

Elle s'avança vers moi, comme hésitante :

- Je t'ai choqué, Michel ?
- Non. Pourquoi tu ne t'amuses pas comme les autres ?
- Et toi, pourquoi tu ne t'amuses pas comme les autres ?

Un échange de regards sous le clair de lune. Nous nous étions parfaitement compris. De ses deux mains elle rejeta ses cheveux en arrière et elle s'appuyait, elle aussi, contre la rambarde. C'était à moi de répondre.

- C'est vrai. Je ne sais pas pourquoi... Après tout, ça ne me regarde pas. Que les autres filles fassent ce qu'elles veulent, c'est leur affaire. Et je te dirais sans hypocrisie que je profitais du spectacle et avec Joëlle... Mais toi, je ne sais pas, je n'ai pu supporter que tu te livres à ce gros lard de Bob.

- Ne sois pas injuste avec lui. Il est sympa. Et c'est un garçon après tout.
- Alors, s'il te plaît tant, va le rejoindre. Je ne t'ai pas demandé de venir.

Elle me répondit sur le même ton sec :

- Je suis libre de faire ce que je veux.

Un silence. Puis son visage s'éclaira d'un sourire.

- Pardon, c'est moi qui suis moche. Je suis sortie parce ce que je n'avais pas tellement envie de participer à leur foire.

- Alors, pourquoi tu te laissais faire par Bob ? Parce que maintenant tu te fous de tout, c'est ça ?

Elle me répondit par un léger mouvement de tête affirmatif.

- Et tu te serais laissée faire jusqu'au bout.

- Je n'en sais rien. Je pensais qu'il voulait me changer les idées à sa façon. Mais tu m'as regardée et je t'ai vu sortir. Alors je suis sortie aussi pour que tu ne sois pas seul.

Cette explication m'apaisa pour de bon.

- Et Bob t'a laissée partir ?
- Je lui ai dit que j'avais mal à la tête.
- Et il a marché ?

- Il a bien fallu. Je lui ai dit de s'occuper de Joëlle. Elle a pris sa revanche sur toi en allant vers Bob.

- Bof ! Après tout, qu'ils en profitent ! On s'assoit ?

Drôle d'invitation ! Tous les sièges avaient été réquisitionnés pour le repas. J'allai au bout du balcon chercher une poutre que j'avais fait scier pour des bacs à fleurs. Ce n'était pas confortable mais nous étions assis côte à côte contre la paroi de bois du chalet.

La lune éclairait toujours la haute chaîne depuis la Verte jusqu'au Goûter. On distinguait nettement les arêtes et la neige prenait maintenant une teinte bleuâtre comme si elle était éclairée de l'intérieur.

- Bernard m'a dit que tu étais un passionné de la montagne. Moi qui ne les ai jamais vues d'aussi près, elles m'écrasent. C'est du moins l'impression que j'avais hier. Mais ici, avec la lune, elles me paraissent moins effrayantes.

Je me taisais pour la laisser s'exprimer à son aise. Elle promenait son regard sur les Aiguilles en silence quand elle me demanda :

- Tu es monté là-haut ?
- Oui, aux quatre plus grands sommets que tu vois.
- Bernard m'avait parlé du Grépon. Où est-il ?
- A gauche de ce glacier en pente.
- C'est un glacier, ça ?
- Qu'est-ce qu'il te faut !
- Je croyais que c'était plus grand.

- Si tu y étais, tu ne le trouverais pas si petit. A sa gauche, il y a deux sommets, un peu confondus vus d'ici, les Grands Charmoz et le Grépon. Le Grépon, celui de droite. On dirait un mur à créneaux, tu le vois ? J'y suis monté plusieurs fois.

- Des sommets, tu en as fait beaucoup ?

- Pas mal oui. Je crois, une bonne cinquantaine.

Elle souleva un genou avec ses mains jointes.

- Moi, la haute montagne, ça me paraît rébarbatif, crevant, dangereux. Toi, qu'est-ce qu'elle a pour te plaire ?

Cette réaction de rejet au premier contact, je la connaissais bien et je n'étais pas déçu. Je me sentais soudain responsable de Nathalie aux yeux de mes montagnes. A moi de l'initier à l'approche puis à la compréhension, enfin à l'amour de ce royaume unique qu'elles nous offrent au prix d'efforts sains et valorisants dans tous les sens du terme. Si on n'est pas dérangé, je vais savoir dans peu de temps si elle est capable de faire cette découverte.

Nos pères construisaient des chalets qui protégeaient bien du froid mais ils ne se doutaient pas qu'ils possédaient en outre des qualités d'insonorisation remarquables. La sono de l'intérieur nous parvenait très atténuée et on n'entendait ni rires, ni éclats de voix, ni chansons. Ici, nous pouvions goûter le calme de la nuit au chant des grillons.

- La montagne, Nathalie, a tout pour plaire, même ce qui est pénible. Elle oblige ceux qui l'aiment à un excellent exercice de fond. Quand tu as grimpé et descendu pendant cinq, dix, quinze heures et même plus, tu as fait fonctionner ton organisme à plein. Rien de tel pour la santé. La fatigue qu'on ressent après une course est une fatigue heureuse. Rien à voir avec cette fatigue nerveuse qui vous laisse amortis après une journée de travail derrière un bureau. Si je n'avais pas la montagne, je ne tiendrais pas le coup à la tête de mon entreprise.

Je n'avais pas espéré la surprendre. Les yeux tantôt levés vers les sommets, tantôt me regardant brièvement dans la pénombre, elle maintenait son opinion.

- Ça, j'admets. Mais ce doit être crevant. Tu parles ! Monter là-haut, pas pour moi.

- Pourquoi ? Il y a pas mal de filles qui le font. Tu te crois inférieure à elles ?

- Oui, il faut être une sportive accomplie pour faire ça, une femme dure et résistante. Ce n'est pas mon genre.

- C'est-à-dire une hommasse, presque une femme à barbe. Non, il y a des filles tendres et douces, très féminines, qui sont d'excellentes grimpeuses, aussi bien en glace qu'en rocher, et des marcheuses infatigables. C'est ce qui m'a étonné au début. Je connais des filles qui sont supérieures à bien des hommes tout en restant très élégantes en ville. Les ressources physiques des femmes sont considérables et, dans l'ensemble, elles résistent mieux au froid et au manque de nourriture, sans doute parce qu'elles ont un organisme qui fait plus de réserves.

Un nouveau temps de silence. Elle méditait sans doute ce que je venais de lui dire.

- Un grand et beau sport, j'admets, mais il faut en être mordu et c'est un sport dangereux.

- Dangereux pour qui ? Toute la technique de l'alpinisme consiste au contraire à neutraliser les dangers de la montagne. Quand je pars en voiture de Grenoble pour le massif du Mont Blanc, je sais que j'ai cent fois plus de risques d'avoir un accident sur la route que pendant la course que je vais faire. Et c'est prouvé. On dit que la montagne tue. Moi, non. Je la trouve au contraire bien indulgente. A voir toutes les conneries qui s'y commettent, et des conneries pouvant être mortelles, je suis étonné du peu d'accidents qu'on y enregistre.

Nathalie m'écoutait, pensive. C'était bon signe.

- Et puis si on voulait éliminer tous les risques dans la vie, on ne ferait jamais rien. On resterait dans son plumard. Et même dans son plumard, on risque un tremblement de terre ou la chute d'un satellite. Il ne faut pas que le danger empêche de vivre. Il faut le réduire au minimum et puis, le reliquat, eh bien, il faut l'accepter et ne plus y penser, sinon on ne bougerait plus. Tu es d'accord ?

- D'accord. Alors pour toi la montagne est le plus beau des sports.

- Pour moi et pour beaucoup. Mais si nombre d'alpinistes en restent là, moi, je trouve dans la montagne des valeurs plus fortes que celles d'un simple sport. C'est ce qui fait la différence entre l'alpiniste et le montagnard. La montagne a une vie qui lui est propre par ses variations continues, ses changements de temps, de clarté, de température, de vent. Elle n'est jamais la même et le même sommet prend d'un jour à l'autre des aspects très différents. Une course facile par grand beau temps devient étrange et fascinante dans le brouillard, rébarbative quand il pleut ou qu'il neige et là, les difficultés augmentent vite. L'important est de savoir s'adapter à toutes les conditions. On ne doit jamais partir quand le temps est mauvais ou menaçant mais si la tourmente ou l'orage vous surprennent en course, on doit les affronter calmement et revenir en bonne forme dans la vallée.

Je parlais d'abondance, presque avec passion, tant Nathalie semblait m'écouter avec étonnement, comme si elle faisait une découverte.

- Certains montagnards disent que la montagne est une école de vie, une école d'énergie, mais, bon Dieu, à certains moments, ce qu'elle peut être belle! Tu vois, Nathalie, la semaine dernière, à la Meije Orientale- c'est un sommet de l'Oisans- j'ai assisté à un lever de soleil de toute beauté. Je ne sais pas comment te dire mon ravissement devant ces rayons roses qui divergeaient à travers les nuages. Et des couchers de soleil idem, j'en ai vu aussi. Et puis, pour peu que la vue soit dégagée, ces sommets, ces immensités de neige, ces parois, ces nuages qui montent et descendent en tournoyant lentement, tout cela forme une beauté incomparable que je n'ai vue nulle part ailleurs.

- Tu t'exprimes comme un poète. Quand on se passionne pour quelque chose, on devient communicatif.

Et comme je me taisais parce que j'avais cru qu'elle décrochait :

- Allez, parle-moi encore de ta montagne. Tu m'en fais rêver.

- Elle le mérite. Et, pour que tu en rêves encore plus, je te dirai que la montagne est un domaine merveilleux pour y nouer des amitiés. Même un guide et son client, un client qui donc le paie, s'ils s'estiment l'un l'autre, ils deviennent la plupart du temps des amis et pour la vie. Je ne connais pas de profession où marchands et clients se lient si vite d'amitié.

- Ça peut arriver.

- Jamais comme en montagne.

- En mer.

- En mer on n'y va pas avec un guide qu'on paie mais en équipe. En montagne on est souvent deux, parfois trois, rarement plus, la vie reliée à la même corde. Les efforts, les dangers, la joie des sommets atteints, soudent les partenaires mieux que n'importe quel autre sport. Je te dirai même que j'ai vu des copains rencontrer en montagne la fille qui leur a fait oublier toutes les autres parce que dans des circonstances difficiles ils ont admiré son courage, sa lucidité, son caractère, caractère parfois pas commode, mais un caractère. Ils se sont peut-être engueulés mais ils ont décidé de faire ensemble l'ascension de la vie, même si cette vie comporte des passages de V ou de VI.

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- En montagne on mesure la difficulté des passages en degrés. Le V est très difficile, le VI extrêmement difficile, du moins avec les procédés traditionnels. Avec les nouvelles techniques on fait plus, mais ça devient discutable.

Elle resta un moment silencieuse. Je me demandais quelle pouvait être sa réaction.

- Je ne voyais pas les choses ainsi. Je crois que je commence à comprendre. Mais, de toutes façons, moi, je ne me vois pas grimper là-haut. Je ne suis pas faite pour ça.

Je ne croyais pas arriver si vite à ce stade où, après la curiosité, naît le désir, un désir qui au premier abord semble impossible. Brûlant les étapes, sans savoir pourquoi j'étais si sûr de moi, je lui ai proposé carrément :

- Nathalie, si tu veux savoir ce que c'est que la montagne, je peux t'en offrir un petit échantillon, pas difficile du tout, mais qui te permettra de goûter à la joie qu'elle procure. Là-haut, en dessous

des Grands-Charmoz, il y a un petit sommet facile qui s'appelle l'aiguille de l'M. Si tu veux, je peux t'y emmener. On quitte le téléphérique de l'Aiguille du Midi à mi-parcours. On fait une marche plus ou moins horizontale jusqu'au glacier des Nantillons. On monte à cette pointe et on revient. On en a pour quelques heures. Tu as peut-être ici l'occasion unique de ta vie de connaître un monde que tu commences à deviner. Si tu veux, je t'emmène demain.

Je n'y allais pas par quatre chemins mais il me semblait que Nathalie était faite pour entendre ce genre de langage. Elle s'était mise à rire, le visage dans le creux de sa main, le coude appuyé sur un genou. Et ce rire lui secouait les épaules.

- Mais c'est pas vrai !... C'est pas vrai !... Voilà maintenant que la montagne me fait du charme !

Je lui ai pris le bras en la regardant sous la clarté de la lune. Elle sortit à demi le visage de sa main, ne laissant voir qu'un œil tourné vers moi.

- Alors oui ou non ? Qu'est-ce que tu attends ? On dirait que tu es au bout d'un plongeur et que tu as peur de te lancer.

- C'est vrai.

- Qu'est-ce que tu crains maintenant que tu te fous de tout ? Tu n'as rien à perdre. Tu ne peux qu'y gagner.

C'était le bon argument. Pour elle ce fut le déclic et pour moi une joie formidable.

- Eh bien, chiche !

- Alors tu tapes !

- Je tape !

Bon Dieu, que cette nuit était belle ! Nathalie demain avec moi !...

Un grand gaillard que je reconnais de loin descend du col de la Bûche, précédé par un plus petit que je reconnais aussi.

- Ohé, Norbert !

- Tiens, Michel ! Toujours avec de belles filles, toi.

- C'est Nathalie, une copine. Bonjour, Pierre. D'où vous venez si tôt ?

- De la Nord-Est.

- Bigre, ça a drôlement marché.

- Avec Pierre, ça marche toujours.

Pierre, un garçon mince à lunettes, tend la main à Nathalie en souriant.

- Bonjour, Nathalie.

- Bonjour, Pierre.

- Bonjour, Michel. Tu as aujourd'hui une ravissante camarade.

- Vous allez finir par me rendre vaniteuse.

C'est Norbert qui lui lance la réplique :

- Oh, une fille, quand elle est jolie, elle est la première à le savoir... Avec Michel, vous êtes dans de bonnes mains, Mademoiselle. Il est aussi fort que pas mal de guides.

- Oh, dis. Attends qu'elle voie. C'est sa première course. Je ne la connais que depuis hier.

- Ça ne m'étonne pas. Toi, tu es un rapide.

- C'est elle qui se décide vite. Tu es à Chamonix ce soir ?

- Non. Je monte au refuge de la Noire. Alors tu comprends, j'ai pas de temps à perdre. Au revoir, Michel. Bonne première, Mademoiselle.

- Nathalie.

- C'est ça. Bonne première, Nathalie.

Quand les deux autres sont hors de portée :

- Tu vois un exemple de ce que je te disais. Quand un guide et son client s'estiment, surtout quand le client est parvenu, comme Pierre, à un niveau où le guide sait qu'il peut compter sur lui, ils deviennent souvent des amis pour la vie. C'est ça, la montagne, la vraie.

- Pourquoi la vraie ? Il y en a une fausse ?

- Oh que oui ! Tu verras des refuges faciles d'accès envahis par une faune qui ne cherche qu'à se bâfrer et chahuter, quand ce n'est pas à chaparder. Oui, Nathalie, avant, tu pouvais laisser ton piolet, tes crampons, ton sac même n'importe où en montagne, tu étais sûre de les retrouver à la descente. Maintenant, il faut les cacher. Ces gigolos, à les entendre, le Grépon, les Jorasses, le Dru, c'est de la bibine, le Mont Blanc, une promenade de facteur. Mais quand on les voit dans un passage difficile, c'est plus la même chanson. Il faut voir ces paquets de nouilles, oui, de cordes, ces engueulades ! Et si tu te trouves dessous, les pierres, pardon ! Et ils ne crient même pas pour t'avertir. Tiens, le guide que tu as vu, il a vite fait de nettoyer les passages où ça pinaille. Mais toi, Nathalie, je voudrais que tu te rendes compte de l'ambiance de la vraie montagne.

- Je crois que je commence à le deviner.

- Moi aussi. Allez, on repart.

Elle repart, silencieuse, en utilisant les profondes traces de pas de nos devanciers. Je regardais se mouvoir ses jambes aux guêtres noires dans un vieux knicker de velours vert sombre que je lui avais déniché. Je riais tout seul parce que ce knicker pas mal râpé prenait sur cette fille une allure somptueuse.

Nathalie, j'en étais sûr, ne reviendrait pas sur sa décision. Mais je ne faisais pas partie de leur groupe et je risquais d'être mal vu si je la leur enlevais pour la journée du lendemain.

- Tu crois que les autres te laisseront partir avec moi ?

- Ils n'ont rien à dire. Je fais ce que je veux.

Elle leva de nouveau la tête vers les aiguilles.

- On le voit d'ici le truc que tu veux me faire faire ?

Je tâchais de lui indiquer l'Aiguille de l'M qui se voyait assez mal, un peu confondue dans la masse Charmoz-Grépon.

- Il ne faut pas trop que j'y pense. J'en suis toute nouée. C'est pointu, une aiguille ?

- Très. Il ne faut pas toucher le sommet. Tu t'y piquerais.

Elle me regarda d'un air étonné puis haussa les épaules.

- Je sais comme je suis gourde mais à ce point...

- Non, bien sûr. Beaucoup d'aiguilles offrent à leur sommet une surface confortable et même je me demande pourquoi on a donné le nom d'aiguille au sommet de la pente du Goûter puisqu'il n'est qu'un contrefort du Dôme et qu'il porte même un refuge.

- Oui, mais sur ton aiguille de l'M ?

- Là-haut, tu verras, il y a assez de place pour y casser la croûte et souvent il y a plusieurs dizaines de types à la fois.

Elle était rassurée mais elle me posa une question curieuse :

- Comment ça s'écrit l'Aime ?

- L apostrophe M.

- M majuscule ? C'est tout ?

- Oui, c'est tout.

- Bizarre comme nom.

- Non, logique, parce que, vue de Chamonix, cette aiguille a la forme d'un M, d'un M majuscule. Attends-moi, je vais voir ce qu'ils font.

A l'intérieur, c'était la liberté la plus totale. Le feu rougeoyait de braise et, seule, une lumière très tamisée laissait planer une vaste zone d'ombre propice au flirt et aux ébats. Comme indifférents à ce qui se passait autour d'eux, Bernard, Eliane, Lucien, Agostina discutaient autour de coupes de champagne. Dans le hall, sur le tapis près de la cuisine, on devinait un couple très occupé. Un ou deux autres de l'autre côté que je distinguais mal. La sono avait été baissée.

En me voyant entrer, Bernard vint vers moi.

- Je te demande pardon, vieux, mais on était tous bien partis.

Il avait interprété ma sortie comme une désapprobation. C'était un comble. La joie que je ressentais de partir le lendemain en montagne avec Nathalie m'aurait au contraire incité à voir tous les autres pousser la foire à tout casser.

- Qu'est-ce que tu racontes ? C'est une soirée formidable. J'en suis ravi ! D'autant plus que j'ai une chose à te demander, Bernard. J'étais avec Nathalie sur le balcon.

- Alors tu l'as dégelée ?

- Non, pas ce que tu crois. On a parlé de montagne et on a décidé d'aller faire demain l'aiguille de l'M. Tu ne crois pas que ça va fâcher les autres ?

- C'est formidable ! Comment tu as fait pour la décider ? Elle disait qu'elle avait horreur de la montagne.

- Parce qu'elle ne la connaissait pas. Eh bien, tu vois, il a suffi que je lui en parle un peu pour qu'elle ait envie d'en goûter.

- C'est une fille qui prend vite ses décisions et qui s'y tient. Veinard ! On va être jaloux de toi.

- C'est bien ce qui m'ennuie.

- Non, ça lui fera du bien. T'inquiète pas. Je vais arranger ça.

Et s'adressant à voix forte à ceux qui pouvaient l'écouter :

- Je vous annonce que Nathalie est devenue dingue. Demain, elle nous plaque pour aller faire une course en montagne avec Michel.

- C'est pas vrai !... Comment il a fait ?... Hou !... La lâcheuse !...

- Oui, il nous l'enlève. Ça lui fera du bien. Mais à une condition, Michel : c'est que tu nous en ramènes bien tous les morceaux. Sans ça, on fout le feu à ta baraque, avec toi au milieu.

Je revins près de Nathalie sur le balcon.

- Eh bien, je vois qu'ils ne s'ennuient pas. Ça me fait plaisir. J'ai mis Bernard au courant. Il n'y aura pas de difficulté avec les autres. Il leur a parlé. Ça marche. Je vais préparer mon sac. Il suffira pour nous deux.

Nous les avons alors quittés pour aller dormir dans ma chambre, elle dans mon lit, moi dans mon sac de couchage sur un lit de camp, la porte fermée pour atténuer le bruit des couche-tard. J'étais content et, au fond, pas tellement pressé de m'endormir. Peu à peu, les bruits se sont tus. Bernard s'occupait sans doute de la répartition pour qu'ils puissent, chacun dans leur sac de couchage, passer une nuit à peu près confortable. Quant à moi, il me semblait que ce n'était pas seulement Nathalie qui s'engageait dans une nouvelle aventure.

Devant moi, Nathalie montait toujours. Je m'attendais à ce qu'elle me demande une pause. Non, elle tenait le rythme. Même si elle y mettait son point d'honneur, qu'elle puisse le faire prouvait qu'elle était plus forte qu'elle croyait.

Nous arrivions au col de la Bûche où plusieurs groupes se reposaient.

- Alors, ça te plaît ?

- Oui, Michel. Fantastique !

- Je te nommerai les sommets quand nous serons là-haut.

Elle découvrait l'autre couloir, raide, pas commode, en bas les profondeurs de la Mer de Glace, en face les Drus et la Verte, fortement éclairés.

- Dis donc, tu as monté vite et sans t'arrêter encore. Toi qui me disais que tu n'étais pas faite pour ça, tu promets.

- C'est vrai ?

- Les flatteries, c'est pas mon genre.

- Si tu es content, j'en suis heureuse.

Elle l'était indubitablement.



- Alors sur notre lancée, on va tout de suite grimper vers le sommet. C'est pas long. On en a pour une demi-heure. Je sors la corde.

Pendant que j'ouvre mon sac, j'entends trois bonshommes à côté de nous qui, en remuant leurs cordes et tout un matériel, s'amusaient à se faire peur.

- Ah ça, c'est de la varappe !... C'est là qu'on va se mesurer avec la difficulté... Va falloir se dominer... Ici, faut pas avoir le vertige... C'est au pied du mur...

- Qu'on va pisser.

C'est moi qui ai lancé cette plaisanterie qui vole aussi bas que leurs propos mais elle n'a pas l'air de les toucher. Ils continuent de se soutenir le moral.

- Je monte. Vous me surveillez bien. On ne sait jamais.

- Attention, sois prudent.

- Et tu nous assures bien au moins. Il y en a qui se sont tués ici.

Je m'amuse. Nathalie est debout, immobile, qui les regarde.

- Lève les bras. Je te passe la corde.

- Michel, va tout seul au sommet. Moi, ici, ça me suffit. Je suis très, très contente. Pour la première fois, c'est parfait pour moi.

- Mais, ma parole, tu as la trouille.

- Tu as entendu ce qu'ils ont dit. C'est beaucoup trop dur pour moi.

- Ben merde ! C'est des zigotos comme ça que tu vas écouter ou moi ? Ah, par exemple ! Lève les bras.

Je viens de découvrir son point faible : la crédulité. Il faut bien qu'elle en ait un. Mais ici je dois le combattre et tout de suite. L'instant est d'ailleurs solennel. C'est la première fois que Nathalie se voit encordée. C'est la première fois que j'encorde Nathalie. Je l'embrasse.

- Ne recommence pas à écouter les autres. Dis-toi bien que tu es plus forte qu'eux. Regarde-les. Ils vont se retrouver ficelés comme des saucissons. A ce rythme, ils en ont pour la journée... S'ils y arrivent.

- Michel, mes jambes tremblent toutes.

- Qu'est-ce que tu crains ? Cette corde soulève mille trois cent kilos. Combien tu pèses ?... Bon, je dépose les anneaux sur le sol. Quand je te le dirai, tu viendras. Mais regarde-moi ça ! Ils sont encore dans le feuillet détaché. Nous, on passe en direct.

J'escalade le promontoire, tire la corde jusqu'à la tendre légèrement. Je sais que Nathalie a observé tous mes gestes.

- Surtout, ne cherche pas de complication. Regarde bien où tu peux t'accrocher par les mains et où tu peux appuyer les pieds. Une petite aspérité souvent suffit. Compte surtout sur tes pieds. Chaque fois qu'une prise te permet de t'élever un peu, ne serait-ce que d'un centimètre, utilise-la. Le reste, c'est affaire de calcul et d'instinct. Surtout sois relaxe. Prends ton temps.

Elle monte le bout de pente, atteint l'éperon.

- Tu regardes avant. Prends largement ton temps. Si tu veux, je tire un peu.

- Non non, surtout pas.

Elle attaque. Ses doigts tâtent, trouvent une prise. L'autre main en trouve une autre. Je vois sa tête approcher. Une hésitation. Elle monte encore. Une autre prise de la main droite. Elle tire beaucoup sur cette main.

- Pousse plutôt sur les pieds.

Nouvelle progression. Une prise de pied, trop haute, mais elle se soulève et débouche sur le haut du rocher.

- Bien, Nathalie ! Tu vois que ça se fait.

Elle calme son souffle, la bouche ouverte, puis sourit, vient vers moi et m'embrasse sur une joue. J'en suis touché.

- Oh ! oh ! Pour moi aussi c'est une première.

Je l'embrasse également sur les deux joues sans lâcher la corde

- Maintenant, on va monter les anneaux à la main, c'est-à-dire ensemble. C'est facile.

Nous grimpons sur ces excellents rochers jusqu'à l'endroit où l'arête faîtière est la plus basse.

- Attends-moi là.

Un petit ressaut franchi, je me retourne. Je veux voir comment elle réagit à ce passage.

- Viens.

- Mais ce vide, là !

C'est ce que je prévoyais.

- Le vide, mais tu t'en fous du vide. Tu n'y passes pas dessus ? Tu ne t'y appuies pas dessus ?

C'est le rocher qui t'intéresse. Crois-moi, il est solide.

Elle serre les lèvres :

- J'y vais.

Elle penche à droite comme si à gauche le vide l'attirait.

- Oh, pas à cheval... Enfin comme tu veux. C'est pourtant beaucoup plus facile qu'en bas.

- C'est vrai ?

- Mais sans comparaison.

Elle se relève un peu, met un genou sur la pierre, se redresse, arrive. Pas très joli tout ça. Mais la peur du vide lui passera.

Nous avançons le long d'une fissure sous un mur vertical.

- Nathalie, on va passer dans une boîte aux lettres.

- Une boîte aux lettres ?...

Une ombre d'inquiétude se lit sur son visage

- C'est une fente entre deux rochers. Ça dit bien ce que ça veut dire.

Nous descendons sur un bloc. La boîte aux lettres est là, étroite, une sorte de tunnel formé par des rochers énormes.

- Passe devant. C'est marrant. Tu descends là.

Elle s'enfile entre les rochers. Je la suis.

- On en trouve beaucoup de boîtes aux lettres en montagne ?

- Rarement. Il y en a une en face aux Petits Charmoz. Qu'en dis-tu ?

- C'est inattendu et amusant.

Suit une vire plate, très pratique. J'ai fait passer Nathalie devant. Elle hésite. Ah oui, le vide ! A droite cette fois. Elle avance en se serrant contre le rocher. Et nous aboutissons au replat. Au-dessus de nous une cordée se bagarre dans le passage étroit d'un grand feuillet.

- On va les doubler.

- Comment ?

- En grim pant à gauche par des cannelures. Reste là. Laisse la corde se dérouler toute seule.

Je grimpe vers les autres. L'un d'eux est coincé dans le feuillet. Ses compagnons l'accablent de conseils.

- Allez, maintenant à ton tour.

Elle parvient rapidement jusqu'à moi.

- On va escalader ce mur tout rainuré. Regarde comme je fais si ça t'inspire. J'espère n'avoir pas à te tirer.

- Ah non, pas ça !

Je suis monté lentement car ce passage très raide oppose des difficultés si on s'y prend mal.

- A toi.

Visage déterminé, volontaire, elle s'attaque aux cannelures, grimpe un mètre, hésite, lève très haut la jambe droite.

- Non, il faut toujours faire les plus petits pas. Trop haut ta jambe. Cherche surtout les prises de pied.

Ça y est. Elle pose son pied sur une prise mais par le côté du soulier. Instinctivement elle a compris qu'ainsi l'appui serait plus facile. La corde glisse autour de ma ceinture. Ce genre d'assurance me suffit. Et je vois arriver le bonnet blanc de Nathalie au niveau de mes pieds, puis son visage souriant monter près du mien. C'est moi qui l'embrasse.

- C'est très bien, Nathalie. Regarde-les, eux. Ils pinaillent toujours à leur bout de rocher. Allez, un petit effort. On est près du sommet.

- Déjà ?

- Oui, souffle une minute ici. Je fais la longueur.

Quand j'arrive au replat, elle a déjà commencé de grimper.

- Nathalie, tu viens de commettre une grosse faute mais c'est moi qui ai tort. J'aurais dû te prévenir. Quand le premier fait une longueur, le second ne commence jamais, jamais, tant que l'autre ne le lui a pas demandé. Tu retiendras ?

- Oui. Ça se comprend. Si on tombe, on l'entraîne.

- Exactement. Tu peux continuer maintenant.

Cette pente est malaisée mais sans problème. Elle arrive très vite à moi.

- Bravo Nathalie, tu as fait ton premier sommet, l'aiguille de l'M. On s'embrasse ?

Je suis aussi content qu'elle. Elle sourit, radieuse, s'étire, les bras en V.

- Tu ne trouves pas que tu aurais été cloche de rester au col ?

- Cloche oui. Je croyais que c'était beaucoup plus dur. Les autres disaient...

- Les autres, les autres, je les emmerde ! En montagne dis-toi bien que les dégonflages, les erreurs de parcours, les exploits bidon, les conneries à ne pas faire et qui tournent parfois au drame, ce sont les autres qui les provoquent. Moi, je ne crois que les vrais de la montagne. Et même quand il faut redescendre à cause du temps alors que les autres continuent, je me fous pas mal des autres, ni de ce qu'ils peuvent penser ! Rappelle-toi ceci, Nathalie : en montagne, le danger, c'est d'abord les autres.

- Pardon, Michel. Je n'écouterai que toi maintenant, partout où nous irons.

- Qu'est-ce que tu as dit ?

- Partout où tu m'emmèneras en montagne.

- Mais alors tu n'es pas dégoûtée par cette première course ?... Tu veux en faire d'autres ?

Elle se contente de confirmer par un signe de tête en souriant.

- Oh, Nathalie, je t'embrasse ! Bon Dieu, que tu me fais plaisir ! Tu grimpes bien, tu sais. Toi, tu es capable de faire de sacrés progrès en montagne et de laisser les autres loin derrière toi.

Cette Aiguille de l'M par la voie normale est une course pour débutants et pourtant je suis aussi content aujourd'hui que si j'avais fait une première.

- On va se reposer un bout de temps ici.

- Oui et tu dois m'indiquer les sommets.

J'ai commencé par les Aiguilles Rouges, tellement faciles à observer d'ici, puis passé en revue les Drus, la Verte et ce qu'on voyait de l'Arête Ecclésiastique, mais les plans les plus impressionnants étaient bien ceux des Grands Charmoz qui ont fière allure vus de l'M.

- Il y a des gens qui sont montés sur cette pointe ?

- L'Aiguille de la République ? Oui, et même des royalistes.

- C'est effrayant, pardon, formidable !... Et à droite, ces deux pointes ?

- Tu ne reconnais pas ? Blaitière.

- Par où on y monte ?

- Généralement par ce couloir de glace, le couloir Spencer.

- On peut tenir dessus ?

- Très bien.

- Alors on peut passer partout en montagne.

- Non. Mais disons qu'il y a des voies un peu partout.

- Quel spectacle ! C'est magnifique ! Michel, ces points qui bougent, mais oui, ce sont des alpinistes. Ils passent sous les séracs. Qu'ils sont petits !

Vraiment Nathalie découvre la montagne. La naïveté de ses remarques, son exaltation m'enchantent.

- Qu'est-ce que tu veux, Michel ?

- Une orange me suffira. Toi, prends des biscuits et de la confiture. Il y a aussi au fond de mon sac une boîte de jus de fruit.

- Non, à moi aussi une orange me suffit... Bien vrai, Michel.

Encore quelque chose de positif chez elle : sa frugalité en course. A côté de nous, certains saucissonnent. Et hardi, sardines et pâté de foie ! Comme aliment léger, on ne fait pas mieux.

- Soif ?

- Non.

Elle regarde du côté du Mont Blanc.

- Mais, Michel, le vrai sommet, on n'y est pas. C'est ce bloc plus loin.

- Exact mais tout le monde s'arrête ici.

- Il est inaccessible ?

- Pas du tout. Tiens, tu me donnes l'envie d'y aller. Tu as raison. Tant qu'on n'a pas atteint la cime même, on n'a pas fait un sommet. Qu'est-ce que tu fais ? Tu viens ?

- Bien entendu.

Il faut passer par-dessous ou surmonter un gros bloc. Comme elle a peur du vide, je préfère le premier passage. Je l'assure ostensiblement.

- Et maintenant ?

- Un peu à gauche, tu peux descendre.

- C'est casse-gueule.

- Je tiens bon la corde. Ici tu peux la tirer.

Elle s'aide de la corde, remonte et va disparaître derrière le roc sommital. Je vais la rejoindre. Une fissure ou plutôt une séparation de blocs nous attend.

- Tu vas monter la première... Si si, la première.

- Moi ? Mais c'est imprudent. Michel, j'ai peur.

Deux garçons rient gentiment, mais ont-ils fait l'extrême cime ?

- Allez, tu montes par là. Oui, devant. Allez, Nathalie. C'est gagné.

Je lui montre les prises et tiens son soulier bloqué dans la fissure. Mais s'en aperçoit-elle ?

- Michel, le rocher bouge !

- Quoi ? Ah oui. Ce bloc a un léger ballant mais c'était connu de nos aïeux.

Elle arrive sur le sommet, tremblante mais souriante. Je lui tiens les pieds et continue de l'assurer par la corde avec la plus grande attention.

- Tu l'as, le sommet. Maintenant il faut t'y mettre debout.

- Non non, Michel ! Il y a le vide !

- Eh bien, c'est le moment ou jamais.

- Je ne peux pas !

- Tu dois le faire.

- J'en tremble toute.

- Ça ne fait rien. Un geste, un geste et ta course est parfaite. Les pieds bien calés. Maintenant, redresse-toi doucement.

- Je ferme les yeux.

- Ça jamais ! Redresse-toi... Encore... Encore... On dirait une petite vieille bossue. Encore. Le buste bombé. Encore... Oui ! Et maintenant lève les bras en l'air.

Elle a levé les bras en V et s'est vite assise. Des gars applaudissent.

- Une jolie victoire, Nathalie. Tu peux redescendre.

Ce que je viens d'apprendre de Nathalie est superbe : son goût pour la perfection, son exigence de vérité, sa domination d'elle-même, sa frugalité. Je suis émerveillé.

- Oh Michel ! Je suis contente !

Et spontanément elle se jette à mon cou et m'embrasse. Je le lui rends en double sur deux joues très chaudes. Je n'ai pas eu à me forcer.

- Tu vois que la montagne c'est pas si moche que ça. Il s'agit maintenant de revenir vers les types là-bas qui cassent la croûte pour en faire autant.

Je pouvais enlever la corde mais l'idée de rester encordé avec elle me plaisait. La bouffe, c'est elle qui voulut me la servir. Je remarquais la grâce de ses gestes quand elle étendait simplement de la crème de marron sur une biscotte, quand elle épluchait une orange. Elle y prenait visiblement un grand plaisir et moi aussi.

J'avais conduit des filles en montagne, entre autres Raymonde Marignal, une grimpeuse de haut niveau. Avec elle les rapports étaient simples, carrés, copain-copain, ce qui ne m'empêchait pas à l'occasion d'avoir de bons moments avec elle. Mais cela n'avait jamais été que plaisir physique sans plus. Pour la première fois j'avais près de moi en montagne une fille qu'il m'aurait semblé sacrilège de solliciter. A son regard lumineux, à son sourire satisfait, j'éprouvais une joie profonde que je ne voulais pas ternir. Je voulais qu'elle revienne avec le sentiment d'une course parfaite.

- Michel, les gens en face, là-haut, c'est dur ?

- Les Petits Charmoz ? A peine plus difficile qu'ici, sauf à la montée du couloir de l'Etala. Un bon IV, quoi qu'on en dise.

- Quatre, c'est quel niveau déjà ?

- Difficile. On peut dire que celui qui passe le IV peut faire la plupart des courses classiques.

- Pas pour moi alors, surtout qu'il faut redescendre avec des cordes.

- Non, ceux que tu vois font un rappel pour le plaisir. On peut redescendre facilement par la droite au col de la Bûche. La traversée des Petits Charmoz est une jolie course que nous pourrions faire un jour.

- Je ne sais pas si j'en serais capable. En tous cas, pour le moment, si on est bien monté jusqu'ici, je me demande comment on va faire pour redescendre.

Dans le groupe de trois qui était le plus proche de nous on entendit des rires. Son visage se ferma soudain. J'avais ri aussi mais sans doute moi seul avais le droit de le faire. Je me penchais vers elle pour que les autres n'entendent pas :

- Tu vois, ils rigolent mais ce sont les trois qui pinaillaient dans le bloc détaché et que nous avons dépassés par les cannelures. Aucun n'est monté au sommet. On va leur montrer ce qu'on sait faire. Allez, tu rassembles tout et tu le fourres dans mon sac et en route.

Rassurée dans son amour-propre, elle ferme le sac pendant que je love la corde qui n'a pas cessé de nous relier. Je vérifie ses nœuds, reprend mon sac et nous entamons la descente.

Arrivés au-dessus des cannelures, elle se penche vers moi comme si les autres là-haut pouvaient nous entendre :

- Michel, j'ai encore peur du vide.

J'apprécie cette marque de confiance car ici elle aurait pu se taire. Elle se sent donc plus libre avec moi maintenant.

- Normal, la première fois. Mais cette crainte du vide te passera vite pour la bonne raison que ce n'est pas sur le vide qu'on marche ou qu'on s'accroche mais sur du rocher bien dur. Seules les prises comptent. C'est par les prises qu'on monte ou descend. C'est tout. Tu n'as pas plus à t'inquiéter du vide qu'un marin s'inquiète de la profondeur de la mer sous son bateau du moment qu'il flotte.

Elle me jette un regard souriant pour me faire savoir qu'elle a compris.

- D'ailleurs en montagne on ne voit pas tellement le vide. On grimpe face au rocher et c'est ce que tu vas faire en descendant. Dis-toi bien que je t'assure d'une façon absolue et que, si jamais tu venais à lâcher, tu ne tomberais même pas de cinquante centimètres.

Je n'avais pas besoin de le dire deux fois. Elle s'est mise à descendre, attentive mais calme, et je ne lui ai pas donné une seule indication jusqu'à ce qu'elle atteigne le fond du couloir. Elle avait remarqué que les prises se voient mieux d'en haut que d'en bas et qu'elles sont ainsi plus faciles à choisir.

Redescendu près d'elle, je lui lançai gaiement :

- Alors, ma Nénette, comment ça va ?

- Ta Nénette, c'est une trouillardaude.

- Bon Dieu, mais tu es maso ! Pourquoi te rapetisser ainsi ? De toutes celles que j'ai initiées à la montagne, c'est toi qui me fait la meilleure impression.

- menteur.

- Eh bien, ne me crois pas. Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ?

- Pardon. Mais ce compliment me semble tellement immérité.

- Allez, descends au lieu de dire des conneries.

Au bas du couloir elle s'engageait sur la vire horizontale et je remarquais qu'elle marchait à l'aise, sans pencher du côté du rocher, preuve que le fameux vide commençait à ne plus guère avoir d'effet sur elle. Elle se montra même joyeuse de retrouver la boîte aux lettres.

- Sais-tu, Michel, qu'à cet endroit, tout à l'heure, je faisais de la claustrophobie ? Maintenant ça m'amuse.

- Parce que tu t'acclimates. Grimpe sur ce rocher par les deux mains.

Plus loin, nous allons retrouver le vide, mais à droite cette fois.

- J'espère que tu ne vas plus faire ce passage à cheval maintenant.

Effectivement elle marche debout près du vide qui plongeait ici du côté de la vallée, en s'aidant au minimum de ses mains pour surmonter le rocher, et elle arriva de l'autre côté en direction du feuillet détaché.

Je m'étais bien promis, à la descente, de la faire passer à gauche du gros bloc par des dalles très inclinées, histoire de varier les plaisirs, mais je n'y avais pas pensé et maintenant c'était trop tard.

- Alors ici à toi de choisir : tu passes par le feuillet détaché ou par notre voie de montée.

- Quel est le meilleur ?

- Par où nous sommes montés. C'est plus direct donc plus élégant... Vas-y. Attention à tes prises de mains. Plus bas... O.K. ! ... Prends tout le temps que tu veux. Après ce sera fini... Bien ! Pendant que tu y es, file jusqu'au col.

Je ne crois pas qu'une fille habituée depuis longtemps à l'escalade ait mieux descendu cette longueur. Nous étions au col où nos trois matamores de ce matin finissaient de casser la croûte. Où étaient-ils passés, ceux-là ? On ne les avait plus revus.

- Alors, Nathalie, ça t'a plu ?

- Super, Michel ! Oh, je suis contente ! Pardonne-moi pour tout à l'heure quand je ne voulais pas monter. Tu vois que je suis une gourde.

- Eh bien, j'embrasse encore une fois la gourde.

Elle me présenta une joue puis l'autre et je savourais encore combien celles-ci étaient à la fois fermes et douces. En réponse, elle m'entoura le cou de ses mains et elle m'embrassa avec un élan de reconnaissance.

- Sais-tu à quoi je pensais en montant ? Ce qu'il me faudrait à moi, c'est un rocher plein de tendresse.

Je partis d'un grand éclat de rire :

- C'est joli, ça ! Un rocher plein de tendresse !... Et puis quoi encore ?

- Avec des prises qui s'allument au fur et à mesure qu'on monte pour qu'on n'ait pas à les chercher.

L'idée me paraissait savoureuse.

- Alors là, c'est ce qui s'appellerait une voie équipée !... On va le demander au maire. Un équipement d'utilité publique !... Je crois qu'il aurait du succès !

J'ai rangé la corde dans le sac et je suis allé récupérer nos piolets que j'étais allé cacher dans une anfractuosité du côté du Montenvers.

Nous descendions tranquillement le couloir   moitié encombré d'une neige fondante quand Nathalie fit rouler une pierre qui se mit à bondir dans la pente.

- Pierres !

C'était nos trois matamores qui se trouvaient juste en dessous de nous. Ils avaient commencé leur descente pendant que nous quitions la corde et que j'allais chercher nos piolets. L'un d'eux cria :

- Eh, faites attention là-haut ! Ici on n'est pas sur une autoroute !

Une autoroute ? Qu'est-ce que venait faire une autoroute ici ? Je répondis :

- D'accord. Mais vous avez vu ce que vous faites partir, vous ?

- Nous, c'est pas pareil. Il y a personne en dessous.

- Qu'est-ce que vous en savez ?

Comme pour me justifier, deux formes apparurent en bas à gauche du couloir, deux hommes. Le premier cria :

- H  là-haut ! Merci ! Pouvez pas prévenir ?

Sans pour autant s'en émouvoir, ils continuaient de monter en regardant voler les pierres à côté d'eux. Cette scène était encore un enseignement pour Nathalie. Je pensais qu'elle allait s'excuser, dire encore qu'elle était une gourde. Non, elle poursuivait sa descente en faisant simplement attention à ne plus déplacer de pierres. Aux échelles, elle ne fit pas la moindre remarque.

- J'avais apporté les crampons mais vraiment pour le principe. Pour les rentabiliser, c'est l'entrepreneur qui parle, tu veux qu'on les mette ?

Elle rit, comprenant que je les avais apportés pour lui apprendre à s'en servir.

Pendant que je les sortais de mon sac et en enlevais les pieuvres :

- On écrit un tas de choses sur les crampons. En fait, il n'y a que deux règles à observer : planter les pointes perpendiculairement à la pente, donc, quand on se sert des pointes-avant, le pied doit être horizontal ou à peu près. La seconde : ne pas accrocher les crampons sinon tu piques un à-plat et si la pente est raide ou si tu es en train de sauter une crevasse... Bref, tout ça, c'est une question de jugeote. Comme de bien serrer les lanières. Moi, j'en reste aux grandes lanières. Ce sont elles les plus sûres. Maintenant tu peux te payer des fantaisies. Il y en a plein les magasins. C'est pas les marchands de la montagne qui s'en plaindront. Tu n'as qu'à regarder comment je mets les miens et tu fais pareil.

Volontairement, j'accentuais la pose du talon puis la pression des pieds entre les tenons de chaque crampon et j'enfilais les lanières que je serrais modérément. Nathalie essayait de m'imiter.

- Et voilà ! Tout est à recommencer.

- Pourquoi ?

- Parce que tu as laissé un anneau à l'intérieur. Il faut le dégager.

Elle fit le tour et découvrit l'anneau fautif, le ramena à l'extérieur et recommença, pour de bon cette fois. Je n'eus à intervenir que pour serrer les lanières qu'elle avait laissées un peu trop lâches à mon goût.

- Je crois qu'à partir de maintenant je n'aurai plus jamais de conseil à te donner pour mettre ou enlever tes crampons. Tu en as appris des choses aujourd'hui.

- Oui, Michel. Tu m'as donné un cours magistral.

- Allez, n'exagère pas. Tu passes devant. Si jamais tu piques une gaufre, pense toujours à ton piolet. Le piolet est le roi des instruments du montagnard. Tu ne dois jamais l'oublier et ne jamais le lâcher quand tu tombes... Que de conseils ! Le prof commence à radoter... Allez, hue, cocotte !... Et si jamais quelques morceaux de glace tombaient des séracs...

- Bien les regarder venir et s'écarter de leur trajectoire.

- OK ! Dix sur dix.

Nous étions repartis d'un pas égal et cette fois, tout en observant les séracs au-dessus de nous, elle n'accéléra pas l'allure. Arrivés à la moraine, elle commença elle-même à défaire ses crampons. Je les secouai avec les miens de la neige et de la terre qu'ils retenaient, les enroulai de leurs lanières et je les fis accrocher par Nathalie à mon sac sans plus de façons.

Après la moraine, sur les névés, sur les cailloux, entre les blocs, si, de temps à autre je me suis borné à rectifier sa direction, nous avons parcouru notre trajet dans un silence total. Je respectais ce silence. Je savais qu'elle était contente. Je me demandais même si elle songeait à son histoire. Je me plaisais à croire que tant qu'elle serait avec moi en montagne elle en serait préservée.

Une fille vraiment équilibrée, pensais-je, intelligente, volontaire, avec en plus une vive sensibilité. Et elle était belle. Comme elle me précédait, je pouvais la regarder en toute liberté. Je la déshabillais même pour admirer son anatomie mais cette liberté était dangereuse car je commençais à sentir que si je me laissais accrocher par une fille de cette classe, je risquais d'avoir à en souffrir. Il me suffisait de me rappeler deux déceptions successives pour me sentir vacciné contre cette maladie.

Nathalie, je le savais déjà, méritait un autre homme que moi, et j'en voulais à l'individu retors qui avait réussi à tromper sur son compte une fille aussi intelligente pour l'abandonner ensuite lâchement. Il me semblait qu'en cet instant j'en étais le protecteur mais là encore je devais bloquer le cours de mes pensées car cette course allait bientôt s'achever.

Demain, elle s'en retournerait avec les autres. Son envie de revenir tiendrait-elle lorsqu'elle se retrouverait plongée dans sa réalité lointaine? La reverrai-je ? J'aimerais tellement la revoir et la revoir comme aujourd'hui, oui, en montagne.

Mes regards se promenaient sur les hauteurs, montaient vers les pointes des Aiguilles de Chamonix pour aller se reposer sur les douceurs des lignes blanches du Dôme du Goûter. Je sentais qu'auprès d'elle la montagne était mon meilleur atout. La sagesse me commandait de n'espérer qu'une autre course avec elle mais mon imagination commençait à battre la campagne et je devais faire un effort pour me cantonner dans l'instant présent, le seul qui comptait pour moi.

- Attention !

Trop tard. Au bas d'une pente de glace, elle venait de poser le pied sur un peu de terre recouvrant cette glace et de glisser d'un mètre ou deux.

- Tu t'es fait mal ?

- Non, rien. Une égratignure...

- C'est une petite pierre enchâssée dans la glace qui t'a fait ça.

- Tu vois comme je suis gourde.

- Mais non. Il te manque simplement l'expérience des petits détails.

Une écorchure sur son bras gauche saignait.

- Attends. J'ai ce qu'il faut.

- Non, c'est trois fois rien.

- Si, laisse voir. Sinon, tu seras irritée par la manche de ta chemise.

Je lui collais rapidement un pansement tiré de ma trousse de montagne.

- Merci, Michel. Mais comment tu fais pour tout prévoir ?

- Rien de spécial. En course on emporte toujours quelques pansements parce qu'il est bien rare qu'on n'en revienne pas avec quelque égratignure sinon plus.

- Ça aussi, il était bon que je l'apprenne. Ça me servira.

Nous avons repris notre marche et j'écoutais encore sa dernière phrase porteuse d'espérance. Nathalie songeait donc bien à revenir en montagne.

Comme nous retrouvions le bon sentier qui mène au Plan de l'Aiguille, un groupe de cinq nous doublait. Elle se retourna :

- Moi, je n'ai pas de sac. Ça ne fait pas sérieux.



- Bien, alors attends. Tu vas porter la corde.

Je lui ai attaché la corde sur le dos, les deux brins passant par-dessus ses épaules, se croisant sur sa poitrine, allant se croiser de nouveau par derrière pour bien plaquer l'écheveau contre son dos et revenant se nouer par-devant.

- Tu as belle allure comme ça. Tu es mignonne comme tout.

Elle me remercia de son sourire que j'aimais décidément de plus en plus et c'est ainsi que nous arrivâmes au milieu des gens qui se prélassaient devant la station en attendant la prochaine benne.

- J'ai hâte de quitter ces souliers. J'ai les pieds en feu. Tu m'avais pourtant dit que c'était des chaussures de qualité.

- Oui, mais encore trop neufs. On verra ça en bas. Vite, la benne !

La benne était bondée. Nous étions pressés contre une vitre du côté amont de la vallée. Nathalie contemplait les Petits Charmoz et l'Aiguille de l'M.

- Dire que j'avais tant la trouille ce matin.

- Et tu l'as encore ?

- Tu sais bien que non.

- Allons, ce sourire... Je vois que je n'ai pas perdu ma journée.

- Combien vous dois-je, monsieur le Guide ?

- On va consulter le tarif des courses, Madame. Je crois bien que pour l'M, c'est une bise cinquante.

- En voilà deux, Monsieur. Gardez la monnaie.

Nous étions d'humeur à plaisanter mais je n'osais pourtant pas prendre cette main qui frôlait la mienne. A la fin j'ai osé poser mon bras sur son épaule pendant qu'appuyée à la fenêtre elle regardait monter les pointes des sapins.

A l'arrivée, je remarquai qu'elle boitait un peu quand nous marchions dans le parking à la recherche de la voiture. Je lui ai demandé de s'asseoir dans l'herbe.

- Non, laisse-moi faire.

C'était la première fois que ça m'arrivait. J'ai délacé ses souliers lentement et je les lui ai quittés avec un sentiment de tendresse. Son regard rencontrant le mien m'a fait tressaillir. Je ne connaissais Nathalie que depuis la veille, ce qui m'inspirait une timidité anormale chez moi, et pourtant il me semblait l'avoir toujours connue. Je me heurtais à des contradictions. Un autre moi-même me narguait : "Mon pauvre vieux, tu te demandes ce qui se passe. Tu m'as l'air complètement paumé, alors que tu étais si tranquille avant !"...

- Ils sont très bien, ces souliers ! Qu'est-ce que tu leur reproches ? C'est tes pieds qui sont mal foutus. Moi aussi, je vais défaire mes grolles et puis on ira les rejoindre dans ma baraque... Si je la retrouve debout avec tes loustics.

Je rentrais mon sac dans la malle arrière et Nathalie ouvrait sa portière quand nous entendîmes tomber du ciel :

- Ohé, les pirates là-bas !... Hou !... La lâcheuse !...

Dans le soleil qui nous aveuglait descendait une benne où se trouvait précisément la bande de loustics.

- Oh, la lâcheuse !... Eh, Michel, voleur, pirate !...

Toute la bande arrivait bientôt vers nous à grand bruit.

- Alors tu nous la ramènes vivante ? Rien de cassé ? Il y a bien tout ? Fais voir un peu si rien manque... Oh, une blessure au bras, salaud !

Elle fit sauter le bout de pansement en riant pour faire voir qu'elle n'avait qu'une éraflure. On l'entourait.

- Elle, là-haut ? C'est pas vrai. De la benne on a vu que c'était inaccessible. Faut pas nous la ramener ! Vous vous êtes bien installés à la buvette et puis vous avez flemmardé toute la journée !

- Taisez-vous, tas de cons ! Pour son baptême de la montagne, elle a vachement bien marché et drôlement grimpé. Pas un de vous n'aurait été capable de faire ce qu'elle a fait. Et elle est montée debout, toute droite, sur le dernier bloc, face au vide. Ça vous la coupe ?

- Je ne craignais rien, j'étais encordée. Il me tenait.

La voix de Bernard domina les autres :

- Fais pas la modeste, va. Michel connaît son affaire. Pour ce qui est de la montagne, il ne parle pas pour rien dire.

En quelques minutes, je leur ai résumé la course. J'ai parlé de son trac, de la façon dont elle l'avait dominé, de son art instinctif de grimper et j'ai essayé de leur faire comprendre ce que représentait le fait de s'élever debout sur le bloc sommital.

- Mais c'est à elle de vous raconter les détails. On va rentrer au chalet.

- On vous y rejoint.

Cette parole révélait un sous-entendu. Nathalie et moi, nous avons échangé un rapide coup d'œil.

- Et alors ? Vous nous laissez seuls ? Allez, au moins deux filles avec nous : Marlène et Joëlle. Repoussez mes godasses si elles vous gênent.

Le retour ne durait pas longtemps mais Marlène a eu le temps de me dire qu'à l'Aiguille du Midi Eliane s'était trouvée mal mais que cela lui avait vite passé, qu'elle-même, montée en short malgré les avertissements de Bernard, elle avait été surprise par un froid terrible et les avait attendus à la buvette pendant qu'ils étaient allés faire la traversée en téléphérique jusqu'à Hellbronner puis au retour monter sur la terrasse supérieure pour y écouter les explications de Bernard, qu'elle l'avait trouvé saumâtre, qu'on ne l'y reprendrait plus.

Joëlle au contraire avait apprécié le voyage et elle avait eu la surprise de voir arriver sur la terrasse des gens qui venaient du Mont Blanc.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Oui, sur les rochers, non, sur la neige... Ça s'appelle...

- Je vois : l'arête des Cosmiques.

- Oui, c'est ça. Eh bien, quand j'ai vu ça, moi, ça m'a impressionnée. Il faut être drôlement gonflé pour tenir là-dessus avec à droite comme à gauche une dégringolade effrayante. J'en étais toute tremblante.

Je me mis à rire, entraînant Nathalie.

- Et alors ils sont tombés ?

- Non. Je les ai vus arriver tout tranquillement avec leurs machins aux pieds en tenant leurs cordes enroulées à la main comme s'ils se baladaient dans la rue. Tu as fait ça, toi ?

- Tu parles ! Une bonne demi-douzaine de fois.

- Peuchère ! Tu as pas froid aux yeux !

Nous sommes arrivés tous en même temps au chalet. Il était dans le plus grand désordre quand Nathalie et moi nous l'avions quitté à l'heure où les autres dormaient. J'ai eu la surprise de le voir impeccablement rangé. La vaisselle était faite et même les vitres présentaient un aspect de propreté bien rare chez moi.

Je les ai tous remerciés. Nathalie ne se distinguait plus de ses camarades. Je remarquais son visage apaisé et même son enjouement quand, avec Erika, elle nous servait des rafraîchissements.

Ils avaient fait des achats et, sur l'avis de Bob, ils avaient programmé eux-mêmes la soirée. On mangerait ici et on se retrouverait tous aux Trois Mulets, la boîte que préférait Bernard.

- Pendant que les filles préparaient le repas, dont il m'était formellement interdit de m'occuper, nous, les garçons, nous étions allongés sur mon "gazon" devant la maison, à droite du petit bosquet de bouleaux, en fait une belle herbe à vaches.

- Alors tu as réussi à nous déridier Nana ?

- Je ne sais pas. Pendant la course elle a bien marché. Elle s'intéressait à tout ce qu'elle voyait, à tout ce qu'elle faisait. Pour sa première escalade elle s'est vraiment bien comportée.

- Il est vrai qu'elle ne manque pas de cran. Tu te rappelles, Lucien, quand elle a voulu plonger du dix mètres pour faire gagner son équipe ? Elle avait la trouille, ça se voyait. J'avais parié qu'elle ne plongerait pas. Dix mètres ! Même pour une bonne nageuse comme elle... Et puis, quand je l'ai vue s'élancer, merde !

Gilbert qui nous écoutait se rapprocha :

- Elle nous a dit que tu étais drôlement bien, qu'avec toi elle se sentait en parfaite sécurité, que tu étais en même temps très fort et très prévenant.

Lucien en rajouta :

- Qu'elle dise du bien d'un garçon, c'est rare ! Tu n'as pas dû t'ennuyer. C'est une fille qu'il faut prendre avec des pincettes. Tu as vu hier, toi, Bob, en y allant à la hussarde, comme tu l'as fait fuir, imbécile !

Quelque chose me dérangeait dans ce que venait de dire Lucien.

- Qu'est-ce que tu veux dire par : tu n'as pas dû t'ennuyer ?

- Quand un garçon lui plaît, elle ne se prive pas de flirter, mais ça ne va jamais très loin. Elle en a rendu plus d'un enragé.

Une curiosité indiscreète convergeait désagréablement vers moi. J'ai voulu y couper court.

- Eh bien non. Pas l'ombre d'un flirt. En montagne, vous savez, on a autre chose à faire.

Je sentais que je les décevais. Bernard vint à mon aide.

- Il est vrai qu'après le coup qu'elle a reçu...

Là, ils m'intéressaient. C'était à mon tour d'être curieux.

- Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Bernard m'en a dit deux mots mais je n'en sais pas plus...

Léon prit le premier la parole :

- Ça marchait très bien entre eux. Elle était heureuse, même exaltée. Elle qui parle peu, elle arrêta pas de nous seriner sur l'Argentine. Ils devaient se marier parce que là-bas il faut se marier pour être reçu dans la famille... L'autre, Erick, est parti... Elle devait le suivre huit jours après et puis crac ! l'autre lui a fait savoir par sa sœur - il n'avait pas eu le courage de le lui dire lui-même, le dégonflé- que tout était rompu... Pourquoi ? Pas la moindre explication, rien... Ça lui a fait un choc... On la comprend... Marlène qui l'a vue à ce moment nous a dit qu'elle marchait dans les rues comme une somnambule sans faire attention aux voitures. Elle a même essayé de se foutre en l'air. Alors on s'y est tous mis. On est allé la voir sous prétexte de lui demander un renseignement par ci, un service par là, parce qu'elle est très fière. On faisait tout pour la dérider, mais sans grand succès. Mais chaque jour était un jour de gagné. Comme on se demandait où faire la sortie de promo cette année, Bernard a proposé de la faire à Chamonix pour changer. On a gueulé. Ce trou perdu ? Faire le repas nous-même, la barbe ! Mais il nous a parlé de toi, de ton chalet, que tu accepterais sûrement, que pour Nathalie ce ne serait peut-être pas si mauvais. Elle était d'accord. Ici ou ailleurs, elle s'en fichait... Bref, on est là. Mais on ne s'attendait pas à ce qu'elle apprécie le coin. Chaque fois qu'on lui en parlait : "Je n'aime pas la montagne"... Alors aujourd'hui, Michel, chapeau ! Tu nous as rentré un but de première classe.

- Tant mieux ! J'en suis bien content pour vous. Je ne vous cache pas que j'ai maintenant beaucoup d'admiration pour elle. Vous avez là une camarade qui a vraiment de la classe.

- Ça, on l'a toujours dit.

Erika s'avançait vers nous, les mains sur les hanches :

- Eh bien, les pachas, on ne s'en fait pas ! Venez à la bouffe.

Ils avaient été chics : ils m'avaient placé à côté de Nathalie pour fêter son baptême de la montagne. Au cours du repas, je découvrais que leur montée par le téléphérique à l'Aiguille du Midi les avait fortement impressionnés.

- Vous avez vu les types qui grimpaient sur cette pente de glace, une pente à faire peur et qui tombait plus bas à la verticale ? Moi qui dans la benne avais déjà le vertige, j'ai fermé les yeux parce que je m'attendais à ce qu'ils glissent et qu'ils aillent se fracasser tout en bas.

- Et alors, Nadine, ils se sont tués ?

- Non, mais on se demande comment ils font pour tenir sur une pente qui brille comme ça... Et d'autres sur la neige... Et comment la neige ne fout pas le camp sur une pareille pente de glace ?... Il y en a même un qui était tout seul, c'est encore plus fort... Mais comment on tient ?...

- Moi, je me demande surtout comment ils n'ont pas la trouille. Moi, je lâcherais tout.

Elles parlaient toutes en même temps. Les garçons, eux, se taisaient. On ne dévoile pas sa frousse quand on est un homme. On laisse ça aux femmes.

- Eh bien, vous voyez, on tient.

Et la question que j'attendais, un peu gênante parce que je pouvais plastronner à bon compte, :

- Tu as fait des trucs comme ça, toi ?

- Pas à l'aiguille du Midi, mais ailleurs, oui.

Je ne parlais pas de la Frendo que j'avais faite mais c'est précisément ce côté spectacle de l'aiguille du Midi qui me rebutait.

- Alors, t'es drôlement gonflé.

- Faut pas charrier. C'est une question de technique.

- Mais le vide ? Tu peux supporter le vide en dessous de toi ?

- Le vide, on s'en fout. On ne s'appuie pas dessus.

A ce moment Nathalie sortit de son silence :

- Michel m'a donné une comparaison qui dit bien ce qu'elle veut dire. Quand un alpiniste grimpe, la seule chose qui lui importe, ce sont les prises sur lesquelles il peut s'accrocher les mains ou s'y caler les pieds. Et si ces prises sont bonnes, le vide n'a pas plus d'importance pour lui que la profondeur de la mer sous son bateau pour un marin.

A les voir tous si tranquilles ce soir, je riais en moi-même en pensant à la foire qu'ils avaient menée la veille. Même Joëlle qui ne s'était pas placée à côté de Bob.

Pendant que les conversations s'isolaient à deux ou à trois, je demandai à Nathalie :

- Simple supposition : après ton expérience d'aujourd'hui, si tu voulais faire une autre course, laquelle choisirais-tu ?

- Le Mont Blanc.

Elle n'avait pas hésité, preuve qu'elle y avait pensé.

- Bravo !... C'est possible.

- Tu m'as dit que ce n'était pas une course techniquement difficile.

- Exact. Et toi tu aurais l'endurance nécessaire.

Au mot d'endurance elle prit un air d'inquiétude. Puis elle se mit à rire :

- Je crois que j'aurais mieux fait de me taire. Enfin, ce n'est toujours pas pour demain.

Au mot de demain une idée fulgurante me traversa l'esprit :

- Demain, je suis pris mais pour après-demain si tu veux...

- Heureusement, il faut que je reparte avec les autres.

- Dommage, Nathalie. Après l'expérience d'aujourd'hui, j'aurais bien aimé, dans la foulée, t'emmener faire le Mont Blanc. Je reste ici jusqu'à la fin de la semaine.

- Et qu'est-ce que tu vas faire ?

- J'aimerais bien faire l'arête Forbes avec un copain. Il doit me téléphoner s'il est libre. Sinon... sinon il y a longtemps que Raymonde m'a demandé de lui faire faire la Noire de Peuterey mais je ne sais pas où elle perche en ce moment.

- Alors fais de belles courses.

- Je souhaite en faire d'aussi belles qu'aujourd'hui.

- Tu charries ? Pour toi c'est de la Maternelle.

- Pas du tout. J'ai découvert une Nathalie qui marche drôlement et que j'aimerais emmener souvent avec moi.

Elle a pris un air réfléchi avant de me donner à voix plus basse une réponse qui me remplit de joie :

- J'y ai pensé moi aussi.

Nous sommes tous allés à la boîte que préférait Bernard. Nous avons bu, dansé et c'est notre groupe qui a montré le plus d'entrain parmi tous les gens qui s'entassaient là, des jeunes surtout. Je ne suis pas doué pour la danse. J'ai toujours l'impression d'être un peu ridicule. Mais Nathalie est venue me tirer par la main et grâce à elle je me suis amusé sans complexe. Fatigué de la danse, alors qu'elle ne l'était pas, je la laissai enfin, d'autant plus qu'on la sollicitait de partout, pour aller boire un verre avec Bernard.

- Mais tu nous as ressuscité Nathalie ! Regarde la maintenant comme elle s'amuse ! Pour un peu, elle ferait du rock acrobatique ! Après ce que tu lui as fait faire, elle ne semble pas fatiguée du tout.

- Je l'ai remarqué. Mais c'est ce qu'on n'aime pas qui fatigue. Aujourd'hui elle a fait une découverte et elle est si contente que, sa fatigue, elle ne la sent pas. Pendant qu'on y est, parle-moi un peu d'elle. Comment tu expliques son histoire ?

- On ne se l'explique pas justement. Cet Erick, on l'a vu assez souvent pendant un ou deux mois. Certains le trouvaient sympa, d'autres un peu renfermé, guindé. Mais visiblement il adorait Nathalie et c'était réciproque.

- Elle vous parlait de l'Argentine ?

- Avec enthousiasme et assez souvent, ce qui est rare chez elle. Parce que, tu sais, pour faire sortir Nathalie de ses jardins secrets, c'est pas facile.

- Ils se connaissaient depuis longtemps ?

- Depuis six mois, je crois. Il était venu en Europe, en Allemagne surtout, pour les affaires de son père. Il paraît qu'il travaille avec lui. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il est excellent musicien, un pianiste. Et elle, elle joue vachement bien du violon. Si tu entendais ça ! C'est certainement par la musique qu'ils se sont rencontrés.

- Du violon, Nathalie ? Tu m'avais parlé de rock acrobatique. C'est une blague ?

- Non, pas du tout. L'année dernière elle a été deuxième au Concours Interpromos.

- Je préfère la savoir jouer du violon. Il me semble que ça lui va bien.

- Très bien même. Elle fait partie du concert Jean Forêne.

Nathalie championne de rock, bravo, mais violoniste, et à ce niveau, merveilleux ! Voici que subitement je l'imaginai applaudie par toute une salle. Et moi qui sans jouer d'aucun instrument me réfugiais si souvent dans la musique, je commençais à rêver... Retour sur terre, allons !

- Alors qu'est-ce qui les a fait craquer tous les deux ?

- On n'a pas su. Et pour tirer quelque chose de Nathalie... Marlène l'a rencontrée un soir, boulevard Saint Michel. Elle était pâle, elle titubait. Quand elle a vu Marlène, elle a voulu s'enfuir. Marlène l'a rattrapée. Elle se débattait. Mais Marlène l'a forcée à monter dans sa chambre et là, Nathalie s'est jetée en larmes sur son lit en disant simplement : "Avec Erick, c'est fini". Et Marlène qui n'en revenait pas. " Non, c'est pas possible ! Pourquoi ? Il t'a téléphoné ?" Elle lui a répondu : "C'est un lâche ! Il me l'a fait écrire par sa sœur."- "C'est étonnant. Il a une raison ? Qu'est-ce qu'elle t'écrit ?" - "Aucune explication. D'ailleurs je m'en fous !..." Marlène n'a pas pu lui en tirer plus. Mais elle avait remarqué qu'elle avait un drôle de regard et qu'elle bavait. En se penchant sur elle, elle a senti qu'elle avait pris une forte dose d'alcool. Alors elle l'a secouée en lui demandant si elle avait pris quelque chose d'autre. Finalement Nathalie lui a avoué qu'elle avait avalé une forte dose de je ne sais plus quoi. Aussitôt Marlène a appelé un médecin. Nathalie protestait mais elle n'était pas en état de se défendre.

- Alors, le médecin ?

- Il lui a fait deux piqûres déclarant qu'il était temps mais qu'elle s'en tirerait sans séquelle. Il voulait la faire hospitaliser. Elle l'a entendu et elle s'est affolée. Il a finalement consenti à ce qu'elle reste à la condition qu'on la surveille. Il fallait la laisser dormir en lui prenant le pouls de temps en

temps pour voir s'il était bien régulier, sinon lui téléphoner de suite. Il est revenu deux heures après. Ça allait mieux mais il fallait encore qu'elle se repose. Marlène avait alerté toute la bande. Le plus difficile était de prévenir son père.

- Pourquoi seulement son père ?

- Parce qu'elle a perdu sa mère dans un accident de voiture quand elle avait six ans. C'était une violoniste polonaise que son père adorait. C'est lui qui avait tenu à ce que Nathalie garde leurs deux noms. Elle s'appelle : Nathalie Héry-Niprewska.

- Nathalie Héry-Niprewska. Pas mal... J'imagine le vide qu'il a dû ressentir et je suis bien placé pour savoir ce qui a manqué à Nathalie.

- Lui en a été profondément traumatisé. Elle, elle ne semble pas en avoir trop souffert. Il est vrai qu'il s'en est occupé comme pas possible. Sa fille, c'est tout pour lui.

- Je vois... Alors comment ça s'est passé ?

- C'est Marlène qui s'est chargée d'aller chez son père. Elle s'en est pas mal tirée. Il a appris du même coup la rupture et la tentative de Nathalie de se foutre en l'air. Le pauvre homme était bouleversé. Il voulait venir la voir tout de suite mais Marlène a réussi à l'en empêcher. Nathalie ne voulait pas qu'on lui en parle. Il ne fallait pas la contrarier. Elle avait demandé qu'on avertisse simplement son père qu'elle ne rentrerait pas le soir. Il a finalement accepté d'attendre le lendemain. Alors on s'y est tous mis. Deux ou trois jours après, elle était sur pieds. Mais on restait sur le qui-vive, ce qui l'agaçait. Nous voulions la surveiller parce que pour rien au monde nous n'aurions toléré qu'elle reprenne de l'alcool ou de la drogue. Dans le groupe on s'était juré un jour de nous en préserver les uns les autres, surtout de la drogue, même par la force s'il le fallait. On avait trop vu avec d'autres de la promo ce que ça donnait. Nathalie nous a juré qu'elle ne recommencerait pas et nous savons que lorsque Nathalie dit une chose, c'est du solide. Elle n'était pas guérie pour autant et cela se comprend. Elle se traînait, à moitié dans les nuages. Alors, comme notre bande voulait fêter l'anniversaire de la promo, j'ai eu l'idée de leur proposer de venir chez toi. Tu as été chic de nous recevoir et nous t'avons remercié en flanquant le bordel dans ta baraque.

- Crétin ! Jamais je n'avais été aussi content d'accueillir des amis.

- Et Nathalie t'a plu, ça se voit.

- Oui, elle m'a plu, c'est tout. C'est pas une raison pour en faire un roman.

- Ne te fâche pas.

- Mais non. Tiens, à propos de Nathalie... Avant qu'elle rencontre Erick, comment elle se comportait ?... Oui, en tant que fille.

- Ah ça, c'est marrant !... C'est une fille qui adorait flirter. On l'a tous eue mais elle ne s'attachait pas. Quant à faire l'amour, alors que Marlène et d'autres ne s'en privaient pas, personne n'a jamais rien entendu dire à son sujet. Est-ce qu'elle l'a fait avec d'autres ?... Ou bien jamais ?... On se l'est demandé entre garçons mais on n'en a jamais rien su. Ce serait quand même étonnant pour une fille qui avait tous les garçons à ses pieds.

- Elle est drôlement belle gosse !... Comment se fait-il que les uns ou les autres vous n'avez pas essayé ?

Bernard ne pouvait savoir à quel point j'étais tendu.

- Ben, tous nous avons essayé... On lui a dit qu'elle était une bêcheuse, qu'elle allumait les garçons et puis qu'au moment où là elle était le plus désirable, bye bye ! que c'était moche de sa part. Elle s'en foutait. Tu sais, elle est assez caustique et moqueuse et quand elle veut mettre quelqu'un en boîte, elle sait y faire !... Oh tiens ! Un jour Bob avait parié devant nous un verre de bière avec Lucien qu'il l'aurait. Je ne sais pas qui est allé raconter ça à Nathalie mais un soir que nous étions tous au café, elle a dit à Bob : "Alors Bob, il paraît que tu es si fauché que tu ne peux même pas te payer un verre de bière ? Oh, mon pauvre Bob, comme on te plaint !... Allons, on va te dépanner. Eh, garçon ! Apportez un verre de bière à Bob, oui, celui-là. C'est moi qui paie". Tout le monde se marrait et Bob restait comme deux ronds de frites. Ça aussi, c'est elle.

- Pas mal envoyé ! Bravo ! Elle sait se défendre.

- Oh que oui !

- En somme, si je comprends bien, Erick serait son premier amour.

- Si c'était son premier, on n'en sait rien. En tous cas, c'était le bon. Et avec lui, Nathalie a marché. Là, pas l'ombre d'un doute. Les garçons ont râlé et pas seulement ceux que tu connais parce qu'il y en a d'autres dans la promo. Ils étaient jaloux de lui. Mais enfin on comprenait. Tandis que maintenant, pour nous, l'autre est un salaud, et je crois que si on le tenait il passerait un mauvais quart d'heure.

Un peu désorienté, je cherchais à comprendre l'erreur de Nathalie :

- Mais comment n'a-t-elle pas vu que c'était un salaud ? En six mois, diable, on a le temps de connaître quelqu'un.

- Oh, tu sais, l'amour, il y a rien de plus con !

Sur ce jugement péremptoire notre conversation a été interrompue. Nous sommes revenus à ma baraque vers deux heures du matin. Je ne sais pas ce qui s'est passé mais le reste de la nuit a été calme jusqu'à l'aube où ils devaient se réveiller tôt pour partir de bonne heure. J'ai eu droit aux bises de toutes les filles et aux poignées de mains plus ou moins vigoureuses des garçons. Je n'étais absolument pas complexé par les regards goguenards de ceux-ci au moment où Nathalie et moi nous nous sommes embrassés.

- Alors, tu l'emmèneras encore en montagne ?

- A Nathalie de répondre.

- Oui, parce que la montagne, c'est superchouette.

Affectant un air sévère, Bernard leva une main doctorale.

- Oh alors, Michel, fais attention ! Avec une Nathalie, tu ne sais pas ce qui t'attend, mon pauvre vieux !...

- Con, va !... Allez, foutez le camp, tous !... Et à la prochaine fois ici.

Je me suis retrouvé seul dans ma baraque, bien déserte tout à coup. Le reste de la matinée et l'après-midi se sont étirés à la mise à jour de mon courrier, à l'ouverture sans conviction de quelques dossiers que j'avais emportés, mais le cœur n'y était pas. Jean Brunier ne m'avait pas téléphoné pour l'arête Forbes.

Finalement je suis allé me défouler à la piscine où j'ai retrouvé un couple de clients qui venaient d'acheter un joli appartement, rue Paccard, et qui ont tenu à me le montrer en m'y invitant à dîner. La soirée avec eux était la bienvenue.

Le lendemain Raymonde se décommandait pour la Noire. Alors avec des copains nous nous sommes amusés à faire la série Clocher-Clochetons de Planpraz en emmenant deux filles. La mienne, Sophie, était gentille mais je mesurais à quel point la substance de la course était différente de celle de l'M.

Je n'arrêtais pas de penser à Nathalie et à son étrange histoire. Elle était peut-être très simple, cette histoire, mais j'étais tenté d'en faire un roman. Je me surprénais à m'intéresser à l'Argentine, à voir ce pays avec les yeux d'une Nathalie heureuse à la veille de son départ. Paradis perdu pour elle ou illusions perdues ? Alors illusions perdues à temps car elle gardera de ce pays un souvenir de fraîcheur et de rêve, tandis qu'avec un type comme cet Erick elle y aurait laissé sa jeunesse et sa santé, sa vie peut-être, qui sait ?

Vers quatre heures, j'ai téléphoné à Maryse, ma secrétaire. J'attendais non sans impatience un ordre de service écrit de la part d'un client de qui j'avais des raisons de me méfier. L'ordre de service était arrivé. Je lui ai demandé de prévenir Joseph. Elle m'a fait part aussi de deux ou trois bricoles de moindre importance. Tout fonctionnait normalement là-bas. J'avais devant moi le reste de la journée sans risque d'être dérangé. "Mais passez donc de temps en temps un jour à ne rien faire, me conseillait souvent Maryse. Vous n'arrêtez pas." Elle avait raison et ce soir j'allais suivre son conseil. Bonne occasion pour remettre de l'ordre dans mes idées.

J'en avais besoin en effet. Je ne pouvais détacher ma pensée de Nathalie et cela m'irritait comme une rengaine qu'on a dans la tête et qu'on n'arrive pas à faire taire. Assis sur le balcon, il m'arrivait d'entendre encore sa voix si pure, si claire. En face de ces montagnes derrière lesquelles se lèverait, plus tard aujourd'hui, cette lune qui nous avait si magnifiquement éclairés l'autre soir, notre petite course de l'M prenait maintenant plus d'importance que le Grépon-Mer de Glace que j'avais réalisé avec Henri Faure trois jours plus tôt et même cette Noire de Peuterey au sommet de laquelle, l'année dernière, l'orage nous avait pris, Raymonde et moi, la seule fois en montagne où un moment je nous ai vus perdus. C'est pourquoi je voulais avoir ma revanche sur la Noire cette année. Mais l'M prenait maintenant une place démesurée qui cadrait mal avec mes convictions bien arrêtées sur l'amour.

Une sourde inquiétude commençait à monter en moi : celle d'une inclination amoureuse pour une fille qu'en fait je ne connaissais pas. J'avais pu la juger en montagne. J'appréciais sa discrétion, son goût du silence, sa classe qui la plaçaient nettement au-dessus du lot des filles qui étaient venues chez moi, y compris Eliane que j'aimais bien pourtant. Mais de là à la mettre sur un piédestal, il y avait une marge et j'étais vacciné contre ce genre de sentimentalité qui vous fait faire des bêtises. Une conviction était bien ancrée chez moi : l'amour ne peut être qu'une amitié qui se dépasse mais l'amitié, la vraie, ne peut naître que d'une concordance ou d'une complémentarité entre deux êtres qui s'apportent mutuellement un enrichissement en quelque domaine que ce soit. C'est là le socle de l'amitié et à plus forte raison de l'amour, du vrai, lequel n'est autre que le nom que prend cette amitié lorsqu'elle se dépasse dans la rencontre d'un homme et d'une femme pour atteindre une altitude où elle devient créatrice, dans tous les sens du terme, jusqu'à pouvoir engendrer des êtres nouveaux. Situer sur pareille échelle cette Nathalie que je connaissais à peine aurait été de la folie douce.

J'avais payé pour être méfiant. Plusieurs aventures m'avaient laissé des souvenirs amers. Je gardais surtout en moi la cicatrice de la blessure jamais fermée que m'avait causée Thilda Bruer. Nous avons été ensemble pendant cinq ans. Je l'aimais profondément et elle disait m'aimer aussi profondément au point qu'elle avait quitté son emploi pour venir travailler dans l'entreprise que dirigeait alors mon père. Elle s'occupait de la comptabilité et, ma foi, d'une façon impeccable. Mon père était content d'elle et, comme il connaissait nos relations, il m'avait fait comprendre qu'il ne verrait aucun inconvénient à ce que nous unissions nos vies.

Thilda ! Le plaisir de travailler ensemble, la joie de nos sorties le travail terminé, les petits restaurants dans les alentours de Grenoble, nos lettres où je ne doutais pas qu'elle parlait vrai tout comme moi. Elle n'avait jamais voulu faire de la montagne, ce qui m'avait fort chagriné, mais elle ne dédaignait pas de m'accompagner ici, à Chamonix, où elle m'attendait à mes retours de courses. Son grand plaisir était la lecture des romans et le lèche-vitrines, plaisirs plutôt maigres pour moi, mais elle aimait la musique et nous en écoutions souvent, chez moi, ou quelque part où on donnait un concert.

Cela dura jusqu'au jour où mon père se fit tuer par une bétonnière qui s'est renversée sur lui. L'entreprise traversait justement une passe difficile et, mon père disparu, des rapaces, comme le sont certains banquiers, auxquels il avait emprunté de l'argent, réclamèrent la restitution des crédits qu'ils nous avaient accordés en se basant sur un article du contrat et, les droits de succession venant achever la situation, j'avais dû, la mort dans l'âme, déposer le bilan.

Pour moi qui n'étais pas encore aguerri aux affaires, c'était un coup terrible. Je revois ce jour sombre où l'administrateur judiciaire voulait faire transformer le Règlement Judiciaire en Liquidation de Biens. Au nom de mon père que j'aimais énormément, au nom de mon entreprise que je voulais sauver parce qu'elle était son œuvre et parce qu'elle faisait vivre cent cinquante personnes, je me suis battu farouchement contre tous les charognards qui dans ces cas-là se précipitent pour avoir un morceau de la proie. L'administrateur judiciaire mit alors comme



condition de la poursuite provisoire de notre activité la vente des grues, ce qui nous aurait paralysés. J'ai dû accepter finalement de me séparer d'un certain nombre de salariés et Thilda a dû partir.

Je ne doutais pas d'elle. Je savais qu'elle ferait tout pour trouver un emploi à Grenoble afin que nous soyons séparés le moins possible. Je croyais dur comme fer que cette épreuve resserrerait encore davantage notre affection et notre unité à deux. C'est précisément dans de telles circonstances que triomphe un amour digne de ce nom. Or Thilda est partie à Nantes. On lui offrait là-bas une situation supérieure à celle qu'elle avait chez nous. Comme j'étais abasourdi en constatant que notre amour n'avait pas pesé lourd dans son choix, elle m'écrivit que celui-ci avait évolué les derniers temps mais qu'elle m'offrait une belle amitié. Ainsi Thilda me lâchait au moment où je pensais puiser en elle l'énergie nécessaire à redresser notre situation, tout comme moi j'avais toujours été prêt à me porter à son aide au cas où il lui serait arrivé un coup dur.

- Une belle amitié, comme si l'amour, le vrai, n'était pas d'abord une amitié ! m'avait dit Bernard qui partageait mes convictions. Des tas de femmes disent ça quand elles veulent rompre et, deux ou trois ans après, une rencontre par hasard au coin d'une rue : "Oh tiens, Oscar ! Comment ça va ? Alors, qu'est-ce que tu deviens ?" Une amitié ça ? Tu parles ! Une amitié-résidu qu'on retrouve vite à la poubelle.

Le lâchage de Thilda aux pires moments m'avait profondément marqué et il m'aurait démoli toute raison d'aimer la vie si je n'avais eu la montagne.

Un autre événement m'avait aussi profondément marqué, merveilleux celui-là. Un soir, Joseph vient me trouver dans mon bureau.

- Fiston, je te connais depuis longtemps. Je t'aime bien. J'étais le meilleur ami de ton père. Je ne veux pas que cette boîte crève parce qu'il a disparu. Si on t'apporte de l'argent pour la faire repartir, est-ce que tu te sens capable de la diriger ?

Je le regarde avec des yeux ronds en me demandant quelle solution il peut bien me proposer pour trouver de l'argent. Il n'est pas tellement argenté lui-même pour être passé, lui aussi, par un semblable coup dur avant de venir travailler avec mon père. Il me regarde de son côté avec un air que je ne lui ai jamais vu, un air à la fois tendu et heureux. Mais je n'ai pas à chercher ma réponse.

- Je crois que j'en suis capable.

- Moi aussi. Alors voilà. Je vais te faire une proposition. Je te rachète quarante pour cent des actions pour le prix que je vais te dire mais avec ma promesse que, si tu veux les récupérer quand ça ira mieux, je te les revendrai au prix d'achat simplement corrigé de l'inflation. Promesse d'honneur sur la tombe de ton père.

Et la somme qu'il me propose me surprend. Jamais par la suite je ne pourrai savoir si elle lui appartenait ou, comme c'est plus probable, s'il avait fait des emprunts dans son entourage pour la réunir.

Ce jour-là j'ai su ce qu'était la véritable amitié, pas celle d'une Thilda. Cette amitié de Joseph pour mon père lui commandait d'aider le fils comme il aurait aidé le père. Notre concordat fut signé rapidement, au sens juridique du terme, c'est-à-dire dans les trois mois, et l'entreprise était repartie.

Un autre geste acheva de me sidérer. Un beau matin j'ai reçu de Bernard "pour m'aider à m'en sortir" une somme importante vu sa situation. Quand j'ai voulu plus tard la lui rembourser, je me suis fait vertement houspiller. "Espèce de con, je ne reprends jamais ce que je donne. Si un jour je me trouve dans le pétrin, je sais que tu feras la même chose et cela n'aura rien à voir avec ça. Entre nous, il n'y aura jamais dette ni créance". Oui, je connaissais l'amitié, la vraie, pas cette amitié de pacotille qu'on vous offre pour remplacer un amour qui au fond n'existait pas ou dont le cœur est mort.

Thilda m'écrivait des lettres de plus en plus rares, de plus en plus neutres, au nom de cette amitié qu'elle m'avait promise mais qui, comme l'avait prédit Bernard, se faisait de plus en plus

lointaine. Et, depuis, à part quelques cartes de vœux tout à fait protocolaires, notre correspondance personnelle a cessé.

Et moi, je suis vacciné contre toute inclination amoureuse qui ne serait pas fondée sur une solide amitié. J'ai compris que ce n'était pas Thilda que j'avais aimée, mais une femme idéale que je voyais à travers Thilda.

C'est pour ces fortes raisons que, malgré ses qualités et son charme, je ne tiens pas à me laisser embarquer sentimentalement par une Nathalie. Si nous devons faire de la montagne ensemble, rien ne presse. Qu'elle liquide d'abord son histoire avec Erick pour m'éviter de m'y laisser prendre moi-même. Bernard a raison quand il me dit, avec son air de plaisanter, que je suis en danger. Son conseil discret est d'autant plus fondé qu'il apprécie énormément Nathalie alors qu'il ne raffolait pas de Thilda. Si un jour j'étais enjôlé par Nathalie au point de vouloir l'emmener trop vite en montagne, je pourrais toujours solliciter Christiane qui ne demanderait pas mieux. Avec elle, l'amour est un sport sans conséquence. Il m'arrive aussi de passer parfois quelques nuits avec Raymonde. Aussi bien elle que moi, nous n'y voyons qu'un bon moment à partager, et même souvent un très bon moment, savouré ensemble en connaisseurs, sans pour autant nous estimer liés. Quel tempérament, cette fille ! Un bon antidote contre cette Nathalie si jamais il y avait danger. Mais quel danger ?...

A vrai dire je me sentais un peu à la dérive et, pour me changer les idées, j'allai choisir, parmi les premiers disques qui me venaient sous la main, celui de la Symphonie du Nouveau Monde, bien faite pour écarter ce sentiment de solitude que je n'acceptais jamais. La musique était mon refuge et, selon mon état, tout y passait, du grand classique jusqu'à ces gloires éphémères qui brillent un moment et disparaissent comme le font certaines étoiles.

Ainsi m'emportait au loin Dvorak pendant que, de ma fenêtre, je regardais sur la Verte le lent mouvement des nuages de beau temps. Un hélicoptère descendait de la Mer de Glace pour aller se poser derrière les arbres au terrain des Bois. Son vacarme répercuté dans la vallée avait fini par s'éteindre.

Le silence musical qui animait l'intérieur du chalet fut soudain rompu par la sonnerie du téléphone. Un sombre pressentiment m'assaillit. C'est inévitable : chaque fois que je cherche à oublier l'entreprise, chaque fois un pépin nous tombe dessus et chaque fois je me sens fautif. Lentement, je me traînais vers l'appareil en me demandant s'il n'aurait pas mieux valu que je sois rentré à Grenoble.

Tout à coup la voix cristalline que j'entendis me fit sursauter de joie.

- Nathalie !... Où es-tu ?

- Mais à Paris ! Voilà, tu m'as dit que tu étais libre jusqu'à la fin de la semaine. C'est toujours le cas ?

- Toujours.

- Moi, j'ai les trois jours qui viennent. Est-ce que tu veux me faire faire le Mont Blanc ?

Surpris, j'exultais :

- Mais bien sûr, pas de problème ! Il fait grand beau ici. Alors tu viens ?

- Oui. J'atterrirai demain matin à dix heures et demie à Cointrin. Tu peux venir me chercher ?

- Tu avais déjà tout prévu ? Tu es une fille de décision, toi.

- C'est plutôt Eliane et Bernard qui m'ont poussée.

Et, sur un éclat de rire, elle ajoute :

- Ils m'ont dit que c'était bon pour le moral.

Je répons à son rire :

- Pour le moral de qui ? De toi ou de moi ?

- Toi, tu as toujours un moral de rocher.

- Tu te trompes.

- Alors, Michel, à dix heures et demie, demain, à Cointrin ?

- Pas de problème. J'y serai. Remercie pour moi Eliane et Bernard. Je suis content, tu sais.
- Et moi alors ! A demain, Michel.
- A demain, Nathalie. Je t'embrasse.
- Je t'embrasse moi aussi. Ecoute bien Dvorak.

Voilà au moins qui est expéditif ! Et elle me laisse au beau milieu de la Symphonie du Nouveau Monde. En prenant l'appareil, j'avais en effet, sans m'en rendre compte, machinalement baissé la sono sans aller jusqu'à l'éteindre. Et je restais la main posée sur le récepteur en me demandant ce qui m'arrivait. Tout à coup j'ai sauté, les bras en l'air, "Youpi !" et je suis sorti sur le balcon en murmurant, joyeux, : "Merde, il faudra que j'annule tout ce que j'avais prévu".

Appuyé à la rambarde, je balayai d'un seul regard, là-haut, tous les sommets de la chaîne, depuis la Verte jusqu'au Mont Blanc. Le Mont Blanc !... Mes yeux se reposaient avec délices sur cette cime de neige, la plus haute d'Europe, que le soleil de cet après-midi d'été illuminait sur fond de ciel bleu et d'où tombait une si admirable musique... Une cime de toute beauté.

## II – Le Mont Blanc

Le petit train à crémaillère gravissait les pentes du col de Voza. Les yeux souvent tournés vers l'Aiguille du Goûter, dès qu'elle pouvait l'apercevoir au passage entre les arbres, Nathalie supputait la raideur des pentes qui supportaient le refuge. Michel lui en avait bien expliqué l'accès sur une carte postale mais la réalité semblait d'ici redoutable. La montée au refuge est une escalade facile. Mais, vues d'en bas, les pentes semblent plus raides qu'en réalité. La première fois, Michel aussi avait éprouvé cette crainte.

- Tu pries le ciel qu'il fasse mauvais demain, je parie.

- Comment tu devines ?

- Alors, au terminus, on va se balader un peu et on revient.

Elle se met à rire en faisant non du doigt.

- C'est bien. Tu veux ton Mont Blanc, tu l'auras. Regarde autour de toi ceux qui exhibent crampons, cordes, casques et tout leur bazar. Dis-toi bien que la moitié, même s'il fait beau, n'atteindra pas le sommet.

- Donc c'est beaucoup plus dur que tu m'as dit.

- Non, c'est que beaucoup ne valent pas Nathalie.

- Pff ! Tu m'as vue combien de fois en montagne ?

- Une. Et cette une m'a suffi.

Elle hausse les épaules.

- Promets-moi que si c'est trop dur on redescend.

- T'inquiète pas. Si c'est le cas, je serai le premier à faire demi-tour.

Aborder l'alpinisme avec le Mont Blanc en deuxième course a de quoi impressionner. Mais Michel ne veut pas la priver de cette crainte parce qu'au retour elle s'en souviendra et s'en trouvera grandie. Cette crainte participe au bonheur de toute entreprise. Les plus audacieux ne sont pas les moins craintifs. La différence entre les craintifs et les peureux est que les premiers sont stimulés par leur crainte tandis que les seconds sont paralysés par leur peur.

- C'est magnifique.

Elle a raison. Les pentes boisées ont laissé la place aux alpages et à l'herbe clairsemée. La tendresse de cette courte végétation souligne la noirceur des pentes et la blancheur éclatante des neiges qui les dominent. Le ciel a pris sa parure bleue et blanche des beaux temps nuageux.

Au col de Voza des touristes sont descendus du train mais un plus grand nombre y est monté, si bien que Nathalie et Michel sont coincés contre le côté droit, les pieds entre les sacs. Un gros homme, appuyé contre Michel, lit son journal. C'est bien le moment ! Le brouhaha des voix s'est apaisé. Des deux côtés les gens regardent et échangent leurs impressions.

- Elle a une allure majestueuse l'Aiguille de...

- De Bionnassay. Un quatre mille et une très belle course. On peut monter par cette face et suivre l'arête jusqu'au Dôme. Superbe !

Son regard est grave, empreint d'une crainte révérencieuse.

A l'avant, des gens rient. Une vache court sur la voie depuis un moment alors qu'elle n'a qu'à se déplacer sur le côté pour être tranquille. Le mécanicien l'effraie plutôt avec son avertisseur. Il finit par s'arrêter. La vache aussi. Elle tourne la tête vers la locomotive et ne bouge plus. Qui des deux cédera le premier ? Le mécanicien remet lentement le train en marche. Cette fois elle a compris. Elle s'écarte. Sait-elle dans combien d'albums elle va figurer ?

Le petit train gagne progressivement de l'altitude. La vallée se creuse. Les pentes deviennent arides. Les passagers ne cessent de livrer leurs impressions, parfois savoureuses. Enfin un court tunnel répercute entre ses parois les bruits métalliques. Le convoi ressort au jour et s'arrête.

- C'est ici qu'on descend ?

- Vise devant.

Devant, c'est le buttoir. Que peut-on faire contre un buttoir ?

- Dommage.

- Il faut quand même nous en laisser un peu.

Tout ce monde pas pressé se décomprime lentement et descend les trois marches pour s'écarter ensuite sur la terrasse. Il y en a qui vont déjà vers la buvette, leur préoccupation majeure. Beaucoup s'approchent du bord et on entend des exclamations. Il faut dire que le paysage le justifie. Les pentes redoutables du Goûter, la fantastique face Nord de la Bionnassay, le glacier qui de plateaux en zones de séracs descend par paliers vers la vallée, très au-dessous de la station, suscitent bien des commentaires.

- C'est tout de même plastique la glace. Les séracs et plus bas une surface parfaitement plate...

La remarque est juste mais une autre fait bondir Michel. Un bonhomme péroré au milieu de quelques admirateurs en montrant au sommet de la pente... le refuge Vallot. "Bravo", fait au passage à mi-voix un garçon.

Mais très vite une procession se forme sur le sentier qui prolonge la voie ferrée et tourne à gauche, une procession colorée de sacs, de chemises, de knickers, de cordes, de bonnets... Ce sont pour la plupart des candidats au Mont Blanc, le fameux géant des Alpes, dont la conquête procure une gloire facile devant les profanes. Pour certains, accompagnés d'un guide, ce sera la seule ascension de leur vie. Gloire facile mais non sans risques. Plus d'un novice, ignorant la différence, parfois considérable, qu'il ne faut jamais perdre de vue en montagne entre difficulté et danger, y a laissé sa vie.

En regardant tout ce monde, Michel pense au dicton qui court chez les guides : "Le Mont Blanc est un ogre qui chaque année veut sa viande" et il est vrai que chaque année il a sa viande et parfois amplement. Mais Michel se garde bien de dire cela à Nathalie. Ce sera pour le retour, pour ajouter un peu plus de mérite à sa course.

- En route, Nathalie !

Michel lui a passé son sac sur le dos, le piolet accroché la pointe en l'air avec son embout de caoutchouc rouge. C'est un piolet neuf que Michel lui a présenté en attendant qu'elle ait le sien. Et ils s'engagent sur le sentier à la suite des autres. Très vite, elle s'étonne.

- On les laisse tous nous dépasser ?

- Oui, pour pouvoir les doubler ensuite.

- C'est un jeu ?

- Non, une tactique. Ça s'appelle une mise en jambes. Si on la fait bien, on en dépassera largement la moitié, sans le vouloir, avant Tête-Rousse.

Docile elle le suit, sans souffler, s'écartant de temps à autre pour laisser doubler les plus pressés.

- Alors, la petite dame, déjà fatiguée ?

- Complètement crevée mais je me reposerai en vous regardant monter du haut du refuge.

Bien répondu, pense Michel en riant en lui-même. Le bonhomme au foulard rouge de cow-boy ouvre des yeux ronds et passe. Et cela prouve qu'elle fait confiance en son guide pour la suite.

- Tiens, Michel ! Qu'est-ce que tu fais là ?

- Oh, Noël !... Et toi, tu vas cueillir des pâquerettes ?

- J'ai deux clients pour le Mont Blanc, ceux-là au-dessus.

- Encore ? T'arrête pas !

- Trois Mont Blanc de suite, j'en ai plutôt marre !... Mais avec ces deux je ferai la traversée. Ça changera. Et toi ?... Mais, dis donc, on te voit toujours avec des jolies filles, sacré veinard !

- Il me semble que j'ai déjà entendu ça quelque part. Oui, je te présente Nathalie. C'est sa deuxième course. La première, l'M, voie normale.

- Bonjour, Monsieur.

- Oh, Monsieur ! Je suis Noël Fonta et on me dit tu.

Et il lui serre la main en ajoutant :

- Bravo, Nathalie ! Avec Michel, tu es en bonne compagnie. Il connaît son affaire. Allez, vous deux, je vous laisse. Mes gars attendent. On se reverra.

Ils reprennent leur montée tranquille. De temps à autre Michel se retourne pour voir ceux qui les suivent, mais surtout pour la voir, elle, et le joli sourire qu'aussitôt elle lui adresse. Incontestablement elle est contente.

S'il l'est, lui, pas besoin de lui demander. Il a conscience que les premiers pas qu'il fait faire à Nathalie sur le chemin du Mont Blanc les lient tous les deux pour une course longue de dizaines de milliers d'autres et que, tout au long de cette course, il l'aura près de lui, qu'il en sera le protecteur car le Mont Blanc ne va pas sans peines, ni sans dangers. Là-haut le refuge du Goûter se profile, minuscule, au sommet des pentes sombres. Y parvenir n'est déjà pas une petite affaire et à lui seul il vaut une course. Si Nathalie ne le dépassait pas, ce serait déjà une victoire car jamais elle n'aurait atteint pareille altitude. Et une nuit là-haut, confortable, après un beau coucher de soleil et une contemplation des étoiles dans un ciel glacial, vaut tous les palaces du monde.

Décidément Nathalie est une fille à surprises. Vingt quatre heures avant qu'il la conduise à l'aiguille de l'M, Michel ne la connaissait même pas. Alors qu'il la croyait repartie pour longtemps, il apprenait jeudi soir qu'il la reverrait le lendemain et qu'aujourd'hui il se retrouverait de nouveau avec elle en montagne et sur la voie qui mène au sommet du Mont Blanc. Il n'y avait pas une semaine qu'ils avaient fait connaissance et voilà qu'elle lui semblait déjà une amie de longue date.

Tout en gravissant le sentier facile qui mène à l'ancienne baraque des Rognes, il écoutait de nouveau derrière lui le bruit de ses pas et il la sentait attentive, accomplissant gravement un rite d'initiation dans une belle mais redoutable cathédrale, une cathédrale formée de piliers géants soutenant des cimes éclatantes de blancheur.

La veille au matin il avait foncé avec sa voiture sur Genève. Arrivé avec une bonne heure d'avance, ce qui ne lui était pas coutumier, il avait usé son impatience à se promener devant l'entrée et dans le hall de l'aéroport. A l'annonce de l'atterrissage de l'avion, il s'était placé juste devant la sortie mais, voyant s'écouler le flot des passagers sans Nathalie, il se préparait déjà à se précipiter vers une cabine téléphonique.

- Michel !

Elle était près de lui, le visage épanoui.

- C'est un peu fort ! D'ici je ne pouvais pas te manquer. Qu'est-ce que tu as fabriqué ?

- Mais rien. Bonjour.

- Bonjour Nathalie.

Ils s'étaient embrassés et il l'avait aussitôt entraînée vers sa voiture.

A quoi bon lui demander si elle avait fait bon voyage ? A quoi bon lui demander s'il faisait beau à Paris ? Partout il faisait beau.

- Mais tu es bien chargée.

- Oui. Bernard et Lucien m'ont fait acheter un sac et des godasses.

- Bernard ? Ah bon ! Parce qu'une fois sur deux les godasses ne vont pas.

- Celles-ci ont l'air de bien aller. Et aussi des guêtres et un casque.

- Mais tu t'es ruinée ?

- Et puis encore un anorak. Tu verras, tout est dans la valise.

Une ombre, rien qu'une ombre de désappointement passa dans l'esprit de Michel. Il aurait bien voulu être lui-même son conseiller pour cet équipement. Mais il se rattrapait sur une certitude.

- Je vois que tu prends maintenant la montagne au sérieux. Qu'est-ce que tu as encore acheté ?  
- Ça suffit comme ça. Les crampons et le piolet, ce sera pour plus tard. Comme tu m'avais dit que tu avais le reste...

- Pas de problème. L'essentiel maintenant est que tu sois en forme.

- Ça, c'est une autre histoire.

Pendant que l'autoroute défilait, Michel jetait sur Nathalie des regards qui se voulaient médicaux. Une fois de plus il s'étonnait d'un visage si parfait qu'il pouvait être vu de très près sans rien perdre de sa perfection, ce qui est rare.

- Mais si que tu es en forme ! Ça crève les yeux. Alors programme de cet après-midi : je t'emmène aux Gaillands pour une leçon d'escalade.

- Tu m'avais dit qu'il n'y avait qu'une escalade facile pour le Mont Blanc.

- C'est vrai. Mais un après-midi à Chamonix, c'est précieux. Tu verras. En école d'escalade, on va bien se marrer.

- Toi oui, tu vas bien te moquer de moi. Mais moi, qu'est-ce que vais pouvoir faire ?

Michel se mit à rire :

- Tu vas faire comme au col de la Bûche : tu me diras de monter tout seul !

- Salaud, va ! Me rappeler ça !

Ce terme sonnait comme une marque de camaraderie qui fit plaisir à Michel, d'autant plus qu'il révélait un bon moral.

Le jeudi soir, longtemps après le coup de téléphone de Nathalie, Bernard l'avait appelé pour savoir si elle allait bien à Chamonix comme elle le leur avait annoncé.

- On a tous constaté qu'elle était heureuse là-bas. C'était une véritable résurrection. Mais une fois revenue à Paris, elle était retombée dans sa tristesse et son irritabilité. Nous étions bien prévenants avec elle mais c'était précisément ce qui l'agaçait. Bob, avec ses gros sabots, lui avait lancé : "C'est pour ce que ça va durer que tu t'en fais !" Ça l'a choquée. Elle cherchait à se cacher pour ne pas fondre en larmes devant nous. Eliane alors l'a prise par la main et l'a fait monter dans notre chambre. Bob et moi, nous nous sommes engueulés. Je ne sais pas ce que Eliane lui a dit mais, en ressortant toutes deux de la chambre, Nathalie a déclaré : "Bon, puisque c'est comme ça, je retourne à Cham. J'en ai assez de vos gueules !" Par-dessous la table j'ai donné un bon coup de pied à Bob pour qu'il la boucle et j'ai avancé prudemment : "J'aime mieux ça. C'est ce qui s'appelle avoir du cran." Ça a marché. Elle s'est calmée. Elle a refusé que je t'appelle. "Je suis assez grande pour m'en charger moi-même."

Peu à peu Michel avait hâté le pas et Nathalie ne s'en était pas rendu compte. Au bout d'une demi-heure ils passèrent devant trois bonshommes qui étaient assis, reprenant déjà leur souffle. Progressivement ils rattrapèrent un autre groupe, trois hommes et une femme, et au franchissement d'un redan rocheux ils les doublèrent par-dessous.

- Bonjour.

- Bonjour.

On se salue en montagne quand on se rencontre. Les bonjours délimitent aussi bien le domaine de la montagne qu'ils traduisent la qualité d'un montagnard. Un autre groupe fut doublé de la même façon mais les bonjours furent plus réticents. Certains, comme les chauffards, n'aiment pas être doublés.

- Si je marche trop vite, passe devant.

- Non, ça va.

- Tu dois commencer à les connaître, mes talons.

Un léger rire. Il se retourne. La pique de son piolet dépasse de ses cheveux comme un paratonnerre. Elle marche les pouces sous les courroies de son sac. Elle sourit. Michel est heureux.

Il se sent en pleine forme. Il voudrait qu'elle ne pense qu'à la montagne. Est-elle triste sous son sourire ?

La veille, au retour de Genève, pour simplifier, il l'avait menée dans un restaurant mais il avait tenu à lui préparer lui-même le café chez lui.

- Ici, tu es tranquille. Fais comme chez toi. Tiens, lave la vaisselle.

- Pour ce qu'il y a à faire...

- Non, laisse ces tasses. Je plaisante. Allez, fais voir tout ce que tu as acheté.

Elle ouvrit sa valise et en retira une belle paire de chaussures encore dans son carton, une paire de guêtres, un casque et un anorak, tout en lançant à Michel des regards interrogateurs, légèrement inquiets.

- Les godasses, très bien. Il ne faut pas chercher la complication. C'est costaud et souple en effet. Les guêtres... O.K. N'en parlons pas. Le casque... il te va au moins ?... Mais tu es toute mignonne là-dessous ! Quant à l'anorak, rouge et vert... Tu as dû le payer cher. Il est superbe.

Cet anorak ressemblait étrangement par ses couleurs à celui qu'il lui avait choisi pour l'Aiguille de l'M. Il n'avait donc pas eu si mauvais goût.

- Mon père m'a dit qu'il ne fallait pas lésiner sur un équipement de montagne.

- Il a raison. Contrairement au ski, l'alpinisme est un sport qui ne coûte pas cher. Raison de plus pour mettre le prix à des choses qui doivent durer longtemps. Allez, viens. On va baptiser tes chaussures aux Gaillands.

Outre l'intérêt de former Nathalie à l'escalade, Michel avait une raison particulière de l'initier à la pratique du rappel : la descente du Mont Blanc par les Grands Mulets cette année en exigeait bel et bien un. Au niveau des rochers de l'Heureux Retour une large crevasse s'était ouverte dans laquelle il fallait descendre et il n'était pas indiqué de s'attarder là pour donner une leçon de rappel parce que ce passage était situé juste au-dessous d'un énorme sérac, haut comme un immeuble de dix étages et qui penchait de jour en jour un peu plus. Les guides disaient qu'il pouvait s'écrouler d'un moment à l'autre. Il faudrait donc faire vite.

Quand ils arrivèrent aux rochers des Gaillands, ceux-ci étaient parsemés de grimpeurs et plus d'une cinquantaine attendaient à leur pied, sans compter avec la foule des badauds qui viennent quotidiennement jouir du spectacle.

- Tu as vu ce monde ? On y va quand même ?

- Mais évidemment. Il ne faut pas faire attention aux autres. Et comme nous ne sommes pas les seuls, personne ne fera attention à nous.

Non seulement elle portait ses chaussures neuves mais on baptisait aussi son anorak, pour que ça ne fasse pas trop novice au Mont Blanc, avait dit Michel.

- Après ce que tu as fait à l'Aiguille de l'M, tu n'es plus une novice. Alors ici, comme il est probable que je n'aurai jamais à te tirer, pas besoin de baudrier. J'encorde en simple.

Il commença par une première longueur de III dont elle se tira fort bien. Comme il lovait la corde,

- Mais dis donc, il y a du progrès. C'est à Paris que tu t'es débarrassée de ta crainte du vide ? On va redescendre

Nathalie redescendait un peu moins bien qu'elle était montée.

- C'est pas mal mais attention aux prises de main. Je l'avais remarqué à l'M. Tu es trop souvent obligée, pour poser ton soulier sur une prise de pied, de lâcher la main parce qu'elle est trop tendue. En descente, les prises de mains, il faut les choisir basses.

Il n'avait pas eu à le dire deux fois. Quand à son tour il eût atterri près d'elle, il regarda la paroi.

- On va faire maintenant cette longueur à droite. C'est du IV, c'est-à-dire difficile. Alors prends ton temps. Choisis bien tes prises. Comme le choix des prises dépend de la taille et de la morphologie de chacun, ce qui est valable pour l'un ne l'est pas forcément pour l'autre. Je vais grimper à ma



façon, toi, à la tienne, en te souvenant seulement que pour les prises de pied, chaque fois que tu peux t'élever, ne serait-ce que d'un centimètre, il faut en profiter. Pour le reste, c'est une affaire d'instinct et de jugeote.

Il grimpa sans se préoccuper de Nathalie. De là-haut il ne la voyait pas à cause du bombement de la roche mais, à chaque venue de la corde, il savait quel endroit elle avait atteint. Elle ne grimpait pas vite, soucieuse de trouver les bonnes prises. Puis la corde s'immobilisa, se tendit même.

- Michel, du mou.

Tiens, pensa-t-il, comment connaît-elle cette expression ? Ah oui. Elle a regardé les autres et elle a compris ce qu'elle voulait dire.

A la longueur de la corde, il sentit qu'elle avait repris pied sur le sol. Il la vit apparaître marchant à reculons, son visage levé vers lui.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Je ne te voyais pas.

C'est vrai. Au début, quand le second ne voit pas son leader, il se sent abandonné et en danger parce que hors de vue de celui qui lui inspire confiance et lui assure sa sécurité. La corde est pourtant là, aussi solide, mais dans de tels cas, surtout chez les filles, l'impression échappe à la logique. Michel l'avait remarqué depuis longtemps.

- Alors attends. Je descends un peu.

Il mousquetonna la corde à un anneau de fer scellé qui servait de point d'assurance et il descendit jusqu'à un piton, un peu à l'écart de la voie, dont il pouvait se servir comme point fixe.

- Bon, d'ici je te vois. Mais comment tu m'assures ?

- Ah, la confiance règne ! Mais oui, tu es assurée et la corde peut tenir une tonne. Tu ne dois pas peser plus.

Mais pour elle l'heure n'était pas à la plaisanterie. Elle regrimba jusqu'à l'endroit qu'elle avait atteint, religieusement attentive à tous ses gestes.

- Ne tire pas.

- Non, je tenais la corde tendue tout simplement.

- Si tu tires, c'est plus du jeu.

Cette marque d'amour-propre plaisait à Michel alors que tant d'autres étaient bien contentes de se laisser tirer. Qu'on assure sa sécurité, d'accord, mais elle voulait passer la longueur sans l'aide de personne.

- Qu'est-ce que tu cherches ?

- Je ne sais pas où mettre mon pied.

- Là où tu cherches il n'y pas de prise. Alors cherche ailleurs.

- Mais c'est loin.

- Peut-être.

Elle écarta largement la jambe gauche.

- Eh oui, tu fais une opposition entre les deux pieds et les bras.

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est ça. Tu vois, tu le fais très bien sans le savoir.

D'un coup elle avait pu s'élever de cinquante centimètres, saisir une bonne prise de main, et le reste s'était passé lentement mais avec souplesse, sans grand effort apparent. Elle était parvenue au niveau de Michel puis elle l'avait dépassé et elle avait parcouru les derniers mètres avec l'aisance d'une chatte.

"C'est une grimpeuse, cette fille", pensa Michel en remontant vers elle.

- Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

- Oui, mais j'ai eu la trouille au début.

- Alors un point de plus.

- Un point de moins.

- Non, un point de plus car la plupart du temps celui qui a la trouille demande qu'on lui fasse faire une longueur plus facile. Toi, non.

- Oui, mais je t'ai obligé à descendre pour que je te voie.

- Pas contente ? Tant mieux. Tout à l'heure tu vas recommencer et moi je resterai ici. D'accord ?

- D'accord.

Michel remarqua une fois de plus comme elle se décidait vite.

- Bien. Maintenant on va s'initier au rappel.

- Encore ? J'ai pas fini d'avoir la trouille.

- La trouille, la trouille, oh la barbe ! La trouille n'a rien à voir à la question. Tu connais le meilleur moyen de faire passer la trouille ? C'est de ne pas s'occuper d'elle, de la laisser faire tant qu'elle veut. Elle se fatigue vite. Après, elle te fout la paix.

Le rappel est un procédé facile de descente qui élude pas mal de difficultés. Michel aimait beaucoup les rappels par leur côté spectaculaire et parce que dans les passages difficiles ils font gagner un temps fou. Quand on y a pris goût, on a même tendance à en abuser alors qu'une descente directe, compte tenu du temps de l'installation de la corde et de son enlèvement, serait plus rapide.

- Je vais d'abord te vacher.

- Me quoi ?...

- Te vacher. C'est-à-dire t'attacher au mousqueton avec un nœud de vache. Tu vois comment je le fais. Pas compliqué. A mon avis le nœud de vache est le nœud le plus simple, le plus sûr et souvent le plus rapide pour les grimpeurs.

- Et ce nœud que tu me fais pour m'encorder ?

- Le nœud de bouline. Il est rapide à faire et à défaire. Il est sûr quand il est bien fait mais très dangereux quand on le fait mal parce que ton type fout le camp. C'est lui "le nœud vache". Retiens bien ça : Quelles que soient les circonstances, quelle que soit ta fatigue, quel que soit le gel de tes mains, quel que soit le temps, même dans la tourmente ou l'orage, l'encordement a la priorité absolue. Vous avez pris bonne note, élève Nathalie ?

- Oui, monsieur le Professeur.

- Alors la suite du cours.

Pendant qu'il parlait, il avait accroché son sac par un mousqueton à l'anneau de fer, en avait extrait le volumineux paquet de la corde de rappel. Elle observait attentivement tous ses gestes.

- Ici, on ne va pas se compliquer la vie : on va passer directement la corde dans l'anneau. En temps normal on fait un anneau avec une cordelette, en simple ou en double, ou avec une sangle, et on le passe sur une pointe de rocher, mais, attention, une pointe qui tienne, ou dans l'œil d'un piton, un piton qui tienne. Attention à ceux que des écervelés plantent de bric et de broc un peu partout parce qu'ils ont la trouille... Et c'est dans cet anneau qu'on passe le rappel. Il faut que les deux brins aient bien la même longueur. Ça semble évident et pourtant des alpinistes célèbres se sont cassé la gueule à cause de ça.

- Comment le savoir ?

- Juste. Ma corde est entièrement rouge. Alors j'ai marqué de noir le point milieu. Tu le vois ? Mais on fait aussi des cordes de couleurs différentes suivant les brins. Regarde. Maintenant que j'ai bien en mains les anneaux d'un brin, je les lance dans le vide. Hop !... Et maintenant pareil pour les autres... Et hop !...

A chaque fois un "oh" était monté d'un groupe de bonnes sœurs qui n'en perdaient pas une miette.

- Tu vois, tu auras des spectatrices. Quel honneur !

- Je m'en passerais bien.

- Jusqu'ici on s'est moqué de tout le monde. On va continuer. Je vais maintenant te montrer comment on fait un rappel. Là, c'est facile, ce qui n'est pas toujours le cas. Mais profitons-en. Je me

mets à cheval sur la corde. Je fais remonter les deux brins par derrière sous mon bras gauche, on peut le faire aussi bien à droite, puis passer par devant, ensuite par-dessus ma tête sur mon épaule droite. Les deux brins qui tombent derrière moi, je les prends ensemble dans la main opposée à l'épaule. Toujours la main opposée. Et, comme la corde va frotter dur, il faut bien relever le col de ta chemise pour protéger ton cou parce que ça fait mal.

- Ça fait mal ?

- Oui, sur la peau nue. Tu risques de peler comme une carotte. Sur la chemise ou l'anorak, pas d'importance.

- Et pour la chemise ?

- C'est bien une question de femme. Tu ne vas pas grimper en dentelles ?

- Non, c'est vrai.

- Tu vois comme je suis : ma main droite tient la corde double en amont, ma gauche la tient en bas en aval. Celle qui freine, c'est laquelle ?

- Les deux.

- Non, celle du bas uniquement. Par l'autre, impossible. En voulant freiner, tu te brûlerais pour rien. Donc, c'est capital, tu freines par la main aval. D'ailleurs, pour bien montrer que la droite ne sert qu'à maintenir ta position debout, tu peux te contenter de tenir la corde par ton bras replié. Comme ça tu n'as pas la tentation de freiner avec.

- Oui, c'est en somme toute la longueur qui frotte sur le corps qui freine, la main aval ne fait que tendre ou détendre la corde.

- Pigé. Elle freine tout de même un peu mais ça varie suivant les cordes et les habits. Bien. Quand tu es comme ça, regarde, tu te laisses aller en arrière.

- Oh, je n'y arriverai jamais !

- Mais si. Tu vois, tu te laisses aller en arrière et puis, quand tu es perpendiculaire au rocher ou à peu près, eh bien, tu laisses filer plus ou moins la corde dans ta main du bas. Tu as davantage à te pencher de biais côté main aval. Donc pas compliqué, je pars en faisant tout simplement marche arrière, comme ça.

Il arrêta la descente à peine commencée et il parlait pendu le dos au vide.

- Attention. Tes pieds n'ont pas à rechercher les prises. Ils servent simplement à te maintenir éloignée de la paroi. Ecarte-les bien parce qu'il y a des rappels qu'on fait en biais, d'autres sur des rochers qui penchent tantôt à droite, tantôt à gauche. Tu risques de penduler et de te cogner contre eux. Tu as bien tout compris ?

- J'espère.

- Tu vois, je descends, je descends... Allez, à tout à l'heure, Nathalie.

Il la vit dans le prolongement des cordes lui faire un petit signe d'adieu comme s'il partait pour un long voyage. Deux minutes plus tard il avait regagné vers elle.

- C'est bien. Tu as été sage. Tu n'as pas foutu le camp.

- Ça ne risquait pas.

- Alors tu as bien pigé ?

- Je crois. Mais, dis moi, j'ai vu faire les autres, quand tu étais en bas. Il y a plusieurs façons de faire des rappels ?

- Oui et qui sont plus confortables mais plus compliqués. Celui-ci est le plus simple parce qu'on n'a besoin ni de baudrier, ni de descendeur, ni de mousqueton. En cas de difficulté il faut le connaître. Mais surtout c'est celui qui donne le plus d'impression de sécurité parce que, la corde, je t'en réponds, on la sent. Alors, vas-y.

- Qu'est-ce qu'elles vont penser de moi, les bonnes sœurs ?

- Si pour toi il faut encore compter avec les bonnes sœurs, merde ! D'abord ici c'est une école d'escalade. C'est fait pour bafouiller, se reprendre, renoncer, recommencer. Ne t'inquiète pas d'elles. Vas-y. Place-toi dans la position de départ.

Michel la laisse faire. Elle remarque son air narquois.

- Pourquoi tu te marres ?

- Devine.

- Le brin, je l'ai fait passer par-dessus mon épaule gauche au lieu de la droite.

- Mais tu as le droit.

- Ah oui. Je l'ai pris par la main droite.

- Eh oui. Si tu utilises ton épaule gauche, la main aval doit être la droite. En somme, tu fais un rappel inverse du mien. Mais ça va.

- Non, je préfère faire comme toi.

- Si tu veux.

Il lui faut réfléchir pour revenir à la position de Michel.

- Cette fois tu es en position correcte. Tu peux y aller... Non, ne descends pas les pieds... Pas du tout. Ne bouge plus les pieds et penche-toi en arrière. Encore ! Allez !

Son visage était tendu, ses mains crispées, surtout la droite, la main amont. Un léger tremblement agitait ses genoux. Michel s'attendait au traditionnel : "Tu m'assures bien ? Tu es sûr ?" Non, Nathalie ne voulait pas poser pareille question sur une évidence.

- Je me reprends.

- D'accord. Remets-toi en place. Respire un bon coup et cette fois sera la bonne.

Elle tenait l'anneau par la main gauche et elle respirait profondément. Pour bien lui montrer qu'elle ne craignait rien, il la souleva en l'air par la corde d'attache.

- Corde de rappel en double, plus corde d'attache, ça soulèverait trois tonnes au moins. Qu'est-ce que tu crains ?

- Je le sais mais se pencher comme ça, le dos au vide, ça paraît contre nature.

Elle avait bien défini l'impression qu'on éprouve la première fois. Il est des réactions de sécurité profondément ancrées dans notre instinct de conservation. Le premier saut en parachute exige un effort terrible ou une forte dose d'inconscience. Michel ne savait pas ce qui se passait en parachute mais il savait que l'appréhension et quelquefois la panique du début disparaissent vite au bout de deux ou trois rappels et il voulait qu'avec Nathalie, cette question soit liquidée le jour même.

- Tu es adorable. Je voudrais te photographier.

- Tu te moques de moi. Si tu fais ça, je m'en vais.

- Oh que non. Tu serais trop mécontente de toi.

Cette réflexion fit sur elle l'effet d'un coup de fouet. Il se mit à rire.

- Pourquoi souris-tu ?

- Comment tu sais que je souris ? Tu marches derrière moi.

- Tu avais un peu tourné la tête.

- Je souriais parce que je pensais au départ de ton premier rappel hier.

- Oui tu te moquais de moi parce que j'avais l'air tellement gourde.

- Faux ! J'ai initié pas mal de filles du Club mais je n'en ai vu aucune qui réalise aussi vite que toi.

- menteur.

- menteur ? C'est moi qui vais me vexer. Tiens, passe devant. Comme ça, si je souris, tu ne le verras pas.

Docilement elle marchait devant lui en suivant un groupe qu'ils venaient de rattraper. En face d'eux se dressaient les pentes rocheuses qui soutiennent le glacier de Tête Rousse.

Elle s'était remise en position, les jambes un peu plus écartées et, serrant les lèvres et fermant les yeux une seconde, elle s'était résolument renversée en arrière perpendiculairement au rocher qui n'était tout de même pas vertical.

Tenant l'amont du rappel dans son bras replié parce que Michel lui avait dit que c'était mieux, elle se mit à descendre et c'était parti. Cette fois elle avait emporté le morceau.

- Bien ! Ecarte les jambes sinon tu vas penduler. Ne cherche pas les prises avec tes pieds qui n'ont qu'un but, te tenir écartée du rocher, c'est tout. L'idéal serait que le rocher soit lisse.

- Ça me brûle la jambe.

- Alors va doucement.

Elle portait un pantalon de velours qui ne devait pas la protéger beaucoup du frottement de la corde.

- La corde remonte au milieu de ta cuisse. Abaisse la jambe gauche.

Elle rectifie sa position. Tout à coup elle bascule vers la droite et son épaule heurte légèrement le rocher. Le "oh" qui est monté du groupe des bonnes sœurs, elle ne l'a pas entendu, heureusement.

- Il faut écarter les jambes. Tu vois ? Tu viens de penduler. Allez, remets-toi en place et descends lentement.

Une fois rétablie, elle avait d'en bas lancé vers Michel un sourire de triomphe. Elle s'était dominée et elle poursuivait son rappel derrière le bombement. A la longueur de la corde d'attache, il sut qu'elle avait atterri.

- Michel ? Qu'est-ce que je fais maintenant que je suis arrivée ?

- Tu cries : "Rappel libre". L'autre sait alors qu'il peut y aller.

- Rappel libre !

- Je descends à mon tour. Tu m'attends ?

Quand il fut près d'elle, il remarqua son air enchanté.

- Ici il n'y a pas de problème mais lorsqu'on se sert d'une sangle ou de cordelettes il peut arriver que le rappel se coince. Alors là, on est bien emmerdé parce qu'il faut remonter pour le décoincer, ce qui n'est pas commode. Plus d'un même ont dû abandonner la corde. Pour éviter ce pépin, on regarde d'abord si les brins ne sont pas enroulés. C'est le cas. Je les détords. Les voilà bien séparés. Alors on tire en principe le brin qui frotte le moins, celui qu'on sait se trouver sous l'anneau contre le rocher. Allez maintenant à toi l'honneur de tirer le rappel.

D'une main et de l'autre, alternativement, elle fit venir la corde. Quand l'extrémité eut passé l'anneau, le brin libre tomba sur elle avec des contorsions de serpent. Elle s'en protégea d'un mouvement instinctif du coude au-dessus de sa tête.

- Voilà ton premier rappel, Nathalie, et un rappel réussi. Alors, si tu veux bien, on va en faire trois ou quatre d'affilée et la question sera réglée définitivement. Quant aux rappels sur mousquetons, descendeurs et autres, tu verras, pas de problème. D'accord ?

- D'accord.

- Et on remonte par ce passage de IV. Maintenant que tu l'as fait une fois, Il te paraîtra plus facile.

- C'est toujours comme ça en montagne ?

- Parce qu'on connaît mieux le passage, parce qu'on n'a plus guère à chercher les prises, parce qu'on est plus rassuré. C'est ce qui fait le charme de la deuxième course. On ne peut s'empêcher d'y revenir.

- Mais tu m'as dit que les courses de glace pouvaient changer considérablement d'une année à l'autre.

- Ah oui, il faut mettre à part les courses de glace.

Ils refirent quatre rappels de suite. Merveilleuse Nathalie ! Pas une fois elle ne pendula, pas une fois elle ne chercha avec ses pieds à tenir les prises. Seul défaut : elle oubliait de relever le col de sa chemise. Pas grave.

Quand ils revinrent vers la voiture, Michel remarqua :

- Tiens, les bonnes sœurs ont disparu. Elles étaient vexées. Elles croyaient que tu allais te casser la figure. Elles n'en ont pas eu pour leur argent.

- Non, mais je me suis un peu brûlé les cuisses.

Le soir, après le repas qu'ils avaient préparé ensemble, Nathalie, sur le balcon, à la fois interrogative et ravie, les yeux levés sur la masse blanche éclairée par une lune encore invisible derrière les Aiguilles, avait murmuré :

- Mon premier Mont Blanc...

Michel avait failli répondre : "Attends, ce n'est pas encore fait" au risque de la décourager.

- Oui, ton premier Mont Blanc. Nous allons vivre deux belles journées.

Ils restèrent un moment à regarder la nuit puis Michel l'invita à se coucher tôt pour être en forme le lendemain

- Michel, viens voir ma cuisse.

C'est vrai. Elle l'avait quelque peu meurtrie avec ces satanés rappels. Mais se doutait-elle de l'effet produit sur lui ? Était-ce ingénuité ou tentation inconsciente de femme ?

Comme il passait avec des doigts de fée sur cette marque sensible du baume des Pyrénées dont l'odeur est capiteuse, il devait réprimer en lui une vive émotion masculine, un élan de tendresse et de sensualité vers cette trop belle cuisse qu'il avait envie d'étreindre. Dans son désarroi, il abrégéa, embrassa Nathalie.

- Allez, ce sera rien. Va vite te coucher et fais de beaux rêves.

- Souhaite-moi plutôt de ne pas faire trop de cauchemars.

- Oh là là ! Tu ne sais pas tout ce qui t'attend ! Des rochers vont tomber sur nous. La foudre va claquer. Des aigles vont nous attaquer pendus au-dessus du vide. On va tomber dans des crevasses avec au fond de l'eau très, très froide. Dans cinquante ans on nous retrouvera bien conservés au bout du glacier des Bossons. Tiens, ça c'est pas mal. Qu'est-ce que tu en dis ?

- Méchant va !...

Ils avaient pris de l'altitude et ils débouchaient sur une partie de caillasse et d'herbe qui monte et descend mollement. Elle marchait devant d'un pas qu'elle ne songeait nullement à contrôler et qui était vigoureux, ce qui enchantait Michel. Il regardait son sac rouge et ses chaussures, de bonnes chaussures décidément, dont les semelles gardaient encore leurs angles vifs, témoins d'une virginité qui ne durerait guère que le temps d'une course. Il n'aurait pu la conseiller mieux.

D'elle-même elle doubla deux hommes qui la dévisagèrent au passage avec un air d'admiration. Elle était en forme, avide de tout voir, intensément présente, comme si le reste de la vie ne comptait pas. Elle avait raison.

- Nathalie, j'ai un ami qui a des courses une idée qui me plaît. Il dit qu'une course en montagne se suffit à elle-même. Elle n'a pas à tenir compte de ce qui s'est passé avant. Elle n'a pas à tenir compte de ce qui se passera le lendemain. Elle est au-dessus. Il appelle ça à sa façon : un "self being day". Voilà une conception que je fais mienne.

Elle a mis un instant à saisir toute l'importance de ce message. Enfin elle se retourne et serre la main de Michel, sans rien dire, en souriant. Puis elle reprend sa marche silencieuse. Michel est heureux. Le message a passé. Il était sûr qu'il ne serait plus jamais oublié.

Ils ont encore doublé des groupes quand le sentier reprend une pente accentuée et commence à faire des détours pour escalader le socle qui soutient le glacier de Tête-Rousse. Là, il faut patienter un peu car des gens bloquent le passage. Mais au premier virage Michel, qui a repris la tête, coupe court par deux grands pas et Nathalie le suit.

- Oh oh ! Vous avez allumé la postcombustion !

- C'est le moteur qui tourne tout seul.

- Tu vas la crever.

- Elle ? Elle me crèverait, oui.

Quand ils sont hors de portée de voix :

- Pourquoi ces flatteries, Michel ?

- Je ne flatte pas. Je constate. Tu as vu ce qu'on a dépassé ? Et sans le chercher.

De jolis nuages de beau temps dominant la vallée de Chamonix déjà bien basse. Au-dessus, le ciel est d'un bleu annonciateur d'une journée sans problème. Michel donne à Nathalie toutes les chances d'atteindre le sommet. Il a hâté le pas dans le but d'arriver assez tôt au refuge pour avoir de la place car, ne se doutant pas de l'affluence, il n'a pas prévenu et il s'en veut. A voir le nombre de gens qui montent, il sait qu'il risque de faire dormir Nathalie sur une table ou sur le parquet, ce qui n'est vraiment pas réjouissant pour une première nuit en refuge. Quant à l'ancien refuge, glacial, simple cabane à 3.800 mètres d'altitude, ceux qui ont dû y passer une nuit ne l'oublient jamais. Il ne lui manquerait plus que de faire ce coup-là à Nathalie...

- Merde ! J'ai oublié de t'avertir !

Il l'aide à se relever, secoue sa poussière.

- Laisse. Pas de mal.

- Pas de mal mais tout de même une éraflure à ton bras. J'aurais dû te prévenir.

L'eau qui traverse par endroits ce sentier gèle pendant la nuit et au souffle du vent ou au passage des gens elle se couvre de poussière. Les non habitués s'y laissent prendre.

- Je vais y mettre quelque chose.

- Pas la peine. Non, merci. Non !

Il fait chaud. Le soleil plombe. Nathalie pose son sac et enlève son chandail blanc.

- Altitude ? Oh ! Je te fais la bise des trois mille.

Elle lui tend la joue.

- C'est un rite de montagnard ?

- Pas du tout. C'est un truc à moi.

- Tous les mille mètres.

- Tu as deviné.

- Alors la prochaine ?

- Demain pour les quatre mille. C'est l'altitude de la Bionnassay, là. Tu as le temps de souffrir avant.

Au débouché du sentier sur le petit glacier de Tête-Rousse, éblouissant de soleil, des groupes sont assis sur des blocs de pierre, mangent, se reposent.

- Nathalie, nous allons nous passer de la crème solaire et prendre nos lunettes noires.

C'est elle qui les a dans son sac. Elle se retourne et Michel les prend et lui masse doucement le visage.

- Toi qui aimes le bronzage, tu seras servie, même avec de la crème. Le soleil d'altitude, rien de tel.

Trois gars se sont encordés. D'autres rient. Le premier se retourne et ils s'arrêtent. Il porte l'insigne de guide de haute montagne. Avec les guides il ne s'agit pas de badiner.

- Tu constates, Nathalie. Actuellement il y a un snobisme qui méprise l'encordement. On pourrait s'en passer ici au départ. Mais c'est un principe : sur un glacier on prend la corde et on la tend long à cause des pots, c'est-à-dire des crevasses. Tu comprends pourquoi.

- Pour retenir celui qui tombe dedans.

- Le freiner plutôt, à condition que la corde soit tendue. Quant à ressortir quelqu'un d'une crevasse, c'est une autre histoire. La plupart du temps, le mieux est de le laisser filer jusqu'à ce qu'il arrive au fond ou sur du dur.

- Et après ?

- Ça dépend. S'il est en forme, une fois la trouille passée, on peut l'aider à chercher une montée le long de la crevasse. S'il n'y en a pas, on peut essayer de le tirer s'il peut s'arc-bouter sur les parois. Voilà l'utilité des crampons sur un glacier. Va trouver un appui rien qu'avec des semelles sur la glace vive ! Sinon tu plantes un piolet si la neige le permet et si elle est dure ou alors tu viesses une broche dans la glace. Ça, ça tient. Ensuite tu y fixes un bout de la corde de secours, tu passes sur elle

un mousqueton, tu le fais descendre vers ton type qui l'accroche à son baudrier et tu tires l'autre brin en demandant au gars de t'aider par le brin descendant. En général ça marche. Mais il y a bien d'autres moyens et d'autres cas. On en reparlera.

Il avait déposé son sac et en avait extrait une corde. D'elle-même Nathalie avait levé les bras. Un simple encordement suffisait sur ce glacier débonnaire où l'on ne risquait qu'une glissade.

- On mettra les crampons seulement au couloir.

Michel reprend son sac et la petite cordée repart. Devant eux un homme glisse sur quelques mètres jusqu'au rocher malgré des pas taillés. Pas de mal. Nathalie comprend pourquoi Michel la tient de court puis, arrivé sur la neige, laisse filer sept à huit pas de corde. La trace se dirige droit sur le refuge de Tête-Rousse, de l'autre côté du glacier. Mais elle ne tarde pas à bifurquer et Michel s'engage sur la voie de gauche. Celle-ci monte en direction des premiers contreforts de l'Aiguille du Goûter puis, par un mouvement tournant, elle reprend la direction ouest pour traverser en écharpe la première pente de neige. Des pierres tombées aux heures chaudes s'étaient arrêtées un peu partout mais un bloc important glissant jusqu'en bas sans rouler avait laissé derrière lui une profonde tranchée.

- Il vient juste de passer, celui-là. Regarde, il a coupé la trace. Tu connais la consigne depuis l'M. C'est le moment de l'appliquer. Veille à ce qui peut venir de là-haut.

Ils avancent dans une neige bien tassée sous un contrefort sécurisant et, précédés de deux gars, ils arrivent en vue du grand couloir.

- On remonte un peu sur cette rive et on attend que les autres aient traversé. Quand ce sera à nous, il faudra ni traîner, ni courir.

Par un sentier malcommode de pierres et de terre poussiéreuse ils arrivent au niveau du passage. Deux cordées attendent, plus trois gars pas encordés.

- Nathalie, il y a de la glace. Même si les pas sont bien taillés, on va mettre les crampons. Cette fois ce n'est pas un exercice comme au retour de l'Aiguille de l'M.

Sur quoi, en vrombissant, une pierre, une seule, vole comme un boulet de canon, percute les pentes en bas, tourne à gauche et disparaît. Un jeune garçon au blouson blanc s'est reculé :

- T'as vu ça !

Le groupe des trois s'engage dans le passage. Dans la cordée suivante une voix leur crie :

- Si on voit arriver des pierres, on vous avertit.

Aucune réponse. Nathalie s'inquiète :

- Ce n'est pas imprudent ce qu'ils font ?

- Si. Pas de corde alors qu'ils sont trois. En solitaire on prendrait au moins le piolet et même les crampons. Mais eux rien. S'il y en a un qui reçoit une pierre, même à peine étourdi, regarde un peu en bas le toboggan qu'il va se payer.

- Pourquoi on ne leur dit rien ?

- La montagne, c'est la liberté... Même de se tuer.

- Tout de même !

- Ecoute. Cela va t'étonner mais chaque fois que j'ai essayé de donner un conseil, je me suis fait rembarrer. Une ou deux exceptions peut-être mais c'est rare. Tu vas voir... Hé, les trois ! Ce serait plus sûr de vous encorder.

- Et ta sœur !

Ils avancent lentement. Ils arrivent de l'autre côté. En fin de parcours le dernier glisse sur la terre qui recouvre la glace et se retient des mains sur un bloc. Un juron. Se rend-il compte qu'il l'a échappé belle ? Pas sûr.

Le premier de la cordée suivante demande aux autres de les avertir.

- Vous pouvez y aller... Non non, attendez, attendez !



Une volée de pierres s'est déclenchée là-haut. Elles sautent et se croisent en sifflant et le son baisse brusquement de hauteur quand elles passent. Michel jette un coup d'œil discret sur Nathalie. Elle a l'air inquiet.

- La bonne méthode, tu la vois. Etre bien équipé et se prévenir mutuellement. Allez, tu en as fini avec tes crampons ? Eh, l'anneau !...

Elle s'y est reprise à deux fois.

- Je suis gourde.

- Mais non, tu t'exerces.

Pendant qu'ils finissent de s'équiper, l'autre cordée a franchi le passage, sans incident. Michel sent monter en lui une inquiétude anormale. Pas pour lui mais pour son équipière. Il réagit, comme d'habitude, en se moquant de lui : "Tu ne t'en fais pas tant pour Raymonde ni pour les autres. Allons, mon vieux Michel, avoue - Et merde !" Il a mieux à faire en se chargeant d'avertir la cordée qui va s'engager.

- Des gravillons arrivent. Attendez un peu... Plus rien. Vous pouvez y aller.

Il ne cesse de surveiller la pente là-haut jusqu'à ce que les autres soient en sûreté puis il se retourne et rit :

- Le casque sur le côté, mais comment tu as fait ? Attends. Je ne serre pas trop ? Et tiens ton piolet comme il faut. C'est à notre tour d'y aller.

Une voix sur l'autre rive :

- Eh là-bas, c'est bon. On fait gaffe pour vous.

- Merci... Nathalie, vas-y. N'accroche surtout pas. Pas si vite... Oui.

Michel la suit, tranquillement, tenant de court la corde qui les relie. Ils arrivent au milieu du couloir où se creuse une goulotte quand la voix leur crie mais sans hâte :

- Eh, ça vient. Attention.

- Dépasse vite la goulotte. Bien. A moi... Stop !

Attentive, elle a vu descendre sur eux une volée de cailloux mais ils sont déviés par la goulotte, sauf un que Michel évite en ployant la hanche. Un petit poc retentit sur le casque de Nathalie, insignifiant, mais Michel l'a entendu.

- Continue.

Pas à pas, ils franchissent les derniers vingt mètres.

- Attention. En arrivant il y a de la glace sous la terre.

Un garçon lui tend la main. Elle se laisse tirer sur le dur et le remercie. Michel arrive et commence à enlever ses crampons.

- Déjà ?

- Eh oui ! Pour cinquante mètres beaucoup estiment que ça n'en vaut pas la peine, mais ce couloir est l'endroit qui fait le plus de morts de tout le massif.

Et voyant son air étonné :

- Parce qu'ici la montagne se désagrège et surtout les passages sont tellement nombreux. N'importe quel novice de la haute montagne, surtout s'il a fait de l'escalade pure, s'y engage comme ça, en sifflant. Des trouilles ici, j'en ai vu de belles. Il y en a qui ont rebroussé chemin. La plupart des passages se font tout de même sans incident mais de temps en temps on apprend des blessés et parfois des morts. Il y en a même qui foutent le camp dans la pente, comme ça, sans raison, et tu devines la glissade qu'ils se paient jusqu'au glacier.

- Peau de vache ! Tu t'es bien gardé de me le dire auparavant !

- Comme toujours, je t'ai dit ce qu'il fallait au moment où il le fallait, ni plus, ni moins.

Il allait l'embrasser quand il la retourna brusquement. Un gros caillou venait de voler dans un sifflement tournoyant par-dessus le couloir vide.

- Avoue que ça ne manque pas d'allure.

Nathalie hausse les épaules. Michel l'embrasse.

- Allons, le plus dangereux de toute la course est passé. Ça te va ?

- A moi il ne faut pas trop d'émotions.

- Tu en as eu ?

- Parce que tu ne m'avais pas prévenue.

- J'ai donc bien fait. Mais comme je vois que tu es drôlement maître de toi, je te préviendrai toujours désormais de tous les dangers.

Coup double : il vient d'étouffer l'objection qu'elle avait déjà sur les lèvres et de lui prouver sa confiance, car il est sincère. Un sourire admiratif le récompense au moment où il lui remet son piolet sur son sac.

Ils montent maintenant sur des plates-formes de rocher où restent quelques traces de neige dure puis ils reviennent vers l'arête, la longue arête de blocs très émoussés qu'ils vont devoir gravir et qui n'en finit plus. Voilà quatre heures qu'ils marchent sans le moindre arrêt, même pas pour boire. Nathalie a sans doute soif mais elle n'est pas fille à se plaindre.

- Si tu veux bien tirer la gourde de mon sac, nous allons boire un peu et manger une orange. Tu veux ?

- Je veux bien. Tourne-toi.

Elle arrive à extraire la gourde de la poche latérale du sac de Michel, lui évitant ainsi de le poser.

- Non, à toi d'abord. Pas si vite. Bois par la bouche au lieu d'avalier d'un coup. C'est par la bouche entière qu'on se désaltère le mieux.

- J'en apprend des choses. A toi de tirer deux oranges de mon sac.

Michel a fini par trouver les oranges dans le beau sac tout neuf qu'elle étrenne aujourd'hui avec ses guêtres, son casque et ses crampons.

- Elle est gentille, la montagne. Elle t'a fait une bise sur ton casque en passant tout à l'heure.

- Ah, tu as entendu ?

- Façon à elle de le baptiser.

- Ma foi ! Tant qu'elle aura la main aussi douce...

Comme Michel, elle épluche son orange avec ses dents et elle en dévore avidement les quartiers en essayant le jus qui coule de ses lèvres.

- Jamais j'en ai acheté d'aussi bonnes. Je retournerai chez ce marchand.

Michel se met à rire :

- Tu peux en acheter d'aussi bonnes partout. Ce sont les quatre heures de montée qui les rendent si savoureuses. Tu vois, même pour ça, la montagne est généreuse.

- Sacré bordel ! Maintenant c'est la bavante qui commence !

Derrière eux deux garçons les avaient rejoints.

- Vous prenez du carburant pour la côte ?

- Oui, tu vois. C'est pas de trop. Tu en veux ?

- C'est pas de refus.

Il avale quelques gorgées et rend la gourde à Michel. Puis il se retourne :

- Hé, gus ! On va casser un peu la croûte par ici.

Michel l'approuve.

- Il faut toujours manger et boire en montagne.

Sournoisement, il cherche à les retenir pour ne pas se laisser devancer car il redoute pour Nathalie qu'il n'y ait plus aucune place pour eux où dormir au refuge. Comment a-t-il pu oublier cette précaution ?

- Vous repartez déjà ?

- Oh, tout doucement parce que c'est long. Tout doucement...

Et commence cette longue côte, facile mais monotone, où on grimpe sur des banquettes de rocher, sur des blocs garnis de lichens, sur des morceaux de glace. Les passages sont indiqués non seulement par des marques de peinture mais par une patine du sol tassé ou poli par des milliers de

souliers. Ici, même en plein brouillard, il est difficile de se perdre et pourtant plus d'un y réussit. Mais ce qui rend cette montée particulièrement décourageante, c'est la vision permanente du refuge qui brille là-haut en plein ciel au sommet de l'arête. On a beau monter, peiner, suer, il s'obstine à rester aussi petit par la distance. La tactique consiste alors à ne pas le regarder.

- Ohé, Nathalie ! Ça suit ?

- Ça suit.

En se retournant, une fois de plus il l'a vue sourire, ce qui l'enchantait, mais il constate qu'elle est essoufflée sans qu'elle s'en plaigne.

- Tu vas passer devant.

- Pourquoi ?

- Pour me fendre l'air. Ce sera moins pénible pour moi.

Elle hésite une seconde.

- Oh la vache ! Et moi qui cherchais... qui cherchais l'explication du phénomène... Je crois tout ce qu'on me dit.

Le but de la manœuvre était double : permettre à Nathalie de progresser à son rythme à elle, veiller à ce qu'elle ne chute pas à certains endroits qu'il avait repérés. Il y en a qui s'y sont tués en glissant dans le grand couloir à gauche ou dans un bien petit à droite. Il faut y mettre de la bonne volonté. Mais on ne sait jamais.

- Nathalie, tu vas trop vite.

Soucieuse de ne pas retarder Michel, elle mettait son point d'honneur à maintenir l'allure.

- Encore trop... Voilà.

De marche en marche, de bloc en bloc, et par des passages de rocailles, ils prenaient de l'altitude. Devant eux deux hommes d'un âge moyen s'arrêtaient pour reprendre leur souffle. Quand Nathalie les eut rejoints, Michel leur lança :

- Bon Dieu, quelle bavante ! Quelle bavante !

- Ah oui alors. Mais elle marche bien, ta copine.

- Elle marche trop vite. Elle est toute rouge de chaleur. Laissez-la passer. Elle ira se reposer un peu plus haut.

Visiblement Nathalie a compris qu'il avait une idée derrière la tête. Il la lui dévoilera plus haut. Les autres s'écartent.

- Merci. A tout à l'heure au refuge.

Le temps passait. Le paysage se creusait autour d'eux. Mais ils ne prenaient pas tellement le loisir de le regarder.

- Michel, on souffle un peu ?

- Tu vois ? Je ne peux pas te ralentir. Allons, fais un effort pour aller plus lentement mais ne t'arrête pas.

- C'est ça : marche ou crève.

- Non. Si tu vas lentement, tu ne perdras pas de temps et ça te reposera mieux qu'un arrêt.

Effectivement, en grim pant plus lentement, Nathalie progressait avec plus d'aisance. Michel connaissait le phénomène. A vouloir se presser, on arrive au refuge quelque peu asphyxié et il faut un moment pour récupérer son souffle et dissiper ce léger malaise. Il leva la tête. Le refuge s'était cette fois rapproché. On voyait beaucoup de gens accoudés à la rambarde.

- Comment te sens-tu ?

- Ça va très bien.

- Réponse conventionnelle ou pas ?

- Non, je me sens beaucoup mieux. Si seulement ce sac tirait moins sur mon cou... J'ai hâte d'arriver.

- Ça vient, ça vient. Allez, hue cocotte ! Hé ! Où vas-tu ? Pousse à droite. Tu vois un câble ?

- Oui. Il faut y aller ?

- Surtout pas. Regarde plus haut, devant toi. Il y a des barres. Mais tu n'es pas obligée de t'en servir.

Elle ne s'en sert pas en effet comme si son honneur le lui interdisait.

- Utilise-les, va. Ça t'évitera de passer plus bas. Moi, je ne m'en prive pas. On va bientôt arriver.

Pas à pas, lentement, ils parvenaient au ravin qui par la droite permet d'accéder au refuge.

- Allez, un dernier effort. Sers-toi des barres.

Elle souffle et s'arrête au-dessus de lui. Pour en terminer, il la soulève de sa tête contre son postérieur. Elle rit et repart.

- Où vas-tu ?... A gauche !

Et, par un plan incliné, Nathalie arrive enfin à la barrière. Le refuge !

- Ouf ! Pas trop tôt ! Je suis crevée !

Des garçons s'approchent d'elle :

- Eh, la nana ! Félicitations ! Tu as bien grimpé. On te regardait avec les jumelles.

Michel arrive à son tour :

- Bonjour. Bonjour.

Un gars aide Nathalie à poser son sac. Michel jette plutôt le sien à terre et s'étire, les bras en V au-dessus de sa tête. Assis par terre, le dos au refuge, un homme le regarde :

- Alors, ça a marché ?

Un coup d'œil à sa montre.

- Depuis le Nid d'Aigle, ça fait... quatre heures trente cinq.

L'homme siffle.

- Ben merde ! Nous, on a mis cinq heures et demie.

- Chacun fait bien comme il veut. Il y a beaucoup de monde ici ?

- Plutôt !...

Nathalie s'est assise près du bonhomme comme lui le dos contre les tôles d'aluminium fortement chauffées par le soleil qui brille à droite de la Bionnassay. Pendant qu'il quitte ses souliers dans le sas d'entrée, Michel entend :

- Pour marcher si bien, tu dois avoir fait déjà pas mal de courses, toi ?

- Non, j'ai fait l'M. C'est tout.

- Vain Dieu ! Et tu fais le Mont Blanc d'un coup, comme ça ?

- Oh je suis crevée ! Le Mont Blanc, pour le moment, flûte ! ...

- Les bonnes femmes m'épateront toujours... Tu peux quitter tes souliers. Attends, on va t'aider.

Quand Michel ressort avec une paire de sabots de caoutchouc, elle n'a plus qu'à les enfiler.

- C'est bien ce que je craignais. Les dortoirs sont archi complets. On n'aura que le choix : ou coucher au refuge par terre ou sur une table ou aller pieuter dans la cabane.

Devant son air déçu, Nathalie le rassure.

- Ne t'en fais pas pour moi. Je suis si crevée que je dormirai ici, sur les dalles.

Eclat de rires général. Sous les tôles éclatantes de lumière il fait très chaud mais, dès le soleil couché, le gel s'installe dur.

- Entrons. On verra ce qu'on décide. Tu veux du thé, du café ?

- On peut ? Alors du café.

Ils posent piolets et crampons dans le sas au milieu de tous les autres.

- Tu les attaches ?

- Oui, hélas !

- Pourquoi hélas ?

- Prends de quoi manger. Je t'expliquerai.

Après quelques marches d'escalier à droite, Nathalie découvre une belle salle à manger aux parois de bois verni. Autour des tables des hommes et quelques femmes absorbent des boissons,

jouent aux cartes, aux dames, aux échecs. Des fumées s'élèvent çà et là, illuminées par les rayons inclinés du soleil qui pénètre à flots par les fenêtres. Michel l'emmène vers des places libres au fond, à droite :

- Alors, comment tu te sens ?

- Crevée, j'ai dit. Il était temps qu'on arrive.

- Tu n'en as pas l'air. Tiens, tu as pris un léger coup de soleil. Toi qui aimes ça, tu vas bronzer.

- J'ai le visage qui me brûle.

- Un conseil : tu mouilles un papier mou ou un mouchoir et tu te le passes sur le visage, sur le cou, sur les bras. Ça enlève le sel. On est mieux après.

- Il y a des lavabos ici ?

Michel se met à rire. Deux hommes près d'eux rient aussi. Le voisin de Nathalie explique :

- L'eau, ici, il faudrait la faire venir par la poste. La seule eau utilisée provient de la fonte de la glace. On la réserve pour la cuisine et pour boire. Voilà mon copain qui apporte votre café. Bois. Ça te requinquera.

Pendant qu'ils boivent à petits coups, elle demande à Michel pourquoi il faut attacher les piolets et les crampons quand on les pose.

- Tu ne te rappelles pas ce que je t'ai dit au col de la Bûche ? Entre montagnards le vol n'existe pas. Avant, on pouvait laisser n'importe quoi, même un appareil de photo, sur une dalle ou dans un refuge. On était sûr de le retrouver. Maintenant il y a tellement de branquignols qui envahissent les refuges que les piolets et les crampons se mettent à disparaître. Voilà pourquoi on les attache. C'est un début de précaution.

- C'est moche.

- Oui, tu l'as dit. Mais entre montagnards on se reconnaît.

Le voisin de Michel, assez jeune mais au visage basané de baroudeur, embraye aussitôt :

- C'est bien vrai. Mon père avait laissé tout son matériel à l'Aigle pendant quinze jours avec ses jumelles et son appareil de photo parce qu'il avait redescendu un blessé à la Grave et que son oncle était mort juste à ce moment. Mais il ne se faisait pas de souci. Il a tout retrouvé. C'était à la fin des années quarante.

Et son compagnon en face, celui qui est assis à côté de Nathalie, donne un léger coup de poing sur la table.

- Au refuge du Glacier Blanc, c'est dans l'Oisans, on m'a même piqué mes godasses ! Si j'avais tenu le morveux qui a fait ça, je te l'assommais. Si vous avez des appareils dans vos sacs, prenez-les avec vous dans le dortoir. Ici, il y a trop de Jean-Foutre.

Mais, comme Nathalie paraît déçue, il prend un air plus rassurant :

- Mais ne t'inquiète pas, va. Ceux-là on les reconnaît tout de suite. Heureusement qu'il y a les vrais. On est entre nous et ça, c'est épatant. Tu verras, Nathalie, entre nous on est bien et il faut pas que les autres nous emmerdent.

Et le premier revient à la charge :

- Oh surtout pas ! Quand il faut piquer un coup de gueule, ça traîne pas.

Conflit de générations ? pensait Michel. Pas du tout. Conflit entre ceux qui aiment la montagne et ceux qui n'y voient qu'une occasion de plus de se comporter comme en bas.

Mais Nathalie semble avoir depuis un moment d'autres préoccupations.

- Michel...

- Eh bien, qu'est-ce qui t'inquiète ?

- Il y a quand même des toilettes ici ?

Elle a parlé à voix basse mais on l'a entendue et on rit. Elle fait une moue vexée.

- Oui, superluxe. Viens. Tu vas voir.

Ils sortent du refuge, enjambent ceux qui se prélassent au soleil, contournent son angle gauche et par un balcon de fer et de bois à droite longent une cabane.

- Voilà l'ancien refuge... Oui, les toilettes. Plus loin, tourne encore à gauche... En face... Tu as de la chance, il n'y a pas la queue.

Elle avance, perplexe. La sorte de guérite qui se présente ne lui inspire pas confiance. Elle donne un coup d'œil au vide qui plonge au-dessous.

- C'est solide ?

- Non. De temps en temps le chiotte fout le camp sur le glacier... avec le type dedans.

- Salaud, tu te moques toujours !

Michel a donné un coup d'œil dans la cabane et quand Nathalie ressort :

- Tu vois, c'est l'ancien refuge, plus d'une fois rafistolé. Il a vu pas mal de courses célèbres. Pas confortable et pourtant il en a sauvé plus d'un. On va le démolir pour faire une annexe au grand. Dommage ! Les anciens le regretteront.

Par la moitié de porte du haut, Nathalie se penche à l'intérieur. Deux bat-flanc, des couvertures sur des matelas. Sur le sol de bois, au fond, il reste un peu de glace qui n'a pas fondu depuis le printemps.

- A comparer, le nouveau refuge, quel luxe ! Et pourtant il y en a qui grognent contre son manque de confort. Tu vois lesquels... Mais nous, aujourd'hui, on n'a que le choix : ou coucher par terre dans la salle à manger ou passer la nuit ici. A toi de décider.

Elle n'hésite pas :

- Ici. On sera mieux dans l'ambiance.

Michel se réjouit de son choix qu'il espérait mais sans doute ne sait-elle pas ce qui l'attend.

- Pour ta première nuit en refuge, je crois qu'elle va compter. Spartiate en diable. Mais viens. On va en profiter pendant qu'il y a du soleil parce qu'ici ça vaut le coup d'œil.

Deux hommes encordés et crampons aux pieds descendent de la crête de neige qui domine le refuge.

- D'où viennent-ils ?

- On leur demandera.

- Pourquoi cet homme jette avec sa pelle de la neige sur le toit ?

- Pour la faire fondre. C'est le seul moyen de se procurer de l'eau ici. Tu as remarqué la tranchée entre le refuge et le glacier ?

- C'est sa chaleur qui fait fondre la glace ?

- Non. On la taille sinon le glacier pousserait le refuge dans la pente.

Un petit vent glacé tombe des hauteurs. Nathalie frissonne.

- J'ai froid, Michel. On rentre ?

Les deux hommes atterrissent sur le balcon. Michel leur demande d'où ils viennent.

- Dé la Brennva.

- Bravo ! Fatigués !

- Molto.

Une fois arrivés au côté exposé au soleil, la chaleur réverbérée par les tôles retient Nathalie. Ils s'assoient entre les gens qui se reposent et ceux qui, appuyés à la rambarde, observent en bas la lente montée des autres groupes.

- Mais où ils vont tous se caser ?

- Où ils pourront. C'est dans les refuges de montagne mieux que dans le métro qu'on se rend compte combien la nature humaine est compressible. Même dans le vieux, nous ne serons pas seuls, je t'en réponds.

- Les deux hommes venaient du versant italien ?

- Depuis l'éperon de la Brennva, je suppose. Une sacrée course. Admire la vue qu'on a d'ici.

- On se croirait en avion.

- Un peu. On domine tout. Ces sommets qui sortent de la brume qui brille, c'est la chaîne du Reposoir.

- Et en bas à droite.
- Les dents des Fiz.
- L'aiguille de Bionnassay, par cette face, ça me paraît incroyable.
- Pas tellement. La difficulté vient des murs de glace entre lesquels il faut louvoyer.
- Tu as vu en bas ? Le rocher est recouvert d'une sorte de résille de neige.

Michel ne répond pas. Il veut laisser Nathalie à son émerveillement et il se délecte de sa découverte. Elle regarde de tous côtés.

- Comme c'est beau ici, Michel !
- Et elle lui lance un baiser sur la joue, ce qui réjouit les voisins.
- Elle a raison, dit l'un d'eux. Ça vaut le détour.

Michel pense que cet instant mérite une photo. Il va tirer son appareil de son sac. Entre temps elle s'est levée pour jouir plus pleinement de la vue et elle se tient avec d'autres appuyée à la rambarde.

Un garçon gênait Michel pour l'angle de vue.

- Tu pourrais te pousser un peu ?
- Ah oui ! Une fille comme elle, ça en vaut la peine.

La photo vite prise sur le fond neigeux des pentes de la Bionnassay, Michel s'approche de Nathalie.

- Le garçon m'a dit qu'une fille aussi belle que toi valait bien une photo. Tu te rends compte ?
- Il n'a pas le droit ! Je le jette sur le glacier !
- Mais il n'y a pas que moi qui aie le droit de le dire. Merci quand même.

Michel s'apercevait qu'il se comportait avec elle presque en amoureux et la réaction de Nathalie lui révélait qu'elle lui accordait, en ce moment du moins, une exclusivité de même nuance. Il se sentit à la fois trop heureux et inquiet de l'être. S'appuyant, songeur, sur la barrière métallique, il se disait qu'ici, avec lui, Nathalie ne pensait pas à l'épreuve qu'elle venait de subir, comme si cette course la plaçait provisoirement en dehors du temps. Mais il se disait aussi qu'il se laissait un peu trop librement attirer par sa beauté, par sa grâce, par sa faculté d'émerveillement, par son aura de mystère. Loyalement il se posait la question de savoir si elle n'était pas en train de devenir pour lui plus qu'une amie. Son épaule touchait la sienne. Une bouffée de tendresse l'envahissait tandis qu'il feignait d'avoir l'attention fixée sur un trio qui grimpaît le couloir accédant au refuge.

Demain il devrait la quitter. S'il se laissait aller, il se préparait quelque chose d'amer. Il ne connaissait rien d'elle, sinon qu'elle éprouvait une souffrance dont il la protégeait en ce moment. Une amitié pouvait naître entre eux, elle était même déjà née, mais il ne fallait pas aller plus loin. Il le savait et il était décidé à suivre cette consigne. Or cette restriction, à la fois prudente et désintéressée, le rendait triste. Pourquoi triste ?... Mais pourquoi ?...

- Oh puis merde ! La plus sage est de t'en tenir à l'instant présent. Il se suffit amplement à lui-même. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

Dans les refuges de haute montagne on dîne tôt pour pouvoir se lever dans la nuit et partir bien avant l'aube. Pour ne pas attendre la cohue du repas, Michel entraîne Nathalie à l'intérieur. Le réfectoire est déjà plein et encore les gardiens font-ils deux services. Pendant que les uns se restaurent, les autres attendent, assis sur les escaliers de bois ou sur le sol ou vont se réfugier dans les dortoirs.

Attablés côte à côte, au fond, à droite, le dos à la cloison de bois verni, Michel et Nathalie bavardent avec Noël, le guide qu'ils ont retrouvé, et ses deux clients dont l'un jette un coup d'œil dans la salle.

- Tout ça, bon Dieu, ça va pas monter au sommet ?

Noël secoue la tête, blasé :

- Comme toujours une partie calera en route et une autre redescendra le jour venu, ceux qui ne font que le refuge.

A quoi Michel ajoute :

- Une montée au Goûter, c'est déjà une course en soi.

- Je trouve que c'est même techniquement la partie la plus intéressante.

- Pour toi qui fais le Mont Blanc dix fois dans la saison mais pour Nathalie, le sommet, tu te rends compte ?

- Ah oui, la première fois, faut pas demander.

Il donne un coup d'œil par la fenêtre.

- Moi, le temps me dit qu'il va changer mais pour demain ce sera encore bon.

A quoi le reconnaissait-il ? A croire que les guides ont un laboratoire de météo dans la tête. Mais ils ne sont pas seulement sensibles aux radiations de l'atmosphère car son regard s'attarde sur Nathalie.

- Dis donc, Michel, tu en as de la veine d'emmener une si belle nana.

- Flûte !

- Pourquoi, ma belle ? Ça te déplaît ?

- Oui. Ce n'est pas ce qui compte en montagne.

- Hé hé, savoir ! Tiens, l'autre jour, j'emmenais un client du Requin à la Pyramide. Il m'agaçait, toujours en train de ronchonner que j'allais trop vite, qu'il avait mal dormi, que le temps n'était pas sûr, qu'on verrait si on faisait l'escalade... Moi, dans ces cas-là, je donne au client une demi-heure. C'est déjà beaucoup. Après j'explose. Mais voilà que je suis rejoint par Maurice Blanc avec une nana qui devait avoir tout juste vingt ans, une fille superbe... presque autant que Nathalie.

- Merci.

- Je lui demande où il l'emmène. "Faire le Grand Capucin" qu'il me répond.

- A cette heure ?

- Oh mais, avec Isabelle, on le sortira avant la nuit et on ira coucher à Torino.

- Et ils nous doublent. Si tu avais vu mon gars ! Ça l'avait diablement vexé. Il bombe le torse et il se met à marcher comme un dieu.

- Tout bien réfléchi, que je lui dis au bout d'un moment pour m'amuser, vous avez raison, cette Pyramide, on la fera plus tard

- Oh, pas question ! On est parti pour, on y va !... Rien de tel pour aiguillonner les gus que la foudre qui claque ou une fille qui les double... Alors, Nathalie, tu vas tous les vexer demain.

- Pas si vite, pas si vite ! Je ne suis pas une Isabelle. A moi, il me faut une montagne toute en douceur.

- La douceur en montagne, prétend Claude, l'un des clients de Noël en riant avec les autres, parlons-en. La galanterie, ça ne dépasse pas trois mille mètres.

- Et encore, reprend le guide. Moi, à partir de deux mille, pas d'histoire ! Fille ou garçon, il faut savoir ce qu'on veut. Montagne ou pas montagne ?

- Et voilà ! Marche ou crève ! Demain, je reste ici, là !

L'autre client de Noël intervient aussitôt.

- C'est ça ! Vous faites exprès de la dégoûter. Ne les écoute pas, ma fille. C'est tous des cons.

Nathalie éclate de rire. Pour parler ainsi, il fallait que les clients de Noël soient aussi ses amis.

- C'est bien mon avis, appuya Michel.

Noël prend alors un ton paternel :

- On te taquine, Nathalie. Allez, tiens, bois un coup. Ça remonte le moral.

Et il lui remplit son verre de vin.

- Merci. Mais c'est trop.

Elle en reverse la moitié dans celui de Michel.

- Ne t'inquiète pas, va. Avec Michel tu l'auras, ton Mont Blanc. De tous ceux que tu vois ici, il n'y en a pas la moitié que tu verras au sommet.

Le repas s'achevait sur un dessert d'ananas.



- Nathalie, finis vite. Tu vas voir un magnifique coucher de soleil. Ce n'est pas toujours le cas ici. La dernière fois, il était plat, sans aucun nuage, tout brumeux. Les gens étaient déçus.

Laissant leurs compagnons qui n'ont pas les mêmes raisons d'être aussi pressés, il entraîne Nathalie sur la terrasse et lui trouve une place parmi les contemplateurs et contemplatrices qui attendent, appareils et cameras à la main.

Sous des strates de nuages éclairés par-dessous, le soleil s'enfonçait rapidement en devenant ovale. De longs rayons en divergeaient en direction du zénith. Deux traînées blanches allaient se croiser juste au-dessus du soleil quand elles disparurent. Les glaces et les neiges de la Bionnassay se teintèrent d'un rose de toute beauté, puis de rouge, ce qui déclencha une série de déclics. Puis en cinq ou six minutes la teinte passa au mauve, ensuite au violacé. Un bouillonnement fauve planant sur une mer diaphane laissait transparaître en estompé les cimes qu'ils dominaient. Michel sentait la main de Nathalie serrer la sienne. Il répondit en la lui serrant aussi et il vit son regard briller de joie.

Le soleil sombrait. La dernière parcelle de lueur s'éteignit d'un coup. Toute cette féerie vira immédiatement au gris, sauf une traînée éblouissante qui débouchait par-dessus le refuge et semblait aller à la poursuite de l'astre disparu.

En quelques minutes la température tomba. Un petit vent aigre monta du glacier. On aurait dit qu'on venait d'éteindre un projecteur. Il faisait froid.

Nathalie restait debout, le dos contre la paroi encore tiède du refuge.

- Allez, tu vas cailler. Rentrons. Tu le reverras, ton soleil.

Ils se retrouvèrent tous les cinq à la même table dans la salle à manger bruyante pour boire un café ou fumer et bavarder avant d'aller dormir. Nathalie avait demandé un thé qu'elle faisait partager à Michel qui n'avait rien voulu prendre.

- Où vous allez gîter, vous deux ?

- Dans l'ancien refuge.

- C'est pas vrai. Mais vous allez cailler ! Oh, il faut te débrouiller pour la caser dans un dortoir.

- Non, rien à faire, d'après le gardien. Coucher ici sur le dur, merde ! Je préfère les paillasses.

On s'arrangera pour être suffisamment couverts.

- C'est ça, j'ai compris : tu vas la couvrir.

- Idiot ! On sera bien assez. Une vingtaine à ce qu'il a dit.

Pour l'ancien refuge non plus il ne fallait pas s'attarder car on risquait de coucher sur le sol gelé. Michel se leva.

- Eh bien, bonne nuit, tous les trois. Nous, on rejoint notre aire. Ton bonnet, tes gants, ton anorak, ta lampe, ça suffira. Allez, on y va.

Une gifle de vent glacial les accueille sur le balcon terrasse. La nuit n'est pas complète mais des lumières dessinent déjà les vallées où, pense Michel avec envie, la nuit sera chaude. Eux, sabots de caoutchouc aux pieds, ils se hâtent vers l'ancien refuge en frissonnant. Il est déjà plein.

- Allez, poussez-vous, vous autres. Tiens, Nathalie, prends ces couvertures.

Leurs lampes éclairent des visages à moitié enfouis. De tous côtés c'est un remue-ménage à qui se casera au mieux.

- Couche-toi contre l'autre. Moi, contre toi. On se tient chaud tous ensemble.

Une fois étendus, ils se mirent à se rouler aussi bien que possible dans les couvertures. Michel avait réglé son altimètre à l'altitude arrondie du refuge : 3.800 mètres et il avait étendu sur une corde au-dessus de sa tête le mouchoir qui lui avait servi à se rincer le visage en y arrivant. Il ramena le haut de sa couverture sur ses yeux et il prit soin de bien calfeutrer celui de son amie.

- C'est pas un quatre étoiles, ma pauvre Nathalie.

- Moi, ça me va.

- Alors tu es superformidable ! Essayons de dormir.

- Pourquoi on ne ferme pas complètement la porte ?

- Tu as vu combien on est ? Il faut que le battant supérieur reste ouvert. Sans ça, le manque d'air va leur provoquer des malaises.

- Et à nous ?

- Nous ? Tu veux rire. On est au-dessus de ça.

Il la serre un peu plus contre lui et l'embrasse sur le peu de joue qu'il découvre.

- Pardon !

- Pardon pour quoi ?

- Pour ma connerie. J'aurais dû retenir notre place dans le grand refuge.

- Moi, je trouve que ça fait plus montagne ici. Au contraire, merci Michel.

Chapeau ! pense-t-il. Les autres râlent à qui mieux mieux, même en plaisantant. Elle, elle est toute contente. Et il pense que la densité de cette nuit la tient à l'écart de la déception qu'elle vient de subir. Après tout, c'est peut-être pour elle le meilleur remède.

Dans ce minuscule refuge archibondé, le battant supérieur de la porte devait en effet rester entrouverte car au moindre confinement l'altitude aurait vite rendu l'atmosphère oppressante. Nous sommes à 3.815 mètres. Même dans la tiédeur aérée du grand refuge, certaines personnes ne se sentent pas à l'aise. Ici, le froid entre avec un léger vent mais il vaut mieux le supporter si on veut au réveil être en forme pour le sommet.

Michel tend la main. Sur sa corde, son mouchoir est raide. Mais il sait que les cristaux de glace n'empêchent pas le linge de sécher.

Le temps passe, très lentement. Il en est qui dorment. On entend des plaisanteries, des rires étouffés. Dans cet inconfort et ce froid, parmi des corps entassés et qui rouspètent, règne paradoxalement la bonne humeur.

Un garçon descend du châlit supérieur pour aller faire pipi. Quand il remonte, une voix au-dessous de moi s'exclame :

- Et il se recouche ! Quel courage !

Sous les couvertures qu'ils retirent sans cesse pour colmater un espace frigorifiant en en créant un autre, ils se serrent jointivement pour réunir leur chaleur. Michel somnole par intervalles. Il serre Nathalie le dos contre sa poitrine car il la sent grelotter. Il lui demande à voix basse :

- Tu as froid ?

- Non, ça ira. Quelle heure est-il ?

- Minuit trente. Essaie de dormir.

Il la presse contre lui. Ailleurs cela revêtirait un tout autre sens. Là, il n'est question que de lutter contre le froid et la fille, de l'autre côté, s'est blottie contre son dos. Son souffle lui balaie la nuque. Elle dort.

Michel serre Nathalie contre lui comme il le ferait pour toute autre camarade sans penser à autre chose qu'à trouver le sommeil et elle aussi. Mais, aujourd'hui la présence de son équipière se fait précieuse, captivante. Il s'inquiète pour elle. Il faudrait qu'elle cesse de grelotter, qu'elle dorme, sinon le Mont Blanc lui laissera un souvenir plutôt amer. Ce serait tellement dommage.

- Si tu avais su, tu ne serais pas venue.

- Pourquoi ? Au contraire, ça fait partie de la course. Coucher banalement au refuge, c'est bon pour les mauviettes.

Décidément, elle le prend bien et en plaisantant. Courageuse Nathalie. Avec un moral de cette trempe, elle devrait avoir chaud. Il la frictionne dans le dos, sur les jambes, sur les épaules, au-dessus des seins dont il perçoit la douce fermeté à travers l'épaisseur des tissus. Elle l'arrête comme si elle ressentait la même impression que lui, une touche de sensualité que la rudesse des lieux pourtant ne favorise guère ou plutôt une sorte de tendresse, peut-être prématurée, peut-être ouverte sur une voie où elle ne veut pas s'engager.

- Merci, ça m'a fait du bien.

- Allez, dors un peu. Plus qu'une heure et demie et on se lève.

Comme on s'enfonce tant bien que mal dans les couvertures, on se maintient obstinément dans un demi-sommeil. La poésie de cette nuit, il le sait, sera pour plus tard. Pour le moment la lutte contre le froid et l'insomnie emplit tout le champ de la conscience. Vaguement, la chaleur du corps de Nathalie, celle de la fille dans son dos, un pied qu'on glisse dans le froid et qu'on retire... Puis plus rien... Une image du Mont Blanc ensoleillé... Enfin l'inconfort s'éloigne dans une inconscience heureuse...

Du temps a passé quand une voix véhémement retentit :

- Merde ! Y en a marre ! Je me lève !
- Qui a dit cela ? En un clin d'œil, tout le monde est debout.
- Ah, bon Dieu, que j'ai trouvé le temps long !
- Et l'autre qui me soufflait dessus.
- Parles-en ! Tu ronflais comme un cochon !
- Qui c'est le corniaud cette nuit qui m'a marché sur la tête ?
- Et toi, salaud, tu es sorti trois fois en dérangeant tout le monde !
- Je sais pas ce que j'avais. J'ai dégueulé. Je suis canné.
- Alors remonte dans tes couvertures.
- Ben merde ! On me paierait cher !
- A propos, faut pas oublier de les plier.

Quand ils sortent dans l'air glacial au claquement de leurs sabots sur les planches et sur les tôles, quelques étoiles seulement brillent au-dessus de leur tête, signe d'un voile nébuleux. Le spectacle est au-dessous. Dans l'abîme obscur des vallées, un firmament de lumières s'étend au loin. Deux faisceaux minuscules dans les profondeurs tournent sur la route de Chamonix.

- Comme c'est beau ! murmure Nathalie.
- Cette plage de clarté là-bas, c'est Genève.

Mais le froid intense les propulse dans le grand refuge où aussitôt ils baignent dans une agréable tiédeur.

La cohue commence, cette cohue où garçons et filles se bousculent, où chacun s'estime heureux de trouver entre deux paniers, deux sacs, des cordes qui n'ont rien à faire ici, des épaules et des coudes, le petit coin où il pourra poser le plateau qu'il est allé chercher au guichet de la cuisine à l'appel de son nom.

Blottis dans l'angle du fond à gauche, Michel et Nathalie tartinent du pain de seigle avec du beurre et de la confiture devant des bols de café qui fument.

- Pour ton premier refuge, je t'ai amenée dans un sacré bordel !
- Non, moi, ça m'amuse.

Malgré le courage dont elle avait fait preuve dans la cabane, il redoutait qu'elle lui demande de la laisser dormir dans un dortoir bien chaud et au large pendant qu'il ferait le sommet seul. Au contraire, elle paraît toute réjouie.

- Eh ! Faites pas bouger !... Réchauffée ?
  - C'est la réaction : je bous.
  - Prends ton temps. Laissons les filer. On peut doubler partout.
  - Tu ne parles que de doubler.
  - Tu verras. Il n'y en a pas la moitié qui parviendra au sommet. Tu veux parier ?
  - Alors je ne l'atteindrai pas.
  - Bien sûr que si que tu l'atteindras.
  - C'est ça ! Avec toi, marche ou crève !
  - Et re !... Mais après tout, la formule est bonne. J'en connais peu qui préfèrent crever.
- Michel se sent secouer par l'épaule.
- Tiens, Noël ! Comment ça va ?

- Bien et vous, comment ça s'est passé ?  
- On a caillé. Faut pas demander.  
- Et elle ? Elle est d'attaque ?  
- En pleine forme ! Toi, qu'est-ce que tu penses du temps ? Mon altimètre a monté cette nuit.  
- La baisse du baromètre depuis deux jours et les poissons d'hier soir nous amènent du mauvais temps. Mais pour aujourd'hui, ça peut tenir. Si les quatre mille sont dégagés, on fait la traversée. Alors peut-être à la revoyure.

Michel a payé. Les souliers sont enfilés, guêtres pour Nathalie, stop-tout pour lui. Il lui ajuste un léger baudrier, bien suffisant pour une course de neige. De toute la journée, ils ne monteront sur aucun rocher. Ils se sont habillés chaudement : collants, chandails, anoraks, bonnets... Ils ont récupéré leur piolet et leurs crampons parmi tous ceux qui s'accrochent aux cloisons.

- Moufles ? Lampes ?

- Je les ai.

- On n'irait pas loin sans s'en apercevoir... Mais oui, les crampons, ça se prend ici. Regarde les autres. Dans ce refuge on sort tout équipé.

Michel l'aide à mettre les siens car elle oubliait encore de sortir les anneaux. Il encorde, enfle ses moufles, prend des rouleaux de la main gauche et son piolet de la droite. La porte s'ouvre et se ferme à chaque départ projetant un jet d'air glacé qui maintenant ne les touche plus, engoncés qu'ils sont jusqu'au menton.

- Allez, Nathalie, on y va.

Il l'embrasse sur le petit bout de joue qu'il peut atteindre et il ouvre la porte. Dehors, ainsi couverts, ils ne sentent pas le froid comme au sortir de la cabane.

- Fais attention avec tes crampons à ne pas te tordre les pieds sur les dalles. Il y a des Mont Blanc qui se sont achevés ici.

Michel contourne le refuge par la gauche et attaque aussitôt la forte pente à la lueur de sa lampe en tenant Nathalie encordée de court.

- Cramponne bien de toutes les pointes. La neige est excellente.

- Dis, tu démarres sec.

- Oui, mais sur l'arête, c'est du gâteau.

Ils cheminent maintenant sur cette arête de neige qui monte et descend par petites portions, tourne et retourne au gré des caprices du dernier hiver. La lumière de leurs lampes se perd en bas dans les profondeurs de la nuit à droite et porte jusqu'aux premiers ressauts à gauche, très bas.

- C'est joli !

Elle vient de découvrir la procession des loupottes, ces points lumineux qui signalent chaque cordée sur un trajet d'abord sinueux puis montant directement contre un mur invisible dans la nuit, la pente du Dôme. Un vent modéré les accompagne. Les crampons crissent dans la neige déjà tassée de la trace, signe de sa basse température, annonciateur d'une belle journée malgré les ombres qui cachent vaguement le sommet de la Bionnassay.

Michel est heureux. Dans l'air cristallin des altitudes, les épaules agréablement tirées en arrière par un sac encore léger, piquant à chaque pas le piolet sur le bord de la trace, plus par habitude que pour maintenir son équilibre, il écoute derrière lui le crissement régulier des crampons de Nathalie qui ne coïncide pas avec le sien. Il l'a encordée de court et les anneaux qu'il tient dans sa main gantée lui communiquent à chaque pas les mouvements de la jeune fille.

Ses crampons à lui, son piolet, son anorak, son bonnet épais sous sa capuche, tout cet équipement lui donne une force devant laquelle le Mont Blanc n'offrira pas la moindre résistance. Il mènera Nathalie là-haut, même si le temps se gâtait car il a carte, altimètre et boussole et il connaît les lieux. Un jour il redescendait du sommet avec deux garçons en plein brouillard. Sans son altimètre il ratait le refuge Vallot, ce qui paraît incroyable par beau temps. Quand il a vu qu'il descendait trop bas, il est remonté d'une dizaine de mètres et il a suivi un cheminement horizontal.

Il n'a découvert le refuge qu'à quelques mètres de distance quand un triangle un peu plus sombre s'est vaguement dessiné au-dessus de sa tête. Ce ne sera pas le cas aujourd'hui.

En lui chantait un bonheur dynamique et calme parce qu'une Nathalie cette fois le suivait. Deux ans plus tôt, il avait emmené Suzanne, une camarade du Club, mais Suzanne n'était qu'une copine gentille, pas compliquée du tout, qui marchait bien, mais une cervelle d'oiseau. Nathalie, c'était autre chose... Nathalie, c'était une présence... Une présence qui donnait une saveur mystérieuse à ces immensités de neige dans la nuit. Il tourna la tête :

- Contente ?

- Oui. Très.

C'était dit dans un élan qui ne trompait pas.

La trace s'incurvait en direction du Dôme laissant apparaître à leur droite une énorme crevasse qui coupait le glacier par la tranche, au point qu'en enfilade on devinait les pentes de la Bionnassay. Le faisceau de la lampe de Michel illuminait ses flancs verticaux.

- C'est impressionnant. Je ne m'étais jamais imaginé un spectacle pareil.

- Tu en verras d'autres, des splendeurs.

- C'est ton royaume à toi que tu me fais découvrir.

- Tu parles !

Au fond, oui, elle avait raison. C'était bien l'impression qu'il ressentait et qui lui donnait tant de plaisir. Et ce plaisir était partagé. Or, la veille, Nathalie avait peiné mais elle ne s'était pas fait prier pour grimper et elle n'avait pas souffert de l'altitude. Cette nuit, elle avait subi le froid, elle avait très mal dormi, mais cela ne l'empêchait pas d'être enthousiaste. Vraiment elle se montrait telle que Michel pouvait la souhaiter. Cette fille était décidément bien équilibrée, au physique comme au moral.

- Tu as vu ce ciel ?

Au-dessus du Dôme, Jupiter brillait tel un bijou dans un écrin noir.

- Splendide ! Cette étoile à droite de Jupiter un peu plus bas...

- C'est la planète Saturne.

- Je ne croyais pas qu'on la voyait aussi bien. Et à gauche les Pléiades. Oh, Orion ! Comme en hiver.

- Et vlan ! Tu as accroché tes crampons.

Elle s'est relevée d'un bond sans rien dire. La trace est étroite. Michel monte sur la neige vierge qui porte bien. Elle ne sera plus tentée de trop rapprocher les pieds.

- Pas froid ?

- Non.

La trace oblique de nouveau face à l'Aiguille de Bionnassay dont dans l'ombre une opacité vague cache le sommet. Le beau temps ne durera pas. Mais le Dôme est dégagé, ce qui laisse le temps de faire la course comme l'avait prévu Noël. Il se pourrait cependant que le nuage coiffe la cime qu'ils atteindraient alors en plein brouillard. Ce serait dommage car Nathalie serait privée de la vue immense que par temps clair on découvre de là-haut.

La pente s'est redressée et ils montent à pas plus lents et plus courts mais toujours réguliers. Peu à peu, ils rattrapent une cordée de trois et ils la suivent un moment mais elle va trop lentement.

- Bonjour. Comment ça va ?

- Ça tire. Vous voulez passer ?

- Oui, merci.

Un peu plus haut, la trace fait un détour inattendu. Une petite crevasse. Un grand pas suffit à la franchir. La montée est rude mais à cette heure froide et par vent arrière on la sent moins. Progressivement ils se rapprochent d'une cordée de quatre. Michel leur lance joyeusement :

- Bonjour. Quelle bavante !

Un grognement lui répond. Il se retourne :

- Ça va, Nat ?
- Je souffle mais ça va.
- Alors on double.

Le dernier de leur cordée se retourne et plante le faisceau de sa lampe dans ses yeux.

- Vous êtes bien pressé, vous !

C'est le genre de réflexion que Michel n'aime pas. Il réplique d'un ton sec :

- Mon vieux, chacun marche à son rythme.

L'autre ne répond pas mais, quand il arrive à la hauteur du premier, celui-ci lui lance :

- Vous pouvez pas suivre la trace, non ?

- Je fais ce qui me plaît ! On ne vous dérange pas ? On ne vous touche pas ? On ne vous ralentit pas ? Alors, qu'est-ce que tu as à râler ?

- Dites donc, je n'ai pas gardé les cochons avec vous.

- Vous les avez gardés ? Mais tous les métiers sont bons. Non, je n'ai pas eu cet honneur.

Rire clair de Nathalie. Elle hâte le pas. Michel en fait autant. Quand elle a dépassé l'autre de dix mètres, Michel se retourne :

- Eh, cher Monsieur, rendez-vous au sommet ! Avec mes profonds respects.

Pas de réponse. Nathalie tire sur la corde pour arriver plus vite vers lui.

- C'est quatre bonshommes. Ils se sont vexés quand ils ont vu que j'étais une femme. Ils cherchent à nous rattraper. On les sème ?

- O K, mais on va jouer les vicieux. Ralentissons insensiblement jusqu'à ce que le premier soit derrière toi puis tousse.

On entend une voix intentionnellement forte :

- Il y en a qui se croient plus malins que les autres.

Nathalie fait semblant d'être étouffée, de se laisser tirer. Elle baisse la tête. Derrière elle, la lumière arrive à ses pieds

- Hein, vous voyez, Mademoiselle, à quoi ça sert de jouer aux plus malins ? On ne présume pas de ses forces en altitude.

Elle tousse. Alors Michel accélère. Nathalie suit. C'est merveilleux. En cinq minutes, les autres sont très bas, certainement furibonds.

- Tu vois, c'est le genre de types qui feraient mieux de rester dans le fond des vallées avec leurs mesquineries. Je vois d'ici comment ils doivent se comporter dans le civil. Plus besoin de se presser. On ne les reverra pas.

La montée au Dôme est pénible mais la faire dans la nuit, à la lueur des lampes, avec un vent arrière modéré, n'a rien de désagréable. Michel éclaire de temps en temps son altimètre. Tout à coup il s'arrête :

- Nathalie, je t'embrasse en l'honneur de tes premiers quatre mille.

- C'est vrai ?

Elle se jette à son cou :

- Oh, mon premier quatre mille ! Merci, Michel.

- Tes premiers quatre mille. Un quatre mille, c'est un sommet.

Une clarté pâle commence à sourdre à l'est. Elle plafonne net sur une barre de nuages, parfaitement horizontale. Michel s'extasie à voix basse :

- Nathalie, tu as vu ?... L'aube.

Il aime en montagne cette lente annonce du jour comme une vie qui renaît, cette promesse qui se confirme peu à peu d'une chaude lumière qui va embraser les neiges et développer d'un seul coup à cette altitude l'immense panorama des cimes.

Le vent souffle plus fort. Des volutes nuageuses se forment brusquement et passent en vagues rapides par-dessus le Dôme comme propulsées par des réacteurs. Faut-il les interpréter comme un signe de mauvais temps, un de ces grains passagers qui vous décapitent une course ?

Une crevasse. Un pas douteux contre un petit mur de glace où sont taillées des marches.

- Stop. Tu viens quand je te dis.

- Je t'assure ?

- Non, je t'assurerai, moi.

La petite rimaye est derrière eux. La trace tourne à droite. La pente diminue. Du bombement du Dôme surgit lentement la pointe du Mont Blanc dont la pyramide pâle peu à peu se dégage en entier.

- C'est lui ?

- Oui, Nathalie, c'est lui.

Soudain un nuage arrive qui les enveloppe de brouillard. Puis en deux minutes il disparaît comme s'il n'avait jamais existé. Les voici sur le bombement sommital. Devant eux la trace vaguement sinueuse descend vers le col. Des cordées la suivent docilement.

- Dommage de perdre de l'altitude.

- Ça repose.

Non loin d'eux des gens sont arrêtés. Ils ont déballé leurs provisions sur la neige dure, de quoi nourrir une escouade entière, et ils mangent.

- Déjà ? Ceux-là non plus, on ne les verra pas au sommet.

L'horizon est rougeâtre. Ils descendent à grands pas. C'est l'heure la plus froide, celle qui transperce insidieusement les pieds mal chaussés.

- Pas froid, Nathalie ?

- Si, mon nez et mon menton.

- Relève le col de ton anorak. Attends... Voilà... Tes pieds ?

- Non.

- Alors R.A.S.

Le jour se lève rapidement. Des volutes de nuage entourent l'aiguille du Midi. Elle se reforme en rafales contre le Mont Blanc, disparaissent, se reforme de nouveau. Petit à petit, Michel et Nathalie gravissent la pente du refuge Vallot. Les voilà tout à coup en plein brouillard, sinistre, tandis que le vent redouble. Des cordées se sont abritées dans le refuge. D'autres discutent dehors. Une fille est étendue sur la neige. Michel et Nathalie arrivent à leur tour.

- Qu'est-ce qu'on fait ? demande quelqu'un.

- Ben, on redescend.

- Tiens, bonjour Noël. Ça se gâte ?

- Faut voir.

Noël se penche sur le visage de la fille et dit à son compagnon :

- Toi, insiste pas. Il faut la redescendre tout de suite.

- Je vais lui donner une pilule de caféine. Ça réveillerait un mort.

- Ecoute, petit. Je suis pas toubib, mais tu risques gros. Allez, rentre ça dans ta poche et redescends-la tout de suite.

Noël soulève lui-même la fille par les épaules.

- Tu pourras marcher ?

Elle fait oui de la tête.

- Bon et maintenant emmène-la. Et suis bien la trace.

Elle marche lentement, aidée par son compagnon, mais elle marche. Ils s'estompent en bas dans le brouillard.

- Ça ira, dit Noël. Dès qu'on perd de l'altitude, aussitôt on récupère.

- Allez, nous aussi on redescend.

La douzaine d'alpinistes qui étaient là ne se fait pas prier. Ils disparaissent bientôt dans la blancheur indécise qui confond le brouillard et la neige.

- Qu'est-ce que vous faites, vous ?

Noël lance un regard vers ses deux clients et affirme :

- Nous, on monte. Et si là-haut ça se dégage, on fait la traversée. Et vous ?

Le regard interrogateur se pose sur Nathalie au visage souriant, engoncé dans son capuchon.

Réponse immédiate :

- On y va.

Joyeux et admiratif, Michel s'écrie :

- Youpi ! Alors, ne perdons pas de temps.

- Pas froid aux yeux, la fille, dit Noël.

- Moi ? Oh si !

En haut de la pente raide la cordée du guide disparaît bientôt dans le brouillard. Michel montait en tenant son équipière assez près de lui. Le vent soufflait dur et faisait claquer le col de son anorak.

- Un peu moins vite s'il te plaît.

Effectivement il forçait le pas comme attiré par la cordée de Noël qui n'avait pas de souci à se faire avec ses clients surentraînés. Il adopta une allure plus sage. En bas les voix s'étaient tues. La retraite avait été générale. Pas à pas, ils gravissaient en silence la forte pente qui mène à la Grande Bosse. Le vent glacial soufflait par le demi travers, poussant de la poussière de neige vers le haut. Son sifflement presque continu était le seul bruit qu'ils pouvaient entendre. Michel savait qu'ils venaient de dépasser l'altitude de 4.400 mètres. Il restait quatre cents mètres de dénivelée à surmonter pour fouler la cime. Ce n'était pas considérable en moyenne altitude mais ici, et avec ce vent et ce brouillard, Nathalie devrait mettre en jeu toute son énergie.

- Ça va derrière ?

- Ça peut faire... Mais pas plus vite... Je m'essouffle.

Il se retourna. Le sourire de Nathalie devenait presque suppliant. Il en fut touché car, cette fois, elle semblait souffrir. Il ralentit encore le pas, tachant de tirer discrètement sur la corde sans qu'elle ne s'en aperçoive. Mais bien vite une brève traction vers l'arrière l'avertissait qu'elle n'en voulait pas.

Dans le brouillard se dessina lentement le sommet de la Grande Bosse. Son dévers apparaissait fantastique par-dessus la pente vite invisible. La trace presque comblée de poudre de neige tournait à droite et redescendait légèrement. Ils arrivèrent dans un coin plus calme.

- Je crois qu'il ne faut pas tenter le diable. Jamais tu n'étais montée si haut. L'honneur est sauf. On va redescendre.

- Non, il faut monter.

- Mais tu as froid.

- Oui, si on s'arrête. Il faut marcher.

- Bon, on va essayer de faire encore un bout de chemin.

A la fois perplexe et admiratif, Michel qui avait commencé à revenir sur ses pas reprend le mou de la corde et recommence à monter. Il ne se sent pas tranquille. La raréfaction de l'air pose en effet un dilemme. On a besoin de marcher énergiquement pour se réchauffer mais si on marche énergiquement, on suffoque. La suffocation passe vite, le froid non. Mieux vaut alors forcer, mais pas trop.

Après la petite bosse, Nathalie tire sur la corde, l'appelle.

- Quoi ?... Le vent fait du bruit.

- Tu peux t'arrêter une minute ?

Le bout de visage de Nathalie était blanc.

- Allez, ça suffit. On va redescendre.

- Non, Michel, non... Je peux marcher mais pas vite.

Devant son air à la fois catastrophé et décidé, Michel reprend sa montée en se demandant s'il ne commet pas une faute. Que ferait-il si elle s'évanouissait ? La porter ? Elle gèlerait sur son dos. Non, la ranimer et la faire marcher. Tout va mieux à la descente. Elle avait des réserves. Mais il faudrait



tout de même se protéger de ce vent affreux qui les glace malgré l'épaisseur de leurs vêtements. Ils avaient mis sur eux tout ce qu'ils avaient emporté. Une plainte derrière lui :

- Michel !

De nouveau la corde s'était tendue.

- Une minute... Pas plus...

- Pas là, c'est la Mauvaise Arête. Ne te sers pas de ton piolet.

Quand ils se retrouvèrent sur la pente, ils purent s'arrêter. Elle leva les yeux vers lui. Un léger givre perlait sur ses sourcils.

- Michel, on est tout blanc.

- Comme des oranges givrées.

Les piolets eux-mêmes s'ornaient de givre sur le côté exposé au vent.

- Allez ! Maintenant c'est fini. Tu as battu largement tous tes records. On redescend.

Son air était sévère, coléreux même. Mais elle résista :

- Non, je t'en supplie, Michel... Je peux monter... Je serais trop déçue.

Soudain, il pensa aux deux ponchos rouges qu'il laissait toujours au fond de son sac sous la corde de secours en cas de pluie. Ils couperaient ce satané vent. Ce serait un peu de chaleur de gagnée. Que n'y avait-il songé plus tôt ?

- Alors vite ! Tu vas prendre les deux ponchos qui sont au fond de mon sac.

Elle ne se fit pas prier. Ses gants la gênaient. Elle les enleva. Avant qu'elle ait eu le temps de les faire tenir par Michel, l'un d'eux s'envola sur la pente et disparut dans le versant italien.

- Ne t'inquiète pas. J'en ai une seconde paire dans la poche centrale. Mais fais vite.

Le poncho claquait au vent. Il l'enfila par-dessus la tête de Nathalie, fit passer ses bras, le tira sur son sac et serra les cordelettes sur ses jambes. Il mit le sien, aidé par Nathalie qui le retenait pour qu'il ne s'envole pas.

- Prends vite les gants.

- Oui, je ne sens plus mes mains.

Elle se tenait devant lui, souriante, mouffles aux mains, si touchante qu'il l'embrassa sur ce qui lui restait de visage sous le capuchon rouge bien serré.

- Je sens que maintenant j'aurai moins froid.

- Bien. On va monter lentement mais sans s'arrêter. Aussi lentement que tu voudras, mais sans s'arrêter.

Une cordée descendante se dessine dans le nuage.

- Ah, on est beau ! fit le premier en s'écartant tout en essuyant le givre qui prenait sur ses grosses lunettes. Au sommet vous aurez peut-être du soleil et à droite c'est à l'abri du vent.

- Merci.

Et à grandes enjambées ils disparurent en bas dans la blancheur vague. Michel reprenait sa marche.

- Comment te sens-tu ?

- Mieux... Moins froid... Lentement...

- Tu as entendu ? Le soleil là-haut !

- Oui... Chouette...

Petit à petit, plaçant alternativement le talon d'un soulier à toucher la pointe de l'autre, ils gagnaient de l'altitude. Dans le brouillard prenaient forme les Rochers de le Tournette, les plus hauts d'Europe, comme luminescents par eux-mêmes. Tout à coup, soufflée en rafales, la nuée se déchira, éblouissante, et, au-dessus d'eux, à la verticale, le ciel apparut d'un bleu sombre sans un nuage.

- Youpi ! Courage, Nathalie ! Le sommet approche. Tu l'as ! Tu l'as !

- Oui... mais... moins vite.

Juste rappel à l'ordre. Il était enthousiaste. Le courage de la jeune fille lui en imposait. La grande pyramide sommitale d'une géométrie parfaite se dessinait sur le bleu du ciel, véritable œuvre d'art. Il eut envie de chanter et c'est alors qu'un thème classique s'éleva spontanément à ses oreilles. Il l'écoutait en le fredonnant à travers son souffle rapide. Ce thème s'adaptait admirablement à cette cime sublime.

- Tu as gagné !... Le sommet est là !

Lorsqu'il émergea de l'ombre, un jet de lumière l'éblouit et le força à détourner la tête.

- A toi, Nathalie. Passe devant.

Une dizaine de mètres parcourus à l'allure d'un balancier d'horloge et Nathalie foula le plus haut sommet d'Europe. Un coup de vent lui fit faire un écart.

Elle avait le visage tiré mais elle souriait, radieuse.

- Allons vite un peu plus loin.

En effet le sommet cette année avait une structure bifide et à l'ouest le vent cessait subitement.

- Chouette ! Personne. Les autres sont partis pour la traversée. Il va faire beau. Félicitations, Nathalie ! Tu es encore plus formidable que je pensais !

Il l'embrassa sur le bout de joue que laissait apparaître le bonnet, le capuchon de l'anorak et celui de la cagoule, mais Nathalie les tira en arrière, prit la tête de Michel entre ses gants et elle lui posa un baiser appuyé sur les lèvres.

- Oh oh, je suis comblé ! ...

- Moi, je suis gelée.

Alors il la prit dans ses bras et il la frictionna énergiquement, sauvagement, jusqu'à ce qu'elle l'arrête.

- On va manger quelque chose.

- Non, j'aime mieux redescendre tout de suite.

C'est elle qui a raison, pensa Michel. Elle a eu son Mont Blanc à la limite de ses forces. Maintenant elle veut redescendre sans traîner. C'est logique.

- D'accord. Un rapide tour d'horizon et on repart.

Une houle de nuages éblouissants leur cachait le col de la Brenva et la Vallée Blanche. Au nord-ouest, l'ombre portée du sommet se profilait à travers des nuées lointaines mais au sud-est le ciel dégagé de l'Italie laissait voir les sommets et les vallées.

- Cette pointe en bas qui sort juste du nuage, c'est l'Aiguille du Midi.

- Comme elle est basse !

- La Verte au fond plus bas que nous. A droite, les Jorasses avec leur panache de nuages qui fume sur le versant italien. Devant nous, franchement à droite, au bout de cette arête, le Mont Blanc de Courmayeur... Tu les vois, les Ecrins, au loin ?

- Je vois, Michel. Mais redescendons, j'ai froid. On reviendra ici, n'est-ce pas ?

- O.K. En route ! Une bise avant, tout de même.

Et il l'embrassa comme elle l'avait fait la première. C'était un événement que le froid et le vent empêchaient d'approfondir.

Nathalie marchait cette fois d'un bon pas. Le soleil les réchauffait à travers l'épaisseur de leurs vêtements. Rapidement un bien-être les envahissait.

- Le brouillard s'en va, cria-t-elle d'une voix assurée.

- Super ! Comment te sens-tu ?

- Je renais.

- Ça se voit. Ne va pas si vite. Tu me crèves.

- menteur !

- Non, c'est pour que tu fasses attention où tu mets les pieds. Tu as le choix : ou filer t'écraser sur l'Italie ou faire ça en France. Moi, je préfère rester sur la frontière. Alors, je lâche la corde.

A ces mots elle avait subitement ralenti.

- Pas vrai. Je ne ferais jamais ça.
- Crétin ! Moi je crois tout ce qu'on me dit. Comme une gourde.

Il avait laissé filer quelques mètres de corde et la silhouette rouge descendait en cascades, le piolet bien planté à chaque pas. Le vent les freinait, faisant voler dans la pente les morceaux de neige qu'ils décrochaient.

En fait de gourde, chapeau ! pensait-il. Par trois fois, malgré moi, elle a voulu continuer en dépit de ce qu'elle endurait...

Et il se sentait pris d'une émouvante estime pour une fille de cette trempe.

Aux Rochers de la Tournette, il la rattrapa.

- Mais tu es en forme, dis donc !

- J'ai encore le nez gelé et le menton paralysé mais j'ai chaud ailleurs. Tu sais, je n'en menais pas large à la montée. J'étais en plein dans les vaps et au sommet je me sentais partir. Michel, tu me pardonnes ?

- Ça, c'est le bouquet ! C'est grâce à toi que nous l'avons eu et maintenant c'est toi qui me demandes pardon ?... A moi de te demander pardon de t'en avoir fait baver.

Et il l'embrasse de nouveau comme au sommet.

- Tes lèvres se réchauffent... Tu m'as fait plaisir, tu sais, là-haut.

Elle le regarde droit dans les yeux avec un sourire, un large sourire, comme si, pensa-t-il subitement, sa ténacité à conquérir le sommet n'avait eu d'autre but que ce geste lourd de signification.

Sans un mot elle avait repris la descente. Michel essayait de rester maître de son émotion. "Mais pour qui te prends-tu ? Pour le Mont Blanc ? Ne rêve pas, Michel. Cette fille est trop bien pour toi." Et il se moquait de lui en se rappelant qu'à certains moments l'esprit doit être dirigé vers autre chose. "Tu as le moment présent. Il ne te suffit pas ? Imbécile !"

- Et vlan ! Juste sur la Mauvaise Arête. Il faut le faire.

Rendue sans doute craintive par l'étroitesse du passage, elle avait rapproché ses pieds, accroché un crampon à l'autre chaussure et chuté en avant.

- Et tu n'as pas lâché ton piolet, bravo ! Pas de mal ?

- Non, mais je suis une gourde.

- Encore ? La gourde aurait perdu son piolet dans la pente et elle l'aurait peut-être suivi. C'est le piolet que j'aurais regretté !

Elle s'était prestement relevée et, sans se retourner, elle s'était remise à descendre.

- Vexée ?

- Oui, là !

- Moi, je suis bien content, la la lère !

Elle se retourne enfin en souriant. Il la freine par la corde.

- Stop ! Ici, un jour, Baluz, le guide, a vu filer son Anglais dans la pente côté Chamonix. Comme c'était un poids lourd et qu'il aurait eu du mal à le retenir, il s'est jeté, lui, sans hésiter, du côté italien. Une bonne secousse mais ils étaient indemnes. Tu retiendras le procédé ?

- En espérant qu'il ne servira jamais. Moi, rien que la trouille...

- Mieux vaut une bonne trouille que... !

Le vent ne soufflait plus aussi fort et le nuage qui avançait en tapis translucide laissait voir par instants le refuge Vallot. Ils arrivèrent rapidement à la Petite Bosse et au creux qui, à la descente, précède la Grande.

- C'est drôle, on remonte.

- Mais on est bien passé par là. On s'y est même arrêté. Je voulais redescendre et toi, tu as drôlement tenu le coup.

- Rien vu du tout. J'étais tellement sonnée...

- Si sonnée que tu m'as fait capituler, moi, le seul maître après Dieu.

- Je voulais monter. Le reste n'existait pas. Pourquoi le seul maître après Dieu ?  
- Le premier de cordée, le guide, il est responsable de la vie de son second ou de ceux qu'il mène. Son pouvoir est absolu, comme un capitaine sur son navire, et il ne doit pas laisser discuter ses décisions. Eh ben, avec toi j'ai pas de quoi être fier.

- Je ne savais pas.

- Tu as drôlement bien fait de ne pas savoir.

Quand, après le bombement, ils revirent la descente, le refuge Vallot était en plein soleil.

- Chic ! Le nuage fond à vue d'œil. Regarde cette volute qui grimpe. Hop. Plus rien.

- C'est drôle.

- Maintenant tu peux quitter la trace. Allez, droit sur le refuge.

- Quelle pente !

- La neige cramponne bien. Je tiens. Vas-y carrément.

Plongeant en ligne directe, ils eurent tôt fait de se retrouver sur le replat de Vallot. Une dizaine de personnes les regardaient venir. Sur leur gauche, une cordée commençait à monter.

- Tiens, plus de vent ici.

- Et même un soleil qui tape.

Ils quittèrent cagoules et anoraks, se passèrent de la crème sur le visage et prirent leurs lunettes de soleil. Nathalie était joyeuse. Elle contemplait le ciel dans une sorte d'extase.

- Oh Michel, ce bleu !...

Et Michel éprouvait une joie profonde à la voir découvrir grâce à lui combien la montagne peut être belle.

- Viens.

Il l'entraîna vers un morceau de rocher, un peu à l'écart des autres.

- Fais-moi voir ton piolet. Tu as remarqué qu'il était neuf ?

Elle avait deviné et elle attendait, les yeux dans les siens, les lèvres entrouvertes...

- Il est pour toi.

- Oh merci Michel !

Et elle se jette à son cou, l'embrasse comme au sommet puis repose sa tête dans le creux de son épaule. Il sent une larme mouiller sa joue. Pour ne pas se laisser aller à trop d'émotion, il se met à rire. Elle réagit aussi en riant.

- Voilà pourquoi tu m'as dit que tu aurais regretté le piolet quand j'ai piqué ma gaufre.

- Eh oui.

- Et tu me l'aurais offert au sommet si j'avais été dans un meilleur état.

- On ne peut rien te cacher.

Ils goûtèrent ensemble une minute merveilleuse. Michel estimait que c'était elle qui l'avait conduit au sommet à force de courage car lui, il voulait redescendre, et il l'admirait.

- Vous venez du sommet ? demanda une fille qui passait.

- Oui, fit gaiement Nathalie. Vous y allez ?

- Holà ! Il faudrait me payer cher... Ici, c'est pour moi le bout du monde. Tu en as du courage, toi.

- Oh oui ! répondit Michel. Parce qu'avec le temps qu'il faisait, un de ces vents... Et du brouillard givrant... On était blanc comme des Pères Noël.

- Qui sont rouges.

- Comme des Pères Noël blancs, j'ai dit. Allez, gentille Nathalie, tu as faim. Ouvre mon sac. On casse la croûte.

Elle sortit du pain d'épices, du chocolat, des oranges. En mangeant elle regardait le refuge.

- Comment il est à l'intérieur ?

- Va voir... Hé, décorde-toi.

Quand elle revint :

- Mais les gens sont dégoûtants ! Il n'y a presque rien pour la nuit et partout des papiers sales, des boîtes de conserve. C'est ça l'esprit de la montagne ?

- Oh, pas du tout ! Il y a des tas de gens qui veulent faire le Mont Blanc par snobisme et beaucoup capitulent ici. Alors ils saucissonnent dans le refuge. Faut pas demander s'ils le cochonnent. C'est pas des montagnards, ça. Tu vois, Nathalie, il manque au Mont Blanc quelques bonnes longueurs de IV ou alors un couloir Whympfer comme à la Verte. Ça ferait une sélection.

Sous un ardent soleil la température monta au point qu'ils se retrouvèrent en simple chemise de montagne sous les sangles de leurs légers baudriers.

- C'est incroyable. Il y a trois heures ici on gelait.

- Non, normal. Ici on passe en un rien de temps d'un extrême à l'autre. C'est là le danger. Si tu savais...

Il s'arrêta en riant.

- Si je savais...

- Si tu savais le nombre de cadavres qu'il y a sous la glace des alentours...

Une femme s'exclama :

- Mais il me fait peur, lui !

- Oui, des types qui se sont fait piéger ici par une chute de température ou par le mauvais temps. Dans le brouillard on ne voit rien. On se sent pris de vertige. On croit aller droit, on tourne. On croit monter, on descend. Des cordées entières ont cherché en vain le refuge pendant des heures. Ou alors la panique sur l'arête quand l'orage éclate. Que d'histoires à raconter !

- Tu t'en es bien gardé avant de m'amener ici.

- Est-ce qu'on parle des milliers de morts chaque année sur les routes quand on part en voiture ?

La descente sous le refuge était marquée par une bonne trace. Nathalie marchait devant en plantant à chaque pas "son" piolet alors que Michel tenait le sien de la main droite, la pointe accrochée sur l'autre épaule. Il avait laissé filer une dizaine de mètres de corde qui traînaient par moments dans la neige.

Une crevasse bénigne à sauter puis la trace bifurquait. Michel prit à droite la direction des Grands Mulets.

- Nathalie, sais-tu la musique qui m'est venue aux oreilles quand on gravissait le cône terminal du Mont Blanc ?

- Une splendeur !

- Tiens ? Tu n'étais pas tout à fait dans les vaps ?

- Si. Mais je photographie des yeux et, après, je regarde.

- Il est bien ton truc. Tu me l'apprendras.

Nathalie s'était laissée rattraper et il avait ramassé le mou de la corde.

- Cette musique, c'était quoi ?

Et Michel chanta le thème central du troisième mouvement de la Neuvième Symphonie de Beethoven.

- Oui, ça va bien. Ça va même très bien. Moi aussi, Michel, je l'associerai au Mont Blanc, à l'approche du sommet... Finalement, oui, une ascension est une œuvre d'art. Je le comprends mieux aujourd'hui. Tu chantes souvent en montagne ?

- Quelquefois mais c'est la première fois qu'un sommet s'exprime d'une façon aussi nette... Tu marches sur la corde. Avance, s'il te plaît.

Nathalie, la musique, la montagne... Michel pensait qu'avec Nathalie la montagne venait de s'enrichir de couleurs nouvelles. Faire d'une course une œuvre d'art, c'est bien ainsi qu'il l'entendait. Il était ravi de cette concordance entre eux. Mais c'était trop beau. Cela ne pouvait pas durer. "Carpe diem, Michel. Tu vois cette longue descente jusqu'à Cham. N'en laisse pas perdre un mètre sans goûter ton bonheur, un bonheur qui ne se renouvellera peut-être plus jamais".

- C'est effrayant !

Au Grand Plateau, la trace tournait à gauche. Ils abordaient par en dessous une zone de séracs.

- Voilà un mot que j'avais oublié. Qu'est-ce qui est effrayant ?

- Regarde plus loin. Comment il tient, celui qui est penché ?

- On en parle chez les guides. Il tient mais pas pour longtemps.

Le spectacle était réellement impressionnant, surtout pour Nathalie qui en voyait un semblable pour la première fois. Après la traversée du Grand Plateau la trace s'abaissait sous des masses géométriques de séracs striés horizontalement et qui se découpaient en lignes nettes sur le ciel, masses énormes comme de grands immeubles, masses qui de temps à autre basculent dans un grondement de tonnerre et se répandent loin dans les pentes qu'elle recouvrent de fragments de toutes sortes, nivelant les crevasses, laissant subsister ça et là des blocs de glace bleue. Une année une avalanche de séracs avait balayé tout le Grand Plateau. Par miracle il n'y avait personne.

Un roulement fit lever la tête de Michel. Un avion passait, flèche brillante, au-dessus de l'Aiguille du Midi en direction de Genève. Le bruit des avions est devenu familier aux montagnards. Autrefois, avait lu Michel dans les annales de l'alpinisme, il était recommandé de ne pas parler fort quand on passait sous des séracs. Ils étaient si sensibles, ces pauvres monstres ! Aujourd'hui personne n'a relaté l'effondrement d'un seul sérac au bruit d'un avion et Dieu sait s'il en passe.

L'avion parti, le silence retomba, un silence total. Quelle paix !

- Tu as vu, Michel ? La trace va nous mener sous le sérac qui penche.

- Oui. A cause de la grande crevasse.

- Et si ça s'écroulait ?

Il se rappela qu'après le grand couloir du Goûter, il lui avait promis de lui dire toujours la vérité. Ici, le danger était réel, implacable, mais il ne fallait pas qu'elle s'en exagère le risque.

- Tu n'as qu'une chance sur mille de le voir s'effondrer quand tu passes.

Elle accélérât le pas, signe de sa peur. Michel la suivait allègrement car c'était là la meilleure tactique. Mieux vaut ne pas s'attarder dans les passages à risques. La trace arrivait au bord de la crevasse.

- Comment on traverse ?

- Tu vois ce piquet planté dans la neige ? On va faire un rappel jusqu'au bloc de glace coincé. Il a l'air de tenir et il a déjà été éprouvé par ceux qui sont passés avant nous. Tu vas descendre la première et remonter de l'autre côté.

Michel pose son sac, farfouille, en tire une corde rouge, la pose en rappel sur le piquet.

- Tu sais comment on fait.

Nathalie se met en place et saisit les deux brins avec des gestes tremblants, tout en regardant alternativement en haut le monstrueux sérac, en bas la crevasse béante dont le fond, de chaque côté du bloc de glace, est un véritable gouffre.

- Stop, Nathalie, stop, stop ! Ne bouge plus.

- Mais tu as vu comment je suis ?...

- Ecoute-moi tranquillement. Là. Le principal danger d'un sérac qui menace est d'abord de faire commettre des conneries. Le danger qu'il s'écroule vient bien après... Regarde-moi cette corde. Où vas-tu la faire passer ? Non, par-devant... Oui... Non, pas cette épaule si tu veux descendre de ce côté... La main en bas.

- Pardon.

- Non. C'est bien naturel. Vas-y maintenant.

Mais, avant d'y aller, elle regarde en haut le sérac broyeur qui va s'effondrer, elle regarde au-dessous l'abîme où elle va s'engloutir, elle regarde Michel, lui envoie un baiser d'un doigt sur ses lèvres sans lâcher la corde, et elle sourit. C'est ça, Nathalie.

- Adieu, Michel. Je t'envoierai une carte postale.

Et elle descend correctement, freinant par petits coups, les crampons bien plantés dans la paroi lisse, jusqu'à se poser sur le bloc de glace. Là, elle quitte posément le rappel et, avec l'aide de son

piolet tenu par le fer et des pointes avant de ses crampons, elle grimpe sur l'autre paroi très inclinée et ressort sur l'autre bord. La corde d'attache les relie d'une gracieuse courbe entre les deux parois de glace luisante.

- Allez, à mon tour. Tu m'assures.

Elle plante son piolet à mi-manche dans la neige dure et y enroule la corde de deux tours comme elle l'avait vu faire pour elle par Michel. Celui-ci descend, attache un brin du rappel à son baudrier et remonte sur l'autre bord. Ainsi il n'aura pas à rester longtemps dans une position délicate.

Pendant qu'il récupère la corde de rappel et la remet en place, il attire l'attention de Nathalie sur le fond de la crevasse.

- Tu as vu le soleil qui passe par-dessous le bloc ?

- Merveilleux. On dirait que les chandelles de glace sont allumées.

Ils ont repris leur marche dans la bonne trace qui maintenant se dirige vers les rochers de l'Heureux Retour. Plus aucun danger. La pente est légère. Nathalie marche devant, tranquille, détendue.

- C'est pour cette crevasse que tu m'as appris à faire des rappels hier ?

- Avant-hier. Oui, exactement.

- Tu as bien fait parce qu'avec la trouille des séracs, ajoutée à celle du rappel, plus celle de la crevasse, j'aurais complètement perdu les pédales

- Oh que non. Maintenant je te connais. On aurait simplement mis plus de temps, ce qu'il fallait éviter, voilà.

Un profond silence enveloppait la montagne. A quelque distance devant eux, une cordée formée d'un garçon et d'une fille cheminait vers une ligne de rochers penchés qui projetaient sur la neige une ombre bleue. L'air était à la fois tiède et léger. Les nuages moutonneux qui recouvraient la vallée se dissipaient peu à peu laissant voir, très bas, à travers leurs trouées Chamonix encore dans l'ombre. Paysage de silence, de paix, de sérénité.

Michel ne se pressait pas. Nathalie marchait devant lui, regardant de tous côtés, ravissante. Non, Michel ne se pressait pas. Il était heureux aujourd'hui, seul avec elle, mais demain elle allait le quitter et il ne savait pas s'il la retrouverait un jour en montagne. Le hasard l'avait favorisé jusqu'ici mais le hasard est versatile. Il n'était sûr que de cette journée. Elle était trop précieuse pour qu'il en perde une minute.

- On voit le refuge des Grands Mulets.

- Où est-il ?

- Ce petit rectangle qui brille sur le rocher vers le fond de la combe.

Se plaçant derrière elle, il lui indiquait son emplacement de la pique de son piolet.

- Qu'il est petit !

- Les Grands Mulets, un petit refuge ? Tu verras quand on y sera. On y prendra un bon bouillon de légumes. H'm ! Rien de tel au retour d'une course.

La trace faisait de grands détours pour éviter de longues crevasses qui s'étaient formées horizontalement là où l'année précédente on passait directement, puis elle revenait à l'est vers une pente toute en glace. Là, Nathalie s'arrêta attendant que Michel qui ramassait les rouleaux de la corde fut près d'elle.

- Deux longueurs tout au plus mais il faut faire attention. Tu vois cette crevasse en bas ? On s'y enfilerait comme une lettre à la poste.

- Je remarque qu'il est beaucoup question de P.T.T. En montagne.

- Oh la vache ! C'est pas parce que tu as fait la boîte aux lettres de l'M qu'il faut te ficher de ma gueule ? Je vois que rien ne t'impressionne maintenant.

- Avec toi, Michel, j'irais jusqu'au bout du monde...

A son air joyeux, il répondit par un éclat de rire :

- Et même plus loin... D'accord, mais avant d'y aller, il faut traverser ça. Il y en a, tu vois, qui ont essayé de tailler des marches mais c'est inutile. Tu iras lentement en plantant d'un coup sec à chaque pas tes crampons dans la glace. Prends ton piolet, le manche dans ta main gauche, la pique dans la droite prête à crocher net au cas où tu glisserais. Comme c'est la première fois que tu affrontes une telle pente de glace, je te ferai voir comment on visse une broche.

- Qu'est-ce que c'est ?

Il posa son sac et en sortit une.

- Tu vois, c'est ça. On la visse dans la glace et ça tient.

Il s'avança jusqu'à ce qu'elle lui crie : "Bout de corde". Alors, à la main d'abord, à l'aide de son piolet ensuite, il vissa la broche jusqu'à l'œil, puis il enfila la corde sur un double anneau et mousquetonna celui-ci sur la broche.

- Maintenant tu peux venir. Prends ton temps. Marche bien d'aplomb. Fais surtout attention à ne pas accrocher un crampon. Allez... Tu ne fais le pas suivant que lorsque tu es sûre que le premier tient... Bien, mais ne penche pas vers le haut sinon tu seras obligée de t'appuyer sur ton piolet... Ça ne va pas, ça... Ce serait mieux si tu posais tes crampons un peu en biais par rapport à la pente... Très bien, voilà. Continue d'avancer. Je t'assure.

Quand elle fut parvenue près de lui :

- Affolant cette pente. Tu as vu la crevasse en bas comme elle baille ?

- Salaud ! Tu cherches à me foutre la frousse !

- Maintenant ? Holà ! C'est du passé tout ça ! Bon, je vais te vacher sur la broche. Une broche, c'est extraordinairement solide.

- Oh, un petit cylindre de glace est sorti du bout. C'est marrant !

- Tu es vachée, donc en sécurité. Ne bouge pas. Quand je serai au bout, tu vérifieras que tes crampons tiennent bien sur la petite marche que je t'ai faite. Tu peux poser un genou sur la glace pour t'équilibrer. Alors tu commenceras à dévisser la broche avec le mousqueton. Si tu n'y arrives pas, fais-le avec la pointe de ton piolet. Une fois qu'elle a commencé à tourner, elle se dévisse facilement à la main. Le mousqueton, le double anneau et la broche, tu fixes le tout à ton baudrier.

Compris ?

- Cinq sur cinq.

- Alors bye.

Il s'éloigna et, quand il eut dépassé la zone vitreuse, il poursuivit jusqu'au rocher pour enfiler son piolet entre celui-ci et la glace et l'entourer de deux tours de corde.

- Tu peux venir. A moins que tu préfères te payer un joli pendule.

- J'aime mieux pas.

- Il y a quelqu'un qui s'en est payé un. Regarde cette trace en demi-cercle.

- Pas pour moi. Michel, j'y vais.

Elle suivit cette fois les pas de Michel bien droite, attentive, souriante et parvint vers lui sans la moindre hésitation.

- Eh bien, tu en as fait des progrès !

Ils se rapprochaient d'une sorte d'arête large mais très pentue où les pas formés par les passages précédents étaient profonds et surtout très espacés. Là, il la fit descendre devant lui et il la surveillait car elle était obligée de poser alternativement un pied dans chaque "baignoire" et l'autre sur la pente.

Le manège durait depuis cinq minutes quand un grondement lui fit lever la tête.

- Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

- Un sérac qui s'écroule à gauche, côté Goûter. Tu le vois ?

- C'est cette cascade qui fume qui fait tant de bruit ?

Sur quoi elle accrocha son crampon mais elle allait se récupérer sur le pas du dessous quand il la retint net en plantant son piolet sur lequel il avait passé la corde. Nathalie se releva sans rien dire.



Un enseignement encore que la montagne lui donnait. Elle aurait dû s'arrêter pour regarder la chute du sérac.

L'arête se fit plus douce puis cessa d'un coup sur une cassure. La trace tournait à gauche et repartait à flanc de pente le long d'une autre grande crevasse pour la traverser plus loin par un pont de neige. Au nombre de pas qui s'accumulaient devant lui on devinait que beaucoup avaient hésité.

- Il faut marcher là-dessus ?

- A voir les traces il a dû être éprouvé aujourd'hui même et la neige n'a pas eu le temps de dégeler.

- D'autres traces vont chercher un passage très loin. S'il était meilleur ?

- Peut-être mais pas sûr. Non, ici ça passe. Vas-y. Je t'assure. Si le pont cédait, tu serais retenue par le baudrier.

- Allons bon ! Voilà que la trouille me reprend.

Il se rendit compte de son erreur. En voulant trop la rassurer, il n'avait fait que l'alarmer. Il se contenta de dire nonchalamment :

- Au fait, si j'allais voir ça d'un peu plus près.

Il s'avança vers le bord, à une dizaine de mètres du pont de neige.

- Oh, il a une de ces épaisseurs ! Tu veux venir voir ?

- Je te dirais que je commence à en avoir mon compte.

- Alors traverse. Je t'assure seulement pour le principe.

Quand elle fut en bas de l'autre côté, elle s'apprêtait à planter son piolet pour assurer Michel.

- Non. Contente-toi de descendre dans la pente.

- Et si ça craquait ?

- Ton poids depuis le bas suffirait à me freiner. Mais ça ne craint rien.

De nouveau la trace repartait à l'est. L'aiguille du Midi et les contreforts qui entourent l'aiguille de Saussure les dominaient maintenant de très haut. Ils se dirigeaient horizontalement vers une autre arête à travers une pente où la neige faisait place à la glace mais cette fois-ci les pas étaient tellement taillés profonds qu'il se contenta de tenir Nathalie de court. L'arête qui suivait se descendait par le fil mais elle n'était pas difficile et surtout elle plongeait droit sur le refuge des Grands Mulets dont on voyait le toit sur une croupe de rochers. Michel se proposait d'y faire un arrêt substantiel car Nathalie donnait quelques signes de fatigue quand un bruit énorme fit vibrer l'air autour d'eux.

Il s'arrêta en levant son piolet :

- Oh magnifique ! Regarde là-haut !

Une main sur le front pour s'abriter du soleil, ils virent se déclencher du côté du Mont Maudit une énorme avalanche de séracs qui avec la distance semblait descendre en lents tourbillons devant une paroi rocheuse jusqu'à la cacher complètement, rebondir ensuite sur un redan, se déverser à nouveau comme un Niagara dans le vide et s'écraser au fond de la combe en lourdes volutes éblouissantes qui, peu à peu, tel un cumulus, remontèrent la pente, poussées par un léger vent du nord, et se dissipèrent tranquillement en une sorte de brume diaphane.

Le phénomène avait bien duré trois longues minutes.

- Alors, qu'est-ce que tu en penses, Nathalie ?

- C'est formidable !... Oh, et s'il y avait des gens dessous !

- Là ? Jamais personne.

- Heureusement ! Vraiment, c'est d'une beauté sans pareille.

- Tu vois, Nathalie, je n'espérais pas pour toi un coup de théâtre aussi spectaculaire. J'ai rarement vu une aussi grosse avalanche de séracs et pourtant j'en vois. Je suis content que tu sois là.

Ils descendaient l'arête sans encombre et peu à peu ils approchaient du refuge dont on voyait les fenêtres. Il n'y avait personne dehors, ni près de l'ancien refuge en contrebas, une chance appréciable après la cohue du Goûter. La trace s'éparpillait comme à chaque fois que le trajet devient facile. Ils rattrapèrent peu à peu les deux jeunes alpinistes qu'ils avaient vus plus haut. Michel remarqua que ses crampons commençaient à botter dans la neige ramollie par un soleil déjà chaud. Nathalie se mettait à marcher de travers en riant.

- Pour faire tomber la neige qui botte, tu donnes un petit coup de piolet sur ta semelle ou plutôt tu tapes le manche de ton piolet avec ton soulier.

- Le soulier avec le manche du piolet.

- Non, le piolet avec ton soulier, parce si tu te loupes, tu t'envoies le piolet sur le tibia ou la cheville. Il vaut mieux que ce soit le soulier qui prenne l'initiative. Ça te fait rire ? Ou encore on fait glisser le pied en avant. C'est souvent plus pratique.

Elle avait compris le truc et elle en abusait, ce qui la retardait. Alors il vint se placer près d'elle et il lui tendit la main, ce qui lui valut un sourire, un sourire où il décela une certaine fatigue.

- Courage, ma fille. On arrive.

- Le refuge est haut perché. Comment on y monte ?

- Par une petite escalade toute mignonne.

Hélas, quand ils arrivèrent au pied du bastion rocheux, ils tombèrent sur une dizaine de personnes qui cassaient la croûte.

- Le refuge est fermé ?

- Oui, il est en réparation. Il y a un écriteau, là.

- Merde ! Moi qui savourais déjà un bon bouillon de légumes.

- Tant pis ! fit gaiement Nathalie. On va manger ici avec les autres. Après tout il ne fait pas froid.

Ils posèrent leur sac avec soulagement et ils choisirent une grosse pierre qui émergeait de la glace pour y débiller des biscuits, du fromage, de la confiture, des pains au raisin, des oranges.

- Allez, profite de la bouffe, Nathalie. Sers-toi. Tu meurs de faim.

- Pas tellement. J'ai remarqué que tu mangeais peu en montagne, toi. Un véritable chameau.

- Tiens, je croyais que c'était un qualificatif réservé aux femmes.

- Pourquoi tu me regardes en disant ça ?

- Vise, c'est la fille du refuge du Goûter, s'exclama un garçon en s'adressant à ses voisins. On l'a vue au refuge Vallot quand Annie était sonnée.

Il désigna d'un mouvement de tête une fille le dos appuyé contre une pierre.

- Alors, demanda Michel, comment ça s'est passé cette descente ?

- Dans les vaps mais son malaise s'est dissipé assez vite. Après on a rejoint les autres qui étaient partis de Vallot avant nous et qui nous avaient attendus. Comment tu te sens, Annie ?

- Ça va mieux mais j'en ai ma claque. Ça fait sept fois, oui, c'est la septième fois que je rate le Mont Blanc. Je crois que j'en suis dégoûtée pour le restant de mes jours.

Elle leva les yeux vers Nathalie :

- Et toi, comment tu t'en tires ?

- On a fait ce qu'on voulait faire.

- Tu veux dire quoi ?

- Qu'elle est montée au sommet, répondit Michel.

Il ne fut pas fâché de voir un petit mouvement de curiosité converger sur elle de divers groupes.

- Ben merde !

- Pleure pas, fit le garçon. Ce sera pour la huitième.

Un autre qui venait de boire à sa gourde demanda :

- Vous ne vous en êtes pas trop vus ?

- Non, elle a bien marché.

- Pas vrai, dit Nathalie. J'étais sonnée.

- On est allé au sommet ou pas ?

- Oui, bien sûr.

- Bon. Alors tu as bien marché. C'est tout.

- Vous êtes des superentraînés, vous, parce qu'il y en a combien qui sont montés au sommet ici ?

Sur la vingtaine de personnes qui se trouvaient là, on en comptait seulement trois, des garçons. Michel tint à préciser :

- Quand on redescendait sur Vallot, on a vu une cordée qui commençait à monter. Comme le temps s'améliorait, elle a sans doute atteint le sommet.

Puis il se pencha vers Nathalie pour lui dire à voix basse :

- A voir tout ce monde, il ne faut pas moisir ici, sinon on risque de faire la queue à certains passages de la Jonction. Allez, on part.

- Mince, déjà ? s'exclama un autre garçon. Mais vous êtes en pleine forme !

- Au contraire, je suis tellement fatiguée que je suis pressée d'aller dans mon plumard.

Cette réflexion souleva des rires. Michel avait aidé Nathalie à reprendre son sac et il lovait les anneaux de la corde.

- Bonne descente, vous autres.

- Merci. Vous aussi.

Nathalie avait retrouvé ses forces. Quand ils arrivèrent devant une large crevasse, elle découvrit une échelle posée en travers.

- Mais c'est de la triche.

- Eh bien, passe à côté. Moi, je ne t'attends pas.

- Sale bête ! Pourquoi cette échelle ? Je veux savoir !

- Allons, tu comprends bien qu'elle a été posée pour l'accès au refuge. Attention ! Regarde. Le glacier a bougé. Elle peut foutre le camp. Vas-y molo.

Et Nathalie traversa de barreau en barreau, l'air joyeux :

- Elle tient, cette échelle. Tu peux y aller.

- O.K. J'y vais, mon guide tout plein gentil.

Ils abordèrent bientôt une zone chaotique : la Jonction. Là, deux masses de glace se rejoignaient, provenant des deux pentes que séparait la longue arête rocheuse sur le bas de laquelle était construit le refuge et la lente mais formidable pression de ces géants soulevait une tempête pétrifiée de blocs, de minarets, de menhirs, de tours de Pise sous lesquels jouait la lumière, séparés par des fentes, des ponts de glace, des couloirs curieusement plats.

Par des entassements de blocs soudés les uns aux autres, ils descendirent dans un ravin pour remonter de l'autre côté, guidés par les traces. Mais ils ne fallait pas trop se fier à ces dernières car un trajet bon un jour pouvait être bloqué le lendemain. A un passage, il fallut que Michel retaile des marches pour gagner une croupe bombée. Une autre fois, il dut contourner avec peine un clocher massif par une étroite boîte aux lettres pour se retrouver trois mètres au-dessus de Nathalie qui l'avait attendu. Il était plus simple de la hisser jusqu'à lui. Une fois arrivée, elle s'exclama :

- J'ai l'impression que mon guide s'est paumé, ohé !

- Chante, ma fille. Je veux bien te laisser ma place.

- Pas la peine. Le bon trajet, il était à gauche, facile comme tout.

- Ah, ça te fait rire ! Eh bien, triomphe. On va s'appuyer la boîte aux lettres pour descendre le retrouver. Un conseil : porte ton sac à la main pour te faufler et ne te mouille pas trop contre la glace.

Ils cheminèrent ainsi longtemps, montant, descendant, passant sur des fentes obscures, en se méfiant de certains blocs fragilement soudés à d'autres, maniant le piolet bien utile dans ces cas-là, jusqu'à ce que Nathalie pousse un soupir :

- Moi qui croyais qu'après le refuge, c'était fini. Je commence à en avoir ma claque...

- Tu ne vas pas te dégonfler maintenant ! Tu ne trouves pas au contraire que tout ça, c'est marrant ?

- Question de point de vue. Va pour marrant... Mais que ça finisse vite.

- Et magnifique par-dessus le marché.

- Ce que je m'en fous ! Je suis crevée.

- Alors, use de ton pouvoir. Photographie de tes yeux et, quand tu auras développé le tout, tu admireras tranquillement étendue sur un canapé.

Subitement ils débouchèrent sur un plateau de glace presque horizontal. Là, il fallait chercher un chemin parce que les traces s'y effaçaient vite du fait de la fonte en surface. Ils franchirent plusieurs crevasses, nettes comme des fentes, et qui souvent absorbaient l'eau de ruissellement.

- Oh Michel, ça glougloute de tous les côtés !

- Ah enfin, ça te plaît.

Elle était visiblement soulagée d'être sortie du dédale de la Jonction. Mais Michel examinait avec perplexité la longue crevasse qu'ils longeaient et qui se terminait par un à-pic au-dessus d'une forte pente.

- Il n'y a qu'un moyen de la traverser. J'ai vu l'endroit où les autres avaient sauté. On va en faire autant.

Quand elle fut devant le resserrement, elle regarda Michel, muette.

- Nathalie, il y a un mètre vingt à un mètre quarante à sauter. Tu calcules bien ton coup et tu n'hésites pas. Prends un peu d'élan si tu veux. L'essentiel est de te recevoir d'aplomb sur les crampons pour ne pas te tordre le pied. J'y vais.

- Et si tu te loupes, comment je te retiens ?

- Cas exclu.

Il s'élança de trois pas et sauta.

- A toi.

- Et merde ! J'en ai marre de ton Mont Blanc !

- Eh bien, j'enlève la corde et je m'en vais.

- Sadique ! Pas question pour moi de sauter ça !

Il comprit qu'elle cachait sa peur sous une colère feinte.

- Attends, quitte ton sac et vache-le à la corde par le mousqueton que je t'envoie.

Il souleva celle-ci et le mousqueton glissa vers Nathalie. Le sac accroché, Michel le tira à lui de la fente de glace où Nathalie l'avait laissé s'enfoncer.

- Tu te sens légère maintenant. Allez, merde ! Saute. Les autres filles l'ont bien fait.

Il savait que pour son amour-propre l'argument serait irrésistible.

- J'y vais.

Elle prit trois pas, calcula, sauta.

- Parfait. Tu vois qu'il n'y avait rien de sorcier ?

- Non, pardon. Mais l'eau était si froide.

- Où ?

- Au fond.

Il alla voir. C'était vrai. Au fond de cette crevasse, dormait sournoisement une eau limpide où surnageaient des glaçons. Il se mit à rire.

- Alors, les athlètes, on s'exerce ?

C'était un homme et deux filles qui arrivaient vers eux, un trio qu'ils avaient déjà vu au bas des Grands Mulets.

- Mince ! Par où vous êtes passés ?

- Par la trace, pardi ! Nous, on fait pas d'héroïsme.

Michel esquiva leur ironie en désignant du doigt Nathalie.

- Eh bien, je suis content de m'être trompé. Au moins j'ai vu ce que mon amie était capable de faire.

L'autre hocha la tête :

- Après s'être payé le sommet, elle est encore capable de sauter ça ? Hé bé ! Allez, bonne descente.

- Tu es drôlement adroit, lui souffla Nathalie quand ils s'éloignaient.

- Et tu es drôlement bien. Ça mérite...

Il n'eut guère à la solliciter. D'un long baiser sur les lèvres elle recevait sa récompense. Un peu plus loin un ruisseau gazouillait en joyeux méandres à la surface même de la glace. Nathalie s'accroupit et puisa un peu d'eau dans ses mains pour étancher sa soif. Elle en prit un peu dans ses paumes serrées.

- Tu en veux ?

- Elle est délicieuse. Merci, Nat.

A cinquante mètres, sans transition, commençait le sentier. Ils posèrent leurs sacs, enlevèrent leurs crampons, quittèrent la corde. Nathalie demanda que son piolet soit attaché à son sac. Selon son habitude Michel préférait garder le sien à la main. Il ne leur restait plus qu'une longue promenade à faire tranquillement pour que leur Mont Blanc soit une réussite.

Ils avaient dépassé les hideuses ruines de l'ancien téléphérique et ils cheminaient en silence en se tenant par la main quand, pensive, Nathalie remarqua :

- Mais c'est seulement hier matin qu'on prenait le train de Saint-Gervais ?... Il me semble que c'était il y a un siècle.

- C'est l'effet des journées bien remplies. En montagne elles passent à la fois vite et lentement. Pendant la course, les aiguilles de ta montre semblent tourner à toute vitesse mais, quand elle est faite, tu as l'impression qu'elle a duré un temps étonnamment long. Pendant que nous avons vécu le Mont Blanc, nous, intensément, combien de gens sont restés dans leurs pantoufles ! Pour eux, hier matin et maintenant ça se touche. C'est ce qui arrive aux retraités qui ne foutent plus rien. Le temps leur file à toute vitesse entre les doigts.

- Alors quand tu me dis que tu fais des courses de dix, de quinze, de vingt heures, ce qui m'impressionne, toi, tu trouves que le temps a passé très vite.

- Exactement. Combien de fois tu as regardé ta montre aujourd'hui ?

- Pas une seule fois, sauf au moment où on allait quitter le refuge.

- Tu vois ? Si on a le plaisir de repartir en montagne, les courses de quinze heures ne t'impressionneront plus.

- Tu aimerais qu'on reparte ensemble ?

- Tu sais bien que oui.

- Finalement, en montagne, je me sens bien.

Cette réponse, si agréable pour Michel, lui parvenait pourtant avec une intonation de tristesse. Il voulut la faire réagir.

- Si tu savais comme je suis content de t'avoir fait faire le Mont Blanc. Tu n'es pas la première que j'emmène là-haut mais c'est avec toi... Il allait dire : "que je suis vraiment heureux". Il bifurqua gauchement

- Que ça a le mieux marché. Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

Elle tressaillit :

- Oui, maintenant, je me rends compte. Je suis heureuse, tu sais... Avec toi, je connais la paix. J'étais un peu triste parce que je pensais que c'était fini. Ce soir, je vais te quitter.

- Si tu veux revenir, il faut bien que tu partes. Logique, non ?

Mais elle ne fit pas attention à la plaisanterie.

- Oui, Michel. Avec toi la vie me paraît plus légère. Tu veux bien de mon amitié ?

- Quelle question ! Si nous n'étions pas amis, nous ne serions pas là.

Elle s'arrêta brusquement pour se serrer contre lui et dans un élan blottir sa tête dans le creux de son épaule.

- Quand ça n'ira pas à certains moments, tu veux bien que je te téléphone?

- Au contraire, tu me feras plaisir.

- Oh, simplement pour parler un peu de ces petits riens qui font les journées. Ça me suffit, tu sais.

- Je ne demande pas mieux. Plus on s'appellera, plus je serai content.

Ils repartirent, la main dans la main. Michel ressentait une joie à la fois douce et intense. Il aurait voulu l'embrasser comme là-haut mais, maintenant qu'ils avaient quitté la haute montagne, il n'osait plus.

- Heureusement que ça se termine, j'en ai plein les jambes. Mon sac me tire les épaules et mes souliers me font mal. Je ne les sentais pas sur la neige mais ici sur ces pierres...

- Je vais prendre ton sac.

- Tu plaisantes ?

Il n'y eut plus un mot d'échangé. Ils marchaient comme sous un charme fragile qu'un rien pouvait briser. Le paysage s'était fait plus sombre par contraste avec les blancheurs qu'ils avaient parcourues. Les rochers montaient drus aux flancs de l'Aiguille du Midi. Nathalie ne cessait de regarder de tous côtés tandis que Michel semblait perdu dans ses pensées.

Ils arrivèrent au-dessus du glacier des Pèlerins. Quand elle découvrit cette étendue de pierres, de blocs erratiques et de glace, elle souffla d'un air de découragement.

- On a encore tout ça à franchir ?...

Le Plan de l'Aiguille ne semblait pourtant pas loin.

- Il y avait là une vieille échelle. On va voir. Non, elle a disparu. Viens, je passe devant. Te casse pas la figure ici. Après ce que tu viens d'accomplir, ce serait ridicule.

Un dévaloir délicat de terre meuble et de pierres croulantes les déposa sur le modeste glacier. Ils firent un détour par le haut pour éviter les parties de glace vive. Michel avait décroché le piolet de Nathalie, piolet qui se révéla très utile mais qui ne l'empêcha pas de heurter une pierre et de s'affaler sur des graviers visiblement décollés de la glace par le dégel. C'était un signe de fatigue.

- Pas de mal ? Allez, donne-moi la main. Un petit effort encore et ce sera un bon sentier pour finir.

Ils rattrapèrent un autre groupe de trois. L'un d'eux se retourna.

- Alors, vous l'avez fait, votre Mont Blanc ?

- Ah, c'est toi qui descendais et qui nous as dit qu'il y avait du soleil au sommet ?

- Oui. Vous y êtes montés ?

- Oui.

- Eh bien, bravo ! Parce que de tous ceux qui étaient au refuge cette nuit, ceux qui sont montés au sommet, on les compterait sur les doigts de la main. Elle marche vachement bien, ton amie. Vous nous avez rattrapés. Et c'est une très belle fille. On l'avait tous remarquée au refuge. Tu es un veinard.

Trop fatiguée sans doute, Nathalie se contenta de hausser les épaules. Michel répondit avec un sourire moqueur :

- Ce n'est pas moi qui dirais le contraire.

Ils les dépassèrent, grimpèrent jusqu'à la combe où prend le sentier de la rive droite et ce fut une marche silencieuse, la main dans la main, jusqu'au Plan de l'Aiguille, un endroit que maintenant elle connaissait.

- Je suis contente de revoir de la verdure.

- Moi aussi. Toujours. Surtout après les courses de neige.

Une fois devant la station, parmi les touristes épars, il regarda sa montre.

- Juste trois heures. On est parti ce matin à quatre heures pile. Bravo, Nathalie ! On a bien marché.

Dans le téléphérique où ils s'estimaient heureux d'avoir trouvé une place, pressée par la cohue, ses pieds encombrés par leurs sacs, le front appuyé sur le dos de sa main contre la vitre, Nathalie regardait là-haut le Mont Blanc, son Mont Blanc, dont le sommet dépassait des nuages. De son autre main elle serrait celle de Michel.

- Je ne peux pas le croire.

- Quoi donc ?

- Qu'il ait pu faire si froid ce matin au-dessus de Vallot. Ici, on étouffe.

Etonnés, des touristes avaient détourné la tête. Michel détestait les manifestations de ces snobinards qui faisaient claquer leurs trophées dans les téléphériques et les cafés mais Nathalie était loin de ce ridicule. Il s'approcha de son oreille pour lui parler à voix plus basse.

- Moi, j'étais en train de penser à notre prochaine course. Maintenant que tu connais un peu le massif du Mont Blanc, je voudrais te mener dans le massif des Ecrins. C'est tellement différent ! D'abord il n'y a pas cette cohue, ce snobisme, et surtout pas de téléphérique pour vous éviter les marches d'approche. Et c'est tellement plus vaste, tellement plus sauvage ! Tu sais, on ne fera peut-être plus qu'une course ensemble. Alors, si tu veux bien, je t'y emmène.

- Tu pourras m'emmener où tu voudras, Michel.

- La prochaine fois, je te ferai faire le Gaspard.

- Tu as déjà choisi ton sommet ?

- C'est le sommet où je voudrais me trouver toute la journée seul avec toi dans la montagne. Tu verras, c'est une autre ambiance.

- Ne me surestime pas. Maintenant je me sens mieux. Mais en arrivant au télé, j'étais claquée.

- Non, le Gaspard est nathalifiable.

- Tu as dit ?

- Nathalifiable.

- Oh, c'est drôle !

- Alors, c'est d'accord ?

- D'accord.

La voiture était serrée entre deux autres et les gens soulevaient de la poussière. Aussi décidèrent-ils de quitter leurs chaussures au chalet. Là, ils procédèrent à la délicieuse cérémonie des fins de course. Nathalie avait les pieds rougis mais pas d'ampoule, signe que ses souliers lui allaient bien. Mais l'ongle du gros orteil droit était douloureux. Il allait sûrement bleuir.

- C'est quand j'ai heurté une pierre sur le dernier glacier et que j'ai piqué la gaufre.

- La prochaine fois tu te couperas les ongles bien ras.

Elle marchait sur le gazon, les pieds nus, simplement pour le plaisir.

- Allez, on va manger maintenant. Tu dois avoir faim. On aura un moment pour se reposer avant que je te reconduise à Genève.

- Tu me permettrais de téléphoner à mon père après cinq heures ?

- Pourquoi me le demander ? Il faut lui annoncer la nouvelle. Il sera content d'apprendre que tu es encore en vie. Il était inquiet ?

- Il m'a dit qu'il te faisait une entière confiance.

- Comment ? Il ne me connaît pas.

- Si, je lui ai parlé de toi.

Après un court repas où elle avait vivement apprécié le bouillon d'oignons frits que lui avait préparé Michel, elle appela son père. Un sourire éclaira le visage de Michel.

- Allo, papa ?... Comment vas-tu ?... On a fait le Mont Blanc... Oui, le sommet... Tout ce qu'il y a de plus sommet, je ne peux pas dire plus... Moi aussi... Tu sais, j'ai eu bien froid là-haut... Non...

Mais non, je n'aurais pas dû te dire ça... Tout s'est bien passé... Très, très bien, je te raconterai... Moi aussi, tu sais... Très contente... Très... Oh, il ne faut pas s'en faire une montagne.

Le père a dû entendre l'éclat de rire de Michel.

- Enfin, je veux dire que c'est tout de même pas l'Himalaya !... Peut-être mais c'est une course classée facile chez les alpinistes... Oui oui, je le lui dirai... Eh bien, à ce soir comme prévu... Mais si : dix heures à Orly... Comme d'habitude... D'accord. Au revoir, papa. Je t'embrasse.

Elle reposa l'appareil.

- Il est joyeux comme un gosse, mon père. Il m'a demandé de te remercier chaleureusement et de te dire qu'il t'invite la prochaine fois que tu viendras à Paris. Voilà, c'est fait.

Le retour par l'autoroute jusqu'à Genève s'est passé dans un silence presque total. Elle somnolait un peu et Michel sentait auprès de lui une présence très dense à laquelle allait toute sa tendresse. Il se rendait compte que la montagne les reliait désormais. Mais cette amitié ne débordait-elle pas maintenant sur quelque chose de plus vaste ? Et c'est ce qui l'inquiétait de plus en plus car il sentait qu'il s'engageait dans un domaine plein d'embûches, sur un chemin qui lui réservait peut-être des déceptions plus cruelles que celles qu'il avait connues par le passé. "Ne va pas plus loin avec elle. Tout est parfait jusqu'ici. Je t'en prie, ne gâche rien."

En sortant de la voiture, il s'aperçut qu'elle marchait avec raideur.

- Tu as des courbatures ?

- Un peu, surtout dans les cuisses. Sur l'autoroute j'ai eu une crampe mais ça m'a passé.

- Après ce qu'on a fait, c'est bien normal. Et tu as un coup de soleil sur le visage, juste ce qu'il faut. Tu verras comme tu seras belle dans un jour ou deux.

Au moment de se séparer, comme Michel allait l'embrasser sur ses joues brunies, elle plaça la main derrière sa nuque, lui posa un rapide baiser sur les lèvres et elle s'enfuit avec son sac sur le dos parmi les autres passagers en lui lançant un signe de la main accompagné de son très joli sourire. Manifestement elle s'enfuyait pour cacher son émotion.

Au retour, au volant de sa voiture sur l'autoroute, baignant dans une agréable fatigue mais l'œil très lucide, Michel laissait sa pensée s'évader ça et là à travers les deux journées qu'il venait de vivre, passant d'un détail à un autre, d'une impression à une autre, sans se presser, comme un papillon butine les fleurs "Une sacrée fille, Nathalie !... Délicieuse... Courageuse... Non, ce n'est pas une inconsciente... Elle se rendait parfaitement compte du danger sous le sérac et pourtant elle ne m'a pas emmerdé avec sa trouille... Tout de même je n'aurais pas imaginé qu'une novice comme elle puisse faire le Mont Blanc par un temps pareil. C'est moi qui voulais redescendre, pas elle. Avec toute autre j'aurais immédiatement fait demi-tour. Par trois fois, par trois fois, elle n'a pas voulu caler. Pourtant, elle était blanche comme de la cire."

Il se mit à rire :

"J'étais drôlement content lorsqu'elle m'a embrassé... Non, jamais je n'avais fait un aussi beau Mont Blanc... Et puis elle marche bien. Elle ne s'est jamais fait tirer. Pas d'essoufflement, pas de mal des montagnes... Oh bien sûr, par ce temps de chien, sur l'arête, mais c'était plus que normal. Je ne l'ai pourtant pas ménagée... Moralement, physiquement, une fille bien équilibrée..."

Le péage interrompit un instant sa rêverie. Il redémarra sur les chapeaux de roues pour reprendre au plus vite sa vitesse de croisière.

"Ah ça oui, j'ai aimé, oui, j'ai aimé que les autres la remarquent. La réflexion du gars devant le refuge qu'une fille comme celle-là valait la peine d'une photo... Et puis la réaction de Nathalie comme s'il n'y avait que moi pour avoir le droit de dire qu'elle était belle. Ça te flatte, mon vieux Michel ! Et les autres sur le glacier des Pèlerins... Je ne sais pas où ça va, tout ça. C'est tellement merveilleux qu'un de ces quatre matins tout va me s'effondrer sur le crâne. Avoir toujours le bonheur à portée de la main et le voir toujours craquer, c'est ton destin, Michel..."

A l'approche de Cluses, il dut manœuvrer pour se dégager d'une file de camions italiens qui montaient vers le tunnel et retrouver la route libre.



"Oui, une sacrée fille !... Pour sa première nuit en refuge, tout ce que j'ai eu à lui offrir : la cabane du Goûter, il faut le faire... Eh bien, moi, si elle n'avait pas été là, j'aurais râlé comme un pou... Elle non, elle est restée de bonne humeur et moi, à cause d'elle, j'ai trouvé cette nuit formidable... Oui, c'est une fille comme celle-là que j'aurais voulu rencontrer plus tôt. Une course en montagne en apprend plus long sur une fille que trente six rencontres au cinéma, au bal, dans les booms et même en Fac... Et surtout plus qu'en couchant avec."

Une parole lui revint à l'esprit, une parole qu'il n'avait pas remarquée sur le moment. Il en avait même plaisanté. Et pourtant cette parole était lourde de signification. Dans la descente, sur la pente de glace avant les Grands Mulets, elle lui avait dit : "Avec toi, j'irais jusqu'au bout du monde"... J'irais jusqu'au bout du monde... jusqu'au bout du monde... mais c'est une parole merveilleuse!... Etre capable d'aller jusqu'au bout du monde avec quelqu'un, quel nom cela prend-il ? ... Amitié ?... Oh bien plus : amour "... Il éprouvait comme un vertige. "Elle a dit qu'auprès de moi elle se sentait bien. Une parole qui compte aussi. Maintenant, c'est moi qui la protège... Mais, au fait, quel est le plus paumé des deux, elle ou moi ? Vraiment je pédale dans le brouillard, mais un brouillard tellement lumineux... Et, après tout, pourquoi pas ? ..."

Mais il butait contre le mystère qui entourait Nathalie, cette histoire du fameux Erick qui l'avait laissée tomber sans même dire pourquoi. Etait-il possible qu'une fille si lucide se soit trompée à ce point ?... Elle ne prévoyait sûrement pas cette issue car en fille énergique et décidée elle aurait immédiatement pris un virage à 180 degrés... Aujourd'hui elle devrait le haïr. Mais non. Elle pensait toujours à lui et elle le défendait même devant les copains... Comme Bernard l'avait dit : il y a là un mystère, un mystère insupportable, un mystère qu'il fallait absolument faire sauter, démystifier, oui, c'était le mot. Il allait s'y attaquer, même si cela ne le regardait pas... Oui, mais comment s'y prendre ?...

Il en parlerait à Bernard. Puisqu'elle se réfugiait auprès de lui, il avait le droit de savoir, il avait le devoir de se renseigner, discrètement, mais de se renseigner. Il pourrait mieux l'aider quand il saurait, quand il n'aurait même qu'un aperçu. En se réfugiant auprès de lui, Nathalie, aussi secrète soit-elle, aurait dû tout de même lui en dire deux mots. Il n'attendait que ça. Mais non...

Ou alors attendait-elle de son côté qu'il lui pose la question ?... Il pensait plutôt qu'elle lui était reconnaissante de sa discrétion. Il avait beau réfléchir, il n'avancait pas et cela l'exaspérait.

"Oh puis merde ! cria-t-il très fort. Comme en montagne, un pas après l'autre. Pour le moment je suis vachement heureux, youpi !... Avec Nathalie, ça fera ce que ça voudra. Carpe diem, Michel ! C'est le plus sage... Tu vois à gauche les Dômes de Miage qui se dégagent ?... Tout roses du soleil couchant. Magnifique !... Et maintenant c'est la Bionnassay. Superbe !... Et voilà notre Mont Blanc qui se pointe par-dessus le Dôme du Goûter. Notre Mont Blanc à nous deux Nathalie !... Formidable !... Salut, mon pote !..."

Sans cesser de surveiller la route car il fonçait à grande vitesse, il regardait le cône du prestigieux sommet s'enfoncer derrière le Dôme dans le mauve du soir et quand, après Sallanches, le sommet eut disparu, une ombre gris bleu s'installait dans la vallée. Il alluma ses phares et entonna à tue-tête : "Allons, enfants de la Patrie"... Non mais, Michel, tu es complètement fou ! Si on t'entendait ?... Ta gueule ! "Le jour de gloire est arrivé"... Mince, les flics !

Elle marchait devant moi sur ce confortable sentier qui mène du col du Lautaret au refuge de l'Alpe de Villar d'Arêne. Sa seule silhouette donnait une âme nouvelle à ce paysage que je connaissais bien. Au rythme régulier de ses pas, la pointe de son piolet accroché à son sac se dandinait avec son embout rouge sur le grisé du glacier du Lautaret, puis sur celui du glacier d'Armande, puis, comme le sentier obliquait à gauche, sur les flancs sombres de la Pointe Nérot.

En contournant lentement ce contrefort du Combeynot, nous assistions au lent déploiement de la haute chaîne depuis la Meije à droite, en passant par la pointe Louise, jusqu'au Pic de Neige Cordier à gauche qui restait en partie masqué par l'apparition d'un autre contrefort.

Elle marchait à une trentaine de mètres devant moi, silencieuse, comme absorbée dans ses pensées mais, à ses mouvements de tête tantôt vers les profondeurs de la vallée où se détachaient les sinuosités blanches de la Romanche, tantôt vers les pentes herbeuses du Combeynot à sa gauche, tantôt vers les pentes chaotiques des glaciers tombant de la Meije Orientale d'où s'échappent en cascades bruyantes une ramification de torrents qui se rejoignent pour n'en former qu'un seul, je savais qu'elle ne perdait pas une miette de ce nouveau paysage. J'étais impatient de savoir comment elle découvrait l'Oisans mais le moment n'était pas encore venu de le lui demander.

L'air pur et la liberté des montagnes me détendaient d'une semaine particulièrement chargée. Diriger une entreprise de plus de cent bonshommes n'est déjà pas facile mais, quand il vous arrive des embêtements en série, on a envie de tout envoyer promener. Une grue renversée par le vent en cours de montage, un architecte qui proteste parce qu'on a pris du retard sur le planning alors que le ferrailage ne nous avait pas été livré à temps, des situations impayées qu'il avait fallu mettre au contentieux et, par-dessus le marché, un inspecteur qui vous menace de Correctionnelle parce qu'un chef de chantier, en décapant le sol pour enlever un peu de boue, n'avait pas remarqué que l'échafaudage voisin se trouvait de ce fait à 8,10 mètres du sol au lieu de 7,90, d'où infraction gravissime aux normes de sécurité limitant la hauteur à 8 mètres. En outre, la signature in extremis d'un marché pour vingt villas, marché qu'on avait failli manquer, plus un voyage à Villeneuve de Haute Provence pour préparer la grosse adjudication d'un grand bâtiment administratif qui devait être l'orgueil de la région et pour laquelle se battaient une douzaine d'entreprises.

Ma fatigue nerveuse n'était compensée que par un coucher tardif à deux heures du matin après quinze heures de travail, interrompues seulement par un repas de midi pris en vitesse et une soupe le soir, une bonne soupe heureusement, que Marie, ma bonne, sait si bien préparer au célibataire endurci que je vais devenir. "Mais il faudrait vous marier, monsieur Mollaret ! Vous rendriez une femme heureuse, beau garçon que vous êtes, et gentil comme tout, et vous, vous seriez plus heureux que tout seul". Va pour le beau garçon gentil ! ... Après tout, même si on n'y croit pas, ça flatte toujours.

Je n'étais pas tous les jours seul heureusement. Il m'arrivait de temps à autre de passer la nuit à l'extérieur ou même d'amener une femme dans la maison. Marie alors souriait, préparait le repas pour deux et s'éclipsait bien vite.

Mais loin de moi la pensée de me plaindre. Après des temps difficiles, l'entreprise s'était relevée et de mois en mois je respirais avec plus d'aisance. L'augmentation de nos fonds propres malgré une fiscalité écrasante nous mettait plus à l'aise avec les banques et tel directeur, qui m'avait fait savoir aux pires moments que notre clientèle ne l'intéressait plus, ne cessait de nous passer de la pommade pour avoir l'honneur de bénéficier de notre compte. Ah, le plaisir de garder avec lui et deux ou trois de ces petits messieurs aux airs supérieurs un silence condescendant...

Mais surtout j'avais la chance d'être secondé par deux personnes que j'estimais au plus haut point : Joseph, l'ami de mon père, et Maryse, ma secrétaire.

Joseph non seulement nous avait sauvés en prenant sur lui des risques énormes, et je lui en serai toujours profondément reconnaissant, mais encore il jouait auprès de moi le rôle d'un conseil et, pourquoi ne pas l'avouer, d'un père, tout en restant discret. C'était là la marque d'un esprit élevé, à faire honte à ce fameux grand banquier qui, humainement, ne lui arrivait pas à la cheville.

Maryse, la meilleure secrétaire que j'ai connue, intelligente, énergique et décidée, expéditive aussi. Elle sait prendre des initiatives au point que souvent, lorsque je lui demande de faire quelque chose, elle me répond : "C'est fait". Nous nous entendons bien et les soucis partagés comme les réussites ont tissé entre nous des liens d'amitié qui en sont très vite venus à déborder largement le domaine professionnel. Amitié pure s'entend car Maryse vit avec Louis, un ami commun, et leur couple est remarquablement uni.

C'est au milieu d'un tohu-bohu de courriers à signer, de va-et-vient, de coups de téléphone, de messages de télex, que j'ai reçu un appel de Paris.

- Je suis libre ce week-end et toi ?
- Moi, je peux me libérer. Pas de problème.
- Alors on le fait, ton Gaspard ?

Ma réponse ne souffrait aucune hésitation. Mais Nathalie me surprenait une fois de plus. Après le Mont Blanc, je ne pensais pas qu'elle remettrait ça de sitôt. On aurait dit qu'elle se hâtait de profiter d'une chance éphémère, qu'elle se faisait un devoir de ne laisser passer aucune occasion, comme si demain sa vie allait fuir vers d'autres horizons. Le plus fort était que j'avais moi aussi la même impression. Mes journées étaient devenues ardentes, impatientes, d'un rendement que je n'avais encore jamais obtenu, heureuses, mais en même temps sourdement inquiètes comme si ce soleil qui brillait sur moi allait s'éteindre tout à coup. Nathalie venait de me surprendre et cinq minutes après c'est le contraire qui m'aurait surpris : elle ne pouvait pas ne pas m'appeler pour ce week-end.

Ce matin j'étais en avance à l'aéroport de Saint-Geoirs. J'ai vu atterrir son avion face au soleil levant. Elle est descendue de l'appareil, souriante, une courroie de son sac à dos passée sur une épaule, l'autre main tenant un lourd sac de plastique contenant visiblement ses souliers.

Nos retrouvailles furent brèves. Le temps était incertain mais on s'en foutait. Dare-dare on prenait la route qui, évitant Grenoble par la rive droite du Drac, mène directement au col du Lautaret. Ni Nathalie ni moi, nous ne sommes prodiges de paroles. Ma main dans sa main pendant que de l'autre je tenais le volant en disant plus long sur le plaisir de nous retrouver. Seule l'apparition de la chaîne des Grandes Rousses, face à la route qui approche de Bourg d'Oisans, pouvait rompre notre silence.

- L'Etendard droit devant, Nathalie !
- Tu l'as fait ?

- J'ai fait l'arête en solo depuis le Pic Bayle à droite. Ce jour-là il restait des corniches de neige. J'ai hésité pendant une demi-heure entière sur la troisième dent et tout à coup je me suis décidé et tout s'est bien passé. Alors, depuis, j'aime voir apparaître ce sommet quand on arrive sur cette ligne droite.

- Et tu es redescendu...
- Oui, puisque je suis là.
- Crétin ! Tu es redescendu par la même voie ?
- Non, par le glacier de la Barbarate à gauche.
- Un nom étrange qui sonne sauvage...

Elle regarda cette chaîne qui ferme le fond de la vallée d'une haute barrière continue puis elle se replongea dans sa rêverie silencieuse jusqu'au barrage du Chambon. Au débouché de l'avant

dernier tunnel on découvre une pointe puis au sortir du dernier on la voit qui se reflète dans l'eau quand celle-ci est calme. Je ne pouvais m'empêcher de la lui présenter :

- La Meije.

- Ce truc ?

- Comme tu y vas ! 3.983 mètres. Presque un quatre mille. Mais tu ne vois que le haut et par la tranche. Attends d'être à la Grave.

Nous passions sur le mur du barrage. Elle s'inclina pour mieux voir la surface vert foncé de l'eau.

- Si on s'en tient aux pentes qui le bordent, il doit avoir une de ces profondeurs ! Il gèle en hiver ?

- Une bonne partie de sa surface et certaines années complètement.

- Ce doit être beau.

Plus haut elle ne cessait de s'émerveiller des cascades qui lui faisaient tourner la tête à droite et à gauche. On sentait que cette vallée sauvage l'impressionnait.

- Tous ces arbres cassés, c'est une avalanche qui a fait ça ?

- Exactement et tu en verras d'autres.

- Michel, il y a des masses de glace en haut de ces pentes.

- Parce qu'au-dessus on trouve deux immenses glaciers en dôme, ce qui est rare en France, le glacier de Mont de Lans et le glacier de la Girose.

J'attendais sa réaction quand nous avons découvert les pentes du Râteau et de la Meije. Elle me dit simplement :

- C'est magnifique.

Ce qui me laissait sur ma faim. Après la Grave, nous avons été bloqués dans le tunnel des Ardoisières par un gros camion qui croisait une camionnette. Je suis sorti pour les aider car l'espace disponible entre eux et la voûte n'était que de quelques centimètres. Quand nous avons redémarré, Nathalie a poussé un soupir de soulagement puis elle a éclaté de rire.

- Que je suis bête ! Je paniquais en me demandant comment nous aurions pu sortir en cas de coinçage sans penser que derrière nous le tunnel restait tout de même ouvert.

Du coup elle semblait s'être détendue et le spectacle qui se déployait au fur et à mesure que nous prenions de l'altitude l'incitait à me poser des questions. Je lui présentais "mon domaine" : la Meije Orientale, le Pic de l'Homme, la Pointe Nérot, le Combeynod...

- Et ce sommet au fond de la vallée ?

- Les Agneaux et la Calotte, l'arête de neige qui grimpe droit dessus.

- Et qui est moins raide qu'elle semble vue d'ici...

- Tu as retenu. A droite, le Pic de Neige Cordier qui touche le nuage. Nous allons laisser la voiture au col et nous pénétrerons dans la haute vallée de la Romanche à droite. Tu verras comme elle est chouette.

- Mais le Gaspard dans tout ça ?

- C'est ce sommet.

- Et tu veux me faire grimper là-haut ?

A son air inquiet, je répondis en me moquant :

- Tu faisais la même tête en regardant les pentes du Goûter. A ce moment tu ne pouvais pas savoir mais maintenant tu ne dois plus être dupe des apparences. Et rassure-toi : ce n'est pas par cette face qu'on y monte. Comment tu trouves cette vallée ?

C'est elle qui me prit la main :

- Depuis les approches de Grenoble où tu m'as fait voir la chaîne de Belledonne, depuis surtout l'endroit où on découvre l'Etendard, je n'ai pas cessé de faire des découvertes. C'est un véritable crescendo. Cette montée au col du Lautaret m'impressionne mais je crois que je vais beaucoup l'aimer.

- Je l'espère. Pour moi le Lautaret est une frontière qui s'ouvre sur le plus beau royaume de montagnes que je connaisse, l'Oisans, cet Oisans qu'on atteint aussi bien par l'Alpe de Villar d'Arêne que par le Monétier et surtout par le Pré de Madame Carle, ce Briançonnais au ciel d'un bleu si pur avec ses deux vallées admirables, celle de la Guisanne et, plus encore, celle de la Clarée, sans doute la plus belle de France : une rivière abondante aux eaux limpides qui lui méritent bien son nom, des torrents, des cascades, des prairies, des forêts de mélèzes, des alpages et, au-dessus, les sommets aigus des Cerces, ce petit massif calcaire qui ressemble aux Dolomites. On y trouve partout des escalades nouvelles à ouvrir. J'aime passer le Lautaret dans ce sens, pas dans l'autre, car alors je laisse derrière moi un regret.

- Tu ne parles pas de la Bérarde.

- C'est vrai. Mais la frontière de l'Oisans qui passe par le Lautaret se prolonge pour moi par Bourg d'Arud. Passé Bourg d'Arud, je suis content. Au retour, c'est à Bourg d'Arud que je quitte, comme au Lautaret, le royaume enchanteur de mes montagnes.

- Tu ne m'as jamais parlé sur ce ton du massif du Mont Blanc où tu as pourtant ton chalet.

- Parce que je préfère l'Oisans. Pour ce massif, mon chalet, c'est Grenoble.

Le moteur avalait allègrement l'altitude. Le silence était retombé sur nous. Je venais d'ouvrir un peu plus à mon amie le pays de mes rêves.

Nathalie marchait devant moi et j'étais toujours partagé entre le souci de ne pas troubler sa découverte et celui de savoir comment elle l'appréciait. Finalement je n'y tins plus. Je hâtai le pas.

- Alors, cet Oisans, comment, à pied maintenant, tu le trouves ?

- Quelle différence avec le Mont Blanc ! A Chamonix la montagne est trop proche, trop pesante. Ici, on respire plus à l'aise et puis, c'est vrai, le paysage est plus sauvage, plus facile aussi. Quand je pense à la peine que j'ai eue pour atteindre le Goûter...

J'ai failli répondre : "Ma chère, tu ne perds rien pour attendre" mais j'aurais été méchant de décourager une découverte naissante. D'autant qu'elle ajoutait :

- Oui, vraiment, ton Oisans, je ne sais pas ce qu'il me réserve mais pour le moment j'en suis ravie.

Voilà qui était net et j'ai laissé de nouveau retomber sur nous ce silence de contemplation qui était bien dans sa nature, ce silence qui l'auréolait de mystère. Et pourtant, alors que j'avais imaginé lui faire découvrir cette admirable vallée de la haute Romanche sous un soleil éclatant, des nuages élevés s'amoncelaient peu à peu, annonciateurs de pluie et de demi-tours. Le mauvais temps est un risque normal de la montagne mais cette fois il me priverait de la joie d'une première course avec Nathalie dans mon massif préféré, et, peut-être, de la seule et unique course qu'il m'aurait été donné d'y faire avec elle.

Je l'avais laissée de nouveau me devancer d'assez loin et je la voyais s'enfoncer dans la combe des ardoisières quand je pensai au torrent qui dévale au fond de la gorge et qui n'est pas toujours facile à traverser. Je prends le pas de course. Je la rejoins. Elle se retourne :

- Comment faire pour traverser ?

- L'année dernière, on passait par-dessous. Mais regarde les pas. Les autres sont passés plus haut. Il faut surtout éviter de tremper ses souliers.

Je l'ai tirée par la main sur cette terre noire qui glisse et, grâce à deux pierres placées par nos devanciers, nous avons pu éviter le bain de pieds.

Après les ardoisières, le sentier laisse découvrir la convergence de deux vallées où apparaissent quelques bâtiments disséminés dans les alpages. Le ciel s'est encore assombri et ce que je redoutais arrive, la pluie. D'abord une pluie éparse qui ne justifie pas qu'on s'en protège alors que le refuge est en vue.

Mais, quand nous arrivons sur le replat herbeux qui précède le ravin du Rif de la Planche, il faut s'arrêter. Plus bas, un groupe, monté par le sentier de Villar d'Arêne, déballe anoraks et capuchons.

- On va sortir les ponchos. Le refuge n'est pas loin mais je ne tiens pas à ce qu'on y arrive mouillés.

J'extrais avec peine les deux ponchos que j'emporte toujours au fond de mon sac. Cette fois-ci, ce n'est pas contre le vent glacial de l'arête de Bosses que nous les apprécions mais contre la pluie toute simple. Le crépitement des gouttes sur le capuchon est plutôt sympathique. La silhouette rouge de Nathalie qui marche devant moi, son piolet à la main, prend avec son sac que la toile recouvre une allure de dromadaire. A l'approche du petit ravin d'où nous parvient un bruit de torrent elle se retourne et m'attend. Il y a là un petit pont de bois qui élimine son problème et nous remontons ensemble le sentier raviné de l'autre rive qui nous ramène sur la prairie.

La pluie semble s'installer pour de bon et j'en suis désolé car la course paraît bien compromise. Mais en montagne il faut éviter les décisions hâtives et savoir attendre une indication nette avant de modifier le programme qu'on s'est fixé. Nathalie, elle, ne m'a fait aucune observation. Elle se fie à moi.

Nous arrivons en même temps que deux autres groupes.

- C'est ça, le refuge ?

Question naïve mais elle n'a, de refuges, que l'expérience de celui du Goûter. Dieu merci, ils ne sont pas tous perchés contre un glacier au sommet d'une pente abrupte. Cette maison dans ces doux alpages ne correspondait en rien à ce qu'elle connaissait déjà.

- Oui, c'est ça aussi un refuge et dans celui-ci on y est très bien. Alors on va y prendre quelque chose de chaud si tu veux. On attendra un moment et, si la pluie n'est pas trop forte, on poursuivra jusqu'au refuge du Pavé pour y passer la nuit. Vois-tu, il arrive souvent qu'on monte pendant des heures sous la pluie et qu'on en soit récompensé le lendemain par un temps magnifique. Il faut toujours essayer d'atteindre un refuge. Quand la météo est douteuse, c'est au matin que se décide une course, pas la veille.

Nous nous débarrassons mutuellement des ponchos et nous installons à la seule table disponible.

- On peut avoir un chocolat ici ?

- Bien sûr. Alors deux chocolats !

Nathalie a sorti un paquet de biscuits. Elle est d'une humeur joyeuse alors que tant d'autres prennent une mine renfrognée. Elles s'essuie le visage et se donne un coup de poigne.

- C'est ça ! Même en montagne on a le souci de son élégance.

- Et pourquoi pas ?

- Je suis le dernier à m'en plaindre. Tu es mignonne comme tout. Je vais te dire un secret. Chut ! De toutes les filles qui sont là, tu es la plus belle.

- Pff ! Il n'y en a que neuf !

Nous rions ensemble dans notre bol de chocolat et nous croquons les biscuits. Je ne suis pas pressé. Je calcule. On peut faire le Gaspard en partant d'ici, ce qui allonge la course de trois à quatre heures mais nous partirions bien reposés et surtout au sec plutôt que de reprendre demain matin au Pavé des vêtements humides, ce que je déteste.

D'un autre côté, s'il faut renoncer à la course, autant que ce soit d'un refuge d'altitude où le trajet a de la classe plutôt que de celui-ci d'accès facile, plutôt fait pour les promeneurs.

Voyons où en est le temps. Je sors donner un coup d'œil aux nuages.

- Nathalie, on ne va pas moisir ici. Plus vite nous serons au Pavé, mieux ça vaudra.

La rapidité de sa réaction me révèle qu'elle est heureuse de cette décision et nous voilà repartis, sac au dos, mais sans poncho, négligeant les quelques gouttes qui tombent encore. Quand on marche, il fait rapidement humide sous le tissu imperméable et par pluie légère il vaut mieux la laisser sécher au grand air à la chaleur des corps en mouvement.

- Tu ne m'as pas menti, Michel. Comme elle est jolie, cette vallée !

Nous y descendons par un sentier sinueux encombré de pierres. Vus à contre-jour d'une éclaircie de nuages, le gros torrent aux eaux quelque peu apaisées qu'est ici la Romanche, ses bras divagants,

ses renflements calmes, apparaissent plus lumineux que le ciel et l'alpage tout autour se fait tendre comme un pastel.

- Et dire qu'il y a des cons qui veulent la noyer pour en tirer des kilowatts et pour un rendement qui n'en vaut pas la chandelle ! Ils n'ont pas injecté dans leurs calculs, ces messieurs à grosse tête, la flore, la faune et la poésie de la montagne. C'est trop haut pour eux. Ils situent l'humanité à son niveau inférieur, celui du fric. Tu sais, Nathalie, même le plus fauché, s'il aime vraiment la montagne, il est plus riche en montagne que le pauvre type trônant dans son bureau qui n'a d'autre horizon que des bilans.

- C'est un point de vue.

- Tu ne crois pas qu'il en vaut bien d'autres ?

Son visage se fait grave pendant qu'elle descend, comme si le sujet méritait réflexion. Puis elle se retourne vers moi.

- Je crois que tu as raison.

- Vois-tu, Nathalie, dans la vie les vraies valeurs méritent... tout de même pas qu'on se foute par terre.

Son pied venait de rouler sur une pierre. Elle rit. De la main je l'aide à se relever. Le sentier maintenant est plat et il se dédouble, se détriple même. Le gazon se fait souple sous les souliers. Cette haute vallée de la Romanche est un des plus jolis coins des Alpes malgré sa faible étendue. Nous cheminons tranquillement en regardant au passage la pureté des eaux qu'une dérivation rend calmes près de la rive que nous longeons.

- Ces fleurs blanches qui poussent un peu partout dans l'herbe humide...

- Des linaigrettes. Tu en verras beaucoup dans le massif.

- J'aimerais voir des gentianes.

- Qu'est-ce qu'il te faut ! Tu en as vu des tas depuis le Lautaret. Regarde celles-ci, des bleues. Les grandes jaunes sont passées.

- C'était ça ? Vraiment j'ai tout à apprendre. Tu les connais bien, toi.

- Oh, je les connais comme ci comme ça. Tiens, ces petites fleurs roses au ras du sol contre ce rocher, des saxifrages.

J'en oubliais ma résolution d'arriver au plus vite au Pavé pour diminuer les risques de recevoir la pluie et augmenter la chance d'avoir le temps de nous sécher si elle nous surprend. Je hâte le pas. Nathalie a compris. Et nous marchons sur cette pente douce à une allure qu'on n'a pas coutume d'adopter en montagne.

Voilà Valfourche, là où le torrent du Clôt des Cavales venant de la droite se jette dans la Romanche, bifurcation où il faut choisir entre le sentier du refuge du Pavé et celui du refuge Adèle Plancharde. Joli coin en vérité où les eaux des deux vallées glaciaires se bousculent à grand bruit d'une rive à l'autre et croulent de rocher en rocher en tournoyant.

Devant moi Nathalie a vu les écriteaux et s'engage sur le pont de bois d'un pas ralenti, sensible, semble-t-il, à la vitesse des eaux qui passent sous ses pieds.

- Michel, des campeurs.

Vers l'un des gros blocs qui pèsent sur l'alpage, trois tentes sont dressées et une fumée sort derrière un autre. Par beau temps ici, c'est un camping de rêve. Aujourd'hui...

- Nathalie, regarde ce qui vole, là-haut, à droite. C'est très rare.

- Un aigle ?

- Oui. Il y a longtemps que je n'en ai pas vu. C'est à cause du plafond de nuages qu'il vole bas.

- Comment tu les reconnais ?

- Ces ailes en rectangle, ces rémiges écartées, sa façon de voler... Mon père connaissait bien les oiseaux. Je me rappelle ce qu'il m'en disait.

Finie la pente facile. Le sentier se met à monter sérieusement et elle ralentit le pas sans cesser de regarder à droite les pentes noirâtres qui tombent du côté de la pointe Nérot.

- Michel, le Gaspard, c'est de ce côté ?

De mon piolet je lui indique plus haut une pente d'où dévalent plusieurs cascades au pied desquelles nous allons bientôt passer.

- Là, derrière ces barres rocheuses.

- Et le refuge ?

On ne peut le voir qu'à la fin, du moins quand on passe par la voie des câbles. Il est là-haut, en face de nous. A gauche, tu vois l'ensemble de ce massif qui touche aux nuages ? C'est celui de la Grande Ruine.

- Pourquoi donner un nom pareil à une montagne ? Ça lui enlève tout prestige.

- C'est vrai mais il y a de belles courses à y faire et sur du bon rocher en partant d'Adèle Planchard. Le point culminant est même facile. La première en a été faite par une alpiniste renommée, miss Brevoort, une Nathalie de l'âge héroïque. J'aimerais bien t'y emmener.

- Moi aussi... On peut toujours rêver.

Sa réponse était sage. Parler de tant de courses alors que j'ignorais tout de son histoire et de ce que l'avenir pouvait nous réserver, à elle surtout, ne relevait pour le moment que du rêve. Une course se suffit à elle-même. "Carpe diem, Michel. Profite de celle-là, même si elle se réduit à une simple montée au refuge et à une descente sous la pluie. La présence de Nathalie illuminerait le brouillard le plus sombre."

Quand nous arrivons près des cascades, je m'arrête pour repérer cette "vague grotte" décrite ainsi dans le guide. Je vois bien un enfoncement mais s'agit-il de cela ? Il semble possible de descendre de la combe du glacier Claire en passant très à droite, là où les falaises paraissent praticables. A retenir pour demain, ce qui nous évitera d'avoir à remonter au refuge du Pavé.

Pendant ce temps, Nathalie a pris de l'avance et doublé un groupe. Elle va atteindre le début de la moraine. Je ne parviens à la rejoindre que lorsqu'elle s'y engage et je suis en sueur. Entre la moraine et la montagne, il y a un thalweg dont le fond est garni de neige mais sous cette neige dure coule un petit torrent qui s'y est creusé un tunnel et la voûte de ce tunnel est parfois si près de la surface qu'elle cède sous les pas. Il vaut mieux commencer par la moraine et descendre dans le thalweg plus haut, là où la neige est épaisse.

Nous avons repris notre rythme de marche. A notre gauche le torrent chante bruyamment de toutes ses chutes successives. Sur les pointes des alentours les nuées passent, lentement. Un sifflement bien connu vient de la droite.

- Quel est cet oiseau ?

- Cet oiseau, c'est une marmotte.

- Curieux. J'aimerais bien en voir une.

- Tu en verras. Peut-être aussi des bouquetins.

C'est pourtant vrai. Nous n'avons jamais entendu une marmotte, ni à l'M, ni au Mont Blanc. Il y avait trop de monde. Elles n'aiment pas cela et elle ont bien raison. Mon attention est de nouveau attirée par le jeu des nuages.

- Nathalie, si demain le temps ne permettait pas de faire le Gaspard mais tout de même une course plus réduite, nous nous rabattrions sur cette pointe en face où nous trouverions un excellent rocher pour une courte mais jolie escalade.

- Elle a un nom ?

- Le Pic Nord des Cavales.

- Moi, j'aimerais mieux qu'on s'en contente parce que ton Gaspard me fout la trouille.

- Tu l'as déjà fait ? Non. Alors qu'est-ce que tu me chantes ?

- Après ce que tu m'en as dit, je me méfie.

- Tu n'as donc plus confiance en moi ?

- C'est en moi que je n'ai pas confiance. Ce temps fait sinistre.

- Donne-moi la main.



J'embrasse cette main.

- Moi, j'ai confiance en toi et ça dit tout.

Un groupe de trois garçons qui montent derrière nous, nous envoie des coups de sifflets sympathiques. Ils rient. Je leur réponds d'un geste.

- Hep ! Prends ce petit raidillon qui descend à droite.

Un court trajet à grandes enjambées et nous passons la combe de neige pour remonter d'un pas plus sage un vague sentier qui serpente à travers une pierraille pénible. Nathalie finit par s'arrêter pour souffler.

- Pardon, mais je commence à en avoir assez.

- Prends ton temps. Je crois qu'on aura évité la pluie. Une petite demi-heure et on y est.

Elle repart. Le sentier se fait plus net et nous amène au bas de vastes dalles faciles à remonter. Un câble nous y attend. Nathalie s'en sert jusqu'au moment où elle se déséquilibre et se renverse de côté sur la pente.

- Méfie-toi toujours des câbles. Ça bouge.

- Alors je monte sans lui.

- C'est mieux.

Lentement, par des prises bien nettes, elle accède à une petite cascade.

Une femme apparaît descendant vers une marque de peinture placée sur un rocher détaché qui me paraît douteux. Elle hésite :

- C'est là le chemin ?

- Oui, nous en venons.

- Il ne fait pas beau. Moi, je redescends.

- Il y a du monde au refuge ?

- Un peu.

Je me retourne vers Nathalie.

- Nous, on va passer par-dessus le ruisseau. C'est plus sûr. A toi d'abord.

Une courte escalade et voici qu'une vaste pente de pierres s'ouvre devant nous. De nouveau le sentier est bien marqué et nous reprenons notre rythme de montée tranquille. Mais au bout de quelques minutes Nathalie presse le pas, un signe de fatigue qui paraît paradoxal mais qui révèle qu'on veut en finir au plus vite, d'où en réalité une fatigue accrue. Je me mets devant elle pour la ralentir.

- Comment ça va ?

- J'ai mal à la nuque et au dos.

- Prends ton temps. On arrive bientôt.

- Franchement, Michel, le Gaspard, non, pas pour moi. Sois gentil !

- S'il fait beau, tu verras que tu en es tout à fait capable.

- Tu es têtu comme une bourrique ! J'en ai mon compte, je t'assure !

Et elle se met à fondre en larmes. Je suis mécontent de moi. Le rythme que j'avais adopté ne lui convenait pas, même si elle mettait son point d'honneur à le suivre. Je ne sais que faire. J'attends. Elle se mouche, essuie ses yeux, ses joues, me sourit.

- Pardonne-moi, Michel. Ça ne se reproduira plus. Mais, tu vois, tu me surestimes.

Aucune réponse, qu'elle soit positive ou négative, ne convient. Je lui prends tendrement la main et nous recommençons à monter, lentement, en silence. Au bout de quelques minutes elle a quitté la mienne et elle a repris devant moi son pas normal.

- Des ruines ici ? On dirait un ancien ouvrage de guerre.

Elle s'intéresse au paysage. Son coup de pompe est oublié.

- Par ici ? Mais contre qui ? Contre les marmottes ?

- Alors qu'est-ce que c'est ?

- Un refuge tout neuf qui a été emporté par une avalanche avant même son inauguration.

Elle hausse les épaules. Encore une de mes plaisanteries.

- Si si. Une avalanche exceptionnelle qui a dévalé des hauteurs et qui l'a balayé comme un château de cartes. On ne dirait pas à voir ces pentes de pierres anodines. Heureusement la baraque du chantier, protégée par le lac, a été épargnée et c'est elle qui sert de refuge... Tiens, on la voit.

- C'est ça ? Pas trop tôt !

Par les pierriers nous nous dirigeons vers une longue baraque verte au toit portant des bandes blanches et rouges et d'où dépasse une antenne. A droite apparaît le petit lac dans lequel s'enfonce le glacier du Pavé. Nathalie s'étonne :

- Il est encore à moitié gelé.

- Certaines années il ne dégèle pas. Mais je l'ai vu tout bleu.

Attirée par le refuge, elle marche d'un pas plus léger, sautant de bloc en bloc jusqu'au torrent émissaire qu'elle ne peut pas franchir. Il faut remonter d'une centaine de pas pour trouver un petit pont de neige. En quelques minutes nous arrivons devant le refuge. Il était temps. La pluie commence à tomber par bourrasques. Nous posons nos piolets à côté de la porte et nous entrons.

- Bonjour !

- Bonjour, répondent des voix.

Le gardien de l'année dernière n'est plus là. Ce sont deux jeunes gardiennes qui nous saluent avec sympathie.

- Il y a beaucoup de monde aujourd'hui ?

- Ce sera plein malgré le temps. Qu'est-ce que vous voulez faire demain ?

- Le Gaspard, mais ça me semble bien compromis. On se contenterait alors du Pic Nord, à moins qu'on soit obligé de redescendre. Pendant que j'y suis, voilà ma carte du CAF. Mon amie n'en fait pas partie. On peut prendre quelque chose de chaud ? Qu'est-ce que tu veux, Nathalie ?

- Un café.

- Deux cafés, s'il vous plaît. On prend le repas ce soir et demain le petit déjeuner.

Nous avons déposé nos sacs près de l'entrée. Les épaules enfin soulagées, Nathalie s'étire. Ce refuge tout en longueur comporte à droite deux étages de châlits, au centre trois tables de bois, à gauche l'entrée de la cuisine sur laquelle s'ouvre le box des gardiennes. Nous allons nous asseoir près d'un groupe de quatre qui jouent aux cartes. A ne surtout pas déranger !

- Tu as parlé de repas... On n'est pas obligé de les prendre au refuge ?

- Non. Les refuges sont faits pour y passer la nuit. On peut y apporter sa bouffe si on veut et la préparer sur des réchauds. Il y a même souvent une salle spéciale pour eux à cause du risque d'incendie.

Une fille nous apporte nos cafés bien chauds, du café réchauffé bien sûr, mais en montagne qui ferait le difficile ? J'ai sorti du lait concentré de mon sac mais je sais que Nathalie boit toujours son café sans sucre.

Tout le monde ici serait dehors s'il faisait beau. Autour de nous quelques-uns bavardent. D'autres sont couchés sur les bat-flanc. Trois garçons feuilletent le livre du refuge en riant. A Nathalie qui s'étonne, j'explique qu'il y a dans tous les refuges un registre à la disposition des visiteurs pour qu'ils y notent leur passage et leurs projets, ce qui se révèle précieux en cas de recherche, ainsi que des renseignements pouvant être utiles aux autres. Dans la pratique, certains l'agrémentent de gaudrioles, de caricatures, de récits désopilants, d'histoires parfois salées. On y découvre souvent des manifestations de joie, de pur enthousiasme, des mots de tendresse, et même, par-ci par-là, des poèmes qui mériteraient d'être conservés. Où vont ces livres une fois remplis ? Je m'aperçois que je ne me suis jamais posé la question.

Nathalie regarde au-dessus de la porte une photo poster représentant une arête spectaculaire.

- C'est l'arête des Courtes dans le massif du Mont Blanc. Une course de toute beauté. On gagne le refuge du Couvercle par la Mer de Glace et le lendemain on remonte le glacier de Talèfre jusque sous la Tour des Courtes. Une course de glace et d'arêtes jusqu'au sommet. Et ce sommet est

souvent une énorme corniche en dévers sur le vide au-dessus des pentes de glace qui tombent sur le glacier d'Argentières. Je te vois bien debout sur la corniche.

- Tu es fou ! Et puis rêve si tu veux.

Ma rêverie est interrompue par une conversation derrière moi. Je me penche vers Nathalie et à voix basse :

- Tu entends ce que disent les gars de l'autre table ?... Ecoute.

- "... de la blague tout ça ! Des amis, un homme et une femme, on le reste pas longtemps. Ou bien on se quitte, ou bien ça finit par des roucoulades, par des jalousies, par le grappin de l'un sur l'autre. On est vite ficelé."

Les deux copains du barbu n'étaient pas d'accord. A leur avis, un garçon et une fille pouvaient très bien rester amis mais Bouboule, le barbu, tenait à son idée.

"Des amis, faut savoir ce que c'est. Une amitié de régiment, par exemple, ça reste pour la vie. Ça, ça tient. Ça, c'est du costaud. L'amitié, ça ne peut exister qu'entre hommes. N'allez pas la salir par cette merde d'amitié entre un garçon et une fille. On sait toujours comment ça finit : dans le plumard."

Je guettais la réaction de Nathalie qui était en train de ranger son sac. Elle me regardait, un sourire malicieux sur les lèvres, mais elle ne dit rien.

La conversation des autres avait bifurqué sur de grossières plaisanteries, ce qui lui faisait perdre tout intérêt pour moi car j'aurais bien voulu connaître l'opinion de Nathalie sur ce sujet brûlant. Dommage...

- La pluie a cessé. Je te propose une promenade aux alentours du refuge.

Elle paraît contente d'échapper à l'ennui qui finit souvent par s'installer dans les refuges lorsque le temps vous y enferme. Tout légers d'être libérés du poids de nos sacs, nous sortons en sabots de caoutchouc, bien couverts de nos anoraks, et je tiens nos ponchos à la main. Par ces pierres et ces blocs, on a vite fait de s'élever au-dessus du refuge et du lac. Nous n'avons pas froid. Les sommets sont dans les nuages mais leurs flancs dans la grisaille n'en apparaissent que plus fantastiques. Une pointe émerge tout à coup, suspendue en plein ciel, le Pic Sud des Cavales, mais elle ne tarde pas à être de nouveau noyée.

Nous sommes assis sur un coin d'herbe parsemé de cailloux, derrière un bloc plat, à l'abri du petit vent glacé. J'entoure la taille de Nathalie à travers la double épaisseur de son anorak.

- C'est d'un sauvage ici en effet...

- Ces nuages qui passent, il faudrait que pendant la nuit ils foutent le camp et nous laissent faire notre course demain.

- Je leur demanderais plutôt de rester. Je couperais au Gaspard.

- C'est la frousse qui te fait dire ça ? Et si ça se passe bien, qu'est-ce que tu penseras demain de cette parole ?

- J'aurais la honte...

Elle découvre des amoncellements de pierrailles, des parois de roc, des pentes de neige où nulle verdure ne pousse. En bas, près du lac couvert de glace bleuâtre, le refuge, seule marque de l'homme dans ces parages déserts.

- C'est sympa, un refuge.

Elle vient de découvrir la valeur d'un refuge, ce qu'elle n'avait pu apprécier dans la cohue du Goûter.

- En face, ce glacier, il a un nom ?

- Le glacier du Clôt des Cavales. Ce large couloir qui monte vers le col juste à la limite du nuage, c'est le couloir du Diable. Il se fait.

Elle secoue la tête comme pour dire : il faut être maso pour s'engager sur une pente aussi verticale, toute en glace et avec des tremplins à vous envoyer dans les airs pour de longues secondes.

- Grimper là-dedans et avec un nom pareil, c'est pas le genre d'alpinisme qui me convient. Tu ne vas pas tout de même pas m'emmener dans des trucs comme ça demain ?... Heureusement, on va redescendre sous la pluie.

- On ne peut pas dire que tu as le moral, toi. Mais, nac nac... Regarde, regarde... Ça y est ! Hop, un rayon de soleil... Un coin de ciel bleu sur le Pic Nord. On a des chances de beau temps pour demain... Mais, même s'il fallait redescendre, tu ne trouves pas qu'être ensemble, ici, dans ce paysage fantastique, mérite l'effort qu'on a fait pour l'atteindre ?

- Pour moi, oui. Mais toi, tu serais déçu.

- Comme tu te trompes !

Elle est assise à ma gauche. Ma main derrière son autre épaule, je l'attire à moi pour lui demander si elle est contente, mais spontanément elle m'embrasse.

- J'aimerais qu'on reste ici longtemps. On y est si bien tous les deux.

Derrière notre rocher, à l'abri du vent montant de la combe, nous profitons de ce rayon de soleil inespéré. Depuis un moment une idée me trottait par la tête.

- Nathalie, je voudrais te poser une question. Tu as entendu Bouboule tout à l'heure. Es-tu d'accord avec lui ?

- J'en sais trop rien. Et toi ?

- Pour moi, il fait partie de ces gens pour qui l'amour est le grand destructeur de l'amitié. Ils mettent d'un côté l'amour, de l'autre l'amitié. Les deux ne peuvent pas coexister.

- Ils n'ont peut-être pas tort.

- Ils ont tort.

- Pourtant, la plupart du temps c'est bien ce qui arrive.

- Hélas oui, parce qu'on se trompe. Mais toi, comment peux-tu donner raison à Bouboule ?

- Je ne lui donne pas raison. Je constate que c'est souvent ainsi que ça se passe. L'amitié entre un garçon et une fille finit souvent dans un plumard.

Que Nathalie me tienne de tels propos me déconcerte.

- C'est pour me faire râler que tu dis ça ?

- Un peu... Mais Bouboule a raison dans un certain sens.

- Lequel ?

- Si le plumard est une étape vers la vie commune.

- Tiens, je n'y avais pas pensé. Mais Bouboule non plus. Pour lui l'amitié s'éteint dans le plumard pour ne plus laisser que le plaisir sexuel qu'il appelle l'amour. Quant à l'amour, le vrai, il ne doit même pas savoir ce que c'est.

- Et qu'est-ce que c'est ?

Elle me prend au piège car je suis bien embarrassé pour en donner une définition et toute réponse ira la toucher sur un point sensible. Cet Erick décidément n'en finit pas de se placer entre nous.

- L'amitié, l'amour... On peut en discuter à perte de vue et ça finit par devenir barbant. Chacun se fait son idée là-dessus. Je peux te poser la même question. Tu es aussi bien placée que moi pour répondre.

- Je ne sais pas, Michel. J'attends que tu me donnes ta réponse à toi. L'amitié, l'amour, tu sembles dire que ça peut aller ensemble.

Je ne sais que répondre. Ignorant tout de son histoire, je cours le risque de la décevoir, peut-être même de la choquer, car elle appliquera inévitablement ce que je lui dirai à son propre cas et moi au mien. Un temps de silence... Je voudrais la prendre par les épaules mais je suis censé émettre des idées valables pour tous... Elle s'est mise à sucer une herbe en me regardant.

- Il n'y a pas de différence de nature entre l'amitié et l'amour. Un amour qui ne repose pas sur une profonde amitié n'est qu'une amourette, même s'il fait souffrir. Inversement, quand deux amis ont vraiment de l'estime et de la sympathie l'un pour l'autre, quand ils sont toujours prêts à

s'entraider, chacun se sentant même capable de risquer sa vie pour l'autre, tu reconnaîtras qu'il y a quelque chose de l'amour là-dedans.

- J'y pensais... Continue.

- Alors si pareille amitié unit un homme et une femme, tu ne trouves pas qu'il est naturel qu'elle monte plus haut parce s'ouvre devant elle le domaine si vaste de la sexualité ?

- Tout à fait.

- Si l'amitié est une force dans la vie, si elle aide à franchir les obstacles, si elle pousse à se surpasser, si elle est déjà créatrice, l'amour l'est bien plus encore. Il est tellement créateur qu'il va jusqu'à faire naître des enfants. Tu vois, Nathalie, les gens comme Bouboule se trompent quand ils mettent d'un côté l'amitié et de l'autre l'amour. Finalement, l'amour est le nom que prend l'amitié quand elle relie un homme et une femme et les pousse à mettre leur vie en commun dans toute la mesure du possible, corps et âme, comme s'ils tendaient à ne plus former qu'un seul être, ce que ne permet pas l'amitié entre personnes du même sexe.

- Et l'homosexualité, comment tu la conçois ?

- Justement. Je pense que certains cas d'homosexualité, je dis bien certains cas, peuvent s'expliquer par une amitié qui va jusqu'à sexualiser deux partenaires du même sexe.

- Tu approuves ça ?

- Je n'ai pas à juger. J'explique.

- Alors, quand une amitié est très forte, il vaut mieux qu'elle ait lieu entre un homme et une femme. Elle peut se dépasser et mériter le nom d'amour.

- C'est ce que je crois.

Agenouillée sur les talons, son brin d'herbe toujours à la bouche, elle regarde du côté du Pavé, le visage mélancolique. J'ai peut-être eu tort de lancer la conversation sur un sujet trop brûlant pour elle. Mais je ne peux m'empêcher de continuer.

- Bouboule a peut-être raison. D'autres qui pensent différemment ont peut-être aussi raison. Ce qu'est l'amour ? J'en sais trop rien. L'amour, c'est un mot qu'on peut mettre à toutes les sauces. J'aime les frites, j'aime le rock, j'aime la mer, j'aime posséder le mec qui m'a fait une vacherie, j'aime flirter, j'aime n'importe quelle fille pour prendre mon plaisir avec elle, j'aime celui, celle que je suis sûr d'aimer toute ma vie, j'aime le Christ, Allah, Yahvé... Finalement chacun se fait sa propre définition de l'indéfinissable.

J'espérais m'en tirer sans danger par ces généralités mais Nathalie pose sa main sur la mienne et m'adresse son irrésistible sourire, le regard en attente.

- Alors dis-moi, Michel, pour toi, qu'est-ce que c'est qu'aimer ?

Me voilà au pied du mur. Elle tient absolument à savoir ce que je pense. Je me sens mal à l'aise, comme si je marchais sur un sérac branlant.

- J'ai eu des déceptions. Je suis exigeant.

- Moi aussi, Michel, je suis exigeante. Alors ?

J'hésite, tourne la question dans ma tête, trouve tout à coup la sortie.

- Ne jouons pas au chat et à la souris. La question, je te la pose aussi et, c'est ensemble que nous allons essayer de trouver la réponse.

- Bien joué, Michel, et juste par-dessus le marché.

Je me demande dans quelle mesure elle pense à Erick car je ne discerne aucune lueur de tristesse dans ses yeux, ce que j'interprète, peut-être à tort, comme un encouragement à donner le premier un début de réponse.

- Oui, je préfère qu'on se mette à deux pour une question aussi difficile. Pour moi, aimer, c'est tellement de choses... Aimer... Je ne sais pas... C'est avoir l'un pour l'autre le sentiment d'une présence constante,... Une sorte de sécurité dans laquelle on peut se réfugier à tout moment... Je m'exprime mal.

- Pas tellement. Moi, je peux ajouter que, lorsqu'on aime quelqu'un, chaque matin on se réjouit de la journée qui commence parce que l'autre va la vivre aussi. Quand on aime on participe à tout ce qui fait la vie de l'autre. On se voit dans ses yeux. On est joyeux quand il vous appelle. On est chagrin de son chagrin...

Tel le ciel changeant au-dessus de nous, son visage passe directement du sourire à la gravité.

- Je vais te faire une confidence, Michel. Quand Erick est parti, et ce n'est pas dans mes habitudes, j'ai regardé longtemps son avion jusqu'à ce que je ne le voie plus. J'étais très émue et même je continuais à regarder le point où il avait disparu depuis longtemps. Et la nuit je regardais les étoiles dans la direction de l'Argentine.

Au rappel du nom d'Erick, ma réaction a été d'abord d'agacement. Mais je reconnais la valeur de la confidence que cette fille secrète vient de me faire. Pour la première fois elle me parle de lui. Moi aussi j'aurais regardé partir l'avion et briller une étoile.

- Et tu sais comment cela a tourné. Etre monté si haut pour une fin aussi lamentable.

Ses yeux se dirigent de l'autre côté, vers le couloir du Diable, pour dissimuler son émotion. Je ne sais que faire. Je m'en veux d'avoir engagé la conversation sur un terrain pareil où elle devait fatalement retrouver sa peine alors que je me flattais de la mettre à l'abri dans mes montagnes. En rappelant le souvenir d'Erick, je ne fais que donner à ce type l'occasion de gâcher notre course. Quel crétin je suis !

Nathalie a dû comprendre ce qui se passait en moi car elle souffle son brin d'herbe et me dit résolument :

- On ne va pas faire de cas particulier. Allons jusqu'au bout. Il s'agit de notre conception de l'amour, quelle que soit notre expérience personnelle. On dit par exemple que l'amour est aveugle. C'est sans doute vrai...

Elle baisse légèrement la tête pour ajouter :

- Et pourtant...

Déjà Erick revient entre nous. "Et pourtant" signifie qu'elle ne s'est pas fait d'illusion sur lui, que c'est un garçon qui en vaut la peine, mais que... mais que... De nouveau je bute sur le mystère de son histoire avec ce type que j'estime guère. Mais, comme elle l'a dit, nous devons aller jusqu'au bout et j'attaque un nouveau passage de ce qui me semble de plus en plus une escalade.

- Moi, je me suis toujours élevé contre la conception de l'amour aveugle. Au contraire, si on aime vraiment quelqu'un, on l'aime tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, sans s'aveugler ni sur les uns, ni sur les autres, sinon cet amour est mutilé. Je ne dis pas qu'il faille adorer ses défauts. Au contraire, on doit l'aider à les dominer et en retour lui demander le même service.

- C'est précisément ce que je disais à Simone l'autre jour.

- Et qu'est-ce qu'elle en pensait ?

- Elle ne comprenait pas. Elle aimait Robert. Elle lui trouvait toutes les qualités. Robert ? Tu parles !

- Elle se prépare des déceptions...

Je me suis mordu les lèvres sur cette réplique en pensant qu'elle risquait d'y voir une allusion à son propre cas avec Erick. Mais elle a de la suite dans les idées et poursuit :

- Allons jusqu'au bout. Nous sommes d'accord sur le fait que l'amour vrai est exigeant. On ne peut pas aimer quelqu'un sans désirer qu'il soit plus beau, plus fort, qu'il se dépasse, et on veut être soi-même meilleur. C'est vrai ?

- Exactement. La pierre de touche de l'amour véritable, c'est cette exigence spontanée qui nous pousse à nous dépasser dans tous les domaines. Combien de sportifs battent des records parce qu'une fille les aime ? Combien de personnages sont devenus célèbres grâce à l'appui d'une femme de valeur ? Combien de savants, d'artistes n'auraient pas été aussi loin sans le moteur d'un amour ? Tiens, le véritable amour se reconnaît à ce qu'il est un moteur, pas un frein.

- L'expression est jolie, très masculine d'ailleurs.

Au fur et à mesure que nous avançons, le mystère d'Erick s'épaissit. Si telle est la conception de Nathalie sur l'amour, comment expliquer leur histoire ? Comment une fille aussi lucide a-t-elle pu se tromper à ce point sur un minable? J'hésite. Il ne faut pas qu'elle soupçonne la question que je me pose. La célèbre parole de Saint-Exupéry me vient en aide : "Aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction ". Et je me mets à traduire cette idée dans l'ambiance où nous nous trouvons.

- Aimer, Nathalie, c'est grimper ensemble vers le même sommet.

Elle retrouve son sourire.

- Grimper ensemble vers le même sommet, cela s'applique à tout dans la vie.

- Oui à tout. Et, pendant que nous y sommes, je dirais que l'amour n'a pas de limite. Aimer, c'est traverser l'adversité ensemble, la main dans la main, quelle que soit la situation et quoi qu'il arrive. C'est même là une des meilleures preuves d'amour. Tu ne trouves pas ?

- Une des meilleures preuves d'amour, oui.

Elle se détourne mais il n'est pas difficile de savoir pourquoi.

- Pardon, Michel, mais c'est tellement cela. Oui, aimer, c'est être capable d'aller avec l'autre jusqu'au bout du monde.

J'ai tressailli, prêt à bondir de joie, car elle m'avait adressé la même parole à la descente du Mont Blanc et, sur le moment, je n'y avais pas tellement prêté attention. Je ne m'étais rendu compte de sa valeur qu'au cours de mon retour de Genève.

- Je ne sais pas où va nous conduire cette discussion mais je découvre une fille extraordinaire...

- Non, Michel. Je suis une fille comme tant d'autres, ni plus, ni moins. Voilà tout.

Je suis un maladroit. Il est des pensées qu'il vaut mieux garder pour soi, même si on a une folle envie de les exprimer. Ici encore un souvenir me vient en aide.

- Un jour je grimpais avec un copain dans les Cerces. On avait décidé de faire cette escalade séparément. Tout de même, à un passage assez scabreux, il m'a demandé de l'assurer. Or, sur mon bout de vire, je n'avais aucune fissure où planter un piton, aucune saillie pour y placer un anneau de corde, pas moyen d'utiliser un coin, rien. Alors je l'ai assuré sur mes hanches. Il aurait pu dévisser, je le retenais. Mais, une fois la longueur terminée, je me suis demandé ce que j'aurais fait dans le cas où j'aurais vu que je ne pouvais pas le retenir. Au-dessus de ce vide, la question était bougrement impressionnante.

- Et alors ?

- Alors... C'est une nouvelle définition de l'amour.

- Je comprends : aimer, c'est ne pas lâcher la corde quand l'autre tombe et qu'on sait qu'on ne pourra pas le retenir.

Nous sommes restés muets, nous répétant sans doute l'un et l'autre ce qu'elle venait de dire. Puis elle me prend la main, me regarde et son visage de la gravité passe au sourire.

- Cette définition, Michel, je ne l'oublierai jamais.

- Telle que tu l'as exprimée, moi non plus. Tout cela est très beau mais, dis-moi, nous n'avons pas oublié quelque chose ?

- Quoi donc ?

- Au fait, s'aimer, ce n'est pas aussi faire l'amour ?

Je m'attendais à un sourire mais la vivacité de sa réaction me surprend.

- Oh alors là, Michel, mon opinion est bien arrêtée. D'abord, ce n'est pas le plus important. Ensuite faire l'amour en ne recherchant que son propre plaisir à soi, comme trop souvent, ce n'est pas aimer. Au contraire, c'est du pur égoïsme.

- Du pur égoïsme ? N'exagérons rien. Cela peut être un moment agréable entre copains par exemple. Mais heureusement on fait aussi l'amour en s'aimant.

- On s'aime en faisant l'amour. C'est, là aussi, puiser son plaisir dans le plaisir de l'autre.

- Alors, s'il arrive qu'on ne ressente rien directement, on jouit malgré tout du plaisir de l'autre?... Possible. Il paraît même que c'est le seul plaisir de certaines femmes frustrées mais aimant un égoïste qui ne pense qu'à lui.

- De plus d'une malheureusement. Pour les hommes, je me le suis demandé. A toi de me répondre.

- Qu'un garçon, qui un jour ne ressent rien, puisse s'arranger pour donner du plaisir à une femme qu'il aime, s'il l'aime vraiment, pourquoi pas ?... Puiser son plaisir dans le plaisir de l'autre, ça peut aller loin !...

- Ah oui ? Jusqu'où ?

- Jusqu'à jouir d'être cocu.

- Crétin ! On parle sérieusement et voilà que tout à coup...

J'avais bifurqué sur une plaisanterie pour échapper à une sorte de tension qui grandissait en moi à parler d'un sujet aussi brûlant avec cette fille pour qui je n'aurais certes pas eu besoin de faire appel à pareil dévouement. Encore que, si on creuse bien, est-ce totalement une plaisanterie ?... Mais passons.

- Une connerie de temps en temps, ça me va... Mais je retiens la formule : puiser son plaisir dans le plaisir de l'autre. Les deux s'ajoutent. Non, allez, pendant qu'on y est, soyons généreux. Parlons plutôt de multiplication, de la multiplication du plaisir de l'un par le plaisir de l'autre. Cette façon de s'aimer en faisant l'amour, Nathalie, elle te va ?

- Arithmétique à part, oui, à merveille.

- Pardon, mais je plaisante à peine. C'est bien en effet la meilleure façon de s'aimer, celle qui comble la sensualité et le cœur, celle qui exprime des sentiments durables... Des sentiments durables, cela m'amène à te poser une autre question : A ton avis, un amour, un vrai, tel que tu le conçois, ça peut durer combien de temps ?

- Tu me poses cette question alors que tu connais ma réponse.

- Je crois la connaître mais je veux tout de même l'entendre. Pour une fois que j'ai l'occasion de discuter de ces choses...

- Vraiment ?

- Oui, plus d'une fois j'ai essayé mais entre garçons cela tournait vite court. Un sourire narquois, un haussement d'épaules, un petit air niais de commisération pour ma naïveté et on passait à autre chose. Avec toi au contraire je me sens à l'aise et j'en profite... Tu vas me répondre qu'un amour peut durer toute une vie.

- S'il est vrai, il ne peut pas ne pas durer toujours.

- Au moins, toi, tu n'y vas pas de mainmorte. Alors tous ces amours passionnés qui disparaissent...

- Amour, au pluriel, c'est féminin.

Je bondis :

- Jamais j'ai pu blairer qu'on mette le mot amour au féminin ! Ça lui donne un petit air de mièvrerie à vous faire débecqueter. Rien à voir avec la force que ce mot évoque. Je n'admire pas les belles amours mais les beaux amours, pas les amours généreuses mais les amours généreux.

Elle se met à rire.

- J'ai eu un jour la même réaction d'un garçon qui m'a dit que l'amour ne pouvait pas plus avoir de féminin que le soleil.

- En français du moins. Donc je vois que je ne suis pas le seul. Alors tu m'expliques ?

- Parce que tous ces amours passionnés ne sont que de petites amours.

- Bien envoyé ! Chapeau !

- Une amie me disait qu'elle avait beaucoup aimé un garçon mais que maintenant c'était fini. Je lui ai répondu que si elle l'avait vraiment aimé, elle n'aurait pas pu le laisser tomber. Elle m'a regardé sans bien comprendre. "Mais c'est lui qui m'a laissée tomber". Je lui ai dit : "Alors il ne



t'aimait pas". Elle a réagi vivement : "Lui ? Oh si, et pas qu'un peu !". Moi je n'étais pas d'accord : "Alors, ou bien il ne t'aimait pas, ou bien il se faisait de toi un autre personnage et quand il a reconnu son erreur... Et sans doute toi aussi". Là, elle a paru comprendre. Elle m'a dit : " En effet c'est ce que nous sommes envoyé à la figure le jour où on s'est engueulés et que ça a craqué".

- Donc, si je vais au bout de ta pensée, pour toi le verbe aimer ne se conjugue pas au passé.

Elle sourit en haussant les sourcils en signe d'admiration.

- Voilà encore une formule que je vais retenir : aimer ne se conjugue pas au passé. Mais c'est tout à fait ça.

Un brouillard arrive, noyant les alentours. Elle se recouvre la tête de sa capuche.

- Tu frissonnes. On va revenir.

- Non, comme ça, ça va... Tu n'es pas obligé d'être toujours de mon avis.

- Au contraire, je suis heureux de te l'entendre dire. Quand Thilda m'a lâché, j'ai compris qu'elle ne m'avait pas vraiment aimé et que moi, je m'étais trompé. Ce n'était pas elle que j'avais aimée mais une femme idéale que j'avais cru reconnaître sous ses traits. Depuis, j'ai réfléchi et je me suis fait une idée de l'amour semblable à la tienne. Non, le verbe aimer ne se conjugue pas au passé. Sauf, bien entendu, si l'être aimé a disparu.

Nathalie me fait non de la tête.

- Comment non ?

- Si un jour quelqu'un te parle d'un être qu'il a perdu en te disant avec tristesse "Je l'aimais tellement", ou bien pour lui c'est du passé et il ne l'aimait pas vraiment, ou bien il se trompe de langage et il devrait dire : "Je l'aime tellement". Essaie donc de lui répondre : "Et maintenant vous ne l'aimez donc plus ?" et tu verras.

Un silence s'installe de nouveau entre nous pendant qu'une trouée de brouillard découvre le Pic Nord des Cavales. Je suis subjugué par la pensée de cette fille qui va plus loin que la mienne. Elle poursuit le cours de ses réflexions car elle murmure comme si elle se parlait intérieurement :

- Un amour qui se dément n'était pas un véritable amour.

Je ne suis pas loin de penser comme elle mais il arrive que ceux qu'on aime puissent changer et alors on ne les reconnaît plus.

- Sauf si l'être aimé n'est plus le même.

Elle réfléchit un moment, les yeux dans le vague.

- Si l'être aimé n'est plus le même, il n'empêche que l'amour qu'on avait pour lui n'en était pas moins vrai.

- Donc un amour véritable peut très bien mourir.

- Non, il reste vrai pour l'être aimé qui a disparu et qu'on aime toujours.

- Comme s'il était mort alors.

- En quelque sorte. Que l'être aimé disparaisse par mort physique ou par changement de personnalité, l'amour ne s'éteint jamais.

- Et si c'est celui qui aime qui disparaît ?

- Cela reste vrai pour l'autre.

- Oui, mais si l'autre ne l'aime pas.

- Alors où est le problème ?

- Tu as raison... Je t'avoue que tu m'apportes quelque chose.

Nous nous sommes embarqués dans une discussion où chaque mot pénètre en nous profondément et chacun le sait pour l'autre. Il me semble que nous grimpons vers un sommet et ce sommet, je veux l'atteindre, et je ne l'aurai atteint que si elle peut m'éclairer sur la question qui me vient maintenant à l'esprit.

- Alors, si je comprends bien, pour toi une femme qui a aimé vraiment, pardon, qui aime vraiment un homme disparu, ne peut plus en aimer vraiment un autre. C'est beau mais est-ce réaliste ?

- Mais si, elle peut en aimer un autre, et vraiment.
- On peut aimer deux personnes à la fois ?
- Parfaitement.
- Alors là, tu te contredis.

- Pas du tout. Une femme perd un homme qu'elle aime. Elle l'aime toujours. Elle en rencontre un autre qu'elle aime, mais vraiment, tout comme le premier. Pourquoi cela l'empêcherait-il d'aimer toujours le premier ? Et si le second aime aussi vraiment cette femme, jamais il ne l'empêchera de conserver vivant son amour pour le premier. Mieux, il se confondra avec le premier dont il sera le rajeunissement. Ce sera un élément de leur bonheur.

Je suis sidéré du chemin que nous avons parcouru. Il vaudrait peut-être mieux en rester là tant il y a matière à réfléchir et pourtant je me sens avide de pénétrer plus avant dans la pensée de cette fille que décidément j'admire de plus en plus.

- Vraiment, Nathalie, je n'ai jamais entendu quelqu'un parler comme toi et je ne crois pas me tromper en te disant que finalement nous sommes pleinement d'accord. Pour moi, l'amour est le sentiment fondamental, la source de tous les autres.

- Même des mauvais ? De la haine par exemple ?
- Aussi.
- Une sorte d'amour négatif en somme.
- Si on veut faire de l'algèbre, oui.

- Alors selon toi la haine, l'avarice, l'envie, la méchanceté, l'égoïsme, et le reste, tout cela tire son origine de l'amour ? Tu ne trouves pas que tu y vas un peu fort ?

- Non. Essaie de comprendre. Tout ce qui semble contraire à l'amour n'est en réalité que de l'amour déformé, perverti. Les bêtes ne sont ni haineuses, ni avares, ni envieuses, ni méchantes. Si elles sont cruelles, c'est que par nature leur sensibilité s'arrête à leur peau et elles sont obligées de tuer pour vivre mais elles le font sans cette haine qui est déjà un sentiment envers autrui. Des exceptions cependant à cet égoïsme originel lorsqu'elles vivent en communauté et surtout lorsqu'elles s'intéressent à leur progéniture. Là, déjà, la conscience de l'animal commence à dépasser l'individu. Avec l'homme tout change. Sa sensibilité déborde largement de lui-même et il devient capable d'aimer. Mais par le fait même il devient aussi capable de pervertir ce sentiment ou de le confiner en lui seul jusqu'à la pourriture et alors la perversion d'un sentiment aussi puissant devient terriblement dangereuse.

Nathalie ne s'estime jamais obligée de répondre tout de suite alors que tant d'autres, pour ne pas laisser un trou dans la conversation, disent n'importe quoi.

Et moi je lui ai donné le temps de réfléchir en me levant pour regarder du côté du refuge si quelque indice laisse prévoir que c'est l'heure de rentrer.

- Ça se tient, Michel. L'amour peut être regardé comme le sentiment fondamental par excellence, celui qui caractérise le mieux les hommes, le seul qui les rende profondément heureux. Tu l'as dit : il ne peut souffrir aucune altération. Le véritable amour est pur comme une eau de roche.

- C'est joli. C'est vrai. Mais l'amour, c'est plus que cela.

Elle me lance un coup d'œil sceptique comme si je plaisantais.

- Que l'amour soit pur, généreux, spontané, clair comme une eau de roche... et tu n'es pas satisfait ?

- Cela t'étonne, j'en conviens. Mais j'ai eu des déceptions amères et j'ai réfléchi. Aimer n'est pas qu'un sentiment, si pur soit-il, sinon il ne serait pas cette force que toi et moi nous sommes d'accord pour reconnaître en lui. Il ne peut être une force que s'il engage l'être tout entier, oui l'être tout entier, cœur, intelligence et volonté.

Elle a un mouvement de déception que j'attendais.

- Voyons, Michel ! Un amour de raison, un amour auquel on se force, mais ça n'a rien à voir avec la fraîcheur, avec la jeunesse, avec la générosité d'un sentiment qui vous pousse avec tant de bonheur vers qui vous aimez.

Je m'étais levé. Je m'agenouille de nouveau devant elle et lui prends les deux mains en la regardant bien dans les yeux.

- Nathalie, tu te trompes, comme je me trompais moi aussi avant. Ce sentiment spontané, frais, jeune, généreux, tu ne trouves pas que c'est magnifique lorsque la raison l'approuve, qu'elle lui dit : Mais oui, vas-y ! Tu ne trouves pas qu'il est impossible d'aimer vraiment sans qu'on veuille, oui, qu'on veuille de toute sa volonté, aimer le plus longtemps possible, toute la vie même ?

Elle me lance un regard stupéfait où se lit le soulagement puis l'épanouissement et elle se met à rire.

- Oh toi alors ! Mais c'est vrai, Michel, c'est vrai !

- Si un garçon te disait : "Je voudrais t'aimer encore mais, je n'y peux rien, mes sentiments ont changé". Qu'est-ce que tu penserais de lui ?

- Comment ça se dit, gourde, au masculin ? Il ne sait pas ce qu'il veut.

- Pas beaucoup. En fait il n'était qu'amoureux. Ça ne suffit pas pour aimer. Il y a même une sacrée différence entre être amoureux ou amoureuse et aimer. Et maintenant si une fille te disait : "Ce type, je reconnais que c'est un salaud. il me dégoûte. Mais c'est idiot, je l'aime. Je n'y peux rien. C'est plus fort que moi", que penserais-tu de cet amour ?

- C'est comme si elle lui disait : "Je t'aime mais c'est nerveux".

- Oh, marrant comme formule ! Pourtant il y en a qui disent que c'est ça, le pur amour, celui qu'on éprouve malgré soi. J'ai entendu une fille dans ce cas-là dire d'elle-même qu'elle était une gourde, preuve qu'elle était lucide, car c'est bien le mot. Elle savait donc qu'en fait elle ne l'aimait pas et d'ailleurs elle n'a pas tardé à se libérer. Autre chose. Si un garçon disait "Je t'aime pour trois mois", tu vois la tête de la fille ?

- Un mufle, mais en fait, intérieurement, pas mal de gens le pensent.

- Parce que leur amour n'est que feu de paille. Une fille qui n'est qu'amoureuse d'un garçon ne l'aime pas vraiment. Tu crois que c'est avec un amour pareil qu'on peut aller ensemble jusqu'au bout du monde ?

- N'insiste pas, Michel, j'ai compris. On aime vraiment quand le sentiment propose, quand l'intelligence approuve et quand la volonté consolide.

- J'allais dire "bétonne" mais c'est une déformation professionnelle. Tu viens d'exprimer parfaitement ma pensée. Pourtant il arrive que le parcours soit inverse. Une rencontre parfaitement neutre sur le plan affectif, mettons sportive, amène deux êtres à se découvrir l'un l'autre, puis à s'estimer, puis à s'admirer. Alors ils se sentent attirés par un sentiment réciproque qui va en...

- Oui, dans ce cas l'intelligence propose, le sentiment s'allume, la volonté bétonne, comme tu dis. Il me semble même qu'un tel amour ait plus de chances de durer. Qu'en penses-tu ?

- Probable. J'ai un collègue qui a épousé sa secrétaire en suivant le même parcours. Ils se sont rencontrés dans leur milieu de travail. Ils se sont estimés pour avoir traversé ensemble, en parfaite collaboration, pas mal de difficultés. Ils ont éprouvé l'un pour l'autre un amour très profond. Finalement ils ont tout plaqué pour aller vivre en Israël... Oui vraiment, ils étaient faits l'un pour l'autre... Tu vois, Nathalie : le sentiment est sans doute l'élément capital, celui qui apporte le bonheur, mais, seul, il est variable, vulnérable. Il a besoin d'être conforté par l'intelligence et protégé par la volonté. Aimer, c'est s'investir tout entier. Je t'aime, je sais que j'ai raison de t'aimer et je veux t'aimer toujours. Ainsi l'amour est complet. Il domine toutes les situations. Il renverse tous les obstacles. Il supprime l'éloignement. Il anime les silences. Il gomme toutes les fautes. Il ne vieillit jamais. Avec lui aucun malheur n'est définitif, aucune peine inconsolable. Avec lui on peut partir allègrement pour le grand voyage de la vie, un voyage qui sera heureux, même contre vents et marées.

- Je t'admire, Michel. Les autres, quand ils sont déçus, ils ne croient plus à rien. Toi, au contraire, tu t'élèves davantage.

Je me suis laissé emporter mais, je ne sais pourquoi, avec Nathalie il fallait que j'aille jusqu'au bout de mes convictions les plus profondes, celles qu'on n'avoue à personne. Elle a repris son visage grave. Elle me regarde de ses yeux lumineux. Pour masquer ma confusion, je réplique sur un rire moqueur :

- Et toi, Nathalie, tu es une fille capable d'aller jusqu'au bout du monde.

- Sauf que le monde n'a pas de bout, heureusement. Disons plutôt jusqu'au sommet d'une montagne.

- Alors, ça, ça me plaît ! Donc demain, ton Gaspard...

Elle se met à rire à son tour.

- Ça y est, j'ai trop parlé. La prochaine fois, je me tairai, là !

- Trop tard. Tu es coincée, ma fille.

Les masses molles de brouillard qui tantôt nous cachaient le ciel, tantôt nous le découvraient, les touffes de fleurettes qui poussaient dans la pierraille près de nous, on ne sait trop comment, les quelques choucas qui se jouaient des courants d'air pour se poser net sur des bouts de rochers, se doutaient-ils de ce que ces deux-là se disaient, assis à grelotter sur l'herbe farcie de cailloux ?

- Tu en as des copains ou des copines à qui tu as parlé de tes idées ?

- Comme aujourd'hui ? Non, Michel. Tu es le seul.

- Comme aujourd'hui, toi aussi, tu es la seule.

Donc Erick lui-même n'avait pas eu droit à ses confidences ou du moins pas encore. Pourquoi ? Peut-être parce qu'avant leur rupture elle n'avait pas eu de si graves motifs de réflexion. C'était une question que je ne pouvais lui poser mais, sans avoir la réponse, je comprenais mieux qu'elle puisse l'aimer encore.

- Depuis un moment on nous fait signe de rentrer. Allez, debout.

Je l'ai aidée à se relever.

- J'ai beaucoup aimé cette conversation.

- Moi aussi. On peut dire qu'avec toi il faut toujours aller jusqu'au sommet de tout.

Je m'étirais, les bras en l'air.

- Sais pas, mais pour ce soir nous sommes déjà allés très loin.

Son sourire me remplissait de joie. Nous rentrions la main dans la main, plus pour matérialiser notre accord que pour nous aider à franchir les blocs et la rocaille. Ce soir où les glaciers prenaient une couleur violette, où nous respirions un air léger, où je serrais avec émotion cette main chaude dans la mienne, ce soir m'apportait un bonheur trop grand pour que je me risque à le briser par trois petits mots qui me couraient par la tête. Je savais ce que je représentais pour elle. J'étais sûr qu'elle aussi était profondément heureuse.

Un banc de brume arriva sur nous dans un coup de vent glacé. On ne voyait plus rien. Progressivement le refuge réapparut, d'abord estompé, lointain, puis il reprit ses couleurs et redevint tout proche. En arrivant, elle me lâcha pour me précéder en serrant le col de son anorak sur son cou et se protéger du froid soudain revenu, un peu empêtrée dans ses sabots trop grands. Pendant la descente, nous n'avions pas prononcé un mot.

Dans le refuge il fait chaud et Nathalie, penchée sur son potage, a les joues rouges. Repas abondant : ce bouillon auquel elle ajoute du pain, un plat de riz copieux avec des biftecks épais, du fromage, de la confiture. Nous bavardons avec nos deux voisins qui vont faire demain la Pointe des Aigles, un peu plus haut que le Pic Nord des Cavales. Ils nous offrent du vin, ce que pour ma part j'apprécie. Au radiotéléphone, l'une des gardiennes demande la météo. "Orages et bourrasques dans la nuit et sur le matin. Eclaircies dans la journée. Isotherme zéro à 2.500 mètres en fin de nuit, à 3.500 dans l'après-midi".

Autour de nous on rit. Certains parlent de grasse matinée. Personne apparemment ne croit plus au beau temps.

- Qu'est-ce que tu décides pour demain ?
- S'il fait du mauvais temps cette nuit, on part pour le Gaspard.
- Tu es têtue.
- Non, réaliste. Après la pluie, le beau temps. Le ciel a encore toute la nuit pour se purger.

La gardienne qui nous avait accueillis s'approche :

- Vous maintenez le Gaspard ?... Alors on vous réveille à quatre heures.
- Ça va. Merci.
- Vous savez que vous êtes les seuls ?
- On préfère.

Nos deux voisins jettent un regard admiratif sur Nathalie. Le plus gros des deux me demande :

- C'est dur, ce que tu vas lui faire faire ?

Je dois faire attention à la mettre en valeur mais sans l'inquiéter.

- Dur ? Disons plutôt... long. Si le temps se rétablit, il n'y a rien qui puisse l'arrêter.
- Bravo !

L'autre, un petit barbu au regard passant par-dessus ses lunettes, déclare :

- C'est là où il y a un grand rappel à faire sous le sommet.
- Ah non, tu te trompes de course. Mais, même s'il y avait un rappel, avec elle, pas de problème.
- Elle n'a pas peur que ça casse ? plaisante le premier.
- Tu parles ! Avec une corde garantie 1.200 kilos...
- En casser 2.400, il faudrait le faire.

Mais l'autre secoue la tête. Il n'est pas d'accord.

- Comment tu comptes ?
- La corde en double, ça fait bien deux fois 1.200 kilos.
- Mais elle est pas partout en double.
- Comment ça ? Un rappel a bien deux brins ?
- Peut-être, mais au-dessus de l'anneau, il y en a qu'un.
- Qu'est-ce que ça change ?
- Ça change tout. La preuve...

Le barbu tire un lacet d'une chaussure à côté de lui et le fait pendre par le milieu sur sa fourchette.

- Au-dessus de la fourchette il y a bien qu'un brin, non ?

Nathalie commence à rire discrètement.

- Mais qui tire des deux côtés, comme chaque partie de la corde. Ça fait bien le double de résistance.

- Non.
- Pourquoi ?
- Une corde faite pour porter 1.200 kilos ne peut pas en porter le double.
- Mais elle peut en porter le double si elle est double.
- Double partout, oui, mais pas dessus la fourchette. Ça se voit, non ?

Nous nous détournons, Nathalie et moi, pour masquer nos rires. Je sens que nous n'allons pas tenir longtemps. Le gros réfléchit. Il trouve soudain l'argument irrésistible qui va emporter la conviction de son contradicteur.

- Ecoute. Tu as une corde qui porte cent kilos, pas plus. Cent. Tu piges ?
- Oui.

- Tu l'accroches à un piton planté dans un mur et tu y fais pendre un poids de cent kilos. Attends, je te fais un dessin... Voilà. Elle casse pas. Pourquoi ?

- Parce qu'elle peut tirer cent kilos.

- Bien. Maintenant remplace le piton par une poulie et plante ton piton à côté d'elle horizontalement et accroches-y la corde. Comme ça, tu vois ? Il y a combien de kilos qui tirent le piton ?

- Pareil, cent.

- Bien. Maintenant, au lieu de mettre le piton à côté de la poulie, mets-le au-dessous. Comme ça, tu vois ? Le piton cette fois est tiré vers le haut. Vu ?

- Oui.

- Et il y a combien de kilos qui le tirent vers le haut ?

- Pareil, cent.

- Très bien. Maintenant, si au lieu du piton, tu suspends à la corde qui tire vers le haut un poids de cent kilos, ce sera bien pareil ?

- Pareil, oui.

- Donc ta corde tire bien cent kilos ici et cent kilos là. D'accord ?

- Oui.

- Cent kilos plus cent kilos, ça fait bien deux cents kilos ?

- Oui.

Et le bon gros, radieux de sa démonstration, de conclure :

- Donc, tu vois, ta corde a bien la force de porter deux cents kilos.

- Non.

- Et pourquoi ?

- Parce qu'une corde faite pour tirer cent kilos peut pas en tirer deux cents.

Les larmes viennent aux yeux de Nathalie qui détourne la tête. Les coudes sur la table, je me cache le visage dans mes mains. Et l'autre de s'écrier:

- C'est bien évident tout de même !

Du coup un fou rire nous prend, impossible à contenir. L'autre se vexe.

- Y a pas de quoi rigoler ! C'est comme ça qu'on se tue en rappel ! Moi, je sais ce que c'est. J'en ai fait des milliers.

Son ami, découragé, rend les armes.

- Allez, mange ta soupe.

Dès que leur attention est détournée, Nathalie, son mouchoir à la main, me glisse à mi-voix :

- Alors ? Pour toi la montagne a toujours toutes les vertus ? Même celle de rendre intelligent ?

Au-dessous du refuge, près du cabanon des toilettes, coule à plein tuyau une eau glaciale qui permet de faire un brin de toilette. Je m'y lavais les mains et le visage quand une double lueur jaillit derrière moi du côté de la Bérarde. Les secondes passent pendant que j'agite les mains pour les dégourdir mais aucun roulement de tonnerre ne vient troubler le silence qu'anime seulement le bruit du torrent des Cavales. Une autre lueur plus vive au moment où j'arrive devant la porte du refuge, en même temps que deux gars, sac au dos et lampe au front, qui vont grossir notre nombre. Les orages annoncés pour la fin de la nuit et le matin éclateraient-ils plus tôt que prévu ?

- Nathalie, des éclairs.

- J'en ai vu aussi. Alors qu'est-ce que tu prévois ?

- Tu as remarqué quelque chose ?

- Non. Quoi donc ? Il ne fait pas froid en tous cas.

- Justement. Cette température qui remonte, l'altimètre aussi. Un bon orage pendant la nuit et demain il fera beau.

- Alors, le Gaspard, il faudra que je me le fasse.

- Et oui. Et moi aussi. Saleté de beau temps...

On rit mais on n'est sûr de rien et le mieux est d'aller se coucher.

Nous portons nos sacs au fond, près de nos couchettes, et nous en tirons le nécessaire pour la nuit. A la lueur de ma lampe, je cale l'altimètre à la cote du refuge : 2.480 mètres. Je verrai ainsi demain dans quel sens il aura bougé.

Nathalie veut garder sa gourde près de son polochon. Nous quittons nos vêtements pour enfiler nos pyjamas. J'ai conseillé cette méthode à Nathalie. La plupart des alpinistes ont gardé l'habitude de coucher tout habillés alors qu'en pyjama on dort comme dans un lit. Sous les feux croisés de nos lampes, j'aperçois son visage attentif pendant qu'elle se confectionne un oreiller avec son anorak par-dessus son polochon. En cela aussi elle m'imité. Nous nous enfilons enfin avec délices sous les mêmes couvertures et nous éteignons nos lampes.

C'est la deuxième fois que je dormirai près d'elle. J'en suis joyeux et attendri. Or, si au Goûter le froid et l'inconfort nous paralysaient, ici...

- Tu te rappelles la cabane du Goûter ?

Elle devine mes impressions car elle coupe court en m'embrassant.

- J'y pensais. Dormons vite, Michel.

Et elle se retourne vers la cloison en me serrant la main.

- Bonne nuit, Nathalie. Fais de beaux rêves.

- Oui, des crevasses, des pierres qui arrivent, des séracs qui cassent.

- Tu oublies la foudre parce qu'elle ne te fait plus peur. Tiens, à propos de séracs, celui du Mont Blanc s'est écroulé. A la place de la crevasse, il y a une pente facile que la trace franchit sans interruption.

- Il s'est écroulé quand ?

- Tu vas rire. Le lendemain de notre passage.

- Oh, le salaud ! Et il me dit ça maintenant ! Je reste ici demain.

- Il n'y aura aucun sérac au-dessus de nous dans toute la voie.

- C'est vrai ?

- Juré. Allez, mets un film de jolis nuages et de ciel bleu et dors vite.

Moi, je ne dors pas. Je pense à notre conversation au milieu des rochers qui a pour moi une réelle importance. Si elle n'a pas dit de telles choses à Erick, alors qu'elle l'aimait ardemment et qu'elle allait réaliser son rêve de vivre avec lui en Argentine, c'est peut-être parce qu'elle vient seulement de mettre au point sa conception de l'amour sous l'influence de son chagrin. Les esprits inférieurs, quand ils sont blessés dans leur amour, ne croient plus à rien. Les esprits supérieurs, quand ils sont blessés dans leur amour, portent celui-ci à un niveau plus élevé. Je peux classer Nathalie parmi les esprits supérieurs. Elle le mérite mieux que moi. Et je comprends aussi qu'elle puisse m'aimer, bien qu'elle ne me l'ait encore jamais dit, sans cesser d'aimer Erick. Vraiment cette fille qui dort à côté de moi est d'une classe sans égale et je dois bien reconnaître que mon sentiment pour elle n'a rien d'étranger à l'amour. Je caresse ses cheveux. Elle dort si proche de moi ce soir. Je me tâte pour savoir si je dois être heureux... Mais oui, imbécile !

Le vent s'est levé. On sent ses coups de bélier sur la paroi ouest du refuge. Des lueurs d'éclairs passent par les fenêtres. Un roulement sourd de tonnerre se promène de montagne en montagne. L'orage approche. Comme l'orage est agréable quand on est bien à l'abri dans un refuge ! Et ce soir Nathalie est en sécurité auprès de moi. Il me semble que je la protège. J'en suis heureux, profondément. Mais dort-elle ou écoute-t-elle, en retenant comme moi son sommeil, les rafales de pluie que le vent projette contre la fenêtre et les coups de tonnerre qui se rapprochent. D'un doigt je caresse ses cheveux. Elle dort. Le rythme ternaire de sa respiration ne trompe pas. Je souris en prononçant doucement son nom et je me laisse glisser lentement dans le sommeil.

On secoue mon pied. Une lueur filtre à travers mes paupières.

- Hé, levez-vous ! C'est quatre heures. Il fait beau.

- Merci.

Oh, ce "il fait beau" ! Je vois des chaînes de montagnes inondées de soleil.

- Nathalie, debout ! Il fait beau.

La lampe de la gardienne a disparu. Nous allumons les nôtres.

- Tu as bien dormi ?

- Oui, mieux qu'au Goûter.

- Tu vois qu'un refuge peut être confortable.

Pyjamas enlevés, nous enfilons nos chemises et nos knickers en nous tortillant car le plafond nous permet tout juste de nous asseoir.

- Un coup de lampe pour voir si on n'oublie rien. Oh, la gourde !

Celle-ci avait glissé entre le matelas et la cloison. Nous plions nos couvertures et nous partons, sabots aux pieds, en traînant nos sacs vers l'espace réservé aux tables. Les autres, promus à des courses moins longues, poursuivent leur sommeil.

Je vais faire un tour au dehors. Les étoiles brillent. Il fait froid, c'est bon signe. Quand je reviens, la gardienne a mis nos bols, le pain et des zinzins de beurre et de confiture sur une table qu'éclaire une bougie plantée sur une bouteille. Dans la cuisine, son poste de radio marche en sourdine. Elle nous apporte le café fumant qu'elle verse dans nos bols.

- La météo annonce du beau temps pour ce matin. L'après-midi, ça se couvrira avec risques d'orages en fin de journée sur le relief.

- Merci... Tu entends, Nathalie ? Regarde : mon alti a baissé de quarante mètres pendant la nuit. La course s'annonce bien.

En train de tartiner son beurre sur une tranche de pain, elle lève vers moi ses yeux qu'éclaire la bougie.

- Attention, Michel ! Ne m'en demande pas trop. Tu m'as dit que c'était une course longue et sur du mauvais rocher. Promets-moi que si c'est trop dur, on renonce.

- T'inquiète pas. Il n'y a aucun passage qui ne soit pas nathalifiable.

Elle sourit. Sa mine est fraîche et reposée. Elle a largement des réserves pour une bonne journée de montagne.

Nous avons enfilé nos chaussures, cérémonie toujours accomplie avec soin au matin des grandes courses. J'ai mes nouveaux stop-tout avec fermeture éclair sur le côté, ce qui m'évite le juron classique d'avoir à défaire des souliers bien lacés. Pendant que Nathalie met ses guêtres, je vais trouver la gardienne.

- On redescend directement sans repasser par ici. Alors je vais vous payer.

- Oui, mais on ne saura pas ce que vous êtes devenus. Arrêtez-vous au refuge de l'Alpe. Ils nous préviendront par radio.

- Promis.

Nous avons enfilé nos anoraks. On s'entraide pour se passer les courroies des sacs sur les épaules.

- Au revoir et merci. Bonne course !

- Merci. Bonne journée à vous aussi.

La porte refermée derrière nous, nous prenons nos piolets posés près d'un bloc. Je fixe celui de Nathalie sur son sac, la pointe en l'air avec, toujours, son bout de caoutchouc qui m'amuse. Elle porte son bonnet blanc à bandes bleues et rouges qui encadre un gracieux visage où, dans la lumière de ma lampe, les yeux rient.

- Comme la nuit est belle ! Tu entends les torrents ? Il va faire beau et, cette fois, nous sommes seuls. C'est vraiment chouette !

- Oui, mais tu m'as promis...

-... de ne pas te crever. Non, crever ça ? Mais ce serait un crime ! D'abord je le serais avant. Allez, en route !



Le trajet commence par une traversée de grosses caillasses, de pierres et de blocs non loin du lac dont la surface gelée luit doucement dans l'ombre. Sautant d'un bloc à l'autre, zigzaguant pour adopter le meilleur passage apparu dans la lumière de ma lampe, je ralentis dès que celle de Nathalie derrière moi s'éloigne. Au passage du torrent, il faut remonter vers le pont de neige emprunté la veille. Plus loin, nous dépassons les ruines du nouveau refuge. Ensuite la pente que nous traversons horizontalement devient franchement détestable, un grenouillis de gravier et de terre qui roule et dévale sous nos chaussures. Avec mon piolet j'ai taillé quelques pas et je veille sur ma protégée.

- Ne te fiche pas en bas. Se tuer ici serait trop con.
- Pourquoi ? Il y a des endroits pas cons pour se tuer ?
- Bonne réponse... A méditer.

Parvenus sur le dur, nous nous élevons vers l'est à flanc de pente en dessous des premiers contreforts du Gaspard à notre gauche. Le ciel pâlit. Sensiblement à notre niveau, à notre droite, de l'autre côté de la vallée, les pentes du glacier du Clôt des Cavales avec le couloir du Diable commencent à se détacher de la montagne obscure.

- Oh, Nathalie ! Vénus !

Derrière la croupe que je remonte, à droite de la crête plongeante des Pichettes, vient d'apparaître soudain ce pur joyau du ciel. La planète brille d'un éclat si vif que les étoiles semblent ternes.

- Comme elle est jolie !

L'aube s'éclaire vite et bientôt nous n'avons plus besoin de nos lampes. Pas un nuage mais, en bas, une brume traîne dans la haute vallée de la Romanche.

Faut-il monter à gauche par cette combe ou poursuivre notre marche de flanc ? Depuis six ans j'ai perdu le souvenir de cette partie du trajet. Je cherche mais de toutes façons nous serons arrêtés par les à-pic qui tombent sur le glacier Claire. Je me souviens que pour prendre pied sur celui-ci il faut remonter sur la gauche vers la base des contreforts. Je distance Nathalie pour lui éviter du cheminement inutile si de plus haut je m'aperçois qu'elle peut couper court.

Une première barre rocheuse apparue sous mes pieds m'amène à lui conseiller de prendre, d'où elle se trouve, la direction montagne. Un peu plus loin devant elle, une plaque de neige borde l'à-pic. Au lieu de la contourner elle s'y engage.

- Non ! Attention bon Dieu ! Pas sur la neige ! Y a de la place à côté !

Coup classique. La neige gelée est dure et glissante comme la glace. A peine est-elle inclinée que, sans piolet ni crampons, on sent ses pieds partir, on tombe et, assis ou sur le dos, tout doucement mais inexorablement, sans pouvoir s'accrocher par la pointe des souliers, les genoux ou les ongles, on s'en va vers le vide.

- Je n'aime pas quand tu cries.
- Pardon. Mais à certains moments, merde !
- Ça va. J'ai compris.

Je m'en veux de ma réaction mais l'incident sera vite oublié et il lui en restera une expérience.

Nous avons descendu un premier couloir raide et nous remontons en direction de la montagne. Mon parcours est hésitant et le temps passe. Je remarque une fois de plus que les passages difficiles laissent dans la mémoire des souvenirs remarquablement précis, parfois prise par prise, alors que les autres se confondent dans de vagues schémas. On se perd plus souvent dans les marches d'approche.

Je découvre enfin un gros cairn que je savais placé de façon à être vu par ceux qui remontent du glacier Claire et non par ceux qui s'y rendent. Un peu plus bas s'ouvrent deux couloirs. Celui de gauche me paraît le plus commode.

- Je descends devant. Pas la peine de s'encorder.

La désescalade est facile mais, vers la fin, le rocher est entièrement recouvert de glace miroitante. L'eau de fonte qui coulait en nappe aux heures chaudes a gelé pendant la nuit.

- Casse-gueule. On va poser ici un petit rappel. Pas la peine d'assurer. A moi de descendre le premier.

Je choisis la corde d'attache qui me servira plus bas, la pose en rappel derrière un pointement lisse et je descends tandis que du haut Nathalie m'observe.

- A toi.

Elle se place correctement et lentement elle descend.

- Attention à tes pieds. Ça glisse.

Ils glissent en effet et elle se retrouve pendante, en position verticale. Je la recueille dans mes bras. Nous voici sur de grosses pierres au-dessus d'une pente de neige gelée.

- Crampons.

Nous avons posé les sacs et tiré le rappel qui coince un peu. Une fois de plus j'encorde Nathalie avec moi. Pour les pentes que nous allons gravir, le baudrier ne s'impose pas. Elle a détaché le piolet de son sac. Je la laisse se débrouiller avec ses crampons, même quand elle doit s'y reprendre à deux fois pour le premier. Elle n'aimerait pas que je l'aide.

- Allez ! Tu commences par descendre. Ça croche bien et je te tiens.

Malgré tout, elle pose craintivement son pied sur cette pente lisse. Les pointes s'enfoncent à demi car la neige est très dure. Elle se rend compte que ça croche solide et la corde que je tiens tendue la rassure. Le pas régulier est pris. A voir comme elle plante son piolet, on devine qu'elle en mesure l'importance.

Nous atterrissons sur un passage de pierres. Devant nous descend de la gauche le glacier Claire que nous abordons horizontalement.

- On enlève les crampons ?

- Pour si peu, non. Ne te tords pas les pieds.

- Ça use les pointes.

- Pas tellement. On est souvent obligé de les garder pour les escalades mixtes ou verglacées. On peut toujours les aiguiser après.

Au glacier, fini la direction est. J'ai repris la tête face à la pente, direction nord, mais bientôt je dois louvoyer. Et c'est la bavante de neige qu'on absorbe lentement, de biais, les anneaux de corde à la main, le pied aval passant à chaque pas par-dessus le pied amont. On monte à droite un moment, piolet à gauche, puis on monte à gauche un moment, piolet à droite. Nathalie suit en silence. Elle a pris quelques tours de corde à la main et j'entends le léger bruit de ses crampons et le piquage de son piolet dans la neige. Grâce à notre rythme lent et régulier, nous fournissons un effort continu sans nous essouffler et nous gagnons vite de la hauteur.

- Michel, un peu moins vite. Je m'essouffle.

Sans nous essouffler maintenant que j'ai encore un peu plus modéré notre marche, nous gagnons vite de la hauteur. Que de pierres sur ce glacier ! Il ne doit pas faire bon s'y aventurer aux heures chaudes de fin d'après-midi. Pour le moment, tout est figé par le gel. Un silence total. Mais, d'un instant à l'autre, ce silence peut être troublé par le tonnerre d'un sérac qui s'écroule ou par le sifflement et les chocs d'une arrivée de pierres.

Il me souvient d'un beau matin sur le glacier des Grandes Rousses où, pour couper court, nous passions sous des séracs anodins. Tout à coup un bruit se répercute dans la montagne et, en levant la tête, nous voyons monter dans le ciel bleu, par-dessus les séracs, une volée de pierres qui trace lentement une courbe gracieuse aboutissant droit sur nous.

- Alain, à gauche, vite !

Nous courons sur ce glacier heureusement uni.

- Stop !

Alain a bloqué net.

- Regarde-les bien venir.

Nous étions à l'écart du gros de la rafale. Il nous a suffi de nous déplacer un peu pour esquiver les pierres qui pouvaient nous atteindre. Depuis, je me méfie et, en remontant le glacier Claire, je regarde souvent en haut et surtout j'ai l'oreille aux aguets.

- Nathalie, si une pierre arrive...

- ... je la regarde bien venir.

- Et s'il y en deux ?

- Je mets au pluriel.

Elle est de bonne humeur et moi aussi. Oui, je la mènerai au sommet. Je mènerai au sommet cette fille pour laquelle je ressens un sentiment que je n'ose définir. Alors je serai comblé.

Peu à peu, en inclinant à gauche, nous parvenons sous une zone rocheuse. Là, il faut enlever les crampons. Je les fourre dans une poche de plastique et les fixe sur mon sac, prêts à resservir. De nouveau Nathalie veut que j'attache son piolet sur le sien parce qu'il la gêne sur le rocher. Moi, non.

Ici, pas besoin de faire des longueurs. On progresse les anneaux à la main, sans se presser, car la pente est assez rude. Nous atteignons la limite de l'ombre et la chaleur du soleil nous fait rentrer rapidement les anoraks dans nos sacs.

Un peu plus haut la corde tire. Nathalie a un problème. Je l'attends. Elle doit s'y reprendre à trois fois pour venir à bout d'un passage anodin.

- Je m'y suis prise comme un pied. Qu'est-ce que ça va être là-haut !

Au-dessus de nous les crêtes rousses se profilent dans le ciel.

- Où est le sommet ?

- Sur la droite. D'ici on ne peut pas le distinguer.

Nous voici de nouveau devant une autre pente de neige encore gelée. On pourrait l'attaquer de la pointe des pieds mais il vaut mieux perdre dix minutes et la remonter tranquillement en crampons.

- Tu as vu les séracs à droite ? Ils se sont écroulés plus loin.

Pendant qu'elle finit d'attacher ses crampons et qu'elle se met de la crème sur le visage, je regarde l'ensemble du glacier Claire qu'on voit d'ici dans sa partie médiane et inférieure. Nous aurions pu le remonter par sa rive gauche en faisant un ample mouvement tournant jusqu'aux pentes rocheuses terminales. Mais cet itinéraire, même s'il ne prenait pas plus de temps, ce qui reste à démontrer, est monotone et surtout il se révèle dangereux vu la quantité de pierres qui recouvrent la combe.

Nous gravissons lentement cette nouvelle pente jusqu'à la hauteur des séracs où nous prenons pied sur le rocher en contournant un petit redan. Nathalie souffle et s'essuie le visage.

- Il faut encore enlever les crampons ?

- Si tu veux les garder...

A voir l'étendue de roche qui nous domine, la question ne se pose pas. Son escalade demande quelque examen pour repérer les passages les plus faciles. Mon équipière peine un peu et, en deux ou trois endroits, je dois progresser par longueurs de corde. Nous nous retrouvons bientôt à la bordure du glacier, au-dessus des séracs, et nous suivons la croupe facile qui nous conduit au bas de la pente de glace raide qu'il nous faudra remonter pour atteindre la base du socle terminal.

Mais avant d'attaquer ce morceau, un coup d'œil à ma montre.

- Il y a longtemps qu'on marche. On va faire une pause ici. Sac à terre.

De beaux nuages se sont installés dans la vallée de l'Alpe et ils grimpent mollement contre les montagnes en se dissipant. Par-dessus le col Claire, que nous dominons maintenant, apparaissent les pointes des Cerces sous d'autres nuages tranquilles. Hier, nous n'espérions pas un temps aussi favorable.

Nathalie m'a tendu une orange et un paquet de biscuits.

- Contente ?

- Contente, oui, mais à quel prix ! Je suis crevée.

- T'y connais rien. Ton visage dit que tu es en pleine forme.  
- Pas mes jambes en tous cas. En bas du glacier, je répétais à chaque pas : "On ne m'y reprendra plus, on ne m'y reprendra plus, on ne m'y reprendra plus."  
- Et tu es là et on t'y reprendra, j'espère.  
- Touche du bois parce que là-haut... Je me demande par où on va passer.  
- Il y a le choix. A droite par l'endroit où la neige remonte le plus haut. Pas pour moi. Par ce couloir du centre bien dégagé de neige mais comment est la rimaye ? Ou par celui que tu vois à gauche. Il nous éloigne du sommet mais il a de la neige et cela peut nous faciliter les choses.

- Alors ?  
- Ça dépend de la rimaye. On le saura après ce bombement du glacier qui nous empêche de voir le pied des rochers.

Je m'assois près d'elle. On finit de grignoter. Elle débouche la gourde.

- Tu veux boire ?

- Non, pas soif.

J'aime lui voir faire le geste auguste du buveur, la tête en arrière.

- Si, une gorgée.

Elle me lance un sourire moqueur. Je ne suis pas dupe de moi-même et elle le sait. Je bois pour faire comme elle, peut-être même pour avoir le plaisir de poser mes lèvres là où elle a posé les siennes.

- Oh, Michel ! On est tout seuls dans la montagne.

- Tu ne t'en aperçois que maintenant ? Oui, tout seuls, quelle chance !

Le bras passé par-dessus son épaule jusqu'au-dessous du sien, je la presse contre moi, joue contre joue. D'un élan elle appuie ses lèvres contre les miennes et sourit. Nous sommes si bien tous les deux ici, tellement au-dessus des problèmes d'en bas. Quelle liberté !... Mais pas de romantisme : la course d'abord.

- Un quart d'heure, ça suffit. Allez ! On s'est restauré et tu es en pleine forme. Debout ! Ici, je te passe le baudrier.

Devant nous la pente de glace est raide et Nathalie aura besoin de toute sa science neuve. Je vérifie une dernière fois son baudrier et ses crampons. Une fois engagés, il serait peu commode d'avoir à en réajuster un. A son regard, je la sens inquiète.

- Il n'y aura pas de problème. On procédera par longueurs. Je cramponne jusqu'au bout de la corde, je visse une broche et je t'assure. Quand tu seras près de moi, la broche te servira d'assurance pendant que je ferai une autre longueur. Je visse une nouvelle broche et tu défais la tienne, tu l'accroches au mousqueton de ton baudrier et tu viens. Et ainsi de suite. Rappelle-toi les deux longueurs à la descente du Mont Blanc. Compris ? Bon, j'y vais.

J'attaque par les pointes avant, mon petit piolet piqué à chaque pas dans la glace.

- Bout de corde.

Déjà ? Je me retourne. C'est vrai. Je vois Nathalie au pied de la pente miroitante, très bas. Mes crampons solidement fixés dans la glace par quelques bons coups de pieds, une main accrochée au piolet, j'essaie de visser une broche mais je n'y arrive pas. Je m'en veux de n'avoir pas sorti mon marteau. Epreuve de tenue des crampons. O.K. Je peux libérer l'autre main. Quelques coups avec le piolet. Enfin la broche résiste au vissage et par le fer du piolet je la visse jusqu'à l'œil. Celle-là, elle tiendrait une vache. Mousqueton. La corde dedans. Je taille au-dessous de moi deux marches pour Nathalie.

- Houhou ! Tu peux venir.

Elle attaque résolument et monte régulièrement en regardant alternativement ses pieds et la glace. Peu à peu j'avale la corde. Quand elle approche, elle lève vers moi son visage et sourit.

- Ne t'arrête pas.

Elle arrive, essoufflée mais radieuse.

- Utilise les deux marches en dessous... Voilà. Une queue de vache au mousqueton avec ta corde...  
Bien. Te voilà en sécurité.

- Bououh ! C'est crevant !

- Tu es montée vite, dis donc ! Prends ton temps.

- Il y en a long comme ça ?

- Deux ou trois longueurs. Après, je vois que c'est de la neige. Elle est encore dure. Ce sera plus facile.

Effectivement, après ces longueurs, les pointes des crampons s'enfoncent solidement et il n'est plus besoin de broche. Un creux nous accueille d'où on peut examiner commodément la suite. A cent mètres une grosse crevasse baille, ornée de stalactites, sous un renflement du glacier qui m'empêche de voir une partie du trajet d'accès au couloir central. Par contre je vois en entier celui qui mène au couloir de gauche. Il faut donc opter pour ce dernier.

- On va monter maintenant de biais. Tu restes en sécurité ici.

Elle m'assure sur son piolet enfoncé jusqu'à la panne pendant que je monte en bout de corde et là, j'ai la chance d'aboutir sur une petite plate-forme horizontale de neige dure juste à l'extrémité d'une crevasse à ma droite, invisible d'en bas.

- Oh viens ! Un endroit épatant.

Elle m'a rejoint sans peine. Elle respire et sourit.

- D'ici, en une longueur, je dois pouvoir atteindre le rocher.

Mais au fur et à mesure que j'approche, j'en doute, d'autant plus que la pente est de nouveau en glace vive et devient très raide et il faut la parcourir de biais, ce qui est plus délicat qu'en montée directe.

- Bout de corde.

Merde ! Le rocher est à deux mètres à peine. Je me retourne sur la pointe des crampons, bien accroché au piolet.

- Est-ce que tu peux sans risque monter de deux mètres ?

- Oui.

- Examine bien les lèvres de la crevasse. Tu es sûre ?

- Sûre.

- Vas-y.

La corde se détend.

- Arrête et ne bouge plus.

Prudemment j'approche du rocher. Pas question d'aller le saisir d'un élan. C'est le coup défendu, la tentation au risque mortel dont tout alpiniste chevronné se méfie. Ici, assuré par Nathalie, je pendulerais en glissant sur la glace. Mais, même ce risque-là, je ne veux pas le courir. Nathalie, qui m'observe de loin, me donne un peu de mou et je peux enfin saisir de la main gauche une bonne prise puis une autre de la droite sans lâcher mon piolet et hop ! je suis sur le rocher, un franc et sympathique rocher bien dur. Pas d'aspérité où je puisse passer la corde. Un piton solidement planté dans une fissure du sol fera l'affaire.

- Tu peux venir. C'est tout bon.

Si elle faisait une glissade ici, elle décrirait un bel arc de cercle sur la glace, mais c'est ce genre d'incident qui démolit le moral et Nathalie n'a certainement pas envie d'en faire l'expérience. Je la vois en bout de corde poser minutieusement ses pieds dans mes pas et piquer coup par coup son piolet, tenu ferme de ses deux mains, dans le haut de la pente à hauteur de sa ceinture. Aux derniers mètres, elle trahit une légère inquiétude par ses coups d'œil répétés à la glace très inclinée, au piton, à moi. La voici enfin sur le rocher.

- C'est superbe ! Tu ne trouves pas ?

Elle est contente. Moi aussi. Fini la glace. Rien que du rocher jusqu'à la crête.

Nous enlevons les crampons que je secoue de leur neige et les place sur mon sac. Les laisser ici nous obligerait à refaire ce trajet si d'en haut le couloir central se révélait plus facile et surtout plus économe de notre temps.

Le casque réajusté, Nathalie lève la tête, se demandant visiblement par où nous allons pouvoir grimper. Je ne le sais pas moi-même. Il y a six ans, mon compagnon et moi, nous avons pu atteindre directement le couloir central.

Examinons les lieux. A gauche, notre couloir qui permettrait une montée pas trop difficile est encombré de neige, de pierres et de morceaux de glace et il constitue un bel entonnoir pour tout ce qui tombe des parois supérieures. Devant nous un mur présente quelques bonnes prises et, en approchant, j'ai vu d'en bas qu'il ne semblait pas constituer un obstacle redoutable.

- Je vais voir par-là.

Mais je ne me suis pas élevé de trois mètres qu'une prise me casse sous les doigts. On a beau s'y attendre, un tel incident jette toujours un froid dans le dos. Je grimpe lentement, éprouvant chaque prise de pieds et de mains, en cassant volontairement certaines. Plus haut, j'hésite. Une impression d'insécurité commence à m'envahir. En bas, le visage levé, Nathalie ne cesse de me surveiller.

- Pas évident par ici.

Elle me montre du doigt un endroit à droite non loin du couloir.

- Ça semble passer par là-bas.

- Bon. Je redescends.

Je ne suis plus qu'à un mètre d'elle quand une prise bleue me casse dans la main. Elle m'a immédiatement saisi le bras.

- Merci. Mais ne t'inquiète pas. Cela signifie seulement qu'il faudra faire attention à chaque prise que tu voudras utiliser.

Un coup pour rien. Ça arrive. Effectivement, sans aller dans le couloir même que je veux éviter d'autant plus que ce rocher est décidément mauvais, je parviens à escalader le mur avec plus d'aisance et je sors sur un emplacement d'où je peux cette fois assurer commodément Nathalie.

Elle grimpe bien, même plus vite que moi, sans trop hésiter sur des prises qui pourtant, constate-t-elle au passage, tiennent mal. Je lève la tête. Comment cela se présente-t-il plus haut ? L'endroit est un peu rébarbatif. On pourrait par la gauche atteindre une échine de roche qui se poursuit vers le nord en direction du sommet mais ce serait faire un grand détour. Il vaut mieux escalader par la droite un dièdre barré par un gros bloc coincé. Le passage ne présente pas de difficulté majeure. Je surmonterai le bloc et je poursuivrai jusqu'en bout de corde. Alors elle pourra venir.

Voilà qui est fait. L'arête que nous atteignons maintenant nous permet de voir une bonne partie de la face est sur laquelle va se dérouler notre voie d'accès au sommet. Ce ne sont qu'éperons et ravins encombrés de pierres qui constituent autant de dévaloirs. Je préfère nous voir seuls ici, du moins sans personne ni au-dessus, ni au-dessous de nous. L'altimètre indique 3.690.

- Plus que deux cents mètres de dénivelé.

- C'est trop dur pour moi.

- Mais non, ma biche. Nous allons bientôt arriver.

- Tu dis toujours ça.

Nous progressons par longueurs, surtout pour nous donner le temps de souffler. Il s'agit de surmonter des croupes et de passer des couloirs en traversant de biais cette pente rude qui offre des prises partout mais souvent traîtresses.

- Dégueulasse ce rocher. On s'y griffe. On s'y déchire. Fais attention.

Nathalie que je tiens de court me suit régulièrement. Elle peine mais elle ne sollicite pas la corde. Là-haut une nuée sort de la crête et s'effiloche. Une autre grimpe plus loin contre les parois de l'arête sud. Ce sont les nuages annoncés par la météo pour l'après-midi qui se préparent. Il est onze heures.

De temps à autre j'ai empilé quelques pierres. Ces cairns nous diront à la descente que nous sommes bien sur le trajet parcouru à la montée. Au fond d'une large gorge, je suis arrêté par des dalles. Impossible de les contourner sans faire un long détour. Nathalie garde le silence. Je me retourne pour voir aussitôt s'allumer son joli sourire.

- Comment vas-tu passer ?

- Par cette fissure. Ça doit sortir. Mets-toi de côté en cas de pierres.

Je peine, c'est vrai, mais je ne suis bloqué à aucun endroit et je débouche sur une pente au rocher lisse où l'assurance est difficile. La voix de Nathalie me parvient d'en dessous.

- Je n'aime pas quand je ne te vois pas.

- Peux pas faire autrement. Quelques mètres plus haut j'ai un bon becquet. J'y vais... A toi... Ohé, Nat, à toi !

Un oui lointain et la corde vient, s'arrête, me renseignant sur les difficultés qu'elle rencontre, vient encore d'un mètre ou deux, s'arrête.

- Tu peux me laisser un peu de mou ?

Je laisse filer lentement.

- Ça va. Assure.

Et cette fois la corde ne se fait pas prier pour monter. Je vois approcher un casque blanc puis émerger un visage rouge de sueur. Elle baisse la tête pour reprendre son souffle.

- Courageuse Nathalie, va. Ton supplice va bientôt finir.

- C'est le sommet là-haut ?

- Peut-être. L'alti dit 3.795. Moins de cent mètres à grimper. Cette fois on l'a. Repose-toi pendant que je fais cette longueur.

Je sais que je suis en bout de corde quand je la sens tirer. Cette escalade est plus pénible que difficile et le mauvais terrain nous incite souvent à nous crispier. On fait malgré soi partir des pierres, d'où l'avantage de monter en oblique. Malgré son silence je sais que Nathalie peine. Mieux vaut ne pas se presser maintenant que nous approchons du sommet. Pour rien au monde je ne voudrais que sa fatigue obnubile sa lucidité. Un Mont Blanc suffit.

Peu à peu nous approchons de l'arête dont ce pointement rocheux pourrait être le sommet.

- 3.860 !

- C'est le sommet ?

- Pas sûr.

- Oh moi, je n'irai pas plus loin.

On débouche tout à coup sur cette arête que borde de l'autre côté un à-pic obstrué de brouillards, un vrai chaudron qui bout mollement.

- Il ne faut pas s'arrêter. Je grimpe sur ce pointement. Tu m'attends ici.

Je me redresse. Merde ! Le vrai sommet est à une centaine de mètres plus loin. Pourvu qu'elle ne se décourage pas.

- Tu viens ? Ce n'est pas tout à fait le sommet.

- Il est loin ?

- Non.

Elle escalade lentement ce rocher qui, ici, est très sain. En arrivant, elle s'assoit, à bout de souffle.

- Oh, moi, je reste là et je t'attends. Vas-y.

- Pour si peu, pas question.

- Michel, n'insiste pas. Je suis crevée. N'insiste pas, c'est dit ?

Mes mains sur ses épaules, je détourne son regard de la cime.

- Tu vois le trajet que nous avons parcouru ? La vallée tout en bas depuis le Lautaret, la haute Romanche, la moraine, le glacier, cette dernière pente de rochers emmerdants. Ça en représente des efforts ! Et tu accepterais de te laisser arrêter par ce petit bout de rien du tout pour achever notre victoire ? Ta victoire, Nathalie ! Repose-toi une minute et on y va.

- J'aime mieux y aller tout de suite.
- Bravo ! Alors descends par-là.

L'arête n'est pas commode et on s'aperçoit vite qu'on n'a pas pris le trajet le plus simple. Au retour on franchira tout bonnement ce bastion par le flanc.

Montant, descendant les pointes désordonnées qui se succèdent, nous voici à une longueur de ce qui doit être le vrai sommet.

- Nathalie, à toi ! Passe devant.

Elle esquisse un sourire, me double, et, lentement, par une escalade facile, en se méfiant du vide à sa gauche, elle grimpe jusqu'au bout de l'arête. C'est bien le sommet. Du coup, grand soupir exténué.

- Ouf ! On ne m'y reprendra plus.

Et quand j'arrive vers elle :

- J'en ai marre, plus que marre !

- Hé bé, comme cri de triomphe ! Moi aussi, je suis crevé. Sale rocher ! Mais on y est, Nathalie !

Tu te rends compte ? On y est !

- Heureusement ! Je n'aurais pas pu faire un pas de plus.

- Tu as été formidable !

Elle a vite récupéré son souffle. Debout, un peu plus bas, de ses beaux yeux levés vers moi, elle cherche mon regard et sourit.

- Bon anniversaire, Michel.

Ma surprise est totale et c'est dit avec tendresse, si joliment dit. J'en suis bouleversé.

- Mais comment le sais-tu... ? Ah oui, ton service d'espionnage. Et dire que je n'y avais pas pensé.

Oh, c'est mon plus bel anniversaire : en arrivant sur un sommet, un sommet superbe, et à l'heure même où je naissais. Merci, gentille Nathalie.

- Merci à toi, Michel, pour m'avoir amenée ici.

Je suis touché. Ce souhait d'anniversaire et ce merci me paient amplement de tous mes efforts.

Elle se presse contre moi et appuie ses lèvres sur les miennes. Je ne sens plus ma fatigue. J'ai envie de chanter. Lala lalalala.

- Pourquoi la Symphonie Inachevée ? Curieux comme réaction.

- Sais pas, mais je suis content.

On s'assoit. J'entoure sa taille de mon bras. Silence. La nuée se déchiquette en dessous de nous. Un, puis deux choucas arrivent, hésitent, se posent. Ce vol stable dans les tourbillons de vent, quelle élégance !

C'est la première fois que Nathalie se trouve sur un haut sommet en état d'en apprécier la splendeur. Au Mont Blanc, elle était frigorifiée. Ici, elle a chaud sous un beau soleil que les nuées qui se dissipent à notre hauteur n'arrivent jamais à cacher complètement. Au contraire, après l'avoir un instant éclipsé, elles nous en renvoient de nouveau l'éclat à nous éblouir. A l'est la vue est suffisamment dégagée pour nous laisser voir les cimes suisses et italiennes, pas toujours distinctes des nuages, et surtout le sommet qui les surpasse toutes, ce sommet que nous avons fait nôtre.

- Il est royal.

Elle me tourne le dos mais je n'ai pas besoin de préciser.

- Pour lui aussi, merci Michel.

- Profites-en aujourd'hui que tu es en pleine forme.

- Oh, Michel, ce bleu !

Effectivement je regardais les profondeurs, les vallées, les cimes au loin et le jeu majestueux des nuages mais je ne pensais pas à lever la tête, sans doute parce que le soleil brillait avec éclat. Oui, ce bleu du Gaspard était intense, plus profond que celui du Mont Blanc, un bleu déjà méditerranéen. Le regard de Nathalie l'explorait dans sa croissance depuis l'horizon jusqu'au zénith.

- C'est vrai qu'en altitude on peut voir des étoiles en plein jour ?



- Je te dirais que j'ai souvent essayé. Même au sommet du Mont Blanc, je n'en ai jamais vu une seule. Tout de même une exception pour Vénus. Un jour de grand beau, à Belledonne, mes yeux sont tombés sur un point brillant, très haut dans le ciel. J'ai tout de suite pensé à Vénus. Au retour, j'ai vérifié. C'était bien ça. Un autre jour, en plein ciel bleu, juste après le premier rappel de la traversée de l'Etendard, j'ai vu un trait éblouissant partir du zénith en direction de la Meije et exploser en silence. Pas de doute, c'était un aérolithe. Mais les étoiles de midi, ici, dans les Alpes, à l'œil nu j'entends, pour moi c'est une fable.

Elle me tend la main par-dessus son épaule. Je la lui serre et nous restons une minute ainsi. C'est moi qui par une impulsion soudaine rompt le charme.

- On va manger. Qu'est-ce que tu nous sors ?

- J'ai soif d'abord.

De mon sac accroché à une pointe de rocher, je tire ma gourde. Elle boit quelques gorgées. Moi, je n'ai pas soif mais faim. Elle nous partage une orange, des biscuits, des fruits secs et nous suçons tour à tour un tube de lait concentré. Comme toujours la nourriture la plus riche reste dans les sacs. Le petit saucisson, si appétissant hier, ne nous dit rien.

Pendant que nous mangeons, assis contre une banquette de rocher, nous regardons dans notre dos, en vue plongeante, le nuage qui nous cache les profondeurs.

- Le Pavé, il est là-dedans ?

- Oui, un peu plus bas que nous. Sans le brouillard, nous verrions le lac et le refuge. Tout petits.

- Là-bas, c'est le Lautaret ?

- Oui. Nous y serons ce soir.

- J'aime mieux ne pas y penser.

Il faut dire que la vue panoramique du trajet à parcourir est impressionnante.

- Ça va mieux ?

- Oui, ma cheville me faisait mal mais ça passe. Quand je pense qu'il va falloir redescendre tout ça... Autant crever ici.

- Et pourtant ça se fera. Oui, ma cocotte.

Depuis un moment, j'examine les lieux et une question me trotte par la tête. Plus loin, la crête se relève à notre hauteur avant de casser net dans le vide au-dessus du glacier d'Armande.

- Je me demande si on est bien sur le vrai sommet. Regarde cette pointe. Elle pourrait être légèrement plus haute. Il faut y aller.

- Ah non, pas moi ! Vas-y si tu veux.

- Bon, j'y vais. Tu restes là.

Consigne inutile. Bien assise, les deux sacs et les cordes contre les genoux, elle n'a pas envie de bouger. Je me décorde, la prend en photo et, par les rocs de l'arête, je vais me planter droit sur la proéminence que je visais. Nathalie me semble tout à coup lointaine à travers un banc de brouillard qui est monté des profondeurs du chaudron mais tout de suite elle se dissipe dans le bleu du ciel. Cette fois, je suis sûr d'avoir atteint le sommet, qu'il se situe ici ou là-bas.

- Si ça ne te fait rien, Michel, j'aimerais mieux qu'on ne tarde pas à redescendre.

Elle exprime ainsi son inquiétude du retour. La joie du sommet atteint se goûte rarement dans sa plénitude au sommet lui-même. C'est sur le trajet du retour ou le soir, quand, les membres las, on apprécie avant de s'endormir en deux minutes le confort du lit, ou même plus tard, qu'un tressaillement vous secoue à la vision soudaine du sommet qu'on a été capable d'atteindre. La peine est oubliée. Le sommet s'illumine de joie. On sera heureux de le revoir en photos si toutefois sous l'effet de la fatigue on n'a pas eu la flemme d'en prendre. Je sais que Nathalie, de toute sa vie, ne passera plus jamais sur la route du Lautaret sans lancer un regard d'affection là-haut vers "son" Gaspard conquis avec un garçon qu'elle ne séparera plus de cette altière montagne. J'ai une fois de plus le sentiment que grâce à ce nouveau sommet je ne serai jamais oublié de cette fille courageuse.

Nous avons remis nos sacs sur notre dos. Je l'ai de nouveau embrassée.

- Avant de repartir, regarde bien de tous tes yeux.
- Pour ce qu'on voit...
- Méchante.
- Oh, le paquet de brume est passé. La Barre des Ecrins...

Nous ne l'avons pas vue longtemps. Cela m'a suffi pour m'en réjouir car c'est là que je veux l'y conduire le jour où elle m'aura dit... Stop, Michel !

Nathalie maintenant regarde les Pointes du Combeynod, très basses, celles, plus proches, du Nérot, des Pichettes. Le Pic de Neige Cordier dépasse un moment les nuages. Des Agneaux, on ne voit rien. Côté ouest, du chaudron qui bouillonne sous nos pieds au bas d'à-pic impressionnants, surgit mollement un nouveau banc de brume. Deux choucas, ouvrant et fermant les rémiges de leurs ailes selon des réflexes instantanés, planent au-dessus de cette mouvance en vol stationnaire.

- Michel..., une minute !

Pressée de repartir, elle a soudain conscience de l'instant exceptionnel du sommet atteint. Nous contemplons en silence l'immense paysage à travers les nuées qui dérivent. Mais déjà la minute est passée. Il faut s'encorder de nouveau et se remettre en marche. Les sacs pèsent lourd mais très vite on les oublie.

- Dire qu'on va regrimper tout ça avant la descente...
- Non. On va passer de flanc.
- Ah, je préfère.

Je reprends la tête quand nous arrivons près de notre faux sommet. Dire que ce soit commode serait exagéré mais, par de courtes cheminées et des petits murs, nous retrouvons bientôt un terrain plus facile. Il va s'agir maintenant de repérer notre voie de montée, celle dont on est sûr et qui n'est pas la voie normale. Voilà notre dernier cairn. Nathalie qui, à la descente, marche de nouveau la première se dirige vers lui puis elle suit un trajet que j'estime moi aussi le bon. On descend dans un ravin abrupt. On gagne une croupe.

- Et maintenant ?
- Direction générale : cette brèche peu marquée.

A la montée, en me retournant souvent, j'avais tâché de graver dans mes yeux les moindres détails de la voie telle que nous la verrions à la descente.

- Un cairn au-dessous.

Nous sommes trop haut. Il faut prudemment, sur des prises qui cassent, descendre un petit dièdre. L'une d'elle file sous le pied de Nathalie mais je tenais la corde tendue. Elle se reprend et parvient jusqu'au cairn.

- Je ne reconnais plus du tout le chemin.
- En sens inverse, l'aspect des lieux est tout différent.

La descente de biais se poursuit, régulière. Nous franchissons d'autres croupes, d'autres ravins jusqu'au moment où nous retrouvons sous nos pieds, plus tôt que prévu, le passage qui nous avait opposé une résistance. Il faut désescalader ce mur par une sorte de fissure. Nathalie s'y engage sans s'arrêter et elle parvient nonchalamment jusqu'au replat. J'en suis ébahi.

- Eh bien, bravo !

Elle lève vers moi un sourire content.

- A moi. Ecarte-toi de dessous.

Nous repartons en oblique et nous cheminons par des voies disparates quand, sous la main de Nathalie qui s'y appuie pour descendre un petit mur, un bloc casse, bascule lourdement contre sa cuisse qu'il repousse et tombe un peu plus bas entre deux dorsales de rocher où il s'encastre avec un raclement sourd.

- Tu es blessée ?

Pas de réponse. Elle se relève. Rien de grave donc. J'ai eu peur.

- Tu veux qu'on regarde ?

- Non. Allez, on marche.

Je n'aime pas la voir butée car cela signifie qu'elle a mal mais elle poursuit sa descente. Silence. Un peu plus loin j'essaierai de lui demander. Mais un peu plus loin, comme je franchis horizontalement une courte pente, ce sont des pointes de roc délitées qui cassent en même temps sous mes deux pieds et je tombe pesamment sur la hanche. Mais moi, j'ai crié à tue-tête : "Et merde ! Sale camelote de rocher !" La volée de pierres que j'ai déclenchée rebondit à grand bruit jusqu'au glacier. Mes doigts sont griffés et ma paume saigne.

- Va prudemment, Nathalie. On est bon comme horaire.

Le glacier, je suis tenté d'aller l'aborder par le couloir central qui me paraît bon. Il suffirait de repartir en sens inverse, en direction du Nord, sans cesser de descendre. Tentation que je repousse aussitôt car il me manque un élément d'appréciation capital, l'état de la rimaye. D'en haut on franchit toujours une rimaye, même si elle baille ou surplombe, mais à quel prix de cordes et de temps perdu ! Je ne suis sûr que de notre voie à nous. Je laisse aller Nathalie.

- Un cairn droit devant.

Nous avons perdu les autres, sans doute parce que nous étions trop bas. La voie de montée retrouvée, il nous suffit de nous laisser guider de cairn en cairn jusqu'à l'endroit où la vue plonge dans notre cheminée. Voici en face de nous le couloir raide encombré de morceaux de glace et de pierres.

- C'est par-là qu'on est monté ?

- Eh oui. Tu vois le gros bloc coincé ?

- Moi, pour m'y reconnaître...

- Descends. Je tiens.

Elle place correctement les doigts et les pieds sur les meilleures aspérités visibles puis, aux trois quarts de la corde, elle lève la tête, attendant que je lui dise ce qu'il faut faire.

- Passe sur le bloc coincé et va m'attendre sur l'autre pilier.

La courte longueur qui suit nous amène sur la crête du mur qui nous avait posé des problèmes ce matin. Tenant Nathalie de près, je descends avec elle sur le bord, me penche, cherche notre voie de grimpe. J'en avais déjà minimisé la hauteur car la dalle d'arrivée m'apparaît bien plus bas que je ne m'y attendais.

- Michel, un anneau là-bas.

Je l'aperçois sous nos pieds, à notre gauche, contre une étroite vire. Nous y descendons et nous la suivons sur quelques mètres. Nathalie saisit la sangle passée dans le piton, y enfle le coude et je lui laisse le soin, ainsi assurée, de tirer de mon sac la corde rouge qui servira de rappel. Ce sera plus sûr que d'utiliser la seule corde d'attache. Sur cette vire étroite, tenu par mon ange gardien qui veille à mes mouvements calculés, j'ai passé le rappel. Nathalie s'y installe correctement mais elle n'arrive pas à faire glisser le col de sa chemise entre son cou et la corde. C'est à moi de le lui arranger.

- J'ai vérifié le piton et la sangle et j'assure. Tu peux descendre.

Elle hésite, calcule puis se décide. Ce petit rappel est vertical. Elle écarte suffisamment les pieds, bien penchée en arrière.

- Tu vois un des avantages d'avoir toujours une corde en réserve. En principe cette course se fait sans rappel.

Elle a elle-même tiré la corde, l'a lovée et elle a voulu la prendre dans son sac pendant que je sortais les crampons et détachais les piolets. Nous sommes à l'ombre. Ce court arrêt technique nous fait subir un petit vent aigre.

- Tu peux prendre ton anorak.

Elle l'endosse par-dessus son baudrier sans tirer la fermeture éclair. Un claquement derrière moi. C'est un morceau de glace qui s'est détaché du couloir et qui file à toute vitesse sur la pente lisse en dessous de nous. Il disparaît très loin derrière le bombement du glacier mais une gerbe

blanche indique qu'il a percuté les rochers qui affleurent. Un corps plus gros les aurait sautés et aurait poursuivi sa course Dieu sait où.

Voilà un coin où, en course solitaire, je me serais auto-assuré, n'en déplaise aux casse-cou un peu trop en vedette aujourd'hui. Je n'ai rien contre eux du moment qu'ils n'engagent qu'eux-mêmes. La montagne est notre dernier domaine de liberté et, au besoin, c'est au nom de cette liberté que je les défendrais. En retour j'attends qu'ils respectent ma conception selon laquelle une course en montagne n'a rien à voir avec un jeu de trapèze sans filet.

Prête à partir, à moitié tournée vers moi, Nathalie me regarde et attend.

- Pardon... Tu te rappelles la plate-forme de ce matin. Tu vas la rejoindre en suivant nos traces et tu t'y fixes. T'occupe pas de la corde.

L'assurant sur mes hanches faute de mieux, je l'observe qui s'éloigne en cramponnant la glace avec aisance. Elle a déjà parcouru sept à huit mètres en piquant à sa gauche, à hauteur d'épaule, la pente raide de son piolet...

- Merde !

Brusquement ses pieds ont dérapé, elle a glissé, pris de la vitesse, pour décrire le bel arc de cercle que lui imposait notre encordement. Bloquée au-dessous de moi en bout de corde, couchée sur la glace de tout son long, elle m'adresse un sourire triomphant.

- Je n'ai pas lâché mon piolet !

- Bravo ! Mais ça tire dur. Raccroche-toi au lieu de rire. Non, crampons d'abord. Je te tire. Allez viens.

A grandes tractions de mes bras, aidé par son excellent cramponnage, elle a tôt fait de me rejoindre. Pas la moindre émotion. Je me laisse emporter par son fou rire. Mais la manœuvre est à refaire.

- Avec ton piolet tu as poussé la pente horizontalement. Résultat : la neige a foutu le camp... Non, d'abord plante ton crampon d'un bon coup et quand tu as vérifié qu'il tient, fais-en autant pour l'autre... Ton piolet à deux mains, juste pour ton équilibre. Si tu te sens partir, tu l'ancres d'un coup sec dans la glace.

Elle s'éloigne de nouveau, attentive, mais au bout de quelques mètres elle se retourne en riant :

- Je recommence ?

- Pour t'entendre dire merde ?

- C'est moi qui l'ai dit ?

- Oui. Pour moi c'est une première.

Elle rit encore mais elle a atteint la zone où l'inclinaison est moins forte. Peu à peu elle arrive à l'endroit où doit se trouver le replat de ce matin. Derrière l'ondulation du glacier, je ne vois que son buste. Je lui crie :

- Tu sais qu'il y a une crevasse.

- Oui.

Elle s'est arrêtée pour examiner les lieux. Elle met sa main en porte-voix :

- Je vais sauter l'axe de la crevasse. Du mou.

Sage précaution. La neige est molle. Elle prend une marge de sécurité.

- Vas-y !

La corde a filé d'un bon mètre et je suis encore sur le rocher.

- Nathalie, la corde s'est allongée depuis ce matin. C'est un gag ?

- J'y ai pensé. Je suis sur un bon emplacement plus près.

- C'est bien !

Je vois d'ici son sourire satisfait mais elle ne voit pas la tête que je fais quand je sens sur quelle pointe je marche.

- Quel con ! J'avais oublié que j'ai planté un piton ici sur la dalle.

Tout incident en montagne comporte une leçon. J'ai demandé à Nathalie de m'assurer et je n'ai pas fait un pas sans être sûr du précédent, et plutôt deux fois qu'une, la pointe du piolet en garde.

Nous sommes de nouveau réunis. L'endroit est sûr. La crevasse s'ouvre plus loin et va en s'élargissant jusqu'à cette sorte de voûte où pendent d'énormes chandelles qui brillent dans l'ombre.

La dernière longueur en biais avant la descente directe s'effectue sans problème. Nous sommes ramenés dans le prolongement du couloir central que nous avons évité, et avec raison, puisqu'en approchant j'ai vu entre deux séracs que sa rimaye surplombait fortement.

- Maintenant on descend tout droit. Place-toi face à la pente. Utilise la pointe de ton piolet que tu plantes à pleines mains et les pointes avant de tes crampons. Une, deux, trois... Toujours deux points fixes pendant que tu déplaces le troisième... Attends. On va simplifier. Je vais nouer la corde rouge à la corde d'attache. Ça doit aller jusqu'au bout. Une broche suffira. Tu es bien calée ? Alors, tourne-toi. Je sors la rouge de ton sac.

Peu à peu, elle commence à descendre en jetant des coups d'œil sur cette vitre dont le bombement s'accentue. Une glissade ici vous projetterait comme un boulet de canon très loin en bas sur les aspérités du rocher qui vous déchiquetteraient au passage. Elle a le visage fermé de la crainte.

- Dommage ! Ici, tu ne peux pas te payer un pendule.

Le visage s'est éclairé d'un rire. Attentive, les yeux fixés sur la glace, éprouvant chaque coup de crampon, elle descend lentement, très lentement, selon le rythme que lui impose la fatigue sans qu'elle s'en rende compte. Dans l'anneau double, mousquetonné à la broche vissée à fond, la corde glisse par paliers successifs. Arrive le nœud qui va tout bloquer. Je prends de l'avance sur la seconde corde. Le mou a rattrapé Nathalie qui lève la tête.

- C'est le changement de corde. Continue.

Là-bas elle n'a pas encore atteint le rocher que j'ai épuisé la longueur disponible. J'avais sous-évalué la distance.

- Stop ! Tu as encore combien de mètres à faire ?

- Cinq à six mètres mais c'est de la glace pure.

- Alors accroche-toi et ne bouge plus.

- C'est fait. Je peux attendre.

- On va descendre ensemble corde tendue. Je récupère ma quincaillerie que j'accroche à mon baudrier. Maintenant va lentement et préviens-moi quand tu seras arrivée. File.

M'appuyant au piolet, face à la pente, je la vois très bas entre mes jambes, fixée à la glace luisante, comme sur une photo renversée.

Cédant progressivement à la tension de la corde, je me tiens prêt à résister à la secousse d'une glissade, pour le principe, car je ne doute pas de Nathalie.

- Arrivée !

- Alors écarte-toi et avale la corde à mesure.

Libéré, je peux aller vite. Piolet, crampon, crampon. Je chante : une, deux, trois, une, deux, trois... Les écailles de glace fuient en cliquetis sonores. Le rocher se rapproche. Un dernier pas en arrière et nous voici réunis sur le replat.

- Ouf ! Difficultés terminées.

- Pas trop tôt. Merci, Michel.

J'ai droit à une bise et même deux. Je suis en train de défaire mes crampons quand elle me fourre un gros chocolat dans la bouche. Puis elle contemple les pentes terminales et l'écharpe glaciaire que nous avons franchies.

- Ici, en montant, je croyais qu'on était presque arrivé. Si j'avais su ce qui m'attendait...

- Pf ! Tu te serais dit que tu ne pourrais jamais le faire et, tu vois, tu l'as fait.

- Non sans mal.

- Sans mal. A propos, le bloc,... tu es sûre que tu n'as rien ?

- Oh, juste un bleu.

Je n'ose pas lui demander de voir. Comme elle l'a reçu, elle doit sûrement avoir une ecchymose qui ne la gêne pas tant que les muscles sont échauffés mais qui la fera boiter demain. Pour le moment, elle est détendue et rassurée. Maintenant ce ne sont plus que descentes longues mais faciles.

Crampons et piolets accrochés aux sacs, anneaux de corde à la main, nous suivons la croupe qui longe la rive droite du glacier. Nathalie choisit elle-même les passages qu'elle prévoit les plus commodes, même si ce n'est pas toujours le cas, ce qui la fait rire.

Nous arrivons au niveau du bas des séracs, là où il faut traverser une large bande de neige. Elle s'arrête, me regarde :

- Crampons ou pas ?

- On est plus sûr avec.

Beaucoup d'alpinistes ici les rejetteraient. Moi, je suis un cramponniste convaincu pour plusieurs raisons dont une spécieuse : quand on les a aux pieds, on ne les porte que la moitié du parcours...

Reprenant notre descente dans la neige, je sens que celle-ci botte et presque aussitôt Nathalie glisse. Je la retiens.

- Tu ne te rappelles pas ce que je t'ai dit au Mont Blanc ? Quand tu bottes, donne un coup de crampon sur le manche de ton piolet. Ou alors fais un pas glissé. La botte s'enlève. Non, pas le talon. Le pied bien à plat. Glisse.

Voilà, la botte est partie. Elle chute encore en riant. Mais elle a vite retrouvé le truc.

Une écharpe de rocher monte vers nous. On peut l'éviter par la gauche en s'engageant dans une zone parsemée de pierres. On en a entendu partir de nombreuses de l'autre côté du glacier, exposé au soleil de l'après-midi, ici pas une seule. Le risque est d'autant moins grand que la neige molle freine les pierres alors qu'au contraire sur neige gelée elles prennent une vitesse affolante.

- Nathalie, évite le rocher. On gagnera du temps.

Nous parcourons en longues enjambées plongeantes cette pente unie où les crampons ne bottent plus et nous arrivons rapidement sur un petit mur vertical de dix mètres qu'il va falloir désescalader.

- Chouette ! Un anneau de corde tout posé !... Il est bon. Décordons-nous. Ici, pas besoin de t'assurer. Je te fais confiance.

La corde d'attache posée en rappel, je descends avant Nathalie pour pouvoir la tirer lorsqu'elle arrivera. Entre neige et rocher il s'est formé un espace profond et oblique où on peut s'enfoncer.

- C'est la première fois que je te vois d'en bas. Ne lâche pas sinon tu seras toute cassée.

En position de rappel, elle se retourne et rit. Sa descente est aisée. Quand elle arrive vers moi, je n'ai plus qu'à tirer les deux brins de la corde pour la faire atterrir sur la neige, lui évitant ainsi d'avoir à repousser vigoureusement le mur de ses pieds pour planter ses crampons sur le bord, ce qui ne réussit pas toujours du premier coup.

Nous continuons sur la ligne de plus grande pente parmi les pierres qui parsèment une neige de plus en plus grise. Des chocs se répercutent toujours, provenant de la rive gauche. De notre côté, seul, un bloc a glissé puis roulé près de nous jusqu'au bas du glacier, traçant un profond sillon blanc. Mais pas une pierre n'a bougé. Une sagesse angélique.

Depuis que nous avons quitté la pente de glace, peu à peu les nuages ont envahi le ciel. Le sommet du Gaspard a disparu. D'autres devant nous, en forme de brumes horizontales, estompent puis nous cachent la partie visible de la chaîne qui va des Agneaux à Roche Faurio. Ils peuvent arriver sur nous et je repère soigneusement au bas du glacier les anciennes traces qui s'en vont droit vers le début des alpages, juste à gauche du torrent. Elles ne peuvent que nous conduire au sentier de l'itinéraire indiqué dans le guide. Sans repère, en terrain inconnu, il serait difficile de s'y retrouver.

- Allez, Nathalie, donne-moi ton communiqué. Ça va ?

- Oui, mais supercrévée. Heureusement qu'on n'a pas à remonter au refuge.

Elle doit marcher dans cet état de somnolence appliquée où ne compte que les pas qu'on fait sans penser à rien, pas même à admirer le paysage qu'on balaie d'un regard neutre. On jouit d'une paix sereine sur un fond de saine fatigue, bien installé dans un rythme de descente où l'organisme fonctionne comme une machine sûre et docile, rythme qu'on ne voudrait pas interrompre. Seule compte la présence de l'autre, présence qui circule le long de cette corde d'amitié ou de tendresse selon le cas, de cette corde devenue inutile, maintenant que la pente est douce et la neige sans danger mais qu'on maintient à la fois parce qu'on a la flemme de s'arrêter pour l'enlever et parce qu'on aime se sentir réunis par elle. Paix sereine où nulle question ne se pose car on sent profondément qu'on est à cette heure même dans la vérité et cette certitude emplit tout le champ de la conscience.

Appel feutré de Nathalie.

- Michel...

Derrière un contrefort que nous dépassons, sur la pente de neige que nous avons descendue le matin, trois magnifiques chamois nous regardent. Tout à coup celui qui est le plus bas se met à plonger en longues foulées vers le pied du névé en faisant voler de tous côtés des morceaux de neige, saute par-dessus de gros blocs et disparaît. Les deux autres avaient choisi la sortie par le haut et escaladé à grands coups d'échine la barre rocheuse qui les met à l'abri de nos regards.

- Comme c'est joli ! Je n'en avais jamais vu de si près.

- Parce que cette course est rarement faite. Tu as vu cette souplesse, cette élégance ?...

Au lieu de remonter la pente des chamois en direction du refuge du Pavé, nous poursuivons notre descente non sans un certain sentiment de satisfaction. Ainsi, par le trajet des barres et de la grotte, nous allons couper court au retour par le lac pour rejoindre directement le sentier qui monte au refuge. Deux bonnes heures d'économisées. Nous marchons depuis cinq heures du matin et la perspective de n'avoir plus qu'à descendre soulage notre fatigue. Je suis ces anciennes traces dans la neige. Elles me guideront sûrement au sentier qu'il s'agit de trouver le plus tôt possible, un bon sentier sans doute puisque cette voie est mentionnée dans mon guide.

Enfin, finie la neige, la caillasse et la terre. Nous quittons les crampons que je prends sur mon sac et nous suivons les traces qui longent le torrent dans la boue puis dans l'herbe rase pour finir par disparaître.

- Par où sont-ils passés ?

Nous cherchons. Plus loin, de vagues bourrelets de terre parmi les rochers qui affleurent. Nous y allons. Rien de précis. Nous revenons sur nos pas, regardant partout. La montre tourne. Rien. Nous redescendons selon le trajet qui me paraît le plus logique sans nous écarter du torrent.

- Tu as vu ce brouillard qui monte ?

- Oui. Je le surveille depuis un moment. C'est un nuage qui se forme par ici.

On n'y voit bientôt plus qu'à vingt mètres et je me sens privé de tout repère. Tout à coup devant moi, à mes pieds, plonge une falaise. Le torrent chute dans une gorge et se perd au fond d'une inconsistance opaque. Alors nous remontons, poussant plus à l'est, et décrivons un vaste arc de cercle de façon à couper nécessairement tout sentier qui passerait dans les parages.

- Nathalie, j'ai bien regardé. A aucun moment pas le moindre signe de sentier.

Le brouillard s'est épaissi. On n'y voit plus qu'à dix mètres. Au-delà, les formes et les distances sont complètement faussées. Nous montons, descendons à l'aveuglette pour voir à chaque fois s'avancer, béant sous nos pieds, un à-pic de rochers mouillés et d'herbes glissantes. Nous avons déjà perdu beaucoup de temps à tourner en rond.

- Il doit falloir pousser encore plus à droite.

Je ne réponds pas. Je connais la règle du montagnard : quand on se perd, il faut, coûte que coûte, revenir sur ses pas jusqu'au dernier point où on est parfaitement sûr d'être sur la bonne voie.

Cela signifiait ici qu'il allait falloir remonter jusqu'au glacier Claire, refaire péniblement un trajet de neige, puis grimper dans la caillasse, s'appuyer la pente des chamois, escalader une barre rocheuse, puis une seconde et de là descendre en biais jusqu'au refuge, heureux encore si, dans ce

brouillard, nous ne devons pas encore tâtonner de ci de là pour suivre tant bien que mal un parcours peu marqué. Deux bonnes heures de perdues, trois peut-être vu notre fatigue. Il y avait bien un passage plus bas, décrit dans le livre du refuge, mais le chercher pour la première fois dans cette opacité relèverait de la folie.

- Nathalie, dans un cas pareil, seule solution : remonter et reprendre le trajet de ce matin.

J'aurais compris une réaction de lassitude, de découragement peut-être, voire d'exaspération, mais elle me répond simplement :

- Puisqu'il le faut... Mais tu ne marches pas trop vite.

Elle avait même dit cela gentiment, presque avec soulagement, parfaitement docile à son guide malgré sa lassitude. J'en étais touché.

De toute la journée nous n'avions vu âme qui vive, à part les chamois. Mais nous n'étions pas en danger et nous avons encore une bonne réserve de jour devant nous pour atteindre le refuge, à condition de ne pas traîner, et je savais que Nathalie ne traînerait pas. Elle était merveilleuse décidément et c'est moi qui m'en voulais. Quel crétin j'étais de compter sur un sentier ! La flemme de remonter les barres, voilà ! Et cette grotte examinée hier ? On ne pouvait pas s'y tromper !... Je grommelais en moi pendant que nous remontions lentement la pente herbeuse. Faire ça à Nathalie ! Je m'en serais battu ! Je calcule. On ne sera pas au Lautaret avant une heure ou deux heures du matin : vingt heures de marche, sinon vingt et une !... Non, on couchera à l'Alpe de Villar d'Arêne... Mais Nathalie doit absolument être à Paris demain avant midi et moi à Grenoble à la réunion de neuf heures avec le Préfet... Je dois y être. C'est moi qui l'ai provoquée et je la préside ! Non, c'est insensé ! On couchera à l'Alpe et demain on se lèvera à quatre heures...

- Ohé !

On dirait un appel lointain, venu de la droite... Je cherche.

- Il y a quelqu'un là-bas, me dit Nathalie.

Dans le brouillard, plus haut, une vague forme rouge. Je réponds, incrédule.

- Ohé !

La forme nous fait des signes. "Celui qui ne croit pas au miracle n'est pas un réaliste". Cette parole de Ben Gourion m'a jailli dans la tête. Incroyable ! Nous marchons à grands pas vers l'apparition. C'est un gars tout seul avec un anorak rouge qui montait, un sac sur le dos. Oui, un miracle.

- Bonjour ! On est rudement content de te voir. On remontait parce qu'on n'a pas pu trouver le sentier.

- Il n'y en a pas. Vous arrivez d'où ?

- Du Gaspard. On n'a vu personne de la journée. Tu nous tires une sale épine du pied. C'est la première fois que je passe par ici et dans ce brouillard j'étais complètement paumé.

Il nous explique qu'il venait seul camper au bas du glacier Claire. Yeux bleus, barbe courte, un gros sac sur le dos, un visage de baroudeur, un solitaire de la montagne, un de ceux qui ne comptent que sur eux-mêmes. Il allait passer une nuit dans une liberté totale, un isolement délicieux, une paix sereine que ne soupçonnent pas les profanes. J'aime ce genre de garçons qui tournent le dos au confort et sans doute aussi aux idées reçues, à l'argent omnipotent, aux politiques opportunistes... Oui, je vois le genre. Des primitifs ? Pas du tout. Souvent un bagage littéraire et scientifique que beaucoup envieraient.

- Attendez, je pose mon sac et je vais vous indiquer le chemin... Si je le retrouve dans cette crasse.

Nous jubilons mais il a de la peine à reconnaître son propre trajet. Une petite barre rocheuse l'arrête.

- C'est certainement en dessous mais j'ai dû passer plus loin. Vous êtes forts en désescalade ?

- On va essayer.

- Non, attendez. Remontons un peu.

Il finit par retrouver le passage, descend assez loin avec nous.



- De sentier, il n'y en a pas, mais de bons cairns. Plus bas vous en voyez un ? Non ? Avançons. Oui, là.

Et il nous explique qu'il faut franchir un torrent avant sa cascade par un gué au pied d'un mur de rocher contre lequel on s'accroche et un peu plus bas descendre sur deux plates-formes successives.

- Là, vous trouverez un sentier. Mais, attention, il ne faut pas le prendre. Il vous emmènerait au Clôt de Pichettes.

- Et les câbles indiqués sur mon bouquin ?

- Plus bas. Après, vous obliquez à gauche. C'est la grotte.

- Mon vieux, on te doit une fière chandelle. Sans toi on remontait au refuge du Pavé. Attends.

Je cherche dans mon sac s'il reste quelque chose d'offrable. Mais il ne veut rien. Il sourit. Il veut nous voir partir. Un signe lointain dans le brouillard qui se referme sur lui. Adieu, chic inconnu ! Il nous a fait cadeau de la joie du chemin retrouvé.

- Tu vois, Nathalie ? Quand on est perdu, la règle de revenir sur ses pas, c'est bien une règle d'or. On aurait insisté, on n'aurait pas pu s'en sortir.

- Oui, vraiment impossible.

Il fallait en effet, sans aucune trace sur le sol, connaître ce passage presque illogique contre ce rocher auquel on s'accroche pour une traversée à droite de quelques mètres, les pieds au-dessus de ce petit torrent, peu avant qu'il ne chute dans le vide.

- Nathalie, ne me fais pas le coup de foutre le camp dans la cascade.

Les mains contre le mur, elle retourne la tête et rit. Elle respire la détente car elle a dû être inquiète sans me le montrer. Les plates-formes sont bien telles que les a décrites notre sauveur. Et voici en effet un bon sentier à gauche, celui qu'il faut se garder de prendre.

- Un cairn plus bas, me dit Nathalie

- Et un autre plus bas encore.

- Et un autre, alors qu'on en aurait eu tant besoin plus haut.

Je pense que, même si nous avons pu parvenir jusqu'ici, l'apparition de ce beau sentier dans le brouillard aurait marqué pour nous le bon chemin à l'évidence et nous n'aurions pas cherché autre chose.

- Un câble.

- Il est bien mal en point, ce câble. Fais attention.

Il aide en principe à remonter ces larges dalles mais il vaut mieux ne pas s'y fier d'autant que la désescalade est facile. Qui a bien pu le placer là ? Un clôt est un pâturage. Voilà sans doute la réponse.

Nous arrivons au second cairn.

- Il a dit qu'il fallait passer à gauche mais est-ce bien à ce niveau ?

Nous parvenons en dessous du nuage et d'un seul coup, comme si nous passions sous un toit, les rochers et les parois se dévoilent, et le fond de la vallée avec son torrent bruyant. J'incline à gauche.

- Chouette, la grotte et un bon sentier ! Une vague grotte, selon le guide. Tu parles ! Elle encadrerait une maison.

Descendus par le bord de la grotte, nous avons rejoint, à travers la caillasse qui croule sous nos pieds, le chemin remonté la veille. La boucle est fermée. Devant moi, sans couper le moindre tournant, les pouces sous les courroies de son sac, signe que celui-ci pèse lourd sur une peau devenue sensible, Nathalie descend d'un pas appuyé mais qui garde sa souplesse. Près de nous le torrent chante, saute et tournoie. Que c'est vivant, un torrent ! Comme c'est reposant de fraîcheur !

La pente s'est adoucie. Le sentier se transforme en un petit chemin louvoyant entre les énormes blocs qui par-ci par-là pèsent sur l'alpage.

- On s'arrêtera à Valfourche.

- Pas trop tôt ! fait-elle joyeusement sans se retourner.

Le pont de bois est franchi dans un agréable courant d'air frais. Nous retrouvons ici les eaux mêlées de la Romanche et du torrent du Clôt des Cavales qui se bousculent à grand bruit en soufflant leur écume.

- Ouf !

Nathalie pose ou plutôt laisse tomber son sac sur l'herbe rase. Quel délice qu'une belle pelouse après tant de neiges et de rocs ! Au retour de mes courses j'ai toujours retrouvé la végétation avec tendresse. L'herbe, les fleurs, ces milliers de fleurs qui semblent se presser de jouir vite, vite d'un été trop court, les premiers arbustes tassés sur le sol, comme les rhododendrons, sont la douceur que la montagne nous offre en récompense d'avoir su aller chercher si haut l'âpre joie de sa rudesse.

Nous pouvons l'apprécier, cette halte. Depuis ce matin cinq heures, à part les arrêts techniques consacrés aux piolets, aux crampons, aux encordements, aux rappels, nous ne nous sommes arrêtés que deux fois pour grignoter quelque chose, avant la dernière pente de glace et au sommet. Le brouillard nous a fait perdre je ne sais combien de temps sans que ce soit un repos, loin de là. Oui, depuis ce matin à cinq heures nous n'avons cessé de parcourir la montagne.

Spontanément, Nathalie m'a embrassé en me tendant des biscuits et du chocolat. Je lui ai frictionné le dos et la nuque qui lui font mal. Après une gorgée à la gourde, nous nous sommes étendus sur l'herbe. Les mains sous la nuque, je regarde tranquillement sans penser à rien le ciel gris, les pentes qui se perdent dans les nuages, une petite cascade. Il ne fait pas froid. Je prends la main de Nathalie pour la serrer un moment.

- On est trop bien ici. Il va bientôt falloir repartir.

- Déjà ?

- Oui. Je t'avoue que j'envie ceux qui sont dans les tentes de l'autre côté de la Romanche.

J'ai soulevé son sac. Elle m'aide à passer cette satanée courroie gauche qui s'accroche toujours à mes poignets de chemise et à ma montre. Et nous repartons péniblement d'abord, puis, le rythme repris, sans avoir conscience d'un effort, en nous tenant par la main. L'endroit est délicieux. Cette haute vallée de la Romanche au vert des alpages, à l'ocre de ses rochers dans la lumière du soir, aux parois noires de lichens, à son torrent qui chante en bouillonnements blancs mais qui devient tout bleu aux endroits où il se repose un moment pour former un bassin entouré de fleurs, cet endroit est l'un des plus beaux coins des Alpes restés vierges et des insensés voudraient le noyer pour le vendre en vulgaires kilowatts.

Je chasse cette pensée un peu triste pour savourer ce retour tranquille. A part le chant du torrent qui s'éloigne ou se rapproche suivant les sinuosités de son cours, seul anime le silence le bruit régulier de nos souliers sur le sable ou même celui plus feutré que nous renvoie l'herbe. J'écoute derrière moi le pas de Nathalie, ce pas qui m'a toujours accompagné tout au long de cette course et qui me sera fidèle jusqu'au bout. Comme j'aimerais qu'après cette course continue de retentir longtemps près de moi ce pas fidèle...

Dans mon monologue intérieur commence à s'ébaucher une sorte de mini-poème avec des mots tout simples qui s'arrangent d'eux-mêmes. Je viens de boucler quatre vers et je me retourne. Nathalie, qui marchait le regard perdu sur le sol, relève la tête et aussitôt me sourit.

*J'entends ton pas fidèle  
Tout près de moi  
Gentille jouvencelle  
Embrasse-moi*

- C'est pour moi, ça ?

- Oui, ça vient de jaillir tout bêtement.

Alors elle m'embrasse comme je préfère, sa main derrière ma nuque.

- Merci, Michel. C'est tout plein mignon... Mais, jouvencelle, j'aimerais mieux un autre mot.

- Alors attends... Pastourelle.
  - Oui, pastourelle, c'est plus joli.
- Nous avons repris notre marche, côte à côte, de nouveau la main dans la main.

*J'entends ton pas fidèle  
Tout près de moi  
Gentille pastourelle  
Embrasse-moi*

Elle a raison, pastourelle, c'est plus joli. Mais je ne suis pas encore satisfait.

- Non, ces rimes moi-moi, ça ne va pas. Il faut que je trouve autre chose.
- Tu es difficile.
- Oui, je voudrais t'offrir un petit bijou.
- Alors cherche.

C'est vite dit mais plus je cherche, plus je piétine. La bonne rime serait "moi-toi", car je tiens à être embrassé... Tant pis, j'y renonce. Des vers de quatre pieds défilent : "Réjouis-toi" : idiot ! ... "Mon cœur pour toi" : plutôt niais ! ... "Tout est à toi" : horrible ! ... "Le ciel c'est toi" : cul-cul ! ... Je suis tellement heureux d'être avec toi" : un pied de trop !

Ce rocher qui rétrécit le sentier nous sépare. Elle veut passer derrière moi. Dans le silence, je continue à chercher, à chercher... Je m'énerve.

- Alors, tu as trouvé ?
- Oui " : Démerde-toi".
- Crétin ! Je ne veux plus te suivre, là !

Elle se laisse en effet distancer, traînant la jambe. Elle plaisante, c'est sûr, mais je crains d'avoir gâché mon effet. Je m'arrête, me retourne.

- Dépêche-toi.
- C'est banal.
- Non, je te demande de ne pas perdre ton rythme.

En l'attendant, une idée me vient. Je me baisse et, quand elle arrive :

*J'entends ton pas fidèle  
Tout près de moi  
Gentille pastourelle  
Ces fleurs pour toi.*

Et je place le petit bouquet de fleurettes roses à la poche de sa chemise.

- Ah ! Pas mal du tout. On dit bien des choses avec des fleurs...

Le baiser que je reçois me pardonne. Mais je ne suis pourtant pas encore satisfait car le petit poème n'est valable qu'ici où on trouve des fleurs, pas sur les glaciers, ni en altitude...

Allons, c'est bien beau de jouer au poète mais il faut marcher. La montée vers le refuge de l'Alpe ralentit notre allure mais, après tant de descentes, elle constitue une diversion qu'on peut apprécier si on l'absorbe avec sagesse.

Les mains sous son sac pour le tenir éloigné de son dos, sans doute endolori, Nathalie traîne. Ses souliers semblent de plomb. J'aimerais la soulager d'une partie de sa charge, de la corde rouge par exemple, mais je me heurterais à un refus indigné. Un arrêt au refuge pour y prendre un bon café comme elle l'aime sera le bienvenu. Moi, je boirai un délicieux chocolat au lait et bien chaud.

- Michel, si tu veux bien, je préfère qu'on ne s'arrête pas au refuge. Si je casse le rythme, je ne pourrai plus repartir.

- D'accord. Mais tu sais que je dois signaler notre passage pour le refuge du Pavé. Alors continue sans moi. Je te rattraperai.

J'ai eu tôt fait de laisser le message et nous nous sommes retrouvés juste au moment où, au fond de la gorge du torrent, elle traversait le pont de bois. Je l'ai remorquée malgré elle, en riant, pour lui faire atteindre plus vite le replat. Le large sentier se dédouble souvent dans l'alpage. Peu à peu la nuit tombe. A la bifurcation, nous regrettons de ne pas avoir à descendre le verrou rocheux qui nous ramènerait rapidement vers le fond de la vallée où sont garées les voitures de ceux qui sont montés de Villar d'Arêne. La nôtre, il faut aller la chercher au Lautaret.

- Comment te sens-tu ?

- Bien, pourvu que je ne m'arrête pas. J'ai hâte d'arriver.

- Alors attends-moi. Ménage ton effort.

Moi aussi, je tiens mes mains sous mon sac qui appuie trop sur ma ceinture. Côte à côte, nous marchons dans l'alpage sans rien dire. Le sentier se poursuit maintenant à flanc de pente. Après la petite porte de bois qui le barre, une porte comme on en voit quelquefois dans les alpages pour arrêter les vaches ou les moutons qui disposent pourtant de vastes espaces, la nuit qui tombe nous oblige à prendre nos lampes de poche. Ce n'est pas de trop car le sentier traverse bientôt des pentes raides où il faut savoir où poser le pied, d'autant plus que par endroits des suintements transforment la terre ardoisière en boues glissantes. L'ombre des hautes herbes semble parfois courir vers nos souliers. Parfois ce que nous prenions pour une pierre n'est que le ras d'une bosse.

- On a oublié de prendre de l'eau.

- On en trouvera plus loin.

Le sentier s'enfonce en effet dans la gorge obscure des ardoisières dont le bruit du torrent se rapproche de plus en plus et nous atteint. Sous le faisceau de Nathalie les petites cascades scintillent et projettent des gouttes de lumière sur les cailloux.

- Tu sais qu'il faut monter un peu plus haut si on ne veut pas se mouiller.

Je fais un grand pas pour atteindre une grosse pierre qui a été posée au-dessus de celle que nous avons utilisée hier et qui est plus commode. Mais Nathalie est fatiguée et elle risque de glisser.

- Donne-moi la main.

- Non, tu vas me gêner. Je traverserai toute seule.

- Ah bon... Merde ! Tu voyais bien que ce caillou ne tenait pas !

Une fois sortis du vacarme :

- Tu as les pieds mouillés, c'est malin.

- Qu'est-ce que ça peut faire ?

Un peu plus loin, elle stoppe brusquement.

- Et l'eau ?

- File donc. On en retrouvera plus loin.

Après le passage étroit où sont placés des câbles pour les promeneurs, au détour d'un promontoire herbeux, un petit ruisseau gazouille dans la nuit. Nathalie extrait ma gourde d'une poche latérale de mon sac et sous la lumière de sa lampe je l'emplis lentement et laisse un peu reposer l'eau pour le cas où des grains de terre s'y seraient introduits. Une ou deux gorgées étanchent notre soif mais pas pour longtemps.

Le sentier tourne lentement. Dans le fond lointain de la vallée, la Romanche chante sa chanson qui se module selon nos déplacements et bientôt une autre chanson plus claire lui répond en face de nous à notre hauteur, celle du torrent qui descend des pentes aux puissants glaciers que dominent le Gaspard, la Meije Orientale, le Bec de l'Homme.

Depuis des milliers d'années la montagne chante ses innombrables chansons aux arbres de la forêt, aux herbes et aux fleurs des alpages, aux marmottes et aux chamois, aux choucas et aux aigles, aux nuages qui passent. Rien n'a changé depuis ou si peu et nous, nous ne vivons pour aimer tout cela que le temps d'un flash. Ce temps si bref, ce serait un crime contre l'univers qui nous a créés

que de le perdre. Nathalie marche devant moi, silencieuse. A-t-elle conscience que malgré notre fatigue nous vivons des moments heureux ?

- Ça va, Nathalie ?

- Oui mais... pas que je m'arrête. Sinon... pas repartir. Si tu trouves de l'eau... Tellement soif.

- On en trouvera mais inutile de marcher si vite, surtout quand ça monte. Prends ton temps, bon Dieu ! Tu verras que le chemin se fait très bien.

- Tu dis toujours ça. Et puis flûte !

- Râle si tu veux mais, allez, ne t'arrête pas maintenant. Avance mais avance sans forcer. Sinon tu te claques.

Elle a repris près de moi un pas plus raisonnable au balancement de sa lumière sur le sentier. Sa respiration est devenue plus calme.

- Ce moment te paraît pénible. Mais tu te rends compte que nous revenons d'une grande course réussie ?

- Pour le moment ça me fait une belle jambe.

- Pour le moment, oui. Mais, après, tu verras comme tu en seras heureuse.

- Je m'en fous. J'ai le cerveau anesthésié. Je marche comme une automate.

- Pourvu que tu marches, ça suffit.

Moi aussi j'avançais péniblement sur ce sentier que je trouvais interminable alors qu'il était si riant la veille et les jours de promenade. Le rythme monotone de nos souliers, la chanson des torrents accompagnaient en moi un dialogue muet, curieuse opposition entre la plainte du corps et l'euphorie de l'âme.

Le corps : Ces pas qui n'en finissent pas, qui n'en finissent pas. Ces jambes lourdes. Et ce sac qui pèse sur mes épaules. Il faut sans cesse déplacer les courroies de la peau meurtrie pour les mettre au sommet des épaules puis, quand celles-ci sont fatiguées, les ramener près du cou. Et cette sangle du dos qui appuie sur la ceinture. Raccourcir les bretelles du sac pour la faire appuyer au-dessus puis, au bout d'un moment, les rallonger pour la faire appuyer en dessous. Mal foutu, ce truc-là ! Dieu, que ce sac est lourd. Mon cou tire. Que ces pieds sont lourds aussi ! Il faut marcher, marcher !... J'en ai marre, marre !...

L'âme : Comme cette nuit est belle ! Regarde dans le faisceau qui l'éclaire ce chemin qui lentement se tord à droite, à gauche, monte, descend, sans jamais être difficile. Vois en bas ces lumières. On dirait des étoiles tombées sur le sol. Tu entends la voix des torrents au fond et en face ? On ne voit rien. Mais le Nérot, le Gaspard, notre Gaspard, le Pavé, la Meije Orientale, le Bec de l'Homme, avec leurs neiges et leurs glaciers, une nuit, tu te souviens, la lune les éclairait de reliefs fantastiques. Aujourd'hui, tout est dans l'ombre. Le plafond est bas. Mais l'air est doux. Comme cette nuit est belle !

Le corps : J'en ai marre. Un pas, deux pas, trois pas, quatre pas, encore, encore et encore. Et pourtant ce sentier n'est pas difficile. Et toujours ce sac qui vous scie les épaules. Merde ! Un pied dans la boue.

L'âme : Quelle journée magnifique aujourd'hui ! Ce matin, la gardienne : "Hé ! Levez-vous. C'est quatre heures. Il fait beau". Ah, ces mots : "il fait beau" !... Nathalie et moi, nous avons grimpé, grimpé. Nous étions seuls, tout seuls dans cette grande montagne. Une liberté totale... Et le cramponnage sur la dernière pente toute en glace, pas mal, tu ne trouves pas ? ... Et l'escalade, oh, la plus belle partie !...Et ces nuages qui viennent, se tordent, disparaissent. Un beau soleil chaud. Et quand on est arrivé sur l'arête, cette magnifique longueur aérienne qu'il a fallu escalader, redescendre, remonter pour atteindre le sommet...Le sommet ! Oui, splendide !... Et dans l'à-pic, en dessous, ce bouillonnement de chaudron qui cachait les profondeurs !... Et la vue de tous côtés... Divine !

Le corps : Tu parles ! Ce qu'on a pu en baver en montant là-haut ! Une sale grimpe. Chausse les crampons. Déchausse-les. Rechausse-les. Et puis là-haut piquer dur en soufflant comme un bœuf sur

la pente de glace. Exténuant ! Et après, on croyait que cela devait être court. Pas du tout. Et un rocher dégueulasse, coupant. Des prises qui cèdent sous les doigts, les vaches ! Et ça croule sous les pieds ! Le plus mauvais rocher que j'aie connu. Et ça n'en finissait plus, ça n'en finissait plus ! Et l'altimètre qui montait lentement, lentement, nous avertissant que le sommet qu'on voyait au-dessus n'était jamais le bon. Quand on est arrivé en haut, pas mal, oui, mais à quel prix !

L'âme : Un prix qui m'a valu mon plus bel anniversaire. J'aime peu mes anniversaires. Un an de plus, y a-t-il de quoi se réjouir ? Mais cette fois, oui, là-haut, souhaité par Nathalie, ce n'était plus une année qui s'achevait mais une autre qui, grâce à elle, s'annonçait splendide. Nous pouvions étendre les bras vers tous les horizons, ce n'était que beauté, même dans la brume, comme en a toute vie. Ensuite, cette descente merveilleuse. Nathalie s'est fait basculer un bloc sur elle. J'ai eu peur. Mais elle a eu de la chance et elle exhibera tout au plus un bleu sur sa cuisse, à la piscine, comme une blessure glorieuse. Et sa glissade sur le glacier, marrant ! Elle n'a pas lâché son piolet cette fois. C'est bien, Nathalie ! Et après, au bas du glacier, ces trois chamois sur la pente de neige, leurs bonds souples, majestueux. Ames fières de la montagne, je ne sais pas si les chamois envient les hommes. Non, ils ne sont pas si bêtes. La liberté la plus vaste. La vie respirée à pleins poumons. Ils ont tout ça pour eux. Qui de nous peut en dire autant ? Les amours. Les petits, mignons, polissons. La tempête ? Pourquoi pas ? Mais aussi le chaud soleil dans un coin d'herbe au bord des eaux vives d'un ruisseau. Et surtout, surtout, pas de philosophie. Un carpe diem permanent. Je voudrais être un chamois.

Le corps : Ta descente ? Crevante à force de porter sur les jambes. Et cette connerie de vouloir couper court par une voie que tu ne connaissais pas, et avec le brouillard par-dessus le marché ! Si tu n'avais pas eu la sacrée veine de tomber sur un gars, tu serais encore à Valfourche, tu parles ! Je préfère ne pas y penser. Tu vois cette ligne qui tombe du Combeynot à droite et sépare l'ombre totale de la montagne de l'ombre pâle du ciel. Elle marque le contrefort que nous devons contourner pour passer sur la pente du Lautaret. Eh bien, depuis qu'on avance, je ne la vois pas bouger. Quand donc allons-nous l'atteindre ? Ce chemin, il n'en finira donc jamais ?

L'âme : Comme je voudrais que cette nuit n'en finisse jamais ! Comme je voudrais qu'on ne retourne plus dans ces bas-fonds où s'étirent les journées gluantes, ce monde de paperasses inutiles, ces tas de cons qui compliquent la vie à plaisir, une vie qu'il faut perdre à la gagner, ces réglementations absurdes, ces médiocres vaniteux qui ont des pouvoirs et dont il faut se protéger, et les salauds, les canailles, et ces impôts qui paient combien de paresseux, cette mécanique rouillée qui juge des papiers et non des hommes, et l'argent, toujours l'argent, partout l'argent, cet argent qui fait à combien renier leurs meilleurs amis, pour qui certains tueraient père et mère... Cette pureté de la nuit en montagne, je voudrais qu'elle dure, dure longtemps. Nous sommes en pleine forme dans une mécanique merveilleuse aux ressources insoupçonnées. Tous ses rouages fonctionnent à plein depuis l'aube. Combien d'heures au fait ? Au Lautaret, ça fera dix-huit, avec en tout une heure pour les arrêts, pas plus. Et cette fatigue même est saine. Quand nous serons vieux, perclus, malades, quand nous serons sur notre lit d'agonisants, si nous avons encore la pensée allumée, comme ces heures nous paraîtront une oasis de paradis perdu !

- Hé ! Nathalie, pas besoin d'aller si vite.

Il arrive que la fatigue accroisse l'énerverment, l'énerverment la hâte d'en finir, la hâte d'en finir la fatigue, boucle pernicieuse qui gâche bien des fins de course à l'heure même où à travers une lassitude heureuse s'épanouit normalement la joie sereine du sommet atteint, d'une journée intensément vécue.

- Je suis ultra-super-crevée. J'ai la fringale d'en finir vite, vite.

C'est bien cela. J'allonge le pas pour la rattraper.

- Alors rappelle-toi : je suis pressée donc je vais lentement. Attends-moi.

Je me place de nouveau devant elle et je modère fortement son allure.

- Ce retour qui nous paraît pénible, tu verras, après, comme il nous paraîtra heureux.

- Oh, écoute, Michel ! Je suis tellement claquée que j'ai plus la force de penser à rien. Je marche comme une somnambule. Tout me fait mal, le sac, la nuque, le dos, les jambes, les souliers. Et j'ai une de ces soifs ! Tu ne m'y reprendras plus !

- Pauvre martyre, va !

Je la serre contre moi et l'embrasse mais elle est sans réaction.

- Je vais prendre ton sac.

- Pas question !

Je ris. Pour un peu, j'aurais reçu une gifle.

- Alors en route. Un pas après l'autre, c'est pas compliqué. Et ce chemin est chouette, non ?

- Te fatigue pas. Pour moi, moins tu parleras, mieux ça vaudra.

J'enregistre ce conseil donné sur un ton presque rageur. Je souris car ce n'est pas le moment de lui dire que la vie est belle, je me ferais mordre. Tout à coup je trouve la fin de mon mini poème. Je le récite à voix basse. Ça peut faire. Je le lui offrirai quand ce sera le moment, pas pour l'instant en tous cas.

Un peu plus loin, nous entendons approcher d'autres cascadelles. Ma lampe illumine un ruisseau bondissant. De nouveau la gourde est pleine. Je la lui tends. Elle s'en empare des deux mains.

- Hé, tu t'étrangles ! Bois lentement, tu mouilles ta chemise. Boire comme tu fais, ça ne sert à rien.

J'avale une gorgée et je jette vite le reste dans l'herbe. Nous avons repris notre marche. Elle semble avoir quelque peu récupéré. Soudain le faisceau de nos lampes s'illumine et en dehors de lui la nuit est totale.

- C'est du brouillard ?

- Que veux-tu que ce soit ?

Nous venons d'entrer dans un nuage. Il n'est pas froid. Il ajoute même une note fantastique à notre chemin. Une nébuleuse de fines gouttelettes tournoie autour de nous jusqu'auprès du sol qu'elle ne touche pas.

- Remarque ce phénomène : si tu tiens ta lampe à hauteur des épaules, tu éclaires le brouillard. Mais si tu la tiens sur le chemin, horizontalement, le faisceau est invisible. Plus de brouillard.

- Comment ça se fait ?

- C'est toujours comme ça. Le brouillard ne touche pas le sol.

Elle abaisse sa lampe. Le rayon porte plus loin sans être visible.

- C'est pour ça que les phares anti-brouillard sont placés bas ?

- Tu fais une découverte.

Si elle s'est intéressée à ce détail, c'est qu'elle est en meilleure forme qu'elle veut bien le dire.

Au moment où nous contournons la montagne du Combeynot, nous atteignons le point le plus haut après lequel la descente douce nous permet d'allonger le pas.

- Et pan ! Ça t'a fait mal ?

- Un peu.

- Ne traîne pas les pieds si tu ne veux pas avoir les ongles des orteils tout bleus demain.

- Des bleus, un peu plus, un peu moins...

Nous sommes sortis du brouillard. En bas, des points lumineux qui montent et descendent signalent la route du Lautaret. Au détour de la montagne, un petit vent est venu nous désaltérer. Voici des arbustes. Leur ombre s'avance vers nos pieds. De nouveau un ruisseau.

- On boit un peu ?

- Plus la peine. On va bientôt arriver.

- C'est-à-dire ?

- Une demi-heure, grand max.

- Pas trop tôt ! Je m'en souviendrai de ton Gaspard de dingue !

- Je crois et "Quand tu seras bien vieille, au soir, à la chandelle, Assise au coin du feu, dévidant et filant", etc... Tu diras "Combien cette nuit était belle".

- La barbe ! Je te demande de me foutre la paix. Moi, je n'ai qu'une poésie, qu'un idéal : arriver à la voiture.

- Et si elle est en panne ?

- Merde !

Décidément elle est de mauvaise humeur. Ce n'est pas chic de ma part de l'agacer. Je garde un prudent silence. Les quelques points lumineux qui courent sur la route du Lautaret ne sont plus très bas. Les arbustes nous dominent. Le sentier s'enfonce dans une nouvelle gorge. La tentation est la plus forte. Nathalie tire la gourde de mon sac, l'emplit, me la tend. Cette eau a un goût de terre.

- Deux gorgées, Nat. Au-delà, tu auras des ennuis.

- Oh, ça fait du bien !

- Vide-la et remets-la vite en place.

- Pas le courage. Je la garde à la main.

Elle repart en la tenant par l'anneau. On marche. On marche. Et bientôt dans nos lumières apparaît une plage de boue et d'herbes piétinées. Une grosse poutre est placée là. Nous montons dessus.

- Qu'est-ce qui t'arrive ? T'es pas foutue de suivre une poutre aussi large ? Regarde tes souliers maintenant. Deux blocs de boue.

Il est temps qu'on arrive. Moi aussi je deviens irritable. Mais elle ne répond pas. Elle remonte sur la poutre et nous retrouvons le sentier sec. Non loin de nous, une voiture passe presque à notre hauteur.

Quand nous passons sur le pont du dernier torrent, elle veut boire encore.

- On arrive, on arrive. Contente-toi de rincer tes souliers. Plus que deux cents mètres. La voiture est là. Tu la vois ?

Je pense non sans humour : "En bas ils ne font pas toujours si mal les choses. Cette voiture en est la preuve."

- Plus que cent mètres.

Comme on l'apprécie maintenant, cette voiture !...

- Plus que cinquante...

Je m'amuse à nous comparer à des naufragés touchant au port. Il ne faut tout de même pas exagérer.

- Dix... cinq, quatre, trois, deux, un, zéro !

J'ai touché le capot en criant zéro.

- Alors, Nathalie, tu vois qu'on arrive toujours.

- Eh bien, on ne m'y reprendra plus.

Nous avons jeté ensemble nos sacs sur le sol. J'ouvre les deux portières et le coffre, allume les codes. Et nous sommes assis sur l'herbe pour savourer ce moment délicieux où on délivre les pieds de leur prison douloureuse, ces pieds qui s'épanouissent à l'air, les orteils écartés, ces pieds qu'on frictionne. Nous nous partageons en silence ce qui nous tombe sous la main. En quelques minutes le moral remonte.

- Alors, Nathalie ?

- Ouf ! Ca va mieux. Vraiment, je croyais qu'on n'arriverait jamais. J'avais la tête qui tournait.

- Ah, la poutre ?

- Oui.

- Nathalie, je suis fier de toi. Ta course a été formidable.

- Oui, maintenant, ça peut faire.

- Et alors ?



J'ai dit cela en chantant. Elle m'entoure le cou, m'embrasse avec une ineffable tendresse, une sorte d'élan de reconnaissance. Je le lui rends bien.

- Maintenant que tu as retrouvé tes esprits, écoute mon poème que j'ai fini par achever tout en marchant. C'est une œuvre magistrale qui mérite une édition en plusieurs tomes.

*J'entends ton pas fidèle  
Tout près de moi  
Gentille pastourelle  
Quand je te vois  
Comme la vie est belle*

- Oh, j'aime ça ! Merci, Michel.

Et elle se jette de nouveau à mon cou.

- Tu veux que je te le copie ?

- Crétin !... Ecoute. Moi, quand j'étais dans les vaps en marchant, je ne pouvais pas m'empêcher de chanter "Dans les steppes de l'Asie Centrale". Pas moyen de me faire taire. Une scie !

- Eh, c'est pas si mal venu ! Moi, j'entendrais volontiers retentir un si beau thème dans ces montagnes.

Une légère émotion me gagnait qui pouvait se traduire ainsi : Nous avons écrit sur le livre de notre vie une course parfaite. Quel que soit l'avenir, nul jamais ne l'effacera.

Dans la voiture, quittant des yeux de temps à autre les arbres et les rochers qui passaient de chaque côté de la route, je regardais en souriant une Nathalie qui dormait sur le dossier un peu rabattu, la tête à demi tournée vers moi, sa main droite tenant encore sur sa poitrine la ceinture de sécurité. Sous des cheveux épars de légers sillons de fatigue n'arrivaient pas à ternir un si beau visage. J'étais heureux, profondément heureux. Je souriais d'une si totale confiance.

#### IV – Le Peigne

- Il aime tant que ça votre bande ?
- C'est à Nathalie qu'on le doit.

Le café servi, Eliane vint s'asseoir auprès de Michel :

- Et toi, tu es maintenant drôlement bien vu. Il nous a demandé ce que tu faisais, comment tu vivais. Il a voulu regarder les photos qu'on avait prises de toi quand on est allé te voir. Il a même acheté un bouquin de montagne pour se rendre compte de la performance de Nathalie. Il aimerait bien te rencontrer.

- C'est ce qu'il m'a fait dire par elle le soir où elle lui a téléphoné de Chamonix pour lui annoncer sa réussite au Mont Blanc. Je dois le voir chez lui cet après-midi à trois heures.

Bernard lui tendit un paquet de cigarettes pour s'excuser aussitôt. Depuis qu'ils se connaissent, il oublie toujours que Michel ne fume pas.

- Oh ! Tu seras bien reçu. Malgré sa trouille de la montagne, il te fait une confiance totale comme à un guide.

Eliane reprit :

- Et même plus que confiance.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Il te voit déjà son gendre.

Michel se mit à rire.

- Vous parlez d'une montée en grade. Comme une fusée.

Bernard prit un air malicieux.

- Tu vois, imbécile, tu aurais pu faire tout ce que tu voulais. Tu aurais eu la bénédiction du père.

- Moi ? Nathalie ? Ça va pas, non !

- Il faut dire qu'il a vu partir sa fille bien mal en point et revenir complètement transformée. Mais ça n'a pas duré plus de deux jours. Quand elle a replongé dans sa mélancolie, il a repris peur et il nous a tout de suite téléphoné. C'est lui qui a parlé de nouveau de Chamonix.

- Ah ! Je comprends. Mais je ne m'en plains pas. Elle non plus. Elle a drôlement bien marché, bon moral, courageuse. A la voir, on ne s'en serait pas douté. Mais, après ces trois courses, j'ai beau me dire que ça ne me regarde pas, cette histoire me trotte par la tête. Moi, je trouve complètement con que ni le père, ni vous, ni personne, ne cherchiez à savoir ce qui s'est passé. Il n'y a tout de même pas de quoi en faire un roman policier.

- Mais qu'est-ce que tu crois ? On en parlait avec Eliane avant que tu arrives. Si c'était à Pontoise ou à Chambéry, mais en Argentine, c'est pas la porte à côté.

Eliane ajouta :

- Son père voulait s'adresser à une agence de renseignements.
- Pas très folichon comme procédé. Il nous faudrait avoir des renseignements directs. Vous ne connaissez personne qui aille là-bas ?

Bernard fit non de la tête. Eliane se tourna vers lui.

Lucien m'avait dit un jour qu'il avait un frère qui était secrétaire d'ambassade au Brésil. C'est à côté.

Eh -bien toi, tu as l'air de connaître ta géographie. A côté ? A deux mille kilomètres ! Non, il faut trouver quelqu'un qui aille là-bas. Par exemple, pour y passer des vacances. Mais, pour cette année, c'est fichu.

Michel réfléchissait à son tour. L'idée d'Eliane avait peut-être du bon.

- Eliane, tu pourrais contacter Lucien ?

- Oui, bien sûr.

- D'une ambassade à l'autre, souvent, on se connaît. On pourrait alors...

Ils étaient seuls dans le jardin mais Michel se pencha vers eux comme s'il ourdissait un complot.

- Voilà ce que vous allez faire, vous deux. Vous irez trouver Lucien... D'abord, où il perche ?

- A Pontoise.

- Bon ! Alors allez lui demander si son frère pourrait rendre un service à une amie. Il est bien ce frère ?

- On n'en sait rien.

- Demandez d'abord à Lucien avant de parler de l'affaire. Si ce frère, Lucien l'apprécie, alors qu'il lui raconte tout et lui demande de se débrouiller pour avoir les renseignements. D'accord ?

- Oui. On peut toujours essayer. On lui téléphone ?

Bernard arrêta Eliane :

- Non. Je crois qu'il vaut mieux attendre la réunion de jeudi. On lui en parlera. Ce serait chouette si on pouvait arriver à savoir. Rien n'est plus emmerdant que ces gens qui font des mystères. Je vois mal Nathalie au milieu d'eux.

Eliane poursuivait ses réflexions.

- Oui, mais où il perche ce monsieur Holtz avec son hacienda d'Hollywood à ce qu'on dit ? L'Argentine, c'est grand. Il faudrait qu'on sache son adresse.

- Mince ! On n'y a pas pensé.

- Mais qu'on est con ! Puisque le père a écrit, tu la lui demanderas ce soir.

- O.K. Je vous téléphonerai demain. Mais le père, comment croyez-vous que je doive m'y prendre ?

- Vas-y carrément. C'est pas lui qui te désapprouvera.

Une petite rue près du Boulevard Raspail. Un immeuble récent. Deux noms sur une plaque : Henri Héry et Marie Niprewska, symbole touchant d'un amour que la mort n'efface pas. Une voix bourrue à l'interphone :

- Qui est-ce ?

- Michel Mollaret.

- Ah bien ! fait la voix tout de suite affable. Je vous ouvre. Montez.

Paraît dans l'encadrement de la porte un homme pas très grand, au visage rond, aux cheveux gris, plaqués sur les oreilles, au sourire accueillant.

- Bonjour, Michel. Vous permettez que je vous appelle par votre prénom, n'est-ce pas ? Je suis heureux de faire votre connaissance. Ma fille m'a tant parlé de vous et vous lui avez fait faire de ces exploits ! Je ne la croyais pas capable de performances semblables.

Michel voulait lui dire bonjour mais l'homme continuait sans lâcher sa main.

- Quinze heures de marche en deux jours et en haute montagne ! Quand elle m'a dit cela, j'en étais affolé.

- Pourquoi ? Elle était si mal en point ?

- Non, mais elle avait des courbatures et elle marchait les jambes raides. Ce qui m'a le plus étonné, c'est qu'en deux jours, c'était passé. Ah, j'oubliais, si : elle a eu mal au dos et à la nuque plus longtemps. C'est son point faible.

- Mais comment va-t-elle maintenant ?

- Elle semble aller bien. Asseyez-vous... Non, je sais que vous ne fumez pas.

- Mais son moral ?

Monsieur Héry s'était assis dans un fauteuil et il bourrait sa pipe.

- Son moral, mon bon Michel, je touche du bois, je crois qu'il ne va pas trop mal et vous y êtes pour quelque chose. Et même pour beaucoup. Je tenais à vous en remercier et à vous en remercier de vive voix. Vous m'avez rendu ma fille.

Monsieur Héry était certainement un très brave homme, apparemment méticuleux dans son métier, mais manifestement il ne fallait pas s'attendre chez lui à des audaces. Prudemment, Michel s'aventura à lui parler de ce qu'il appelait le mystère de Nathalie. Le père embraya immédiatement.

- Non, Michel, ma fille ne méritait pas ça. Intelligente, courageuse, gentille, elle était tellement enthousiaste de son départ pour l'Argentine que malgré ma peine à la voir me quitter - car je n'ai qu'elle depuis l'accident de sa mère - j'en étais heureux pour elle. On avait tout prévu. Elle m'avait fait promettre d'aller la voir tous les mois, du moins au début.

- Vous connaissez les parents d'Erick ?

- Le père, oui. Je l'ai rencontré une fois à Paris. Je dois dire qu'on n'est pas fait du même bois. C'est un Rhénan. Or, je ne sais pourquoi, il me fait penser aux Prussiens d'autrefois. Oh, je ne dis pas qu'il ait été déplaisant mais... distant. Distant, oui, je l'avoue. Il n'empêche qu'il paraissait satisfait du mariage de son fils avec Nathalie. Il m'a même dit qu'il réservait à ma fille, cela me paraît étrange aujourd'hui, "un accueil de reine".

- Et Erick, vous le connaissiez ?

- Erick, c'est différent. Il est francisé. Il parle presque sans accent. Je l'ai vu assez souvent ici. Comme on peut se tromper ! Je l'ai jugé très brave garçon, parfaitement capable de rendre ma fille heureuse. Si vous saviez quel plaisir c'était pour moi de les entendre jouer ensemble, elle au violon, lui au piano.

- Tout s'était passé pour le mieux alors.

- Pas exactement. A la fin, oui. Mais, au début, non. Quand Nathalie m'a parlé d'Erick, je croyais que c'était simplement une amourette. Mais quand elle a commencé à me dire qu'ils avaient l'intention de vivre ensemble, donc de s'épouser, car dans cette famille, holà ! il ne fallait pas parler d'autre chose, ce qui entraînait son départ définitif pour l'étranger, et surtout si loin, alors je me suis dit : "Toi, ma fille, tu es en train de courir un sacré danger !"

- Et vous n'avez pas réussi à la retenir ?

- Si, pendant quelques temps. Je lui ai bien fait valoir tous les inconvénients, tous les risques... Je peux dire que je n'ai absolument rien épargné de tous les avertissements que peut donner un père à sa fille, sa fille unique en plus, avant qu'elle s'engage dans pareille aventure. Mais avec Erick, ça marchait si bien... Elle était si heureuse... Et puis je pensais qu'elle était assez intelligente pour savoir ce qu'elle faisait. Alors, j'ai fini par me dire : "Non, vraiment, il faut la laisser partir. Elle a trouvé sa voie là-bas". Et, vous savez, quand un père aime sa fille, il est prêt à tous les sacrifices. C'est à ce moment que Michel osa poser la question délicate, celle dont pourtant il connaissait d'avance la réponse.

- Mais alors comment vous vous expliquez ce qui est arrivé ?

Le père de Nathalie leva les bras.

- Honteux !... Effarant !... Inimaginable !... Vous devez en savoir autant que moi, sinon plus.

Michel se rapprocha de lui.

- Vous me croirez, Monsieur, mais Nathalie ne m'a jamais rien confié.

- Oh, je sais. Elle, pour lui tirer un mot... Je pensais qu'à vous du moins elle vous en aurait dit un peu plus.

- Non, elle ne m'a rien dit et je ne lui ai rien demandé. Mais, cette histoire, je crois qu'il faudrait l'éclaircir.

- Je ne demande pas mieux mais comment ? Ses amis n'en savent pas plus long que nous.

- Peut-être, mais si on reste sans bouger, on ne saura jamais rien. Il faut faire quelque chose.

- Mais quoi donc ? J'ai bien écrit... sans en parler à ma fille qui aurait sauté au plafond. On m'a répondu... Attendez, je vais vous chercher la lettre.

Michel l'arrêta.

- Non, ce n'est pas la peine. Bernard m'en a parlé. Cette lettre ne vous a rien apporté de nouveau.

- Non, je l'ai tournée et retournée. Un mot cependant m'a frappé, celui d'honneur.

Oh, un mot de circonstance. Ecoutez. Si vous le permettez, voilà ce que ses amis et moi nous voudrions faire, mais à condition que ce soit en dehors d'elle, pour ne pas la mettre vis-à-vis de vous et de nous dans une situation gênante. Vous connaissez son caractère. Elle en serait vexée.

- Oh, si je le connais ! D'accord pour ne pas lui en parler. Je vous fais une confiance totale.

Et Michel lui exposa le projet qu'ils avaient formé, Eliane, Bernard et lui en comptant sur le concours de Lucien. Il approuvait avec empressement.

- Vous pourriez nous donner l'adresse de la famille d'Erick ?

- Tout de suite. Je ne sais comment vous remercier.

- Attendez. On ne sait pas si on réussira. On va essayer. Il y a tant d'obstacles à franchir.

Avant de se séparer, monsieur Héry lui offrit un café qu'il avait préparé lui-même.

- Vous savez, Michel, Nathalie vous apprécie beaucoup. Elle m'a dit que vous lui aviez révélé en elle-même des ressources insoupçonnées. Jamais elle ne serait sentie capable de faire le Mont Blanc. Et vous savez, quand une fille parle comme cela d'un jeune homme, il faut qu'elle l'estime.

Michel en était presque gêné. Il lui promit de faire tout son possible pour aider Nathalie à retrouver son moral et il ajouta, en regardant le père avec une crainte secrète, qu'il était prêt à l'accueillir à Chamonix le week-end prochain pour lui faire faire un sommet. Il respira, le père était d'accord.

- Elle sera de retour demain de Bruxelles avec son orchestre et elle va beaucoup regretter de vous avoir manqué. Donc, je peux lui proposer d'aller à Chamonix le week-end prochain ?

- Mais oui. J'ai déjà repéré un sommet pour elle.

- Pas trop dur, j'espère.

- Non, et puis vous savez, c'est un sommet que je connais très bien, presque prise par prise. Rien à voir avec la longueur du Gaspard.

- Et comment s'appelle ce sommet ?

- Le Peigne.

D'après ses lectures, ce nom lui disait quelque chose.

- Mon cher Michel, je vous fais une entière confiance. Je souhaitais vous voir et vous êtes bien tel que je vous imaginais. Un garçon en pleine santé, calme...

- Vous savez, à la tête d'une entreprise de cent bonshommes, rester calme, c'est bien difficile. Il y a des soirs où j'enverrais tout promener.

Il le regarda avec un bon sourire.

- Oui, mais ça ne dure pas. Et puis, quand on fait de la montagne, on doit être maître de ses nerfs. Savez-vous que vous me faites découvrir la montagne à moi aussi par personne interposée ? Regardez : j'ai acheté des livres, là.

Michel se mit à rire. Sur une table basse s'empilaient une bonne dizaine de livres de différents formats. Il les connaissait presque tous.

- Et vous avez tout lu en si peu de temps ?

- Non, j'en lis un peu chaque soir. Et puis il y a de belles photos, de très belles photos. J'en suis émerveillé.

Michel regardait sa montre mais Monsieur Héry semblait vouloir le retenir. Ils parlèrent un moment de leurs métiers respectifs. Monsieur Héry était ingénieur dans une usine de pièces détachées d'aéronautique. Il questionnait Michel plus pour en savoir davantage sur un ami de sa fille que par intérêt technique, mais Michel ne voulait pas aller trop loin. En quittant son hôte, somme toute très sympathique, il emportait l'adresse du père d'Erick : "Monsieur Wilhelm HOLTZ, Hacienda El Horjica, San Castro, Bahia Bianca, Republica Argentina".

Il se rendit ensuite au Ministère de l'Équipement pour régler un conflit qui l'opposait à la Direction Départementale de Grenoble. Il constata une fois de plus que rien ne vaut le contact direct car, en une heure d'entretien, un problème qui durait depuis trois mois se trouva résolu. Il lui restait du temps avant le départ de son train à la gare de Lyon. Le soir tombait sur Paris, un de ces soirs d'été où la chaleur est lourde et les rues animées. En temps normal, il serait allé passer une soirée chez l'une ou l'autre de ses connaissances qui réclamaient souvent sa visite. Mais, ce soir-là, il préférerait aller se promener dans des coins qu'il aimait. Nathalie de nouveau à Chamonix et toutes les rues de la capitale prenaient un air de fête. Il connaissait maintenant l'immeuble où elle habitait. Il avait vu l'entrée et le salon de son appartement. Sa chambre devait se trouver du côté gauche du couloir. Pourquoi du côté gauche ? Il n'en savait rien. Il imaginait cette chambre impeccable et gaie. Oh, une nuit, rien qu'une nuit avec elle dans cette chambre !... Mais il déraillait...

En se laissant guider par l'itinéraire que lui dictait son inspiration, il passait par la petite rue qui fait le tour de l'Étoile au Nord quand il s'arrêta devant un magasin d'articles de mode. Une idée jaillit dans sa tête : acheter quelque chose pour Nathalie. Ses yeux tombèrent sur une broche d'opale. Pas d'hésitation. C'était celle-là qu'il lui fallait. En sortant du magasin, il ne savait pas combien il l'avait payée.

Les Champs Élysées commençaient à s'illuminer. Il les descendait à grands pas, par plaisir, pour se donner de l'exercice, pour se mêler à la foule qui va, qui vient sur la plus belle avenue du monde. La plus belle avenue du monde ! ... Pour une fois il était d'accord.

Le restaurant était plein et ils n'avaient pas retenu. Le maître d'hôtel chercha des places libres jusque vers la calèche qui ornait l'arrière-salle. Rien.

- Je n'ai que cette modeste table contre l'escalier. Si vous pouvez revenir dans une heure...

- Mais ce joli coin nous va à merveille.

Assis côte à côte à cette petite table ornée d'un bouquet de roses, sous un chandelier à trois bougies, on aurait dit deux amoureux. Nathalie s'était placée juste dans l'angle, Michel à sa droite. Elle s'émerveillait.

- On ne pouvait trouver mieux.

Un coup d'œil au menu. Une décision rapide.

- Moi, un potage, une grillade et après on verra. Et toi ?

- Idem. Du vin ?

- Oui, Côtes du Rhône.

- Ça me va. Ils ne pourront pas dire que nous sommes des clients compliqués.

- D'abord ici on est en refuge.

Ils étaient joyeux. C'était la première fois que Michel l'emmenait au restaurant. Il avait pris pour prétexte qu'au retour de Genève, le temps leur manquait pour préparer un repas, un joli mensonge dont ils s'étaient fait mutuellement complices. L'autre serveur, le plus âgé, s'approcha.

- Oh, comme vous êtes mignons dans ce coin ! Vous avez choisi ?

Jamais Nathalie n'avait paru aussi ravissante. Le miracle continuait. Demain ils se retrouveraient en montagne mais, ce soir, ils goûtaient le confort de la ville. De temps en temps,

entre deux courses, cela ne fait pas de mal. Ils papotaient comme deux collégiens en vacances. Michel avait sucré son potage et elle pleurait de rire en attendant qu'il commence.

- Attention, à te marrer, tu vas échapper ton œil de verre dans ton assiette.

- J'ai un œil de verre. Tu ne t'en étais pas aperçu ?

- Oh !

- Et puis un dentier. Tu veux que je l'enlève ?

- Non, tu mettras ça de côté tout à l'heure avec tes seins gonflables, ta perruque et ta jambe de bois.

- Tu es un sadique !... Je suis si moche que ça ?

- Oh l'hypocrite ! Tu es si belle que des coups d'œil à la dérobée convergent vers toi de toutes les tables.

- Alors je me retourne de l'autre côté, là !

En fait de prothèse, Nathalie portait dans ses cheveux un bandeau blanc qui transformait le visage auquel il était habitué. La grâce de la jeune fille le rendait consciemment vaniteux. On devait l'envier.

- Il est bon, ce potage ?

- Ce doit être une spécialité... Mais, bon Dieu, c'est du sucre que j'y ai mis ! C'est pour ça que tu te marrais ?

Amusé, le maître d'hôtel changea l'assiette. Le potage était vraiment bon.

- Allez, on finit.

Pendant qu'ils attendaient la suite, Michel se pencha vers elle :

- Tu te rappelles notre conversation près refuge du Pavé ?

- Sur l'amitié et l'amour ? Original, n'est-ce pas ?

- Ne sois pas méchante. Pour moi, elle a compté.

- Et alors ?

Il se tut, laissa le serveur poser sur la table la grillade et la garniture. La façon moqueuse dont elle avait accueilli sa question lui ôtait toute envie de continuer.

- Sers-toi... Non ? Alors tu préfères ce morceau ?

- Oui. Mais qu'est-ce que tu voulais me dire ?

- Sans importance.

Elle leva les yeux vers lui, subitement ennuyée. Le ton ironique de sa remarque cachait en fait une certaine pudeur. Bien féminin, cela.

- Sans importance, pas tout à fait. Pour moi cette conversation a vraiment compté... Oui, Michel, c'est vrai.

Elle avait compris qu'elle l'avait choqué et, avec beaucoup de délicatesse, elle répéta :

- C'est vrai. J'avais rarement entendu parler comme toi.

C'était un encouragement. Alors il sortit de la poche intérieure de son blouson un papier plié en quatre.

- Pour ne pas laisser perdre cette conversation, j'en ai griffonné pour toi un résumé à ma façon.

- Oh, c'est chic ! Tu veux bien maintenant ?

Pendant qu'elle lisait, il observait discrètement sur son visage le cours de ses réactions. Il suivait mentalement les lignes que ses yeux parcouraient. Il les connaissait par cœur. Il lisait avec elle.

*Dites-moi, les amis, ce que c'est qu'aimer  
Holà, aimer ? ... C'est tellement de choses !...*

*Aimer, c'est porter en soi la présence de l'autre  
Qui sécurise vos jours et enchante vos nuits*

*Aimer, c'est se réjouir de la journée qui commence  
Parce que l'autre va la vivre aussi*

*Aimer, c'est être joyeux à son appel,  
Léger à son rire, chagrin de ses larmes*

*Aimer, c'est regarder encore le point du ciel  
Où depuis longtemps son avion a disparu*

*Aimer, c'est être lucide sur les défauts de l'autre  
Les comprendre avec sympathie et vouloir les corriger*

*Aimer, c'est toujours lui dire : Tu seras plus beau,  
Tu seras plus fort, tu seras meilleur parce que je t'aime*

*Aimer, c'est constamment donner et recevoir  
Sans jamais penser dette ni créance*

*Aimer, c'est regarder ensemble, construire ensemble,  
Grimper ensemble vers le même sommet*

*Aimer, c'est traverser à deux l'adversité  
En serrant toujours très fort la main de l'autre*

*Aimer, c'est ne pas lâcher la corde quand l'autre tombe  
Et qu'on sait qu'on ne pourra pas le retenir*

*Aimer, c'est être capable d'aller avec l'autre,  
Loin, très loin, jusqu'au bout du monde*

*Si votre raison l'approuve, si votre volonté le protège  
Votre amour brillera toute votre vie et par delà*

Nathalie releva les yeux vers lui et se mit à sourire :

- C'est incroyable que tu sois resté si jeune, Michel. Par moments on retrouve en toi un parfum d'adolescence.
- Par moments je dois te sembler tomber dans l'utopie la plus ridicule.
- Au contraire. Je t'admire... "Et par delà", dis-moi, Michel, tu crois vraiment qu'il y a quelque chose après la mort ?
- Il n'y a pas d'après. Il y a une réalité qui n'a rien à voir avec le temps.
- Trop trapu pour moi ce soir. On en reparlera... Tu me laisses ce papier ? C'est presque un poème.
- Tel quel ? Non. C'est un brouillon tout mal foutu. Il faut que je l'arrange.
- Non, je t'en prie, n'y touche rien. Sauf une chose. Tu veux bien changer la première ligne et mettre : "Dis-moi, Michel, ce que c'est qu'aimer" ?



- Pourquoi moi ? C'est nous qui avons trouvé tout ça ensemble. Et même j'y ai fourré une parole de Bernard concernant l'amitié mais qui me semblait encore mieux convenir à l'amour : "donner et recevoir sans jamais penser dette ni créance". Et pas qu'une parole : il m'a donné de l'argent quand j'étais dans le pétrin et il n'a jamais voulu que je le lui rende.

- Alors raison de plus. Michel, je t'en prie. Tu veux bien ? Corrige.

Comme elle se faisait suppliante, il ratura le premier vers et lui donna le papier. Gravement, elle le rangea dans son sac. Une tristesse se lisait sur son visage. Ses yeux s'embuaient de larmes. A cette réaction qu'il aurait pu prévoir, Michel se sentit décontenancé. Il se traitait d'égoïste et de con. Il n'avait pensé qu'à lui. Par sa bêtise, un Erick venait encore de se mettre au travers de cette admirable soirée, là où vraiment il s'y attendait le moins. A se gifler !

Mais Nathalie qui lisait sur son visage réagit immédiatement en posant de nouveau sa main sur la sienne.

- Tu te trompes, Michel. Je suis touchée parce que c'est comme ça que je conçois l'amour, l'amour tel que je l'ai toujours rêvé dans mon jardin secret.

Et elle se pencha pour l'embrasser sur la joue. Il se sentait remué par la délicatesse de cette fille qui ne pouvait tout de même pas ne pas penser à celui qu'elle regrettait mais qui reportait cette émotion à son bénéfice à lui.

- Pour moi, Michel, ce poème sera le souvenir de cette soirée.

Cette parole inattendue, cette parole qui sauvait tout ralluma du coup la joie du garçon. Il comprit qu'elle aurait pu garder le silence mais il est des silences qui font terriblement mal.

- Allez, bois un coup. Tu es un homme, non ?

La gaieté brillait de nouveau sur cette jolie petite table. Ils venaient de faire ensemble le même rétablissement.

- Oui, mais toi aussi. Tiens ! J'aimerais bien te voir un peu grisée. Tu serais délicieuse.

Un éclat de rire secoua les épaules de Nathalie. Cette idée semblait l'amuser et même lui plaire, Le café arrivait. Contrairement à lui, elle ne le suçrait pas mais au premier repas avec ses copains il avait remarqué qu'elle ne dédaignait pas un canard. Il trempa le bout d'un morceau de sucre dans sa tasse et, comme elle semblait consentante, il le lui fourra directement dans la bouche.

- Thank you.

Alors il lui fit une proposition qui lui courait par la tête. Si elle refusait, il ne devrait pas en être déçu. Ce ne serait pas grave, pas grave du tout.

- Ecoute. On n'est pas pressé. Avant de remonter au chalet, j'aimerais te faire faire un petit tour au "Patapoum".

- C'est une boîte ?

- Oui, à côté, au sous-sol. On pourrait aller aux "Trois Mulets" comme avec tes copains au soir de l'M mais c'est à l'autre bout de Cham.

- Et la course demain... Tu crois que c'est bien raisonnable ?

- Pas trop. Mais accorde-moi une demi-heure, pas plus.

- Oui et après, ça fera une heure, puis deux, et moi demain je serai claquée !

- Une demi-heure, montre en main, tu veux bien ?

- Tu dis bien : montre en main ?

- Juré !

- Alors O.K.

Depuis l'escalier encombré qui menait à cette cave, Michel dut se frayer un passage pour parvenir jusqu'à une banquette dans un coin, un peu trop près de la sono qui marchait à plein régime, mais il n'y en avait pas d'autre. Sur une piste de danse, des couples et des isolés s'agitaient, éclairés par des flashes de toutes couleurs.

- Jus de fruits ?

- D'accord.

- Alors tu viens me faire danser ?

- Je... je ne connais pas le rock acrobatique.

Par cette plaisanterie qui la fit rire, Michel se libérait d'un certain trac. Mais très vite il éprouva un plaisir fou à faire ondoyer cette fille qui se mouvait avec une belle aisance, tout en maîtrisant chez lui une gêne terrible à se sentir raide et maladroit. La survenue d'un slow le décontracta et il put avec ravissement la tenir contre lui dans un balancement doux, ses mains pesant tendrement sur ses épaules. Mais pourquoi ce visage tout près du sien devenait-il grave ? Une ombre passait-elle derrière ce front, une ombre nom d'Erick ?... Comment le savoir ?... Après tout, il était peut-être le seul à y penser, pas elle. Dans cette ambiance joyeuse, teintée de sensualité, une vague inquiétude le freinait. Il caressait Nathalie par la pensée. Il imaginait son beau corps nu dans ses bras, et pourtant il n'osait pas l'embrasser. Paradoxe des situations : au sommet d'une montagne, lieu aride s'il en est, il n'aurait eu aucun problème. Ici, un magnétisme de désir le pressait contre elle mais une barrière le retenait. Cependant, à la faveur d'un jeu de lumière qui évoquait le soleil couchant, il osa appuyer sa joue contre la sienne et la laisser ainsi puisqu'elle acceptait. Tout à coup, Nathalie lui posa un baiser sur les lèvres.

- Tu es timide, Michel ?

- Je croyais que c'était réservé à la montagne.

- Gros bêta !

- Sacré Michel, tu as toutes les veines !

- Tiens, Noël ! Toi aussi, à ce que je vois. Bonjour, Evelyne. Nathalie.

Par discrétion il avait disparu avec sa compagne au milieu des autres couples quand un rock infernal se déchâna. Et Michel aussi. Et Nathalie aussi. Et ils étaient en nage quand, au troisième top, fidèle à sa promesse, Michel entraîna par la main Nathalie vers l'escalier.

La nuit était tiède et lourde. Ils marchèrent vers la voiture, fatigués, mais s'avouant en pleine forme. Un quart d'heure après, ils pénétraient dans le chalet où les sacs tout prêts les attendaient pour la course du lendemain. En sortant de la salle de bains, dans son peignoir rose, la jeune fille devenait irrésistible et il savait qu'elle le savait. Il y eut entre eux un instant d'hésitation. Avant de se séparer, il aurait voulu qu'ils s'embrassent encore comme ils l'avaient fait au "Patapoum" une fois la glace rompue, mais, ici, quelle en aurait été la suite ? Brusquement Nathalie lui posa un bref dernier baiser sur les lèvres et elle s'enfuit dans sa chambre sans un mot.

Comme ils sortaient de la station du Plan de l'Aiguille au milieu des alpinistes et des promeneurs matinaux, elle leva la tête vers les cimes qui se dressaient au-dessus d'eux.

- Tu veux me faire grimper si haut ? J'en suis toute nouée.

Michel l'aida à endosser son sac.

- Tu verras, c'est vertigineux ! Et il faudra se méfier des aigles qui vous attaquent en piqué. Et il va y avoir de l'orage pour sûr. Le Peigne, c'est un véritable paratonnerre.

- Tu es un sadique ! C'est trop dur pour moi ! Je reste ici, là !

Une fois son propre sac sur les épaules, il la prit par la taille.

- Après le Gaspard, tu n'as pas à t'en faire, va. D'abord la marche d'approche est courte alors qu'au Gaspard, tu te rappelles, une soirée pour monter au Pavé, pas loin de deux heures le lendemain rien que pour atteindre le glacier Claire. En plus, au Gaspard, un rocher dégueulasse qui vous fout le camp dans les mains. Au Peigne, un granit à gros grains. Tu peux toujours taper dessus pour le casser. J'ai voulu que tu voies la différence. Tu vas t'y sentir à l'aise.

- Je veux bien te croire. Après tout, c'est toi qui es responsable de ma sécurité. Toi, tu es solide.

- Bof ! J'en sais trop rien.

- Comment ?... Méchant, tu me fais marcher ! Et dire qu'il faut y aller !...

- Tu as un de ces moral, toi, ce matin.

Il l'embrassa et ils se mirent en route à la suite de plusieurs groupes sur le chemin qui part devant la station. La marche d'approche du Peigne est très courte. Par un bon sentier on remonte la rive droite du glacier des Pèlerins jusqu'à prendre pied sur celui-ci. Il faisait chaud et des nuages allongés en forme de poisson flottaient vers le Nord. Le sommet du Mont Blanc, encapuchonné au petit jour, s'était découvert et il flamboyait de soleil. Parmi les groupes qui remontaient le même sentier, Michel se demandait si beaucoup se destinaient au Peigne. Une bonne partie descendit bientôt sur le glacier en direction des Grands Mulets. Les autres poursuivaient, mais visaient-ils le Peigne, l'aiguille des Pèlerins ou un autre sommet ? Certains les avaient déjà quittés.

- Où vont-ils, ceux-là ?

- Vers cette arête à gauche. Tu vois cette série de blocs et de pointes ? C'est ça, l'arête des Papillons.

- Ça se monte, ça ?

- La preuve...

- Mais tu ne vas pas me faire faire un truc comme ça ?

- Non. Cette arête est du V. Notre course, c'est tout du III avec un seul passage de IV.

- Du IV ? Alors pas pour moi.

- Tu en as déjà passé. Au Gaspard, entre le glacier et le sommet, nous avons été barrés par un mur. La dalle, tu te rappelles ?

- Ma foi, c'est toi qui en prends la responsabilité.

Et elle n'avait pas insisté. Michel, lui, espérait qu'il y aurait peu de monde, sinon personne, à s'attaquer au Peigne. L'arête des Papillons a la réputation d'être très difficile, même si elle regorge de ferraille, et pour la plupart elle se suffit à elle-même, ce qui était rassurant. Après la merveilleuse solitude de leur dernière course, il redoutait la présence d'autres cordées, même d'une seule.

- Tu as vu ? Ça se disperse. Ah, si on pouvait être seuls comme au Gaspard ! C'était un rêve.

- Espérons. J'aime bien être seule avec toi.

Michel se retourna en souriant. Il vit deux beaux yeux levés vers lui et il en ressentit une bouffée d'admiration et de tendresse.

- Allons, je vois que le trac est passé.

Il n'y eut bientôt plus que quatre groupes devant eux. En bas, sur le glacier, une colonne s'étirait en direction des Grand Mulets.

- Regarde. Il y a deux petits points noirs au bas de cette arête de neige ?

Il se plaça derrière elle pour pointer son doigt sur l'endroit indiqué.

- Ils attaquent déjà l'arête de glace de la Frendo.

- Tu m'en avais déjà parlé le jour de l'M. C'est effrayant ! Comment ils tiennent ?

- Ce n'est pas si vertical qu'il y paraît vu d'ici, je te l'ai dit. Mais c'est tout de même pas de la tarte.

- Ils sont partis quand ?

- Oh, en pleine nuit. Pour être où ils en sont à cette heure, il faut qu'ils aient fait vite, sapristi ! Et regarde en haut, dans les rochers, sous la brume, ces points rouges.

- Mais tu as de bons yeux !... Oh, j'en vois sur l'arête, juste dans le ciel à gauche du nuage!

- Midi-Plan, tu te rappelles ? Celle-là, Nathalie, elle est faite pour nous. Splendide ! A condition de ne pas s'y trouver bloqués par des gens qui feraient mieux de se contenter de la Mer de Glace, parce que comme course, c'est couru.

Comme ils atteignaient la neige, il détacha le piolet de Nathalie mais la croûte gelée était mince et ils n'avaient pas besoin de crampons.

- J'en vois sur l'arête des Papillons.

Michel leva les yeux.

- De ceux-là rien à craindre. Même s'ils continuaient jusqu'au Peigne, on a trop d'avance sur eux pour qu'ils nous rattrapent.

Pourquoi, se demandait Michel, tenait-il autant à rester seul avec Nathalie ? Au fond, à deux ou à trois bonnes cordées, on ne se gêne pas tellement. On fraternise entre montagnards. On rit. On s'entraide même. On alterne les cordes dans les rappels. On se prévient en cas de chute de pierres. Non, il voulait avoir Nathalie pour lui tout seul. Il se surprenait à être jaloux et il en souriait intérieurement. "Voilà du nouveau pour toi", se disait-il. Et pourtant avec elle et son histoire en avait-il le droit ?

- Tu vois ce couloir ? On va monter par là mais, pour l'atteindre, il faut passer plus haut et faire un retour en arrière.

Sur un rocher, non loin d'eux, un guide exerçait une fille à la descente avec cordes. Pourquoi en cet endroit ?

- Pas si vite. Tu me dis qu'on a le temps. Alors, laisse-moi souffler.

Il ne s'arrêta pas mais ralentit seulement sa marche.

- Et maintenant en travers, là où passe la cordée devant nous. Les autres qui continuent, ils sont bons pour l'aiguille des Pèlerins par la Grüter.

Arrivés au rocher, il emprunta une vire en direction de Chamonix jusqu'à la base du couloir des Papillons.

- Bonjour.

- Bonjour, répondirent ensemble, pendant qu'ils s'encordaient, les deux hommes puis la fille qu'ils venaient de rejoindre.

- Vous faites le Peigne ?

- Non, les Pèlerins.

- Mais... Ah oui, par la Carmichaël ?

- Exact. Et vous ?

- Le Peigne par la voie normale. Alors on fait une partie du trajet ensemble.

- Oui, mais nous, on est trois. Alors si vous voulez passer devant...

- On verra plus haut. Mon amie, c'est sa quatrième course. Qu'est-ce que vous dites du temps ?

Le plus âgé lança un coup d'œil du côté du Mont Blanc.

- La météo dit : risque d'orage. Mais on a le temps de faire la course.

Le trio gravissait le couloir.

- Nathalie, passe devant et suis-les.

- Tu ne m'encordes pas ?

- Parce que je t'ai dit qu'il ne fallait pas mépriser la corde ?

- Oui, tu te contredis.

- Pas tellement. Toi, ici, tu n'en as pas besoin. Mais si tu y tiens...

- Non, si tu restes dessous.

Ce couloir est facile mais pénible. L'air lourd les faisait transpirer. Comme ils marchaient tous les cinq les uns près des autres, il n'y avait pas de risque de chute de pierres, d'autant moins que celles-ci étaient rares.

Ils parvinrent enfin à l'endroit où le couloir finit contre une cheminée.

- Sapristi ! fit le plus jeune. Moi, je préfère un bon passage de VI à une montée pareille.

- C'est bien mon avis, répondit l'autre.

Ils posèrent leur piolet dans un coin. Michel alla mettre celui de Nathalie et le sien dans une anfractuosité voisine.

- Bon, j'y vais, dit le premier.

Pendant qu'il grimpa, Michel encordait Nathalie sur baudrier.

- Tu as trouvé ce couloir si dur que ça, toi ?

- Non.

- Parce que tu as goûté de l'Oisans où il n'y a pas de mécanique pour vous déposer dans la montagne. Ici, les gars n'ont pas l'entraînement des marches d'approche. Ils veulent se trouver tout de suite à l'attaque.

La fille grimpe à son tour. Elle grimpe bien mais pas très vite. Michel l'observait. Au bout d'un moment, il se retourna.

- Eh bien, tu vois, on va accepter leur offre. Ils nous retarderaient.

- Tu crois que je pourrais ?... J'ai le trac.

- T'inquiète pas. Pour commencer, tu appuies ta semelle sur cette tache grise pour faire opposition contre le rocher. Ça te permet d'atteindre les autres prises. Après ça va, tu verras.

Michel, impatient, goûtait la joie de s'élever rapidement. Entre ses jambes il vit le visage de Nathalie levé vers lui.

- Non, je te l'ai souvent dit. Mets-toi de côté à cause des pierres ou des gravillons que je peux déclencher.

Elle disparut à droite.

- Bien. Je termine. Attends que je t'appelle.

Il avait débouché sur une excellente terrasse.

- A toi. Tu te rappelles ? Le pied sur la partie plus sombre, le dos au mur. Ou alors un détour par la gauche et rejoins plus haut mais c'est moins élégant.

- J'y vais direct. Tu assures ? Tu assures bien ?

- "D'ici je tiendrais une vache !"

- Merci pour la vache.

- Non, c'est une citation marrante. Je t'expliquerai. Vas-y, cocotte !

Il sent la corde venir, puis s'arrêter. Nathalie cherche, hésite, puis demande qu'il rende un peu de mou. Elle ne veut aucune aide. Elle veut s'en tirer toute seule. Tout à coup la corde vient d'un bon mètre puis elle continue par paliers.

- Bravo ! C'est parti, mon kiki ! Tu l'auras, ton Peigne !

Michel qui se contentait ici d'assurer sur ses hanches récupérait la corde mètre par mètre. Le casque blanc de Nathalie apparut sous ses pieds puis un visage souriant se leva vers lui. Devant eux, le premier de l'autre cordée progressait sur une vire montant de biais vers l'arête des Papillons. Il lança à Michel :

- Elle grimpe bien. Vous pourriez passer devant.

- D'accord. Merci.

- Alors, Nathalie, tu vois que c'est chouette ?

- Tu as raison. Ce rocher m'inspire confiance.

Elle était rayonnante.

- Ils nous font passer devant. Tu vois la différence avec les pauvres mecs du Dôme du Goûter ?...

- Je vois. Mais laisse-moi souffler.

- Souffle pendant que je commence.

Après la vire, en une longueur on parvient à l'arête. Une fois à cheval sur celle-ci, Michel fait monter Nathalie en souriant d'avance. De fait, quand sa tête émerge, son visage marque une lueur de saisissement.

- Oh, c'est fantastique !

De l'autre côté, s'ouvre en effet le vide sur toute la vallée de Chamonix.

- Ça t'impressionne ?

- Un peu mais ça va.

- Ne reste pas là. Les autres arrivent.

La suite de l'arête est aérienne. A chaque petite longueur, Michel vache Nathalie sur une pointe de rocher et lui dit de ne pas bouger. Elle rit.

- Ça ne risque pas !

Il faut passer sous un gendarme.

- A toi. Je t'assure, mais ici si tu déroches, tu fais un joli pendule et plutôt râpeux.

Nathalie n'avait pas envie, mais pas envie du tout, de dérocher. Elle choisissait méticuleusement ses prises et elle parvenait sagement vers Michel.

- O.K.! Vingt sur vingt !

- Quinze sur vingt.

- Pourquoi ?

- J'ai vu, après, de meilleures prises.

- Tu fignoles... Qui donne les notes ? Pour une fille qui en est à sa quatrième course, j'ai dit vingt sur vingt.

La suite est une mince arête rectiligne qui débouche sur une partie facile.

- Tu vois cette gorge profonde à droite ? Au retour, on y descend par un long rappel. On évite ainsi d'un coup tout ce qu'on vient d'escalader.

Le trajet devenait facile. On y progressait les anneaux à la main. C'était une sorte de rampe en pente modérée formée d'une succession de vires, ces vires du Peigne qu'on observe de la vallée pour voir s'il a neigé sur la voie. Au bout on tourne carrément à droite jusqu'à traverser le haut d'un couloir et atteindre une brèche qui permet de contourner par la droite un bastion vertical plus facilement que par la gauche, comme Michel l'avait fait par erreur la première fois.

Nathalie suivait, silencieuse et attentive, ne perdant pas un détail du trajet. Après la brèche suit à gauche un couloir raide et encaissé, encombré de pierres et de gravier, très poussiéreux même, où de gros blocs exigent un rétablissement. Michel voulut aider son équipière. Elle refusa sa main en souriant.

Ils débouchèrent sur le flanc d'un large couloir de glace vive dont l'autre rive était une paroi verticale.

- Pas mal, tu ne trouves pas ?

- Tais-toi. Tu me fous la trouille.

Il est vrai qu'une glissade sur ce toboggan luisant vous projetterait à gauche dans un vide que, de leur emplacement, ils ne pouvaient que deviner.

- On va le traverser ?

- Non. On le remonte par cette arête à droite. Attends-moi là.

Michel empoigna des pointes de roches enchâssées dans la glace et des prises de roc en place et il se dressa sur l'arête.

- Tu viens ?

Avec précaution, ses traits laissant filtrer une certaine crainte, Nathalie imita soigneusement son guide puis elle se retourna vers la glace plongeante et sourit.

- On traverse des trucs comme ça plus haut ?

- Non, sinon on aurait gardé les piolets

- La crête vient finir contre la paroi et il faut prendre à droite une suite de vires qui courent à sa base, montant et descendant, jusqu'à un petit col séparant de la masse du Peigne une pointe élançée, le gendarme 3.068.

- Et maintenant ?

- On va descendre dans ce couloir. Là-haut, en face, c'est l'aiguille des Pèlerins.

- Ah !... L'aiguille de l'autre cordée ?

- Oui.

- Mais par où vont-ils monter ?

- En biais dans la paroi, par ces fissures. Cette voie, c'est la Carmichael.

- Pourquoi on donne des noms pareils ?

- Je t'ai dit que le premier qui ouvre une voie a le privilège de lui donner le nom qu'il veut. Tu as vu hier sur le bouquin la fissure Lépinay qui t'a tant frappée. Lépinay, c'est lui qui l'a escaladée le premier. Tiens, les autres arrivent. Descendons pour ne pas les gêner.

Ce couloir raide n'est pas difficile mais il fait perdre de l'altitude.

- C'est ennuyeux de redescendre.

- Ça manque d'élégance en effet. La solution qui aurait de la classe serait d'escalader l'arête que tu touches. Mais elle est autrement plus difficile. Alors ce sera pour la prochaine fois.

- Oh, moi, tu sais...

Nathalie descend d'elle-même la première jusqu'en bout de corde.

- Attends où tu es. Pas la peine d'aller plus bas.

Quand il arrive :

- Tu vas franchir de biais cette petite veine blanche jusque sous la plaque de neige et tu m'attends. Surtout ne glisse pas.

- Pourquoi ?

- Là où ça suinte, c'est peut-être encore gelé. Méfie-toi.

- Ah, je comprends.

Coup classique : une banale humidité qui est en réalité de la glace. Le pied glisse et heureux si on se relève avec simplement quelques écorchures. Mais ici le rocher est simplement mouillé.

- Maintenant grimpe directement par cette gorge. En haut tu trouveras une sorte de sentier qui rejoint le couloir. Tu vois, c'est facile. Je te suis.

La figure de Nathalie était d'un joli rose de chaleur. Entre les brides du sac, sa poitrine se soulevait alternativement dans un mouvement de respiration profonde mais lente qui le captivait.

-Tu veux te récupérer un moment ?

Proposition insolite lancée sans réfléchir. Nathalie était en pleine forme et souriait. Il s'avoua qu'en réalité il avait une folle envie de l'embrasser.

- Moi, non.

- C'est bien. Ça mérite...

Il la prit par les épaules mais, d'elle-même, elle avança les lèvres au-devant des siennes et il ne put s'empêcher de prolonger ce baiser, puis de serrer la poitrine de Nathalie contre la sienne, cette poitrine dont il sentait la fermeté...

- H'm !...H'm !...

Rires et petits coups de sifflets derrière eux. Les trois autres arrivaient, sympathiques :

- Vachement verni, toi !

- C'est drôlement chouette, la montagne !

Michel leur fit un signe de la main, le visage tout sourire. Il n'attendit pas leur arrivée pour monter en premier en direction du col et entamer à gauche l'escalade des dalles.

- A toi, Nathalie. Fais attention. Il y a du sable. Mais je tiens tendu.

Elle semblait peiner. Ses souliers dérapaient.

- Non, pas le genou. Plus contre le petit mur à ta droite. Oui, tu vois ?

Quand elle fut près de lui :

- Elles n'ont l'air de rien, ces dalles, mais je ne m'y sentais pas fixe. Je suis gourde.

- Non, c'est le vent. Le sable supprime l'adhérence. Il faut souffler ou le faire glisser avant de poser le pied.

Ils continuèrent à monter de biais une partie facile, les anneaux à la main. Michel sentait encore contre lui la poitrine de la jeune fille et il exultait.

- Et maintenant le morceau le plus chouette, youpi ! Ton peigne, tu l'as dans la poche, Nathalie Supergirl !

- Ça ne me plaît pas.

- Tu as raison. J'ai déjà "gentille pastourelle". C'est plus chouette !

- Ne te casse pas la tête, va.
- En effet, Nathalie, c'est parfait. Tout est parfait chez toi et même plus-que-parfait.
- Tu as fini de me faire la cour ?

Les yeux de la gentille pastourelle erraient, inquiets, vers le ciel.

- Surtout quand j'ai la trouille parce que je me demande par où on va monter.

Ils cheminèrent à flanc de paroi jusqu'à un dièdre qu'il fallait traverser. Michel le remonta par le fond.

- Là, c'est un peu délicat. Passe comme tu pourras. Moi, je me mets à cheval sur la petite arête.

Tu verras, ça tient.

Quand ce fut au tour de Nathalie, elle hésita.

- Michel ! J'ai peur. Comment tu as fait ?
- Ne regarde pas en bas. Qu'est-ce que tu crains ? Je te tiens.
- Je ne veux pas que tu m'aides. Ça fout tout en l'air.
- Alors, prends ton temps.

Une fois de plus, Michel admirait cette fille qui voulait aller seule au bout de ses possibilités, sa sûreté aussi car elle examinait consciencieusement le rocher. Une petite prise de pied un peu plus bas lui sembla valable.

- Michel, tu tiens ?
- Oui.
- Mais si je glisse, je recommence.
- D'accord.

De son pied gauche, anticipant l'autre mouvement, lentement, elle s'appuya sur la petite prise, un graton, et enjambant l'arête de sa jambe droite jusque sur une autre prise, plus visible, elle sortit.

- Formidable ! Alors, c'est toi qui va me guider maintenant. Passe devant.
- Non, non, Michel. Je t'en prie. Sinon je m'en vais.
- Chiche !
- Salaud, va !

Michel suivait le fond d'une sorte de dièdre peu incliné, comme une rigole en V. Puis, quelques dizaines de mètres plus loin, il atteignit le pied d'une cheminée verticale.

- Je pose les rouleaux de corde. Ne bouge pas.
- Il ne grimpa que d'une courte longueur et il lui demanda de venir.
- Voilà. Maintenant, je te vache sur ce bout de rocher et tu m'attends.
  - Mais c'est aérien ici. Tu crois...
  - Chut ! Tu me fous la trouille.
  - Crétin !
  - Tiens, regarde les autres où ils sont.

Sur la paroi d'en face, accrochés au rocher, les trois en étaient au tiers de la hauteur. Le premier, seul, poursuivait la progression.

- Il se trompe.
- Il faut le lui crier.
- Non, ça peut le vexer. Il cherche... Voilà, il revient. Il a trouvé. Bon, j'y vais. Attends que je sois là-haut.

Le visage de Nathalie s'était fait grave. Elle dévisageait l'immense vide à leur droite. Il fallait détourner son attention.

- Je mousquetonnerai la corde plus haut. Alors, tu m'assureras.

Sans attendre, elle avait passé la corde sous ses bras comme il le lui avait enseigné aux Gaillands.

- Je préfère que tu fasses l'inverse. Comme on freine instinctivement par la main droite, il vaut mieux que la corde descende d'abord sous l'aisselle gauche. Oui, comme ça, ça va.

Elle leva la tête à la verticale :



- Tu veux me faire grimper ça ?

- Le passage de IV, mais tu sais que tu peux le faire. Reste là. Tu laisses venir la corde.

Il savoura un instant ces yeux toujours levés vers le ciel, cette bouche entrouverte, cette poitrine qui rebondissait des courroies du sac en traduisant alternativement un peu d'essoufflement.

- Tu verras, c'est maintenant le plus beau.

- Oh ! Tu sais, quand on a le trac...

- Qu'est-ce que tu crains ? Cette corde soulèverait...

- Une tonne, je le sais. Mais si tu es obligé de me tirer, pour moi la course est fichue.

- Compte pas sur moi pour te tirer, ma belle ! Je t'assure, c'est tout.

Il appréciait ce souci de la perfection pour une course considérée comme une œuvre d'art qui ne souffre aucune faiblesse, aucune tache. Et celle-ci, il la désirait parfaite. Nathalie, toute neuve à l'escalade, il la voulait rochassière accomplie. Oui, tout de suite. Pour l'encourager, il lui murmura à l'oreille :

- Moi, je me sens en pleine forme.

Il posa le pied sur un pointement et se mit à escalader cette cheminée. A sa droite, l'arête offrait de belles prises de mains qui lui auraient permis, comme la dernière fois, de grimper de l'autre côté en plein gaz. Il aimait les escalades extérieures. Mais, pour Nathalie, il devait utiliser la cheminée. Progressivement il s'élevait en utilisant les prises en opposition. Par moments il apercevait, en dessous de lui, de plus en plus bas, le visage attentif de son équipière devant laquelle se balançait la corde, et ses épaules, et sa poitrine émouvante... Un passage un peu athlétique puis la petite niche du piton.

- Laisse venir.

Il tira et mousquetonna la corde.

- C'est à partir de maintenant que tu peux me retenir si je tombe.

En bas, elle se remit en position de freinage comme il le lui avait enseigné. Mais il n'avait certes pas envie de tomber et, après quelques mètres, sa tête émergea d'une selle rocheuse de l'autre côté de laquelle plonge un couloir presque vertical sur le versant est. Il se hissa, enfourcha la selle. Dans son dos, c'était le vide. En face de lui montait en plein ciel la dalle terminale qui donne accès aux dents du Peigne.

- Nathalie, c'est du gâteau ! A toi !

Une voix lointaine monte de très bas.

- Si j'avais su, je ne serais pas venue !

Que de fois avait-il entendu ce réflexe de révolte contre la montagne ! Il faisait presque partie du programme et il contribuait pour sa part à la récompense du retour heureux. Un bon mot lui vint à l'esprit : "La montagne est une maîtresse qui vous comble de joie après l'amour" Mais c'était trop matcho. Il essaya une autre version : "Le sommet conquis est un amant qui vous comble de joie après l'amour... Bof ! Ça dit toujours ce que ça veut dire".

Nathalie avait commencé à grimper. Elle s'élevait lentement, cherchant méthodiquement les meilleures prises tout en se détachant du rocher alors que les débutantes ont tendance à s'y plaquer. Michel l'assurait, la corde passée autour d'un pointement juste devant lui. La rugosité du granit suffisait au freinage. C'est ainsi qu'il avait retenu son copain la première fois. En se penchant sur sa gauche, il observait avec délectation les mouvements du casque de son amie, sa jambe qui se déplaçait vers une prise bien visible d'en haut, son soulier qui s'y appuyait par le côté, bravo ! son visage qui se relevait, sa main qui explorait la roche sans cette nervosité révélatrice de la frousse, cette jolie main qui consultait une autre prise, qui l'abandonnait pour une meilleure, ces doigts fins mais solides qui s'y bloquaient... Une merveille de lucidité.

Peu à peu la corde venait, tournait autour du pointement rugueux. Arrivait maintenant le plus dur. Mais elle continuait de chercher, de calculer comme avant. Il en avait vu ici s'affoler, racler frénétiquement la roche, tenter n'importe quoi pour en sortir au plus vite. Elle, non. Elle calculait

toujours... Et tout à coup elle trouvait la solution, une opposition assez extérieure. Comme un grimpeur chevronné.

Michel se pencha :

- Eh bien, ma chère, fameux ! Tu te débrouilles comme une princesse.

- Je la vois bien ici ta princesse.

- Repose-toi un peu si tu en as besoin. Non ? Alors démousquetonne et viens vite me rejoindre.

C'est superbe.

Elle franchit les derniers mètres.

- Oh !...

- Et oui... Mets-toi vite à cheval. C'est vachement aérien, tu ne trouves pas ?

- Mais c'est eff... Non, splendide !

A cheval en face de lui sur la croupe rocheuse, elle sourit, heureuse, délicieuse. L'essoufflement qui lui soulève les épaules et la poitrine s'apaise vite. Elle le fixe dans les yeux, l'entoure de ses bras et lui pose un chaud baiser sur les lèvres. C'est bien l'endroit !... Après tout, plonger dans le vide en s'embrassant, quel départ en beauté !...

Ici, l'impression du vide est accentuée par le vol des choucas, ou plutôt de deux choucas qui montent et descendent le long des rochers, nonchalamment, ignorant, eux, la peur des parois qui tombent dans les profondeurs.

- Ils en ont de la chance.

- Et nous, on n'en a pas ?

Sa crainte a disparu. Elle vient d'entrer dans cet état de grâce qui fait basculer de la peur dans la témérité. On se sent délivré de l'attraction terrestre. On n'a plus besoin d'assurance. On est prêt à toutes les audaces. On plane. Une sorte d'ivresse heureuse, plus dangereuse que la panique, parce qu'encore moins bonne conseillère, une ivresse qui coûte des morts chaque année. Il va voir si son impression est juste.

- Alors, Nathalie, on n'a peur de rien maintenant.

- Plus du tout. C'est extraordinaire. Tu m'as quitté ma peur.

- Tu m'as quitté ma peur, je retiendrai l'expression. Eh bien, prouve-le. Je vais te décorder et tu vas escalader la dalle qui est derrière toi, seule, sans assurance, et moi je te regarderai d'ici.

- Chic ! J'y vais !

Et, se libérant de la corde, elle commence à se lever, aussitôt plaquée de la main de Michel sur son épaule.

- Nathalie, tu es en danger.

Elle le regarde, ahurie.

- Oui, tu es en danger. Je préférerais que tu gardes cette crainte très saine qui t'a fait parvenir si correctement jusqu'ici.

- Ah, je comprends. Je suis tombée dans le panneau.

- Pas longtemps, tu vois. Tu viens de franchir un nouveau pas dans ton apprentissage de la montagne. Ce qui t'arrive atteint les meilleurs à leurs débuts. Grimper correctement, c'est faire passer la technique avant tout. Si vigoureux qu'on soit, si beau que soit le paysage, si affolante que soit la fille ou adorable, hum ! le garçon, on doit être à ce qu'on fait, à chaque geste, à chaque prise, sans se permettre le moindre peut-être. Amen !

- Merci, professeur. Bien reçu, cinq sur cinq.

Les mains à plat sur l'arête qu'il chevauche, il s'avance vers de jolies lèvres à la fermeté moelleuse qui lui sourient, toutes prêtes à son désir.

- Et maintenant, on va faire la traversée des dieux, les dents du Peigne. Retourne-toi. Avec tous ces torons de corde, pas commode... Voilà. Je vais passer devant toi et grimper la dalle. Tu laisses dérouler. Ne bouge pas d'un poil avant que je te demande de venir.

En escaladant la dalle, il se rappelle que celle-ci est un passage étalon du troisième degré. Elle est superbe en effet. A gauche, le vide. A droite, le vide mais par ici abondent des pointes rocheuses sur lesquelles on pourrait fixer des anneaux d'assurance, en cas de verglas par exemple. Aujourd'hui ce serait minable.

Quand sa tête émerge de l'arête, comme du haut d'un mur, au-dessous de lui la paroi nord-ouest plonge. Mais, quelques mètres plus bas, une petite terrasse confortable permet un excellent relais, sauf que de là on ne voit plus de l'autre côté le compagnon de cordée gravir la dalle. C'est pourquoi il ne dépasse pas l'arête sur laquelle il se cale solidement, les pieds de part et d'autre sur de bonnes prises.

- A toi.

Sagement, lentement, avec aisance, Nathalie s'élève, irréprochable.

- Oh !...

- Eh oui. Le Peigne est une course qui remplit ses promesses. Descendons sur la terrasse.

- Quel gaz !

Elle a adopté ce mot très évocateur qui désigne le vide. L'un près de l'autre sur ce minuscule replat un peu terreux, comme du haut d'un avion, ils regardent la vallée qu'ils avaient perdue de vue depuis le col. Le vide fuit à leurs pieds sans la moindre protection et c'est magnifique. Michel ne peut s'empêcher d'embrasser encore son amie qui lui sourit toujours, les yeux brillant de joie.

- Dans un moment nous serons confortablement installés sur une vire, en parfaite sécurité. On va y aller. Quand je serai sur la pointe de ces lames, tu feras sauter la corde du rocher au-dessus de toi et tu viendras. Avant, tire-moi la gourde de mon sac parce que j'ai soif.

Elle aussi avait soif et ils en vidèrent d'un seul coup la moitié. Après quoi ils progressèrent avec délices sur une suite aérienne de pointes assez en désordre, les fameuses Dents du Peigne.

- Le sommet est là.

- Déjà ?... Mais, il y a un vide avant. Comment on va faire ?

- Merde ! Eh bien, on fait demi-tour.

Air subitement étonné de Nathalie qui se met à rire.

- Dire que je marchais ! Moi, tu le sais, je crois tout ce qu'on me dit.

Une rupture franche de l'arête tombe sur une dalle assez inclinée, quelques mètres plus bas.

- Viens par ici. Accroche-toi sur moi si tu veux mais ne bouge pas. On va faire un petit rappel.

Il tient tout de même le brin qui assure Nathalie et, à cheval, bien calé sur des prises de pied, il fait descendre jusqu'à la dalle l'autre brin partant de sa ceinture, passe sa partie remontante autour de la tête du rocher, jette le reste également sur la dalle, ce qui forme un véritable petit rappel. Pour soutenir Nathalie il utilise la fin de la corde qu'il passe en baudrier sur son épaule gauche et sous son bras droit.

- Tu peux y aller. Mets-toi devant moi. Il y a une bonne prise de pieds. Tiens-toi bien et n'aie pas peur. Je t'assure.

Elle hésite. Ici le vide est impressionnant et, en bas, il semble que l'inclinaison de la dalle vous ferait rebondir dans les airs côté Chamonix, un beau vol qui durerait longtemps.

- Attention à ne pas faire sauter le rappel du rocher. Tu t'y pends verticalement. Arrête. La corde pas contre ton cou. Je te l'ai déjà dit. Ça fait mal. Sur ta chemise, voilà. Allez ! Vas-y lentement, pieds au rocher.

Elle descend ces quelques mètres sans problème et touche la dalle.

- Michel, ça déverse. Comment je fais ?

- Remonte-la jusqu'à son bord... Et, maintenant, continue. Redescends par l'autre bord... Oui.

Elle tâtonne, éprouve la position de ses mains, son pied gauche dérape, retrouve une prise meilleure.

- Reste sur la plate-forme de blocs coincés et attends-moi. Oui, si tu veux, la corde autour de cet angle.

On dirait que la prise de pied a été faite exprès pour commencer ce petit rappel tant elle est commode. Il se laisse glisser, atterrit sur la dalle. Non, il ne la traversera pas directement. Par le haut, c'est plus sûr. Puis d'une main il fait sauter le rappel et se retrouve à côté de Nathalie, son admirable Nathalie.

- Le sommet est à quelques mètres. On peut y grimper directement. Ou alors passe sous le bloc à plat ventre en enlevant ton sac. Fais comme tu veux.

- Alors, directement.

- Eh bien, va devant. A toi l'honneur.

Elle ne se fait pas prier, s'élève d'un mètre, cherche. Il connaît un point d'appui relativement facile à gauche mais il ne veut pas dévaloriser sa dernière mini-longueur par la moindre observation. Les muscles de la jeune grimpeuse se tendent sous son knicker collant. Elle s'accroche. Un dernier effort. La voilà sur le sommet arrondi.

- Reste assise. Je passe par-dessous.

Il rampe entre la dalle et le toit de rocher et débouche sur cette vire qu'il connaît bien.

- Nathalie, fais sauter la corde autour du rocher, mais sois prudente. Non. Ça ne marche pas. Alors, fais en descendre un peu vers moi. Voilà. Merci. Je la tiens. Je me détache. Tire le brin libre.

Quand elle a tout récupéré, elle lui jette les anneaux.

- Et voilà, Nathalie. Tu as fait le Peigne ! Mets-toi debout. Une photo pour fixer ta victoire... Allez, debout ! Ce n'est pas maintenant que tu vas te laisser impressionner.

Elle s'agenouille, se dresse.

- Pas courbée comme si tu étais prête à tomber. Bien droite ! Allez, encore !... Oui. Et maintenant lève les bras ! Clic ! Bravo ! J'y monte.

Il est à ses pieds, la tenant par les genoux. Rassurée, elle fait un tour d'horizon. Ici, pas un souffle d'air. Des nuages soyeux planent aux flancs de l'Aiguille du Midi. D'autres, lumineux et incertains, caressent le Dôme. Passant par-dessus les pointes des Pèlerins, un long rayon de soleil projette une plage brillante au fond de la vallée comme sur une carte de géographie.

- Viens.

Elle s'assoit prudemment.

- J'y ai droit, non ?

Un long baiser au goût de sel car ils ont transpiré.

- Contente ?

- Heureuse ! C'est formidable ! Merci, Michel !

- Descendons sur la vire. C'est plus commode. On a tout son temps. On va s'y reposer un bon moment.

Cette vire est un véritable balcon, mais un balcon qui penche intérieurement vers le rocher vertical. Longue de quelques mètres, large d'un mètre cinquante, elle marque pour les grimpeurs du Peigne une étape où généralement on se restaure.

Ils sont assis, face au rocher, l'un près de l'autre, les épaules soulagées du poids de leur sac. Nathalie tend sa gourde.

- Bois d'abord.

Il avale quelques gorgées d'une eau dont on ne connaît pas les délices, les pieds sous une table chargée de victuailles. Nathalie boit à son tour. Ses cheveux joliment ébouriffés... Son cou... Sa poitrine... Qu'elle soit là avec lui, il n'arrive pas à le croire... Heureusement, personne ne semble faire le Peigne aujourd'hui. Ils sont seuls et si bien, ici, tous les deux.

- Tu veux une orange ?

Ils en mangent chacun une. Pendant qu'elle mord dans la sienne, elle le fixe de ses yeux profonds où brille une lueur de joie.

- Tu veux autre chose ?

- Non. Reposons-nous.

- Par où on descend ?

Etendue à plat sur la vire, les pieds contre la paroi, les mains accrochées au bord franc, elle avance la tête et découvre un vide énorme mais une vingtaine de mètres en dessous s'étend une vaste plate-forme qui semble la tenter.

- Tu parles déjà de redescendre ? Tu n'es pas bien ici ?

Elle reste la bouche légèrement entrouverte. Ils se regardent et se serrent l'un contre l'autre puis ils s'embrassent longuement.

- Quelle chaleur !

Michel quitte sa chemise de tissu épais.

- Et puis merde ! Je prends un bain de soleil.

Il délace ses souliers et ôte tout, jusqu'à ce qu'il se trouve en slip.

- Bon Dieu, ce qu'on peut être bien comme ça ! Le rocher est chaud.

- Je peux aussi ?

Michel, ahuri, éclate de rire. Il la voit enlever sa chemise par-dessus sa tête, lentement. Une émotion monte en lui. Il est avide de la voir en soutien-gorge, avide et tendu à la fois.

- Nathalie...

- Quoi donc ?

- Si... si tu veux prendre un bain de soleil, on a le temps.

Invitation maladroite, quasi bafouillée, cousue de fil blanc. Elle se met à rire à son tour et elle enlève souliers, chaussettes, pull, tout en le regardant avec malice.

- Je continue ?

Un silence mêlé de confusion chez Michel qui finit par se dépasser en matière de banalité :

- Bien sûr. C'est très sain, la montagne.

Passe sur le visage de Nathalie un certain air moqueur qui montre qu'elle n'est pas dupe de cette réponse hypocrite. Elle continue en effet mais Michel se plaque les mains sur le visage, ne sachant que faire. Raymonde et les autres, cela lui aurait plu de les regarder se déshabiller et il n'en aurait ressenti aucune gêne. Mais Nathalie... Et au fur et à mesure qu'elle lui dévoile ses cuisses généreuses, qu'elle libère au grand soleil ses seins affolants, il a envie à la fois de la retenir et de l'aider, de crier à la fois : Non, je t'en supplie, ne fais pas ça, mais, je t'en supplie, fais-le !...

Elle a presque tout quitté. Elle se rapproche insensiblement. Michel sent son corps entrer peu à peu en contact avec le sien. Il la serre tout à coup dans ses bras et ils s'embrassent, ils s'embrassent profondément. Un murmure :

- Heureuse ?

- Heureuse ! Et toi ?

Il est des questions qui n'ont pas besoin de réponse.

- Oh là là ! Elle est plutôt dure, ta plage.

- Bon Dieu, je n'y avais pas pensé ! Attends.

Il étend sur le rocher anoraks, chandails, serviette, déploie les cordes et tout ce qu'il trouve dans les sacs. Nathalie est restée à genoux, ses genoux ronds appuyant sur une chaussette de laine, en simple slip vert pastel bordé d'un liseré rose. Le contraste de ses formes pleines et douces avec le granit rugueux contre lequel elle s'appuie le dos lui donne un attrait irrésistible. Michel a une envie terrible de cette fille si belle et une peur non moins terrible qu'elle se refuse.

- Oh viens !

Elle vient, oui, elle vient. Elle met ses genoux ronds sur un rouleau de corde devant lui. Il plonge les mains dans le tissu léger, hésite comme attendant une permission, puis il le fait descendre d'un coup et, quand elle l'a elle-même retiré, il le jette sur les sacs. C'est lui qui maintenant a l'air impudique. Il quitte le sien. Cette fois, c'est parfait ! Ils sont nus dans les bras l'un de l'autre, isolés, en plein ciel, invisibles, sauf des choucas et des télescopes de l'Aiguille du Midi dont ils se moquent éperdument.

Combien de temps a passé quand ils se retrouvent sur le rocher granuleux en dehors des cordes et des vêtements étalés par Michel, Dieu seul le sait.

- Regarde.

Un fou rire les secoue tous les deux. Les deux choucas qui s'étaient perchés sur le rocher au-dessus d'eux n'en avaient pas perdu une miette. Sur un geste de Michel ils s'envolent.

- C'est unique, oui, unique, Nathalie...

- Chut !

Elle a raison. Les mots sont trop pauvres pour exprimer la folle vibration des corps et des âmes... Jamais Michel n'avait ressenti une telle ivresse... Et dire qu'il va falloir partir d'ici... Ils ne sont pas pressés, non, pas pressés du tout. Les minutes s'enchaînent, émouvantes...

Tout à coup, dans ce silence, un brusque coup de vent, un coup de vent qui soulève un anorak et emporte leurs dessous légers que Michel a juste le temps de plaquer à l'extrémité de la dalle. Le fou rire les prend de nouveau.

- Tu nous vois à poil ici pour redescendre ?

Ils se rhabillent en prenant leur temps. Nathalie est debout quand Michel enfille ses chaussures.

- Mes cheveux font comme le nylon.

Intrigué, il lève les yeux. C'est vrai. Les cheveux de Nathalie s'écartent au-dessus de sa tête. Il se relève brusquement, regarde le ciel.

Nathalie remarque encore :

- Je sens comme des toiles d'araignée sur mon visage.

Pendant qu'ils avaient autre chose à faire que de s'occuper des nuages, ceux-ci ont envahi les pointes du massif. Ils montent, descendent, se croisent en un ballet d'une molle lenteur. Un second coup de vent plus fort emporte le sac vide des oranges, le fait planer un moment par-dessus les arêtes puis plonger tout à coup comme une pierre vers la fissure Lépinay.

- Nathalie, il ne faut pas moisir ici. Tes cheveux, c'est un signe d'électricité. Grimpe un peu sur le rocher pour voir. Je te tiens.

Les cheveux de Nathalie se hérissent. Cette fois, Michel ne rit plus. En montagnard expérimenté, il prend la mesure du danger et sait les décisions à prendre.

- Un orage se prépare. On va repartir sans perdre de temps. Mais écoute-moi, écoute-moi bien. Le grand danger de l'orage, ce n'est pas la foudre, c'est la précipitation. Tu retiendras ?

- Je retiendrai.

Elle a peur. Cela se sent à la conviction qu'elle a mise dans sa réponse mais Michel sait ce qu'elle vaut et il ne doute pas d'elle pour ce qu'il craint de voir venir. Le Peigne, c'est bien connu, est un paratonnerre. Il s'avance sur la vallée, bien détaché de la masse du Plan. Michel se souvient du coup de foudre qui a tué un gars pendant son rappel, ici même, au-dessous de leur emplacement.

Ils se sont vite équipés, casques sur la tête

- Tu m'attends. Je vais placer la corde. Je remonterai pour te laisser passer parce que c'est étroit.

Du bout de la vire, il descend avec la corde rouge en deux rouleaux par une cheminée presque verticale qui se termine sur le vide mais il y a là une pointe de pierre abondamment pourvue d'anneaux et de sangles. Il les vérifie sur tout leur pourtour, passe un rouleau au milieu et le laisse tomber en même temps que l'autre. Puis il remonte.

- Descends. Pas de problème. En bas, tu te mets tout de suite en rappel. Pas de danger. Je t'assure.

En fait il descend derrière elle.

- Tu as vu ? Allez, fais voir ?... Correct. Vas-y les pieds écartés. Go !

Pendant qu'elle descend, il jette un coup d'œil aux nuages. Un plafond au niveau des rochers supérieurs de la Frendo. Une nuée grimpe toute seule devant Blaitière par où filtre un dernier rayon

de soleil touchant la vallée près d'Argentières. Sur la Suisse, un énorme cumulus monte vers la stratosphère sur un fond d'éventail indécis. Tous les signes de l'orage sont réunis. Et lui qui...

- Ne t'arrête pas sur le rocher. Descends jusqu'en bas.

... et lui qui ne l'a pas vu venir et pour cause.

- Rappel libre.

- J'y vais. Tire bien à part la corde d'attache.

Pour ne pas perdre de temps, il s'en est tenu au rappel traditionnel et il descend si vite qu'il se brûle la cuisse. A peine a-t-il pris pied sur cette large plate-forme qu'il recule pour mieux tirer le brin qui retombe sans trop s'emmêler.

- Prends l'autre bout et love-le pendant que j'en fais autant avec le mien.

Quand ils en arrivent au point milieu, il en boucle chaque partie et fixe le tout sur son sac. Pendant ce temps, Nathalie a rassemblé en anneaux la corde d'attache et elle la lui passe.

- Tu vois cette belle fissure à gauche ?

- La fissure Lépinay. Je la reconnais d'après les photos.

- Ce sera pour une autre fois. Par ici.

Il s'avance en direction de l'Aiguille du Midi. Il semble qu'on aille vers le vide. Mais juste au-dessous du bord prend une fente horizontale qui ramène vers le Peigne et permet d'accéder à une seconde qui descend en sens inverse.

- Vas-y. Tu verras. Pas de difficulté.

- Je sens mes cheveux.

- Sous ton casque ?

- Les pointes. Regarde.

Au bord du rocher, l'attraction électrique reprend et, c'est vrai, la pointe des cheveux de Nathalie est comme attirée vers l'Aiguille du Midi.

- Moi aussi, je sens les miens bouger et les toiles d'araignée sur mes mains quand je les lève. Mais tant qu'il n'y a que ça, aucun danger. Va.

Elle se place face à lui, descend, suit la fente. Pas d'hésitation possible. En dessous, Michel voit son casque revenir vers la droite.

- Arrête-toi là et attends-moi.

Quand il l'a rejointe il lui demande de descendre un système de cannelures presque verticales.

- Ne perds pas de temps. La course est faite. Laisse-toi pendre à la corde. Je fais l'ascenseur.

- Non. Je crois que ça ira.

Elle est têtue dans sa fierté. Elle se hâte pour ne pas coûter plus de temps que le système commode que Michel lui offre.

- Dans le fond tu peux coincer un pied. Maintenant entoure ce petit pilier, plus bas... Là.

C'est fait. Ils sont tous deux sur la vire descendante.

- On va retrouver la voie de montée. Direction : le col du Peigne. Ensemble.

Là-haut les nuages touchent le sommet de l'Aiguille des Pèlerins. Le plafond se noircit du côté du Mont Blanc. Comme suspendue dans le ciel, une benne de l'Aiguille du Midi sort par-dessous le nuage. Il n'y a pas une minute à perdre.

- Et maintenant ces dalles. En adhérence comme à la montée. Mais attention au sable. Il roule sous les pieds. Tu peux tirer sur la corde. Je te freine.

- Non, ça va.

Ces dalles ne sont pas très commodes. Il faut chercher les prises ou alors se fier au rocher, au besoin en le balayant d'un raclage de semelle.

- Hop ! Pas de mal ?

- Non.

- Continue... Plus près du petit dièdre.

Elle avait glissé, aussitôt bloquée par Michel, en même temps qu'elle se retenait par un bras sur la pierre mais sans s'être fait d'égratignure visible. Il l'a rejointe, non sans précautions. Cette longueur en apparence anodine peut faire mal.

- Allez ouste ! Ne perdons pas de temps.

Il s'agit de rejoindre au plus vite le couloir de la pointe 3.068.

- Pas besoin de descendre plus bas. Prends cette vire jusqu'à la veine blanche. Ne m'attends pas.

Elle s'accroche, pose soigneusement les pieds sur la ligne d'aspérités blanches.

- Maintenant tu montes et, quand tu seras au col, tu files. Moi, je te suis.

Pendant qu'il passe la vire, la corde se déroule.

- Pourquoi aller t'emmerder à gauche ? Ça passe tout droit.

Elle a eu le temps de le devancer et elle grimpe si vite que Michel s'essouffle à vouloir la rattraper. Mais il ne s'en plaint pas. Autant de gagné. Il la voit disparaître là-haut et peu après les anneaux qu'il a récupérés se mettent à se dérouler en accélérant. Toute la longueur de la corde y passe.

- Merde ! J'aurais dû la prévenir. Ohé ! Attends !

Elle ne l'entend pas. Il bloque la corde. Elle tire, s'arrête. Quand, à bout de souffle, il arrive au col dans un coup de vent qui soulève la poussière, il s'aperçoit qu'elle est déjà bas sur l'autre pente à gauche.

- Tu te trompes. Ce n'est pas le trajet. Remonte.

- Mais il y a des traces bien marquées.

- Les traces des types qui se trompent. Remonte.

Arrivé au-dessus d'elle, il la tire par la corde.

- Il faut passer contre le rocher à droite, sensiblement à l'horizontale.

- On est passé par là en montant ?

- Mais oui. Tu ne reconnais pas ?

- Pas du tout. Ça change dans ce sens.

Pendant que devant lui elle monte et descend ce système de vires, un bruit de froissement se fait entendre là-haut, vraisemblablement sur la pointe 3.068.

- Nathalie, je te préviens. Ça va claquer.

Tout est silencieux cependant. Pas un souffle d'air. Un calme de mauvais aloi. Les nuages ne sont plus très haut. Tous deux se hâtent. Voici la croupe de rochers brisés, à gauche du dévaloir de glace. Il entend Nathalie se dire à elle-même :

- Maintenant je reconnais.

Soudain un flash éblouissant, une déflagration terrible qui claque à tous les échos. La foudre vient de frapper tout près d'eux.

Nathalie n'a pas bronché. Nathalie ne s'est pas retournée. Nathalie continue. La surprise de Michel est telle qu'elle bloque la peur qui commençait à le saisir, cette peur qui vous surprend avant que vous ayez eu le temps de la surmonter. Pendant que les échos grondent encore de vallée en vallée, Michel se dit que décidément cette fille est admirable.

Cette croupe descendante est exposée à la foudre car elle domine un versant rocheux à gauche et le couloir de glace à droite. Mais il n'y a pas autre chose à faire que la suivre. Un éclair du côté de l'Aiguille du Midi. Quelques secondes. Le fracas du tonnerre. Nathalie hésite.

- Maintenant à droite, en bordure de la glace. Il y a des pas taillés dedans. Tu vas. Je t'assure d'ici. Quand tu seras en sûreté...

Double flash. Déflagration. Michel a senti un choc électrique dans la jambe gauche.

-... tu m'assures.

Il aurait pu descendre avec elle. Le passage ne demande qu'attention. Mais une secousse pourrait les faire tomber ensemble sur la pente de glace vive qui file dans les profondeurs.

- Viens !



Il se hâte, empoigne les blocs les uns après les autres. Attentif, il pose... un éclair... son pied sur la glace. Coup de tonnerre. Eclair... Il se tient aux bouts de rocher... Le tonnerre claque et roule.

- Bien, Nathalie !

Elle lui sourit. Il l'embrasse, lui sourit ensuite à son tour en levant son pouce de son poing serré en signe d'admiration.

- Allez ouste ! La fête commence. A nous de faire pour le mieux.

Le mieux est de dégringoler ce couloir encaissé, pierreux, coupé de hautes marches qu'on descend en s'asseyant parfois et en soulevant beaucoup de poussière. Pas encore une seule goutte. Les éclairs semblent jaillir maintenant du côté du Mont Blanc. Ce couloir leur offre une sécurité relative par sa paroi élevée... illuminée d'éclairs successifs..., par sa paroi qui aurait quelque chance de les protéger d'un coup de foudre direct... Coups de canon et roulements vibrants...

On en sort par la droite et, après, il ne va pas falloir lanterner car on se trouve exposé, comme sur un plateau, directement à l'orage.

- Direction Chamonix.

Il a rejoint Nathalie. Un éclair vif, une déflagration toute proche.

- J'ai senti.

- Moi aussi.

Ils se hâtent de roches en roches, de vires en vires. Les nuages maintenant les enveloppent. On n'y voit guère plus qu'à dix mètres. Pendant que roule le tonnerre en ébranlant le sol, Michel songe vaguement qu'ils pourraient disparaître tous les deux, d'un instant à l'autre, comme ça, pour toujours, sans s'en rendre compte. Mais si lui seul était frappé, que ferait-elle ?

- Tu entends ce bruit ?

- C'est le bruit de l'électricité. Tu vois ces lueurs qui volètent sur les aspérités ? Allez ! Vite ! Ici c'est facile.

Elle s'élance, tombe. Son casque claque. Elle se relève.

- Pas de mal ?

- Non.

Il pense au prochain abri possible, à une encoignure quelconque, mais il n'y en a pas avant la gorge des Papillons. Ils n'en sont plus très loin. Flash. Déflagration. Une étincelle a jailli entre son genou et le rocher pendant qu'il descendait une banquette. Il en a la cuisse à demi paralysée. Impression de danger intense.

Nathalie arrive près d'une arête aiguë qu'il reconnaît dans le brouillard pour la fin de l'arête des Papillons.

- Stop ! C'est là. Couche-toi dans le fond.

Elle obéit. Il jette son sac à terre, en détache la corde de rappel fixée par-dessus, descend vers un pointement rocheux qui fait saillie contre la paroi, vérifie les anneaux que d'autres y ont laissés. Trop vite. Il recommence. Douteux en effet. "Merde, qui c'est le con qui a enlevé les meilleurs ?" Eclairs, tonnerres, mais plus loin. Il redoute cet endroit, un paratonnerre aussi avec cette pointe à droite qui se découpe dans le brouillard. Il a refait un anneau solide avec une sangle de nylon. Il y enfle le rappel. Les deux brins plongent dans la gorge. L'un d'eux est resté accroché à mi-hauteur.

- Nathalie, allez, vite, mais bien.

Elle se relève d'un bond, descend, empoigne d'une main les deux brins de la corde et, les pieds calés, elle se met en position de rappel. Michel la surveille. C'est parfait.

- Go ! Tu décroches la corde au passage.

C'est alors qu'un froissement géant monte du glacier des Pèlerins, s'amplifie. Eclair. Coup de tonnerre brisant. En dessous, Nathalie a décroché le brin et elle disparaît à ses regards.

Le froissement vient d'un rideau qui s'avance : la grêle ! Elle crépète sur les rochers à gauche, arrive, le submerge, claque sur son casque et sur le sol. Double éclair. Déflagration. Pas loin ce

coup-ci. Il croit avoir entendu "Rappel libre" mais la distance donnée par la corde d'assurance, qu'il a fait passer derrière une forme oblongue de granit, l'informe qu'elle est arrivée. Il hurle :

- J'y vais !

Il n'avait pas descendu deux mètres qu'une déflagration l'aveugle. S'il avait été atteint, même légèrement, il aurait tout lâché et ce rappel est long... La grêle crépite comme une décharge de cailloux, cascade sur le rocher, lui frappe les doigts. Heureux encore qu'il ait le casque ! Tout à coup, sans transition, la pluie, une pluie drue. Quand il arrive en bas, il est déjà mouillé sur les épaules, les bras et les genoux car l'eau rejaillit du rocher. Nathalie a tiré la corde d'attache. Des gouttes dégoulinent du rebord de son casque. Elle sourit.

- Vite ! Dans la grotte, là, plus haut !

Il garde à la main un brin du rappel qu'il tire pendant qu'ils grimpent vers l'anfractuosité qui sera leur abri. Ils ont dû quitter les sacs pour y entrer.

- Ouf ! J'aime mieux être ici.

Ils se sont réfugiés dans une crevasse de roc, une sorte d'énorme fente dans laquelle il faut se baisser pour s'asseoir. Le sol est une pente toute bosselée. Ils s'installent l'un à côté de l'autre, les sacs plus bas. Au dehors la grêle se remet à crépiter, puis de nouveau la pluie, une pluie de déluge. Les éclairs ne cessent pas. Le roulement du tonnerre est continu, avec des coups qui claquent sec lorsque la foudre tombe à proximité.

- Tu vas avoir froid. Mettons les anoraks.

Ils ne savent comment tenir à deux dans un si petit espace. Un éclair.

- Tu as vu l'étincelle dans le coin ? Elle a claqué avant la foudre.

- Ne touche pas le plafond avec ta tête. La foudre suit les fissures, même assez loin de son impact. Attends. Le mieux est de s'asseoir sur les cordes.

Ils ont enfin trouvé une bonne position sur les rouleaux dont une toile de plastique les isole parce qu'ils sont mouillés. Michel se tient dans le dos de Nathalie, ses jambes de chaque côté, et l'entoure de ses bras.

- Tu ne crains rien. Je fais sur toi une cage de Faraday.

Devant la grotte la pluie crépitante forme comme un rideau.

- Quelle douche ! Et ça redouble.

Une poussière d'embruns entre sur un coup de vent, apportant une odeur de roche mouillée. Michel en presse davantage sa précieuse amie. Pour la protéger il ferait n'importe quoi. Il arrêterait la foudre de ses mains.

- Tu as été comme ça, Nathalie ! Bravo ! Mais. fais voir.. Qu'est-ce que tu as au poignet ? Tu saignes.

- Oh, rien.

- Pourquoi tu ne le disais pas ? Mais comment tu t'es arrangée pour te blesser à la fois au-dessus et au-dessous ?

Sur le moment il n'avait craint que pour sa tête. Comme celle-ci avait été protégée par le casque, il n'avait pensé à rien d'autre.

- C'est quand j'ai piqué la gaufre.

Il tire sa trousse et il lui compose amoureusement un beau bandage blanc autour du poignet droit.

- Ça te donne un de ces petits airs attendrissants... Un joli souvenir de notre Peigne, pour une semaine au plus, hélas, mais un Peigne réussi.

- Tu parles !

- Oui, réussi. Formidable. Parce que tu as été formidable. Dis-moi, avoue : tu as eu la trouille au premier coup de tonnerre ?

- Une panique.

- Merde alors ! Et tu n'as même pas bronché. Tu n'as pas fait un pas plus vite que l'autre. C'est ce qui s'appelle de la maîtrise de soi.

- Tu m'avais dit que le danger de l'orage, c'était l'affolement. J'ai suivi tes consignes.

"Grande Nathalie ! Impeccable Nathalie ! Une montagnarde accomplie déjà par l'esprit. Que de courses nous allons faire ensemble !" Et par derrière il colle sa joue contre la sienne. Elle tourne la tête. Un éclair dans ses yeux. Il l'embrasse. Après tout, maintenant, ils ont le temps. Elle lui passe la main sous la nuque et son baiser l'attendrit. Il la désire de nouveau, l'étreint dans ses bras à travers l'épaisseur de leurs lourds vêtements.

- Ça n'arrête pas.

- Attends un peu. L'orage s'éloigne. Il n'y a plus de tonnerre par ici.

Aussitôt dit un éblouissement. Des étincelles ont claqué dans le fond de la grotte. Un fracas brisant qui se répercute en rafales dans cette gorge, part en coups sourds vers la vallée, revient, repart...

- On n'a rien senti.

Décidément cette grotte est une chance. Elle leur a peut-être sauvé la vie.

- On va manger un peu.

Il tire du chocolat, des petits pains, un tube de lait concentré, une boîte de jus de pomme qu'il perce d'un coup de poinçon. Nathalie en boit d'abord une gorgée puis elle presse le tube de lait à pleines mains. Michel le suce à son tour mais en le roulant par le fond. Une fuite mielleuse englué ses doigts qu'il lèche.

- Tu parles d'une table... Une pomme ?

- Une pomme pour deux alors. C'est la dernière.

Il entoure le cou de Nathalie de son bras, lui met la pomme dans la bouche et ils la mordent ensemble...

- On aura deux fois croqué la pomme aujourd'hui.

- Méchant !

A peine lui a-t-elle donné un bon coup de poing sur la cuisse qu'elle grimace.

- Pardon. Tu n'y pensais plus. Ça t'a fait mal ?

Joue contre joue, ils s'embrassent de temps à autre. Les yeux de Nathalie brillent quand elle regarde la pluie maintenant régulière. L'orage s'est éloigné. Les coups de tonnerre se font lointains.

Mais le temps passe et la pluie ne cesse pas. L'humidité et les courants d'air commencent à les faire frissonner. Michel frictionne vigoureusement son amie dans le dos. L'endroit devient inconfortable. Il faut bouger pour ne pas s'ankyloser.

- On va bientôt partir ?

- Quand la pluie s'arrêtera. Ces pluies d'orage, ça ne dure pas. Et puis moi, tu sais... je ne suis pas pressé, mais pas du tout. On est bien ici.

Elle éclate de rire.

- Confort, eau, électricité à tous les étages.

- Peau de vache ! Tu vois bien ce que je veux dire.

- Oui, Michel... Oh, comme j'avais confiance en toi !... Peur, oui, mais je sentais cette corde qui me reliait à toi et je t'adorais. Je ne m'affolais plus.

- Et tous ces verbes au passé, à l'imparfait même. Allons, ça n'a pas duré.

- Crétin, va.

Il l'aimait, à n'en plus douter maintenant. Il aurait voulu la tenir ainsi dans ses bras longtemps, la garder un temps infini, toute la vie, toute... Oui, ici, il était heureux.

- Eh, ça coule !

- Bon Dieu, on ne peut jamais avoir la paix !

Dans le bruit des multiples ruissellements du dehors, il n'avait pas remarqué une petite cascade qui se formait derrière eux et commençait à courir entre leurs jambes. Michel sentait son derrière se mouiller. Une gouttière se mit à son tour à tomber sur leurs têtes en suivant une avancée de roc.

- Tu peux rire. Il va falloir déguerpir. Dommage !

Il se lève péniblement et sort. Elle lui fait passer les sacs par l'étroite ouverture et glisse vers lui sur la rocaïlle.

- Les deux ponchos rouges, c'est le moment de les mettre.

Debout contre la paroi qui suinte l'eau, les voilà la tête, le sac et le corps enveloppés dans le tissu aux glissements sonores.

- Tu encordes ?

- Oui, pour le passage, là où nous avons laissé nos piolets.

Ils descendent une pente de neige molle aux multiples traces. Les gouttes claquent sur leur capuchon rouge par-dessus le casque qui améliore leur confort et les délivre d'un volume gênant dans leur sac de dromadaire.

Voici la gorge. Un ruisseau cascade d'une paroi à l'autre.

- Tu crois que ça passe ? C'est impressionnant.

- On l'a bien monté ?

- Oui, mais la pluie... L'eau qui coule...

- Alors toi, après ce que nous avons traversé...

- Oui, je suis bête. Pardon.

- Attends. On va simplifier en plaçant ici un petit rappel, mais pour toi seule, parce qu'il faut poser le pied dessus pour qu'il ne saute pas. Détache-toi. Je ne t'assure plus. Tu vas descendre comme une grande.

Il place la corde d'attache en rappel sur une proéminence dans le ruisseau même et la maintient par pression sous son pied.

- Vas-y. Tu peux éviter la flotte. Ecarte les jambes... Plus encore.

Elle descend. Il voit sa masse rouge s'éloigner vers le bas.

- Pierres !

Une volée de pierres dévale la pente des Papillons en sifflant. Il en esquive une d'un écart du buste mais un choc sec retentit en bas.

- Tu as reçu une pierre ?

Pas de réponse.

- Tu as reçu une pierre ?... Ohé !

- Sur le casque... Rappel libre.

- J'y vais. Tire toute la corde.

Il descend en escalade libre non sans mettre un pied sous une petite cascade. Les pieds mouillés, maintenant peu importe. Terminé. Le voilà près d'elle.

- Ça t'a fait mal ? Fais voir... Oh merde, ta capuche est percée. Ton casque a une bonne entaille !

- Un peu sonnée... Mais ça revient. Pas de mal.

- Sans ce casque, oh bon Dieu !...

Sans ce casque providentiel qu'il lui avait fait prendre plutôt pour tenir le capuchon écarté, ce qui est pratique par temps de pluie, Nathalie serait... Il n'en sait rien. "Mon Dieu, comment cette course aurait-elle fini ? Une sacrée veine, oui, une sacrée veine que ce casque !" Il fut pris d'une peur rétrospective pour ces pierres qu'il n'attendait pas. Plus de Nathalie peut-être. Il mesurait avec effroi la responsabilité qu'il endossait de l'emmener ainsi en montagne. Mais il réagit très vite : "Qu'est-ce qui te prend ? Ça va pas la tête ? "

- Allez, ramassons les piolets et barrons-nous.

Ils descendent rapidement le large couloir des Papillons. Il ne pleut presque plus. Michel a ôté son capuchon pour épier le moindre son annonçant une arrivée de pierres. Il n'y en aura pas une seule.

- Hep, Nathalie ! La vire à gauche. Tu vois cette espèce de sentier ?

Ils rejoignent le glacier par le passage en direction de l'aiguille du Plan et ils foulent une neige molle et profonde. Malgré la petite pluie qui reprend ils ont enlevé les ponchos car par condensation ceux-ci sont plus mouillés au-dedans qu'au-dehors.

Au bout d'un moment, Michel regarde Nathalie :

- Tu tiens vraiment à rentrer ce soir ?

Elle sourit.

- Pas tellement mais à condition que je puisse prévenir mon père. On s'arrêtera dans une cabine ou à la poste parce que le temps d'arriver chez toi il serait sûrement parti. Et encore je ne suis pas sûre de l'avoir... A moins que tu préfères que je rentre.

- Oh, l'hypocrite ! Sale hypocrite !

Et la main dans la main, à grandes enjambées dans la neige molle, encadrés de deux piolets qui se balancent, riant, glissant par moments, mouillés et boueux, ils dévalent la pente en direction du Plan de l'Aiguille. La pluie redouble. Le plafond des nuages pèse, bas, sinistre. Un sale temps. Un sale temps vraiment. Un sale temps illuminé de bonheur. Le plus merveilleux sale temps du monde.

Devant la cheminée qui flambe, à genoux sur le tapis, pieds nus, Nathalie, en robe rouge, cherche des disques. Elle lui sourit lorsqu'il arrive avec une bouteille de champagne et ce sourire, dans le rougeoiement des flammes qui jette un éclat autour de ses cheveux, illumine en lui un autre feu, un feu qu'il n'avait jamais ressenti pour aucune autre fille.

Déjà à Chamonix ils étaient joyeux comme des collégiens au départ en vacances lorsqu'elle était ressortie de la poste en s'exclamant :

- Une veine ! J'ai eu mon père juste comme il partait. Il est heureux de notre réussite comme pas possible. Il avait déjà tout compulsé sur le Peigne ! Il m'a demandé de te remercier. Voilà, c'est fait.

- Donc tu restes ?

- Mais bien sûr, gros nigaud !

- Alors à nous, notre soirée, youpi !

Il l'avait cette soirée avec, en plus, la bénédiction du père. La foudre, la pierre, le retard de la benne qui avait failli tout gâcher, ah, ils l'avaient bien mérité !...

Un coup de voiture et dans leur chalet, douchés, séchés, changés, ils ont fait ensemble une dînette un peu décousue mais ils avaient très faim. Une fois rassasiés, ils ont eu l'idée de célébrer leur Peigne une flûte de champagne à la main.

Voilà pourquoi Michel était reparti en voiture en acheter une bouteille. Voilà pourquoi, à son retour, le tableau imprévu d'une Nathalie à genoux dans une flamme rouge le frappe par sa beauté. Le pansement au poignet lui ajoute même une touche attendrissante. Magnifique montagne qui permet à une fille presque garçon avec sac, piolet, casque, cheveux ébouriffés, traînant de fatigue ses gros souliers boueux, de se transformer un instant plus tard en douce et jolie femme, délicatement peignée, dans une robe rouge impeccable.

- Je suis ébloui.

Son enchantement lui illumine le cœur. Il rejette son imperméable trempé et il se retrouve vite à côté d'elle, pieds nus lui aussi, en simple short et chemisette.

Un coup de tisonnier. Une brassée de bois. Une nouvelle flambée. La salle était chaude et odorante de résine de sapin. Mahalia Jackson chantait.

- Pour la réussite de notre Peigne, Nathalie !

- Pour la réussite de notre Peigne, Michel !

Ils trinquent et s'embrassent. Dieu, que ce champagne est ensoleillé ! On sent une chaleur vous envahir la poitrine et une rougeur vous colorer les joues. Assis sur le tapis, pas pressés du tout, ils écoutent Mahalia Jackson dans la fatigue heureuse d'une journée densément remplie et d'autant mieux remplie qu'ils avaient échappé à des dangers redoutables. Ils écoutent au bruit discret de la pluie sur les lauzes du toit.

- Oh bon Dieu, mais c'est le moment !

Il court vers sa chambre sous le regard étonné de son amie et en ressort aussitôt avec un minuscule paquet recouvert d'un papier de soie bleue.

- Attrape !... Loupé !

Elle le ramasse, défait le papier avec des gestes délicats, découvre une jolie petite boîte, l'ouvre.

- Oh, Michel ! Mais comment ça se fait ?...

- Tout bêtement. La dernière fois à Paris, je passais rue de Tilsitt. Mes yeux sont tombés sur cette broche... Non, mais tu ne vas pas pleurer pour si peu.

Elle lui passe ses bras autour du cou et appuie sa tête contre sa poitrine.

- Merci, Michel. Merci pour tout.

La broche d'opale aux reflets irisés fait merveille sur la robe rouge. Elle se sèche ses yeux et murmure :

- Aujourd'hui je suis comblée.

- Tu l'as bien mérité. Ton comportement sous l'orage, chapeau !

- Comme j'étais contente d'arriver dans la grotte ! Ce que j'ai pu l'aimer, cette grotte !

- Et moi donc ! Tu y étais en sécurité... Si nous étions morts tous les deux à cette heure-ci, tu ne trouves pas que ç'aurait été dommage ?

- Ou pire : seulement un de nous deux.

- Pire, bien pire oui... Mais n'exagérons rien. On peut en dire autant de chaque accident auquel on réchappe, et le plus souvent sans le savoir. On parle des dangers de la foudre en montagne mais chaque année des milliers d'alpinistes sont surpris par l'orage et ils ne s'en portent pas plus mal. Les accidents causés par la foudre sont rares, ne serait-ce que par la frousse qu'elle inspire et qui pousse à courir se mettre à l'abri. Il y a tellement d'accidents de montagne qui malheureusement sont de la faute des alpinistes eux-mêmes...

Ils se mirent à rire parce qu'ils venaient de penser en même temps que le danger auquel ils avaient été exposés était peut-être... peut-être bien aussi de leur faute, là-haut, sur la vire.

- J'aime mieux être ici, murmura Nathalie

- Heureux de vivre, et toi, et moi.

Ils s'embrassent mais le rayonnement de la flambée les oblige à reculer. Michel alors va s'asseoir sur le tapis contre un montant de bois mais, comme celui-ci est un peu rude, il place un coussin dans son dos. Puis il tend la main à Nathalie qui vient s'agenouiller près de lui et, cédant à un geste d'une exquise douceur, elle se laisse étendre à gauche de son ami, la nuque sur ses genoux.

Pendant qu'ils écoutent chanter Mahalia Jackson, la main de Michel passe et repasse lentement dans les cheveux qui vont s'écartant sur ses jambes. Tenant dans la paume de son autre main le poids précieux d'une tête si jolie, de son doigt il lui caresse le front, il parcourt ses sourcils, ses joues, ses lèvres, son cou, ses épaules, les hauts de sa poitrine. La lumière rasante du foyer effleure les yeux de Nathalie, les animant de petites lueurs. Le tapis moelleux était tout de même plus confortable que le rocher de la vire. Ils savaient l'un et l'autre ce qu'ils attendaient. Les barrières qui les séparaient encore la veille étaient tombées pendant la course. Ils n'étaient pas pressés, encore moins pressés que là-haut.

Le disque s'est arrêté. Un moment de silence qu'anime le bruit continu de la pluie sur les lauzes du toit et dans les feuillages voisins. Michel soulève ses genoux, attirant les lèvres de Nathalie vers les siennes. Ils s'embrassent. Non, ils ne sont pas pressés, pas pressés du tout...

Nathalie finit par se lever :

- Qu'est-ce que tu préfères ? Rock ? Classique ?
- Un peu de classique si tu veux bien.
- Je tiens... Je tiens la symphonie de Franck.
- Trop long. Seulement le joli morceau du milieu. Tu sais ? Ti la li la lère.
- L'allegretto.

Leurs caresses, leurs baisers étaient simples, naturels. Une sorte d'émotion envahissait Michel à la pensée à la fois de ce qui aurait pu leur arriver pendant cette course, de ce qui leur était effectivement arrivé mais d'un autre ordre. Ils s'aimaient, c'était certain. Mais il avait conscience qu'il faudrait du temps à l'un et à l'autre pour qu'ils puissent se l'avouer. Les trois petits mots les plus beaux du monde "Je t'aime", on les réserve pour les moments culminants de la vie. Sans se le dire, ils étaient d'accord.

Mais, même si on n'est pas pressé, il arrive un moment où on est un peu moins pas pressé et c'est Michel qui rompit le silence.

- Sur la vire, lequel de nous deux a proposé de prendre un bain de soleil ?

La sollicitation était plutôt cousue de fil blanc. Un rire secoua les épaules de Nathalie. Elle se remit à genoux devant lui et le regarda malicieusement en écartant les bras, offrant sa poitrine.

- C'est le privilège des hommes de faire le travail.

Un travail ingrat qui consistait à dégrafer trois boutons et à faire passer une robe rouge par-dessus une tête, non sans accrocher des cheveux. Il ne redoutait plus, comme sur la vire du Peigne, ce qui allait s'offrir aux lueurs mouvantes des flammes et qu'il attendait avec une impatience à lui tourner la tête.

A son élan d'érotisme se mêlait un infini sentiment de tendresse. Toujours à genoux devant lui, elle l'aida à lui enlever son soutien-gorge que de satanés crochets compliquent toujours. Elle s'étendit alors sur le tapis et se souleva un peu pour qu'il puisse plus aisément achever de la mettre nue. A demi-couchée sur le côté, sa tête à nouveau reposant sur les genoux de son ami, elle lui offrait tout le loisir de caresser son corps très beau sous le rougeoiement des flammes. Sur sa cuisse droite, une plage sombre, restant du bleu qu'elle avait récolté au Gaspard. A son poignet, le pansement refait prenait une blancheur de neige.

- Mais dis-moi, comment se fait-il que tu sois encore bronzée ?

Question qu'il regretta aussitôt qu'elle eut répondu, non sans hésiter:

- Nos trois derniers jours avec Erick, nous les avons passés au bord de la mer. Il faisait si beau !

Sa voix laissait transparaître une tristesse à fleur de peau. Lui demander pardon aurait été minable. Il s'en voulait. Il ne savait que faire. Nathalie s'était reprise. Elle lui passa délicatement ses doigts sur la joue et vint au-devant d'un baiser. Puis elle se leva, lui tendit la main pour qu'il se mette debout, lui déboucla lentement sa ceinture en le regardant droit dans les yeux d'un air tendre et moqueur. Puis elle déboutonna sa chemisette pour découvrir son torse musclé et lisse que soulevait sa respiration. Puis, lentement, elle plongea ses mains dans son slip et l'écartant le fit descendre. Ils étaient tous deux nus devant les flammes.

Alors Michel pesa sur les épaules de Nathalie et ensemble ils s'étendirent sur le tapis moelleux comme s'achevait le mouvement lent de la symphonie de Franck, laissant la place au silence. Ils étaient bien trop occupés l'un de l'autre et, s'étreignant de leurs cuisses et de leurs bras enlacés, ils ne cessaient d'échanger toutes sortes de baisers fous mais habilement contenus. Bien sûr que l'émotion physique était intense mais Michel fut profondément ému, lorsque, emportée par son élan, elle glissa de ses bras et lui prodigua des baisers audacieux.

- Tu m'aimes donc tant que ça ?

Il regrettait presque cette réaction mais Nathalie souriait et l'embrassait encore en le pressant à pleins bras contre elle. Soudain il remarqua le silence. Le silence ne lui suffisait plus. Il lui fallait une ambiance de belle musique.

- Attends !... Le canon de Pachelbel, ça te va ?

- Oh oui, très bien !

Et, sous cette musique simple et superbe, accompagnée du craquement des bûches et du crépitement de la pluie, ils furent l'un à l'autre avec une intensité que Michel et, lui sembla-t-il, également Nathalie n'avaient jamais connue. Dans son envolée folle, il se demandait vaguement s'il était possible d'être plus heureux sans désirer mourir à l'instant pour avoir atteint le sommet de la vie.

Pachelbel était terminé et n'avait pas été remplacé. En de tels moments il est impossible de se rendre compte du temps qui passe. Une demi-heure ?... Une heure ?... Mais à quoi bon regarder sa montre ?... Ce serait même indécent.

Ils avaient pris une douche ensemble, un peu à l'étroit, mais joyeusement en jouant avec l'eau comme des gosses et, restant volontairement mouillés, ils se faisaient sécher au rayonnement des flammes alimentées par de nouvelles bûches.

Nathalie était debout contre la poutre transversale de la cheminée, le front appuyé contre ses bras. Des gouttes perlaient encore comme des diamants soulignant de fines lumières la courbure de sa hanche et de sa cuisse. Oh, cette silhouette de Nathalie se dessinant sur fond de braise !

Michel prit un autre disque.

- Je vais te mettre quelque chose qui te plaira certainement, comme un parfum d'Espagne.

Et il plaça les Danses Espagnoles de Granados. Nathalie écouta une face du disque sans bouger. Michel attendait, un peu inquiet.

- J'aurais pu choisir autre chose...

- Non, Michel. Je les aime beaucoup. Erick les joue d'une façon admirable.

Il ne s'attendait pas à cela. Mais quel démon le poursuivait ainsi ? Il ne pouvait donc jamais y avoir entre eux de joie sans mélange ! Mais cette fois il était décidé à se défendre. Il se leva, s'approcha derrière elle, entoura sa taille de son bras gauche, son autre main remontant lentement le long de son corps pour se plaquer tendrement sur son sein gauche, très chaud. Elle tourna lentement vers lui un visage souriant sur lequel coulait une larme. Alors il lui glissa tout bas à l'oreille :

- Je te demande pardon... Oui, la vie est mal faite.

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

- Chut !...

Mais Michel savait qu'il ne faut jamais interrompre une phrase car une phrase inachevée peut laisser chacun se tromper sur la pensée de l'autre.

- La vie est mal faite...

Et, comme Nathalie ne l'arrêtait plus, il poursuivit lentement :

- Erick, Michel, ils auraient dû ne faire qu'une seule et même personne.

Deux petits signes de tête affirmatifs. Ainsi, elle l'aimait sincèrement et ardemment. Elle le lui avait amplement prouvé. Mais elle aimait également Erick. Et, comme souvent dans ces cas-là, il n'y avait pas de contradiction entre ces deux amours. Il n'y avait au fond qu'un seul et même amour qui s'adressait à l'être idéal que le destin malheureusement partageait entre deux hommes. Cet être idéal, c'était lui pour le moment. Mais il avait conscience d'être aussi un peu Erick.

- Michel, je te décois... Il ne faut pas m'en vouloir.

- Pourquoi t'en vouloir ?

Elle se retourna, posa les mains sur les épaules du garçon, regarda le sol un instant, releva les yeux vers lui :

- Tu veux que je te raconte Erick ?

Ils étaient de nouveau sur le tapis dans la tiédeur du foyer où rougeoyait une masse de braises que léchaient par moment des flammes. Michel avait remis son short tout en trouvant Nathalie très bien de rester comme elle était. Il s'appuyait contre le poteau par coussin interposé et sur ses jambes



à demi relevées il tenait dans sa main la tête de Nathalie à travers ses cheveux éparés. Elle parlait en fermant les yeux.

- J'avais une amie à l'orchestre qui s'appelait Ella. C'était peu de temps avant qu'elle reparte à Heidelberg. Un jour, elle m'a demandé de l'accompagner à Orly pour y accueillir un cousin qui venait d'Argentine et qui désirait passer quelques jours à Paris avant de se rendre en Allemagne pour les affaires de son père. Ce cousin, elle m'en avait souvent parlé. Il avait fait ses études à Strasbourg puis à Paris. Il parlait très bien le français. C'était d'ailleurs une tradition dans la famille et les traditions pour son père, issu d'une vieille noblesse, c'était quelque chose. Elle l'admirait beaucoup parce qu'il jouait du piano "divinement", comme elle disait. Elle le tenait même pour un virtuose.

Inutile de dire combien j'étais pressée de faire sa connaissance. A Orly, on a failli se manquer. Son avion était arrivé avec une demi-heure d'avance. Il n'avait trouvé personne et il allait prendre une navette. C'est là que j'ai vu Erick pour la première fois. On est revenu ensemble en taxi. On a très vite parlé de musique et, quand il a su que je jouais du violon, il m'a dit qu'il serait heureux de m'accompagner au piano. Moi, ça m'avait fait un plaisir que j'avais de la peine à dissimuler.

A Paris on est allé au restaurant et là j'ai appris que son père était cultivateur mais un cultivateur de là-bas, une sorte de directeur d'exploitation agricole. Erick aimait follement son pays d'adoption où ses parents s'étaient installés après la guerre et où il était né. Il nous a parlé de sa famille, de l'hacienda, des champs de maïs, de blé, de canne à sucre, de la pampa immense où ils chevauchaient quelquefois des journées entières et même où il leur arrivait de camper la nuit. C'était beaucoup, beaucoup plus que Ella m'en avait dit. A faire rêver les paysans de chez nous...

On s'est revu tous les trois le lendemain. D'après Ella je lui avais beaucoup plu. Moi, je le trouvais sympathique, sensible, cultivé. Le mercredi soir- il était arrivé le lundi matin- il nous avait invitées à passer toutes les deux avec lui la soirée dans une boîte de Saint Germain. On avait dansé. A un moment donné, nous nous sommes trouvés seuls. Ella s'était fait capturer par un cavalier à son goût. Il m'a dit alors des choses très belles sur la façon dont il concevait la vie, le travail, la famille, l'honneur. L'honneur, c'est un mot qu'on emploie peu aujourd'hui. Il en parlait à propos de tout. C'est son père qui lui en avait inculqué la notion. Son père, il l'admirait, c'était quelqu'un. A la fin de la guerre, il avait été chassé de la Prusse et, après un court séjour à Heidelberg, il s'était expatrié avec sa famille pour l'Argentine grâce à un ami déjà installé là-bas. Il m'a dit aussi qu'il avait parlé de moi avec sa cousine, que celle-ci avait pour moi la plus grande estime. J'ai compris à ce moment que je ne lui étais pas indifférente.

Le lendemain il a voulu qu'on retourne dans cette boîte et je ne sais pas si c'est par hasard, je ne le crois pas, on s'est retrouvé seuls après avoir dansé ensemble. C'est à ce moment qu'il a posé sa main sur la mienne. J'étais émue et je lui ai souri. Il m'a embrassée, oh, un simple baiser timide sur les lèvres. Alors Ella est venue. Elle avait fait semblant de n'avoir rien vu mais par la suite elle me dira qu'elle en avait été heureuse à un point !...

Les jours suivants, il n'était pas content quand Ella se présentait à lui sans moi. Et, après, il s'arrangeait pour me voir seule. Mais ce qui a été décisif entre nous, c'est la séance de musique qu'elle avait organisée avec quelques amis de l'orchestre. On lui a demandé de nous jouer quelque chose. Il a commencé par Granados. Il l'interprétait avec une sensibilité tellement exquise que j'en débordais de joie. Après, on nous a demandé de jouer ensemble. On a choisi la sonate de Franck que j'avais déjà étudiée. Mais je ne me sentais pas de taille. Dès le début j'ai cassé une corde et j'étais énervée de ma maladresse. Mais après, avec lui, ça a été un délice, surtout au dernier mouvement.

C'est ce soir-là dans un parc qu'il m'a dit qu'il m'aimait. J'en étais transportée de joie. Je lui ai répondu que, moi aussi, je l'aimais. Alors nous sommes revenus au studio et nous avons joué pendant deux heures de la musique espagnole pour nous tout seuls.

Quand il est parti pour l'Allemagne, je l'ai accompagné avec Ella. Il me tenait la main dans le taxi. Il m'a promis de repasser par Paris, ce qui n'était pas prévu dans son programme. Il a même

abrégé son voyage en Allemagne. Nous avons passé une semaine à parler, à nous entendre. Il était d'accord avec moi sur tout. Il n'était pas difficile. C'est plutôt moi qui par coquetterie me montrais exigeante, même capricieuse, façon de cacher ma vulnérabilité.

J'ai eu de la peine à le quitter quand il a dû repartir dans son pays. Il voulait que je l'accompagne à Orly. Moi, les scènes d'adieu, je n'aime pas. J'ai même joué l'indifférente quand Ella est venu le chercher. C'est lui qui semblait au bord des larmes. Comme un gosse. Je lui ai dit "Parle à ton père de ton projet. Tu verras que ça marchera". Je n'en étais pas si sûre. Son père voulait qu'il devienne un homme capable de lui succéder et pour cela qu'il commence par faire un bon commercial. Mais je crois qu'Erick n'était pas fait pour le commerce. Seulement, quand le père Holtz commandait, il fallait obéir. C'est ce qui m'étonnait parce que moi j'avais un père idéal qui me laissait toute liberté.

Oui, quand Erick m'avait parlé des reproches de son père, ça m'avait donné une idée. Pourquoi Erick, au lieu d'obéir à son père servilement comme je le lui ai dit un jour, ne marcherait-il pas au devant de ses désirs et ne lui demanderait pas de le laisser s'inscrire pour un cours de trois mois à l'école Krilogg. C'est une école où on recycle les agents commerciaux, où on donne des cours de formation accélérée. Ainsi le père serait content et Erick passerait trois mois à Paris. Cette idée, je l'avais soumise à Ella juste avant qu'elle reparte pour l'Allemagne. Elle l'avait trouvée géniale.

J'ai reçu une lettre quelques jours plus tard, une lettre qui m'a transportée de joie. Le père d'Erick avait réagi au mieux et, comme Erick lui avait parlé de moi en termes élogieux et lui avait révélé que cette idée était la mienne, il lui avait déclaré qu'il aimait les femmes de mon genre, capables de seconder efficacement des chefs d'entreprise.

C'est ainsi qu'Erick est revenu passer trois mois en France. Nous pouvions nous voir souvent. Je l'ai présenté à mon père qui l'a trouvé sympathique, très jeune de caractère. Je l'ai présenté bien entendu à Jean Forêne, le patron de notre orchestre, qui l'a tout de suite embrigadé. J'étais heureuse !... J'ai reçu d'Ella une lettre enthousiaste. Je l'ai présenté aux copains. Là, il y a eu des mouvements divers de jalousie qui m'ont bien amusée mais enfin ils l'ont quand même adopté.

Trois mois heureux, Michel. Je l'aidais à suivre ses cours parce que j'avais confirmation qu'il n'avait pas la bosse du commerce et pourtant il fallait qu'il réussisse. On s'est produit avec l'orchestre en Belgique et au Luxembourg. Je tâchais de lui rendre la vie facile pour qu'il puisse améliorer son talent. C'est moi qui m'occupais de ses formalités, de ses billets d'avion pour Francfort où il avait encore des affaires à suivre, de son petit ménage dans son studio de la rue de Choqueville. Je ne dis pas qu'on ne se chamaillait pas parce que souvent il m'agaçait comme un gamin et moi je jouais un peu trop les délurées pour le rendre encore plus jaloux. On s'est attrapé une fois sérieusement en Belgique parce qu'au cours d'une partie je m'étais laissée serrer d'un peu près par un Italien... N'empêche... Trois mois heureux...

Un soir, après un concert auquel nous assistions à Pleyel, nous avons beaucoup flirté quand il m'a dit brusquement : "J'en ai parlé à père. Il serait d'accord pour qu'on se marie". Tu me croiras si tu veux, mais je suis partie d'un fou rire et lui, il était tout décontenancé. "Si c'est ton père que j'épouse, tu peux lui dire oui". On s'est marré parce que je me moquais de cette façon de présenter les choses, comme si dans sa timidité il avait toujours besoin de se faire chaperonner par son papa. Mais la vie, ce soir-là, m'est apparue éblouissante auprès d'un charmant musicien, bourré de talent, dans un pays de rêve. Il ne faut pas demander si, là-bas en Allemagne, Ella jubilait.

Peu après, le père Holtz est venu en France et Erick m'a présenté. Il avait le trac comme à un examen. Moi, j'ai vu un homme de caractère qui en impose, ce qui n'était pas fait pour me déplaire, sauf qu'il en faisait un peu trop pour son fils et que, ce jour-là, je me suis dit : "Toi, mon gaillard, tu me trouveras devant toi chaque fois que tu emmerderas Erick". Je me demandais comment cela se passerait avec mon père car, entre eux, c'est comme le jour et la nuit. Eh bien, cela s'est très bien passé. Notre mariage était définitivement décidé.

J'allais donc quitter la France pour l'Argentine après le concert que notre orchestre devait donner salle Rameau à Neuilly où j'étais soliste pour un concerto. Erick m'aurait précédé de quelques semaines parce qu'il tenait à me réserver là-bas "un accueil de reine" ! Je n'en demandais pas tant mais si ça lui plaisait...

Le père Holtz était reparti depuis une semaine quand Erick m'a dit : J'ai reçu un coup de téléphone. Un ami de mon père met sa villa à notre disposition à Agay, près de Saint-Raphaël si nous voulons y passer quelques jours. Il nous y accueillera.

Agay, cela ne pouvait pas mieux tomber. Par deux fois j'avais passé mes vacances à Saint-Raphaël et je connaissais bien ce joli coin de la Côte d'Azur.

Agay, trois jours merveilleux, une mer douce, un temps de rêve. Erick nageait bien et moi j'aime l'eau. Monsieur von Balrich, l'ami de son père, nous prêtait son canot et nous avons passé le plus clair de nos journées vers les rochers rouges de l'Estérel. Le dernier soir, on se promenait sur un sentier du cap Dramont. Là, devant une petite île avec une tour carrée, sous un ciel plein d'étoiles, comme une fois de plus il me disait combien il m'aimait, je lui ai demandé ce que c'était pour lui qu'aimer. "C'est vouloir vivre ensemble pour être heureux toute la vie". J'en avais été touchée. Il aurait pu me dire cela près d'un refuge, comme toi au Pavé... C'était si merveilleux ce soir-là qu'à la fin j'ai cédé à ses sollicitations... Il m'avait un peu déçue sur ce point et je trouvais que ces sollicitations venaient bien tard. Mais, paraît-il, il avait été éduqué ainsi et dans la famille on ne badine pas avec le mariage.

Agay, notre première nuit... J'étais de mauvaise humeur le matin. Je me demandais si j'avais bien fait"

Elle s'était tue. Les battements du cœur de Michel venaient de s'accélérer. Il ne comprenait pas. Comment ? Ils n'avaient donc jamais fait l'amour pendant ces trois mois ?... Était-ce vraiment refus de Nathalie, refus par dépit de n'avoir pas eu à mener ce combat d'arrière-garde qui plaît tant aux femmes alors qu'elles se préparent aux délices d'être vaincues ?... Erick, un garçon qui vraiment refuse ou n'ose pas manifester son désir à une fille qui a tous les hommes à ses pieds, comme disait Bernard ?... Cela tenait-il debout ?... Et ce brusque retour au refuge du Pavé, ce refuge dont elle semblait tellement loin, ce retour à lui, Michel...

Nathalie se taisait toujours, comme si elle se demandait encore si elle avait bien fait. Enfin elle ouvrit les yeux, parut percevoir son désarroi.

- Je ne voulais pas te faire de la peine. Au contraire...

- Tu ne me fais pas de la peine... Tu me montres au contraire Erick sous un jour que je ne lui connaissais pas. Nathalie...

Il s'en était tiré ainsi. Il hésitait.

- Quoi donc ?

- Ne t'arrête pas, je t'en prie...

- Oui. Tu as raison. Cela me fait du bien. Après... je ne sais plus où j'en étais... ah oui !

Elle s'était laissée glisser sur le tapis, à demi couché sur le dos, les jambes un peu repliées, le front posé sur les bras. Michel avait eu très peur qu'elle s'interrompe.

- La suite... Oui, notre dernier jour heureux, nous l'avons passé au cap Dramont. Je vois encore en bas l'île d'Or, en face du cap. La mer avait de la houle et l'île étaient entourée de ressacs... On aurait dit un ourlet blanc... C'était beau..."

Elle s'arrêta de nouveau comme si elle voulait contempler la vision qui passait dans son souvenir. Michel lui posa tendrement la main sur la nuque et il attendait. Il se pouvait qu'elle n'aille pas plus loin. Il ne lui en demanderait pas davantage. Le feu tombait. Il jeta un nouveau fagot sur les cendres rougeoyantes. Dehors, la pluie n'avait pas cessé.

- Il est reparti à San Castro comme prévu. Ce soir-là je l'ai accompagné à l'aéroport et j'ai regardé s'éloigner son avion avec une tendresse poignante, une tendresse que je n'avais jamais éprouvée. J'ai vu disparaître dans le couchant ce petit point noir vers le pays de mes rêves et j'ai

regardé longtemps l'endroit où il avait disparu. Oui, longtemps... Et puis, les jours suivants, plus rien... J'ai attendu... Je me suis inquiétée... Mon père aussi. On ne comprenait pas ce silence... C'est alors qu'on a appris que Ella se trouvait dans le DC10 qui s'est écrasé à Cologne... J'ai cru en devenir folle... Y avait-il un rapport ? ...

Les mains sur le visage, elle leva vers lui des yeux embués de larmes.

- Oh, Michel, le silence ! Il n'y a rien de plus affreux que le silence ! ... J'aurais préféré un reproche, une accusation, qu'il me dise qu'il s'était trompé, n'importe quoi, mais tout plutôt que le silence. Le silence te démolit. Le silence te réduit à rien. Que peut-on faire contre le silence ? Quand l'autre attend, quand il a de la peine, le silence est une lâcheté.

La vivacité de cette réaction se comprenait facilement chez une fille dont il appréciait la franchise, une franchise que n'excluait pas une grande réserve.

- Et enfin, enfin ce télégramme que j'ai ouvert en tremblant, ce télégramme qui me disait qu'il ne fallait pas que je vienne, qu'il m'expliquerait. Pourquoi un télégramme et pas une lettre ? Un jour de plus ou de moins... Parce que dans un télégramme on économise les mots, ces mots qu'on a honte de sortir. J'ai compris que c'était un message de rupture. Sur le coup, je suis restée sans réaction. Puis, quand j'ai réalisé, j'ai paniqué. me rejeter ainsi, sans la moindre explication, c'était ça, Erick ? Non, je ne pouvais pas le croire. Un obstacle ? Un obstacle imprévu ? Mais, quand on aime, on les renverse, les obstacles ! Et pas un mot gentil. "Profonds regrets". Comme pour un enterrement... Non, ce n'était pas le vrai Erick qui avait signé le télégramme. Erick était mort. Comme Ella. Alors je me suis vue perdue. Il n'y avait qu'un Erick au monde et il était mort. Il n'y aurait plus jamais d'Erick. Celui qui avait pris sa place était un salaud !..."

Une fois de plus elle s'arrêta. Michel s'était rapproché d'elle et il lui serrait doucement la main. Elle s'était enfouie la tête dans ses bras sur le tapis.

- J'ai pensé me foutre en l'air. Il m'était arrivé de prendre de l'alcool. J'en ai bu toute une fiole et j'ai commencé à avaler une boîte de Toxanyl, c'est très fort, mais au bout de vingt cachets je me suis arrêtée. Je ne voulais pas que le salaud m'ait eue jusqu'au trognon. Je le méprisais trop pour cela. C'était la seule raison pour laquelle je n'avais plus envie de disparaître. Non, j'avais aussi pensé tout à coup que Ella m'aurait retenue. Mais c'était peut-être trop tard. Heureusement il y a eu Marlène..."

Un temps passa avant que Michel hasarde une question :

- Tu as eu une explication après ?

- Non. J'ai reçu une lettre de sa sœur. Il avait eu la lâcheté de me faire écrire par sa sœur, une lettre disant qu'en raison de certaines circonstances il avait dû renoncer au projet qui lui tenait à cœur. Qui lui tenait à cœur, tu parles !... Qu'est-ce qu'elle m'apportait, cette lettre ? J'ai répondu que je la remerciais, que cela me suffisait.

- Rien pour Erick ?

- Lui faire dire quelque chose de vache ? Ah non ! Je n'allais vraiment pas m'abaisser à ça !

- Et ton père ?

- Il a eu très peur pour moi et moi j'ai eu très peur d'avoir manqué le jeter dans le désespoir. J'avais honte. Il a vu les copains. C'est même les copains qui lui ont appris les choses. Je n'avais pas pu le faire moi-même...

Michel faillit dire : toi non plus.

- Alors ton père ?...

- Il a été très bien, mon père. Il ne s'est pas abaissé à demander des explications. Un silence total vis-à-vis de ces gens-là. Il est bien, papa.

Elle ignorait donc le courrier échangé entre les deux pères. Sans doute monsieur Héry avait-il jugé inutile d'infliger à sa fille une déception de plus. Peut-être s'y ajoutait-il la crainte de s'être ainsi à ses yeux humilié sans résultat. Il fallait vraiment qu'il estime Bernard pour lui en avoir parlé.

Et qu'il l'estime lui aussi, Michel.

Elle releva la tête, le regard humide pétillant à la lueur des flammes.

- Michel... soûle-moi.

Son sang ne fit qu'un tour. Allait-elle encore chercher dans l'alcool l'anesthésie d'une souffrance pas encore apaisée ? Ah, non, pas ça ! Il la retourna et s'étendit soudain sur elle en lui empoignant les cheveux à pleines mains.

- Tu mérites une paire de claques ! L'alcool ou Michel, choisis !

- Laisse-moi !

- Ah non ! Tu m'as fait confiance en me racontant tout ça et maintenant moi à quoi je...

Il s'arrêta net. Il venait subitement de comprendre qu'en lui parlant de sa tentation de recourir de nouveau à l'alcool, elle venait en fait d'aller jusqu'au bout de ses confidences. Il fit un rétablissement instantané.

-... et maintenant c'est moi qui ne mérite plus ta confiance. Pardonne-moi !

- Laisse-moi !

Et elle secouait la tête pour se dégager. Michel desserra les mains.

- Merci de ta confiance, Nathalie.

- Non. J'ai dit un mot de trop. Je suis une pauvre fille. Laisse-moi !

- Non. Ecoute-moi, écoute-moi, bon Dieu ! ... Non, tu n'as pas dit un mot de trop. Tu t'es trompée de mot. Mais moi, je ne vais pas me tromper de mot. Ce que je vais te dire, Nathalie, c'est du solide, du solide comme le rocher du Peigne.

- C'est quoi ?

- Ce que je vais te dire ? ... Je vais te dire : Maintenant je suis là.

Et il vit à l'expression de son regard qu'elle retrouvait tout à coup la réalité. Elle le serra dans ses bras, les yeux embués de larmes.

- C'est vrai, oui, c'est vrai ! Tu es là ! Je sais que toi, tu es solide... Mais le mot, qu'est-ce que c'était, le mot que j'aurais dû dire ? ...

- C'était... c'était : Michel, aime-moi.

Et il se rendit compte qu'il imprimait sur le joli corps de la jeune fille un mouvement de désir.

- Oh oui, Michel, Michel ! ...

Il lui empoigna les cheveux une nouvelle fois à pleines mains et plongea ses lèvres sur des lèvres qui recherchaient avidement les siennes. Un coup de tonnerre lointain accompagna leur corps à corps. Michel était soulé lui-même de cette étreinte qui pénétrait profondément leur âme à tous les deux.

Ils reprenaient leur souffle l'un près de l'autre en se tenant à moitié. Puis Michel s'assit et caressa la tête dépeignée qui reposait près de lui. Nathalie était maintenant tranquille. Elle regardait se mouvoir sur les poutres du plafond le reflet des flammes. La pluie recommençait à tomber. Un autre coup de tonnerre, loin, très loin...

- Nathalie, Nathalie, une course en montagne est comme une œuvre d'art, comme un morceau de musique. Elle ne souffre aucune imperfection. Elle se suffit à elle-même. Elle n'a pas à tenir compte de ce qui s'est passé avant. Elle n'a pas à tenir compte de ce qui peut se passer après. Elle est unique dans le temps. Alors, ne pensons plus au passé, veux-tu ? Ni à ce que peut nous réserver l'avenir. "Carpe diem", tu sais ce que ça veut dire. Une des plus belles paroles qu'un philosophe ait dites. Non, un poète, c'est mieux. Carpe diem, cette journée se suffit à elle-même. Qu'il s'appelle Erick ou Michel, peu importe. Il n'y a qu'un seul garçon auprès de toi, ce soir, intensément avec toi. Oui, Nathalie, je suis là. Et même, pardonne-moi ce nouvel enfantillage, mais après notre conversation du Pavé qui m'a fait profondément réfléchir, j'ai voulu écrire pour toi un autre poème que je pensais meilleur mais je n'avais pas osé te le donner. Il est tellement simplet lui aussi. Maintenant j'en prends le risque. Fais-en ce que tu voudras.

Il se leva pour aller chercher dans une petite boîte sur la cheminée une feuille dactylographiée et il la lui tendit. Sans un mot, elle la prit et à la lueur des flammes elle la lisait.

*Les soirs d'hiver, les soirs de vent, peinant vers quelque refuge  
Que jamais, à travers le brouillard, nous ne pourrions atteindre  
J'étais là*

*Dans le désert brûlant, titubants de soif, les pieds meurtris  
Nous traînant vers un puits sec, puis vers un autre puits sec  
J'étais là.*

*Sur la banquise, perdus dans l'enfer blanc, tout couverts de givre  
Quand le froid perçait nos vêtements et nous glaçait le sang  
J'étais là*

*Les soirs de détresse où le sol se dérobaît sous nos pas  
Quand tu divaguais de fièvre, quand le ciel se fermait sur nous  
J'étais là*

*Quand il fallait affronter des minables puissants ou canailles  
Décider vite, ruser, nous battre, lucides et confiants malgré tout  
J'étais là*

*Maintenant qu'éclate à nouveau le soleil des matins généreux  
Maintenant que, reposé, tu te sens prêt à tout reconquérir  
Je suis toujours là*

*Tu peux m'emmener partout, sur les plus hauts sommets  
Sur les mers les plus vastes, et jusqu'au bout du monde  
Je suis avec toi*

*La main dans la main, que peuvent contre nous vents et marées  
Et les brigands et la guerre et la faim et la mort ? ...  
Toute ma vie, et même au-delà, je serai avec toi.*

A la fin, en remuant légèrement la tête, elle le regarda avec son plus captivant sourire et elle se leva pour l'embrasser.

- Il n'est pas simplet, il est simple, et c'est une qualité. Tu ne pouvais mieux parler pour moi. Bien sûr que je le garde. Merci Michel. Vraiment oui, je suis comblée.

Alors il lui prit les deux mains dans les siennes et, penchant le front et le relevant, il la regardait au fond des yeux.

- Ainsi, Nathalie, notre course continue, ce chalet est un refuge. Demain, quand nous nous séparerons, la course sera finie, mais demain seulement la vie reprendra son cours. Pour le moment le temps est arrêté. Il est tard. Nous sommes fatigués. Il faut aller dormir. Nous dormirons ensemble, dans les mêmes draps, pour la première fois. Je suis comblé moi aussi. Tu viens ?

Nathalie s'est endormie, la tête sur l'épaule de Michel. Il avait une forte envie de dormir, enveloppé comme elle d'une fatigue heureuse, les sens et les sentiments pleinement rassasiés, mais il voulait encore dérober au sommeil quelques minutes de plus pour profiter le plus longtemps possible de cette journée somptueuse car il savait maintenant qu'ils étaient encore loin de s'appartenir.

Leur aventure pouvait s'interrompre demain ou plus tard. Une menace confuse, un Erick quelque part dans le monde, une histoire mystérieuse, menaçaient de lui enlever l'unique femme qu'il pourrait jamais vraiment aimer.

- J'ai peut-être atteint aujourd'hui le point culminant du bonheur qu'il m'aura été donné d'atteindre dans ma vie.

Il repoussa délicatement la tête de Nathalie et ses cheveux. Elle dormait profondément, calme, rassérénée. Alors il se laissa glisser à son tour dans le sommeil au bruit régulier de la pluie qui tombait drue sur les lauzes du toit et dans les feuillages.

En buvant une tasse de café que Maryse a déposée sur mon bureau, je songe à la vie de l'entreprise, à ses joies et à ses peines, aux efforts qu'il faut déployer pour qu'elle fonctionne de son dynamisme propre, sans jamais cesser de veiller à sa bonne réputation auprès des clients, des administrations, des banques... Des banques surtout parce que ce sont elles les plus redoutables. Une entreprise ne peut fonctionner sans le concours des banques et les banques sont les maîtresses du jeu. Or tout dépend de qui dirige une banque et souvent, si on en croit les mauvaises langues, elles sont dirigées par des médiocres qui ont entre les mains le redoutable pouvoir de l'argent. Il faut dominer la psychologie de subalternes susceptibles, déployer des trésors de finesse vis-à-vis de certains prétentieux confortablement installés dans leur fromage et qui prennent leurs décisions suivant une logique ubuesque. Au moment où notre entreprise allait sombrer, si la C.I.P. n'avait pas eu en Didier Mary un directeur intelligent, je me demande si, malgré l'apport de Joseph, nous nous en serions tirés.

Or, il s'en est fallu de deux mois que Didier Marcel nous quitte pour un autre poste à Paris et le nouveau directeur est un obtus de premier ordre à qui personne ne confierait la gestion d'une épicerie... Redoutable pouvoir des banques qui dans notre pays font la pluie et le beau temps, de ces banques que tous les actifs détestent et qu'aucun pourtant ne peut se permettre de critiquer car elles ont un pouvoir de vie ou de mort sur trop d'entreprises, de ces banques qui affichent des bénéfices scandaleux quand sévit une crise parce que l'argent qui manque alors dans la circulation générale, ce sont elles qui le détiennent...

J'ai des raisons d'être sévère à leur égard car un crédit vient de m'être refusé pour une opération valable mais à laquelle le nouveau directeur n'a rien compris. Et dire que de pareils minables occupent parfois de hautes fonctions !

Heureusement la vie de l'entreprise est autre chose qu'une affaire d'argent. La vie de l'entreprise, c'est celle d'une aventure à plusieurs et même d'une aventure y compris les balayeurs et les femmes de ménage. Quitte à choquer certains, je manifeste ouvertement du respect pour les plus petits et pour les émigrés et, chaque fois que je peux, je leur explique avec des mots simples la marche de "la nôtre", car j'ai voulu que ce soit la nôtre à tous, aidé en cela par Joseph qui avait eu sur ce point comme sur tant d'autres une profonde influence sur mon père.

On sent, m'a-t-on dit, que j'aime mon métier et c'est vrai. Malgré tous les ennuis et tous les dangers ou peut-être aussi à cause d'eux, je suis heureux d'être au fauteuil de mon père. Mais depuis que je connais Nathalie, le bonheur qu'elle m'apporte me rend la vie plus belle en toutes choses et grâce à elle la vie de l'entreprise me plaît encore davantage. Je veux être digne d'elle dans mon métier comme elle excelle dans le sien.

Un coup d'œil au loin. De mon bureau j'aperçois la grue du chantier des Rochettes qui se détache sur les pentes du Casque de Néron. A ses mouvements je peux mesurer le travail de l'équipe. Ah, si je pouvais surveiller ainsi tous nos chantiers de mon bureau ! Celui-là malheureusement marche bien, façon de parler.

C'est celui de Saint-Hilaire que j'aimerais pouvoir surveiller du coin de l'œil car l'équipe nous pose des problèmes.

- Maryse, on va pouvoir détacher Maurice Cergues et Hamed ?
- Oui, demain.
- Alors vous les enverrez aux Rochettes.
- Je les ai déjà prévenus.



- Ah bien, merci.

Telle était Maryse. Elle avait le don de savoir ce que vous alliez décider.

Une sympathie s'est forgée entre nous depuis sept ans qu'elle est devenue ma secrétaire personnelle. Sept années de difficultés mais aussi de satisfactions qu'elle avait partagées avec moi, sans souci des horaires, prenant parfois sur ses dimanches mais pouvant aussi bien me dire : "A moins que vous ayez besoin de moi demain, je ne viendrai pas". Elle savait que je détestais lui concéder une permission. Venant d'elle, un acte d'autorité sur moi n'était pas pour me déplaire, à condition qu'il ne tombe pas à côté. Ainsi je me suis littéralement fait foutre à la porte de mon propre bureau quand je suis arrivé un jour de mars grelottant de fièvre. Même Maria n'avait pu me retenir.

Maryse avait mérité dans l'entreprise une place que tout le monde reconnaissait. Les ingénieurs et les chefs de chantier la consultaient discrètement et cela me facilitait souvent les choses. Dans la hiérarchie des importances, elle venait immédiatement après le vieux Joseph. La principale autorité, bien que venant théoriquement après la mienne, c'était Joseph qui la détenait. Son prestige d'ancien ami de mon père, sa façon ferme et bonne de commander lui permettaient de se faire obéir sans élever la voix. Il avait le don de ne vexer personne. Les arabes le vénéraient comme un sage parce qu'il avait servi en Afrique et qu'il connaissait leur langue.

J'éprouve une sympathie particulière pour les travailleurs d'Afrique du Nord. Quand ils se sentent compris, comme me l'a appris Joseph, ils mettent leur point d'honneur à bien faire leur travail et, si une chose est à rectifier, il ne faut surtout pas les humilier. Des collègues ne cessent de se bagarrer avec leurs immigrés, moi jamais, d'où des soupçons d'une obscure collaboration avec une encore plus obscure mafia libyenne, lesquels me laissent tout à fait indifférent. Je sais que, si je suis attaqué dans la rue, n'importe lequel de mes ouvriers africains se précipitera pour me défendre. Je ne peux pas en dire autant de tous mes compatriotes de l'entreprise.

C'est Hammed lui-même qui s'était chargé du méchoui que j'avais organisé pour fêter la Légion d'Honneur de Joseph. Celui-ci n'avait pas demandé cette distinction, décernée pour faits de guerre, mais qui venait bien tard par la vertu d'on ne sait quelle divinité administrative. Et je vois encore tous ces messieurs, banquiers, architectes, entrepreneurs, notaires, avocats, municipaux, relations d'affaires et amis, assis dans la nuit sur le gazon autour du grand feu où rôtissaient les deux moutons. Ils s'étaient régalez et Hammed avait même été applaudi tant la viande était succulente.

Je rêvais et je venais de m'apercevoir que, sans en avoir l'air, Maryse en consultant un dossier m'observait.

- Maryse, je réfléchissais au projet de Villeneuve. Le dossier des appels d'offres n'est toujours pas arrivé ?

- Non, Monsieur. Je les ai relancés encore hier soir.

Finie la rêverie. Il n'avancait pas vite, ce dossier, alors que tant d'entrepreneurs allaient se faire la guerre pour décrocher le marché, un fameux marché celui-là, qui donnerait du travail pour deux ans à une soixantaine de bonshommes, presque la moitié de notre effectif. J'étais décidé à me battre pour l'obtenir. Si j'y parvenais, ce serait un sérieux coup d'accélérateur pour notre entreprise et je prévoyais d'embaucher une vingtaine d'ouvriers pour honorer les autres commandes, notamment celle des Chalets de l'Aigle, une station de montagne aux remontées mécaniques toutes neuves.

Des grues qui tournaient, des camions qui démarraient et revenaient, des négociations à mener avec les administrations, avec les banques, avec les fournisseurs, courrier, téléphone, télex, Internet, l'équipe entière au travail, la grande équipe que formait l'entreprise, comme toute cette vie aurait plu à mon père, comme il aurait été fier de nous !

- Maryse... Pardon. Finissez.

Elle dictait maintenant une lettre importante au magnétophone et je savais que, pas plus que moi, elle n'aimait être distraite au moment où il ne s'agissait pas perdre le fil de ses idées. Elle eut bientôt fini.

- Le prochain Comité d'Entreprise est pour quelle date ?
- Dans quinze jours aujourd'hui exactement.
- Vous y viendrez ?
- Bien sûr.
- Alors encore une fois merci.

Et je notais sur mon agenda d'avoir à prévenir personnellement Morel, l'inspecteur, auquel je tenais à prouver qu'un Comité d'Entreprise peut être autre chose qu'un champ clos d'affrontements, une réunion au contraire d'échanges intéressants et fructueux à tous les niveaux. Dans ces occasions la présence de Joseph était précieuse. Son prestige en imposait à tous. Mais la valeur de la présence de Maryse tenait au charme qu'elle apportait dans les discussions, à sa liberté d'expression, à son rire moqueur qui coulait plus facilement les objections farfelues que les meilleurs raisonnements. Et, comme la présence de Louis, son ami, ouvertement revendiquée par elle-même, anéantissait la fable classique de la secrétaire maîtresse de son patron, elle pouvait parler sans avoir à se méfier des langues fourchues qui sévissent un peu partout.

- Monsieur, un appel de Nathalie.

Et Maryse souriait. Et je lui répondais par un égal sourire.

- Bonjour. Comment vas-tu ?
- Une bonne migraine avec de la nausée, à part cela la grande forme.
- C'est pas grave, ça.
- Pour les autres, si. Rien de tel pour...

- ... pour te donner mauvais caractère ? Pas besoin de migraine pour ça... Non, restez, Maryse...  
Je disais à Maryse de rester.

Je prenais ce risque parce que je savais que les deux filles avaient sympathisé, d'abord par téléphone, ensuite au cours d'une rencontre à Paris où j'avais envoyé Maryse discuter à ma place d'un contentieux auprès du Syndicat des Entrepreneurs. Maryse avait dit à Nathalie qu'elle avait de la chance de pouvoir partir en montagne avec moi et Nathalie lui avait dit qu'elle avait de la chance de pouvoir travailler avec moi. En fait Maryse souffrait du vertige, du vrai, celui qui fait tournoyer le rocher ou la pente sur lesquels vous êtes accrochés, et Louis, son ami, qui avait pu l'emmener dans quelques courses faciles, n'appréciait pas la montagne outre mesure. Par contre tous deux étaient fervents de ski et nous partions de temps à autre pour l'Alpe d'Huez où il avait un studio. En somme Maryse aimait la montagne à travers les récits passionnés de son patron et maintenant à travers ceux de Nathalie.

Elles s'entendaient si bien toutes les deux que Maryse en était venue à donner des "tuyaux" à Nathalie. "Ne l'appelle pas ce matin. Il vient de s'engueuler avec un maître d'œuvre". Ou bien : "Passe lui un petit coup de fil ce soir. Il vient de perdre son oncle. Mais, chut, je ne t'ai rien dit".

Et moi qui avais entendu les deux fois sans qu'elle s'en aperçoive, tout simplement par une ouverture des toilettes que j'ai fait fermer depuis, je m'étais réjoui en secret de la connivence des deux filles en ma faveur.

- Et quand sera-t-elle passée, cette migraine ?
- Dans trois jours au maximum.
- Alors tu pourrais venir vendredi soir ?
- Pas facile. J'ai du travail.
- Original comme argument. Tu crois que je n'en ai pas ? Tiens, demande à Maryse.
- Qu'est-ce que tu vas encore trouver pour m'éréinter ?
- Ah, c'est la trouille, si je comprends bien ?

- Oui, j'ai la trouille. Je te connais : marche ou crève. Justement, j'ai rêvé cette nuit que nous étions au Peigne.

- Ah, c'est gentil, ça.

- J'étais accrochée par les deux mains à une petite prise au-dessus d'un vide terrifiant. On n'était pas encordé. Toi, tu étais assis plus haut en train d'éplucher une banane et tu m'as dit tranquillement "Lâche. Tu verras, sur la glace, ça fait pas mal".

- Et tu as lâché ?

- Oui, en hurlant. Mon père est entré dans ma chambre. Je lui ai dit que j'avais fait un cauchemar en mer.

- Mais tu es complètement tarée, ma fille. Au Peigne tu avais de quoi rêver à autre chose.

- Zut !

- Alors, pour vendredi, c'est fichu ?

- Attends. D'abord qu'est-ce que tu veux me faire faire ?

- Je t'ai réservé Coste-Rouge, dans le massif des Ecrins.

- C'est dur, ça ?

- Franchement oui. Long et pénible, avec un bivouac en pleine montagne parce qu'il n'y a pas de refuge. Formidable !

- Alors si c'est une folie, d'accord... Mais tu en prends le risque. Et si je t'emmerde, tu me jures qu'on redescendra et que tu ne seras pas fâché ?

- Puisque je te dis que tu peux le faire !

- Alors O.K. pour la folie furieuse. Je te rappelle demain.

- Heureuse ?

- Ne parle pas si vite... Et puis oui, là !

- Je te souhaite de l'être autant que moi. C'est... Je t'embrasse.

En reposant l'appareil, je vis le sourire de Maryse.

- Alors, Monsieur, gagné ?

- Je touche du bois.

- Coste-Rouge, c'est bien vers Ailefroide ?

- Oui, l'arête Nord de l'Ailefroide Centrale.

- Mon cousin m'en a parlé. Une course de haut niveau, "un sacré morceau" comme il dit. Il y regarde à deux fois, paraît-il, avant d'y emmener un client et pas n'importe lequel.

- Eh bien, pour Nathalie, ce sera "un sacré morceau".

- Comme vous y allez ! Vous l'aimez tant que ça ?

- Qui vous a dit que je l'aimais ?

Nous avons échangé un sourire complice, sur quoi, l'heure d'aller déjeuner étant largement dépassée, elle a pris son sac et elle est partie.

Une fois seul, il ne me restait plus qu'à donner un coup de téléphone pour houspiller Bustier, le métreur, qui m'avait promis un devis pour ce matin et qui n'était pas encore venu. Le métré était repromis sans faute pour demain matin.

Un étirement, les bras en l'air, pour me détendre et j'allais rejoindre Bernard qui m'attendait depuis pas mal de temps, le pauvre, dans le hall d'entrée.

Il posa la revue qu'il était en train de lire.

- Eh bien, mon vieux Michel, tu travailles comme un nègre. Pas moyen de te décrocher de ton bureau !

- Comme un nègre, c'est le cas de le dire. En ce moment, j'ai du travail par-dessus la tête. Allez, viens. On va bouffer. Je t'ai assez fait attendre.

Ils descendirent dans la rue pour se rendre à pied au restaurant, à dix minutes de là.

- Elle est drôlement bien, ta secrétaire.

- Maryse, oui. Pourquoi ?

- Agréable comme tout. En passant, on a discuté quelques minutes. Tu as bouffé du lion. Tu es en pleine forme.

- Elle t'a dit ça ?

- Oui. Il paraît que tu la crèves.

- menteur ! Si c'était vrai, elle me l'aurait dit. Elle ne se gêne pas pour me parler. On est en famille dans l'entreprise. Ça simplifie tout.

- Moi, à ta place, je serais amoureux d'elle.

- Tu veux que je le lui dise ?

- Si tu veux. Ça la flattera.

- Peut-être. Elle n'est pas mal. En tous cas, c'est une excellente secrétaire. Si je ne l'avais plus, j'en serais bien diminué. Depuis le temps qu'elle travaille avec moi, nous arrivons à bien nous connaître.

- Et tu lui fais des confidences ?

- Et pourquoi pas ? Elle connaît pas mal de choses sur moi. De son côté, il lui arrive de me parler de ses affaires, du garçon avec lequel elle vit.

- Alors elle a entendu parler de Nathalie ?

- Mieux que ça. Les deux filles se sont rencontrées et elles ont sympathisé.

- Elle doit être jalouse.

- Quel con ! Qu'est-ce que tu vas chercher ?

- Si tu es tout feu, tout flammes en ce moment, elle doit bien se douter que c'est à cause de Nathalie.

- Elle le sait et elle ne s'en plaint pas. Jamais l'atmosphère n'a été aussi gaie. Si je ne l'arrêtais pas, elle travaillerait jusqu'à minuit.

Dans ce petit restaurant que j'aimais bien, nous étions assis à une table près d'une fenêtre qui laissait échapper la vue sur les sommets de Belledonne.

- Alors, mon vieux Michel, tu as encore réussi avec Nathalie ? Tu lui as fait faire une course formidable où vous avez failli vous faire tuer par la foudre.

- Ma foi, je t'avoue que ramasser un orage sur le Peigne, c'est vachement impressionnant. Et ce qui est plus impressionnant encore, c'est la maîtrise dont Nathalie a fait preuve. Il y avait pourtant de quoi avoir la trouille.

- Elle nous a dit des choses pareilles sur toi. Tu es au mieux dans ses papiers. Nous, on est sûr qu'elle est amoureuse de toi. Elle ne te l'a pas dit ?

- Tu oublies Erick Holtz.

- Oh, celui-là, il peut faire son deuil de Nathalie. Après tout, il ne l'a pas volé.

- Détrompe-toi. Elle m'en a parlé avec pas mal d'émotion.

- Ah... Mais alors où vous en êtes, tous les deux ?

J'hésitais encore à le mettre au courant. Comme le repas avançait, j'ai détourné la conversation sur d'autres sujets. Ce n'est que vers le dessert que je me suis décidé à nous rebrancher sur Nathalie.

- Bernard, j'ai apprécié tout à l'heure que tu n'aies pas insisté à propos de nos relations, Nathalie et moi. Mais on se connaît bien. Tu es mon meilleur ami. Je vais te faire des confidences mais entre nous, ce sera top secret, O.K. ?

- En voilà des précautions ! J'ai quelquefois trahi ta confiance ? Et tu as quelquefois trahi la mienne ? Te fatigue pas. J'ai compris.

Et il ajouta en me regardant d'un sourire malicieux :

- Alors, c'est arrivé ?

Je devais avoir le visage un peu confus de celui dont le secret a été percé à jour. J'avouais, en le regardant moi aussi dans les yeux, avec une certaine pudeur mais aussi avec une réelle fierté :

- Oui. Et devine où.

- Mais c'est merveilleux, mon vieux Michel, c'est merveilleux !... A la fois pour toi et pour Nathalie. Quand je pense à ta déception avec Thilda, quand je pense qu'il y a seulement quelques semaines Nathalie était prête à se foutre en l'air, mais c'est ce qui pouvait arriver de mieux à tous les

deux !... Tu veux que je te dise : je m'y attendais. C'était inscrit dans les astres. Mais quand ? Mystère. J'ai bien essayé de deviner avec elle. Mais elle sait si bien donner le change... Elle s'arrange toujours pour brouiller les pistes. Il lui arrive souvent de prendre un petit air tristounet alors qu'au fond elle jubile. Avec toi, c'est plus clair. Il m'a suffi de parler un peu tout à l'heure avec Maryse pour en être convaincu.

- Avec Maryse, ça m'étonnerait. Elle est la discrétion même.

- Oui, mais elle ne sait pas où vous en êtes, sinon elle ne m'aurait pas dit que tu étais en ce moment en pleine forme et un bourreau de travail parce que la raison, elle en est facile à deviner.

- Tu crois ça, toi. Elle a des antennes et il y a des choses qu'on n'a pas besoin de lui dire.

- Sacré veinard, Michel ! Quand ça se saura dans la bande, tu peux être sûr qu'il y en a plusieurs qui voudront te tordre le cou... Tiens, une idée ! ... Maître d'hôtel, vous pouvez nous apporter une bouteille de champagne ?

Il avait pris la carte des vins sur une table voisine.

- Celui-là. C'est moi qui paie.

- Tu ne crois pas que tu vas un peu vite ?

- Oh, écoute, Mich ! Il y a assez d'emmerdements et de malheurs dans la vie.

Il ne faut pas cracher sur les bons moments qui sont si rares.

- Bon ! Eh bien, je capitule. Tu es chic.

Je lui avais donné une bonne claque sur l'épaule.

- Tu as raison. Des moments comme ceux que j'ai passés avec Nathalie, il n'y en a pas beaucoup dans la vie.

Le maître d'hôtel apporta le champagne et en versa dans nos flûtes.

- Allez, Michel, on trinque à tes amours !

- Et aux vôtres aussi, Eliane et toi !... Mais ne va pas trop vite. Avec Nathalie je ne sais pas de quoi demain sera fait, parce que le nommé Erick est toujours là et bien là. Beaucoup plus, oui, beaucoup plus que toi et les autres le croyez. Si bien que pour moi chaque jour passé avec Nathalie est un miracle. L'M, c'était déjà un miracle. Le Mont Blanc aussi. Je ne croyais pas qu'on en arriverait au Gaspard. Le miracle s'est reproduit. Et dernièrement le Peigne... Il me semble que je marche comme un funambule sur une corde prête à casser. Alors, à la tienne pour aujourd'hui ! Ce champagne, s'il n'avait pas coulé maintenant, il n'aurait peut-être jamais coulé.

Bernard réfléchissait en remplissant de nouveau leurs flûtes.

- Je comprends que tant que l'histoire d'Erick ne sera pas élucidée, une épée de Damoclès pendra sur ta tête et peut-être aussi sur celle de Nathalie. Lucien ne t'a pas laissé tomber. Il en a parlé à son frère et celui-ci nous a dit hier qu'il avait envoyé à son ami de l'ambassade du Brésil une longue lettre par la valise diplomatique. Ainsi elle ne se perdra pas et elle restera confidentielle. Cet ami est, paraît-il, un type sur qui on peut compter. Alors, cette histoire, on va en avoir le cœur net, et quand on en aura le cœur net, Nathalie et toi, vous en serez débarrassés.

- Oh, pas si facile... Son chagrin ne passera pas de sitôt.

- Alors, bon Dieu, toi, à quoi tu sers ? Une fois cette histoire liquidée, le reste ne dépendra que de toi. C'est toi qui seras le responsable... Mais je ne te reconnais plus, Michel ! En face d'un pauvre mec comme cet Erick Holtz, tu ferais un complexe ? Toi ? C'est pas possible !

Les paroles de Bernard remontaient mon moral qui s'était mis à flancher depuis un moment. Une amitié comme celle qui nous liait, Bernard et moi, il ne devait pas y en avoir beaucoup. Son raisonnement sensé me rendait mon optimisme.

Il se pencha vers moi :

- Allez, raconte... Tu m'as dit : devine où c'est arrivé. C'est pas malin. Avant ou après la course. Plutôt après, une fois échappés aux dangers, quand vous vous êtes retrouvés vivants. Ton chalet a dû être un sacré palais.

Je me mis à rire, m'attendant à le voir en faire une tête.

- Eh bien, c'est non.
  - Alors, bon Dieu, où, si ce n'est pas là ? Dans un hôtel ? Ce serait trop con !
  - Qui est-ce qui t'a parlé d'hôtel ?
  - Alors ?... En plein air sur l'herbe ?
  - Tu n'y es pas.
  - Alors quoi ?... Sur un nuage ?
  - Presque. Au sommet du Peigne.
- En effet il sursauta en éclatant de rire.
- Toi ?... Et avec Nathalie ?... J'en tombe des nues !
  - Tu vois que tu n'en étais pas loin.

Et je lui racontais comment c'était arrivé, le plus naturellement du monde. L'endroit n'était certes pas confortable, c'est le moins qu'on puisse dire, mais pour nous il avait été un coin de paradis. Les garçons ont l'habitude de parler d'évènements de ce genre en plaisantant, quelquefois même grossièrement. Avec Bernard, ce n'était pas le cas. Après un moment de rêverie, ce qui me surprit chez lui, il sourit en regardant vaguement au loin les sommets de Belledonne.

- Tu en as de la chance.

Et moi, j'ai répondu gravement :

- Oui, j'en ai de la chance... Ce que tu disais tout à l'heure n'était pas faux non plus. A notre retour au chalet, trempés et fatigués, nous avons allumé un grand feu. Quand on a frôlé la mort, Bernard, c'est alors qu'on a le plus envie de vivre. Tu comprends ?...

- Pas la peine de me dire ce qui s'est passé. Devant le grand feu qui vous illuminait et dans le confort cette fois... Ah, une belle fille comme ça dans tes bras !... Et puis toi qui n'es pas trop mal foutu... Logiquement vous auriez dû être crevés. Mais dans un cas pareil, on a toujours des forces à revendre.

Et je le voyais repartir dans sa rêverie où ses yeux brillaient, champagne aidant, comme s'il vivait lui-même cet instant de bonheur intense où les cœurs et les corps se multiplient leur joie.

- Bernard, ça va t'étonner. Mais après l'amour, j'ai vu Nathalie pleurer.
- Une réaction nerveuse. Ça leur arrive.
- Non, de tristesse.
- Bizarre. Comment tu l'expliques ?
- Devine.
- L'autre ? C'est pas possible ! Elle l'a chevillé au corps, ce type-là !
- C'est survenu un peu par ma faute, sans le vouloir. J'ai passé les danses de Granados. Or un des plus profonds souvenirs qu'elle garde d'Erick, c'est quand il s'est mis au piano pour la première fois et qu'il lui a joué les danses de Granados.
- Pas de chance. Alors qu'est-ce que tu as fait ?
- Et quoi ? Me taire et la laisser parler sans jamais l'interrompre.
- Elle t'a parlé d'Erick ?
- Oui. Elle s'est laissée aller à un récit calme, mélancolique. Elle m'a raconté leur histoire depuis le début. Je connais tout de cette histoire maintenant jusqu'à leur rupture.
- Par les confidences de Nathalie ? Ben, mon vieux, chapeau !
- Tu vois, Bernard, je crois qu'elle m'aime et je t'avoue qu'à moi, c'est la fille qui m'a fait l'impression la plus profonde. Mais ni elle, ni moi, nous ne pourrions être heureux tant que cette histoire d'Erick n'aura pas été élucidée. Une autre histoire a commencé, une histoire à nous deux, mais cette histoire me laisse un arrière-goût d'inquiétude et de mélancolie. Ça ne colle pas, vraiment pas. Je ne sais pas où on va.
- Allez allez, tu charries ! Tu as la plus haute estime pour Nathalie. Elle te considère de son côté comme un type extraordinaire. Vous vous aimez. Alors, nom de Dieu, faites votre vie ensemble ! L'Erickaillon, qu'il se démerde !

- On ne s'est pas dit qu'on s'aimait.
- Comment ? Après avoir fait ce que vous avez fait ? Tu n'as pas osé lui dire que tu l'aimais ? Et elle non plus ? Mais comment vous êtes foutus, vous deux ?
- On ne s'est rien dit mais nous nous sommes bien compris. Ces trois petits mots, cette expression banale qu'on répand à longueur de films et de romans à la rose pour des amourettes de quatre sous, ces trois petits mots "Je t'aime", eh bien, ni elle, ni moi, nous ne les prononcerons tant que nous n'aurons pas vu au-dessus de nous un ciel totalement bleu.
- Comme tu parles ! Le chef d'entreprise devient poète.
- Te fiche pas de moi... En tous cas, pour le champagne, merci. Quand on se reverra avec Eliane et Nathalie, ce sera à mon tour de vous l'offrir. Ça ne tardera pas. Compte sur moi.
- Alors ce sera pour quand Paris ?
- Dans une quinzaine de jours environ. Question de fric : rue de Rivoli, puis Ministère de l'Équipement et Crédit Foncier. Mais, boulot ou pas, j'irai toujours vous voir, bien entendu.
- Et t'amène pas sans Nathalie, sinon on te fout à la porte !
- Si elle veut ! Mais je vais tâcher de faire coïncider ce voyage avec une invitation qu'elle m'a donnée pour un concert. Ce sera pour un vendredi ou un samedi soir.
- Oui, elle doit jouer avec son orchestre. On va donc t'y retrouver avec les copains. Tu ne seras pas déçu. Elle joue vachement bien.
- Mais je la reverrai avant. Pour une autre raison. Devine.
- J'épiais sa surprise quand il apprendrait cette raison.
- Un rendez-vous secret ?
- Non. Elle m'a appelé tout à l'heure et ce week-end on va faire Coste-Rouge.
- Merde ! Et tu m'as fait marcher en me disant que tu n'avais pas le moral ! Mais c'est de mieux en mieux !
- Justement, c'est trop beau... Bernard, Bernard, je te le dis : ça va craquer.

Depuis quelques semaines il me semble que je vis un rêve. Une fille me tombe du ciel, une fille incomparable, et avec elle nous enchaînons course sur course. A chaque fois je crois que c'est la dernière. A chaque fois c'est la merveilleuse surprise d'une autre course qui s'annonce et cette course, elle la mènera jusqu'au bout. "Nathalie, Nathalie des neiges, tu progresses à pas de géants. Tu deviens capable de faire les plus grandes"...

Un peu de calme, Michel. Sois sincère avec toi-même. Pourquoi avoir choisi Coste-Rouge ? Tu surestimes un peu trop les progrès de Nathalie : l'M, le Mont Blanc, le Gaspard, le Peigne et maintenant Coste-Rouge. La progression est trop forte. Tu prends des risques.

La raison, oui, il faut que je l'avoue : je crains de perdre Nathalie. Dans le peu de temps qui m'est laissé, je veux lui faire partager aussi profondément que possible le bonheur que je dois à la montagne. Je veux que, si elle me quitte demain, elle emporte pour la vie des souvenirs inoubliables, comme la beauté de la montée vers la cime et l'exaltation du dépassement de soi. Et c'est pour cela que je prends de tels risques.

L'M facile. Le Mont Blanc, sa première course de grande ampleur mais facile aussi, quoique pas mal dangereuse sans en avoir l'air. Le Gaspard, sa première escalade sur du mauvais rocher dans l'isolement sauvage d'une grande cime de l'Oisans. Le Peigne, un degré de plus dans l'escalade mais sur un excellent rocher cette fois, les dangers que je lui ai fait courir en ne voyant pas arriver l'orage et pour cause...

Mais Coste-Rouge, c'est autre chose. Une arête Nord dans un paysage grandiose, inquiétant, très haute montagne, où pour la première fois elle ne verra pas de vallée habitée, pas trace d'homme, un désert de glaciers, de séracs accrochés sur le vide, de parois que le brouillard peut-être rendra impressionnantes, son premier bivouac dans une ambiance sévère où très égoïstement je sentirai avec une douce émotion sa vie dépendre de la mienne. Tu ne te permettras aucune distraction,

Michel, aucune. Les dangers, tu les exorciseras. Tu feras de cette course deux journées d'intense veille sur l'être que tu auras le plus aimé au monde pendant peut-être un si court instant de ta vie.

Un bivouac sous les étoiles... ah, si le ciel pouvait nous l'accorder ! Mais non. Comme avec Serge, ce sera le vent aigre, les grains de neige, le gel. De quoi dégoûter n'importe quel débutant. Un loupé, quoi !...

Loupé, loupé... Elle avait de quoi dégoûter une débutante, grelottante au Goûter. Or, comment a réagi Nathalie ? Eh bien, je suis sûr qu'elle sera heureuse de surmonter les dures conditions d'un pareil bivouac. Non, ne crains rien de ce côté-là. Nathalie sera formidable.

La course maintenant... Longue, un terrain mixte, certains passages de IV pénibles, un rocher pas toujours bon, des pierres enchâssées dans la glace vers la fin, du verglas sans doute avant le sommet. La Tour du Géant, déjà un bon morceau pour en arriver là. Et, après, cette cheminée où tu t'es coincé avec ton gros sac... Elle va en baver toute une journée et elle ne voudra pas que je la tire.

Mais je lui fais confiance. Elle m'a donné les meilleures preuves de maîtrise de soi. A toi d'assurer sa sécurité, sans le moindre relâchement. Et quand nous déboucherons là-haut dans le soleil du sommet, oh alors, quelle gloire !... Oui, s'il est là...

Mais en cas de temps incertain, demi-tour. Promis ! Et si, arrivés en bas, le temps revient au beau, pas de regret, compris ? ... Du moins ne pas trahir l'ombre d'un regret. Promis ? ... Juré !

A ces conditions-là, oui, Michel, emmène-la à Coste-Rouge. Tu n'auras pas deux fois l'occasion de tenter pour elle un si grand pari.

- Pourquoi le Pré de Madame Carle ?

- Je ne sais pas. En tous cas, il est célèbre dans la littérature alpine.

- Tu me disais qu'on partait pour une course sauvage. Tu as vu ce monde ?

- C'est toujours ainsi, l'été, quand il fait beau. Le Pré de Madame Carle est le point le plus haut de la vallée qu'atteigne la route. Pour les alpinistes, c'est une base de départ pour de nombreuses courses, comme la Bérarde de l'autre côté, versant Vénéon.

En traversant le petit bois de mélèzes nous passons devant l'abreuvoir en forme de tronc d'arbre évidé dans lequel coule calmement une eau abondante.

- Tu ne peux pas savoir comme cette fontaine est appréciée aux retours de course quand il fait chaud, qu'on est couvert de poussière, de sueur et qu'on a la gorge sèche. Tiens, regarde ceux-là, même au départ... Elle est bonne ?

- Délicieuse ! me répond l'un d'eux en s'essuyant la bouche.

Dès que nous passons sur le premier pont de bois, je décris à Nathalie, qui n'en perd pas une miette, ce paysage nouveau pour elle.

- Cette haute muraille à gauche, c'est la face sud de la Barre des Ecrins. On voit le sommet.

- Je ne l'imaginai pas comme ça d'après les photos que tu m'as montrées. Il y avait de la neige, beaucoup de neige.

- C'était des photos de la face Nord, la plus connue, la plus belle.

- Je l'avais trouvée belle en effet. Tu m'as promis de m'y conduire.

- La promesse tient. Pour moi la Barre des Ecrins est la plus magnifique des montagnes et je rêve de t'y conduire mais plutôt en demi-saison parce que le refuge est bondé en ce moment.

En fait, secrètement, je réserve cette course pour le jour où Nathalie pourra me dire sans aucun obstacle qu'elle m'aime. Alors, oui, ensemble, nous monterons là-haut, mais pas avant.

- C'est un sommet difficile ?

- Il n'y a pas de difficulté et la Barre des Ecrins est le point culminant du massif : 4.103 mètres, presque l'altitude de l'Aiguille Verte.

- Vraiment ? Et par où on y monte ?

- Mais par ici ou par la Bérarde. Par ici, c'est plus facile. Par la Bérarde, c'est beaucoup plus beau. Je te ferai choisir.



Nous passons sur l'autre pont qui franchit le torrent du Glacier Noir et bientôt commencent les lacets du large sentier où piétine beaucoup de monde, y compris des enfants.

- Où vont-ils, tous ces gens ?

- Pas très haut pour la plupart mais un bon nombre monte au refuge du Glacier Blanc. C'est le plus fréquenté de la région parce qu'il est d'accès facile et il faut dire que la vue en vaut la peine.

Des gars nous doublent à grands pas. A ce rythme, ils n'iront pas très loin avant qu'on les retrouve le derrière par terre.

- Tu vois ces quatre, Nathalie ? Regarde-les avec leurs cordes, leurs crampons, leurs mousquetons, leur casque, leurs pitons, leurs broches... Ils ont tout placé à l'extérieur.

- Pourquoi ?

- Pour que tout le monde voie, pardi ! Admire comme ils sont fiers de leur étalage. Aux yeux des profanes qui se retournent, ils se sentent des cracks. Moi, ça me fait toujours marrer.

- Ils partent peut-être pour une course importante.

- Eux ? Foutaise ! Les vrais sont plus modestes. Ça me rappelle une des mes montées aux Ecrins. J'étais avec Nicole, une bonne montagnarde. Sur le replat du Glacier Blanc une bande de gars nous double avec un attirail encore plus voyant que celui-ci. Quand on arrive à la brèche Lory, on les retrouve tous assis ou couchés sur les rochers. Ils s'étaient contentés de faire le Dôme de Neige à dix minutes de la brèche mais pas question pour eux de s'attaquer à l'arête qui conduit au sommet de la Barre. Quand Nicole et moi, nous nous sommes mis tranquillement à escalader l'arête avec seulement notre petite corde jaune, ils nous regardaient tous d'en bas avec des yeux ronds. Nous avons fait l'arête seuls. Nous avons atteint le sommet, toujours seuls. Et c'est seulement au milieu de la descente que nous avons croisé une cordée qui s'était décidée à nous suivre. Donc, tu vois, tous ces matamores...

Je marche lentement pour économiser ses forces en prévision de la dure escalade qui l'attend demain. Nous avons d'ailleurs pris la précaution de passer une nuit confortable à l'hôtel à Briançon où nous nous sommes couchés de bonne heure de façon à nous réserver un moment d'intimité, un moment que pour rien au monde nous n'aurions voulu perdre, un moment qu'en souriant j'ai appelé un prélude à Coste-Rouge.

Il fait chaud dans cette vallée encaissée du Glacier Noir. Nathalie arrive la première à la bifurcation et, sur les indications du panneau, elle s'engage en direction de la moraine.

- Oh, attends. J'ai oublié une formalité. On a dépassé les deux mille.

Elle s'arrête un instant, sourit, me tend la joue et elle reprend sa marche en regardant de tous côtés le paysage qui lentement se déroule.

- C'est le Pelvoux là-haut ?

- Oui. La pointe Puiseux est au sommet de cette vaste croupe rocheuse aux stries de glace. La traversée du Pelvoux, une course pas difficile, agréable, surtout par les Rochers Rouges. On monte par l'autre versant et on redescend sur celui-ci par le glacier des Violettes.

- Un joli nom pour un glacier.

- En effet. On ne le voit pas d'ici. Il se trouve derrière la pente à gauche. En face de toi, presque dans l'axe de la moraine, le Coolidge, un sommet facile en partant de la Bérarde. La pointe plus à droite, c'est le Fifre.

- Vu sa forme, il porte bien son nom.

- Entre lui et la muraille des Ecrins, c'est le col des Avalanches.

- Pourquoi ce nom ?

- Parce que le couloir qui descend de ce col, en face de nous, récolte tout ce qui tombe des deux côtés. Un vrai casse-gueule, quand il fait chaud. Du Coolidge, les beaux jours d'été, on n'arrête pas d'entendre des chutes de pierres.

Nous poursuivons lentement notre montée en nous laissant volontiers dépasser par une bande de gamins encadrés de deux monitrices. Je songe... La Barre des Ecrins si proche au-dessus de nos

têtes... Ce jour béni viendra-t-il où je pourrai l'emmener là-haut en toute sérénité parce que plus rien ne nous séparera ?... Je ne sais pas pourquoi mais j'en doute... Une tristesse commence à m'envahir, mêlée d'irritation. Je dois me ressaisir. Je dois revenir à la réalité présente. Et quelle réalité !

- Il est encore loin, le Glacier Noir ?

- Mais il est là, en bas, tout recouvert de rochers, de pierres et de terre. La fin, c'est là-bas où sort le torrent. On l'a dépassée depuis longtemps.

- Alors, c'est tout de la glace au-dessous ? On ne dirait pas.

Elle parcourt des yeux ce fleuve immobile qui charrie, année après année, des milliers de tonnes de fragments de montagne puis elle élève ses regards vers les hautes parois Nord de la chaîne Pelvoux-Ailefroide décorées de plaques de neige et striées de couloirs de glace. Cette immense muraille à l'aspect rébarbatif en impose toujours, même aux habitués.

- L'arête de Coste-Rouge, on la voit d'ici ?

- Oui, dans sa partie haute. C'est l'arête qui se découpe sur le ciel en dépassant ce contrefort du Coolidge ?

Elle l'observe, silencieuse, sans oser me faire part de ses impressions. Nous marchons longtemps en silence. La crête de la moraine devient progressivement moins raide puis elle s'arrondit et présente même une petite descente.

- Stop. Le sentier qui descend à ta gauche...

Il serait plus juste de parler d'une trace, une trace qui coupe une pente raide d'où la terre et les cailloux partent avec la poussière et qui remonte une autre pente en face. Nathalie ne cesse de déraper en riant et je dois l'aider par la main. Sur le replat, la trace à peine visible monte et descend entre des blocs et des monceaux de pierres qui cachent la glace. Il faut faire attention car un glacier bouge lentement et chaque pierre peut basculer. On arrive bientôt sur des passages de glace découverte.

- Qu'est-ce qu'on entend ?

- Des pierres qui glissent dans les crevasses. Tu vois ces entonnoirs ?

- Oh, je n'aime pas ça.

- Tu crois qu'on va s'amuser à s'y jeter dedans ?

- Non, mais j'ai l'impression que si on y glissait avec ces blocs, ils vous écraseraient comme dans un moulin à café.

- Les anciens moulins de nos grand'mères ?

- Oui mais on n'en fait plus.

- Alors pas de danger.

Logique... A notre droite, à demi enfoncés dans la glace noire de poussière, des morceaux de rocher aussi gros que des wagons. Comme le révèlent des murettes sous leurs surplombs, ils ont abrité des bivouacs installés par des grimpeurs qui se destinaient à la face sud des Ecrins ou à la face Nord du Coolidge, bien que celle-ci puisse se faire par le col de la Temple à partir du Pré de Madame Carle. En suivant quelques cairns nous arrivons devant une pente neigeuse qui monte de droite à gauche sous un mur rocheux. Je fais passer Nathalie devant au cas où elle glisserait, cas improbable, mais l'improbable en montagne cause souvent des accidents. Un groupe nous précède. Je redoute qu'il se destine à Coste-Rouge mais je n'en parle pas à Nathalie de peur que secrètement elle s'en réjouisse. Plus haut le pierrier fait place à la neige. La trace est meilleure mais aux petites crevasses je lui tends la main. On ne sait jamais. Enfin une étendue plane, moins pentue, où de grise la neige devient blanche.

Assez rébarbatif jusque là, le paysage sous le soleil se fait enchanteur. Nathalie ne cesse d'interroger les lieux d'un regard attentif où je crois discerner une ombre d'inquiétude. Elle marche régulièrement et je me garde de la devancer pour qu'elle adopte sans y penser le rythme qui lui

convient. Devant nous les autres ont pris beaucoup d'avance. Lorsqu'ils parviendront au début du glacier, s'ils bifurquent à gauche, dommage pour nous.

"Un sacré morceau" avait dit Maryse selon l'opinion de son cousin, le guide. Et elle avait ajouté "Vous l'aimez tant que ça ?"... Je suis sur le point de m'accuser de témérité... Même d'imprudence... D'imprudence par égoïsme. Je me renouvelle ma promesse de redescendre si... Non, je ne créerai aucun motif de redescente. Nathalie, je te mènerai là-haut et tu t'en souviendras toute ta vie, quand bien même on ne se reverrait plus... Oui, mais quel souvenir ? Heureux ou... Et puis merde !

Dans ma rêverie je l'avais laissée prendre de l'avance. Pour me changer ces idées qui commencent à m'agacer je hâte le pas et la rattrape.

- Un jour j'étais venu seul par ici, mais, au lieu de suivre la trace, j'ai voulu couper droit sur le col de Coste-Rouge. Tu vois où il est ?

- Où donc ?

- Au débouché de ce couloir de neige, droit devant. J'étais seul. Je me suis vite trouvé dans un labyrinthe de crevasses entre lesquelles j'étais obligé de louvoyer, sauf celles que je pouvais franchir d'un bond. En en sautant une, crampons aux pieds naturellement, j'ai senti, au moment de la réception sur les pointes avant, un coup de fouet horizontal en travers du mollet droit, comme une décharge électrique. Je ne pouvais plus poser le pied tant la douleur était vive.

- Qu'est-ce qui s'était passé ?

- Un claquage musculaire.

- Alors comment tu as pu revenir ?

- C'est que je ne voulais pas. Mon but, ce jour-là, était simplement de faire une exploration jusqu'au col mais j'y tenais. J'ai essayé de marcher. La douleur diminuait. J'ai trouvé une position de pied en canard où je la ressentais peu. Ainsi, en claudiquant, j'ai atteint la base du couloir. J'ai enlevé mes crampons pour essayer par les rochers mais ils étaient couverts de pierrailles et de poussière et ils me ramenaient vers la glace. Je suis redescendu et j'allais abandonner quand j'ai eu l'idée de remettre les crampons pour passer la rimaye et j'ai grimpé tout le couloir jusqu'au col.

- Seul ? Et blessé ? C'est ce qui s'appelle être têtue.

- Je tenais au col mais une fois le col atteint et photographié, le problème se posait de redescendre. Je t'assure que j'ai fait gaffe sur cette glace où personne n'était là pour me retenir. Il ne fallait pas solliciter ma déchirure. Elle pouvait lâcher. Quand je suis arrivé en bas, je me suis empressé d'aller rejoindre la trace de ceux qui passent par le col de la Temple.

- De la ?...

- Oui, de la Temple. Je te ferai voir où c'est. Dans la neige tout allait bien mais, quand j'ai abordé les blocs et les pierres, de vives douleurs m'ont appris à faire attention à la façon dont je posais le pied droit. Enfin j'ai pu atteindre la moraine et descendre jusqu'au Pré de Madame Carle. Mon mollet était enflé sans être douloureux. Oui mais, quand j'ai quitté la voiture à Briançon, je ne pouvais plus poser le pied par terre. Le toubib m'a expliqué que si j'avais pu continuer de marcher, c'était parce que le muscle était échauffé mais que, une fois refroidi, le sang qui ne circulait plus formait un hématome. Moralité : quand se pose la question "marche ou crève", on marche.

- C'est malin de partir seul comme tu fais.

- Il ne faut jamais partir seul en montagne, c'est vrai. Eh bien, j'ai fait pas mal de solitaires et souvent sans voir un chat de toute la journée mais, à part cet incident, il ne m'est jamais rien arrivé. Je touche du bois.

- Où tu en trouves du bois par ici ?

- Le manche de mon piolet, pardi ! Si j'avais eu un piolet comme le tien, je n'aurais pas pu conjurer le sort. Ça sert les vieux piolets.

Un petit nuage s'est formé sur le flanc du Pic Sans Nom. Il plane un moment et se dissipe. La prévision du temps dépend d'un ensemble de signes et à lui seul celui-ci ne signifie rien tant que le ciel reste entièrement dégagé.

- Elle est spectaculaire, cette coupure de la chaîne. On dirait qu'on lui a donné un coup de hache. La ligne de crêtes qui va du Pelvoux à l'Ailefroide est en effet entaillée en son milieu par une profonde échancrure aux bords presque verticaux.

- Tu sais comment elle s'appelle ?

- Quelque chose comme... le Défilé de la Hache. Je pense à Salammbô.

- Le Coup de Sabre.

- Elle porte bien son nom. Et naturellement le couloir impossible qui en descend a été fait.

- Oui mais plutôt par les rochers que par la glace.

- Il n'y a pas de ça au moins dans ton Coste-Rouge ?

- Non. Rassure-toi.

Nous montons remplir nos gourdes à une cascadette qui tombe d'un petit mur car l'eau manque à Coste-Rouge et nous revenons sur l'étendue blanche en direction de la jolie petite aiguille qui domine le col à droite. Nos devanciers ont disparu dans le couloir qui mène au col de la Temple. Je respire.

- Je crois que nous allons être seuls. Ce sera formidable.

Elle ne répond pas mais, un peu plus loin, elle se retourne.

- Quand tu pars seul, tu n'as pas peur ?

- Pas du tout. Un sentiment de liberté totale. Le fin du fin pour un montagnard. Quand on sait qu'on ne peut compter que sur soi, tu ne peux pas croire comme ça rend fort. Mais il faut prévoir l'incident et emporter le nécessaire pour une nuit à la belle étoile ainsi qu'un supplément d'équipement pour se dégager d'une situation scabreuse par ses propres moyens et pour se soigner si on se blesse. J'ai toujours une couverture de survie et un bandeau pour les blessures à la tête parce que celles-ci saignent beaucoup. Mais il faut éviter de se mettre dans ces cas-là et le grand principe, c'est de ne se permettre aucune faute, si minime soit-elle, pas un seul "peut-être". On doit être sûr de chaque prise, de chaque pas sur un glacier, de chaque pont de neige. Dans bien des cas il faut s'assurer soi-même.

- Tu ne crois pas que finalement le plus simple serait de trimbaler un cercueil ?

- Idiote ! C'est ce qui s'appelle avoir le moral ! Mais ça peut toujours servir pour bivouaquer.

Nous avons stoppé pour rire. Le moral, cette fois, je vois qu'elle l'a et pour de bon. Nous reprenons notre marche sur la trace dans la neige.

- Oui, mais comment tu fais pour t'assurer quand tu grimpes ?

- Un système d'assurance avec corde et nœuds de Prussik.

- Des nœuds de... ?

- De Prussik. Oui, ce sont des nœuds qui coulissent dans un sens et qui se bloquent dans l'autre, si bien qu'on peut monter en les faisant coulisser mais que, si on vient à tomber, ils se bloquent. Ils permettent aussi de s'assurer soi-même en rappel si on craint de recevoir une pierre sur la tête. Je te ferai voir comment on les fait. Mais on peut aussi emporter des instruments pour se bloquer sur les cordes, pour les remonter, pour se laisser glisser confortablement dans les rappels. Un peu trop même car, en facilitant de plus en plus l'alpinisme, on le dégrade. N'importe quel Tartempion peut se payer maintenant certaines voies qui étaient de haute difficulté, tout simplement en accrochant des étriers sur les pitons successifs que des matamores ont planté tous les centimètres.

- Voilà ce qu'il me faut.

- Avec des prises qui s'allument ? Mais on y viendra.

- Dis-moi, Michel. Pourquoi tu dis assurance alors que des bouquins disent assurage ?

- Quel est le crétin qui a parlé d'assurage ? J'en sais rien. Mais les autres ont suivi comme des moutons. En France, on croit faire une révolution en changeant de mot. Assurage, moi, je ne l'ai pas trouvé dans le dictionnaire mais ça viendra et pour sa voiture on s'adressera bientôt à une compagnie d'assurage. Mais dis-toi bien que changer de mot ne rend pas plus compétent. Quand je te fais une assurance, Nathalie, je t'assure que je t'assure aussi solide qu'un assurage.

La formule l'amuse. Elle marche un moment en silence puis elle se retourne de nouveau.

- En somme, quand tu pars avec moi, tu comptes un peu sur moi au cas où il t'arriverait quelque chose.

- Un peu, oui.

- Mais qu'est-ce que je peux faire ?

- D'abord tu as appris l'assurance par le bas.

- C'est vrai.

- Tu peux aussi me faire passer des cordes ou autre chose si je tombe dans une crevasse. Tu peux alerter des gens si c'est plus sérieux. Tu peux redescendre par tes propres moyens selon le cas pour aller prévenir. Le moins que tu puisses faire, c'est de me tenir compagnie.

- J'ignorais mon importance. Ce que je peux être fière !

Elle aurait pu s'inquiéter de mes propos, les prendre au tragique. Non, elle s'en amuse, pour preuve sa grosse plaisanterie. Décidément elle est moralement et physiquement en forme. Au bout d'un quart d'heure elle s'arrête et m'attend.

- Ton arête, plus je la vois, plus je reprends la trouille. Si c'est trop dur, on redescend. Elle tient toujours, ta promesse ?

Allons bon ! Je m'étais réjoui trop vite !

- J'ai l'habitude de ne pas tenir mes promesses ?

A son air de petite fille prise en faute, je comprends que j'ai répondu un peu sèchement. Elle me tend un paquet de chewing-gums.

- Oh chouette, merci !

Je comprends qu'elle désire un arrêt chewing-gums. En mastiquant, elle porte un regard circulaire et s'exclame :

- C'est vrai que chaque montagne a son originalité. Ce paysage est fantastique. Tu ne m'en as encore jamais fait voir de pareil. C'est un glacier, ce petit bout de truc là-haut ?

- Tu dis toujours un petit bout de truc ! Quand tu seras à côté, tu verras si c'est un petit bout de truc. Une vaste pente où on pourrait skier.

- Sur une pente semblable ?

- On skie bien sur des pentes plus fortes quand la neige est bonne.

- Oui, mais si on dévisse, tu vois le vol plané. Autant se jeter du sommet d'un immeuble.

- Du sommet de la Tour Eiffel, tu veux dire.

- La Tour Eiffel tiendrait en dessous ?

Je fais un rapide calcul d'après les altitudes que je connais.

- Largement.

- On ne dirait pas. Et il s'appelle comment, ce glacier ?

- J'en sais rien. On dit simplement le glacier suspendu de Coste-Rouge.

- Suspendu à quoi ?

- A rien. Une mauvaise habitude qu'on a prise d'appeler ainsi les glaciers qui sont accrochés sur des pentes raides, surtout quand, comme ici, il avance sur un à-pic. Tu as vu cette épaisseur de glace ?

- Enorme. Quand ça doit craquer, ça doit faire une belle avalanche. Comme au Mont Blanc. C'était superbe.

- Ton visage est rouge. Tu ferais bien de te passer de la crème.

J'ai le plaisir de participer à la cérémonie et je ne ménage pas la marchandise. Elle remet ses lunettes noires qui lui vont si bien.

- Pendant qu'on y est, on va prendre les crampons, les casques et s'encorder.

Pas besoin de baudrier ici. Le joli baudrier rouge, ce sera pour demain. Ses crampons sont parfaitement fixés. On s'encorde chacun de son côté. Elle a fait son nœud d'une façon impeccable. On s'aide à reprendre les sacs. Je lui décroche son piolet et nous repartons. Longtemps douce, la

pente devient de plus en plus raide. Je la laisse monter la première. Ainsi elle s'habitue progressivement à se trouver très haut au-dessus de moi sans s'inquiéter.

- A la rimaye, fais attention. C'est souvent creux. Attends-moi un peu avant. Fais des emplacements pour tes pieds. Tu seras mieux pour m'attendre.

J'avais laissé filer les trente mètres de corde.

- Viens vite. Je ne suis pas rassurée.

- Faut pas charrier. J'arrive.

Il y a bien en effet une sorte de rimaye qui nous sépare du rocher avec du vide au-dessous, mais la glace est solide et sur son bord aigu je taille des marches.

- Viens par ici et ne bouge plus... Attends. Il faut que je te fasse une bise. Tu sais pourquoi.

- Non.

- Devine.

- J'y suis. On a passé les trois mille.

Dans notre position un peu scabreuse, avec les casques, ce n'est pas commode mais on s'en amuse.

Je n'allais pas de nouveau escalader l'éperon rocheux qui est tentant mais couvert de gravats et de terre traîtresse. En progressant au-dessus de l'espace vide, les pieds largement écartés entre la lèvre de glace et la roche, je parviens au point où je peux planter mon piolet d'un bon coup dans la neige ferme et me tracter sur la pente que je remonte ensuite jusqu'à ce que je puisse enfoncer suffisamment le manche pour y assurer Nathalie.

- Il n'y a que ce petit passage de délicat. Je tiens la corde tendue. Tu peux te tirer dessus.

Offre inutile, je sais bien, mais elle signifie que je l'assure solidement.

Elle répète mes gestes qu'elle a observés attentivement et elle arrive.

- Bon. Donne-moi le tien et tiens-toi au mien. Je grimpe une longueur. Tu te rappelles la pente du Gaspard ?

- Tu vas visser une broche ?

- Pas besoin. Quelques longueurs et on sort de la neige. Fais surtout attention aux pierres.

Ces longueurs sont pénibles, d'autant plus qu'il fait très chaud. Dès les premières, elle commence à donner des signes de fatigue. Elle repart normalement au début des autres mais très vite elle s'arrête, repart, s'arrête, souffle.

- De loin je croyais cette pente courte et facile. Elle est vachement dure et elle n'en finit plus. Ça promet pour la suite.

- T'inquiète pas, ma biche. Ça se fait. Allez, c'est pas le moment de nous démoraliser. On va bientôt arriver.

- Tu dis toujours ça.

Je lui prépare de bonnes marches pour faciliter son cramponnage et, quand elle me dit : "bout de corde", je la tire sans en avoir l'air. Elle arrive, essoufflée.

- Va moins vite. Qu'est-ce qui te presse ?

- Tu me tires.

- Ah bon, pardon.

- Mais on ne pourrait pas passer de l'autre côté sur le rocher ?

- Tu vois pourquoi.

Des pierres venaient de dévaler la goulotte qu'il aurait fallu traverser.

- Alors mieux vaut profiter de la neige le plus haut possible.

Arrive le point où nous pouvons aisément prendre pied sur le sec et enlever les crampons. La suite passe à droite par des rochers délités. Le visage de Nathalie se ferme, ce qui signifie qu'elle commence à en avoir assez. Je me reproche d'être monté trop vite alors que rien ne presse.

- Courage ! On va arriver au bivouac. Un délice. Confort quatre étoiles ... Tu en fais une tête !

- Oh, moi, tu sais, tu peux me faire croire ce que tu veux, surtout quand je suis crevée. Des bivouacs, et en montagne, il ne me serait jamais venu à l'idée que ça m'arrive à moi.

- Tu vois, tout arrive, même le pire.

- Tu te moques de moi, faux jeton ! En tous cas tu ne m'as pas dit où on va la faire ta connerie de bivouac.

- Eh bien, passe devant. A toi l'honneur de la dernière longueur. Pour ce qui reste... Au-dessus, tu verras, il y a un bon emplacement quatre étoiles.

Elle se disait crevée mais je m'essouffle à la suivre. Sans doute l'euphorie de l'arrivée.

- Oh, les restes d'une maison !

- Ici ? Tu plaisantes ? Avance. Tu vas voir... Ce sont des murets de pierres pour s'abriter du vent. On supporte mieux le froid à l'abri du vent. On va bivouaquer ici... Alors, le mobilier plaît à Madame ?

- Au point où j'en suis ! Et dire que demain...

Elle lève les yeux vers cette arête qui est plutôt une série de pointes dispersées, rébarbatives, impressionnantes.

- Demain, demain, ça me fout une trouille bleue. Qu'est-ce que je suis venue faire ici ?... Mais demain, c'est loin. Pour le moment on va bouffer et puis tu me diras comment on fait pour passer la nuit dans ton quatre étoiles.

- Allez, finis de râler. Sac à terre et tu prépares la bouffe. Moi, pendant ce temps, je vais t'arranger ça. D'abord lequel des emplacements tu préfères ?

- Celui où on est.

- O.K. Moi aussi. C'est le meilleur.

Ce col n'est qu'une profonde échancrure. A l'ouest elle laisse apparaître les pentes débonnaires du glacier de Coste-Rouge avec, au loin, les sommets dominés par les Rouies et la Pointe du Vallon des Etages. A l'est, à droite, les parois du Pelvoux et du Pic Sans Nom plus ou moins confondues plongent sur la branche supérieure du Glacier Noir qui, d'ici, montre ses crevasses. A gauche, fermant la vallée, les Agneaux et les crêtes du Pic Prés les Fonts, guère plus élevées que nous. Ici la vue est malheureusement resserrée entre les piliers de l'aiguille qui nous domine et la muraille de l'arête que nous allons gravir demain.

- Ce glacier là-bas, c'est aussi un glacier suspendu ?

Je me retourne. Nathalie abrite ses yeux du soleil.

- Oui. Il est situé un peu plus loin que l'Ailefroide Occidentale. C'est le Glacier Long. Il constitue une voie de montée.

- Par-là ? Décidément les alpinistes sont des fous. Ou alors, ils sont comme les mouches : ils tiendraient au plafond.

- Tu ne trouves pas que c'est beau par ici ?

- Moi, rien n'est beau quand j'ai faim.

Décidément elle n'est pas de bonne humeur mais ça lui passera vite.

- Alors, ma fille, prépare la bouffe et ne râle plus.

Nathalie tire le réchaud de mon sac et les provisions du sien. Pas de vent, ce qui est rare ici. Moi, je ratisse le sol avec mon piolet jusqu'à ce qu'il soit uni. Sa légère pente est un avantage et surtout qu'il soit sec.

Pendant que le réchaud ronfle, je regarde le ciel. Pas un nuage mais à l'ouest un voile indécis dans lequel le soleil dessine un anneau irisé. Bah ! Le beau ciel de ces derniers jours nous accordera bien encore vingt quatre heures.

- Tu parles d'un temps ! On en a de la chance ! Quand j'étais venu ici la dernière fois avec Serge, c'était sinistre. Il soufflait un vent froid et une sorte de grésil tombait. Il voulait redescendre mais il n'y avait pas de raison. La météo était excellente. Il faut dire qu'il n'était pas trop bien équipé. On s'est enfilés dans nos sacs et moi, pour m'endormir, je ferme les yeux et je ne bouge plus. C'est bien

rare qu'en deux ou trois minutes je ne dorme pas. Mais ce soir-là le sommeil se faisait attendre et lui, comme je ne bougeais pas, il croyait que je dormais et je l'ai entendu râler comme pas possible.

- Sacré nom de Dieu de bon Dieu de bordel de merde de con ! Mais ce qu'il faut être con ! Quand je pense que j'ai là-bas une chambre bien chaude, et dans cette chambre un lit, un de ces lits confortables, hum !... Et qui en ce moment n'est pas rentabilisé !... Mais c'est pas vrai !... Mais qu'est-ce que je fous là !... Ce qu'il faut que je sois con, mais con ! Si encore on m'avait payé pour être là, je dis pas ! Mais qui c'est qui m'a payé ? Personne ! Si encore on m'y avait poussé, je dis pas ! Mais qui c'est qui m'a poussé ? Personne ! C'est moi qui le lui ai demandé, à ce tordu qui roupille ! Alors c'est bien moi qui l'ai voulu, non ? Ah, ce qu'il faut être con pour faire de la montagne ! Mais qu'est-ce que je fous là à me les geler ? Et tout ça, à quoi ça sert ? A rien. Et oui, à rien de rien. Mais c'est tout con, ce truc-là ! On ne m'y reprendra plus. Les cinglés comme Mich ou moi, allez, à l'asile ! Il y en a tant qui y vont pour bien moins. Et ce caillou sous mes fesses ! Je parie qu'il s'est enfilé dans le sac. On sait pas comment se foutre sur ces noyaux de pêche. Merde ! J'ai écrasé le tube de lait concentré ! Ça colle de partout. Qu'est-ce qu'il fout là, lui aussi ? Oh putain ! Mais ce qu'il faut être con pour faire de la montagne ! A se gifler d'être si con !

Nathalie riait aux éclats, ce qui lui est peu habituel.

- "Allez, finis de râler, que je lui dis. Tu le retrouveras, ton plumard.

- "Tu dormais pas, salaud !

- "Non, je rigolais. Maintenant j'en ai marre. Râle, si tu veux, c'est ton affaire. Mais tais-toi.

- Et la course, il l'a faite ?

- Très bien. On a même réalisé un bon horaire. Il a dit au gardien du Sélé que c'était la plus belle course de sa vie. Le gardien, je lui avais déjà parlé. Il se marrait. Et quand il l'a su, Serge se marrait aussi. C'est ça, la montagne. On se crève. On râle. Et après, on est vachement content. Mais je rigole toujours quand je pense à ce bivouac. Allez, râle, Nathalie. Râle au féminin, ça changera.

Bientôt un potage de légumes fume dans nos gamelles. J'y ajoute du lait concentré. Nous sommes assis sur deux pierres plates apportées par nos devanciers. Quel confort ! Le soleil éclaire encore les faces Nord de la chaîne du Pelvoux aux couloirs impressionnants et les cimes des Agneaux au fond. Tous les plans se confondent dans cette atmosphère limpide. Tout paraît proche. Pas de vent ici, ce qui est rare, et il ne fait pas froid. Quelques cumulus teintés de rose se baladent sur l'Italie, tranquilles.

- Jamais je n'ai connu un temps aussi superbe. La dernière fois, il avait un peu neigé et on s'était abrité sous une toile de plastique tendu entre des pierres. Nathalie, ton premier bivouac sera un bivouac de rêve.

- Ça va mieux.

- Quoi ?

- Le moral. J'avais faim. Et puis, tu sais, je râle pendant mais, après, je suis si heureuse. Et puisque ce soir est si beau, ton carpe diem, j'y suis en plein dedans. Tu veux du gâteau de riz ?

- Oui, c'est mon carpe diem consommable.

- Qu'est-ce que c'est ?

Un grondement monte du Glacier Noir.

- Les séracs, là-bas, à droite.

Sous le Pic du Coup de Sabre, une langue de nuage blanc s'allonge sur le glacier, s'écarte et, pendant qu'elle se disperse, un gros bloc retardataire roule au ralenti et s'arrête à cheval sur une crevasse. Le grondement s'est dispersé en faibles échos. Nathalie projette aux alentours un regard circulaire.

- Quel silence !

- D'ici on ne voit guère la présence de l'homme. Je connais peu de coins aussi sauvages. "Un morceau de planète d'avant l'histoire".

- Ah et ça ?



Son doigt m'indique au-dessus de nous une splendide traînée qui fonce depuis les crêtes des Ailefroides en direction du Nord. L'avion file à vive allure. Son ronflement nous atteint venant d'une direction qu'il a dépassée depuis longtemps.

- Je trouve ça très beau, ici surtout par le contraste. Des gens sont bien installés là-haut, indifférents sans doute au miracle qu'ils vivent. Mais je crois que nous sommes mieux placés ici pour le comprendre.

- Je te reconnais bien là, Michel. Et j'aime te voir aimer tant de choses. C'est vrai. Cette rencontre de l'homme et d'une nature aussi sauvage les exalte l'un par l'autre.

C'était si bien dit ! J'allais me moquer d'elle, gentiment, par principe, par pudeur, comme à chaque fois qu'une émotion cherche à s'exprimer par des paroles. Mais je préfère la prendre par les épaules et appuyer ma joue contre la sienne.

- Fromage ?

- Oui et un petit zinzin de confiotte. Ça ira. Plus un petit coup de bidon.

Le bleu du ciel fonce de plus en plus. L'ombre monte des profondeurs. Très vite le crépuscule avance. Je vais dérouler les deux bandes de mousse, confort suprême, que j'ai apportées pour la première fois à l'intention de Nathalie et dont je profiterai moi aussi.

- Ton sac de couchage, attrape !

- Comment on fait pour les souliers ?

- Il y en a qui les gardent aux pieds. Pas moi. Mais il faut les placer au fond du sac si on ne veut pas qu'ils gèlent s'ils sont mouillés et ils le sont toujours plus ou moins. Mais , ça ne risque rien. Alors comme tu veux. Il fait... Oh, devine.

- Huit ou neuf degrés.

- Ça descend, six degrés. Si le vent soufflait, on sentirait déjà le froid. Dans une demi-heure il fera nuit. Habilles-toi quand même chaudement. C'est surtout au petit matin qu'il gèle, à l'heure précisément où il faut quitter les sacs.

Nous avons endossé chandail et anorak et nous sommes prêts à nous étendre mais notre attention est attirée par une, puis deux traînées roses partant, la première des Agneaux à l'est, la seconde des Rouies à l'ouest, en direction l'une de l'autre. Elles se rapprochent. On dirait qu'elles vont se heurter. Non, elle se croisent juste à notre verticale. Le bruit des moteurs roule, lointain, dans ces vallées désertes. Les avions ont disparu. Les traînées s'écartent, se déforment. Quelques îlots en subsistent un moment puis finissent par s'éteindre. Au loin, une ligne parfaitement horizontale signale un autre avion sur l'Italie remontant vers le nord mais celle-ci est déjà sombre.

- Quelle solitude, Michel ! J'aime ça.

- Alors, si je foutais le camp, tu serais encore plus seule et tu aimerais cette solitude encore davantage.

- Michel, tu es un sadique !

Elle se blottit dans mes bras. C'est vrai, je suis moche. Mais la sentir à cette heure inquiétante, dans cette âpre solitude, si totalement avec moi m'inspire une émotion puissante, douce, un peu cruelle. "Carpe noctem, Michel ! Nathalie est avec toi ce soir. Qu'importe si elle s'en va demain vers d'autres horizons !"

Dans nos anoraks aux frottements bruissants nous avons chaud. Nous nous sentons bien et pas pressés d'aller rejoindre nos sacs. Moi qui n'aime pas les bivouacs, je trouve celui-là plutôt sympathique. La nuit descend rapidement. Un gypaète passe en planant et va se perdre dans les parois de la Centrale. Qui donc a prétendu que les gypaètes avaient disparu des Alpes ?

- Les étoiles s'allument, Nathalie. Le ciel va être splendide. Je crois qu'il ne faut pas manquer ça. Alors, voilà ce que je te propose. Comme ici, c'est trop encaissé, on va grimper sur la petite pointe pour y passer un moment.

- Tu veux me faire grimper là-haut ?

- Oui, d'ici au sommet de l'aiguille il y en a pour dix minutes.

- Ah, ce que tu peux être emmerdant quand tu t'y mets !
- Bon. Alors restons ici. On n'y est pas si mal.
- Mais non, gros bêta, j'y vais.
- Alors, prends ma lampe. Ça suffira.

Nous avons remis nos chaussures et je me suis muni de la petite corde jaune au cas où un passage présenterait un risque. Mais Nathalie grimpe devant moi et pas un seul instant je n'éprouverai le besoin de l'encorder. Nous grimpons par l'arête, côté glacier Coste-Rouge, puis par un petit mur à droite nous atteignons le sommet où nous trouvons un bon emplacement pour nous asseoir côte à côte.

- Bravo, Nathalie ! Tu viens de faire l'Aiguille de Coste-Rouge.
- Chouette ! Alors demain on redescend.

Les dernières lueurs du crépuscule ont disparu. La nuit maintenant nous enveloppe. Dans l'ombre, bien au-dessous de nous, se profile la pointe aiguë que d'en bas je prenais pour la cime en me demandant comment nous allions faire pour y tenir. En face de nous la vue monte jusqu'au sommet du Coolidge. A l'ouest, elle est malheureusement limitée par l'arête faîtière du Pic de la Temple mais, au nord-est, on devine le sommet des Sagnes qui dépasse du contrefort du Coolidge et, plus à droite, par-dessus les profondeurs du Glacier Noir, on distingue nettement la silhouette des Agneaux. Encore plus à droite, ce sont les raides faces nord de la chaîne allant du Pelvoux jusqu'à l'Ailefroide Occidentale, faiblement éclairées de leurs couloirs de glace.

- Tu avais raison, Michel, en montagne est une splendeur. Vraiment je n'en reviens pas que nous puissions être ici ce soir. C'est étrange. Il y a donc place pour des êtres comme nous dans pareil désert de rochers et de glaces ? C'est étrange... Et merveilleux à la fois.

- Moi aussi quand j'y pense, ça me laisse toujours rêveur. Qu'est-ce que la montagne au fond ? Un mouvement tectonique soulève un coin de la croûte terrestre. Aussitôt, à travers le manteau atmosphérique devenu plus mince, sa chaleur s'échappe dans les espaces sidéraux et le froid le couvre de neiges et de glaces. Les vents, les orages, les tempêtes l'attaquent. Les glaciers, les torrents, les cascades le sculptent en puissantes montagnes. La vie monte à sa conquête et le peuple de lichens et de mousses, d'herbes et de fleurs, d'arbustes et de conifères, de bouquetins, de marmottes, d'aigles, de chocards... Et tout cela forme un domaine merveilleux dans lequel arrive l'homme pour en comprendre la beauté, pour en faire son terrain de jeux, parfois cruel, pour y développer son besoin de se surpasser, même s'il doit en souffrir, pour y rêver, pour y aimer... Oui, tu as raison, cette rencontre de l'homme et d'une nature aussi sauvage les exalte l'un par l'autre. Sans lui cette montagne resterait indifférente à sa propre splendeur. L'homme lui fait le cadeau de la conscience. Il lui donne un sens.

Cette fois, dans cette ambiance hors normes, nous nous exprimons en toute liberté, sans éprouver la tentation de nous cacher derrière une pudeur moqueuse.

- Et au-dessus de nous, Michel, oh regarde !

Au-dessus de nous, à la verticale, la vue plonge dans des espaces à vous donner le vertige. Que de fois je l'ai contemplé, ce ciel nocturne ! Ce soir il me semble que je dévoile à Nathalie mes trésors.

- Tu vois, elles sont toutes là, fidèles.
- Qui ça ? Tes étoiles ?
- Oui, mes étoiles, nos étoiles. Vois cette bleue à la verticale. C'est Véga, ma reine des nuits d'été. Elle est belle.
- Très belle. Et l'autre ?
- Celle qui est près de la crête des Ailefroides ? C'est Altaïr, le beau soleil de l'Aigle, avec sa petite sœur. Et tu distingues la Voie Lactée ?
- Où ça ?
- Dans un moment on la verra mieux. Prends l'axe médian Altaïr-Véga. Cette étoile, c'est Dénéb, la tête de la Croix du Cygne. Tu remarques la Croix, le pied sensiblement orienté vers le sud.

- Ah oui, elle est un peu de travers. Et ces légers nuages qui la traversent, c'est la Voie Lactée ?

- Oui... Tu vois en face de nous l'étoile Polaire ?

- Celle qui est juste au-dessus du Coolidge ?

- C'est elle.

- Oh, je reconnais la Grande Ourse, à gauche, sa queue en l'air inclinée vers l'ouest. La montagne cache une étoile du bas. Mais elle a une étoile de trop !

- Une étoile de trop ?

- Oui, et qui monte lentement vers nous. Tu vois : la queue se déforme. Ce ne serait pas un satellite ?

- Exact. Il semble se déplacer en zigzags.

- C'est nos yeux qui font ça ?

- Non, les petites turbulences de l'atmosphère.

Elle tend son bras au-dessus de l'arête de la Temple.

- Ce feu là-bas qui va plus vite et qui clignote, c'est un avion ?

- Encore ? Décidément on n'est plus chez soi !

L'air est d'une limpidité extraordinaire. Seules, quelques lignes diaphanes subsistent des traînées des derniers avions. Au fur et à mesure que la montagne s'enfonce dans la nuit, les glaciers pâlisent et le ciel se crible d'étoiles. Je déplorais tout à l'heure que le Pic de la Temple nous empêcherait de voir le soleil se coucher mais maintenant je le regrette moins car dans un ciel pur les couchers de soleil sont plutôt fades.

- Tu vois Cassiopée, nettement à droite de la Polaire, un peu au-dessus ?

- Oui, le W.

- Et la nébuleuse d'Andromède ?

- Je sais qu'elle est par-là mais je ne l'ai jamais trouvée.

- Prends la seconde pointe du W, prolonge-la d'une distance égale à la largeur du W. Tu vois une étoile ?

- Oui.

- A une distance plus loin, un peu en dessous, ce n'est pas une étoile mais une tache.

Je pointe mon doigt en me plaçant juste derrière sa tête, les yeux au ras de ses cheveux, mon doigt un peu plus bas pour qu'il entre dans sa ligne de vue.

- C'est ça la nébuleuse d'Andromède ?

- Oui. En réalité, c'est une galaxie et on n'en voit que le cœur. Ses bras sont bien plus étendus mais il faut une nuit exceptionnelle pour les distinguer à l'œil nu. C'est la photo qui les rend le mieux.

Nous voici de nouveau l'un contre l'autre, sa nuque pesant sur mon épaule, le dos appuyé contre le rocher dont l'épaisseur des anoraks atténue les aspérités.

- Véga, l'Aigle, Arcturus, celle qui brille là à l'ouest, la Grande Ourse, Dénéb, la Polaire, c'est notre voisinage. Quelques centaines d'années-lumière au plus. Toutes ces étoiles qu'on voit avec ces nuages lumineux font partie de la Voie Lactée, notre galaxie, chez nous en somme. Mais Andromède, plus de deux millions d'années-lumière !

- C'est fantastique, même pas imaginable.

Voilà que je me suis encore branché sur un de mes thèmes de réflexion favoris mais, puisque Nathalie me comprend, je me laisse emporter.

- Tu te rends compte que ce que tu vois d'Andromède est la lumière qui en est partie au temps de l'homme des cavernes et qu'au dernier millième de son parcours, oui, au dernier millième, elle fonçait à trois cent mille kilomètres à la seconde à travers toute la durée de l'empire de Babylone, celle de l'Empire Romain, tout le Moyen Age et les temps modernes... Tu te rends compte ?

Elle méditait. Je ne lui apprenais sans doute rien mais j'avais besoin de savoir si sa vision de l'univers correspondait à la mienne.

- Et des galaxies si nombreuses, Michel, qu'Einstein a pu dire qu'elles formaient comme les molécules d'un gaz.

- Tu sais cela ?

- Oui. Dis-moi, mon petit Michel : en face de telles immensités, nous qui ne sommes rien, devons-nous croire en Dieu ou pas ?

Impressionné de la voir se préoccuper de problèmes aussi élevés, je la presse contre mon épaule. Alors que tant d'autres n'en ont jamais eu la moindre idée ou les ont rejetés par pusillanimité, Nathalie les regarde en face et je n'en ai que plus d'estime pour elle.

- De ta part, je m'attendais un peu à cette question. Rien de tel qu'une nuit en montagne devant le ciel étoilé pour vous replacer devant les grands problèmes. Quelle réponse attends-tu de moi ? Oh, une étoile filante !

Un point brillant venait de traverser le ciel depuis les Agneaux jusqu'au Coolidge, si brillant qu'il a un instant éclairé les rochers près de nous.

- Splendide, celle-là !... Alors quelle réponse ?

- Comme je crois te connaître, tu vas répondre que l'Univers nous impose la croyance en Dieu et nous l'interdit à la fois.

- Ah, l'intuition féminine !... C'est vrai. Pour moi Dieu existe mais pas celui qu'on peut imaginer. Le plein mystère, mais pas un mystère de néant, un mystère d'existence, car la notion même de néant nous est interdite du fait que nous sommes là. Le néant, ce serait si simple ! Mais non, l'être existe, et s'il existe, c'est que dans l'évidence, dans la logique pure, lui seul pouvait exister. C'est un peu comme ça que je comprends Dieu, la conscience mystérieuse mais nécessaire qui engendre l'Univers ou dont celui-ci est l'émanation matérielle. Et toi, tu peux me dire ce que tu crois ?

- Moi ? J'étais autrefois une petite fille sentimentale et religieuse qui ne se posait pas de question. Ensuite je suis devenue totalement athée. Maintenant, au point où j'en suis, puisque tout cela nous dépasse tellement, ce qui me semble le plus près de la vérité, c'est de penser qu'un Dieu existe. Sinon on ne peut se raccrocher à rien. On est paumé.

Je serre plus fort cette main dans la mienne.

- Nous sommes sur la même longueur d'onde et cela me touche. Oui, au lieu qu'il n'y ait rien, l'Univers existe, flamboyant, fantastique, écrasant de loin tout ce qu'on peut imaginer car notre vision la plus étendue n'est qu'un grain de sable dans un Existant encore plus fantastique que cet Univers. Et nous, si minimes, nous en faisons partie. C'est cela qui est étonnant.

- Merveilleux, Michel ! En ce moment partout dans tant d'autres yeux que les nôtres plongent parmi ces myriades d'étoiles et peut-être que cet Univers a d'autres yeux ailleurs pour qui notre galaxie n'est qu'un point parmi tant d'autres points.

- Ça, on n'en sait rien.

- Tu crois qu'on serait les seuls dans tout cela ?

- Questions, questions, questions... Si oui, notre solitude est colossale, écrasante. Oh ! Une étoile filante, tu as vu ?... Sommes-nous seuls ? Comment le savoir ? Comment évaluer la possibilité de trouver la vie sur d'autres planètes ? Et surtout d'y rencontrer des êtres avec qui nous pourrions communiquer, des êtres plus ou moins faits comme nous ? Oui, comment le savoir ?... On est de plus en plus effaré, au fur et à mesure qu'on y pénètre, de la finesse et la complexité de l'organisme humain, qui dépasse, et de loin, nos appareils les plus perfectionnés. Quand on pense qu'un tel organisme s'est constitué de lui-même, sans l'intervention d'une science ou d'une technique quelconque, au sein d'un univers où tout est mouvement, depuis la plus infime particule jusqu'au plus gros amas de galaxies, mouvement qui crée et démolit sans cesse des structures jusqu'à ce que certaines mieux agencées subsistent, parce que mieux agencées, structures qui elles-mêmes à force de créations et de démolitions arriveront à en constituer d'autres d'un niveau plus élevé, quand on pense que ce processus s'est reproduit de proche en proche jusqu'à édifier cette merveille qu'est le corps humain, on entrevoit l'immensité de temps et d'espace qu'une telle méthode a dû consommer,

car il n'y en avait pas d'autre. Si ce processus s'était réalisé dans le plus pur désordre, les quinze milliards d'années de l'âge présumé de l'univers n'y auraient pas suffi, ni les quinze milliards d'années-lumière de ses dimensions.

- Il en aurait fallu combien ?

- Sans doute un nombre auprès duquel rien n'existe. Un exemple : Rien que pour avoir une seule occasion de trouver tout écrit le premier verset de la Bible en jetant en vrac sur le sol autant de lettres de l'alphabet qu'il en contient, à supposer encore qu'un système les groupe sur la même ligne, un milliard de joueurs lançant chacun toutes ces lettres une fois par seconde depuis la naissance de l'univers n'y auraient pas suffi.

- Ah ? Et quel est ce premier verset de la Bible ?

- "Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre."

- Alors c'est impossible !

- En effet que représente l'assemblage de ces quelques mots en face de l'organisation incommensurable d'un être humain ? Heureusement, les mouvements de l'univers sont régis par des forces et les forces sont par nature organisatrices. Mais encore faut-il que se multiplient les occasions leur permettant de jouer. Et, quand on en arrive à la perfection inouïe de l'organisme humain, on se demande pendant combien de milliards d'années à travers des distances de combien de milliards d'années-lumière, il a encore fallu que le même processus partout se renouvelle pour que nous soyons là, sur ce rocher, nous, œuvres de l'univers en train de nous interroger sur l'univers.

Je me suis tu, car, chaque fois que j'y pense, je me heurte toujours au même écrasant mystère. Nathalie ne répond rien. Devant ce grand ciel étoilé nous gardons le silence. Une minute passe, largement, et c'est long parfois une minute.

Enfin elle secoue légèrement la tête.

- En somme, si je comprends bien, l'univers a dû travailler pendant quinze milliards d'années sur un chantier vaste de quinze milliards d'années-lumière pour arriver à s'offrir un concerto de Beethoven avant de disparaître à jamais.

Un silence. Un silence profond comme un abîme cosmique... Tout à coup elle soupire :

- Après cela, il ne reste plus qu'à aller se coucher.

Un éclat de rire nous a détendus. Elle penche son front vers moi et elle m'embrasse.

- Toi, au moins, tu vas jusqu'au bout de tout.

- Sais pas. Mais pendant qu'on y est, Nathalie, veux-tu que je te dise ? Pour moi, ces temps de vingt milliards d'années, ces espaces de vingt milliards d'années-lumière, eh bien, c'est trop peu, c'est beaucoup trop peu, pour m'apporter une explication satisfaisante. La réalité dépasse certainement ce monde de temps et d'espace mais, du fait qu'il est né de ce monde de temps et d'espace, notre esprit est naturellement incapable d'imaginer quoi que ce soit sans les mettre en jeu. C'est vraisemblablement l'intuition de cette autre dimension de la réalité qui est à la base des religions. Elles la traduisent par la croyance en un autre monde mais sans jamais pouvoir appuyer leur croyance sur la moindre preuve. Connaîtrons-nous un jour cette autre dimension de la réalité ? De cette question dépend l'avenir de l'homme car alors la vie et la mort prendront un tout autre visage. Nous y trouverons la réponse à ces questions auxquelles des millénaires de réflexion n'ont jamais apporté de réponse. En tous cas, à ce niveau-là, je suis convaincu que les notions d'avant et d'après, d'ici et d'au-delà n'auront plus aucun sens.

- Voilà l'explication du mot "par-delà" du poème de Chamonix ?

- Je croyais que tu l'avais oublié.

- Oh, pas du tout. C'est tellement toi, ça, le garçon vraiment insatiable... Mais, dis-moi : quelqu'un a-t-il pu t'aider à trouver un commencement de réponse à tes questions ?

- Je n'en ai jamais parlé à personne. Mais les connaissances les plus avancées nous donnent aujourd'hui de réelles lueurs d'espoir.

- C'est heureux parce que jusqu'ici mes réponses à moi n'ont jamais été que des croyances. Mais, comme toi, j'attends de l'avenir une réponse qui tienne.

- Une réponse qui tienne, oui...

Silence. Bien entendu il n'y a pas de réponse. Du moins pas encore.

- Là aussi on se rejoint, Michel. J'aime te voir te poser de telles questions parce que ce sont les plus hautes qu'un homme puisse se poser.

- Et avec toi, c'est merveilleux ! Quant aux réponses, ça va demander un sacré bout de temps avant qu'elles arrivent... Alors, pour le moment, Nathalie, qu'est-ce qui t'empêche de jouer devant l'univers étoilé ? Tu vois : il t'attend. Tu lui dois bien ça.

- Rien. Salle comble. Public attentif et silencieux. L'idéal...

- Il faudra que tu essaies. Ce serait peut-être le meilleur moyen de le comprendre... Oh, ce serait magnifique !

- Pourquoi pas ?... Mais retour au sérieux. Alors seuls ou pas seuls ?

- Toi, au moins, tu as de la suite dans les idées... Seuls ? Holà ! Ce serait nous faire trop d'honneur de nous croire uniques dans un univers si peuplé. Chaque fois que l'homme s'est mis sur un piédestal, chaque fois il s'est cassé la figure et je suis devenu terriblement méfiant. Heureusement, par des expériences en laboratoire et par des observations dans l'espace, on a constaté, là où on s'y attendait le moins, la formation de molécules complexes qui sont à la base de toute structure vivante. La présence de la vie sur d'autres planètes est beaucoup moins improbable qu'on l'estimait et il suffit qu'elle apparaisse en un seul point de l'univers pour qu'elle puisse, à force d'apparaître, ensemercer l'univers entier.

Elle réfléchit un instant.

- Moi aussi, j'aime mieux penser que notre planète n'est pas la seule habitée. Tu te rends compte, Michel ? Nous, les hommes, tout seuls dans cette immensité ? Ce serait affreux !

- Tu connais donc l'angoisse de la solitude ?

- Oui, cela m'arrive. Je l'avais un peu tout à l'heure quand la nuit tombait. C'est le moment où, chez moi, j'éprouve souvent un sentiment de mélancolie. Mais maintenant, qu'on soit à des heures de marche du refuge le plus proche, qu'on puisse crier sans que personne ne nous entende, cela ne me fait rien. Au contraire je suis contente qu'on soit seuls ici tous les deux. Alors, pourquoi ne serions-nous pas seuls dans l'univers ?

Ce revirement m'amuse. Je lui embrasse la main.

- Tu ne sais pas ce que tu veux ? Tu as peur de la solitude et tu t'y trouves bien. Mais j'apprécie ta comparaison. Moi, en montagne, je n'ai jamais éprouvé un sentiment de solitude. Dans mes solitaires, il me semble que je ne suis jamais vraiment seul. Mais ce soir je me sens si bien, ici, avec toi, que je ne voudrais pas qu'à des heures de marche à la ronde il y en ait d'autres qui bivouaquent. On serait trop serré.

Je l'avais prise dans mes bras et je l'embrassais. Passa un instant devant mes yeux l'image de la vire du Peigne mais ici, dans , ce n'était pas l'attrait physique qui comptait mais, beaucoup plus fort, celui des âmes.

- Nathalie, tu sais que j'aime penser que la force fondamentale de l'Univers, c'est l'amour. Eh bien, il me semble que ce soir, toi, tu es là, à côté de moi, pour l'incarner... Pas mal, tu ne trouves pas ?

J'avais dit cela très vite, comme exprimant un sentiment qui soudain ne peut plus se taire, en oubliant tout le reste, la vie de Nathalie, Erick, son étrange histoire et même la rude course qui nous attendait demain. Surpris moi-même, j'avais voulu conclure sur un éclat de rire. Mais elle ne répondit pas. Elle sembla réfléchir puis je vis dans l'ombre sa tête s'avancer vers la mienne et je sentis ses cheveux me frôler le visage. Ses lèvres étaient fermes et douces.

- Oui, Michel, il faut aimer, tout aimer.

- Et nous aimer aussi peut-être.

Mon émotion était grande. Son silence me fit mal. Elle s'en rendit compte.

- Mon petit Michel, tu me dis qu'une course en montagne se suffit à elle-même, qu'elle n'a pas à tenir compte ni de la veille, ni du lendemain, ni du reste du monde. , ce ciel, ce bivouac, toute cette course de Coste-Rouge, elle est à nous, rien qu'à nous. Pour ce soir cela comble tous mes désirs.

- A moi aussi.

Nous sommes restés longtemps à regarder en silence la nuit et ses multiples ombres. Deux petits éclairs soudain sur l'Italie. Un grain orageux doit se promener du côté du Cervin ou du Grand Paradis. Une étoile apparaît tout à coup par-dessus l'échine du Coolidge.

- Regarde, c'est Capella. L'heure avance mais... une minute encore.

Nous ne sommes pas pressés de quitter ce sommet et, par son attitude de tendresse, Nathalie m'incite à poser par moments des baisers dans ses cheveux, sur son visage. J'évite de penser à ce qui nous attend demain mais un coup d'œil derrière moi sur cette succession d'arêtes sombres que nous allons devoir gravir me fait réagir brusquement.

- Maintenant il faut redescendre. Demain, lever à trois heures. Départ à quatre heures. La lune va nous éclairer quand nous serons à gauche de l'arête et, si tu veux y mettre le paquet, on débouchera sur la crête sommitale dans le grand soleil de midi. Tu verras, un ravissement.

- Demain, demain... En attendant, où je passe ?

Notre position est plutôt délicate et il faut chercher où poser le pied.

- Ne fous pas le camp dans le vide. Je tiens à ma lampe.

- Méchant !

Une fois dégagés du sommet, la descente sur ces gros rochers commodes est rapide et, un quart d'heure plus tard, nous sommes couchés dans nos sacs, à l'intérieur de notre muret circulaire de pierres.

- Tu n'es pas trop mal ?

- Non, ça fera.

- Avec un tapis de sol, c'est bien plus confortable. C'est la première fois que j'en emmène un. Pour toi.

- Merci, Michel.

- Ce que je peux l'apprécier, mon sac de couchage ! Il y a deux ans, figure-toi qu'avec Nicolas, un garçon épatant, nous avons fait la course d'une traite en partant du Pré de Madame Carle, si bien que nous sommes sortis sur le sommet à la tombée de la nuit. On devait bivouaquer sur le sommet même. Devine le coup qui m'est arrivé ?

- Tu parles de sac de couchage. Tu l'as échappé dans le vide ?

- Exact. A près de quatre mille mètres, il fallait le faire.

- Alors tu as dû cailler.

- Un peu, oui. Le temps était heureusement au grand beau. Mais tu vois, Nathalie, ce fut ma nuit en montagne la plus merveilleuse... Jusqu'à ce qu'une autre la surpasse.

- Merci, Michel... Cette première nuit en montagne, pour moi aussi elle est merveilleuse et je ne pourrai jamais l'oublier.

Elle s'est étirée pour me donner un baiser. J'avais failli, mais vraiment à la limite, ajouter "parce que je t'aime". Je me suis félicité aussitôt de m'être tu. Il est des mots qu'il faut se garder de dire trop vite... Un coup de lampe à mon altimètre : 3.250 juste. Cela me servira à prévoir le temps quand nous partirons.

Et, comme Nathalie, je remonte ma capuche sur mon bonnet car le gel commence à nous glacer le visage.

Oui, le temps justement. Je songe. Le plus beau ciel que j'aie jamais vu... Trop peut-être... Cette brillance des étoiles, ces longues traînées qui stagnent, ces éclairs sur l'Italie et la Suisse que j'ai à peine remarqués en descendant... De l'orage probablement pour demain après-midi. Raison de plus pour partir tôt. La lune, de bonnes lampes frontales...

Serrés l'un contre l'autre, nos cagoules entourant nos visages qui se touchent presque, je tire sur nous une petite toile de plastique pour nous protéger du froid. Elle dort déjà, délicieuse. Un grondement de sérac, lointain. Doucement je plonge dans une sérénité parfaite.

- Qu'est-ce que c'est ?

La montagne s'effondre sur nous. La toile brusquement rejetée, assis, nous écoutons venir du haut des rochers qui nous dominent, côté Glacier Noir, un grondement qui s'amplifie puis tourne vers le bas du couloir. Sous le clair de lune, des bouffées folles de nuages blancs débouchent de la droite en dessous de nous sur le glacier, prennent d'assaut et noient le promontoire rocheux que nous avons contourné pour nous engager dans le couloir, puis elles se calment et lentement se dissipent.

Nous sommes en chaussettes sur les cailloux à vingt mètres de notre bivouac.

- C'est un effondrement de séracs du glacier suspendu.

- Quelle trouille j'ai eue ! Mais, regarde ! Que d'éclairs !

- C'est vrai, bon Dieu !

Je me frotte les yeux. Dans le silence revenu, pesant, énorme, des éclairs illuminent l'horizon à l'est. Des masses globuleuses de nuages apparaissent par instants, rougeoyantes, grim pant à haute altitude pour s'écarter en forme d'enclume. Par-dessus les Agneaux des fournaies s'allument, ici, là, laissant planer en ombres chinoises de lourdes nuées horizontales. Entre les lueurs, un gros quartier de lune éclaire une couronne blanche aux épaisses volutes qui part du côté des Sagnes, domine les Agneaux, les crêtes de Pavéous et se poursuit derrière le contrefort du Pelvoux qui nous cache l'horizon. Eclairs en haut, à droite, à gauche, lointains, plus proches. Une vive sinuosité vient de frétiler sous un bloc ouaté loin sur l'Italie. Et la lune, de sa face éclairée à l'est, regarde placidement cette sarabande, comme indifférente, au milieu de la plage de ciel dégagé sous laquelle brillent doucement nos glaces et nos neiges.

- C'est splendide.

- Ta frousse est passée ?

- Oui. C'est vraiment splendide. ... Ce silence... Ces lueurs qui se répondent par saccades. Tiens !

La lune a un satellite.

- Non, c'est Jupiter. Il rivalise avec elle tellement il brille.

Des milliers d'étoiles que nous regardions depuis le sommet de notre aiguille, il ne reste guère que les plus brillantes. Véga s'est déplacée vers l'ouest. Capella a monté dans le ciel.

- Allons voir de l'autre côté.

Nous revenons vers notre bivouac et nous découvrons du côté des Rouies des nuées qui montent rejoindre des zones indécises éclairées par la lune. Des éclairs plus lointains mènent là-bas également leur danse échevelée. Cette nuit nous offre un spectacle à ne pas manquer.

- Nathalie, je vais remonter sur notre aiguille. Tu m'attends.

- Tu es fou ?

- Non, ça vaut le coup.

- Alors j'aime mieux y aller avec toi.

Nous n'avons pas besoin de lampe tant la clarté est vive. Nous connaissons la voie et nous parvenons vite à notre belvédère d'hier soir.

Le spectacle est fantastique. Derrière le Coolidge s'élèvent d'autres nuages d'où fusent encore des éclairs par saccades. Je me retourne, lève la tête vers notre arête, vers notre Ailefroide Centrale. Ici le ciel est pur mais par-dessus la crête, qui porte ombre sur les pentes sommitales, passent des lueurs. Debout l'un contre l'autre, en nous tenant par la taille, chacun avec une main posée sur une pointe de rocher, nous regardons cette féerie.

Mais je réfléchis. C'est vrai que cette sarabande d'éclairs est superbe. Elle signifie cependant que l'orage que je prévoyais pour le milieu de l'après-midi risque de nous interdire la course. Le vent, a



dit la météo, vient de l'ouest et l'ouest est plus dégagé. Mais il ne faut pas s'y fier. Il arrive souvent que les orages remontent le vent parce que les nuages se forment de plus en plus en amont de son écoulement. Nous sommes dans une zone de ciel clair, calme, lumineux, comme si le massif des Ecrins était une île de beau temps. En fait nous sommes assiégés par un océan tumultueux qui se resserre sur nous.

D'autres signes qui ne trompent pas, pas le moindre souffle d'air, une température anormalement douce, peut-être cinq à six degrés, alors qu'il commençait à geler quand nous nous sommes enfouis dans nos sacs de couchage, un papillon de nuit volète, ici, à cette altitude. Je jette un coup d'œil à mon altimètre, un autre à ma montre.

- Nathalie, il est une heure cinq. En quatre heures notre altitude est montée de quarante mètres.

- Je comprends. La course est fichue. Demain on sera obligé de redescendre.

- Pas demain. Depuis un moment les nuages de l'ouest se sont rapprochés de nous. Regarde. On commence à voir des filaments d'éclairs.

- Alors qu'est-ce qu'on fait ?

- On va redescendre tout de suite. Un beau clair de lune. Le glacier sans problème. Pas la peine de rechercher le danger.

Pensive, Nathalie promène son regard d'un bout à l'autre de ce paysage d'une beauté sans pareille.

- C'est dommage.

- Oui, c'est dommage.

- Tu es triste ?

- Non. Le mauvais temps fait partie de la règle du jeu. On l'affronte quand il arrive en course. On l'évite quand il nous prévient et c'est le cas. Notre course sera réussie, Nathalie, parce que nous aurons joué le jeu en redescendant. C'est ça aussi, la montagne.

- Ah, j'ai compris.

Elle me le confirme par un sourire.

- On va repartir mais, tout de même, je te propose d'arrêter le temps cinq minutes. Cinq minutes pour contempler ce spectacle. Cinq minutes de silence.

- D'accord.

C'est long cinq minutes. Eclairs lointains, rapprochés, saccadés, vibrés, avec d'étranges secondes d'obscurité totale. L'horizon de France et d'Italie est embrasé de lueurs où le rouge domine. Des fournaises s'allument montrant en flash d'énormes cavernes incandescentes. Parfois de longs filaments vrillent les nuées. Quand ils sont plus proches, les neiges en sont un instant illuminées pour rentrer aussitôt dans l'ombre. Et toujours le plus profond silence. Serrés l'un contre l'autre dans l'épaisseur de nos anoraks, nous contempons cette nuit inattendue.

Je ne sais si je perdrai Nathalie et je m'en moque. Ces cinq minutes, plus que le reste de la course qui va se replier sur elle-même, ces cinq minutes sont à nous, à nous deux, et jamais rien, ni personne, ne nous les enlèvera.

- C'est beau, Michel.

- Et nous voyons ça ensemble.

Ma montre grignote la dernière minute. Je la laisse passer avec un sourire. Au fond, j'ai de la chance.

- Allez, ouste, une bise et on redescend. Attention. Te casse pas la figure.

La lune est plus haute et va croiser le Pic Sans Nom ou ce qu'on en devine. Les faces Nord sont dans l'ombre mais notre petite arête est joliment éclairée. Dès que nous retrouvons notre bivouac, nous nous hâtons de nous équiper, souliers, guêtres pour Nathalie, stop-tout pour moi, casques, et de rassembler et de ranger nos affaires dans les sacs que nous nous aidons à endosser. La corde nous relie. Nous tenons nos piolets à la main avec nos crampons que nous n'allons pas tarder à utiliser. Un coup de lampe sur notre emplacement. On n'oublie rien ? Non.

- Adieu, petit paradis !
- C'est dit d'une voix tellement mignonne que j'en suis touché.
- Que c'est joli ! Et si vrai !
- Mon premier bivouac, tu te rends compte ?
- Oh que oui ! Allez, en route.

Les premiers mètres, nous les ferons en nous tenant par la main. Le début du couloir est facile. Nous descendons jusqu'au sommet de la neige et nous fixons nos crampons et enfilons nos gants.

- La neige est à peine gelée. Ne t'y fie pas. Descends à reculons, face à la pente. En bout de corde tu m'attends. On va allumer les frontales pour les parties qui sont dans l'ombre plus bas.

Avec une facilité qui m'étonne, les longueurs s'enchaînent et nous amènent en peu de temps au-dessus de la rimaye.

- J'y vais ?
- Oui, comme hier.

Elle écarte les jambes pour tenir d'un côté sur la crête de glace, de l'autre sur le rocher, sans souci de l'ombre où se perd le fond de la crevasse. L'éperon qu'elle atteint est encore blanc de neige, comme après une tempête. Que l'avalanche soit parvenue de si loin jusque là est incroyable.

- Et maintenant, la descente. Bien droite sur la pente. Ça tient. File.

Il ne fait pas froid. Comme nous n'avons plus à toucher la neige, nous avons enlevé nos gants.

- Eh, pas si vite ! On a le temps d'arriver à la moraine avant l'orage. Cette chute de séracs nous a fait gagner du temps.

Elle marche devant moi plus calmement. Ses crampons craquent sur la neige qui sous un ciel aussi limpide a tout de même gelé. La pente n'est plus très forte et notre allure en devient plus régulière.

- J'ai perdu nos traces d'hier.
- Va donc. Pas d'importance... Pas sommeil ?
- Je me sens en pleine forme.

Nous descendons en grandes enjambées une neige scintillante. Nos deux ombres sont reliées par celle de la corde. Quelques pierres par-ci par-là puis le glacier se découvre. La surface apparaît, grenue, côtelée, sur laquelle il faut veiller à ne pas se tordre le pied. Des bandes de neige grise arrivent.

- Attention !

Trop tard. Nathalie a enfoncé la jambe jusqu'à l'aine dans la première.

- Pas de mal ?

La corde n'a pas eu le temps de servir. Je tire Nathalie par la main sur la glace dure et la relève.

- Ces bandes sont formées par la vieille neige qui a subsisté là où elle était la plus épaisse, c'est-à-dire sur les crevasses. Regarde le trou. Pas de mal ?

- Non. Juste l'émotion qu'il faut pour retenir la leçon.

Nous avons repris notre marche quand le morceau de lune qui brille sur le Pic Sans Nom se voile d'une vapeur qui monte de l'autre versant puis disparaît. Les éclairs irréguliers éclatent tantôt au sud, illuminant le contrefort du Coolidge à gauche et plus loin les premières pentes du chaînon des Barres, tantôt au Nord, faisant apparaître soudain les parois glacées de la chaîne Pelvoux-Ailefroide.

Dans le silence de toutes ces lueurs cette marche est agréable. Mais je me rends compte que j'ai mené trop à droite car des crevasses nous arrêtent. Je les contourne mais une grosse me barre le chemin. Je la longe. Voici qu'une crête aiguë va nous permettre de la franchir de biais.

- C'est du solide. Passe dessus en équilibre en cramponnant bien un pied puis, quand tu es sûre qu'il tient, tu cramponnes l'autre... Ou alors à cheval.

Elle préfère se mettre à cheval. Je suis attentif. Un nouveau nuage assombrit la lune. J'allume ma frontale. Nathalie plante la pointe de son piolet sur l'autre bord, plus haut que l'arête.

- Attention. On ne voit pas le fond et je t'assure mal d'ici. Pas comme ça, le piolet. Il peut lâcher sans crier gare. Piolet-ancre.

La main gauche empoignant le manche, la droite le fer, elle pique la pointe dans la glace, se soulève sur l'arête, s'assure de la bonne prise de ses crampons, repique la pointe plus loin sur le replat et sort.

- Nathalie, on s'est trop engagé sur le glacier. Je passe devant pour aller retrouver la trace qui descend du col de la Temple.

Un roulement de tonnerre nous parvient de l'ouest, le premier, pesant et long.

Encore quelques détours pour quitter la zone des crevasses et nous marchons enfin sur une trace foulée par de nombreux souliers. La lune s'est éteinte. Vers l'Ailefroide, le dernier morceau de ciel dégagé disparaît à son tour. Le faisceau de ma frontale balaie la pente faible du glacier qui devient de plus en plus un amoncellement de blocs et de caillasse. Nathalie m'éclaire par derrière et, quand nous franchissons une dernière plaque de neige, mes jambes agitent des ombres ridiculement longues. La nuit est totale et maintenant les éclairs nous gênent. Chaque flash nous laisse aveugles un instant. Eblouissement, nuit totale. Le sol réapparaît sous nos lampes. Eblouissement, nuit totale. A chaque fois le pas hésite.

A force de contourner des blocs, de passer d'une pierre à l'autre, de nous retenir de notre piolet quand la caillasse file sous nos crampons, nous parvenons à la descente de neige sous le mur de rocher que nous avons longé à la montée.

C'est un soulagement de marcher sur une trace large et régulière mais ce passage est court et nous devons traverser plus bas une zone de blocs erratiques, de montées et de descentes croulantes, où je ne retrouve plus les cairns qui sont de précieux jalons la nuit.

- Alors, Michel ! Tu m'as fait prendre une autoroute ?

- La vache ! Tu vois bien que je me suis paumé.

- A mon tour, lalalère !

Elle est joyeuse. Elle en a vu d'autres. Drôlement aguerrie, la même ! Tout à coup un gigantesque éclair vibrant troue la nuit depuis les Sagnes jusqu'au flanc de la Momie. Quelques secondes et un violent coup de foudre éclate en morceaux fracassants qui se répercutent de partout dans cette vallée profonde.

- On va écoper ! chante Nathalie.

Sa gaieté me ravit. Moi, je me demande pourquoi la foudre va se compliquer la vie alors qu'elle avait les Sagnes sous la main. Qu'est-ce qu'elle est allée foutre de l'autre côté de la vallée ?... Tiens, j'ai envie de dire des bêtises.

Je suis joyeux moi aussi. Après tout, ce spectacle fantastique est gratuit et j'ai ma petite mascotte près de moi.

Marcher en crampons dans cette pierraille est pénible mais je me souviens que, dans la combe, des trous de glace vive s'ouvrent entre des blocs branlants. Or il me semble que nous nous dirigeons droit sur eux. En effet les voilà.

- Passe bien là où je passe et ne te fie pas aux pierres. Elles peuvent basculer dans le fond des entonnoirs. Tu te rappelles le moulin à café ? Celle-ci, tiens, elle branle...

De mon piolet, un éclair, je fais levier sous un bloc qui glisse mais dans le bruit du tonnerre on entend à peine son lourd plongeon au fond du gouffre. Je dois chercher mon chemin à travers les crevasses où une série d'éclairs lointains fait luire des pans de glace bleue. Ma lampe dévoile enfin une caillasse franche.

- Ma gentille Nathalie, je crois qu'on peut se débarrasser des crampons. Tu as une jolie pierre plate devant toi. Je suis content que nous soyons là.

- Tu penses qu'on n'est plus en danger ?

- On y aurait été bien davantage là-haut. Eh ! Tu as vu cet éclair dans le nuage ? L'arête de Coste-Rouge doit s'y trouver en plein dedans. On n'y aurait pas été à la fête. Pas la peine de mettre les pieuvres. Donne. Je ficelle le tout avec les lanières et tu m'accroches ça derrière mon sac.

Un éclair rouge frappe la paroi du Pelvoux, suivi d'un grand fracas. Nathalie n'a pas l'air de s'en soucier. Dans le faisceau de ma lampe elle me sourit.

Mon sac de nouveau sur les épaules, nous attaquons la pente croulante de la moraine mais où en sommes-nous ? Certainement plus bas que je pensais. Heureusement j'ai eu la flemme d'enlever la corde et, en grim pant de biais, je peux remorquer Nathalie qui s'escrime avec son piolet sans avoir à craindre les pierres que je fais partir par rafales au milieu de la poussière.

A hauteur de mon visage ma lampe éclaire soudain une touffe d'herbe.

- Nathalie, c'est la crête de la moraine et le sentier... Tiens, deux types qui descendent.

Debout sur le bord, je tire la corde pour l'aider à terminer sa grim pée, tout en regardant, à cent mètres ou plus, difficile à évaluer, deux lampes qui se balacent. Nathalie débouche près de moi, à bout de souffle, saluée par un bel éclair double.

- D'où ils viennent ?

Pendant que le tonnerre éclate et se répercute d'une paroi à l'autre, je détache la corde, la love en vitesse et l'attache sur mon sac sans trop figoler.

- On gardera les piolets à la main.

Tout à coup de grosses gouttes claquent sur nous, larges comme des soucoupes.

- Vite, les ponchos ! C'est toi qui les as.

J'enlève son sac, l'ouvre, farfouille.

- Où tu les as mis ? Allez, vite, on se mouille !

Elle les arrache du fond de son barda et rentre le tout pêle-mêle pendant que je les retire de leur étui.

- Reprends vite ton sac ! Allez ! Tends les bras.

Le tissu bruyant la recouvre. La capuche la protège bien. Le sac lui fait dans le dos une bosse de dromadaire. Je passe le tunnel du mien et me retrouve aussi transformé en cet animal. Une averse drue se met à crépiter sur nos têtes. Je resserre les cordons de Nathalie puis les miens. Maintenant la pluie peut tomber

Cela mérite bien un baiser.

- Et les autres ?

- Ils ont dû s'arrêter comme nous.

- On les attend ?

- Pour quoi faire ?... Oh puis, si tu veux.

A travers les zébrures des gouttes, leurs lampes se remettent en branle et ils approchent, indifférents comme nous aux éclairs et aux tonnerres. Les voici.

- Alors, et votre arête de Coste-Rouge, elle est flambée ?

- Noyée, oui. D'où vous venez ?

- On a bivouaqué au bout de la moraine pour faire le Pilier Sud. On voulait partir tôt pour arriver au sommet à midi avant l'orage promis par la météo.

Dans la clarté de ma lampe, je vois deux gars, un barbu et un plus jeune.

- Tu es pas guide, toi ?

- Si. Jean-Jacques d'Ailefroide. Mais c'est un copain à moi. On vous a vus hier en bas de Coste-Rouge. On venait de Temple-Ecrins.

- Nous, on ne vous a pas vus.

- Mais dis donc, toi, sacré veinard, tu mènes une fille drôlement chouette !

- Hé, merci ! répond la voix claire de la fille drôlement chouette.

- Tu t'appelles ?

- Nathalie.

- Et toi ?

- Michel. Et lui ?

- Michel aussi.

- Eh bien nous voilà tous les quatre à prendre la saucée. Qu'est-ce qu'il dégringole !

Ils passent devant nous. La pluie scintille dans la clarté de nos lampes et crépite sur le sol. Le chemin est bon, parfois glissant. Les tonnerres s'espacent mais les éclairs trouent encore les nuages dont le plafond descend. En regardant du côté de l'arête de Coste-Rouge, invisible dans le nuage sombre, je préfère ne pas trop songer à ce qui aurait pu nous y arriver.

Jean-Jacques se retourne.

- Dis donc, Nathalie, pour faire Coste-Rouge, il faut qu'elle soit rudement forte. Je t'ai dit que tu étais un veinard.

- Elle l'est.

Nathalie éclate de rire.

- Ah, ce que je me redresse !

Et moi d'ajouter à voix haute :

- Et lui, on ne peut pas dire qu'il soit partial.

Je la tire par le sac et, sous la pluie qui dégouline de nos capuches, je l'embrasse en lui glissant à l'oreille :

- Vaniteuse.

Pendant que nous descendons cette longue moraine qui n'en finit plus, une moraine que tout à l'heure, j'en suis sûr, j'aurai trouvée trop courte, je me sens heureux, bien dans ma peau, bouillonnant de vie. Je vois devant moi, dans le rond de clarté qui bouge, les talons de Nathalie qui martèlent la terre, son piolet qu'elle pique de temps en temps aux passages les plus pentus. Elle n'a pas l'habitude de s'en servir de canne comme moi. La grosse bosse de son sac soulève son poncho dont les bords inclinés laissent filer à la descente des gouttes qui brillent, grossissent et tombent sur le sol.

Un éclair éblouissant. Un tonnerre d'apocalypse au-dessus de nous tombant des Sagnes. On s'en fout.

Oui, la moraine est passée vite, trop vite. La bifurcation nous signale la direction montante du Glacier Blanc. Nous, on descend. Le chemin est large, caillouteux, rocailleux. Comme moi maintenant, Nathalie tient son piolet horizontal, la pointe en bas.

Je calcule. Nous avons toute une journée devant nous. Qu'allons-nous en faire ?

- Nathalie, tu dois repartir quand ?

- J'avais prévu qu'on pouvait revenir tard de la course. Alors je me suis ménagé un retour pour demain matin.

- Oh, chouette !

- Oui, mais maintenant qu'est-ce qu'on va faire ?

Attention à ma réponse ! Je ne veux pas m'engager avant de l'avoir trouvée.

- Tu veux bien me laisser décider ?

- C'est toi le guide.

Voilà une réponse franche alors que j'ai esquivé la mienne. Elle me laisse la responsabilité de la suite, me témoignant une entière confiance.

L'orage s'apaise mais il faut sauter les ruisseaux qui traversent ce chemin où roulent des coulées de terre. Par endroit des pointes de rocher émergent et s'y heurter le bout du pied n'est pas agréable. Quatre gars nous croisent sous la pluie. Un désert quand on pense à la foule qui se presse ici dans la poussière aux heures d'affluence.

Où aller pour sauver cette journée qui promettait d'être superbe ? Peut-être ma dernière journée de montagne avec Nathalie...

Des diverses hypothèses que j'échafaude, aucune qui ne me paraisse minable à côté de la course manquée. Rester à Briançon à flâner sous la pluie dans la Gargouille et y passer la nuit ensemble après un tour dans une boîte ? Boff... Aller en voiture explorer l'Izoard ?... Par ce temps ?... Grenoble ?... Elle connaît peu Grenoble. Lui montrer ma maison, mon entreprise ?... Non, vraiment. Elle connaît mon "chalet" à Chamonix, notre nid à nous deux. Ne gâchons rien. Si elle devait vivre avec moi, alors oui, quelle joie ce serait pour nous ! Mais actuellement, c'est trop risqué : une joie qui se changerait en peine. Pas aujourd'hui, Michel, pas aujourd'hui.

Nous traversons le pont de bois à la lueur de nos lampes alors que, si le ciel était clair, on pourrait déjà s'en passer. La pluie tombe, régulière. Le plafond des nuages que n'illuminent plus les éclairs doit être très bas.

Où aller ? J'élargis le cercle de mes hypothèses... Tout à coup une vision, une vision que je repousse, qui revient... Après tout, si c'est possible, pourquoi pas ?... Mais ce serait formidable !... Je calcule. Je vérifie si je ne me trompe pas, en recoupant des distances par d'autres distances... La pluie, le vent humide, le ciel bas, fini, balayé tout cela...

Le second petit pont. Je rumine mon idée. L'abreuvoir, cet abreuvoir irrésistible aux retours altérés de courses, nous passons devant lui avec indifférence.

- Chouette, c'est ouvert !

L'idée d'un bon petit déjeuner chaud nous séduit tous les quatre. L'autre Michel entre, nous crie que c'est d'accord. Quand la dame nous sert chocolat, café, pain, beurre, confiture qui commencent par réjouir nos odorats :

- Vous avez bien choisi votre jour, vous. J'ai pas l'impression que nous serons bousculés aujourd'hui.

On bavarde en buvant et mangeant. Les deux autres nous racontent qu'ils ont été réveillés par un coup de tonnerre. Ils ont tout de suite pensé à nous et ils voulaient nous attendre. Sympathiques, de vrais montagnards.

- Vous aviez trouvé un coin à l'abri des chutes de pierres ?

- Oui, contre la paroi, un peu au-dessus de l'attaque. Il y a là une sorte de surplomb vachement pratique.

Et sur une petite serviette en papier il me gribouille un dessin que je mets dans ma poche. Bon à retenir.

Nous les avons quittés vers les voitures. Un jour maussade sourd à travers le plafond de brouillard qui s'appuie sur la paroi noire et gluante de la Momie.

Pendant que nous enlevons nos chaussures, je dis à Nathalie :

- Ah, c'est moi le guide ? Eh bien, entrons dans la voiture et tu sauras ce qu'il décide, le guide.

Sacs et ponchos mouillés sur la banquette arrière, souliers et crampons en bas pêle-mêle avec les piolets, je claque ma portière et regarde dans les yeux une Nathalie qui attend, l'air sérieux, ce qui va sortir de mon imagination.

- D'un coup de baguette magique, le guide va effacer la pluie, les nuages, le vent aigre, et te transporter sur un îlot de granit rouge avec une tour carrée sous un soleil tropical.

Mon projet m'a tellement séduit que j'éprouve l'angoisse de celui qui vient de sauter en parachute sans savoir si celui-ci va s'ouvrir. Elle me fixe de ses yeux tout grands, l'air perplexe.

- C'est parce que je t'en ai parlé l'autre jour ?

- Oui.

- Et à midi ?

- Il est six heures moins dix. Je tiens le pari.

- Chiche !

- Chiche !

Je tape dans sa main.

- Oh ça, c'est une trouvaille !

Elle me saute au cou et m'embrasse.

- Mais tu ne vas pas nous faire casser la figure pour ça ?

- Pas envie du tout, mais pas du tout ! Et allez, youpi !

- Aïe !

Le parachute s'est ouvert. Mon cœur se calme. Fou de joie, je viens de flanquer une bonne claque sur sa cuisse. On rit. Un demi-tour énergique sur le parking à faire voler le gravier. La petite route défile. Pas grand monde ce matin.

J'ai joué gros en effet. Au souvenir d'Erick elle aurait pu se choquer de ma proposition. Mais aujourd'hui il n'y a plus d'Erick et elle est joyeuse d'aller retrouver un lumineux coin de vacances.

- Erick... Oh pardon ! Michel...

Une fraction de seconde suffit à me rétablir. Elle est bloquée par son lapsus transparent. Je lui prends la main sur le siège, la porte à mes lèvres.

- Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

- Tu me fais découvrir tant de choses que je cherchais ce que je pouvais te faire découvrir à mon tour. Alors, depuis quelque temps, je rêvais de te mener au cap Dramont.

J'étais rassuré. Son lapsus signifiait simplement que le nom d'Erick lui était venu à l'esprit parce qu'associé à la description des lieux qu'elle aimait.

- Mais c'est génial, génial ! Tu ne trouves pas qu'on a de la chance, une chance formidable ?

- Formidable !

Elle est rassurée à son tour. Elle rit. On rit pour rien... Non, pas pour rien, pour beaucoup. Trop même : à un tournant serré la voiture dérape. Nathalie se retient au tableau de bord. Je modère l'allure.

- Et si là-bas on a le même temps qu'ici ?

- Alors, ce soir, tu te retrouves au Pré de Madame Carle.

La montagne est prestigieuse, même par tous les temps. Mais l'idée de fuir ce plafond de nuages blafards pour revoir le soleil méditerranéen, s'il est au rendez-vous, nous rend joyeux comme des gosses.

- Thalassa !

C'est Nathalie qui a lancé ce cri historique au bout de la route qui mène au golfe. Elle est là, calme, trop calme même, sous un ciel peut-être pas très bleu mais sans un nuage. Le soleil est de plomb.

- Onze heures vingt. Pari tenu.

- Pas si vite, Michel. Et pas si vite non plus au volant. Il y a du monde.

Saint-Raphaël. Je suis les indications de mon guide qui connaît son coin de vacances. A droite, le port. On le contourne en suivant des voitures qui ne sont vraiment pas pressées. Onze heures trente six. La route de Boulouris est plus dégagée. Des échappées sur la mer miroitante entrevue au passage.

Une légère côte, un tournant à gauche, et je reconnais devant nous, au bout d'une portion de route que nous absorbons pendant qu'un train nous double, la silhouette du cap Dramont. A droite...

- L'Île d'Or !

- Oui mais ne va pas si vite. Tu arrêteras au bazar que tu m'as dit, juste avant de tourner. Il faut aller s'acheter des maillots de bain.

- Et le pari ?

- Perdu de toutes façons. Attention ... Top ! Midi ! Nac nac !

Quand nous sortons du bazar, elle me fait prendre un bout de route qui s'enfonce bientôt sous les arbres. Une descente. Un ravissant petit port. En face, sur l'eau calme, notre île et sa tour carrée.

Sur la jetée, alors que les vêtements de montagne sèchent encore à l'arrière de la voiture, alors que les passants doivent s'étonner d'apercevoir ici des piolets, des cordes, des crampons, nous voici assis en tenue de bain sur des blocs de pierre agréablement chauds.

- Un sacré changement ! Eh bien, je t'avoue que ça ne me déplaît pas.

Des petits bateaux, des voiles, des gens qui musardent, des planches à voile, et même des goélands. Il fait beau. Il fait chaud. On se passe de la crème de montagne et ce n'est pas un moindre plaisir que d'en masser la peau de Nathalie.

- Tu avais dit l'île d'Or, n'est-ce pas ? On n'y est pas encore.

- On va faire du stop.

J'ai bien questionné quelques personnes sur les bateaux dans le petit port derrière nous mais sans succès.

- Pas trouvé. Mais ça ne fait rien. On est bien ici.

Elle me regarde avec un léger sourire indéchiffrable.

- Michel, je ne te reconnais plus. Tu m'as donné le goût du sommet atteint. On vient de grimper le Glacier Noir, d'escalader l'arête de Coste-Rouge, et, si près du sommet, tu parles d'arrêter ?

- Oh, la vache ! Après tout, tu me marques un but. Il faut qu'on y aille à cette île. C'est bien diable si je ne finis pas par trouver un bateau !

C'est à ce moment que Nathalie me dévoile son air moqueur, une sorte d'air de revanche.

- Non. On va y aller à la nage.

- Ah bon !

Elle s'est levée et sans transition elle a plongé, un plongeon superbe, un plongeon glissé qui fait ressortir sa tête quelques mètres plus loin. Un crawl qui l'éloigne un peu, une pirouette dans l'eau.

- Tu viens ?

Impossible de le lui avouer, mais l'eau n'est pas mon élément. Je nage mais il ne faut pas me parler de trop m'éloigner du bord. Il n'y a pas de prise dans l'eau. Oui, je l'avoue avec rage : j'ai peur de l'eau. Mais je m'en fous ! Je suivrai Nathalie jusqu'en Corse, tonnerre de Dieu ! La situation ici est retournée. C'est elle le guide.

Comme je ne tiens pas à lui offrir le spectacle de mon plongeon à moi, je me glisse dans l'eau fraîche et m'approche de son sourire mouillé. L'eau n'a plus de température. Et me voilà nageant la brasse, un peu trop vite d'abord, puis calmement, côte à côte avec elle. Je la vois développer des mouvements amples, souples, soulevant peu de vagues. Sa présence me rassure. Vraiment, si j'avais su hier que notre course tomberait ainsi à l'eau...

- Nathalie, en ce moment nous débouchons sur l'arête sommitale. En dessous de nous des montagnes et le vaste glacier du Sélé avec sa courbe de caramel fondant qui accouche d'un torrent.

Elle rit, la bouche indifférente à l'eau dans laquelle elle enfonce à chaque brasse. Un bateau nous envoie des vagues qui nous balancent. L'île approche. Vu du ras de l'eau, la distance me paraît encore grande mais ici, ma sécurité, c'est Nathalie... Non, je n'ai pas peur de l'eau. "Tu m'as quitté ma peur"... Le lui dire ? Il faudrait me payer cher.

Je me retourne. On a dépassé le milieu, le point de non-retour. Je me rapproche d'elle et lui donne un baiser un peu scaphandre. Elle rit encore.

- Si tu vas tout droit, tu dis bonjour à une méduse.

Je l'évite à temps. Ce n'est pas le moment de gâcher mon plaisir. Plus que cinquante mètres. Elle me sourit toujours.

- Tu es crevé, avoue.

- Complètement canné. Pas la peine de me fatiguer. J'y arriverai pas. Je me laisse couler.

Elle s'arrête, l'air perplexe, puis :

- Oh salaud ! Moi qui crois tout ce qu'on me dit.

Et elle croule à toute vitesse, grimpe sur le rivage et m'attend, radieuse.



Je me hâte et finis par toucher à mon tour le rocher, ce bon rocher rugueux si rassurant sous mes doigts. Nous voici debout, ruisselants d'eau et de soleil. Un peu plus loin un groupe de garçons et de filles font du nudisme. Secrètement je ne suis pas trop mécontent de moi. Je m'étire, les bras tendus vers le ciel.

- Formidable ! Il va falloir ajouter une page au topo sur l'itinéraire de l'arête de Coste-Rouge.

Nous arrivons vers les autres.

- Bonjour !

- Bonjour !... A poil, ajoute gaiement une fille. Vous êtes indécents.

- O.K.

Et, dans une tenue de paradis terrestre, je prends Nathalie par la main et l'entraîne du côté de la tour où, dit-elle, elle connaît un coin où nous pourrions nous dorer au soleil tout à notre aise.

- Alors, Michel, cette variante de Coste-Rouge, elle vaut le détour ?

Je la rapproche de moi par la taille et embrasse son épaule mouillée.

- Cette variante de Coste-Rouge, je la signalerai aux autorités alpines.

Nous marchons, lentement, sur ces rochers grenus qui font mal aux pieds.

- J'aurais dû apporter pour toi mes chaussons d'escalade. Ils sont dans la voiture avec les cordes et le matériel de Coste-Rouge. Je les trimbale toujours dans le coffre. Quand on part faire de l'école d'escalade avec le Club, je n'ai pas à les chercher.

- Et tu escalades les bâtiments que tu construis ?

- Pour économiser les frais d'ascenseur.

Je n'avais jamais vu Nathalie répandre autour d'elle un tel air de gaieté, une telle atmosphère de légèreté, comme si rien n'avait d'importance, comme si tout était beau, magnifique, parfait.

- Je suis contente d'être ici avec toi. Je n'y étais jamais venue avec Erick.

Elle m'a dit cela nonchalamment, comme si elle devinait la question que je me posais. Erick, de l'histoire ancienne, vraiment ?... Oh puis merde !

Il y avait peu de monde en ce milieu de journée sur ce petit bout d'île. La demi-heure qui a suivi sur les carrelages brûlants de la tour fut édénique. Nous n'avons pas été dérangés une seule fois. A peine nos slips de bain remis, un groupe de dames d'un certain âge arrive, manifestement en sortie organisée.

- Je te dis qu'on a de la chance.

En riant, nous nous embrassons, presque par provocation.

- C'est un joli coin pour les amoureux, nous lance gentiment une veille dame.

- Mais pour tout le monde, Madame. Vous ne trouvez pas ?

- Oh si, que c'est beau par ici.

Et toutes les autres d'approuver.

Délogés, nous revenons à petits pas sur un sol hérissé d'aspérités. Il y a bien des sortes de marches de ciment mais le vent a dû y pousser des gravillons.

J'observe les belles falaises rouges en dessous du cap et je me dis que si le rocher est aussi solide et aussi rugueux qu'ici, leur escalade doit être facile et quand une idée commence à germer dans ma tête...

On descend vers la mer par un escalier en ciment. Des bateaux arrivent. D'autres sont ancrés non loin de la rive. Je m'écarte un peu et reviens.

- Ce rocher est vraiment d'une solidité exceptionnelle.

- Ça y est ! Et revoilà ta marotte ! On est au bord de la mer, on ne peut pas être tranquille, non ?

- Et oui, je suis un emmerdeur, tu le sais... Mais pour le moment j'ai faim.

- Moi aussi. Tu te rends compte qu'on n'a rien pris depuis le Pré de Madame Carle ?

J'étudie attentivement le cap Dramont. Il me semble qu'il y a, au pied d'un éperon rocheux, un petit îlot qui pourrait servir de départ à une jolie escalade.

- Toi qui connais bien le coin, là-bas, à droite des rochers verdâtres, on dirait qu'il y a un récif.

- Oui, il y en a un, et même deux.
- On pourrait y venir quand on aura bouffé ?
- Tu ne vas pas encore me faire grimper, non ?
- Mais, bon Dieu, je ne t'ai pas parlé de grimper mais d'explorer.
- J'ai compris. Allez, capitaine, à la flotte. J'ai faim. Je vous suis.

Nous traversons lentement le petit bras de mer. Quel idiot j'étais d'avoir peur ! A l'approche des rochers verdâtres, Nathalie bifurque à gauche.

- Il vaudrait mieux ne pas aborder là. Les rochers ne sont pas marrants pour les pieds. Allons droit sur la jetée. C'est mieux.

Quand la chance vous tient, elle est comme la malchance, elle ne vous lâche plus. Après un repas avec nos provisions de montagne, j'ai téléphoné à Nice et Nathalie aura un avion pour Paris demain à six heures, ce qui nous laisse la nuit pour nous, une autre nuit ensemble. Et dans le coffre de la voiture, sous la roue de secours où je mets habituellement les miens, j'ai trouvé non pas une paire de chaussons mais six que les gars du Club avaient oubliés après une escalade aux Trois Pucelles. Et une paire va très bien aux pieds de Nathalie.

Les gens qui se prélassent sur les rochers nous regardent passer avec corde, mousquetons, pitons, marteau et le baudrier rouge de Nathalie que nos tenues légères rendent impossibles à dissimuler. Pour atténuer le frottement dur du baudrier si elle vient à dévisser ou si je la tracte, j'ai conseillé à Nathalie de mettre le short qu'elle avait dans sa valise. Moi, je reste en maillot.

Nous devons contourner une petite crique et, en passant à travers quelques feuillages, nous poursuivons par des rochers rouges jusqu'à une gorge profonde qui nous sépare du pilier que je projette d'escalader. J'examine les lieux.

- On pourrait toujours passer par la gauche et, en montant de biais à droite, atteindre la brèche que tu vois plus haut mais on éluderait la principale difficulté. Ce serait moins élégant. On va aller jusqu'à ce récif là-bas et on verra.

Elle enfle son baudrier et nous nous encordons. Des baigneurs près du bord nous observent.

- J'y vais d'abord. Tu m'attends ici.

La force de l'habitude, comme si Nathalie avait besoin que je l'assure pour cette longueur marine. Mais elle obéit, par habitude aussi peut-être. Il me faut descendre une roche raide pour me mettre à l'eau. Je nage jusqu'au récif que battent de courtes vagues. Il est presque plat et commode. Debout, j'examine devant moi la paroi dont je peux distinguer maintenant tous les détails.

- Quelques mètres pas coton mais ça semble passer.

Nathalie me crie :

- Plus à droite, ça passe. Un jour j'ai vu un gars qui grimpeait assez haut pour faire un plongeon de haut vol.

- Oui, mais ça perd de son charme. Je vais tenter le coup en face. Tu peux venir.

Je tire la corde au fur et à mesure qu'elle approche, ce qui désarticule sa brasse et la fait rire. Elle finit par se laisser remorquer. Près du récif je lui tends la main et nous voici tous deux, debout, ruisselants, à inspecter sur notre gauche le mur rouge qui monte des profondeurs glauques, passe la surface, léché par les petites vagues, s'élève à la verticale, avec des surplombs, puis paraît moins raide.

- Ça me semble limite mais je vais toujours essayer. Si je tombe, ce sera dans la flotte.

- Encore une connerie de toi ! Mais ça n'arrête pas ! Comment veux-tu que je grimpe ce truc ?

- Tu passeras à droite par la voie de ton type.

- C'est ça et les gens rigoleront.

- Eux, je les emmerde. Bon, je vais essayer. Si je peux planter un piton plus haut, tu m'assureras.

- Et je serai obligée de passer au même endroit.

- Je te tirerai.

- Merde !

- Voilà que nous nous chamaillons ! Alors pourquoi pas simplement par la droite ? Si ça n'a pas la même gueule, c'est chouette tout de même. Et puis, on n'est pas en course ici. On s'amuse.

- Tu as parlé de l'éperon. S'il est infaisable, on revient. J'en ai marre de tes conneries !

- En somme pour toi c'est l'éperon ou rien.

- L'éperon, là ! Passe et puis, moi, je m'y reprendrai autant de fois qu'il faudra mais je passerai.

Ou alors, tu ne me reverras plus jamais sur un rocher.

Je crois que j'ai fait une bêtise en l'entraînant dans cette escalade idiote.

- Tu me mets dans de beaux draps.

Elle se met à rire, me tire

les cheveux.

- Mais non, crétin. Tu vois bien que j'aie la trouille... Et ici, à la mer... Si j'avais su...

- On serait encore au Pré de Madame Carle. Allez, ma biche. J'y vais.

Rassuré, en quelques brasses dans cette eau profonde, j'atteins de la main la paroi. Sous la surface, les bonnes prises pour les pieds ne manquent pas. Au toucher, le rocher est excellent, mais il est vertical et, un peu plus haut, il surplombe sérieusement.

Dès que je sors de l'eau, mon corps reprend son poids et je me sens ramolli. Une poussée du pied droit. Une prise inverse. Deux efforts limites et me voilà coincé en grand écart, ma main droite tenant à grande peine une prise que la traction de biais rend incertaine et l'autre cherchant désespérément une prise opposée.

- Nathalie, je vais piquer un plongeon.

- Vas-y. Qu'est-ce que tu risques ?

Je n'ose pas lui dire que si je sais bien que je ne risque rien, l'eau à quelques mètres au-dessous de moi me terrorise. C'est peut-être pour cette seule raison que je me hisse par deux doigts de la main gauche crispés sur une minuscule aspérité, m'attendant à voler à chaque instant, et finis par trouver une prise de pied qui accroche. Enfin un moment de repos relatif dans cette position.

Mais déjà je suis crevé. Cet écartèlement ne peut lui-même se prolonger. J'ai rarement attaqué un passage aussi dur. Et dire qu'à deux mètres à droite...

- Plante un piton.

- Avec quelle main ? Comme connerie, ça se pose là !

Je la vois en bas sur son récif que battent des vagues provoquées par des hors-bords, le visage levé, la corde traçant d'elle à moi une belle courbe. Sauter dans l'eau ? D'ici, encore moins ! Et je m'épuise. Bon Dieu, un effort, Michel !... Vite !

J'essaie d'attraper au-dessus de moi ce que je crois être une prise mais qui n'est qu'un minuscule plan incliné. Tout à coup, je découvre un graton un peu plus haut pour mon pied droit et une prise inversée à hauteur de mon épaule. C'est la solution. Nouvel arrêt. Nouveau soulagement. Nouvelle crainte car, crispé comme je suis, je ne peux pas rester longtemps dans cette position et cette fois c'est de plus haut encore qu'il faudra sauter. Je tâche de me persuader que de cette hauteur je ne risque encore rien mais je n'y tiens pas, mais pas du tout. Vite, sortons de là. Près de l'arête un triangle formant comme un petit toit de maison est à portée de ma main gauche. Je le saisis. Il est heureux que ma main ait eu le temps de sécher car, mouillée, elle aurait sûrement glissé. Une prise d'adhérence pour mon pied gauche. Je relève la tête et devine une prise inclinée mais possible dont le bord se découpe sur le ciel. Miracle ! C'est une bonne prise que je peux saisir à pleine main. Je suis soulagé. Ça passe. Le reste suit. Et je me retrouve soufflant, détendu, les deux pieds reposant sur de bonnes encoches, mes doigts solidement accrochés.

- Ça y est, Nathalie. Je suis passé.

- Salaud ! Tu m'as privée du plongeon que j'attendais.

Je grimpe encore de deux mètres pour me trouver au sommet de la petite pointe qu'on voyait avant de se mettre à l'eau. Un grand anneau de cordelette autour ?

Mais j'ai négligé d'en prendre. Je choisis le plus gros de mes trois pitons et je l'enfonce à grands coups de marteau jusqu'à l'œil. Pour le récupérer, ce ne sera pas facile mais je connais mal ce rocher et il vaut mieux être sûr.

C'est en me retournant que je remarque en bas, à ma gauche, donc du côté est, une anse d'eau profonde où sont ancrés quelques bateaux et je distingue des gens qui nous filent. Moi qui déteste qu'on me regarde, je dois faire un gros effort pour ne pas y penser. Après tout, nous en avons pris le risque.

Tirant la corde depuis le mousqueton, je redescends jusqu'à ce que je puisse me caler commodément pour voir monter Nathalie dans la partie verticale.

- Tu peux venir.
- Je ne passerai pas exactement comme toi.
- Mais passe par où tu voudras, même à droite où c'est plus facile.
- Non, au contraire, plus à gauche.
- Où tu vas te fourrer ?
- Assure-moi court mais surtout ne tire pas. J'y vais.

En vue plongeante, je la vois se mettre face au récif, s'enfoncer dans l'eau en se retenant par les mains et se retourner face à la paroi vers laquelle elle nage jusqu'à ce qu'elle échappe à mes regards. Je tends légèrement la corde et j'attends. Voilà que celle-ci vient de cinquante centimètres, puis d'un bon mètre et s'arrête. Je sens que Nathalie est en train d'examiner les prises qui sont au-dessus d'elle, de les tâter, de les choisir. La corde vient brusquement d'un mètre encore, puis plus rien. J'observe l'attitude des gens des bateaux pour deviner d'après leurs réactions ce qu'ils peuvent voir. Tout à coup la corde se tend et je bloque, en même temps qu'un "oh" diffus me parvient des spectateurs. Nathalie a dévissé.

- Michel, laisse-moi redescendre dans l'eau.
- Je libère la corde jusqu'à ne plus sentir de tension.
- Je recommence.

Immédiatement la corde remonte. Nouvelle tension brusque. Nouveau "oh" des gens qui regardent. Je crie :

- N'insiste pas. Tu t'épuises. Passe donc par la droite.
- Flûte ! Laisse-moi encore redescendre dans l'eau.

Je souris de son entêtement. Ce passage est d'un niveau nettement plus élevé que ce dont elle est capable mais elle peut profiter des observations qu'elle a faites en me regardant grimper. Je sens, je sais, je suis sûr qu'elle le passera. J'attends. Elle doit se reposer, caressée par les vaguelettes. Elle doit reprendre son souffle.

- Michel ! Ouh ouh !
- J'écoute.

- Je monte sur une petite vire. Quand je te le dirai, tu bloqueras pour que j'aie le temps de me sécher les mains et les semelles sur le rocher. Après, je passerai par où tu es passé.

- Très bien. Oui, c'est la solution. Tu me diras quand tu voudras repartir.

Nous avons attendu que les mains et les chaussons frottés sur la roche chaude y retrouvent toute leur adhérence. La part psychologique n'est pas étrangère au sentiment d'insécurité que donne un support humide. Je l'ai souvent fait constater aux gars du Club. Quelques minutes passent pendant lesquelles je regarde tourner les goélands et voguer deux voiles derrière l'île.

- Je suis prête. J'y vais.

La corde a monté de cinquante centimètres, puis d'un bon mètre. Elle monte encore. Nathalie doit se trouver à l'endroit d'où je m'apprêtais à tomber. Elle peine, c'est sûr. La corde vient, s'arrête encore. Nathalie doit se trouver maintenant vers la prise en forme de toit mais, vue d'en haut, la corde semble passer nettement à droite de mon itinéraire. Et cette corde monte encore d'un mètre,

puis d'un autre. Je jubile. Je triomphe. Je vois apparaître une tête plus à droite en effet. Elle grimpe très près de l'arête, trouve de bonnes prises, s'installe en position de repos.

- Tu tiens bon au moins ?

- Pas de problème mais attention : tu as une pointe de rocher contre ta jambe et une autre contre ton autre genou. Ne te plaque pas tant. Ce que tu as fait est superbe.

Elle lève vers moi un visage rouge et triomphant. Au-dessous, très bas, la mer clapote contre le récif.

- Attends. C'est pas encore fini. Tu assures ?

Je suis émerveillé de voir avec quelle aisance elle passe l'endroit où, moi, je peinai encore. La voici qui arrive.

- Bravo !

Des applaudissements montent des bateaux.

- Tu viens de réussir un morceau qui était à la limite de mes possibilités. Je trouve ça formidable. Elle est trop essoufflée pour parler mais elle sourit et m'embrasse.

- Repose-toi pendant que je vais arracher le piton.

Celui-ci est coriace. Je ne parviens à le récupérer qu'à grands coups de marteau, mais pendant ce temps je m'amuse à imaginer les gens d'en bas admirant cet hiver, sur leur écran, cette fille qui sort de l'eau, dévisse, recommence et parvient à franchir cette arête vive qui semble par endroits surplombante. S'ils ne sont pas trop cons, leurs films devraient être d'une beauté que je serais jaloux de voir.

- Maintenant ce qui reste est facile, même trop facile pour nous.

- Qu'est-ce que tu vas encore chercher ?

- A gauche, on retrouve du raide. Si ça ne passe pas, on montera tout droit.

Je m'arrange pour faire un grand écart spectaculaire entre la pointe et la suite de la paroi. J'avoue commettre là un péché qu'aucun alpiniste ne doit se permettre, à moins qu'il fasse du cinéma, mais enfin nous ne sommes pas en course. Comme je sais qu'on nous photographie et qu'on nous filme, je veux qu'on nous voie d'en bas nous détacher sur le ciel. Je monte seul une partie qui doit sembler verticale. Elle n'est pas commode mais j'arrive à la surmonter et je termine.

Nathalie suit exactement le même trajet. Elle descend dans la brèche, empoigne le rocher avec ardeur. Elle arrive rapidement vers moi. Sa poitrine et ses épaules se soulèvent au rythme de sa respiration accélérée. Elle a l'air heureuse.

- Ouf !... Ta connerie, mon vieux... Tu m'y reprendras !

Nous nous embrassons et nous nous embrassons bien en évidence. Je ne me reconnais plus. Je m'amuse à faire du cinéma. D'autant plus que, intrigué par un petit bruit continu, l'ai découvert, derrière nous, sous des pins rabougris, le reflet d'un objectif de camera. D'où il se trouve, l'indiscret doit nous voir sur fond de mer avec l'île en second plan.

Je ramasse enfin la corde et nous montons jusqu'au sommet du promontoire par des blocs faciles. Il y a là un emplacement confortable d'où on voit la côte depuis un cap tout proche à l'est, du côté d'Agay, jusqu'au golfe de Saint-Raphaël à l'ouest et même, si on scrute bien la brume, jusqu'au cap Camarat.

Pendant que j'étale au soleil la corde et le baudrier pour les faire sécher, je révèle à Nathalie que nous étions filmés depuis les bateaux.

- Flûte ! Tu vois comme tu es ? Tu aurais pu choisir un autre coin. Si je m'en étais doutée, c'est pour le coup que je piquais un plongeon.

- T'inquiète pas. Leurs films, la plupart du temps, ils ne sont projetés qu'à la poubelle.

Je mens effrontément. J'aimerais au contraire que tous soient des chefs-d'œuvre. Si mignonne dans cette tenue, Nathalie vaut bien toutes les stars du monde et, pendant que j'y suis, moi aussi, parbleu ! Pour un peu je chanterais.

Assis sur le sommet plat, nous tenant par la taille, séchant au petit vent du large, nous nous reposons. Je sens mon exaltation s'apaiser et je retrouve lentement la réalité. Si je me souviens bien de son récit au soir du Peigne, c'est dans ces parages que Nathalie a entendu Erick lui dire avec tendresse qu'il l'aimait et il est impossible, absolument impossible, à un être sensible comme elle de ne pas y penser en ce moment.

- Tiens, tu t'es écorché le genou.

- Où ça ?... Je ne m'en suis pas aperçu.

- Ça ne peut être qu'après que je t'ai dit de t'écartier du rocher, donc pas loin d'ici. On n'a rien de sec pour t'essuyer.

Mais elle tire de son short mouillé un petit paquet sous cellophane. Je le lui prends et je tamponne la plaie avec douceur.

- Cette fois, c'est le genou. Décidément tu abîmes tout. Un sacré bleu sur la cuisse au Gaspard, un poignet écorché au Peigne, un genou détérioré à Coste-Rouge.

- A Coste-Rouge ?

- Où est-on ici ?... Je vais déposer une plainte contre toi.

- Une plainte ?

- Oui, pour déprédations causées à mon matériel de montagne.

Elle part d'un de ces éclats de rire que j'apprécie car ils sont rares.

- Il est si précieux, ce matériel ?

- Eh, à voir les bons morceaux, au kilo, ça doit faire monter l'indice des prix.

J'ai reçu une claque cuisante sur mon dos nu.

- Horrible ! Je ne te parle plus, là !

Pas besoin. J'embrasse à pleines lèvres ses lèvres salées, ne sachant trop quelle signification donner à cet instant qui devrait être de joie sans mélange.

Nous regardons ces lieux splendides, l'Ile d'Or en dessous de nous, la petite anse avec ses bateaux d'où on nous filait, plus loin les rochers rouges qui plongent dans la mer du côté d'Agay... Agay, Erick... Je préfère me tourner vers l'ouest. En bas, les rochers verdâtres et les feuillages derrière lesquels se cache notre petit port, la plage de gros galets blancs, puis la dentelle des caps qui s'éloigne vers Saint-Raphaël et, très loin, dans la brume, la côte imprécise des Maures.

Un biréacteur, moteurs au ralenti, descend vers notre gauche en direction de Nice.

Nathalie regarde avec moi en silence. Son visage qui me renseigne si souvent sur ses pensées est redevenu grave, du moins me semble-t-il. Ce visage encore rouge de l'effort accompli et quelque peu creusé par les fatigues d'une journée aussi dense, ce beau visage, je l'observe discrètement pendant que son regard erre au loin sur la mer. Il n'exprime pourtant pas la tristesse. Au contraire, j'y lirais plutôt la sérénité.

- Tu vois, Michel, jamais je n'aurais voulu revenir seule dans ces lieux. Si beaux qu'ils soient, ils m'auraient paru tellement vides.

Une pause. Coudes sur les genoux, ses joues dans les paumes de ses mains, elle parcourt d'un regard rêveur les parages de notre île. Sa voix se fait douce.

- Toi seul pouvais m'aider à les retrouver. Et même plus beaux qu'avant, parce que tu m'as fait pénétrer leur âme par cette escalade, parce que tu es là, Michel.

Je ne vais pas lui demander si dans sa pensée je suis le représentant d'Erick, ou si Erick et Michel ne sont qu'un seul et même être, ou si je suis avec elle authentiquement moi-même. Pas plus que moi, elle ne serait capable de répondre. Mais quel démon noir vient encore me tourmenter ? Ne sois pas si con, Michel. Allons ! En ce moment tu as tout pour être heureux. Alors !...

Et je la presse des épaules contre moi en lui disant simplement :

- Oui, Nathalie, je suis là.

L'avion m'a rappelé à la notion d'heure que j'avais oubliée depuis notre arrivée dans ce paradis marin. Mais heureusement la course de Coste-Rouge n'est pas encore terminée.

- Nous avons du temps devant nous. Quand tu voudras, nous partirons pour Nice. Tu veux bien que je reste près de toi cette nuit encore ?

- Michel...

Elle se met à sourire de ses beaux yeux fixés dans les miens.

- ... j'ai envie de toi. Je te choque ?

- C'est merveilleux de t'entendre dire les choses si simplement et d'une façon si charmante. Et moi, tu crois que je ne te...

Ma phrase a été interrompue par le baiser très appuyé que je lui donne, sa tête renversée dans le creux de mon bras, mon autre main sur sa joue.

- C'est toi, Michel, qui m'a appris à dire les choses si simplement. Avec Erick, je n'aurais jamais osé. Il était compliqué. C'est dommage.

- Et avec les autres, c'était donc si difficile ? Tu es pourtant une fille qui n'envoie pas dire ce qu'elle pense.

Elle sourit, ses yeux dans les miens, un peu hésitante, puis se lançant.

- Michel... Avec Erick c'était la première fois.

Je n'ai pu réprimer une réaction d'incrédulité.

- Toi ?

- Oui.

- Et tes copains qui te présentaient comme une fille très amoureuse, une fille qui avait tous les garçons à ses pieds.

- Comment peuvent-ils dire cela ? Je n'ai jamais fait l'amour avec aucun.

- C'était, paraît-il, une grande habileté féminine de ta part pour rester désirable dans l'imagination de tous.

Un bateau de touristes passait entre l'île d'Or et notre falaise. On entendait le commentaire du haut-parleur.

- Je n'en reviens pas et eux, s'ils le savaient, ils n'en reviendraient pas non plus. Pourtant tu ne te privais pas de flirter.

- Oui, j'adorais.

- Ils étaient tous amoureux de toi. Tu passais pour une allumeuse. Ils croyaient que tu couchais avec d'autres et ça les intriguait. Ils ont même cherché à savoir. Vraiment tu m'étonneras toujours.

En bas, le haut-parleur avait terminé son bref baratin et le bateau repartait. Quelques goélands tournaient au-dessus de lui à notre hauteur.

- Mais, dis-moi, pour une fille pleine de vie comme toi et qui n'a pas froid aux yeux, pourquoi tu n'as jamais voulu faire l'amour ?

- J'avais décidé de faire ce cadeau à celui que je serai capable de suivre jusqu'au bout du monde.

- Le poème du Pavé.

- Oui, Michel. Tu comprends pourquoi j'ai voulu le garder ton papier à Chamonix ?

Merveilleuse Nathalie, pure comme une eau de roche, qu'ai-je fait pour mériter de te rencontrer? Tout s'explique. Elle n'aurait jamais cédé à Erick si tous deux ne s'étaient pas engagés l'un envers l'autre mais, bien femme en cela, elle lui en avait voulu de ne pas avoir essayé de la solliciter dès leurs premiers jours d'amoureux. Ici, le charme de la côte, un soir de nage ensemble dans la mer, la sensation encore vive du soleil sur la peau, une adoration mutuelle, le désir avoué du jeune homme, son désir à elle mais que sa mentalité à lui interdisait d'exprimer... Je sursaute :

- Mais alors, le Peigne...

- C'était la deuxième fois. Oh, Michel, j'avais tellement envie que tu aies envie de moi !

- Incroyable ! Tu as été tellement bien, tellement naturelle, que jamais je ne m'en serais douté.

- Tout est si simple avec toi. On peut tout dire. Tu dissous les problèmes.

Voilà maintenant qu'un bruit de canots à moteur troublait notre silence. Près de l'île, un conducteur debout bascula dans l'eau. Le canot, dont il avait commis l'imprudence de bloquer la

commande, se mit à tournoyer au risque de se fracasser contre les rochers ou, pire, de hacher de son hélice quelque nageur des environs. Un autre canot réussit à s'approcher de lui et l'un des deux hommes qui l'occupaient parvint à sauter à l'intérieur et à le maîtriser.

- Oui, après le lâchage d'Erick, cela n'avait plus d'importance.

Elle sursauta en me serrant la main si fort qu'elle me fit mal.

- Oh, méchant ! Méchant !

Je réalisais ma gaffe. Proférer pareille bêtise ! J'en eus de la peine. J'en eus honte.

- Pardonne-moi. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Mais elle avait déjà dépassé mon expression stupide.

- Au contraire, tu apportais dans ma vie un retournement providentiel. Subitement, avec toi, alors que tout était dans le noir, je retrouvais le soleil.

Elle se blottit contre moi.

- Michel...

Elle avait dit "Michel" d'une voix ineffable et ses yeux regardaient alternativement les miens, ses yeux si lumineux. J'attendais. Elle remua légèrement la tête, annonçant par un sourire quelque chose qui lui paraissait important.

- Michel... Tu as fait de moi une femme.

Ma surprise était grande et grande mon émotion. C'était le plus beau compliment que je pouvais recevoir d'une fille qui passait pour avoir tous les hommes à ses pieds. Avec Erick, cela n'avait pas dû bien marcher. Pourtant Erick était beau garçon. Moi, me juger digne d'un pareil hommage ! Et elle était sincère, absolument sincère...

- Tu me démolis...

- Quoi ? Alors dis tout de suite que je t'emmerde !

Encore une de ces paroles maladroitement qui vous échappent sous le coup d'une émotion. Et à une femme susceptible encore... Je l'ai brusquement reprise dans mes bras.

- Démoli, ça veut dire plus que bouleversé de joie... Nathalie, ce que tu m'as dit...

Et je restais là sans savoir comment continuer. J'eus une envie folle de lui dire : "Je t'aime". Mais cela ne passait pas. Je préférerais le lui faire comprendre.

- Nathalie, je suis heureux. Tu ne peux pas savoir.

- Moi aussi. Tu m'as redonné le goût de vivre. Merci Michel.

- Trop merveilleux... Tout cela m'annonce une tuile de première grandeur.

Elle se mit à rire, me prit les mains dans les siennes.

- La tuile, eh bien, on sera deux pour la supporter.

Le soleil déclinait sur Saint-Raphaël. A nos pieds la corde et le baudrier étaient encore humides mais le léger short de Nathalie sur lequel reposaient nos mains était déjà sec. Tous les deux nous regardions en silence au loin la mer.

A quelques encablures de l'autre pointe de l'île croisaient deux beaux yachts, des bateaux de riches, de ces riches que les autres croient nager dans le bonheur. Comme ils se trompent ! Avec une Nathalie heureuse, le moment présent faisait de moi l'homme le plus riche du monde.



- Nous avons un invité pour le repas.

Michel a sur le coup réprimé un mouvement d'humeur. Que venait faire cet intrus ? Comment avait-elle pu inviter quelqu'un alors qu'ils avaient la chance de pouvoir dîner seuls ? Ou, si elle n'avait pas pu faire autrement, pourquoi ne l'avait-elle pas averti ?... Mais quand il a vu l'invité, il a compris. L'hôte était un joli petit garçon de cinq ans environ, cheveux noirs et crépus, qui s'est tout de suite précipité à sa rencontre pour lui sauter au cou.

- Michel, tu me feras monter sur les grandes montagnes ?

Et il avait appuyé sur le mot "grandes" pour lui donner son importance.

- Mais comment il me connaît ?

- Je lui ai parlé de toi. Il t'a vu sur les photos. Tu vois, ta légende t'a précédé ici.

- Mais oui, je te mènerai sur les grandes montagnes... quand tu seras plus fort.

- Tu peux pas me porter ?

- C'est les bébés qu'on porte. Moi, je veux que tu deviennes fort, bien fort. Dépêche-toi vite de le devenir et on partira tous les deux.

Nathalie venait d'apporter le potage.

- Ça y est. Tu vas lui passer le virus.

- Tu m'en donneras ?

- De quoi ?

- Du virus.

En riant, Nathalie lui remplit son assiette.

- Mais non. C'est pas ça qui fait grandir.

Michel prend le relais :

- Ce qui fait grandir, c'est de bien manger son potage.

Nathalie explique que Philippe était le fils d'une voisine, une jeune femme seule avec laquelle son père avait sympathisé. Elle avait dû partir à la clinique où venait d'être transporté son autre fils qui s'était cassé le bras à l'école.

- Plutôt que de renvoyer notre repas, j'ai pensé qu'au contraire...

- Mais quelle bonne idée !

Tous les trois ont pris le repas sur une petite table ronde, dans la salle de séjour. En face de Michel, une lampe d'albâtre projetait un rond de lumière sympathique sur la nappe blanche. A sa gauche, Philippe s'amusait à faire jouer des reflets sur sa cuillère et dans son verre. Nathalie s'était réservé la place de droite, près de la cuisine où elle leur avait préparé ce repas, excellent et simple, qu'ils prenaient vraiment en famille dans ce petit nid de clarté.

Philippe a montré à Michel un grand dessin.

- Qu'est-ce que tu as mis sur ta montagne ?

- Un sapin.

- Et là ?

- C'est un mouton avec un lion.

- Tu n'as pas peur que le lion mange le mouton ?

- C'est un lion gentil. Moi, j'aime bien les lions.

- Moi, j'en ai jamais vu des lions en montagne. J'ai vu des vaches, des chèvres, des chamois. Tiens, je vais te faire un chamois.

En fait, il faut savoir que c'est un chamois pour ne pas le confondre avec un lapin. Mais Philippe en veut d'autres et Michel n'en est pas avare, pas plus que de chèvres, ni de vaches. Au chalet qu'il a dessiné, Philippe veut ajouter un ruisseau bleu. Mais problème : le chalet va arrêter le ruisseau. Alors le ruisseau fait le tour du chalet par-dessus. Ils ont tout de même obtenu qu'il termine son potage.

Nathalie aime beaucoup les enfants et explique à Michel les différentes étapes d'une intelligence qui s'éveille.

- Tu vois, le ruisseau, dans quelque temps, il passera derrière le chalet et la cheminée sera verticale.

- Et la perspective ?

- Ce sera nettement pour plus tard.

Philippe a fini son yaourt en renflant et son nez coule. C'est à Michel que revient l'honneur de le moucher.

- La maîtresse, elle a mis un dessin de moi sur le mur.

- C'est parce qu'il était joli. C'était quoi ?

- Un port avec des bateaux.

- Tu nous en feras un pour Nathalie et pour moi.

- Non, pour toi, avec une montagne et des bateaux.

Tout le repas a été animé par ce petit bonhomme et Michel a eu du mal à se décrocher de son personnage de montagne.

- Je te vois bien l'emmener dans quelques années et il finira par faire un guide.

Michel a découvert une nouvelle Nathalie très à l'aise avec les enfants et les connaissant admirablement. Le temps ne lui a pas duré et il a même regretté que la mère vienne chercher son gosse trop tôt.

Pendant que son hôtesse préparait le café, la bibliothèque retenait son attention. Beaucoup de livres sur la musique naturellement, dont certains devaient remonter à l'époque de madame Héry-Niprewska. Mais les autres le surprenaient par l'étendue des connaissances qu'ils révélaient. Quelle part en revenait au père, quelle part à Nathalie ? Une mention, en particulier, pour la Grèce Antique, peut-être parce que Nathalie l'avait étudiée aux Beaux-Arts. Mais, outre l'architecture et la sculpture, il était beaucoup question de la science des Grecs... Une histoire de la civilisation en vingt huit volumes... Les grands poètes anciens et modernes... La civilisation arabe... Les grandes réalisations aéronautiques, ça, nettement du père... Des livres de voyages... Les satellites artificiels... L'aventure astronomique... Des livres sur la montagne. Nouveaux sans doute, ceux-là... Cette bibliothèque révélait finalement la culture aussi bien du père que de la fille, cette culture de Nathalie qui avait ajouté son prix à la nuit de Coste-Rouge.

Le café est servi sur une petite table d'onyx devant un confortable canapé. Ils sont assis l'un près de l'autre. Quand ils ont les tasses en main, Nathalie lance un regard à Michel en souriant :

- Il est bon ?

- Question à ne pas poser. Il est affreux ! C'est pour ça que j'y ai mis deux morceaux de sucre. Mais, comme je suis maso, tu m'en offriras une autre tasse.

Ses amis lui avaient appris qu'elle en prenait souvent deux, elle aussi. Il allait lui parler de la bibliothèque qui se dresse de l'autre côté du salon quand il remarqua une photographie sur une petite table, une photographie qui l'intrigua. Elle montrait le visage d'un jeune homme qui se retourne par-dessus son épaule, un de ces clichés qu'on prend au hasard et dont le hasard fait souvent une réussite. Un jeune homme aux longs cheveux blonds, aux yeux bleus, aux traits réguliers, au sourire assez fin. Il détourna aussitôt les yeux mais Nathalie lui dit simplement :

- Oui. C'est lui.

Si elle l'avait accueilli dans son appartement, si elle lui avait servi le café dans son salon, elle savait très bien que cette photographie attirerait son regard. Michel comprenait qu'elle aurait eu le

sentiment d'agir par lâcheté en la cachant. C'était aussi une façon de montrer que pour elle Erick était toujours présent, quels que soient les reproches qu'elle puisse lui adresser. Il découvrait donc la physionomie de mon rival et ce dernier n'avait rien d'un salaud. Il le trouvait même sympathique.

- C'est toi qui l'as prise ?

- Oui... Et tu devines où.

L'arrière plan était flou, ce qui n'en donnait que plus de relief au personnage, mais reconnaissable.

- Bien sûr. Sur la plage d'Agay... Voilà une photo particulièrement réussie.

Il ne savait pas ce qui se passait en lui, un mélange d'admiration pour Nathalie et, en même temps, d'irritation en constatant que ce type-là venait encore se mêler à leur intimité de ce soir.

Elle dévisagea Michel un instant.

- J'aime beaucoup cette photo. Il ne l'a jamais vue. Tu ne m'en veux pas ?

- Je ne t'en veux pas. Ce que j'estime chez toi, c'est cette franchise avec laquelle tu exprimes ta pensée, même si cette pensée oblige quelquefois à faire un rétablissement. Je suis sûr maintenant que si un jour Erick revenait dans cette pièce et que cette photo soit la mienne, tu la laisserais.

Elle lui répondit d'un signe de tête affirmatif avec un sourire reconnaissant. Oui, il avait compris et il admirait fort Nathalie. Mais il venait encore d'être rappelé à une réalité qu'il aurait bien voulu oublier, surtout ce soir. Pour la première fois il se trouvait seul avec elle dans son appartement et voici qu'une sorte de mélancolie s'y répandait. Elle le sentit, lui prit la main et se rapprocha de lui. Ils avaient reposé leurs tasses vides et Michel, pensif, laissa un moment le silence s'installer entre eux.

Comment se comportait-elle avec lui lorsqu'il était ici, à sa place ?... Heureux temps pour elle où il n'y avait qu'un seul être qui comptait, un être qui incarnait un immense pays neuf dans lequel pourrait s'épanouir sa jeunesse. "Quel imbécile ! pensait-il. Avoir la chance extraordinaire d'aimer et d'être aimé par une fille pareille et bousiller cette chance ! Rien que pour cela, un pauvre mec, et je n'ai pas à m'incliner devant un pauvre mec !"

Il prit tendrement la main de Nathalie et passa son bras sur son épaule. Elle avait penché sa tête sur la sienne et, en l'embrassant longuement, il se détacha complètement de la pensée d'Erick. Sa faculté de se concentrer à volonté uniquement sur le moment présent l'en préservait. Ils étaient bien. Les yeux de Nathalie s'illuminaient à la clarté de l'onyx renvoyé par la petite table.

- Le soir quand mon père n'est pas là ou quand il va se coucher tôt, il m'arrive souvent d'écouter de la musique à la seule lumière d'une bougie dans un verre rouge. C'est alors un instant à moi, complètement à moi, un moment de mon jardin secret où j'évolue en totale liberté, où aucun vent du dehors ne vient tourmenter mes fleurs. Tu sais ce que c'est qu'un jardin secret ?

- Oui. J'avais moi aussi un jardin secret, peut-être pas fait des mêmes fleurs que le tien. Il était somptueux et, dans ses eaux, on voyait se refléter des montagnes blanches. Je croyais qu'il n'existait nulle part. Et puis, un jour, j'en ai découvert un semblable. J'avais quatorze ans. Ça m'a fait un choc. C'est le jour où j'ai pénétré dans les jardins de l'Alhambra à Grenade, un soir de printemps où dans les bassins se miraient les sommets neigeux de la Sierra Nevada. A vrai dire je ne sais pas si, réellement, j'ai vu ces sommets neigeux dans les eaux des bassins. On est passé si vite. Mais j'avais vu les sommets neigeux de la Sierra Nevada et j'avais vu les bassins de l'Alhambra et mon souvenir en a composé un somptueux tableau. Comme toi sans doute j'ai gardé jalousement pour moi mon jardin secret jusqu'au jour où j'y ai introduit une fille que j'adorais, une fille qui a travaillé pendant plusieurs années dans l'entreprise, alors dirigée par mon père, une fille qui m'a laissé tomber quand, mon père disparu, il a fallu déposer le bilan, à l'heure où je comptais le plus sur elle.

Il sentit la main qu'il tenait serrer la sienne. Une fois de plus un silence, ce silence bien propre à Nathalie, les enveloppait aux bruits étouffés de la rue.

Il lui embrassa le bout des doigts.

- Je ne sais pas ce que nous réserve l'avenir mais je suis sûr que je ne te donnerai jamais à regretter de m'en avoir un jour entrouvert la porte.

Elle aurait pu lui demander de lui raconter l'histoire de Thilda. Michel apprécia sa discrétion. Il n'avait pas le cœur à introduire Thilda entre eux ce soir. Aussi bien, en quelques mots, il lui avait dit l'essentiel.

- Non, Michel, je sais que je ne le regretterai jamais. Alors on va écouter de la musique. D'abord un enregistrement d'Erick, un enregistrement superbe qui me touche beaucoup chaque fois que je le passe. J'aimerais justement l'écouter avec toi. Tu veux bien ?

Il aurait éprouvé un nouveau mouvement d'agacement s'il n'avait pas appris avec elle à se méfier des réactions d'une logique primaire. Après tout, c'était bien lui qui lui avait proposé de l'emmener au cap Dramont, en plein dans le domaine réservé d'Erick, et elle avait accepté sans réticence. Il lui avait même restitué ces lieux dans leur splendeur première. A son tour, elle l'emmenait dans leur domaine réservé et, grâce à lui sans doute, elle pouvait entendre la musique d'Erick sans ressentir cette profonde nostalgie qui avait fait perler des larmes dans ses yeux au soir du Peigne.

Paradoxe aussi bien là-bas qu'ici, il lui rendait Erick. Etrange impression. Fallait-il s'en réjouir ou s'en attrister ? Une oscillation rapide l'agita entre ces deux sentiments pour finalement s'arrêter sur une douce satisfaction. Aux yeux de Nathalie, leur domaine réservé à eux deux, c'était la montagne, un domaine de prédilection où Erick ne pénétrerait jamais, tandis qu'elle le faisait entrer sans restriction dans celui qu'elle avait partagé avec Erick. La situation était inversée. A son tour, grâce à elle, il s'interposait, sans le vouloir, entre elle et lui.

- Viens t'asseoir avec moi sur le tapis.

Elle avait allumé une petite bougie dans une verre rouge, éteint le lampadaire et engagé un disque. Michel aimait beaucoup la musique mais il ne se sentait pas qualifié pour décerner à quelqu'un le titre de virtuose. Il écoutait avec elle, en la tenant toujours par la main, les mêmes danses de Granados qu'au retour du Peigne mais ces danses semblaient prendre, par la vertu d'Erick, une perfection autrement plus captivante. Dans un léger voile d'amertume, il comprenait que celui-ci n'était pas n'importe qui. Vraiment Nathalie le faisait pénétrer dans son jardin secret, elle l'associait à sa nostalgie d'un amour exceptionnel qu'elle avait vu s'effondrer tout d'un coup, au point que lui-même en éprouvait de la peine.

- Il joue bien, n'est-ce pas ?

- Superbe !... Maintenant je comprends.

- J'étais sûre que tu me comprendrais. Toi seul, tu pouvais me comprendre.

- Je ne te cacherai pas qu'au début j'étais un peu paumé. Tu devais bien t'y attendre. Maintenant c'est moi qui te demande de me faire entendre un autre enregistrement d'Erick, s'il y en a d'autres.

- Oui, par exemple des Romances de Schumann. Je crois que tu les aimeras. Tu connais Schumann ?

- Un peu. J'aime sa musique. Sa Rêverie nous avait vraiment plu, Bernard et moi, quand on nous l'avait fait entendre au collège.

Dans cette ambiance romantique, il aurait voulu l'embrasser, la caresser, mais, le doigt sur les lèvres, elle lui demandait d'attendre. Pensait-elle qu'il n'aurait plus écouté ? Comme elle se trompait ! Il se promenait avec elle parmi les fleurs de son jardin, mais la fleur la plus belle c'était elle, et il n'avait pas à se couvrir la tête de cendres s'il désirait vivement sentir sa douceur et son parfum.

Le disque s'est arrêté. La bougie, en fumant, achève de se consumer dans son verre rouge. Une faible clarté pénètre à travers les rideaux de la porte-fenêtre.

- Michel, tu ne m'en voudras pas, cette nuit il ne se passera rien. Un petit ennui de rien du tout mais je préfère. Ça tombe mal.

- Que tu es bête ! Comment t'en vouloir ? Tu te rappelles cette façon de poème que je t'ai donné à Chamonix ? Nous l'avions ébauché ensemble au Pavé. Quelle place y tient l'amour physique ? Lui, on peut le faire dans n'importe quel bordel sans s'aimer. On peut s'aimer intensément sans faire l'amour. Dormir près de toi, tu sais quel prix j'y attache. Le reste, s'il n'est pas là, je m'en fous bien.

Il eut conscience qu'il avait parlé un peu vite mais il lui offrait avec élan le sacrifice de son plaisir.

- Alors viens.

Elle se levait, le prenait par la main, l'entraînait dans sa chambre. Pour la première fois il pénétrait dans la chambre de Nathalie. Sur la droite, un large lit recouvert d'une couverture molletonnée bleu pâle. De chaque côté, une table de nuit avec une lampe à chapeau blanc ourlé d'or, lampe qu'elle avait allumée depuis la porte en entrant. Tout à fait à droite, une garde-robe d'acajou. Dans le coin gauche, un rayonnage où étaient rangées des éditions musicales et, par devant, un pupitre pour violon. Sur la tapisserie bleu bistré étaient accrochés deux violons mais, au niveau moyen du rayonnage, cette boîte noire contenait sans doute le violon dont elle jouait habituellement. Plus près de la porte, une commode avec un métronome, une croix et un de ces petits globes de verre dans lequel tourne un moulinet lorsque la lumière est suffisante, ce qui n'était pas le cas. Au-dessus du lit, un cadre de jonc entourant une aquarelle.

- Qui t'a fait cadeau de ce portrait ?

- Un ami des Beaux-Arts que tu connais, Lucien. Alors comment tu le trouves ?

- Pas plus moche que son modèle.

- Salaud !

- C'est pas forcément péjoratif.

Il la prend dans ses bras, l'embrasse sur le front.

- Ta chambre, elle est bien comme je l'imaginai. Très belle, d'un ordre à faire rougir la mienne.

Un véritable écrin pour une Nathalie.

- Te fatigue pas. Enfin ça fait toujours plaisir. Tu me promets de rester sage ce soir ?

- Idiote ! Tu me prends pour qui ?

- Alors je te permets de me déshabiller quand j'aurai fait ma toilette.

Pendant qu'elle prenait une douche, il attendait, les mains derrière la nuque, allongé sur le lit, un lit adorable, en regardant les ombres au plafond.

- Tu aurais pu enlever le dessus, vilain.

- Oh moi, tu sais...

Il l'a embrassée longuement, très longuement sans se presser, mais surtout sans se laisser emporter par des impulsions qui n'étaient pas inscrites au programme. Puis, lentement, en souriant avec elle, parce que le plaisir était partagé, il lui enleva, un à un, ses vêtements qu'elle avait remis pour cela, jusqu'à ce qu'elle l'arrête.

- Maintenant ma chemise de nuit.

Cette chemise de nuit était bleue, elle aussi. Nathalie avait décidément une préférence pour le bleu.

- Attends.

Il l'a soulevée dans ses bras et il allait la déposer sur le lit quand l'idée lui vint de la laisser choir brusquement.

- Crétin ! Tu ne sais pas qu'il faut manier les femmes avec douceur ?

- Pardon. Je me croyais encore en refuge.

- En voilà une raison ! Tu fais ça en refuge ?

Elle remonta sur elle drap et couvertures en laissant la place de Michel dégagée. Il s'assit sur le lit pour se déchausser, se releva pour ôter ses habits. Chose curieuse, alors qu'il se sentait totalement libre avec elle dans son chalet au retour du Peigne, ici, dans sa chambre, une chambre si belle, si délicate, il était retenu pas une sorte de pudeur.

Le visage émergeant des couvertures, Nathalie le regardait d'un air malicieux.

- C'est bien ça, les garçons. Ou bien c'est capable de violenter une fille. Ou bien ça rougit d'enlever sa cravate devant elle.

- Bon, si c'est comme ça, je me mets à poil.

- Chiche !

Encore une fois il avait parlé trop vite. Il se devait de relever le défi, ce qu'il fit avec une tension intense.

- Te voilà renseignée maintenant. Tu sais que tu me provoques ?

Elle avait tiré le drap jusqu'au bord de ses yeux moqueurs.

- Tu es beau garçon tout de même.

Elle a reçu un bon coup de polochon, suivi d'un baiser à sa manière à lui, les cheveux empoignés à pleines mains. Elle adorait cela. Mais il avait atteint la limite de sa promesse et il se coucha à côté d'elle en l'embrassant encore.

- Tu te rappelles Coste-Rouge ? C'était moins confortable mais nous avions un ciel plein d'étoiles.

- Oui, plein d'étoiles... Alors maintenant, mon petit Michel, nous allons dormir comme au soir de Coste-Rouge. J'étais heureuse alors et pourtant mon lit n'avait rien de moelleux.

- Moi, je suis content aujourd'hui. Cette jolie chambre... Ton lit... Moi avec toi dans tes draps, formid !...

- Allez, mon grand garçon, mon bébé, mon preux chevalier, mon Adonis !

- C'est fini, la chansonnette ?

Elle lui lança un baiser en riant et elle se tourna vite de l'autre côté pendant que du sien il enfouissait la tête sous l'oreiller.

Le lendemain il avait rendez-vous avec Lucien à l'heure du café chez Eliane et Bernard. Lucien devait, paraît-il, leur apporter les premiers renseignements que son ami avait pu obtenir sur Erick Holz. Malgré son impatience, il arriva en retard. Lucien l'attendait. Il retrouva chez celui-ci des traits de visage qu'il avait un peu oubliés, à part sa tignasse caractéristique de cheveux roux.

- Bonjour, Lucien. A te voir en complet veston, je ne te reconnaissais pas.

- Tu es pas mieux fagoté que moi. Ah, Chamonix, on était plus cool !

- Alors, Mich, il semble que tu aies du mal à t'arracher des bras de Nathalie.

- Tu te trompes. J'ai passé la matinée à courir d'un bureau à l'autre à travers Paris. Excusez mon retard, tous.

Eliane, qui allait déjà chercher le café qu'elle avait préparé à l'avance, se retourna.

- Tu as mangé au moins ? Il faut le dire.

- Oui, en vitesse, dans un petit bouiboui sympa.

C'était faux mais il ne voulait pas les déranger et il avait eu très peur d'arriver trop tard à ce rendez-vous. Assis en rond sur des chaises disparates, ils entrèrent sans tarder dans le vif du sujet. Lucien sortit une enveloppe.

- Dominique, c'est mon frère, a reçu une lettre de Sébastien, son copain de Buenos Aires. Il m'en a envoyé la partie de la photocopie qui concernait Erick Holtz. Il insiste sur le fait qu'il s'agit de tous premiers renseignements donnés sous toutes réserves. Mais enfin, je crois qu'ils commencent à éclairer pas mal la situation. J'en ai fait moi-même des photocopies pour vous.

Michel sentait son cœur battre plus vite et il avait du mal à cacher son émotion.

Sur papier à en-tête de l'Ambassade de France à Buenos Aires, un nommé Sébastien Diaz écrivait à Dominique Guillard à l'Ambassade de France à Brasilia.

*"Cher ami,*

*"Je sais que toi et tes amis, vous attendez avec impatience des renseignements sur le nommé Erick Holtz pour les raisons que tu m'as exposées.*

*"Voici les premiers que j'ai pu recueillir grâce à un ami du Consulat de Bahia Blanca.*

*"Erick est le fils aîné de Wilhelm Holtz et son épouse qui se sont établis en Argentine en 1947. Il a une sœur prénommée Hanna, de deux ans sa cadette. Les Holtz sont propriétaires de l'hacienda Cruz de Mayo à San Castro, près de Bahia, un domaine de 4.500 hectares environ de terres cultivables. Exploitation familiale apparemment en bonne situation financière et commerçant avec l'Europe, principalement l'Allemagne, leur pays d'origine. Les Holtz sont très connus à l'ambassade de France et à l'ambassade d'Allemagne à Buenos Aires.*

*"Nous avons appris que Erick Holtz est revenu récemment d'un assez long séjour en Europe vers le début de Juillet et le bruit s'est répandu qu'il était sur le point d'épouser une jeune Française, fille unique d'un ingénieur parisien.*

*"Bien que nos renseignements soient encore imprécis, ce projet d'alliance a entraîné une vive réaction de la part d'une dénommée Serena Pardinás, sa maîtresse, qui attend un enfant de lui. Celle-ci est intervenue auprès des parents du jeune Erick pour leur révéler cette situation qu'ils ignoraient en leur demandant de s'opposer au mariage prévu. Le bruit a couru d'une scène assez vive entre le père et le fils qui a reconnu avoir eu des relations avec cette Argentine mais a affirmé ne pas être au courant de cette filiation. Le fait semble établi dans l'entourage que le mariage est remis sine die.*

*"Nous insistons sur la précarité de ces renseignements beaucoup trop fragmentaires pour être fiables. Nous désirons les compléter car, à ce premier stade de notre enquête, certains éléments restent obscurs. Nous allons poursuivre nos recherches.*

*"C'est tout ce que je peux te transmettre pour le moment mais tu peux compter sur moi pour la suite."*

Le reste était blanc car la photocopie ne comprenait que la partie de la lettre concernant Erick.

Ils avaient lu ensemble et à la fin ils se regardaient tous sans oser émettre une opinion. C'est Eliane qui a rompu le silence.

- Je comprends maintenant. Il n'en avait pas parlé à Nathalie parce qu'il croyait l'affaire enterrée.

Bernard sursauta.

- Mais c'est un salaud ! On ne parle pas de mariage à une femme quand on attend un gosse d'une autre.

- Eh, pas si vite ! Si c'est vrai qu'il n'était pas au courant... Quand on aime quelqu'un, on ne va quand même pas lui raconter ses précédentes aventures. Tu le ferais, toi ?

Bernard haussa les épaules. Laurent fut catégorique :

- Oui, moi je le ferais.

- Tu dis ça, mais est-ce que tu en mettrais ta tête à couper ? On ne peut pas juger quelqu'un quand on n'est pas dans sa peau.

Penché en avant, les coudes sur ses genoux, Lucien désigna Michel de la tête.

- En tous cas, c'est bon pour lui. Nathalie n'aura plus de regrets.

Michel n'avait pas encore le recul nécessaire pour appréhender correctement la situation mais il lui semblait que Lucien l'appréciait mal.

- Je crois au contraire que Nathalie va lui trouver des excuses. Il n'était sans doute pas au courant.

- Et alors, qu'est-ce que ça change pour toi ? Excuses ou pas, l'autre est enceinte d'Erick et le projet de mariage est bien définitivement enterré. Tu devrais t'en réjouir. T'en fais une gueule !

Bernard l'appuya en levant les poings.

- Ben merde ! Tu ne vas pas faire des scrupules maintenant ?... Elle t'aime. Ça se voit. Alors !...

- Je crois qu'elle m'aime mais...

- Mais ça crève les yeux.

- Je veux dire qu'elle garde une nostalgie terrible pour Erick.

- Pour ce type-là ? Après ce qu'il lui a fait ? Elle est folle ? Défends-toi, mon vieux ! On dirait que c'est toi, le coupable. Nous, dans la bande, on aimerait te voir nous garder Nathalie plutôt que de la laisser partir dans ce trou perdu. Et puis tu fais partie de la bande maintenant. On va parler à Nathalie.

Eliane intervint avec son bon sens habituel.

- Faut quand même pas pousser. Ça, c'est d'abord l'affaire de Michel. A lui de décider s'il faut la mettre au courant. Moi, je serais d'avis d'attendre qu'on en sache davantage. De toutes façons, c'est son affaire, pas la nôtre.

Quand Michel les eut quittés, il chercha à remettre ses idées en place. Si réellement Erick n'était pas au courant, Nathalie n'avait rien à lui reprocher. En ne lui parlant pas du passé, il annihilait en quelque sorte celui-ci. Reprenant à ses propres yeux une fraîcheur première, il remettait le compteur à zéro, le compteur de sa vie. Et, sur ce point, Nathalie certainement l'approuverait. Mais l'approuverait-elle de ne pas lui avoir donné les motifs de la rupture ? Revivant mélancoliquement les heures heureuses auprès d'Erick, elle lui trouverait encore des excuses en pensant qu'il était trop choqué par les événements, qu'il en avait honte, que la mentalité de son père n'était pas pour l'encourager. Il aurait sans doute paniqué à l'idée d'avoir à s'expliquer auprès de celle devant qui alors il se sentait coupable. Nathalie, il en était sûr, serait toute indulgence pour lui.

Au fond en quoi cela changeait-il leur situation ? C'était à lui, Michel, à l'aider à surmonter l'impact douloureux que ces révélations ne manqueraient pas d'avoir sur elle. Mais était-ce le moment de lui en parler ?

Eliane inclinait pour la négative. Il y avait encore trop de faits imprécis dans cette histoire et qui dit que l'autre fille, jalouse, n'a pas joué à Erick et à ses parents la comédie d'être enceinte ?... Non, trop stupide. Ou alors, l'autre position : aller dire tout de suite à Nathalie ce qu'ils avaient appris pour qu'elle ne puisse pas leur reprocher par la suite de lui avoir caché une information aussi importante. Elle pouvait déjà se vexer qu'ils aient agi en dehors d'elle pour une affaire qui la concernait intimement. A quoi ils pouvaient répondre que cette affaire le concernait aussi, lui, Michel, avec qui elle était maintenant très liée, et que ses amis ne désiraient que l'aider. Si elle était aussi indulgente pour Erick, elle le serait aussi pour eux tous et surtout pour lui.

Comment faire ?... Attendre ou la prévenir ?... Plus il réfléchissait, plus il hésitait entre les deux solutions. Il tournait dans sa voiture sur la place de la Concorde pour aller rejoindre le boulevard Haussmann quand il pensa à la solution intermédiaire : aller consulter le père. Il était sûr de trouver en lui un conseiller bienveillant et sage.

Au retour, après lui avoir téléphoné, il alla sonner à sa porte et il lui révéla les premiers résultats de la démarche que lui et ses camarades avaient entreprise.

Monsieur Héry se montra très surpris d'une situation qu'il avait été loin d'imaginer.

- C'est très bien ce que vous avez fait là, Michel. Vous m'enlevez le poids d'une incertitude. Quelle que soit la vérité, il fallait que je sache.

Michel lui tendit la photocopie. Il la parcourut rapidement, regarda au plafond un moment.

- Je commence à comprendre. Mais tout de même, à moi, monsieur Holtz aurait dû dire la vérité en me laissant le soin et la responsabilité d'en parler à ma fille. Je suis certain que moi, j'aurais agi ainsi. Cet homme n'est pas correct.

Donc monsieur Héry en voulait, non pas au fils, mais bien au père.

- D'après ce que vous m'avez dit de sa mentalité, cet aveu n'était pas pour lui non plus très facile.

Monsieur Héry réfléchissait encore.

- Je comprends pourquoi le mot d'honneur prenait une telle importance dans sa lettre... Oui oui, c'est cela... Pour ces gens-là, la conception de l'honneur est toute autre que pour nous. Elle lui



interdisait peut-être de s'incliner devant moi en la circonstance... Mon Dieu, que ces gens sont compliqués !...

A la question de savoir s'il convenait d'informer Nathalie, il n'hésita pas.

- Oui, il faut le faire tout de suite. Elle s'est trop tourmentée, cette enfant. Il vaut mieux qu'elle y voie clair, même si cela doit la faire souffrir. Et puis, elle vous en voudrait et elle m'en voudrait de lui avoir caché la vérité.

- Oui, mais qui va lui parler ? Voulez-vous vous en charger ?

- Moi, je veux bien. Mais c'est vous, Michel, qui avez pris l'initiative. Croyez-moi, elle sera certainement surprise mais elle ne vous en voudra pas... Oh non, venant de vous, elle ne vous en voudra pas... Un conseil cependant...

Michel s'attendait au conseil qu'il allait recevoir.

- Un conseil : ne le lui dites pas avant le concert. Après.

Un chef de cabinet a le droit de vous faire faire antichambre pendant une heure et celui non moins exorbitant de vous retenir plus que prévu. L'affaire que Michel avait à traiter ne concernait malheureusement pas que lui mais son syndicat d'entrepreneurs qui l'avait mandaté pour alerter les autorités sur une décision de ces messieurs du fisc qui prétendaient priver du bénéfice de la transparence fiscale les entrepreneurs prenant des parts dans des sociétés civiles immobilières qui leur donnaient du travail. Le capitaliste qui se contentait de placer son argent dans une affaire de construction et d'attendre, les pieds dans ses pantoufles que le travail des autres lui procure des bénéfices, il avait droit, lui, à tous les allègements fiscaux mais ceux qui effectuaient ce travail étaient rançonnés au maximum. Exemple courant d'une société dans laquelle l'argent passe avant le travail qui le fait naître, le profiteur avant le travailleur qui l'enrichit.

Quand, après avoir entendu de bonnes paroles, Michel a pu s'échapper, le concert avait déjà commencé. Il s'était précipité à Neuilly et avait garé sa voiture en infraction en se moquant pas mal du P.V. qu'il trouverait sur son pare-brise.

Heureusement, Nathalie ne jouait pas dans la première partie du concert, Jean Forêne ayant tenu à la réserver entièrement pour le Concerto. Mais, arrivant en retard, il avait dû encore affronter des ouvriers soupçonneux sur la validité de son invitation avant de pouvoir enfin pénétrer dans la salle comble où l'orchestre jouait la Symphonie en Sol Mineur de Mozart, la dernière œuvre prévue à la première partie du programme. Il respirait, au physique comme au moral.

Marchant à pas feutrés à travers les travées pour ne déranger personne, il alla s'asseoir sur un strapontin resté libre juste devant la balustrade du premier balcon d'où il dominait l'orchestre un peu sur sa gauche. Nathalie l'avait prévenu qu'elle ne pourrait pas le voir. Mais l'important, la seule chose importante pour lui était de la voir, elle, et surtout de l'entendre.

Après les hautes déclarations banales d'un prétentieux imbécile, Michel plongeait dans un autre monde dont il appréciait par contraste l'élévation artistique et morale. Il se sentait bien. Il vivait.

Le succès de l'orchestre dont faisait partie Nathalie et que, de Grenoble, il connaissait mal avait quelque chose d'étonnant. Il était né de la volonté d'un petit groupe de musiciens et, notamment de celle d'un étudiant en droit, Jean Forêne, qui avait su rallier les enthousiasmes autour de lui par un choix large et précis de talents qui sans lui seraient restés ignorés.

Il avait divisé son orchestre en trois sections : l'une pour la musique classique, l'autre pour la musique moderne, la troisième pour la musique d'avant-garde. Mais la plupart des musiciens appartenaient à deux ou même aux trois sections. Ainsi la musique qu'il servait bénéficiait-elle de l'apport de chaque genre.

Maître Jean Forêne, maintenant avocat, devait faire l'impossible pour partager son temps entre sa profession et son art. Sans doute sa profession avait-elle servi son art en lui apportant les moyens financiers indispensables. Après une tournée en Autriche et en Italie, il avait connu la

notoriété à Strasbourg et à Bordeaux et il avait pu prendre sa revanche sur Paris où il avait commis l'erreur de vouloir commencer. Son orchestre accédait maintenant au niveau des meilleurs.

Michel n'était pas sorti à l'entracte pour conserver son strapontin qu'il préférait à toute autre place et il lisait la petite brochure qui relatait le parcours de ce passionné de musique en remarquant une fois de plus que, là où il y a une volonté, là il y a un chemin, lorsqu'il sentit une main sur son épaule.

C'était Nathalie, essoufflée, qui se penchait vers lui.

- Je t'ai aperçu par hasard. Alors j'ai volé cinq minutes pour venir te dire bonjour. Comment ça va ?

- Très bien. Quelle heureuse surprise !

Elle s'était accroupie sur le gradin supérieur pour lui parler.

- Mais tu es mal placé. Tu n'as pas pu trouver un fauteuil convenable ?

- Au diable ton fauteuil ! Ici j'ai une place merveilleuse. Je suis au premier rang. Je domine. Quand l'orchestre jouera, je me mettrai à genoux, les bras sur le bord. Tu ne trouves pas qu'écouter la musique à genoux, c'est superbe ?

- Pourquoi pas ? Ecouter Mozart et Beethoven à genoux, tu parles si ça fait romantique !

- C'est vrai. Toi, comment vas-tu ? En forme ?

- Oh, si tu savais ! J'ai un trac fou. J'ai couru jusqu'ici pour me détendre.

- Je croyais que tu l'avais fait pour moi.

- Crétin ! Allez, au revoir.

Elle s'est enfuie, le laissant émerveillé de cette apparition inattendue.

Les gens ont regagné leurs places. Parmi eux beaucoup de jeunes. Les musiciens finissent d'accorder leurs instruments. Tout comme leur chef, ils sont en tenue de ville. Les femmes se sont visiblement entendues pour porter des couleurs assorties. Deux filles ont même adopté des jupes courtes. Il en résulte un spectacle d'aisance et de gaieté. Quel changement avec les ridicules queues-de-pie et les longs fracs noirs dont beaucoup de chefs mettent leur point d'honneur à endeuiller leur orchestre ! Les lumières s'éteignent. La salle se tait. Quelques toux.

Entre tout à coup Jean Forêne tenant Nathalie par la main.

Applaudissements.

- Nathalie Héry-Niprowska.

Michel regarde le programme, celui du deuxième anniversaire de la fondation de l'orchestre, ce qui explique la présence de la presse et des photo-graphes. La soliste y est bien désignée par ce nom alors que ses amis ne l'utilisent jamais, par commodité sans doute. Il lui découvre une certaine noblesse, bien dans la tradition franco-polonaise, ce qu'avait certainement ressenti un homme de talent comme Jean Forêne. Nathalie avait dû tenir aussi à conserver le nom de cette mère musicienne qu'elle avait à peine connue. C'était heureux pour lui, Michel, car Héry sonnait un peu trop comme Erick et il ne pouvait s'empêcher de regretter cette consonance qui lui rappelait inopportunément les informations dont il était porteur et qu'elle ne connaissait pas encore, informations lourdes d'inconnues.

D'un revers de main, il écarta ces pensées car Nathalie était debout devant l'orchestre dans une robe bleue alors qu'un moment auparavant elle était venue vers lui en jeans. Une fois de plus elle révélait son goût pour le bleu et Michel comprenait mieux pourquoi elle avait découvert avec une telle extase le bleu des altitudes.

- Elle est drôlement chouette, cette fille.

C'était venu de derrière et il s'étonnait de constater que celle qui apparaissait sur la scène n'avait pas été remarquée lorsqu'elle était près de lui à peine un quart d'heure plus tôt.

- Je me l'enverrais bien.

Son sang ne fit qu'un tour. Il se leva.

- Qui est-ce qui a dit ça ?

- Moi.

C'était un barbu qu'il voyait mal mais assez pour lui empoigner le col à l'étrangler. Mouvements de protestations des voisins. Michel se rendit compte qu'il risquait de perturber le concert. Il se rassit.

- T'as pas vu ? Elle est venue ici vers lui tout à l'heure.

- Qu'est-ce que j'en savais ?

- Chut !...

Après tout il aurait pu employer une expression plus grossière et finalement à sa manière...

Nathalie était debout sans aucune partition devant elle. L'orchestre se répartissait en demi-cercle en gradins, façon Jean Forêne. Ainsi laissait-il le plus grand champ de vision possible au public. Une série de flashes frappait Nathalie et le chef lui-même. Elle souriait mais il ne doit pas faire bon subir un pareil agacement avant de se lancer dans une interprétation aussi importante.

Dans la pénombre, Michel s'est avancé puis agenouillé contre la balustrade, les coudes appuyés sur le velours rouge, le menton sur les mains. A vrai dire, c'est lui qui avait le trac, pas Nathalie. Mais il voulait bien prendre ce fardeau à sa charge pour qu'elle n'ait pas à le porter.

Les photographes se sont retirés. Le chef d'orchestre a levé les bras. La salle de nouveau s'est tue. L'orchestre est attentif. Le violon au menton mais l'archet baissé car elle ne commence pas immédiatement, Nathalie semble distraite. Elle laisse errer au loin son regard. Un instant ce regard semble se diriger vers lui mais d'après le peu de théâtre qu'il a fait il sait qu'au-delà des feux qui vous éclairent se situe un vaste espace obscur où se cache l'auditoire.

La statue du chef d'orchestre s'anime soudain. Les quatre coups de timbale qui introduisent ce concerto s'élancent dans l'espace, presque lointains, et sur le cinquième aussitôt l'ensemble des instruments développe cette musique ample et douce où un premier thème est proposé, puis orné, puis un second de même couleur plusieurs fois repris, puis un troisième dans la même ligne sentimentale que les autres mais qui ne s'attardera pas, lente préparation aux premiers coups d'archet qui monteront comme un rayon de soleil.

Michel est vraiment angoissé au point qu'il lui semble qu'aucun son ne pourra jamais sortir du violon de Nathalie. Il la regarde. Elle paraît incroyablement calme. Lui ne se rappelle pas avoir eu dans les situations les plus scabreuses ou devant un public intimidant un trac aussi fou. Et pourtant, inexorablement, l'orchestre avance.

Quand, à l'aube, en montagne, poussé par le vent du Sud, un vaste ciel de petits nuages gris avance, on se demande parfois si ces petits nuages ne vont pas grossir et finir par former une voûte sombre d'où ne filtrera qu'une clarté blafarde. Alors on reprendra les sacs pour redescendre dans la vallée sous la pluie en regrettant la course manquée. Mais non. Par-dessus le tapis mouvant des petits nuages le ciel lentement s'éclaire, prend peu à peu son bleu profond des jours de grand beau. On sent qu'il faudra bien que le soleil finisse par surgir à l'est derrière la ligne brisée des montagnes sombres. Il faudra bien que les nuages s'écartent. Il faudra bien que le premier rayon monte, triomphant, éteindre la dernière étoile pour descendre ensuite illuminer les neiges de leurs roses.

Voici l'archet en position. Dans un mouvement descendant les flûtes et hautbois puis les cordes s'effacent et c'est alors que le violon de Nathalie, partant du grave, s'envole en une sonorité très pure vers les nuages élevés que le soleil vient d'atteindre. Les autres instruments se taisent un instant pour l'écouter puis ils l'accompagnent, d'abord doucement puis avec conviction.

Dans la poitrine de Michel le trac a disparu. Le chant de Nathalie est d'une pureté extraordinaire. Une émotion paisible lui monte à la gorge. A genoux, le menton sur les bras, il ne peut détacher les yeux de cette fille jouant très sobrement, sans aucun de ces mouvements que bien des solistes destinent à la galerie. Elle joue intérieurement, fermant parfois les paupières comme si elle écoutait jouer Beethoven lui-même, mais le plus souvent attentive aux impulsions du chef d'orchestre qui les adresse surtout aux musiciens pour qu'ils accompagnent fidèlement cette incomparable soliste qui vit vraiment ce qu'elle joue.

Michel ne pense plus aux difficultés de l'œuvre. Il se laisse entraîner par Nathalie qui répand dans cette salle l'âme de Beethoven.

Ce concerto, il le connaissait. Il l'aimait déjà beaucoup. La musique de cet homme parmi les plus grands du monde est celle qui correspondait le mieux à sa sensibilité profonde. Mais dans l'ambiance où il vivait avec Nathalie, voilà que ce concerto prenait soudain une importance unique comme s'il était non plus seulement de Beethoven mais aussi d'eux-mêmes, ou plutôt comme si Beethoven l'avait composé uniquement pour qu'au cours du siècle suivant vienne une Nathalie qui en ferait goûter la saveur à son ami de prédilection.

Pour traduire une si belle musique, il n'y avait pour Michel d'image plus valable que celle de la montagne vers laquelle ses yeux intérieurs s'étaient levés.

La première qui lui apparut progressivement fut, vue du Pic de Neige Cordier, la Barre des Ecrins dans toute sa magnificence. Au fur et à mesure que se déroulait le premier mouvement, son regard se promenait sur la vaste étendue en pente douce du Glacier Blanc puis montait vers les séracs de ses pentes supérieures. Selon les modulations de la partition, il parcourait les crêtes qui depuis l'arête de Roche-Faurio tombent vers le col des Ecrins, grimpent à l'assaut des Clochetons et du Pic de Bonnepierre, poursuivent par une pente de neige jusqu'au Dôme, maintenant en plein soleil, redescendent vers la brèche Lory et, vues en oblique, remontent rapidement vers le sommet pour s'envoler jusqu'aux nuages, ces nuages lumineux et légers qui, venant du Sud, avancent comme avance l'ensemble de l'orchestre.

Un moment plus tard, ses yeux allaient de nouveau se poser sur le Glacier Blanc, planer sur le Pelvoux, survoler la succession des cimes jusqu'aux Ailefroïdes, caressant au passage la pointe des Sagnes, pour s'arrêter un instant sur la Barre Noire et remonter par l'arête est d'un jet vers le sommet. L'ensemble de cette magnifique montagne ramenait sans cesse vers ce quatre mille, vers cette petite croix invisible depuis Neige Cordier mais qu'il voyait intérieurement. Oui, cette fille incomparable qui jouait en bas devant une salle recueillie, cette fille, quoi qu'il arrive, il fallait qu'il la mène là-haut. Il avait tellement envie de l'y conduire. Ils en avaient parlé avec un tel désir que, sans y être encore montés, ils avaient fait de la Barre des Ecrins une montagne à eux.

La fin du premier mouvement ramena Michel dans la salle. Il remarqua tout à coup qu'il avait tellement été pris par le jeu de Nathalie qu'il en avait oublié son habituel agacement au moment de la cadence, cette partie du concerto où l'orchestre se tait pour laisser le soliste s'exprimer en toute liberté et qui ne sert bien souvent à celui-ci qu'à faire étalage de sa virtuosité. Il se livre alors devant la galerie à toutes sortes de jongleries, de contorsions, de raclages d'une extrême technicité, stupéfiante parfois, mais l'œuvre en est perdue de vue et le charme est rompu. Or Nathalie a si bien joué seule, les yeux fermés, avec tendresse et modestie, en reprenant les thèmes à sa façon, comme si elle les évoquait dans une rêverie solitaire, que la vision de Michel n'avait pas cessé de planer sur ses montagnes aimées. Son admiration fut telle qu'il se demanda sincèrement pourquoi elle ne figurerait pas un jour parmi les grands interprètes de notre époque.

Comme toujours le public profita de cette pause pour tousser, froisser du papier, se moucher. Instant de détente aussi sur le podium où une fille apporta une partition à Nathalie qui en tourna les pages, s'arrêta sur un point précis puis la renvoya. Sans doute dans le dernier mouvement où le thème revient sans cesse et risque de faire prendre une regrettable bifurcation déroutant un moment l'orchestre. Cela leur était arrivé un jour à Gand, mais peu de gens s'en étaient aperçus.

Maintenant Michel attendait le larghetto en toute sérénité en se promettant bien de n'en pas perdre une note.

Dès les premiers accords il fut pris par sa tendresse et il se laissait porter par l'impression de sérénité qu'il dégage. Mais bientôt le violon vint dominer l'orchestre et par des envolées pensives il se mit à monter vers les plus hauts sommets du rêve. Tranquille, Nathalie jouait avec des gestes modérés, fermant les yeux de temps à autre, comme si la salle n'existait pas.

Michel l'a écoutée un moment puis son regard intérieur a cherché un spectacle de montagne que ce larghetto lui évoquait mais dont il ne retrouvait pas le souvenir. Il en est ainsi de certains sentiments dont on se rappelle la force mais pas l'objet.

Tout à coup s'éclaira devant lui un paysage précis ou plutôt un de ces instants de montagne qui se rappellent à vous d'abord par le sentiment d'esthétique intense qu'ils vous ont inspiré avant que votre mémoire retrouve leur image.

C'était à l'automne de l'année précédente. Il était seul, assis sur la porte du petit refuge de la Charpoua, se reposant d'une montée rapide depuis la Mer de Glace, et il contemplait le soleil couchant entre les Aiguilles de Chamonix et le contrefort des Flammes de Pierre. Le temps était superbe, un de ces temps d'arrière saison que beaucoup d'alpinistes ignorent parce qu'ils ont déjà déserté la montagne. Les parois des Drus à sa droite pardessus le glacier tourmenté aux gigantesque crevasses, celles toutes proches de la Chaîne Ecclésiastique à sa gauche, prenaient sous la lumière du soir une teinte ocrée. La musique du concerto tombait des cimes pointées vers le ciel et se répandait dans l'immense vallée blanche qui s'ouvrait sous ses pieds, depuis la courbe de la Mer de Glace jusqu'à la Tour Ronde et l'Aiguille Blanche de Peuterey paraissant toutes deux de même hauteur, jusqu'au Mont Blanc dont le profil, brillant au soleil, montait en pente douce depuis le Mont Blanc de Courmayeur vers le sommet lui-même et redescendait vers les Bosses pour buter finalement contre le contrefort sombre de la masse du Plan.

Ces lieux sont d'une beauté fantastique mais dans la lumière du soir, enchantés par cette musique pleine de tendresse, ils se faisaient accueillants. Pendant tout le larghetto cette vision lui revenait sans cesse avec cette nostalgie qu'il avait éprouvée alors mais dont il ne comprenait le sens qu'aujourd'hui. Ce soir là, confusément, par une divination vaporeuse, il attendait qu'un être comme Nathalie vint s'asseoir à ses côtés. Il la voyait en short, comme à l'Île d'Or, tenue pratique pour la chaude montée depuis la Mer de Glace, goûtant près de lui l'air du soir sur le seuil de ce petit refuge en bois, les pieds sur l'amoncellement de dalles que les constructeurs avaient dû ériger pour parvenir à la hauteur de la porte. Il savait qu'il faisait un rêve mais ce rêve pouvait devenir réalité car, subitement, il comprenait qu'il fallait qu'il l'amène aussi dans ces lieux uniques un jour d'arrière-saison où il serait sûr de se trouver seul avec elle. Elle avait aimé le coucher du soleil au refuge du Goûter. Les couchers de soleil depuis le refuge de la Charpoua sont plus beaux encore car ils se déploient dans un cadre de montagne exceptionnel.

Ses genoux commençaient à lui faire mal et il changeait de position sans cesser d'écouter. Finalement il se rassit sur le strapontin pour que rien ne vienne troubler sa rêverie.

Oui, ce jour-là, il était seul et il était resté longtemps à regarder le soleil se coucher derrière les nuages. Les deux arêtes des Bosses et du Mont Blanc du Tacul s'illuminaient de rose. Des rayons obliques passaient entre les échanerures des aiguilles de Chamonix, noires d'ombre, et dans les lointains de plus en plus brumeux le disque orangé s'enfonçait à vue d'œil en devenant ovale.

Mais, rappelé par l'orchestre aux réalités terrestres alors qu'il atteignait les plus hautes altitudes, le violon se lançait soudain dans un magistral piqué pour un atterrissage joyeux. Ainsi finissait le larghetto pour enchaîner immédiatement sur le rythme ternaire du rondo. Ce brusque changement qu'il connaissait bien le fit décrocher de la montagne pour atterrir lui aussi dans la salle où, par un renversement des valeurs, il rejetait toute rêverie. Il voulait rester avec Nathalie laquelle de son côté semblait avoir quitté son recueillement pour exprimer par la répétition du thème enjoué cette sorte de gaieté sereine qu'on ressent au retour d'une course réussie.

Après une envolée superbe du violon, deux accords très brefs, comme si Beethoven n'avait pas voulu ajouter une note de plus à ce qu'il jugeait parfait.

Toute la salle se leva, applaudit, Michel estimant valoir bien à lui seul une douzaine d'auditeurs. Jean Forêne saluait, tenant par la main une Nathalie qui souriait et s'inclinait avec sagesse. L'orchestre était maintenant détendu. Deux de ses membres s'étaient même mis à chahuter.

Michel n'attendit pas la fin des rappels. Il n'avait rien de plus pressé que de partir au plus vite car il n'aurait pu voir Nathalie, accaparée d'abord par les félicitations et les éloges. Il se faufila comme il put à travers une foule nonchalante et cinq minutes plus tard il marchait à grands pas dans une allée de platanes pour conserver en lui le plus longtemps possible, malgré le bruit des voitures, les harmonies qui chantaient encore à ses oreilles.

*Bonsoir Michel*

*Merci pour le petit mot gentil que tu as glissé dans ma boîte. Je regrettais que nous n'ayons pas pu nous voir après le concert. Cette jolie surprise venant après un succès que je n'espérais pas a fini de me combler.*

*Je le dois un peu à toi. Ce concert, on le préparait depuis longtemps et, quand Erick m'a quittée, je me demandais comment j'allais le vivre sans lui. Mais toi, tu es venu et, même si j'ai ressenti son absence, à toi seul tu animais la salle. J'ai joué pour toi, pour tout le monde, aussi bien sûr pour mon père évidemment (il était heureux, il fallait le voir après !), mais j'ai joué pour toi et c'est grâce à toi que j'ai fait si peu de fausses notes.*

*On se verra donc vendredi. Je t'attends avec une impatience de gosse. Téléphone-moi pour que j'aie t'attendre à Orly si c'est par avion que tu nous arrives. Si c'est par le train, on se donnera rendez-vous où tu voudras et tu m'emmèneras dîner.*

*Je t'embrasse avec tendresse."*

*Nat*

"J'ai joué pour toi." Michel n'en espérait pas tant et cette petite lettre écrite à la hâte le comblait lui aussi. Une flèche attira son attention sur un renvoi en marge : "*C'est OK pour ton PS*". Il sauta de joie. Le miracle se poursuivait. A la fin de son petit mot, sous le coup d'une inspiration, en P.S., il avait en effet ajouté : "*La Traversée de la Meije, ça te dirait ?*"

Un coup d'œil par la fenêtre sur la chaîne de Belledonne. Le ciel y mettait aussi de la bonne volonté. Jamais on n'avait connu un été aussi beau. A son tour il aurait pu se dire totalement comblé si ne s'était pas de nouveau posé dans cette simple petite lettre, pourtant si touchante, le problème d'Erick. Nathalie aurait pu ne pas parler de lui. Mais ne pas parler de quelqu'un ne signifie pas qu'on ne pense pas à lui. Elle ne s'en cachait pas : Erick lui avait manqué.

Le moment était venu de lui apprendre ce qu'ils avaient pu recueillir comme renseignements. Le moment était venu de lui faire juger elle-même l'homme qui se cachait sous le musicien. Demain il prendrait l'avion. Demain il serait de nouveau près d'elle. Demain elle saurait.

- Monsieur, j'ai mis sur votre bureau les déclarations de T.V.A. à signer et votre billet d'avion.
- Merci, Maryse.

Il savait que Maryse se posait des questions mais il ne lui dirait rien tant qu'il ne saurait pas à quoi s'en tenir sur la réaction de Nathalie. Les heures de travail passèrent assez vite mais le soir lui parut long. Au matin il se rendit à son bureau de bonne heure, expédia en vitesse son travail de la matinée avec une Maryse qui sentait son impatience et il récupéra son calme seulement quand l'avion décolla. Une heure plus tard il retrouvait Nathalie dans le hall de l'aéroport, toute souriante dans son imperméable car il pleuvait.

- J'ai pris la voiture de mon père. A moi de te conduire aujourd'hui.
- Alors il faut que j'attache vite la ceinture avant le choc.

Il ne doutait pas qu'elle conduise bien et de fait il n'eut jamais, pendant tout le trajet, le réflexe de freiner. Elle le mena à Neuilly et l'attendit patiemment en l'échant les vitrines tandis qu'il traitait en hâte l'affaire fiscale pour laquelle il avait demandé une consultation.

- Ouf ! C'est réglé. Quel métier ! Maintenant on est libre.

- Enfin ! On va ramener la voiture au garage et à toi de faire le guide.

Le guide l'a conduite à la rôtisserie du Prieuré en pleine rue Jacob. Il y avait là une cave voûtée de belles pierres apparentes qu'un de ses clients lui avait fait découvrir et qu'il considérait mieux convenir à des rencontres amicales ou sentimentales qu'à des dîners d'affaires. La petite table qu'il avait retenue dans un coin leur permettait de manger côte à côte sous la lumière d'un chandelier à cinq bougies. Ils s'isolaient ainsi des couples et des groupes un peu trop serrés les uns contre les autres à son goût. L'ambiance était joyeuse, l'animation réussie. Johanna, la chanteuse aux cheveux d'or, fit reprendre par tous la jolie chanson "Auprès de ma blonde" à laquelle Nathalie offrit sa voix claire. Michel se contentait d'écouter sans plus, ce qu'elle ne pouvait admettre.

- On est ensemble ou pas ?

- Alors tant pis pour toi !

L'argument était en effet irrésistible et Michel y alla bon train. Ils filèrent ensuite se fourrer dans une boîte du Quartier Latin, le Tunnel Bleu, que cette fois connaissait Nathalie pour y être venue à plusieurs reprises avec sa bande.

Ambiance très jeune. Michel la fit danser sans complexe puis il l'attira dans une niche où le bruit était plus supportable. Là, ils purent, comme d'autres couples, passer une heure agréable où les mots étaient rares, où tout n'était que gestes tendres, sourires, regards lumineux, érotisme très vif et très pur.

- Tu viens dormir avec moi à mon hôtel ?

A cette proposition timide glissée dans le creux de l'oreille, il s'attendait à se voir opposer une objection, celle de devoir rentrer à cause de son père. Il tenait en réserve une autre solution mais Nathalie sourit en baissant la tête.

- J'ai dit à papa que je sortais avec toi et ne rentrerais que demain.

- Et il n'a rien dit ?

- Papa est intelligent.

- Je crois, oui.

- Il m'aime beaucoup et il t'apprécie.

Dans la belle chambre de cet hôtel confortable, Michel était assis sur un lit pendant que dans la salle de bains Nathalie faisait sa toilette.

- Nathalie, il faut que je te dise quelque chose. C'est important.

- Maintenant ?

- Oui. Maintenant.

Etonnée, elle vint s'asseoir à côté de lui, en peignoir, les cheveux défaits. Michel lui passa le bras autour de la taille. Seule, la petite lampe de chevet éclairait doucement.

- Grâce à Bernard et à Lucien, j'ai pu avoir des nouvelles d'Erick.

Son visage exprima la stupéfaction, les yeux soudain immobiles. Elle passa un instant à réaliser l'importance de cette nouvelle. Puis, tout à coup, elle regarda Michel d'un air grave.

- C'est beau ce que tu as fait là.

Michel, qui venait de se lancer à l'aveuglette, respirait. Le père ne s'était pas trompé. Nathalie ne lui demandait pas de quel droit il avait entrepris cette démarche. Nathalie ne lui reprochait rien. Nathalie l'approuvait. Nathalie accueillait son initiative avec gratitude.

Alors il lui raconta combien son histoire avec Erick le tourmentait pour elle, comment cette idée lui était venue, le complot avec Bernard et Lucien, la consultation de son père. Loin de se sentir vexée que tout le monde se soit occupé de son problème à son insu, comme le lui aurait inspiré une susceptibilité d'un niveau inférieur, elle se montrait visiblement émue et reconnaissante de la chaîne d'amitié dont on l'entourait.

- Voilà les quelques renseignements qu'on a pu obtenir. Lis cette lettre. Tu en sauras autant que nous.

Elle lisait, lentement, penchée vers la clarté de la petite lampe. On entendait les voitures circuler dans la rue.

- Oh, Michel ! Je savais bien qu'Erick n'était pas un salaud.

Il s'attendait à cette réaction. Il ne répondit pas. Elle se rapprocha de lui, la lettre à la main.

- Tu n'es pas de mon avis ?

- Je ne sais qu'en penser. Cette lettre... je suis en plein brouillard.

- J'admets, mais tout de même... Oh, ça m'éclaire... Erick, je le comprends mieux maintenant, Erick est un grand timide et son père pèse trop sur lui. Il n'a pas osé. Il a eu honte.

Michel se taisait, quelque peu excédé d'une pareille indulgence. Elle reprit :

- J'ai formulé bien des hypothèses. J'ai pensé à quelque événement de ce genre. Non, il ne savait pas que cette fille était enceinte. Je connais trop Erick. Il est loyal. Il était effondré. Il a pensé que le silence me ferait moins de mal. C'est là sa seule erreur.

Michel se taisait toujours, hésitant à exprimer sa réaction. Nathalie relisait la lettre, mot à mot. Une larme coulait sur sa joue.

- Michel, dis-moi ce que tu en penses. Aide-moi. Je me trompe peut-être.

Il ne pouvait plus se dérober.

- Je crois comme toi qu'il ne savait pas et c'est précisément parce qu'il n'avait rien à se reprocher qu'il aurait dû te le dire franchement s'il avait eu confiance en toi.

- Non, il ne l'a pas fait parce qu'il savait que cela me ferait souffrir.

Il s'emporta en se levant d'un bond.

- Et le silence, non ? C'est pas une lâcheté qui fait encore plus de mal ?

La vivacité de sa répartie le surprit lui-même. Un malaise l'envahit comme un remords de ne s'être pas donné le temps de préparer Nathalie. Il se serait épargné cette réaction béate devant un garçon qui ne méritait pas une telle indulgence. En gros maladroit comme d'habitude, il avait calculé qu'après un bon dîner et une tournée quelque peu grisante dans une boîte, sa révélation passerait plus légère. Non. Elle était parfaitement lucide. Que n'avait-il attendu le lendemain pour lui parler ! Il venait peut-être de gâcher cette soirée.

Mais si Erick manquait de caractère, Nathalie savait s'affirmer.

- Tes raisons se justifient, Michel. Tu es sévère parce que toi, tu n'aurais pas agi ainsi. Erick est un garçon très sensible, trop même. Il a des prévenances d'une délicatesse exquise. Je le vois bien effondré, n'osant même pas m'écrire. Peut-être a-t-il voulu que je le méprise de garder le silence pour que je l'oublie plus vite et en souffre moins ?

- C'est ça ! Fais le sublime !

- Non, je le prends tel qu'il est.

Ils se turent. Michel regardait à travers les fentes de la persienne le clignotement d'une enseigne au néon. On entendit passer une voiture de pompiers. Nathalie relisait la lettre, mot à mot, comme si elle pouvait y découvrir un message secret. Il hésitait, voulant avant tout préserver l'intimité de cette soirée.

- Nathalie, je te demande pardon. C'est la première fois que nous ne sommes pas d'accord. Mais tu es mieux placée que moi pour juger Erick. Tu sais ce que j'en pense. Je crois à sa sincérité mais pas... à un caractère suffisamment élevé pour te dire carrément ce qu'il en était. Il avait failli dire : mais pas à un amour suffisant pour faire du rentre-dedans. Il poursuivit sur sa lancée.

- Toi, tu approuves son silence comme une conséquence de sa délicatesse. Donc le télégramme de rupture n'était pas de lui. Il n'a fait qu'obéir.

- C'est sûr.

Il pensait que si Erick avait vraiment aimé Nathalie, il aurait franchi tous les obstacles et ces obstacles-là étaient précisément de ceux qu'un amour renverse. Mais il ne voulait rien ajouter. Nathalie n'était tout de même pas stupide et elle finirait bien, au bout de quelques jours, par recon-



naître qu'il avait eu raison de traiter son silence de lâcheté, ce qui l'avait peut-être choquée mais qui après tout était la vérité. En attendant, sa seule préoccupation à lui était de sauver cette soirée.

- Nathalie, les choses s'éclaircissent mais elles ne sont certainement pas aussi simples qu'on le croit. Il est trop tôt pour porter un jugement. Il faut être prudent, très prudent. Tu vois, toi et moi, on se laissait déjà embarquer.

- Tu as raison. Là, nous sommes pleinement d'accord. Mais moi, je ne garderai pas le silence. Je vais écrire à Erick. Je lui dirai ce que je pense et je lui demanderai pourquoi il a agi ainsi. Après, nous y verrons plus clair.

Ainsi elle ne se dissociait pas de Michel. Elle le plaçait avec elle face à l'autre et cette perspective le rassurait, mais dans une certaine mesure seulement, car il craignait de voir Erick retrouver tout son attrait à ses yeux et même ressortir grandi de cette histoire puisqu'elle l'aimait toujours. En fille énergique et décidée elle allait tout éclaircir mais ce ne serait pas nécessairement à son désavantage à lui. Sagement il approuva.

- Pleinement d'accord avec toi. Si Erick n'a pas osé s'imposer, toi au moins tu sais débrouiller les choses.

- Tu ne m'en veux pas ?

- Non, grande bécasse. Et puis merde ! Ce soir, nous sommes ensemble. Voilà au moins une certitude tangible et il ne faut pas que demain ou plus tard nous nous trouvions idiots d'avoir gâché cette soirée.

- Ton carpe diem alors.

- La nuit, ça se dit "carpe noctem".

- Attends. Ici, en entrant, je voulais t'offrir quelque chose.

Elle alla chercher dans son sac une sorte d'enveloppe épaisse.

- Je ne sais pas trop ce que ça vaut. Mais toi, carpe ce truc-là.

Il attrapa le truc au vol, l'ouvrit.

- Une cassette ? C'est l'enregistrement du concerto ?

- Oui. Il paraît que techniquement c'est parfait. Mais moi je ne peux pas l'écouter. Je sais trop où j'ai fait des fausses notes et de les voir arriver...

- Comme cadeau, c'est une surprise. Merci, Nathalie. Tu peux croire qu'elle va passer souvent, la cassette. Quant aux fausses notes, avec moi pas de souci à te faire... Oh, formidable !

Cette soirée aux rebondissements imprévus prenait pour tous les deux une valeur singulière et leurs sentiments étaient trop exaltés pour qu'ils ne se jettent pas sur le lit en ne pensant qu'à eux seuls.

- Allo, ici Mollaret. Ah, c'est toi, Bernard ?

- Oui. Comment vas-tu, vieux ? On ne t'a pas vu l'autre jour au concert de Nathalie. C'était drôlement chouette !

- J'y étais.

- Comment ? Espèce de salaud ! Tu n'aurais pas pu venir avec nous ? Où tu étais ?

- Au premier balcon.

- Nous, on était en bas. Ça fait rien. Tu es pas chic.

- J'étais arrivé en retard, juste avant l'entracte.

- Oui oui, tu voulais être seul. Allez, on pardonne tout aux amoureux.

- Amoureux, je ne sais pas. En tous cas elle m'a vivement impressionné.

- Ça se comprend. Elle savait que tu étais là ?

- Oui, elle m'a vu. Elle est même venue vers moi, oh à peine une minute, juste avant. Mais après, non. Je lui ai mis tout de même un petit mot dans sa boîte avant de quitter Paris.

- Pour l'engueuler d'avoir si mal joué ?

- Exactement. A propos, depuis, je l'ai revue.

- Déjà ? Tu ne perds pas de temps. Où ça ?
- Mais à Paris, hier.
- Et comme on n'était pas là, tu l'as fait exprès.
- Tout à fait. Mais ce que je voulais te dire : au sujet d'Erick, je lui ai montré la lettre.
- Et alors ?
- Elle lui trouve toutes les excuses.
- Mince ! Elle est folle ? Et toi, qu'est-ce que tu en dis ?
- Devine.
- Oui, qu'elle en est encore amoureuse. Mais rassure-toi, je la connais, Nathalie, elle saura réagir.
- Que oui ! Elle a immédiatement décidé de lui écrire pour lui faire savoir ce qu'elle pense.
- Tu vois ? Si elle avait voulu te lâcher, elle ne t'en aurait pas parlé.
- C'est l'impression que j'ai.
- Très bien. Donc elle veut éclaircir tout ça. C'est bon pour toi.
- Oh, elle n'a pas mis cinq minutes pour prendre sa décision.
- Ça, c'est Nathalie. Allez, ne t'en fais pas ! Ça a marché avec elle ?
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Je suis indiscret, d'accord. Mais c'est pour savoir dans quelle mesure elle tient encore à toi. Ne réponds pas. C'est oui.
- Merde !
- Te fâche pas. Au contraire, c'est bon signe. Si je la vois...
- Hep, surtout, ne lui parle de rien. Laisse-la virer sa cuti toute seule. D'accord ?
- Oui, mais si elle m'en parle ?...
- Comme tu voudras. Mais ne va surtout pas sembler intervenir pour moi. Ça me vexerait.
- Promis, compte sur moi. Une idée : tu devrais de nouveau repartir au plus vite en montagne avec elle.
- C'est prévu.
- Déjà ? Veinard ! Et tu vas l'emmener où ? Aux Ecrins ?
- A la traversée de la Meije.
- Rien que ça ! Il est vrai qu'elle a de la classe partout, même en montagne. Mais si jamais tu nous l'abîmes, tu vas en prendre pour ton grade.
- Et si elle m'abîme ?
- Toi, on s'en fout.
- Allez, bonne journée, j'ai du boulot.
- Alors tchao !

Maryse n'avait pas donné tout le courrier à son patron ce matin-là. Il devait passer des heures avec son conseil fiscal et un inspecteur à étudier un de ces redressements que beaucoup de fonctionnaires des Contributions vous infligent parce que dans leur esprit vous êtes nécessairement vicieux. Rien n'irritait plus Michel que ces procédés sournois pour vous tirer le plus d'argent possible. Or il ne fraudait pas. Il choisissait les moyens réguliers que la loi accorde aux chefs d'entreprises pour économiser les sorties fiscales, ce qui n'est autre qu'une bonne gestion. Mais il ne soustrayait pas d'argent par-dessous la table. Il ne pratiquait pas deux comptabilités. Malgré cela le genre d'inspecteur auquel il avait affaire se comportait en retard, utilisant les détours d'une loi fiscale de bric et de broc, ouverte aux interprétations les plus tendancieuses, pour vous retirer un argent que selon eux vous volez à l'État.

- Pourquoi vous ne m'avez pas donné cette lettre avec les autres ?

Maryse s'attendait à cette question. Mais il eut vite compris en voyant l'écriture sur l'enveloppe. Habilement Maryse venait de ménager aussi bien Michel que Nathalie dont la lettre serait tombée

à un bien mauvais moment. Michel lui lança un sourire qui était un merci et il profita d'un trajet en voiture pour s'arrêter un moment sur le bas côté de la route et décacheter l'enveloppe.

Pour la première fois une lettre de Nathalie l'inquiétait car, s'il ne doutait pas de sa confiance, il la sentait sous l'emprise de forces qu'elle ne pouvait peut-être pas maîtriser.

*Bonsoir Michel*

*C'est fait. J'ai écrit à Erick. Je pouvais le faire sans perdre la face grâce à toi qui m'a ouvert la porte. Comme ce n'était pas moi qui avais demandé cette démarche, une lettre de ma part à Erick n'avait plus rien d'humiliant.*

*Votre initiative, je la lui ai pleinement racontée pour qu'il ne croie pas que je vous l'aie demandée, ni même suggérée.*

*Je me suis montrée très franche avec lui. Il connaît dans ses grandes lignes la peine que j'ai eue. Il connaît mieux la réaction de mon père et celle de mes camarades. Il connaît l'existence de Michel et cette phénoménale découverte de la montagne que je lui dois. Ma lettre ne lui cachait rien de ce que nous étions l'un pour l'autre.*

*Je lui ai dit que nous avons appris l'histoire de Serena, que je ne lui en voulais pas, que je l'admettais, même si j'aurais pu m'attendre à une autre attitude de quelqu'un disant m'aimer. Je lui ai même cité ton poème définissant l'amour. Quand il aura lu tout cela, il ne sera pas très fier.*

*Ne pense pas cependant que je me sois montrée dure. Je n'avais pas le cœur à lui faire des reproches. Il sait tout de même que sans toi je me serais laissée couler.*

*Nous verrons bien sa réaction car je ne pense pas qu'il laisse ma lettre sans réponse. J'ai tout fait pour que cette réponse ne soit pas humiliante pour lui.*

*Mais, quelle qu'elle soit, je ne veux pas la juger sans toi. J'aime encore Erick comme tu l'as si bien compris au soir du Peigne. Mais Michel a pris en moi une place que rien ne pourra plus lui enlever. C'est pourquoi tout ce qui se passera du côté d'Erick, tu le sauras. Je ne ferai rien sans toi.*

*Merci, merci, Michel. Je me raccroche à toi car je suis encordée avec toi et je ne veux pas couper la corde.*

*Je t'embrasse, mon Michel si solide. Heureusement que tu es là.*

*Nath*

*P.S.- Moi aussi je suis d'accord pour la traversée de la Meije le plus tôt possible. Décide.*

Encore au volant de sa voiture, Michel essayait de remettre ses idées en ordre. Dans sa simplicité, cette lettre avait quelque chose d'étrange, presque d'irréel. Nathalie s'y montrait d'une grande fermeté, d'une totale franchise. Elle aimait encore Erick mais, à la fin, elle laissait transparaître son attachement pour lui, Michel. Mieux, elle lui lançait une sorte d'appel à l'aide car elle se sentait vulnérable, écartelée entre deux amours devant lesquels elle ne voulait pas se voiler la face : l'un qui montait, l'autre qui ne voulait pas mourir.

Michel se passa les mains sur le visage. C'était peut-être lui qui avait le plus besoin d'aide et il ne pouvait rien faire. "Je me raccroche à toi car je suis encordée avec toi et je ne veux pas couper la corde". Il répéta plusieurs fois cette image magnifique. Elle le rassurait. Oui, Nathalie allait au-devant de difficultés obscures, au-devant d'un danger qu'elle ne pouvait mesurer, de déchirements peut-être, comme en témoignait sa réaction au soir du Peigne. Mais elle comptait sur lui. " Mon Michel si solide "... L'était-il tellement ?... " Heureusement que tu es là ". Le post-scriptum l'aurait fait bondir de joie comme la première fois, mais devant les menaces que laissait transparaître cette lettre il en paraissait terni, mélancoliquement terni.

En relisant ces deux pages une fois de plus, il remarqua que Nathalie avait construit sa lettre en hauteur, sans s'en rendre compte. A la base au départ, ferme et presque sèche, puis indulgente

pour Erick, puis flatteuse pour lui, Michel, puis confiante, puis l'appelant discrètement à l'aide, puis pleine de tendresse : " Je t'embrasse, mon Michel si solide." Mon Michel... c'était la première fois qu'elle employait cette expression. Il y avait là une notion d'appartenance. La corde... Comme l'image était bienvenue !... Elle ne voulait pas la couper, cette corde. " Heureusement que tu es là "... Aimer, c'est être là... Toujours.

- Oui, Nathalie, je suis là.

Il venait de les prononcer tout haut ces trois petits mots : je suis là, ces trois petits mots qui évoquaient d'assez près ces trois autres petits mots lumineux comme le soleil, solides comme le roc, quand ils sont vrais "Je t'aime". Et elle terminait sur une promesse, la Meije, un sommet prestigieux. Toute cette lettre était une montée vers un sommet.

Ainsi allait la pensée de Michel pendant qu'il retournait à son bureau. Il sortait d'une inquiétude sourde qui l'avait étreint à la première lecture. Depuis une quinzaine de jours les événements se précipitaient. Il n'aimait pas en affaires se voir devancer par les événements. C'est toujours à votre détriment. En ce moment se jouait une partie autrement plus importante que celle d'un chantier, une partie qui engageait profondément une vie, deux vies, peut-être même trois... Il ne faut pas se laisser devancer par les événements. Erick mettrait probablement une semaine pour répondre. Un être peu courageux comme lui allait sûrement hésiter, commencer une réponse, ne pas la trouver valable, la recommencer une fois, deux fois... Alors, vite, la Meije. Tout de suite. Il en trouverait bien le temps au milieu du coup de feu que connaissait le travail en ces semaines de reprise après la période des vacances.

Quand il rentra dans son bureau, Maryse lui passa le téléphone.

- C'est vous qu'on demande.

- On ne peut jamais être tranquille.

- Patron, Raoul a eu un accident. Son camion a basculé dans le Drac à trois kilomètres après Pont de Claix.

- Bon. Il ne manquait plus que ça !

- Le chargement est en l'air et le camion, il est foutu.

- Le camion est foutu d'accord. Mais, bon Dieu, le camion, c'est secondaire ! Lui, qu'est-ce qu'il a ?

- L'ambulance est là avec la police. Elle l'emmène à la clinique Sainte Marie. Il a un bras cassé.

- Un bras cassé. Pas plus ? Sûr ?... Dites-leur que j'arrive tout de suite. Après j'irai voir Raoul à la clinique.

Il reposa le récepteur en se retournant :

- Nathalie, Raoul s'est flanqué dans le Drac. Il a le bras cassé.

Il n'y avait pas de Nathalie. C'était Maryse.

- Je deviens dingue.

- Pas si grave que ça, Monsieur.

- Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

- Moi non plus.

Ils se mirent à rire de leur double quiproquo.

Maryse avait raison, l'accident n'était pas trop grave, même si le camion était perdu, un camion que l'assurance n'allait pas rembourser très cher, même s'il était increvable, car il était vieux. Cependant cet accident promettait des emmerdements dont il se serait bien passé. Après ceux de la matinée, voilà une journée qui pesait lourd. Il irait voir Raoul à la clinique. Il y tenait. Ensuite il prendrait sa voiture pour Marseille où l'attendait une promesse de chantier à la suite de celui de Saint Christophe.

- Maryse, Nathalie veut m'emmener faire la traversée de la Meije. Elle est pressée. Pouvez-vous m'arranger ça avec elle ? Je dois filer.

En train de pianoter sur la console devant son écran bourré de chiffres, Maryse leva vers lui un regard amusé.

- Avec plaisir, Monsieur.
- Merci. Heureusement que vous êtes là.

En souriant, il remarqua qu'il venait de prononcer de nouveau tout naturellement ces trois simples petits mots dont il avait découvert la valeur.

Le lendemain, Michel rentrait, ulcéré, d'une entrevue avec le Maire de Grenoble. Pendant un an il avait lutté pour acheter un terrain à un prix raisonnable, terrain sur lequel il devait faire construire un immeuble par une société fondée avec quelques collègues. Mais, maintenant que le contrat était signé, le Maire usait de son droit de préemption. Non pas que ce terrain soit utile à la commune. Non. Cet homme agissait par esprit sectaire. Pour lui, toute la corporation du bâtiment était capitaliste. Seule était valable la construction du secteur public ou, à la rigueur, semi-public. Michel constatait une fois de plus que les chefs d'entreprise sont les mal aimés et pourtant c'est grâce à eux que l'économie tourne, pas à des incapables, fussent-ils les plus grands économistes du monde.

Maryse revenait d'une course à Chambéry. Elle le trouva seul dans son bureau.

- Monsieur, j'ai eu Nathalie. Elle est d'accord pour la traversée de la Meije, mais pas ce samedi, le suivant.

- Avec ce beau temps bien installé, je crois que la course pourra encore se faire dans de bonnes conditions. Un Pré de madame Carle sous la pluie, ça suffit.

- Il y a autre chose. Erick doit revenir en France. Nathalie demande que vous la rappeliez.

Elle scrutait, debout, la réaction de Michel. Il resta figé un long instant.

- Comment vous, vous voyez cette nouvelle ?

Il semblait se raccrocher subitement à Maryse.

- Entre vous et lui, elle a eu le temps de faire la comparaison. Pour moi, c'est bon pour nous, pardon... pour vous.

Il eut à son adresse un sourire.

- Tu as raison.

C'était la première fois qu'il la tutoyait au bureau comme en réponse à ce "nous", lapsus qui révélait leur complicité, disons mieux, leur amitié. Tout était clair avec Maryse. Entre eux, ils se comprenaient à demi mots. Au début cette finesse de divination l'avait quelque peu importuné, comme une sorte d'indiscrétion, mais bien vite il l'avait appréciée et il lui avait rendu la pareille. Un matin il lui avait dit, après un simple coup d'œil :

- Alors, ça ne va pas avec Louis ? Il vous a quittée hier en vous laissant prendre votre repas toute seule.

- Comment le savez-vous ?

- Je n'en sais rien. Une intuition ...

Elle l'avait bien pris et, depuis, ils pouvaient au hasard des pauses se faire des confidences, chacun restant à sa place, sans aucune arrière-pensée, et Dieu sait combien une fille comme Maryse aurait pu en soulever.

- Quand vous aurez Nathalie, vous me la passerez. J'aimerais lui parler avant l'arrivée des associés de Drac-Romanche.

Ce ne fut pas long. Spot rouge. A travers le vitrage, Maryse fit un signe.

- Nathalie ? Maryse m'a dit que tu étais d'accord pour la Meije l'autre samedi. Tu as prévu de venir comment ?

- D'abord, bonjour, et, si ce n'est pas de trop, je t'embrasse.

- Pardonne-moi. Je t'embrasse bien sûr. Mais tu as compris.

- Oui, la nouvelle de l'arrivée d'Erick. Moi aussi, elle me tourmente.

- Comment cela s'est passé ?

- Il m'a appelé de Buenos Aires.
- Rien que ça !
- Oh, ça n'a pas été long. Il m'a dit qu'il avait reçu ma lettre, qu'il en était bouleversé, qu'il y avait du nouveau en ce sens que l'affaire de Serena était liquidée, qu'il venait à Paris, qu'il m'expliquerait, qu'il n'avait jamais cessé de m'aimer.
- Michel sentait les battements de son cœur s'accélérer.
- Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?
- Que je n'étais pas une crêpe qu'on retourne à volonté.
- Très bien. Tu vas néanmoins le recevoir ?
- Oui. Je ne vais tout de même pas me comporter comme lui.
- Bien sûr. Et qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?
- Rien. La conversation a été brève. D'après lui il ne pouvait m'en dire plus.
- Je t'avoue, Michel, que je n'en ai pas dormi de la nuit.
- Je comprends. Je suis moi-même en plein brouillard.
- Non, Michel, non. Il ne faut pas. Tu sais que je ne ferai rien sans toi. J'ai pris une décision.
- Déjà ?
- Oui. Je te demande de le rencontrer.
- Moi, rencontrer Erick ?
- Puisque je ne veux rien te cacher, le meilleur moyen est que tu rencontres Erick. Et dès son arrivée.
- Tu te rends compte de ce que tu me demandes ?
- J'ai bien accepté que tu viennes au Dramont.
- C'est vrai. Gentille Nathalie, tu es limpide comme une source. Me voilà bien embarrassé mais c'est d'accord. A propos, quand vient-il ?
- Pas le prochain mercredi mais l'autre.
- Après la Meije alors.
- Oui et cela me rassure.
- Moi aussi. Qu'en dit ton père ?
- Il ne veut pas le voir. Pourtant il me laisse libre. Il sait bien que le voir, ne pas le voir... Moi, je pense qu'il vaut mieux qu'on le voie.
- Ensemble ?
- Oui.
- Alors, là, Nathalie, je te demande de comprendre un homme. Je veux bien rencontrer Erick mais seul à seul, si tu me fais confiance...
- Oui, Michel, une confiance totale.
- Alors c'est d'accord ?
- Bien sûr.
- Merci. Le temps va me paraître long maintenant jusqu'à la Meije.
- A moi aussi. Tu me téléphoneras, n'est-ce pas ? Le soir, vers huit heures et demie. Les mardi, jeudi, vendredi et le week-end, je suis là.
- "Je suis là", c'est joli et si simple. Moi aussi, je suis là et quoi qu'il arrive je serai toujours là. Je t'embrasse... Et tu conserves ta sérénité. Promis ?
- J'essaie. Au revoir, Michel.
- Au revoir, gentille Nathalie.
- Il entra dans le bureau de Maryse et s'assit sur le rebord de la fenêtre.
- Maryse, j'ai besoin de toi. On se tutoie comme à l'Alpe d'Huez ?
- Je veux bien.

- J'ai l'impression que notre ciel s'obscurcit. Un ciel trop bleu comme en ce moment ne pouvait pas durer longtemps. Je le sentais. Pendant mes courses avec Nathalie, je me suis souvent dit, souvent répété : carpe diem. J'avais raison.

- Elle se le disait peut-être aussi.

- Et elle n'avait pas une Maryse à son côté.

Maryse sourit de cette marque d'estime. Il restait soucieux.

- Non, je n'aurais jamais agi comme Erick.

- Toi ? Jamais !

- Alors, Maryse, à ton avis, où est le Nord pour moi ?

Elle étira les bras et, renversant la tête en arrière, toujours souriante.

- Pas compliqué. Tu as deux proverbes latins pour t'indiquer le Nord : carpe diem, tu connais ?

- Oui, et l'autre proverbe latin ?

- Wait and see.

Ce sentier qui commence modestement près de la petite église de la Bérarde, combien en a-t-il vu de départs pour de grandes courses, celles qui mènent aux plus hauts sommets : le Râteau, la Meije, les Ecrins... comme celles qui empruntent les plus durs itinéraires ? Combien de départs pour de grandes premières. Combien de départs aussi dans la joie d'une vie qui s'éteindra quelque part, disloquée sur des rochers ensanglantés, pétrifiée par le gel au milieu de la tourmente ou foudroyée en pleine action par l'orage, ces départs qui sont peut-être une chance, ces départs qui ne connaîtront aucun retour.

Ce sentier, Nathalie et moi, nous le gravissons, chaud et poussiéreux, encombré de pierres et de rocs en place, comme l'ont gravi les Gaspard, les Boileau de Castelneau, les Duhamel, les Coolidge... mais aussi tant de purs amoureux de la montagne qui seront restés anonymes.

Pour moi, pour elle aussi sans doute, l'ambiance n'est plus celle de l'Aiguille de l'M, du Mont Blanc, du Gaspard, du Peigne, ni même de Coste-Rouge.

Je ne peux m'arracher à l'intuition lancinante d'entreprendre avec elle notre dernière course. Alors carpe diem, Michel ! Voilà le moment ou jamais de te dire qu'une course en montagne ne suffit à elle-même. Elle n'a pas à tenir compte du passé. Elle n'a pas à tenir compte des lendemains, si ce n'est aujourd'hui pour n'en être que plus précieuse.

Qu'est donc maintenant pour moi Nathalie ? Une fille que j'aime et combien ! Malheureusement "les nuages porteurs de chagrin" se lèvent à mon horizon et dans l'incertitude où je me trouve je ne sais plus, tellement son attitude depuis l'annonce de l'arrivée d'Erick change étrangement, quel comportement adopter à son égard, sinon celui bien austère maintenant de la camaraderie affectueuse.

Comment en suis-je arrivé là ?

Depuis le jour où elle m'a annoncé le retour d'Erick je lui ai téléphoné plus souvent. A chaque fois je l'ai sentie un peu plus inquiète, un peu plus lointaine. Les mots restaient toujours les mêmes. Elle se montrait toujours aussi gentille, toujours aussi tendre, mais un travail douloureux s'effectuait dans sa tête, un travail mystérieux que je ne comprenais pas, que je n'ai toujours pas compris.

Rien n'a changé cependant. Elle n'a pas eu de contact avec Erick, sinon elle me l'aurait dit. Je n'ai pas changé moi-même vis-à-vis d'elle. C'est donc en elle qu'une mutation s'accomplit, une mutation qui la rend plus réservée, plus secrète.

Lors de mon dernier coup de téléphone, je lui ai parlé des courses que nous ferions si la traversée de la Meije était réussie. Elle était d'accord mais je ne décelais plus dans sa voix cette intonation d'enthousiasme qui me ravissait tant. Quand j'ai évoqué la Barre des Ecrins comme le sommet que nous serions le plus heureux d'atteindre, la modération de son enthousiasme m'avait ému par cette nuance de regret qu'inspire le doute. Dans ma grosse logique de garçon j'en

déduisais qu'elle était tourmentée par quelque chose qu'elle ne pouvait pas me dire ou, du moins, pas encore, quelque chose qui ne pouvait être lié qu'à la prochaine venue d'Erick. Je n'avais d'autre ressource que d'attendre.

Qu'importe ! La course où je l'entraîne est magnifique et, si ce doit être la dernière, je ne pouvais choisir mieux. Elle aurait préféré la Barre des Ecrins, mais celle-là, je la réservais pour le jour où, tous nuages dissipés, nous aurions décidé de vivre ensemble... Mais pourquoi ne pas penser au jour où nous déciderons de vivre ensemble, puisque rien n'est encore joué ?... Carpe diem, Michel !

Le soleil chauffe déjà notre nuque. Pas le moindre souffle d'air. Le puissant torrent des Etançons qui croule lourdement au fond de sa gorge à notre gauche module sa voix selon les détours du sentier. C'est avec soulagement que nous parvenons aux replats, ces replats toujours appréciés au départ comme au retour des courses parce qu'ils offrent un intermède horizontal où l'herbe rase est indulgente aux pieds. Aucun nuage dans le ciel pour venir nous faire un peu d'ombre. Nathalie s'est passé une bonne couche d'huile solaire sur ses bras nus qui conservent encore la trace des coups de soleil du Dramont. Je me protège le cou par le col relevé de ma chemise, elle par un léger foulard de soie.

Nous traversons le pont de bois sur le torrent bruyant de Bonnepierre.

- Comme ils sont beaux, ces rochers ! On dirait qu'on les a polis.
- Oui, un granit clair qui pourrait faire des monuments drôlement chouettes.
- La Meije, c'est tout du granit comme celui-là ?
- A la base seulement mais les parties supérieures sont plutôt de gneiss, un rocher moins bon.
- Mais qui tient au moins ?
- Oh, vu notre poids...

Dans le silence revenu, nous progressons tranquillement pendant un moment sur le sentier en pente douce des Etançons.

- On la voit d'ici la Meije ?

- Pas encore. Quand on atteindra le détour de la vallée, là, devant toi, je te promets un beau spectacle. Regarde à droite là-haut derrière toi. Ce monticule c'est le bout de la moraine qui longe le glacier de Bonnepierre et mène au pied du col des Ecrins. C'est par là qu'on passe pour faire les Ecrins depuis la Bérarde. La pointe au-dessus, c'est le Clocher des Ecrins.

- Il est impressionnant.

- Il devait l'être davantage avant de s'écrouler vers le début du siècle. Voilà encore un exemple de l'activité de l'érosion en montagne. Je t'avais parlé de Blaitière. La Meije en 1966 a connu un éboulement qui a transformé le passage de la brèche Zsigmondy. Je te le ferai voir plus haut.

- Et ce sommet coiffé d'une pyramide de neige ?
- Le Dôme de Neige des Ecrins. Il dépasse les quatre mille.
- C'est vraiment une belle course, les Ecrins ?

Elle m'a demandé cela d'un air songeur, presque avec une nuance de regret.

- Une très belle course.

Je n'en ajoute pas plus. Nous continuons de marcher en silence, chacun plongé dans ses réflexions, peut-être les mêmes. Sa pensée monte sûrement vers cette cime où j'aurais tant aimé la conduire. Décidément notre course s'annonce bien mélancolique.

La pente du sentier devient plus forte. Notre allure ralentit. Quelques personnes nous croisent.

- Bonjour !
- Bonjour !

Quelques mulets paissent aux alentours ou se prélassent à l'ombre des arbustes. La végétation ici ne semble pas avoir trop souffert de la sécheresse de cet été. Nathalie me montre des fleurs roses.



- Ce sont des épilobes. Plus loin, ces fleurs blanches au cœur jaune, des anémones. Les violettes, je crois que c'est des campanules.

- Et ces petites roses au ras du sol ?

- Des saxifrages. Les autres, peut-être des pensées sauvages. Elles ont de la chance par ici, les fleurs. Avec tout ce qui coule, elles sont bien arrosées.

Je l'ai fait passer devant moi pour qu'elle découvre la Meije la première. Mais ce n'est pas la seule raison, je l'avoue. Moi, je préfère regarder Nathalie. Elle a noué le foulard de soie sur sa tête et sur son cou. Elle tient les bras derrière son dos pour aérer son sac, ce sac rouge ornée de son piolet, la pique en l'air avec son embout rouge. J'admire le jeu régulier de ses jambes, cette belle musculature au travail que je devine sous son knicker de velours, ses souliers poussiéreux qui, pas à pas, écrasent le sable, dérangent les cailloux, montent sur des pointes de roc. Elle marche vite. J'en profite pour la laisser partir afin qu'elle découvre la première la face Sud de la Meije.

- Ohé ! Michel ! Je la vois. Exactement comme sur tes photos.

Pourquoi voudrait-elle qu'elle soit différente ? J'arrive à son emplacement.

- Je comprends pourquoi on a donné son nom au Glacier Carré.

- Tu la découvres enfin ta Meije, Nathalie. Avance encore, tu la verras mieux. Tu es contente ?

- Oui, mais en même temps, je me sens toute nouée parce que...

... c'est effrayant. Non, ne t'inquiète pas. C'est une course très longue mais elle ne comporte pas un seul passage de IV.

- Comme le Peigne ?

- En escalade, même pas. A part cela, aucune comparaison. Comparer les montagnes entre elles n'est pas facile. Elles ont chacune leur personnalité.

Par une chaleur étouffante, nous poursuivons sur un sentier devenant maintenant bien rocailleux.

- Michel, tu as vu ces deux cascades à droite ?

Elle s'arrête un instant pour contempler ces masses d'eau qui jaillissent, rebondissent sur les parois et disparaissent dans la pente de rocaille. Il doit s'agir du même torrent qui plus haut se partage en deux.

- Elle sont magnifiques, tu ne trouves pas ?

- Que de kilowatts qui se perdent !

- Crétin ! Ça correspond bien à tes idées, tiens !

Par cette boutade, j'ai plutôt voulu chasser ma mélancolie que la faire rire et je n'ai réussi ni dans un cas, ni dans l'autre. Elle s'est remise à marcher, le regard souvent levé vers la formidable muraille qui barre la haute vallée.

- A quel endroit ça s'est écroulé ?

- A droite du Grand Pic. Tu vois cette profonde échancrure ? C'est la brèche Szigmondy. Le tout petit replat à droite du Grand Pic rejoignait à peu près horizontalement la paroi de la dent en face. Maintenant tu vois quel trou il y a ? C'est celui de l'éboulement.

- Où est le refuge ?

- Celui du Promontoire ? Regarde l'arête qui descend depuis la gauche du Glacier Carré en bas.

- Je le vois. Ce petit cube clair qui tient en l'air contre le rocher ?

- Avec du papier collant.

- Et dire qu'il faudra grimper là-haut. Et si on restait au Châtelleret pour cette nuit ?

- Pour s'appuyer le reste de la montée demain ? Pas pour moi.

- Je suis déjà crevée. J'ai l'impression que je n'y arriverai jamais.

- Crevé ou pas, on arrive toujours avec la méthode que je vais te développer en long, en large et en travers et même te la mettre en équations.

- Et quelle est cette méthode ?

- La voici : après un pas, on en fait un autre. C'est infallible. On arrive toujours.

- Vachement trapue, ta méthode ! Tu m'en feras taper un exemplaire.
- En tous cas efficace.

Nous traversons une plage de neige plus ou moins couverte de poussière mais dont la réverbération nous renvoie la chaleur du soleil. Je suis en nage. Un coup de pied et je ramasse un peu de neige propre que je suce. Elle en fait autant.

- Mais le refuge du Châtelleret ?...
- On le voit maintenant. En bas, vers ces blocs.
- Ah oui ! Il y a un drapeau.

- On s'y arrêtera pour manger. Cela nous délassera. En tout cas, pour une fille crevée, je n'arrive pas à te suivre. Ça prouve que tu es en pleine forme.

La trace rejoint le sentier, plus ou moins marqué, à travers la grosse caillasse. Elle m'a de nouveau devancé.

- Hep Nathalie ! A gauche, le pont.
- Il y a des traces qui vont tout droit.
- Oui, mais par le pont c'est moins fatigant.

Je la rejoins sur les sinuosités de la rive droite. Le sentier ici est large et facile. De temps en temps, Nathalie me demande le nom des sommets qu'elle me montre. Ce doigt de Dieu qui, vu d'où nous sommes, n'a rien d'impressionnant, la Pointe des Aigles si audacieuse, le Pic Nord des Cavales très haut dans le ciel...

- C'est au Pic Nord des Cavales qu'une pierre m'a enlevé mes lunettes.
- Tu as dû avoir une belle frousse.

- Aucune. C'était pendant un rappel. J'ai cherché mes lunettes sans parvenir à les trouver. C'est un gars qui me les a rapportées, tordues, mais les verres n'étaient pas cassés. Une sacrée veine ce jour-là.

Le sentier serpente à travers de gros blocs. Le refuge approche. Un petit pont à traverser sur le torrent et, tout en nage, nous laissons tomber nos sacs sur une table dehors. Beaucoup de gens se prélassent, des enfants aussi. Des garçons et des filles se font brunir. Des sacs, des cordes, des piolets un peu partout. Aspect typique du refuge mixte : étape de course pour les uns, but de promenade pour les autres.

Allégés, nous montons au premier étage où le gardien veut bien nous servir un bouillon de légumes et du fromage avec un café. J'en profite pour aller dans un dortoir changer mon slip et mon maillot de corps trempés que j'irai rincer au torrent. Le tissu sec est agréable. Nathalie à qui j'indique le procédé me répond que ses problèmes ne sont pas les mêmes. Allez savoir pourquoi. J'étends mon linge au soleil sur le rebord brûlant d'une fenêtre.

- Où vous allez ? nous demande le gardien en nous servant.
- Au Promontoire et demain, s'il fait beau, on fait la traversée.
- Pour ce qui est du temps, ça a l'air de vouloir tenir.

Cette halte nous a remis sur pieds. Le sentier nous éloigne rapidement du Châtelleret. J'ai enfilé mon maillot de corps sur ma tête pour le faire sécher et sa retombée sur mon sac me protège le cou du soleil. L'altitude rend aussi l'air plus léger. Une vaste plaque de neige rompt la monotonie du vague sentier qui se faufile à travers les blocs. Mais, quand nous l'avons traversée, nous sommes finalement contents de retrouver le sol dur.

Cette longue montée de la Bérarde au Promontoire est réputée fastidieuse, chez les guides surtout. En réalité, elle permet de goûter la lente arrivée de l'impressionnante face Sud de la Meije, la déformation progressive des sommets voisins, une sorte d'introduction magistrale au royaume de la haute montagne. En tous cas, depuis l'Aiguille de l'M, jamais plus je ne trouverai une marche d'approche fastidieuse. Nathalie m'a redonné le sens du nouveau et je crois que je ne le perdrai plus.

Elle suit sagement le sentier qui serpente sur le début de la moraine. Moi, je préfère couper directement et m'asseoir un moment pour l'attendre. Nous gravissons ensuite la crête l'un derrière l'autre.

- D'ici on ne voit plus le Glacier Carré.

- Heureusement ! Tu te rends compte de l'inclinaison qu'il devrait avoir ? Déjà qu'elle n'est pas rien.

Là-haut maintenant tout est déformé. Les pointes s'entremêlent. On ne sait plus laquelle domine l'autre. L'approche se termine et la trace oblique à gauche et monte par une pente pénible de neige molle jusqu'à une petite cascade.

- Ici on remplit les gourdes parce que l'eau au Promontoire, c'est souvent un problème.

Nous en profitons pour boire et nous repartons à travers une pente mixte de neige et de rocher.

- Attention aux pierres qui peuvent arriver. Regarde, il y en a partout.

Sur un replat le moment est venu de prendre les piolets et de s'encorder. La trace remonte directement la partie centrale du glacier puis tourne lentement à droite et enfin, derrière un bombement, apparaît le refuge, bien ancré sur son promontoire de roc et tout illuminé de soleil. Le voir si près maintenant rend son sourire à Nathalie. Une crevasse, profonde mais étroite. On l'enjambe. Plus haut, une autre. Cette fois je demande à Nathalie de m'assurer car la neige molle piétinée surplombe la glace bleue. Une fois passé, j'en fais autant pour elle.

Après quoi je quitte la trace pour piquer droit sur le refuge. Mal m'en prend.

- Merde, il faut mettre les crampons.

- Pour si peu ?

- Oui pour si peu. Que tu fiches le camp à un endroit donné ne dépend pas de la longueur des passages. Regarde un peu où ce toboggan t'enverrait voler, en plein dans les blocs en bas.

- On pourrait tailler.

- Oui mais ça nous prendrait autant de temps, sinon plus. A moins que tu préfères te payer le détour.

- Quel détour ?

- Tu vois la bifurcation ? Ils ont continué de grimper en direction de la trace qui descend de la brèche de la Meije.

- Ils venaient d'où, ceux qui en descendaient.

- De la Grave par les Enfetchores. Allez, ces crampons...

Au balcon du refuge, appuyés sur la barrière, deux gars nous regardent.

- Tu vois sur la glace que d'autres en ont fait autant ?

Bien calé dans une "baignoire", j'observe attentivement Nathalie qui traverse la pente, en partie sur les pointes avant, sans une bavure. Par la suite la neige botte et il faut donner des coups sur le piolet. On arrive. Je la fais passer devant et elle atteint le balcon où trois garçons et une fille sont assis.

- Bonjour !

- Bonjour ! Pas trop fatiguée ?

- Ouf ! Fini pour aujourd'hui ! J'en ai marre, marre, marre ! Je ne bouge plus d'ici. Tant pis pour la Meije.

Ils rient. Moi, je préfère la plaindre.

- Elle est sur les rotules. Tu as raison, ma biche. Demain on redescend.

- Je trouve que la course jusqu'ici en vaut déjà la peine, comme celle du Goûter.

- Au fait, oui. Mais je crois que tu serais bien attrapée si je te disais qu'on redescend demain matin.

Nos piolets et nos crampons, attachés ensemble, pendent à la barrière du balcon. Nous exposons nos souliers aux rayons encore chauds d'un soleil qui décline sur le Râteau. Toujours le même

problème pour trouver des chaussons à son pied. Ils sont pourtant confortables ceux-là. On se contente d'un à-peu-près.

- Mais il est drôlement bien, ce refuge.

- Oui, c'est un de ceux que je préfère. Il est bien agencé, propre, et fréquenté par de vrais montagnards. Et puis, regarde la vue qu'on a.

- Formidable. Et aérienne. On n'aurait pas cru d'en bas.

Ce refuge domine en effet de très haut la vallée des Etançons. Des points sont en train de remonter la moraine. D'autres se détachent sur le glacier.

- On va plutôt être serré cette nuit avec tout ce monde.

- Ne désespère pas. Il y en aura bien quelques-uns qui tomberont dans les crevasses.

D'ici le refuge du Châtelleret apparaît très bas, minuscule. Le groupe de la Grande Ruine aux sommets altiers présente ses faces les plus austères. Le Pic Nord des Cavales s'y trouve absorbé. Au fond, tout à gauche, des crêtes plus proches émerge le sommet des Bans. Dans l'axe de la vallée, la pointe de l'Encoula et, à sa droite, la Grande Aiguille de la Bérarde. A l'horizon, le sommet neigeux des Rouies. A l'ouest, dominant notre vallon des Etançons, la chaîne du Pic Gény au Plaret puis le contrefort du Râteau déjà sur fond d'ombre. Nathalie, maintenant reposée, s'extasie et son enthousiasme m'enchanté. Je la serre contre moi et l'embrasse sur une joue rose. Du coup le moral est meilleur.

- Tu viens avec moi ?

On contourne l'angle du balcon. Le cabinet de toilette est là, sommaire. La muraille rocheuse monte tout près.

- Ce refuge est le seul que je connaisse où la marche d'approche de la course du lendemain soit si courte. Regarde un peu. Du balcon au rocher, deux mètres et on attaque l'escalade. Tous les records sont battus.

- C'est par ici qu'on va grimper ?

- Oui, direct.

- Eh bien, ta Meije, ça promet.

- Ça promet d'être formidable. Je suis content.

- Ecoute, Michel. Moi, pour le moment, je me repose... Enfin si tu le dis...

Je la prends à bras le corps et la fais sauter en l'air. J'ai oublié ce qui se passe en bas. Que m'importe hier et que m'importe demain ? Carpe diem, Michel.

Au moment de me faire inscrire avec ma carte du CAF, je discute avec le jeune couple de gardiens très sympathique que je connais. Ils me racontent qu'il s'est produit un accident à la muraille Castelneau la semaine dernière. Un garçon ignorant le passage a voulu monter tout droit, a dévissé et il s'est tué. Ils me conseillent de faire particulièrement attention aux chutes de pierres déclenchées par ceux qui sont au-dessus. Il y a eu deux blessés la veille. Le passage le plus redoutable à ce point de vue est la montée relativement facile du Glacier Carré au Cheval Rouge. Je connais ce danger et je suis sur mes gardes.

Quand j'apporte le plateau du repas sur notre coin de table, je trouve Nathalie en train de discuter avec ses deux voisins. Je m'assois en face d'elle.

- Allez, bouffe. Il te faut des forces pour demain. De quoi s'agit-il ?

Comme elle est belle sous cette lumière du soir ! Je surprends des regards dérobés qui convergent sur elle depuis les autres tables.

- Je crois que tu seras content. C'est des purs de la montagne. Morue vient de me raconter une histoire d'huissier.

- Si j'y comprends quelque chose...

- Oui, répond le nommé Morue, un surnom sans doute. Je lui disais que la semaine dernière un copain m'avait emmené à l'Argentière. J'étais seul et je voulais faire l'Aiguille du Tour. J'arrive au sommet en montant par le glacier du Tour quand je vois arriver sur la crête de neige par l'autre

versant, celui du glacier des Améthystes, deux bonshommes. C'était chouette de se rencontrer comme ça, juste au sommet, en venant de deux côtés différents. J'étais en forme et vachement heureux. "Bonjour, que je fais au premier... Mais tu es pas Francisque Blanchet, des Avenières ? " C'est un copain que j'avais un peu perdu de vue. Je me trompais. Mais tu sais pas ce que l'autre m'a répondu ? : "Non, Jean Croton, huissier". Alors là, mon sang n'a fait qu'un tour. Plus de neige, plus de ciel, plus de soleil, rien ! Je lui fais: "Quoi ? Un huissier ici ?". Il me répond : "Pourquoi ? Ça ne vous plait pas ?" Alors moi, c'est parti d'un coup "Jean Croton tant qu'on voudra mais l'huissier ici, je l'emmerde ! ". Et j'ai foutu le camp à la descente sur l'autre versant. Mais pourquoi il m'avait dit sa profession, ce con ? Je voyais la gueule de Triboulet quand il était venu saisir nos meubles parce que j'avais été licencié et que je pouvais plus payer les traites. Catherine en avait été malade. Des huissiers en montagne ? Non mais pourquoi pas des juges d'instruction et des gardiens de prison ? Si on vient en montagne, c'est quand même pas pour y retrouver la merde d'en bas, c'est pour y être libre, c'est pour y vivre sa vie, quoi ! Pas vrai, Cathy ?

La jeune femme qui lui tient la main l'approuve avec conviction.

- Moi, je ne suis bien qu'en montagne. On s'y sent protégé. C'est beau et on peut s'y aimer en toute liberté. Il faut dire qu'on en a eu notre compte depuis qu'il est chômeur. Mais ça ne fait rien. Même sans ça, lui et moi, on adorerait toujours la montagne. D'abord c'est là qu'on s'est connu.

Je remarque qu'ils ont apporté leur nourriture et qu'ils ont fait leur popote sur un réchaud à butane. Je suis entrepreneur mais je ne vais pas le leur dire. Je connais au CAF un huissier qui est très humain dans son métier puisqu'il lui est arrivé de prêter de l'argent à des gens dans l'embarras et il n'a pas toujours été remboursé. Sous l'huissier, il y avait un homme. Mais cela non plus je ne le leur dirai pas. Par contre ça leur plairait de savoir que Nathalie est musicienne. Mais je les comprends. Ils viennent chercher en montagne une pureté d'esprit qu'ils désespèrent de trouver en bas où ils ne voient qu'égoïsme, âpreté au gain, basses ambitions, lâcheté, mensonge... Et il faut dire qu'ils n'ont pas tout à fait tort. Je tiens à leur faire savoir mon accord avec eux.

- Nous deux aussi, on est heureux en montagne. C'est vrai : on s'y sent protégé. On a laissé toutes les conneries d'en bas pour y retrouver la liberté, les copains, les amis. Et d'abord tous ceux qui aiment la montagne sont des amis.

- C'est vrai. Quand on est entre nous, on est tous des amis. Vous allez où demain ?

- Faire la traversée. Et vous ?

- Nous, on monte au Râteau par l'arête est. Dommage.

- Oui, dommage.

Il a brusquement détourné la conversation peut-être par pudeur, peut-être parce qu'il a jugé que le message avait été bien reçu.

- Tiens, Denis ! Qu'est-ce que tu fous par ici ?

- Sacré Michel, tu es toujours où il faut pas ... Et bien accompagné comme toujours. Elle s'appelle ?

- Nathalie. Bonjour Denis.

- Bonjour, Nathalie. Où il t'emmène, cet ostrogoth ?

- A la traversée. Mais c'est pas encore fait.

- T'inquiète pas. Avec lui, ça se fera. Moi, j'ai deux clients, ceux qui discutent dans le coin. Je les ai prévenus qu'on partirait sans déjeuner pour être les premiers. Je ne tiens pas à recevoir les parpaings des autres par la gueule.

- Nous non plus. On se lèvera avant les autres. D'accord, Nathalie ?

- C'est toi le guide.

Après le repas, j'ai réussi à récupérer le livre du refuge et je m'amuse à y lire les gaudrioles que des génies en mal d'écriture y ont inscrites. Mais, en remontant de quelques semaines, je tombe sur un assez long texte qui me surprend d'abord et me captive ensuite.

Je le montre à Nathalie qui était sortie un moment.

- Regarde sur le livre du refuge ce qu'un type a écrit un soir où, comme il dit, il s'emmerdait parce qu'il pleuvait. C'est formidable. Je vais le relever.

Elle s'assoit à côté de moi dans le coin où je m'étais réfugié et nous lisons ensemble, moi pour la seconde fois, ces pages écrites au stylo-bille.

*"La montagne est le dernier domaine de liberté qui nous reste. On est libre de passer où on veut, de tenter l'aventure qu'on veut, et même de s'y tuer, à la condition de respecter la liberté des autres, de ne pas attenter à leur vie si on y expose la sienne. C'est ce qui lui donne son prix inestimable. Le jour où l'un de ces génies qui nous gouvernent du haut de leurs bureaux dorés de grands fonctionnaires pondra un droit de la montagne, le jour où il le fera voter à la sauvette au petit matin par une poignée de députés présents, ce jour-là on pourra dire adieu à cette liberté. Alors on verra des conneries de ce genre.*

*"Attendu que l'accès normal au refuge passait par la traversée du torrent,*

*"Attendu que pour permettre cette traversée le gardien s'était contenté d'y placer une poutre de bois,*

*"Attendu qu'il était nettement visible qu'un client du refuge, payant sa nuitée, pouvait glisser sur cette poutre et tomber dans l'eau glacée,*

*"Attendu que le gardien n'avait placé sur cette poutre ni rambarde, ni protection d'aucune sorte,*

*"Attendu que de ce fait le plaignant a glissé, est tombé dans l'eau froide et a contracté une bronchite, ainsi que l'attestent les certificats médicaux,*

*" Condamnons le gardien à lui verser la somme de... plus... plus...*

*" Ou alors au Tribunal Correctionnel :*

*- Vous n'avez donc pas emprunté la voie normale.*

*- Non, monsieur le Président.*

*- Vous n'avez pas utilisé un moyen de sécurité, tel un piton ou un anneau de corde, ainsi que monsieur l'expert l'indique dans son rapport.*

*- Non, monsieur le Président. Mais jamais je n'aurais pensé que mon ami qui était très fort en escalade puisse dérocher à un endroit aussi facile.*

*- Monsieur l'expert dit qu'il est constant que celui qui mène une cordée en est responsable. A ce titre vous deviez prévoir tout incident qui pouvait arriver. Votre responsabilité est donc en cause. Après consultation, le Tribunal vous condamne à trois mois de prison avec sursis...*

*"Ou plus simplement, comme dans toute réglementation :*

*"Par décret N° 6.998-15 en date du 31 février 1515, il est interdit :*

*"D'effectuer des sorties en montagne dépassant l'altitude de 2.000 mètres les jours classés rouges par les services de météorologie de la Commission à la Sécurité en Alpinisme et Spéléologie,*

*"D'emprunter toute voie menacée par des chutes de pierre.*

*"De passer sous des séracs ou dans toute partie de la montagne pouvant être parcourue par une avalanche de séracs.*

*"De franchir toute crevasse sans être encordé sur un baudrier certifié, au moyen d'une corde certifiée, fixée sur un point d'attache offrant toute garantie de sécurité, conformément à la norme 7.702 bis déterminant la procédure à employer pour le franchissement des crevasses.*

*"D'effectuer tout rappel d'une longueur non horizontale de 30 mètres.*

*"D'effectuer une escalade hors des voies certifiées par la Commission à la Sécurité en Alpinisme et Spéléologie.*

*"D'omettre sur lesdites voies l'utilisation des pitons de sécurité obligatoires, marqués en rouge suivant la norme 12.004 ter,*

*"D'utiliser des cordes de plus de trois ans depuis la date de leur visa.*

*"De bivouaquer par une température de - 10° sans vent ou de 0° par vent de plus de 30 kilomètres à l'heure.*

*"De laisser sans réponse pendant plus de quinze minutes tout appel de contrôle du Centre de Surveillance des Sports Alpestres.*

*" Etc... Etc..."*

*" Oui, le jour où la réglementation s'abattra sur la montagne, ce jour-là, c'en sera bien fini de notre liberté. Et c'est ce qui arrivera si on est tous assez cons pour laisser faire. A bon entendeur, Messieurs des Clubs et autres fumisteries, salut ! "*

Et, griffonnés tout autour de la page : *"Bravo !... Vas-y !... Bien envoyé..."* Quelqu'un avait ajouté : *"La seule autorité que nous blairons, c'est celle des Gendarmes de Haute Montagne, ils sont sympa, ceux-là sont nos amis".*

- Vache pour les clubs ! Moi, pas d'accord ! Mais pour le reste, chapeau !

*"Le Corsaire de la Rochasse"*. Dommage ! J'aurais bien aimé connaître le gars.

- Tu crois que c'est un type comme Morue qui a écrit ça ?

- Du même genre mais, pour s'exprimer ainsi, certainement plus cultivé. Attends. Je vais demander aux gardiens.

Une minute plus tard je suis revenu vers Nathalie.

- Ils me disent qu'ils ont vu ça la semaine dernière mais qu'il est passé tellement de monde qu'ils ne savent pas qui l'a écrit. Plusieurs types ont déjà relevé ce texte. On leur a dit que quelqu'un allait en parler dans un article mais là non plus ils ne savent pas qui.

J'ai fini de recopier ce texte lorsque le gardien nous distribue les places. J'ai pu obtenir deux places du haut, parce qu'il y fait plus chaud et qu'on y est protégé des vents coulis tombant de la fenêtre que le nombre des dormeurs oblige à tenir plus ou moins ouverte. Au-dessus des matelas, une étagère où je place mon altimètre calé à l'altitude du refuge : 3.095 mètres et ma lampe de poche qui éclaire le plafond. La lumière que celui-ci renvoie est suffisante pour notre installation de couchage.

Nathalie enfile son pyjama rose et s'enfonce sous les couvertures. Nous éteignons nos lampes. Les autres bougent, parlent, rigolent. La clarté du jour finissant entre encore doucement par la fenêtre.

- Bonne nuit, Nath. Repose-toi bien pour demain.

- Bonne nuit, Michel.

Mais que se passe-t-il ? Je suis soudain triste. Cette heure bénie où, après une marche d'approche qui a occupé une partie de la première journée, on se retrouve ensemble, côte à côte, pour s'endormir en pensant à la grande journée du lendemain, où on dépose pour un moment tout souci extérieur pour ne plus être présent qu'à la seule haute montagne, cette heure est pour ceux qui s'aiment la plus douce et la plus riche de tendresse. Des paroles échangées. Des mains qui se serrent. Ou même des baisers plus profondément ressentis. Et on s'endort l'un près de l'autre, parfois la main dans la main, conscient que cette nuit en altitude, pas toujours confortable, nous laissera un souvenir de choix.

Mais, pour la première fois, je suis gêné, tendu même. Nathalie est couchée entre la cloison et moi. Je n'aurais qu'un mouvement à faire pour me pencher sur elle, dans l'ombre, et l'embrasser tendrement sur ses lèvres chaudes, lui caresser le cou, les cheveux avant de m'endormir. Mais aujourd'hui elle ne manifeste rien, elle reste un mystère et je ne sais plus où j'en suis avec elle. Fille secrète, elle me semble ici distante, préoccupée. Rien qui puisse me faire entrevoir ce qu'elle désire et je n'aime pas mendier. Où est notre bivouac de Coste-Rouge ?

Le comportement le plus sûr est de m'en tenir à celui d'un ami, avec tout ce que ce mot comporte maintenant de mutilant pour moi, pour elle aussi peut-être. J'en suis attristé, c'est vrai. Mais je me raccroche à demain. Demain sera un grand et long jour avec elle. Demain je lui ferai

vivre avec moi une course splendide qu'elle gardera en elle précieusement quoi qu'il arrive. Je m'endors dans le rêve qui se réalisera demain.

Les heures ont passé quand des chuchotements me réveillent. C'est Denis qui tient, comme il nous l'avait dit, à partir avec ses deux clients avant tous les autres, sans même déjeuner. Il se méfie des cordées qui se lancent dans la traversée de la Meije sans être à la hauteur de cette course. Elles se trompent, perdent du temps, bloquent les passages, compensent leur insuffisance par un grand déploiement de cordes, d'anneaux, de coinces, et déclenchent des chutes de pierres sans même avoir l'idée de prévenir ceux qui se trouvent en dessous. Je ne tiens pas, moi non plus, à me trouver bloqué. Si nous pouvons partir juste après eux, ce sera beaucoup de temps de gagné.

- Hep, Nathalie, debout !

Il faut que je la secoue. Elle s'étire :

- C'est déjà l'heure ?

- Pas tout à fait mais on va essayer de partir dans les premiers.

Elle se lève énergiquement et cinq minutes après, affaires rangées, couvertures pliées, nous descendons au réfectoire en croisant le gardien qui monte réveiller les autres.

Je n'avais pas prévu cependant qu'on parte sans avoir déjeuné et je me rends vite compte que nous ne serons pas servis plus tôt. Dans la cohue, je peux enfin apporter notre plateau et, blottis dans un coin, nous tâchons d'avalier pain, beurre et confiture avec une sorte de café noir. A vrai dire, dans ces levers précoces, on n'a pas tellement d'appétit.

- Alors, gentille Nathalie, tu as bien dormi ?

- Oui, très bien. Et toi ?

Je n'ai pas voulu lui dire la tristesse que j'avais éprouvée hier soir.

- Très bien aussi. Ce refuge est vraiment agréable... L'altimètre n'a pas bougé d'un cran. C'est du beau pour la journée.

- Tu crois que je peux la faire quand même cette course ?

- Dis-toi, Nathalie, dis-toi toujours, et je ne cesserai de te le répéter, qu'il n'y en a pas la moitié qui te vaille.

- C'est un peu gros comme ficelle, tu ne trouves pas ?

- Non non et non ! Tu t'en rendras vite compte. Je crois que la plus grande difficulté de la course viendra des autres.

Je rapporte le plateau et vais payer nos gardiens en les remerciant. La météo, disent-ils, annonce une petite perturbation sur le massif en fin d'après-midi. Ils me conseillent de ne pas traîner.

Quand nous sortons sur le balcon, les étoiles brillent, le froid pince. Deux petites lumières grimpent sur le glacier en direction du Râteau, celles de Morue et sa compagne. On ne leur a parlé qu'un moment hier à ces deux-là et pourtant je sens qu'une sympathie nous relie. Bonne course, vous deux.

Au fond de la vallée six autres lumières minuscules scintillent à la queue leu leu, comme des lucioles, au-dessus de l'emplacement du Châtelieret. Des candidats pour la Pointe des Aigles ou pour le Pic Nord des Cavales sans doute. Dans le ciel cette fois ni Lune, ni Vénus. Un gros Jupiter, tel un diamant, brille dans l'axe de la vallée. La Voie Lactée est très nette.

- Et Véga, ta jolie compagne des soirs d'été ?

- Là, un peu du côté de la Brèche. Le ciel a tourné. Regarde de ce côté les Pléiades.

- Mignonnes et bien sages. Et Andromède ?

- Presque à la verticale... Allez, Nathalie, en route !

Les étoiles n'ont pas cet éclat dur du bivouac de Coste-Rouge, ce qui est un bon signe. Le temps est le gros souci de ceux qui traversent la Meije. Aujourd'hui, si nous ne traînons pas, ce souci nous



sera épargné. On s'encorde sur baudrier et j'attaque l'escalade derrière le refuge. Le rocher est raide mais facile. Je n'ai pas besoin de me préoccuper de mon équipière.

Les trois lumières qui nous précèdent sont passées trop haut à droite, si bien que nous arrivons ensemble au Crapaud. Là, embouteillage. Ça commence bien. Des gars sont aux prises avec ce passage qui demande un bon coup de muscles sans être cependant difficile. Il faut grimper sur une dalle et de là escalader directement ou contourner par la gauche un hémisphère aux bonnes prises qui surplombe légèrement. Le passage est aérien quand on y voit clair mais la nuit rassure ceux qui ont peur.

- Est-ce qu'il va y arriver, ton copain, ou pas ? Pousse-le.

Debout sur l'arête, l'autre le pousse de la tête sous ses fesses. Celui du haut le tire. Enfin, il passe. Le troisième s'y reprend à deux ou trois fois, demande où sont les prises. Le chef de leur cordée le tire en vain.

- Mais ils roupillent encore !

Je grimpe sur le fil de la dalle et de ma frontale lui éclaire la prise de pied.

- Tiens bon les deux prises de main. O.K.?... Maintenant une traction. Et hop !

Je le pousse. Il débouche sur le Crapaud sans plus s'inquiéter de moi.

- Hep là-haut ! Merci ?

- O.K. Merci !

- Michel, je vois que c'est trop dur. Je ne pourrai pas.

- Quoi ? Devant les autres tu te dégonflerais pour si peu ?

Je monte sur le rocher et lui dis de venir. Elle escalade la dalle et cherche les prises du petit surplomb.

- Tu peux passer par ta gauche si tu veux.

Elle préfère, tâte les prises dans la lumière de son casque. Un pied, une main. Nouvelle recherche puis tout à coup elle gravit le passage et débouche vers moi, essoufflée.

- Tu vois ? Tu les vaux largement. Tu me crois maintenant ?

- C'est toi le guide et le guide a toujours raison. A partir de maintenant j'abdique toute personnalité.

Je l'embrasse sur la joue en faisant cogner nos casques.

- Le baudrier me serre un peu.

Baudrier réajusté, nous escaladons une croupe de rochers faciles. A droite on devine dans la nuit la blancheur du glacier Est des Etançons. A gauche, mais plus loin, celle du glacier Ouest. Nous avons fini par rattraper la cordée précédente et nous suivons leurs lumières sans trop nous presser. Quand l'arête se relève, il devient évident qu'il faut passer à gauche. Après une partie facile surgit une cheminée. De nouveau il faut attendre. Un petit vent nous glace le visage.

- Ceux-là, je leur paie des prunes s'ils arrivent au sommet.

Nous les suivons lentement jusqu'au moment où il faut quitter la zone de cheminées par la gauche. Leurs feux continuent de s'élever.

- On les prévient ?

- Non, ils peuvent ressortir plus haut mais ils vont perdre du temps sur nous. Ils ne nous gêneront plus. Tu vois ce monolithe, plus bas, qui se détache sur le glacier ? C'est ça, le Gendarme Jaune.

Dans mon faisceau de lumière apparaît le couloir Duhamel, là où il se rétrécit en une gorge étroite, un véritable goulot d'entonnoir.

- Tu vas descendre et tu remonteras en face le plus haut possible au cas où des pierres arriveraient.

Elle estime excellentes les prises qu'offre la muraille, descend et très vite se retrouve à mon niveau en face.

- Bout de corde. Tu attends. J'y vais.

Un parfait silence a régné pendant notre passage. En fait ce grand couloir, ramoné chaque hiver par les avalanches, contient peu de pierres.

- On va monter par la gauche. Si des corniauds déclenchent des parpaings, on sera plus en sécurité.

- Tu vois les autres en face ? Il y a deux cordées. On les domine maintenant.

L'un d'eux nous crie :

- Ohé ! Par où vous êtes passés ?

- Par la voie normale. Mais, plus haut, vous pouvez sortir au moins à deux endroits sans problème.

Le couloir s'élargit au point de ne plus mériter ce nom. Il est long mais facile. Le ciel s'éclaire de plus en plus. Les étoiles ont presque toutes disparu. Seul, Jupiter règne encore au-dessus du Plaret. On va bientôt voir apparaître celle que j'attends.

- Vénus ! Elle sort de la directe Sud de la Meije.

- Oh, toujours aussi jolie ! Et la lune ?

- La lune ? Elle doit flirter en ce moment avec le soleil.

La grimpée se poursuit régulièrement sans être pénible. Nathalie suit bien. Elle me dit qu'elle a chaud.

- On quittera le pull à la Pyramide Duhamel.

- A la quoi ?

- A la Pyramide Duhamel. C'est une large zone de rochers unis mais un peu inclinés. Il y a trois pyramides, un sphinx et deux obélisques.

- Comment ça se fait ?

- Et même un guichet pour les billets de visite.

- Michel, tu es un sadique ! Peau de vache !

Les lumières des deux cordées sont à présent très en dessous de nous. Elles ont dû perdre du temps à franchir un fond de neige gelée qui se trouvait à leur hauteur.

- Si tu fais rouler une pierre, crie pour les avertir.

Plus bas encore, trois lumières, celles probablement qui étaient devant nous au Crapaud, hésitent à descendre dans le couloir. Depuis un moment elles bougent à la même place.

- Tu vois, Nathalie, quand je te disais que tu valais bien la moitié de ceux qui étaient avec nous, je crois que j'étais encore en dessous de la réalité.

Avec le jour naissant nous parvenons sur cette large surface de dalles inclinées qui vient butter contre la muraille Castelneau. Un groupe de cinq, en deux cordées, saucissonne déjà. Les autres, plus haut, attendent en nous regardant.

- Je crois qu'on peut enlever les chandails.

- Moi, je garde le mien.

J'ai repris mon sac après avoir accroché deux mousquetons à ma ceinture et pris un rouleau de corde en écharpe. Un encordement de quinze mètres suffira.

- J'ai compris. Ils attendent que nous leur indiquions le passage.

Une petite descente à droite au-dessus des à-pics des Etançons, une gorge à remonter, encore à droite des rochers raides qu'on escalade avec peine mais par des prises solides jusqu'au début d'une vire ascendante. Là, un piton en place me permet d'assurer Nathalie qui à vrai dire n'en a guère besoin. Les autres nous suivent.

La vire forme une espèce de large trottoir à forte pente qui nous conduit sous le Glacier Carré vers une zone de gradins à moitié neigeux et verglacés où on n'a guère envie de s'attarder si on pense à ce qui pend au-dessus. On monte encore un peu et on se tourne carrément face au Plaret. Là commence une suite de vires étroites que les manuels décrivent comme horizontales mais qui en fait se mêlent, montent et descendent et sur lesquelles quelques pierres sont restées coincées. Ce trajet est facile, agréable, offrant de bonnes prises. Je tiens Nathalie de court devant moi. Nous

arrivons vite à l'aplomb de la Pyramide Duhamel et parvenons au pied d'une proéminence, le Dos d'Ane.

Il semble qu'on puisse facilement l'attaquer par la droite mais je sais par expérience que la sortie en est délicate et exposée. Il vaut mieux le dépasser et grimper par sa gauche dans une sorte de vague cheminée de troisième degré sans plus. Une première longueur escaladée, la corde mousquetonnée à un piton en place, et je peux faire venir Nathalie. Puis une autre longueur, toujours en direction du Grand Pic. Après quoi il faut revenir en sens inverse et par de petits murs, des avancées qu'on enjambe, on parvient vite sous une grande dalle.

- Tu vois, c'est la dalle des Autrichiens. On la passe soit par la gauche, fin et aérien, soit par le fond d'un dièdre à droite, pénible, soit encore plus à droite, par ce pilier de rochers brisés, facile. Mais un pas difficile ensuite.

- Alors tu choisis ?

- Le pilier. Ça doit tenir avec tout ce monde qui passe dessus.

La grimpe sur ces rocs enchevêtrés n'est pas rassurante malgré tout. On en sort par la gauche en faisant un grand pas sur le haut de la dalle. Heureusement un piton est là, pas superflu celui-ci. J'y mousquetonne la corde et débouche sur un bon emplacement où je découvre un nouveau piton. C'est vraiment une voie bien équipée. Il faut dire qu'elle est célèbre.

- Tu peux venir.

Elle grimpe facilement par les rochers brisés mais elle se trouve en difficulté avant le piton.

- Laisse-toi aller en avant. Regarde tes prises de pied. Non, le pied droit pour que le gauche soit disponible pour une autre prise de pied. Attention. Comme tu te tiens, en démousquetonnant, tu vas basculer... Oui, c'est mieux. Elle enlève le mousqueton et le laisse à la corde. En se tenant par les deux mains, au lieu de se tordre comme avant, elle remplace un pied par l'autre et du pied gauche ainsi libéré elle atteint facilement la seule prise disponible et elle passe.

Nous avons encore progressé jusqu'à ce que nous soyons bloqués par ceux qui nous précèdent. Il faut patienter, ce qui m'exaspère. Mais ce que j'avais espéré se produit et je me tourne vers Nathalie qui attend, abritée sous une encoignure.

- Tu vois ce petit plan incliné qui entaille l'arête ? C'est ça le Pas du Chat. Ils l'ont loupé. On va en profiter.

- Moi qui croyais que c'était une échancrure vachement aérienne au-dessus d'un à-pic vertigineux.

- Moi aussi avant de le voir. L'abîme existe mais pas exactement au-dessous. En tous cas ce passage est drôlement pratique pour franchir l'arête. Quand tu m'entendras, tu viendras.

Le passage n'est pas scabreux, un peu gênant sans plus, et après lui on découvre une montée facile de blocs et de rochers. Une fois arrivé, je lui crie de venir. Je n'ai guère à attendre pour voir sa main dépasser du surplomb, puis son casque et, sans le moindre arrêt, presque à quatre pattes, elle débouche et monte vers moi. La vue qu'on découvre d'ici la surprend. On vient de changer de versant. Très bas sous nos pieds s'étend le glacier Ouest des Etançons. Plus loin la vue passe par la brèche de la Meije jusque dans la vallée de la Romanche. En face, mal déterminé, le sommet est du Râteau.

- Maintenant on va rudement gagner sur les autres. Tu vas voir.

Anneaux à la main, nous gravissons ces rochers amoncelés, garnis de pierres et de graviers, jusqu'au niveau d'une plate-forme parfaitement horizontale qui bute contre la verticalité de la paroi.

- Tu vois, Nathalie, c'est un bon emplacement de bivouac...

J'ai failli ajouter : " et si le cœur nous en dit un jour ". J'avais oublié la réalité, elle ressurgit à l'improviste, avec une bouffée de tristesse que je chasse pour me replonger dans le moment présent.

- A présent, à droite, en direction de cette dalle raide.

- On va sortir par où ?
- Par la dalle.
- Mais elle est verticale et lisse.
- Je t'ai déjà dit qu'il fallait juger seulement une fois sur place.

En fait cette dalle se remonte par des prises bien distribuées et je débouche dans un chaud rayon de soleil qui surgit de la crête du Grand Pic.

- Nathalie, viens vite. Ça vaut le coup d'œil.

Quand sa tête émerge, éblouie, elle porte la main devant ses yeux et son visage exprime l'émerveillement.

- C'est déjà le Glacier Carré ?
- Oui. Allons le rejoindre.

Une vire légèrement ascendante qu'il faut vite redescendre, et nous voilà sur un bon emplacement déjà tiède par ce beau soleil matinal. Trois gars sont là qui ajustent leurs crampons.

- Bonjour !
- Bonjour !

Sac à terre, nous faisons une halte. L'aspect du glacier est sensationnel. Au-dessus de lui monte la pente du Grand Pic qui en haut se relève, verticale, sous ce qui paraît être le sommet.

- Tu veux prendre quelque chose ?
- Une orange me suffira.

Les oranges sont délicieuses. Elle suce directement un tube de lait concentré, tout en regardant le ciel. Comme la météo l'avait prédit, des nuages se baladent venant du Nord.

- Pas autre chose, vraiment ?
- Non. Ça me suffit.

La sobriété de cette fille me convient. Elle est un signe de bonne forme et elle simplifie le port du ravitaillement.

- Ceux qui ont loupé le Pas du Chat, où sont-ils ?
- Ecoute-les jurer. Ils sont encore en dessous.

Nos voisins ont disparu derrière l'arête en remontant le glacier.

- Le Glacier Carré, je le croyais beaucoup plus grand.
- Moi aussi, la première fois. Mais regarde sa pente. Tu te vois partant sur ce toboggan gelé avec l'à-pic au bout ? Un des plus beaux vols planés des Alpes
- Il y en a qui se le sont payé ?
- Hélas plus d'un. Peut-être la partie la plus dangereuse de la course.
- On ne dirait pas.
- Justement.

Nous sommes en train de mettre nos crampons quand nous voyons une tête furibonde sortir du rocher là-bas à droite et la tête nous crie :

- Vous ici ? Comment vous avez fait ?
- On a pris la voie normale, tout simplement.
- On a cherché le Pas du Chat. On ne l'a pas trouvé.
- Rien d'étonnant. Il a l'air si anodin qu'on ne le remarque pas.
- Ben merde ! On s'est crevé pour rien.
- Ça vous exerce.

Nathalie se penche vers moi.

- Tu es rosse.

Piolets, crampons, tout y est. Nous entamons la forte pente du Glacier Carré directement le long de la muraille. Mais les pas sont bien marqués, un peu longs à notre goût, et la neige ferme. Je me sers plus de la pointe de mon piolet que de la pique. Entre mes jambes je vois Nathalie m'imiter. Ici, le soleil chauffe et je commence à transpirer. Comme ce n'est pas Nathalie qui va me

demander de ralentir, à moins d'être vraiment à bout de souffle, je modère mon allure jusqu'à la brèche du Doigt. A partir de là, on tourne à droite pour un trajet horizontal entre le mur du Pic du Glacier Carré et une émergence rocheuse qui doit faire un excellent emplacement d'assurance quand le glacier est en mauvaises conditions.

- Maintenant tu vas passer devant. Attention où tu mets les pieds. N'accroche pas tes crampons. Je me donne le même conseil.

Sous cette paroi d'où pourraient tomber des pierres si quelqu'un se trouvait sur le pic qui nous domine, ce qui est rare, nous progressons en pente modérée. A droite, le glacier fuit sous nos pieds jusque dans le vide, sans le moindre arrêt possible, mais à gauche l'espace entre roc et glace est tel que le moyen le plus facile de retenir Nathalie serait de sauter à l'intérieur. Plus haut la trace s'éloigne du bord et monte en biais vers l'extrémité orientale de la brèche du Glacier Carré. Nous rentrons à nouveau dans l'ombre du Grand Pic. Les trois gars qui nous précèdent ont déjà entamé la longue pente menant au Cheval Rouge. Leur position ne me plaît guère.

- A partir de maintenant, attention à ces types que tu vois là-haut à cause des pierres.

Aussitôt dit, on les entend crier : " Pierres ! Pierres ! ". Un bloc se détache sur le ciel, ronfle en tournoyant, tombe sur la pente du Glacier Carré, cavale en bonds de plus en plus longs et, petit point noir sur la neige, s'en va disparaître dans le vide des Etançons.

- Ceux-là sont corrects. Ils préviennent. Un jour j'ai vu arriver deux parpaings comme des boulets de canon qui ont éclaté sur le dur à côté de nous. Tu parles si j'étais furieux. C'est un comportement de parpaillots, pas de montagnards. Des types dangereux qui feraient mieux de rester en bas jouer à jouer aux boules.

Comme leur cordée tire sur la droite, nous pouvons nous approcher du bas de l'arête. Le spectacle est magnifique. Au nord, la vue plonge sur la Grave comme si nous étions en avion. Le village semble se trouver au fond de la vallée et, au-dessus, presque à plat, les villages épars des Terrasses, du Chazelet, du Ventelon. Plus loin le regard file jusqu'aux Aiguilles d'Arve en partie dans les nuages et se perd dans un horizon moutonneux. A l'Ouest les Grandes Rousses avec leurs glaciers et, tout de suite à leur gauche, les trois pics de Belledonne.

- Ça te plaît ?

- Oui, beaucoup, mais il ne fait pas chaud.

C'est exact. Un vent glacial, véritable courant d'air, souffle par cette porte ouverte entre le Pic du Glacier Carré et le Grand Pic.

- Il ne faut pas moisir ici.

On enlève les crampons qu'on accroche à l'extérieur du sac et on fixe les piolets. Nathalie veut pendre son anorak.

- On va sortir de ce frigo et grimper. Ça nous réchauffera. Attention les autres sont de nouveau au-dessus de nous. On va appuyer alors sur la droite.

Cette pente très inclinée qui flanque le sommet du Grand Pic est réputée facile. En fait il faut bien prévoir son itinéraire car on peut tomber sur des passages coriaces et perdre beaucoup de temps à les surmonter ou à les contourner.

Nous grimpons vite, l'un près de l'autre, les anneaux à la main. Nathalie n'a plus froid. Une voix d'en haut nous crie :

- Pierres !... Il y en a en dessous ?

- Non. Les suivants sont ceux que vous voyez en bas du Glacier Carré.

- Merci.

Cette montée finirait par paraître fastidieuse sans le plaisir de sentir approcher le but, derrière ce socle vertical au-dessus de nous, le sommet. Mais, pour l'atteindre, il faut passer à gauche, par le Cheval Rouge dont la ligne horizontale se découpe sur le ciel.

Lentement, en s'aidant des mains, on gagne mètre par mètre, quand soudain je relève la tête pour me retrouver en plein brouillard. On ne voit plus le Cheval Rouge.

- J'aime mieux ça ici qu'en bas. Dans le brouillard, entendre des pierres arriver en sifflant, c'est terrible.

L'effort nous procure la chaleur suffisante pour supporter sans nous couvrir ce nuage glacé. Le Cheval Rouge apparaît de nouveau mais estompé, lointain. Derrière moi, Nathalie souffle un peu trop. Je m'arrête. Elle se redresse.

- On dit cette pente facile. Moi, je la trouve épuisante... Oh ! Le Cheval Rouge, il est tout près ! Regarde.

Le nuage dissipé, du coup la distance est abolie. Nous arrivons au célèbre passage. Un gars peine dur sur la dalle mais son compagnon le tire par la corde et il atteint le bord. Tous deux disparaissent à droite derrière l'éperon terminal.

Passage obligatoire, cette fameuse dalle, à force d'être parcourue, est polie comme les cannelures d'un vieux meuble. Les multiples petites prises qu'elle offre sont arrondies, comme cirées. Aujourd'hui elle est certainement plus difficile que le jour où le père Gaspard l'a gravie pour la première fois. J'essuie soigneusement mes semelles car ici l'adhérence est primordiale. Il faut choisir les meilleures des petites prises. Une anfractuosité à l'angle du mur à droite, polie aussi par les milliers de mains qui ont peiné sur elle, permet une traction bien utile. Et je débouche sur l'arête derrière laquelle on peut se placer tout à son aise pour assurer.

- A toi, Nat.

Elle cherche, essaie diverses prises de la pointe de ses souliers, s'élève un peu, redescend.

- Comment tu as fait ?

- Tu te fies entièrement à l'adhérence et là, dans l'angle, tu as une prise rentrante.

- Je suis cannée. Laisse-moi souffler. Ta Meije, elle commence bien avec ce Crapaud crevant et elle finit pareil avec ce Cheval coriace. Quel est le tordu qui a donné des noms d'animaux à ces rochers ?

- Ma foi, j'en sais rien. Tu viens ? Je t'assure.

- Si tu me tires, je redescends.

- Compte pas sur moi. Je t'assure de mon profond respect, c'est tout.

Elle a passé la dalle et elle se dresse près de moi en soufflant. Je l'embrasse sur une joue dont le vent attise la jolie teinte rose.

- Je croyais que derrière le Cheval Rouge ça tombait à pic sur la face Nord.

- Moi aussi la première fois. J'étais tout étonné de trouver ici un emplacement confortable.

- Où il est ton foutu sommet de malheur ?

- Oh, Nathalie, ne gâche pas cette arrivée. Le voilà. Plus que cette arête et nous l'avons.

Pas si facile à escalader, cette petite arête. Je m'y reprends à deux fois et fais venir Nathalie qui, elle, passe sans peiner. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je constate en escalade des contradictions de ce genre. L'explication ? Le geste efficace qu'on trouve ou qu'on ne trouve pas.

Et voici que nous remontons la crête terminale qui surplombe la pente que nous venons de gravir et à laquelle, très bas, sont accrochés nos trois suivants. D'ici le Glacier Carré paraît peu incliné, presque débonnaire. Des gens longent la base du Pic du Glacier Carré. D'autres n'en sont qu'à la sortie de la vire au-dessus du Pas du Chat. Ils vont y coucher dans leur Meije, ceux-là.

Nous croisons deux gars qui redescendent et je laisse à Nathalie la tête de la dernière longueur jusqu'en bout de corde.

- J'y suis, Michel !

- Bravo !

Je monte rapidement en récupérant les anneaux. Quand j'arrive, elle regarde les lieux et s'étonne.

- Je ne le voyais pas comme ça, le sommet. Je l'imaginai en arrondi plus ou moins lisse. Il y a de la place.

Effectivement le sommet de la Meije est une large crête hérissée de pointes de roc et de blocs et parsemée de pierres.

- Bonjour ! Et bon appétit !
- Bonjour !
- C'est superchouette ici !
- Vachement !

Ce vocabulaire poétique traduit l'extase intellectuelle des chevaliers de la montagne. Trois garçons et une fille sont là, en train de manger, assis au soleil derrière un bloc, à l'abri du vent. Un autre prend des photos. Plus loin, face à cet horizon majestueux qui élève l'âme aux confins du sublime, un autre pisse.

Je serre Nathalie dans mes bras mais je n'ose l'embrasser si ce n'est sur le front. J'ai peur, oui, j'ai peur de briser cet instant unique pour nous deux. Elle me regarde en souriant mais elle ne dit rien. Je la sens lointaine.

- Tu es contente au moins ?
- Heureuse, Michel ! Allons, comment poser pareille question ?
- Alors pardonne-moi. Viens vite à l'abri du vent. On va se reposer un moment et manger un peu.

Les nuages se sont écartés. Au-dessous de nos crêtes qui frôlent les quatre mille dévalent, zébrés de crevasses, les glaciers de la Meije et du Tabuchet. Vus de notre altitude, ils semblent descendre jusque dans la vallée. Ici le spectacle est impressionnant. Surgissant en enfilade des pentes de glace à gauche pour tomber à pic au Sud dans le vide des Etançons, les Quatre Dents, surmontées du doigt de Dieu, vous provoquent par la perspective d'une succession d'escalades somptueusement aériennes.

- Oh là là ! Tout ça à s'appuyer ! Mais c'est effrayant !

Il faut dire qu'après la fatigue de la montée au Grand Pic la pensée d'avoir à descendre au fond de la brèche pour escalader successivement les quatre dents et le Pic Central est écrasante. L'inclinaison du Doigt de Dieu sur les Etançons renforce cet aspect rébarbatif.

- Il y a trois types en dessous du Doigt de Dieu, s'écrie un gars qui semble être le chef de l'autre groupe.

- C'est Denis le guide avec ses deux clients. Il en a fait du chemin.
- Pourquoi ils passent par là ?
- Mais... par où voulez-vous qu'ils passent ?
- Il faut passer par le Doigt de Dieu pour faire la traversée ?

Je suis sidéré, bouche bée. Nathalie rit dans son coin hors de leur vue. Parler de la traversée de la Meije sans savoir qu'elle passe par le Doigt de Dieu, décidément on aura tout vu.

- Ça me semble évident... Vous voulez la faire ?
- On était parti pour. Mais avec ce temps orageux...

Je saute sur l'occasion.

- Pour sûr que ça va claquer ! Ceux qui seront encore là dans une heure, je les plains !

A voir leur attirail : cordes, mousquetons, pitons, broches, marteaux, coinces, et, mais oui, des étriers, ils étaient partis pour une himalayenne.

- Eh, les potes ! On va redescendre. Le temps se gâte. On installera un grand rappel avant le Cheval Rouge.

Et c'est parti pour le coup du téléphérique ! Je pense à la quantité de pierres qu'ils vont envoyer bombarder les pauvres mecs qui se trouveront dessous.

- Quand vous décrochez des pierres, criez à tue-tête : Pierres ! Pierres !
- Pourquoi ?

Les bras m'en tombent. Je gueule :

- Mais enfin, si vous ne prévenez pas, vous risquez de tuer quelqu'un et alors vous êtes des assassins !

Il y a de quoi être furieux. Ils semblent découvrir quelque chose... Qu'ils vident la place ceux-là et qu'ils nous foutent la paix !

Je me retourne vers Nathalie qui, elle, est plus préoccupée de nourriture. Elle me fourre une demi-orange dans la bouche. Quand j'ai dégluti le tout :

- Un jour, avec des types comme ça dans le couloir de la Zsigmondy mon copain et moi, nous avons été bloqués pendant trois heures. Tu entends, trois heures. Heureusement ceux-là s'en vont. On sera tranquille.

- Tu crois que je suis capable de la faire, cette traversée ?

- Avec toi, pas de problème. Allez, on y va. Je les ai découragés avec leur risque d'orage. Où diable voient-ils un risque d'orage ?

- Michel !... Cinq minutes, tu veux bien ?

- Mais oui.

Ma mauvaise humeur tombe tout à coup. J'ai compris. Je viens de retrouver Nathalie. Cinq minutes de silence, de contemplation, de conscience profonde d'être ensemble sur un sommet prestigieux. De toutes les cimes qui nous entourent, l'une d'elles retient mon attention, me fait rêver... Elle brille entre les nuages. On en distingue nettement la rimaye sous l'éclairement rasant du soleil.

- C'est les Ecrins, là-bas ?

- Oui, Nathalie, les Ecrins.

Son regard s'attache sur cette cime. Comment dois-je interpréter son silence ? Le bivouac de Coste-Rouge... un peu de nostalgie... Non, Michel, ne te pose pas de question. Notre course est magnifique. Les cinq minutes sont largement dépassées. Je serre Nathalie contre moi et je vais poser un baiser sur ses lèvres mais mon geste bifurque sur son front que j'embrasse très fortement. Je suis idiot ou pas ? J'ai l'impression bizarre de ne plus être bien dans ma peau.

- Michel ! Le refuge de l'Aigle, en bas. C'est bien lui ?

Dans les profondeurs, à travers une trouée de nuages, apparaît une partie éblouissante du glacier du Tabuchet et, sur sa rive droite, près d'un rocher, se détache, très net, un petit cube rougeâtre.

- C'est bien lui.

- Il paraît tout proche.

- En vol plané, oui.

Au moment de sortir la corde longue pour les deux ou trois rappels qui facilitent la descente dans la brèche Szigmondy, je ressens une nostalgie diffuse à quitter si vite ce sommet, comme si je me reprochais de ne pas avoir éprouvé à sa juste valeur la chance de m'y trouver avec Nathalie. Mais je sais bien que ce sommet, je l'emporte avec moi et qu'elle ne l'oubliera jamais.

Encordés et casqués, nous commençons à descendre le couloir jusqu'au premier anneau de rappel, une grosse sangle de nylon, excellente sur tout son pourtour. Mon premier paquet d'anneaux se déploie dans le vide et retombe sur les rochers en s'y accrochant un peu. Le second vole plus loin et se déroule entièrement.

- Allez ! A toi.

Je n'ai plus aucun conseil à lui donner. Elle se place en position de rappel, la corde soigneusement à l'écart du cou, les pieds écartés sur ces dalles très raides. Je lui avais bien fait essayer la descente sur double anneau, le huit, autrement plus confortable, lorsque nous quittions notre perchoir du cap Dramont, mais elle préfère, comme moi, le rappel traditionnel quand nous sommes en montagne.

- Tu dois trouver une seconde sangle bien avant la fin de la corde. Cherche.



Elle s'éloigne de plus en plus, trop même. Sa silhouette triangulaire se détache sur la blancheur du couloir Gravelotte.

- Là où tu es, tu dois en avoir dépassé un.

- Je ne vois rien. Ah si ! Il y en a même deux. Mais je suis trop bas.

- Alors continue jusqu'où tu pourras t'arrêter.

Elle se laisse glisser encore de quelques mètres.

- Ah, j'en vois une autre.

- Alors va te vacher sur elle avec la corde d'attache.

Deux ou trois mètres encore. J'attends. Un moment après :

- C'est fait.

- Je pars.

S'il y avait eu quelqu'un au-dessus, je me serais autoassuré au moyen d'une cordelette reliant mon baudrier aux brins du rappel par un double nœud de Prussik. Ce système se bloque et vous retient si vous lâchez tout. Or une seconde d'étourdissement sous le choc d'une pierre et c'est la chute en arrière. A deux, comme c'est le cas, on peut tout de même compter sur l'autre pour vous retenir. Mais en solitaire je ne prendrais jamais le risque de le négliger.

Pendant ma descente le long de ces dalles, je tâche de repérer les prises et les fissures qui me permettront de les remonter le jour où je déciderai de faire la Meije à l'envers. C'est un vieux projet qui ressurgit ici. Cette traversée est même plus logique que la traversée classique qui va contre les normes de l'alpinisme, lesquelles recommandent de partir du refuge le plus haut pour atteindre le sommet le plus tôt possible. Or ici le premier sommet, le Doigt de Dieu, d'une altitude pratiquement égale à celle du Grand Pic, est accessible en guère plus de deux heures depuis le refuge de l'Aigle. Ensuite il est plus de l'éthique de l'alpinisme de descendre en rappel le couloir de la quatrième dent que de le remonter à l'aide des câbles métalliques qui sont toujours une tricherie. Même si je vois qu'elle n'est pas difficile, la remontée au Grand pic ne manque pas de panache. Enfin le franchissement de la muraille Castelnau par deux grands rappels est un exercice élégant.

Mais pour le moment j'ai d'autres sujets d'attention. Quand j'arrive, Nathalie a déjà passé un brin dans le second anneau, après, me fait-elle remarquer, l'avoir bien vérifié. Elle n'a plus qu'à tirer sur ce brin jusqu'au point milieu qui n'est plus très haut lorsque l'autre tombe sur nous. Elle le renvoie dans la pente pendant que j'ajuste ce point milieu et, dévachée, elle repart dans sa descente en me lançant un joli sourire de satisfaction.

- Il n'y aura peut-être pas besoin d'un troisième rappel. Tu verras au prochain anneau.

- Si je le trouve, gourde comme je suis.

Pendant que je laisse glisser dans mes mains la corde d'assurance, je regarde à peu près à ma hauteur la fameuse fissure qui a permis à des générations d'alpinistes d'accéder au sommet de la quatrième dent. La brèche Szigmondy arrivait à son niveau. Aujourd'hui cette fissure se trouve hors d'atteinte, en pleine paroi verticale, même un peu surplombante, de la hauteur d'un immeuble de cinq étages.

L'éboulement a fait descendre la brèche d'au moins vingt-cinq mètres. Celle-ci comporte maintenant un petit col d'où part un mur rectiligne aboutissant contre la paroi.

- Je vois trois anneaux, l'un sur l'autre.

- Utilise-les tous. Ça fera toujours gagner de la dénivelée. Vache-toi.

J'aurais pu choisir une corde moins longue mais je sais qu'elle ne le sera pas trop pour le passage de la rimaye en fin de traversée. Je suis à peine arrivé près de Nathalie qu'elle recommence le même scénario. Ce troisième rappel assez court va nous permettre d'accéder au bas de l'arête qui borde la rive droite du couloir. La neige ne remonte pas jusque là comme c'était le cas la dernière fois. Nous avons dû prendre des précautions contre une glissade qui nous aurait fait piquer une tête en plein couloir Gravelotte, l'un des plus longs et des plus raides du massif.

- Non. Pas plus bas. Incline à droite. Traverse... Jambes écartées sinon tu pendules... Quitte le rappel maintenant. Oui, va vers ces rochers et même un peu plus bas... Ça y est. Bout de corde. Tu m'attends.

Une fois vers elle, je regarde en haut si les deux brins ne s'emmêlent pas. Douteux. Je les détords au mieux et tire un brin qui résiste. L'autre résiste aussi. Va-t-il me falloir remonter ? Je le secoue, tire fort. Il vient. Ouf !

Pendant que je range le rappel dans mon sac, Nathalie se prélassa, l'air content, les yeux fixés sur la pente qui maintenant nous domine de haut.

- Pas désagréable cette descente, tu ne trouves pas ?

- Non. Quand on a la paix et qu'il fait beau, elle est plutôt reposante. La dernière fois j'ai dû attendre une heure entière au sommet du Grand Pic tant il y avait des types en dessous qui pinaillaient dans les rappels. Je craignais de leur faire partir une pierre sur le crâne. J'ai même failli descendre à côté en escalade libre, ce que j'aurais dû faire à voir les dalles aujourd'hui. On les aurait doublés au lieu d'être bloqués pendant trois heures au couloir Szigmondy.

- Où est -il, ce couloir ?

- On monte par cette arête sur ce mur, on longe sa crête jusqu'à la paroi et là on trouve un câble qui contourne la base de la dent, par ce couloir précisément, jusqu'à la petite brèche qui sépare cette dent de la troisième.

- Mais c'est de la triche.

- On dit, oui, que c'est de la triche. Mais ce passage est en plein nord, très verglacé, très raide et il domine le couloir Gravelotte. Pour le remonter, il exigerait des pitons, des broches à glace, une taille fastidieuse à cause de la glace qui s'écaille, ce qui après tout est du pur alpinisme. Seulement il rendrait la traversée de la Meije impossible aux guides pour les trois quarts de leurs clients. Si tu veux être puriste, on peut faire le couloir sans toucher aux câbles. Cependant je doute fort que tu aies envie de t'en passer.

- Oh moi, tu sais, je ne demande pas mieux qu'il soit là.

- Alors on va faire comme tout le monde. On va les critiquer hypocritement et on va s'estimer heureux de pouvoir s'en servir.

Nous descendons au creux de cette brèche dont le côté Sud plonge par un vaste couloir, presque vertical, dans l'abîme des Etançons. Son aspect est impressionnant. Le remonter doit être un bel exploit.

- Regarde là-haut cette fissure. Elle faisait partie autrefois de la voie normale. Les gens passaient directement du milieu du Grand Pic à la fissure sur laquelle un câble, encore un, était scellé pour permettre de monter directement au sommet de la quatrième dent. C'était beaucoup plus facile qu'aujourd'hui.

- C'est ce qu'on regardait d'en bas. Je la croyais plus vaste, cette brèche.

- Qu'est-ce qu'il te faut ! Tu as mis tes crampons en dehors du sac ?... Parce qu'on sera à l'étroit pour les attacher. Reste là. Je monte sur l'arête. Je t'attendrai ensuite.

Cette escalade est facile malgré la neige qui monte jusqu'au bord et, quand je suis sur le replat un peu terreux, j'appelle Nathalie.

- Tu as vu, Nat ? Drôlement chouette ici. D'un côté une pente de neige à perte de vue. De l'autre un à-pic. On est comme sur le fait d'un toit à une seule pente.

Mais elle ne paraît plus impressionnable. Elle observe simplement.

- Tout ça depuis là-haut a foutu le camp dans le vide ? Il y avait des types au-dessous ?

- Non heureusement. Cela s'est passé au début du printemps. L'effondrement n'a pas eu, je crois, de spectateur. La masse des rochers s'est étalée, dit-on, jusqu'au Châtelleret. Tu le vois en bas ? Ça fait une sacrée distance.

- Ça tient bien au moins maintenant ?

- Bof ! Pas trop. Tu as intérêt à te faire légère.

Elle rit. Malgré la fatigue accumulée depuis avant l'aube, sa forme est bonne.

- Tu restes là sans bouger. Je vais suivre le fil du rocher jusqu'à la paroi. Là, je mousquetonne la corde sur le câble, je descends sur la neige et tu viens me rejoindre. On prendra alors les crampons. Faudra faire gaffe. Si on en échappe un, il se paiera tout le couloir Gravelotte. Autre chose le câble principal est excellent mais, au début, il y a deux ou trois mètres de mauvais câble qui s'effiloche et pique de partout. Ne fais surtout pas glisser la main dessus.

Cette arête aiguë et quasi rectiligne mérite mon attention. La glace commence à un mètre au-dessous de moi et, si je venais à glisser, Nathalie n'aurait qu'à...

- Eh, Nat ! Tu te rappelles le Mont Blanc ? Sur une arête, si on n'a aucun point d'assurance et que l'autre fiche le camp d'un côté, qu'est-ce qu'on fait ?

- Ah non non, Michel ! Je t'en supplie ! Ne me fais pas ce coup-là !

Elle rit, accroupie, ses mains sur le fil du rocher au bord du vide. J'arrive contre la paroi. Un bout de câble rajouté y est fixé, mince et qui pique de partout, et son scellement supérieur branle. Je m'en méfie. Un mousqueton pour me vacher sur celui du bas et je demande à Nathalie de venir.

Elle a observé mes mouvements et progresse avec prudence sur cette arête aiguë. Quand elle arrive, je la vache à son tour assez court sur le câble proprement dit, solide et épais. Nous sommes très à l'étroit mais en sécurité entre une paroi un peu surplombante et une forte pente de neige glacée qui s'accroît au point que son bombement finit pas la cacher.

- J'aimerais mieux que ce soit toi qui mettes mes crampons.

- D'accord mais je commence par les miens pour être plus sûr.

La corde qui nous relie glisse dans la pente de glace. C'est un avantage car ainsi elle ne nous encombre pas. Mon talon droit sur le crampon aval enfoncé dans la neige, le pied s'insérant ensuite entre les ridelles, je passe la sangle dans les anneaux et veille à ce qu'elle soit bien serrée. Dans le couloir il ne ferait pas bon s'arrêter pour réajuster un crampon. Au tour du gauche maintenant. Sa position amont me permet de le manier plus aisément. Je détache ensuite ceux de Nathalie et, par derrière, je les ajuste à ses souliers sans qu'elle ait autre chose à faire qu'à bien poser le pied, ce qui n'est pas si simple ici.

- Ça y est, mon bébé. Oui, j'ai serré parce qu'il faudra qu'ils tiennent dur. Maintenant on va y aller. Je fais deux vachages sur le câble.

- Pourquoi ?

- Deux précautions valent mieux qu'une. Avant chaque scellement, il faudra détacher chaque mousqueton pour le remettre après. Pendant que tu fais ça, s'il n'y avait pas un second mousqueton, tu ne serais pas assurée et imagine que tu échappes le câble, par exemple en plein milieu de la partie raide du couloir.

- Pas besoin d'insister.

- D'autre part il y a des endroits où le câble est beaucoup trop haut. Tu enlèves alors le premier mousqueton et tu laisses l'autre glisser au-dessus de toi en téléphérique. Sinon, tu serais obligée de grimper sur le rocher, ce qui peut être difficile ou même impossible. Maintenant, en route.

Sur la partie descendante la marche est facile et nous sommes en sécurité. Vient ensuite un éperon rocheux où le scellement est trop haut. J'enlève du câble mon premier mousqueton et le replace après. L'autre n'est pas encore monté. Je le tire et l'enlève à son tour pour aller le remplacer sur le câble lui aussi, une fois l'éperon dépassé.

Quand vient Nathalie, c'est plus simple. Je tire par la corde le mousqueton qui la précède, l'enlève avant le scellement et le fais passer sur la suite du câble. Elle en fait autant avec celui qui est à sa portée.

Au détour, le couloir nous apparaît, grim pant vers le ciel, un couloir de glace noire, cette glace noire des altitudes en faces Nord.

- Tu vas rester là. Quand je serai arrivé à un relais, je te ferai venir.

Le fer de mon petit piolet dans la main droite, cramponnant de toutes mes pointes avant, j'entame cette pente coriace. On n'est pas loin des quatre mille mètres et l'effort essouffle vite. A chaque scellement je fais passer mes deux mousquetons. Quand j'arrive vers le renforcement que je connais, je suis à bout de souffle. Pour être plus à l'aise, je monte sur une petite assise rocheuse, m'enfile entre le câble et la paroi, puis, avec peine, à cause de mon gros sac, je me retourne face à la pente, le câble sous les bras pour me soutenir.

- Tu peux venir.

Elle approche, piquant et cramponnant la glace. Je la tire carrément.

- Ici, pas d'amour-propre. On n'est pas en alpinisme pur mais en alpinisme industriel.

Elle a du fil à retordre pour manier les mousquetons aux scellements et aux raccords de câble et je la tiens ferme.

- Allez, fais comme moi. Ça repose.

Elle se glisse sous le câble que je soulève pour qu'elle soit moins gênée par son sac et elle se place dans la même position que moi où elle reprend peu à peu sa respiration.

- Il est drôlement éreintant ton couloir.

Je pense à ce qui l'attend plus haut. Peut-être, pour la première fois, fondra-t-elle en larmes, comme Raymonde qui n'est pourtant pas une mauviette. Alors il me faudra attendre, sans manifestation extérieure, encourager ensuite, et, merveilleuses ressources des femmes, en moins d'un quart d'heure elle repartira en pleine forme.

- Dommage que ce couloir soit si coriace aujourd'hui ! Burchy qui l'a passé il y a deux mois, l'avait trouvé en excellentes conditions. Les crampons crochaient à merveille. Il ne s'était servi du câble que pour assurer son client. Il est vrai que l'année dernière, Pierre, un autre guide, n'avait pas trouvé le câble, emprisonné sous la glace, et qu'il avait dû employer toutes ses broches. On marque une pause, si tu veux.

- Non, plus vite on sera sorti de ton couloir, mieux ça vaudra.

En effet, se voir accroché à un câble au-dessus d'une pente qui s'accentue pour tomber Dieu sait où, arrêté en pleine face Nord où par endroits la paroi est polie de verglas, où le froid vous pénètre insidieusement avant même que vous ayez eu le temps de récupérer votre souffle, tout cela n'a rien de réjouissant.

Redescendu sur la glace, je reprends ma progression à coups de piolets et de pointes avant. Le câble va bientôt se ficher dans un dièdre assez haut pour m'obliger à grimper contre le rocher et faire passer mes deux mousquetons par-dessus le scellement.

Voici maintenant le passage le plus pénible. Il s'agit d'aller atteindre une émergence de roc horizontale, détachée de la paroi, formant comme un îlot dans la pente de glace et sur lequel on peut se reposer. Oui, mais entre lui et la paroi, la pente de glace noire déjà très raide se relève presque à la verticale sur un bon mètre alors que de chaque côté le rocher est lisse et gelé.

A coups vigoureux de crampons et de piolet je grimpe peu à peu. Les éclats de glace s'enfuient avec une sonorité cristalline vers les profondeurs, cette sonorité particulière à la glace noire qui n'a plus de bulles. Derrière moi le mousqueton qui relie la corde au câble me suit sagement jusqu'au moment où il se trouve bloqué par un raccord boulonné à l'endroit où le câble est le plus haut. Au prix d'un effort exténuant, je dois saisir ce câble d'une main qui ne peut pas lâcher le piolet, redescendre vers le raccord, debout sur les pointes avant, et de l'autre main faire passer un mousqueton après l'autre en amont du raccord.

Et maintenant le plus gros effort. Attaquant directement la glace j'arrive vers le petit mur, assez essoufflé, mais la volonté tendue vers ce replat rocheux sur lequel je n'aspire qu'à me reposer. A coups de pieds contre la glace, je me taille des marches en me tenant au piolet mais, juste au moment où je vais atteindre le replat, je me sens tiré en arrière par la corde. Le dernier mousqueton est redescendu et s'est de nouveau coincé au raccord du câble. Seule solution : revenir immédiatement en arrière car je suis à bout de forces. Serrant à deux mains ce câble glissant,

d'autant plus que je dois tenir le piolet, je redescends vers le raccord, débloque une fois de plus ce mousqueton coincé sur un boulon en soufflant comme un beau diable, mais, au moment de reprendre ma progression, mes pieds tendus à l'extrême, je glisse tout à coup et me retrouve bloqué trois ou quatre mètres plus bas, les genoux sur la glace, l'aine et les côtes serrées par le baudrier. J'avais bien instinctivement planté le piolet mais j'étais déjà arrêté.

Furieux, je me rétablis sur les crampons et là, je m'impose de rester une minute entière, bien tenu pas la corde, pour reprendre tout mon souffle. J'avais commis l'erreur de trop tendre mes pieds sur une pente pareille si bien que les pointes avant devenaient presque parallèles au mur de glace. En bas, derrière l'éperon, Nathalie n'a pas vu ma glissade.

Ma respiration calmée, je reprends une fois de plus ma progression les deux mains agrippées au câble, la plus basse tirant en outre le mousqueton inférieur. Me voici de nouveau sous le petit mur de glace. Alors, cessant de tenir le câble mais gardant la corde tendue pour que le mousqueton ne redescende pas en arrière, je me dépense de toutes les façons, m'élève de dix, vingt, quarante centimètres et, coinçant la pique du piolet contre un redan vertical de la roche à ma gauche, je martèle rageusement du pied cette glace qui s'écaille jusqu'à ce que je sois sûr de la tenue de mon crampon, arrive à la hauteur du replat sur lequel je me rétablis et m'assois avec un énorme soupir de détente. Il ne me reste plus, par sécurité, qu'à tirer à moi le fameux mousqueton pour le faire passer par-dessus un nouveau raccordement à hauteur de ma tête. C'est fini. Jamais plus je n'emploierai pareille technique et que le diable emporte tous les câbles du monde !

- Nathalie, je me repose deux minutes. Tu attends ?

Un oui lointain. L'endroit est rébarbatif au possible et nous sommes à très haute altitude. Un air glacé monte des profondeurs. Nous gelons dans cette ombre alors que là-haut la crête est inondée de soleil. J'ai hâte d'y parvenir.

- Tu peux monter. Ici pas d'amour-propre, je te tire.

Debout sur mon rocher plat, un véritable îlot dans ce dévaloir de glace, je la tracte de mon mieux. Je sais qu'il faut lui laisser le temps de manœuvrer ses mousquetons et même lui rendre de la corde à l'endroit où le câble fait un angle.

Je la revois finalement. Elle progresse en se tenant d'une main au câble, de l'autre à la corde même, en amont de son premier mousqueton. Elle se fie entièrement à ma traction, piquant la glace de la pointe de ses crampons. Elle parvient ainsi devant l'étranglement où la pente est presque verticale. Je la tire alors vigoureusement, heureux de lui avoir fait prendre son baudrier. Elle s'accroche, elle s'arc-boute, elle saisit le bord du rocher sur lequel elle s'assoit près de moi

- Eh bien... je m'en souviendrai... oui... de ton couloir !

Assise les jambes pendantes côté câble, le sac reposant sur la pierre, elle souffle comme une locomotive de Far West.

- Je t'ai dit tout à l'heure qu'on n'était pas obligé d'utiliser ce câble. Qu'est-ce que tu en penses ?

- Merde pour les puristes ! Mais ce que je vois, c'est qu'il y a encore un sacré morceau à grimper avant qu'on arrive au soleil.

- Le plus dur est fait. On sera récompensé. Allez, il ne faut pas moisir ici. On va finir par cailler. Je love la corde, la pose à côté d'elle.

- Repose-toi en attendant que je t'appelle.

Cramponnant, piquant presque avec rage, je m'élève peu à peu en faisant sauter les mousquetons à chaque raccord. Le couloir se resserre. Je souffle mais, cette fois, sans excès. Tout le corps travaille et je finis par en éprouver un certain bien-être. Voici la fin du couloir. Voici une cheminée. Voici que les crampons mordent la pierre. Je décroche les mousquetons. La cheminée est surmontée. Ma tête émerge dans un chaud soleil, puis tout mon corps.

- Ça y est, Nathalie ! Je suis sorti ! Monte vite ! Tu verras comme on est bien ici ! Formidable !

Avec une intense satisfaction, je m'assois sur le rocher, le sac posé à côté de moi, et sans retard je mousquetonne la corde aux tours morts de l'ancrage du câble. Cela me permet de tirer Nathalie

qui grimpe bien, soutenue par son baudrier. Elle pourrait se passer de l'assurance sur câble puisque je la tiens mais je la laisse faire. Quand elle arrive vers la petite cheminée, je lui demande de prendre tout de suite le rocher. Debout sur la pointe de ses crampons, elle fait un dernier effort pour se hisser.

- Enlève les mousquetons. Tu vois bien qu'ils te gênent.

Elle s'arc-boute pour terminer le passage. En me penchant, je parviens à la saisir sous les bras et je la dépose à côté de moi.

- Eh bien !... Tu m'en reparleras de ce couloir !... C'est le passage le plus dur de toute la course !

- Je m'attendais à te voir piquer une crise de larmes.

- Une crise de rage, oui. J'ai soif !

C'est un grand soulagement que de se trouver ici. La course est faite car il ne reste plus maintenant que des difficultés moyennes sans gros efforts à fournir et dans un panorama d'une exceptionnelle beauté. Assis côte à côte, elle à ma gauche, nos pieds pendant sur ce fameux couloir, nous terminons la gourde. Nos épiluchures d'orange partent sans peine dans la goulotte luisante. Le papier du chocolat et des biscuits resteront dans un sac de plastique.

- Tu t'es montrée formidable. Vraiment, je t'admire.

Et de ma main gauche sous son bras gauche, je l'attire et l'embrasse sur le front puis j'appuie ma joue contre la sienne, sans oser en faire plus. Mon estime pour elle est montée encore d'un cran. J'ai à côté de moi la fille dont j'ai toujours rêvé et je voudrais la garder ici, sans jamais repartir. Mais, au point où nous en sommes, ce n'est pas le moment de rêver.

- Il faut dire que ce couloir a tout pour plaire. Il approche des quatre mille. On a déjà neuf cents mètres d'escalade dans les pattes. Il ne mène pas au sommet. Au contraire, on l'attaque quand la descente du Grand Pic vous a démobilisé. Il est ouvert en plein nord. On s'y crève quand il est en mauvaises conditions comme aujourd'hui. Et ce n'est même pas de l'alpinisme !

- Michel ! A voir tout ce qui reste, j'aime mieux crever ici. J'en peux plus.

- Ce serait malin maintenant que le plus dur est derrière nous.

- La suite, comment est-elle ? Je t'en prie : dis-moi exactement la vérité. Une difficulté est plus grave quand on vous l'a cachée.

- La suite est facile.

- Je ne te crois pas.

- Nathalie, je te donne ma parole que tout le reste va te paraître facile.

- Admettons. Après tout, il faut bien que je te croie.

Sans crampons, on avance avec une aisance reposante le long de cette crête de rochers commodes. On monte. On descend. A droite, le vide à-pic et la vallée des Etançons qui fuit vers la Bérarde. A gauche, les raides pentes de neige et l'immense vue qui part de la Grave à nos pieds jusqu'aux Aiguilles d'Arve, jusqu'au Mont Blanc au nord-est. Paysage superbe où le doigt de Dieu impose sa présence, tel un géant qui se penche sur le vide.

- Michel Michel ! Regarde vite !

Apparition de rêve : éblouissants de blancheur, dans un léger froissement d'air, deux planeurs passent à notre niveau, au-dessus de l'abîme des Etançons, le second dominant de peu le premier. On les voit disparaître comme des fantômes derrière nous de l'autre côté du Grand Pic. En une minute ils viennent de franchir nonchalamment ce que nous aurons mis trois heures à parcourir à force d'énergie depuis le Grand Pic jusqu'au Pic Central. Ils font partie d'un autre monde, de celui des choucas, de celui des avions de ligne dont le bruit est devenu si familier aux montagnards.

- Comme c'est joli, Michel ! Ah, quelle chance ils ont. L'un des deux pilotes m'a fait un signe.

- Et il est tombé amoureux de toi.

- Et merde ! Moi, je suis en coma dépassé et lui il se balade dans le ciel, comme ça, tranquillement.

- Tu vas me faire rager. J'en ai fait du vol à voile. Eh bien, la chance, Nathalie, c'est nous qui l'avons. Qu'est-ce que ça représente pour lui, la traversée de la Meije ? Un joli défilement d'images en quelques minutes. Pour qu'il la comprenne, il faudrait qu'il l'ait faite comme nous, en y bavant pendant des heures. Alors, oui, elle compterait pour lui.

- Et s'il l'a faite ?

- Alors oui, il doit apprécier son vol. C'est peut-être pour cela qu'il t'a fait un signe. Si c'est le cas, c'est une jolie rencontre.

- Tu n'aimerais pas en faire autant ?

- Oui, avec Nathalie devant moi.

- Pourquoi devant ?

- Parce que c'est très étroit, un planeur.

Elle ne répond rien et continue de progresser sur les pointes de rocher et moi, je rêve d'un rêve complètement fou, tant l'avenir est incertain.

- Comment tu vas faire pour me faire grimper ce Doigt de Dieu impossible alors que je suis complètement cannée ?

- Pour le moment, on va commencer par descendre à gauche, tourner en dessous à droite jusqu'à une petite brèche.

Elle n'a pas besoin que je l'assure, si ce n'est pour la forme, et je la rejoins en ramassant les rouleaux de corde tout en me tenant au rocher.

- Voici la première dent blanche.

- Blanche pourquoi ?

- Parce que la neige la remonte jusqu'à la crête et qu'elle paraît blanche depuis la Grave. Grimpe devant. On mettra les crampons juste avant la neige.

La neige ne tarde pas. Nathalie m'attend. Nous nous détachons mutuellement nos crampons de nos sacs et nos piolets.

- La trace est bonne. Je te suis. Va lentement pour ne pas t'accrocher les pieds. Pense à la Mauvaise Arête au Mont Blanc.

- Méchant.

- Non, prudent.

Pas du tout impressionnée par ce plan de glace fortement incliné qui fuit, à gauche, au-dessous de nous, sans la moindre retenue possible, elle monte vers la crête facile, redescend de flanc et arrive à l'autre brèche. Là, il faut remonter la dent suivante par une courte pente de rocher qui ne mérite pas qu'on déchausse.

- Chouette, un anneau. Mais on ne descend pas côté Doigt de Dieu ?

- Quand tu verras l'autre côté, tu m'en diras des nouvelles. Je place un rappel ici. Tu vas descendre carrément sur la glace en direction de la vallée jusqu'à ce bout de rocher qui émerge et, après, tu continueras de biais jusqu'à la brèche. Là, en contrebas, tu trouveras un bon emplacement de repos et même un bloc sur lequel tu peux m'assurer par un tour mort. Garde ton piolet à la main, il te servira.

Pendant qu'elle descend, j'aperçois la Grave entre ses jambes écartées. Penchée vers le côté de la brèche, elle tient l'amont du rappel entre son coude replié, ce qui lui permet de garder son piolet à pleine main.

- Très bien ! Tu peux même éviter le bloc et aller droit sur la brèche.

Elle y est presque quand elle manque penduler sur sa droite et moi, je vais me précipiter vers l'extrémité de la dent pour contrer le pendule par la corde d'attache. Mais d'un petit saut de côté elle s'est rétablie et d'un coup de piolet elle se tire sur le replat.

- Rappel libre.

Abandonnant les deux brins, elle descend alors plus bas dans la brèche et fait sur le bloc un tour mort de sécurité.

- J'ai compris.
- Quoi ?
- La dent.

Pendant que, arrivé à ses côtés, je tire le rappel, nous regardons cette avancée que fait la dent sur le vide.

- Il y en a plus d'un qui a basculé ici en bout de corde. Tu te vois te balançant au-dessus de deux cents mètres de vide en tournant comme une toupie ?
- Drôle de situation ! Dans un cas pareil, qu'est-ce que tu ferais ?
- Moi ? Je te souhaiterais bonnes vacances et je foutrais le camp.
- Salaud ! J'en ai marre ! Je coupe la corde !

Je sens qu'elle ne plaisante qu'à demi car elle est fatiguée mais il faut reconnaître que depuis le départ nous n'avons pas tellement pris de repos.

- Pardon pour ma connerie... Tiens, toi qui as la chance de pouvoir photographier avec tes yeux, profite plutôt de cette pause pour regarder tout ce que tu vois et tu pourras te le repasser avec délices à ton retour.

- Pardon, Michel. C'est vrai que ce paysage en plein ciel est extraordinaire. Mais, quand je vois tout ce qui reste encore à grimper, je me dis qu'elle n'en finit donc jamais cette Meije.

- C'est bien en effet l'impression qu'elle donne. Mais pour ce qui reste... Allez, courage, ma gentille pastourelle. Je monte tranquillement. On quittera les crampons plus haut.

J'ai à peine utilisé la moitié de la corde que je me ravise.

- Viens. On peut enlever les crampons ici.

Une fois de plus, les crampons sont sur les sacs. Je reprends la grimpe de cette arête facile, découpée, aérienne. C'est la fatigue qui la rend longue. En fait, en trois longueurs, on arrive près du sommet.

- Passe devant.
- Oh, c'est bon signe.

Elle reprend de la vigueur. Je la suis à quelques mètres, visant les bouts de roc au cas où...

- Ouff !! Ça y est !

- Oui, ça y est. Tu vois ? C'est plus vite fait que tu croyais. Ça mérite une sacrée bise !

Elle ne se fait pas prier et nous restons là dans les bras l'un de l'autre un moment en silence.

- Heureuse au moins ?

- Crétin ! Ça se demande ?

- Non, mais moi je le dis, même si c'est évident.

- Je ne le voyais pas comme ça, lui non plus, le sommet du Doigt de Dieu.

- Comment tu le voyais ?

- Comme un hémisphère très étroit.

En fait ce sommet ressemble plutôt à une conque tournée vers la vallée. L'arête en forte pente que nous avons remontée s'infléchit sur la gauche jusqu'à devenir plus ou moins horizontale à la cime et redescendre de l'autre côté se perdre dans la masse informe des rochers.

Quand nous sommes assis sur les derniers blocs, je fais remarquer à Nathalie qu'il y a du vide au-dessous de nous. Le Doigt de Dieu penche derrière nous du côté des Etançons. Je m'avance pour voir.

- Michel, tu me fais peur. Si ça cassait !

- Pour ce que je pèse... Ah, ce qu'on est bien ici ! Et plus rien à monter. Constate. On est presque à la hauteur du Grand Pic.

- Il n'est pas loin. Tout ce temps pour parcourir...

-...cinq cents mètres. Ça fait du... 0,15 km à l'heure.

Le chiffre la fait sourire. Le nuage qui nous cachait la vue à l'Est se dissipe et la crête de neige de la Meije Orientale nous apparaît bien plus bas.



- C'est de la Meije Orientale qu'on prend les meilleures photos du Doigt de Dieu. Ton père doit sûrement en contempler une en ce moment.

- Il y a des chances. Mais, dis-moi, plus loin que l'Orientale...

- Mais oui, c'est lui. C'est notre Gaspard, Nathalie.

Elle le regarde un moment de son air songeur au délicieux mystère.

- On se fait une amie d'une montagne. Le Gaspard maintenant c'est notre ami.

Elle me dépose un baiser sur la joue, un baiser qui m'enchanté.

- Un ami que je ne suis pas près d'oublier, ma Nathalie des Neiges.

Elle sourit sans répondre, ce qui m'étonne.

- En bas, tu vois le Promontoire ?

- Mais il est tout proche ?

- Il l'est. Tu as remarqué que personne ne nous a suivis ? C'est nos gars qui ont dû décourager les autres à la descente avec son risque d'orage.

Elle se met à rire.

- Tu es vache !... Allez, moi j'ai faim.

Elle dévore une orange et me tend quelques biscuits que je grignote.

Puis elle passe aux fruits secs et au chocolat. Le nuage est revenu sur nous.

- Michel, il ne faut pas m'en vouloir si je ne suis pas toujours marrante. Mais je suis si contente d'être ici avec toi. Je n'y croyais guère ce matin.

- Moi, j'y croyais et cela suffisait.

- Et je serai encore plus contente quand on arrivera au refuge. Mais qu'il me paraît bas !

Le soleil triomphe de nouveau du nuage et la blancheur du glacier du Tabuchet resplendit, sauf devant le refuge où la glace tourne au gris.

- On ne voit pas par où on descend.

- La grande pente ? Pas encore.

- Qu'est-ce que ça va être encore que ce machin-là ?

- Un morceau délicieux, le dessert.

- Moi, j'attends pour y croire.

Nous repartons. Les rayons du soleil sont déjà inclinés.

- Descends face à la Grave puis à droite par cette sorte de couloir. Plus bas encore, en allant à gauche, tu trouveras contre le rocher des sangles de rappel.

- Il y a trois types devant le refuge.

- D'après les couleurs, c'est Denis, le guide, et ses deux clients.

Nathalie a découvert les anneaux. Elle s'accroche au rocher, les atteint.

- Un rappel ici n'est pas indispensable. Mais puisque tout y est ...

Une fois de plus les anneaux de ma corde ont volé dans la pente et se sont arrêtés un peu en désordre vers le bas. Nathalie descend le rappel en les remettant en ordre au passage

- Profite du rappel jusqu'au bout.

Elle repousse le petit replat sur lequel elle s'était arrêtée et elle continue jusque dans la brèche dont elle remonte sagement l'autre bord en prévision des cailloux que je pourrais décrocher. C'est à un détail de ce genre qu'on reconnaît l'expérience.

- Rappel libre.

La précaution n'était pas superflue car en descendant j'ai décroché pas mal de gravillons. Je prends la peine de rouler en deux paquets la grande corde rouge, celle qui nous servira pour la descente de la pente de glace, et je les fixe sur le haut de mon sac. Nous cheminons horizontalement sur une muraille de rochers encombrés de neige. Un dernier coup d'œil sur le panorama des Etaçons et nous nous avançons sur la pente de terrain mixte qui donne du côté de l'Aigle.

- Crampons.

- Et allez donc ! Ça fait combien de fois ?

- Je ne sais pas. Beaucoup de guides les font garder depuis la brèche Szigmondy. Ils gagnent du temps. Mais, tu vois, Nathalie, je ne suis pas partisan de la méthode de certains qui font faire la traversée au galop. Le client a peut-être battu ses records mais cette course est si belle que ne pas en profiter est un sacrilège. Si le temps est beau, si personne ne vous talonne, pourquoi ne pas laisser le client s'en mettre plein les yeux et plein le cœur ? Pour beaucoup ce sera la seule traversée de la Meije de leur vie.

- En effet. Et maintenant par où on descend ?

- Par ces blocs, ces morceaux de neige et de glace. Aide-toi de ton piolet. Je t'assure. Quand tu trouveras l'anneau, un anneau tout à fait spécial au bout du rocher plus bas, tu m'avertiras.

Ce terrain mixte n'est pas si facile qu'il en a l'air. La neige est molle par endroits, les rochers escarpés. Décidément, cette Meije, sans comporter un seul passage vraiment difficile, accumule toutes les situations de l'alpinisme et reste délicate de bout en bout.

Pendant qu'elle descend avec une prudence que la fatigue rend lente, mon regard se promène sur ce paysage de haute montagne et voici qu'une nostalgie commence à m'envahir. De toute la course, je n'ai pas senti Nathalie en profondeur. Elle aura été parfaite, techniquement, moralement. Elle aura été courageuse. Nous aurons été reliés par la corde et les efforts en commun, par les dangers que nous avons su écarter, par la beauté du paysage ressentie ensemble. Mais je n'ai pas pénétré ce voile de réserve dont elle s'entoure. Et quelque chose se serre en moi à la pensée que c'est peut-être la dernière et la plus belle de nos courses qui s'achève. Après, Nathalie partira loin, très loin, j'en ai la conviction, et si je la revois, elle ne sera plus qu'une amie et peut-être même pas une amie intime. Oui, Michel, que ce qui reste de notre Meije soit intensément vécu.

- J'y suis. Il y a tout un tas de traces en dessous.

Je descends. En effet ce parcours chaotique n'est pas si facile et je comprends le piton que j'ai vu là-haut. Dans certaines conditions un premier rappel doit être le bienvenu pour permettre d'atteindre l'anneau de la pente de glace.

- Michel, le guide et ses deux clients qui quittent le refuge.

Trois points abordent la neige en direction de la Grave, trop loin les uns des autres pour être encordés. Plus bas ils trouveront des crevasses. Denis leur accorde un moment de liberté.

- Il y a quelqu'un au refuge ?

- Comme il n'est pas gardé ces jours-ci, il se peut que non. Dommage qu'on n'y passe pas la nuit. L'endroit est très beau et on voit loin. Les couchers de soleil y sont magnifiques certains soirs. Tu verras : c'est un des rares exemplaires qui subsistent des bons vieux refuges d'autrefois. On s'y reposera un moment avant la descente. Ce ne sera pas de trop parce qu'elle est rudement longue.

- Tu crois qu'on arrivera en bas avant la nuit ?

- J'en doute. Mais sur un sentier ce sera une fin de course délicieuse.

La volumineuse corde de rappel est posée bien à plat sur la neige. J'enlève la corde d'attache qui me relie à Nathalie.

- Ici, on va nouer les deux cordes pour faire un rappel de quarante mètres. Tu entendas dire qu'ici un rappel de trente cinq suffit. Un jour je m'y suis laissé prendre. Il m'a lâché juste sur la lèvre de la rimaye. J'ai dû attacher un brin à ma ceinture et prendre du mou. Mon saut était tangent. J'ai failli passer dans le pot... Cette fois pour plus de sûreté je vais nouer les deux extrémités.

- Pourquoi ?

- Je ne me fie pas trop à ce qu'on dit. Il paraît que la rimaye n'est pas très haute en ce moment mais que la crevasse en dessous baille pas mal. Si toi ou moi, on se loupe, on n'ira pas plus bas que les brins noués.

- Et alors qu'est-ce qu'il faudrait faire ?

- A deux, pas de problème. Je descends d'abord et je te reçois à l'arrivée.

- Mais alors je ne serai pas assurée.

- Et non puisqu'on se sert de la corde d'attache pour allonger l'autre. Elle regarde fuir cette pente raide qui tombe sur le glacier très bas.
- Ne t'inquiète pas. Avec les crampons ça ira tout seul.

Il me faut un temps assez long pour débrouiller les cordes que j'ai attachées à la suite l'une de l'autre. Ici le plus sûr moyen de ne pas faire de nouilles, c'est de laisser glisser sur la glace les parties dont on n'a que faire. Finalement je suis en mesure de passer l'extrémité d'un brin dans l'anneau, celui qui ne comporte pas le nœud, jusqu'au point milieu que j'ai repéré, et de laisser ensuite glisser l'autre mètre par mètre dans la pente pour éviter qu'ils s'entremêlent. On pourrait descendre ainsi mais je fais remonter le tout pour en nouer les extrémités par mesure de précaution. Les deux brins attachés glissent, sagement, droit vers la rimaye en décrochant de la poussière de neige qui les devance en coulant.

Loin là-bas, le nœud du bout disparaît derrière le bord de la glace et, à voir ce qui me reste de corde, je n'ai pas de souci à me faire. Nous aurons de la longueur en réserve.

- Je vais descendre le premier. En bas, je verrai comment ça se présente, et quand tu arriveras, je te dirai ce qu'il faut faire.

- C'est drôle comme la présence d'une corde dans une pente est rassurante. En arrivant j'avais la trouille à la pensée qu'il allait me falloir descendre ça.

- Et maintenant, ça ne t'inquiète plus.

- Si, un peu. Descendre la première fois pareille longueur sans se sentir assurée...

- Pas de raison. C'est un rappel idéal. Tes crampons plantés sur la glace ou dans la neige dure, une pente unie, les pieds écartés, pas de problème. Tout de même, tu feras attention au passage du premier nœud. Quand tu y seras, reprends bien la corde en aval. Bon, j'y vais. Quand je te le dirai, tu te mettras en position et tu viendras sans te presser. Ce que je te demande, c'est de ne pas lâcher le rappel. Mais, à voir ta frousse, ça ne risque pas.

- Sadique, va.

Descente facile en vérité où la tension de la corde est modérée. Je regarde là-haut Nathalie qui m'observe attentivement.

- Quand je serai en bas, je tire la corde et je m'en vais.

- Alors, je la coupe tout de suite, là !

- Fais-le. Qu'est-ce que ça changera pour toi ?

- Tu es un salaud. Je retourne au Promontoire.

- Tu penseras à moi au câble.

- Je me fous dans la pente ! Tu seras bien embêté !

- Non. Ça nous gagnera du temps.

- Et si je me tue ?

- Bon débarras.

Rien de tel pour détendre les nerfs. Le nœud passe pas trop mal. Les brins de glace et de neige glissent avec leur bruissement clair vers la rimaye. J'approche du mur vertical que j'estime de trois à quatre mètres de haut. Mais quand je suis sur le surplomb, je stoppe car je m'aperçois que le reste du rappel pend dans l'ouverture béante dont je ne peux voir le fond. A droite, à gauche, c'est pareil ou pire. Je me penche. La lèvre est épaisse, solide. Au lieu de descendre sous le mur jusqu'au niveau de la crevasse pour piquer et me tracter vers le bord, je préfère sauter. Pour cela, il me faut remonter un peu, me sortir du rappel, faire venir le nœud terminal, le tenir dans ma main pour m'épargner ensuite le problème d'aller le récupérer et sauter.

Je calcule et... hop ! j'atterris dans la neige, quatre mètres plus bas, le piolet écarté, à bonne distance du trou. Le sac a fortement appuyé sur mon dos. Je l'avais oublié, celui-là. La neige molle était en fait un amas de menus gravillons de glace descendus de la pente en sautant eux aussi.

La fin de ce long rappel pour moi est un plaisir. Il signifie que les difficultés sont terminées, qu'enfin on peut se détendre. Ici, la course est réussie. Comme je l'ai aimé, la première fois, ce rappel auquel j'avais pensé toute la journée !

- Nathalie, je suis arrivé ! A toi de descendre. Eh ! Je ne te vois pas ! Réponds !

Sa voix me parvient du ciel.

- Oui, j'y vais.

- Prends ton temps.

Les brins remontent, signe qu'elle se met en position. Un autre signe : un fin ruisseau de neige et de menus glaçons m'arrive sur la tête. Pour voir Nathalie, il faut que je m'éloigne un peu. Elle se tire d'affaire comme une déesse, les pieds suffisamment écartés, l'amont du rappel dans le creux de son coude pour mieux tenir son piolet. Elle a déjà passé le nœud et elle approche de la lèvre.

- Stop !

Elle a obéi immédiatement et elle m'observe avec attention.

- Ecarte-toi bien avec tes pieds en te laissant glisser verticalement pour ne pas te faire prendre les doigts entre la corde et la glace. Arrivée au-dessus de la crevasse, je te tirerai au bord.

Je remonte sous le mur, l'entends qui approche, vois dépasser sa main aval et sa tête, preuve qu'elle se penche correctement en arrière.

- Oh, ce trou !

Je récolte une pluie de neige sur le visage.

- Va lentement. Quand la glace manque, tu te laisses pendre verticalement et je te tire.

Elle m'arrive de côté. Je la tire vers moi, parviens à lui saisir la main aval puis à la prendre par la ceinture. Ses pieds touchent la neige. C'est fait.

- Tu ne trouves pas que c'était un beau morceau ?

- Formidable !

Nous nous secouons mutuellement la poussière glacée qui nous recouvre. Le soleil illumine les traits de Nathalie, la rendant plus belle encore. Pendant que je dénoue les brins, elle se penche dans la crevasse.

- Oh, Michel ! Il y a une drôle de caverne là-dessous, tu as vu ? Ça fait un plafond de glace luisante, parfaitement horizontal, qui s'enfonce loin jusqu'au rocher. Et il est lumineux par l'intérieur.

- Tu remarques ce bleu ?

- Un bleu pastel, très beau. Je n'aurais jamais rien imaginé de pareil.

- Et maintenant je te laisse le soin de procéder à la cérémonie. Une fois ce rappel tiré, les difficultés de la Meije seront terminées. Avoue que, depuis les premiers pas au sortir du Promontoire, elle ne nous a pas lâchés. Elle nous a offert l'occasion d'utiliser toutes les techniques de glace et de rocher avec un extra pour le câble. Ça t'a plu ?

- Oh Michel, je suis heureuse !

Elle rit, me saute au cou, attend. Je l'embrasse sur les joues, très fort.

- Alors, ce rappel, tu le tires ?... Mais pas ce brin ! Quelle bécasse !...

- Oh, pardon Michel ! C'est bien d'une gourde ce que j'allais faire.

Devant sa moue désolée, comme si cette bévue allait gêner sa course, je m'empresse de rire.

- Même si tu l'avais fait, tu n'aurais rien inventé. J'ai vu ici, oui ici, un guide réputé, et pas n'importe qui puisqu'il écrit des livres et donne des conférences, tirer sur le mauvais brin et, quand le nœud a coincé, hurler : "Ah pour être con, il faut être con !".

- Alors, qu'est-ce qu'il a fait ?

- Il a fait pendre à la corde trois types et, comme ça tenait, il s'est appuyé la montée à la force des poignets. Au refuge il a dû payer à boire à tout le monde. Si tu veux faire des économies, choisis bien le bon bout.

Je la vois tirer avec des gestes consciencieux cette corde rouge qui d'abord résiste et creuse la lèvre de la rimaye. Puis vient le nœud. Un jet de neige l'arrose. Elle peine de moins en moins. Tout à coup la corde cède et un flot de torons, de brins de glace et de neige qui n'en finit pas, s'abat sur elle. Elle rit aux éclats, les mains sur la tête.

- Mais ça va durer jusqu'à quand ?

Je l'aide enfin à sortir de son amas de cordes et à secouer la neige qui la saupoudre jusque dans le cou.

- Finished, Nathalie ! Bravo ! Tu as été formidable ! Cette course, je ne suis pas près de l'oublier.

Pendant que je me débats à récupérer les cordes, debout à contre-jour dans le soleil qui décline, elle se mouche, essuie ses lunettes, enlève son casque, ramène ses cheveux en arrière. Qu'elle est belle en ces gestes si simples !... Et elle a dit qu'elle était heureuse. Pourquoi alors aller chercher si loin ce bonheur qu'elle a sous la main ? Que lui apporterait de plus l'Argentine ? Est-ce l'Argentine qui l'attire là-bas ou un garçon qu'elle voit sous les traits d'un dieu de la musique ? Je ne suis pas musicien, hélas, mais j'aime la musique, profondément...

Ce nouveau retour à une réalité qui n'a pas sa place ici m'agace. Je la chasse d'un vif mouvement intérieur.

- Qu'est-ce que tu as ?

Pas seulement intérieur. Je saute sur une explication toute prête.

- Un bout de glaçon dans mon cou. Allez, viens m'aider à rentrer cette corde et, après, direction le refuge.

Nous avons repris notre ordre de cordée et nous descendons à grands pas une trace bien faite. Nathalie a troqué le casque pour son joli bonnet blanc orné de deux bandes, l'une bleue, l'autre rouge, et elle s'est mise en chemisier. Comme ce paysage est superbe ! Comme ce soleil est sympathique ! Et comme notre halte dans ce petit refuge du bon vieux temps s'annonce délicieuse !

- Attention. La trace descend vers un pont de neige qui me semble foireux. Prends plutôt la bifurcation à gauche.

Cette seconde trace plus étroite fait un long détour en s'écartant prudemment de l'extrémité de la crevasse. Au passage, je vois que le pont de neige a cédé. Il aurait fallu encore sauter. Ça suffit pour aujourd'hui.

La trace principale rejointe, notre descente se poursuit, détendue, heu-reuse, justifiée par une grande journée de montagne. De temps à autre, Nathalie se retourne vers les hauteurs et je suis largement payé par son sourire dans le soleil déclinant. Traduit-elle ses sentiments par une musique secrète que lui chante cette superbe traversée ?

Je songe que nous avons encore devant nous, pour nous deux, d'abord la halte au refuge, ensuite une très longue descente et même je m'arrangerai pour que nous ne soyons pas en bas avant la nuit. Egoïstement je ferai traîner. Egoïstement je veux prolonger la joie que nous tenons ce soir. L'avenir, je m'en fous. Je veux être égoïste pour le garçon que je suis aujourd'hui. Celui de demain, qu'il s'en aille se faire voir au diable !

Nous arrivons sur la partie où la glace est complètement découverte de neige. Elle en apparaît grise. Sur cette glace grenue et dure, il n'y a pas de problème, surtout avec crampons et piolets. Mais des crevasses franches se sont formées là où il n'y en avait aucune il y a deux ans et elles nous obligent à de nombreux détours. Comment sortir au mieux de ce labyrinthe ? Je passe devant pour aller reconnaître une issue qui semble déboucher sur une partie blanche, idéalement unie. Nous longeons sur notre droite une crevasse pas très large mais dont l'autre bord est en contrebas. Devant moi, barrée par une petite tranchée qu'un pas suffit à franchir, s'ouvre bien la bonne issue, ce que confirment d'ailleurs des traces.

Exclamation étouffée. Je me retourne, juste le temps de voir Nathalie tomber le dos sur la glace, les pieds vers moi, et disparaître dans la crevasse. Je bloque les mains sur la corde qui après une

fraction de seconde se met à me tirer et freine de toutes mes forces. Brusquement la traction s'arrête. Silence.

- Nathalie, tu es au fond de la crevasse ?

Pas de réponse. De combien est-elle tombée ? Est-elle blessée ?

- Nathalie, tu es au fond de la crevasse ?

- Oui.

Un petit oui lointain qui me donne le premier renseignement indispensable:

Nathalie est consciente. Second renseignement à obtenir :

- Le fond de la crevasse est-il solide ?

La réponse met un temps pour arriver.

- Je crois.

Alors, sans cesser de tenir la corde solidement tendue, je contourne la crevasse et descends sur l'autre bord. En me penchant, j'aperçois la tête de Nathalie qui est debout, immobile, entre les deux parois. Le soleil tombant de biais sur celle qui est en face de moi éclaire vivement toute l'anfractuosité.

- Tu es sûre que le fond est solide ?

- C'est bon.

Sa prononciation endormie m'informe qu'elle est encore un peu sonnée.

- Commence par remettre ton bonnet.

C'est une technique consistant à détendre une situation par un détail. Elle le ramasse, arrêté par un redan de glace, et le remet correctement sur sa tête.

- Pas de mal ?

- Ça va... J'ai mal au pied.

- On verra ça à la sortie. Je vais essayer de te tirer directement.

Mes efforts sont vains mais je ne me faisais guère d'illusion car sortir quelqu'un d'une crevasse n'est pas facile, surtout quand un surplomb empêche l'accidenté d'apporter son aide. Avec mes broches à glace il va me falloir installer un système de moufles mais c'est long et il y a peut-être une solution plus pratique.

- Je peux utiliser un moyen de levage mais regarde si tu peux sortir par côté.

Je devais tenir la corde toujours fermement tendue car je ne pouvais savoir si le fond était réellement solide.

- Oui, je dois pouvoir remonter par ma droite.

- Alors essaie.

Un moment... De l'emplacement où je me tiens ferme, elle est cachée à mes yeux. Elle me crie :

- Ne tire pas comme ça. Mets-toi plus en face.

Elle s'est donc déplacée. Je viens sur ma gauche.

- C'est étroit. Je ne peux pas passer.

Le ton de sa voix trahit une inquiétude. Je réponds tranquillement :

- Eh bien, enlève ton sac et fais le passer d'abord.

Un moment... Elle doit peiner.

- Oui, ça passe.

Le ton de sa voix est celui d'un soulagement pressé. A la corde, je sens qu'elle remonte d'un mètre. Je recommence à la voir.

- Ne tire pas tant.

- C'est solide sous tes pieds ? Sûr ?

- Parfaitement.

Cela me permet de donner du mou à la corde et me soulage d'autant.

- Tu peux continuer à monter par ta droite ?

- Peut-être.

- Alors, attends. Je vais te débarrasser de ton sac.

A la partie de la corde que je lui fais descendre elle attache son sac que je hisse vers moi. Le nœud était limite, signe d'un peu de nébulosité encore.

- J'ai perdu mon piolet.

C'est vrai. Où est-il, celui-là ? Je lève les yeux. Il est resté accroché d'une façon étonnante à la pente de glace, sur l'autre bord.

- Il est en haut. Je vais t'envoyer le mien.

Je l'ai mousquetonné par son œil sur la corde.

- Attention.

Arrêté un instant par le bord de la crevasse, il descend comme une flèche.

- Tu l'a décroché ?

- C'est fait.

- Pour que tu puisses m'aider à te remonter, je vais t'envoyer un prussik.

J'ai tiré de mon sac devant mes pieds un anneau de cordelette et je m'avance au point où elle peut me voir.

- C'est un cours que je te donne. Tu vois comment je le fais ? A deux torons ça serre plus fort. Voilà. Mais comment te le faire descendre ?

- Fais-le très lâche.

La solution qu'elle me propose montre qu'elle a récupéré tous ses esprits. Le prussik descend en effet sans problème.

- Bloque le prussik sur la corde à la hauteur où tu peux lever sans peine ton pied blessé. Tu passes ensuite ton soulier dedans. En te tirant d'une main par la corde, de l'autre par ton piolet piqué dans la glace, tu te dresses sur le prussik et en cramponnant de l'autre pied sur le mur derrière toi tu t'accroches pour me permettre de remonter la corde d'un pas. Après on recommence. Tu as bien compris ?

- Compris.

Elle a un peu de peine à passer les pointes de son crampon dans l'anneau de cordelette. Elle pique son piolet dans la paroi qui heureusement à cet endroit n'est pas réellement verticale et elle peut cramponner de l'autre pied contre une protubérance.

- J'y vais.

- Attention à ta main entre la corde et la glace.

Elle s'élève de soixante centimètres, m'allège la corde que je remonte d'autant, du moins je le crois.

- Pas si haut.

Je baisse un peu. Le système fonctionne. Trois ou quatre manœuvres de hissage. Encore un dernier coup de piolet et, s'appuyant le dos contre l'autre paroi qui ici surplombe, elle émerge, débouche au soleil, fait trois pas et s'arrête. Pour moi, c'est une résurrection, une résurrection éblouissante.

- Il faut que je me change. J'ai reçu toute la douche glacée.

Son chemisier colle à sa peau. Il en est transparent.

- Dans mon sac, j'en ai un autre.

Je le lui fais passer, l'aide à quitter le mouillé, à enfiler celui-là, à enfiler aussi son chandail car elle grelotte. Celui-ci bien tiré, elle respire.

- Ça va mieux.

- Oui, on a une sacrée veine.

Il n'y a pas eu la moindre place pour l'émotion dans toute cette aventure. Seule la technique a commandé nos décisions et nos gestes, la technique pure.

- J'ai très mal à mon pied... Sans doute une entorse.

Elle appuie avec peine sur le pied droit.

- Est-ce que tu peux marcher ?

Oui, je pense que ça ira. On marchera lentement. Tant pis si on arrive en bas à la nuit. Le mal n'est donc pas trop grave et le refuge est proche.

- Je te porte le sac.

- Non, ça n'y change rien. Il faut partir.

- Tu as vu ? Ton piolet est resté en haut. Je vais le chercher.

- Je t'en prie. Fais attention.

Elle me suit d'un regard inquiet. Il n'y a pourtant pas le moindre risque. Mais elle est encore sous le coup de sa chute.

Le piolet récupéré, nous allons repartir quand je reçois en plein dans les yeux une vision splendide. Du bord supérieur de la crevasse pend une multitude de glaçons de toutes tailles, de toutes grosseurs, certains même tordus ou vrillés, sur lesquels un rayon de soleil incliné répand les couleurs éblouissantes de mille arcs-en-ciel enchevêtrés. Des gouttes rapides et lentes emportent autant d'étincelles vers la profondeur sombre... Une féerie de cristal et de feu.

Je bloque net un trouble qui allait m'envahir. Il s'agit d'atteindre le refuge et le plus rapidement possible. Je ne sais pourquoi mais ce refuge qui me semblait proche devient terriblement lointain. Un avion passe à quelques centaines de mètres au-dessus de nous. J'agite mon chandail vers lui, sans trop espérer être aperçu, mais il s'éloigne. Nous sortons de la zone de glace pour une pente de neige facile. Mais chaque pas lui est douloureux.

- Je ne crois pas que je puisse tenir jusqu'à la vallée.

- Il s'agit pour le moment d'atteindre le refuge. Je laisse mon sac ici et je vais te porter.

- Non. Je peux quand même marcher.

Son ton est résolu et je n'insiste pas. Nous progressons lentement. Elle s'appuie du bras sur mes épaules, sa main droite s'aidant du piolet. La pente devient plus raide mais son inclinaison n'a pas l'air d'agir sur sa blessure. Pas à pas, dans un temps qui me paraît interminable, nous arrivons à la partie horizontale.

Elle exige que je la lâche. Elle me suit. La fonte a creusé quelques rigoles dans la surface du glacier.

- Ne sois pas stupide, allons ! Voilà le refuge. Je peux te porter facilement.

- Non ! Je peux marcher !

Tout à coup elle tombe assise, son visage trahit une vive douleur, des larmes coulent sur ses joues. Elle a enfoncé le pied sur un morceau de neige enchâssé dans une rigole. Je l'aide à se remettre debout. Je veux la porter. Elle refuse de nouveau, presque avec colère, fière et courageuse Nathalie.

- Cette fois on laisse les sacs. Je reviendrai les chercher.

Allégés, nous remontons bientôt la légère pente qui va nous faire aborder le refuge, cette boîte de métal là, tout près, posée contre son rocher. J'ai pour lui les yeux du naufragé devant l'île qui sauve la vie de ses compagnons et la sienne.

Voici la caillasse et le roc en place. Je fais asseoir Nathalie, lui enlève ses crampons, la décorde, la soutiens pour lui faire monter les dalles, pousse la porte où je me coince le doigt. Il n'y a personne. J'en éprouve une déception mais je suis content d'être ici.

- Assieds-toi. Je vais chercher les sacs et on va regarder ton pied.

- J'ai certainement une entorse. Comment on va faire ?

- Ne t'inquiète pas. Maintenant tu es en sécurité. Je m'occupe du reste.

Je ramène les sacs et tire du mien la trousse de secours. Assis par terre, je délace et enlève prudemment le soulier puis les chaussettes. Une zone violette entoure la cheville. La pression du doigt sur l'enflure persiste.

- Tu as certainement une entorse. Le violet va s'étendre. S'il était plus tôt, on tenterait la descente avec ton pied bandé serré mais pas question maintenant. On va passer la nuit ici. Demain



matin, on aura tout le temps voulu pour rejoindre la vallée. A moins que quelqu'un arrive de la Meije, auquel cas je lui dirais de nous faire envoyer l'hélico, mais j'en doute.

Nathalie me regarde d'un air confus, éperdu de tendresse.

- Je te demande pardon, Michel.

- Pardon de quoi ? Attends d'abord que je te panse.

La bande velpo qui n'avait jamais servi lui tient le pied un peu serré. Avec une grosse chaussette par-dessus, elle pourra se déplacer.

- Voilà, ma belle Nathalie. Tu es mignonne tout plein comme ça.

- Je te demande pardon, Michel. où j'étais, en crampons et avec un piolet, il n'y avait aucune raison pour que je glisse. Je ne croyais pas être aussi gourde.

- Non, c'est moi le responsable. J'aurais dû me trouver derrière toi. Je t'aurais bloquée immédiatement. De plus bas et de biais, il m'était guère possible d'enrayer ta chute. Tu t'es reçue sur un pan de glace incliné. Avec des crampons, rien de tel pour se tordre une cheville.

- Une fois partie, j'ai senti taper de tous les côtés. J'étais sonnée.

- Mais... quitte ton bonnet.

- Il est bien où il est.

- Eh bé ! Une belle bosse bleue et tu ne le disais pas. Et pardi ! On avait quitté les casques ! Tu veux bien enlever ton chandail ?

- Oui, docteur, mais il n'y a rien.

- Sinon un sacré bleu sous l'omoplate.

- Ou ça ? Aie ! Je ne m'en étais pas aperçu.

- En tous cas rien de grave. Finalement on a eu une sacré veine !

- Michel, mon petit Michel, j'en suis navrée. Je t'ai gâché ta course.

Et elle se met à fondre en larmes sur mon épaule. Une profonde tendresse m'envahit pour ma petite blessée qui se trompe tellement.

- Tu n'as pas gâché notre course. Tu l'as sauvée.

- Comment ça ?

- Je la vois tellement plus belle maintenant, tellement plus à nous deux... Mais de toutes façons, c'était moi le guide, donc le responsable. J'avais en charge ta sécurité. Donc c'est à moi à te demander pardon. Allez ! Sèche vite ces yeux. Tous les deux nous sommes encore en vie. Voilà qui est merveilleux... Et, puisqu'on est en vie, on va bouffer.

Mais bouffer quoi ? Tenant compte de notre commune sobriété, nous avons emporté peu de provisions et il ne reste dans mon sac qu'une boîte de lait concentré non sucré et des biscuits. Il y a ici un réchaud et des allumettes. Dans un énorme seau, un peu d'eau, avec du papier tombé dedans. Sur un rayon, ô merveille, je découvre un sachet de potage de légumes.

- Je vais chercher de l'eau.

- Où donc ?

- Au pied d'un rocher, à deux cents mètres.

- Ne me laisse pas... pas trop longtemps.

Son visage, le ton de sa voix trahissent une inquiétude affectueuse.

J'ai retrouvé la dépression dans laquelle il faut descendre pour y puiser, à travers les morceaux de glace qui flottent, l'eau de fonte de la journée et je reviens avec une lourde charge. Nathalie a récupéré une casserole. C'est elle qui veut préparer notre repas et je dois céder. Ce petit repas, nous le savourons côte à côte, assis sur un banc, le dos contre la paroi. Après quelques cuillerées avalées en silence, elle lève la tête, regarde de tous les côtés, émerveillée.

- Oh, ce refuge !...

- Oui, tu vois ce refuge ? Il est unique. Un vrai refuge de l'ancien temps.

Deux étages de matelas sur le côté gauche, la cuisine au fond, une table, deux bancs, quelques tabourets, et, au plafond, de gros crochets pour y suspendre les sacs. Aux jours d'affluence, on s'y entasse à trente, quarante. Tu te rends compte ?

- Et le gardien ?

- Il s'est foulé la cheville. On doit le remplacer.

- Dans une crevasse ?

- Une crevasse ? Tu y tiens ! Non, en tombant d'une paillasse du haut. Il faut le faire ! Toi, tu fais ça avec plus de panache. Mais, dis-moi, comment cela t'est arrivé ?

- Sur une petite déclivité de la largeur d'une main. J'ai senti le côté de mon crampon partir en tangente. J'ai glissé sur le dos. Mon piolet que je tenais avec un anneau de corde m'a échappé. Puis tout a basculé. J'ai reçu des coups de partout et je me suis retrouvée debout dans le fond avec de l'eau glacée qui me tombait sur la tête. En bougeant j'ai senti mon pied me faire très mal.

Je me rends compte que, si je ne l'avais pas retenue par la corde, elle n'aurait pas pendulé dans la partie la plus profonde de la crevasse. Mais je remarque aussi, et cela me frappe brutalement, qu'elle aurait pu se tuer. Traversant la crevasse, une de ces lames de glace dure que j'ai à peine remarquées sur le moment pouvait briser net des vertèbres cervicales après une chute de quatre ou cinq mètres. Ainsi notre belle course de la Meije se terminait en drame absolu.

- Nathalie, nous avons de la chance, une sacrée chance. Ç'aurait pu être tellement plus grave. Et par ma faute.

- Non, Michel, ça ne peut pas, pas du tout être de ta faute. J'ai agi comme une imbécile.

- Non, comme une alpiniste fatiguée, et on l'aurait été à moins.

Comme elle repart dans son chagrin, je veux qu'elle pense à autre chose.

- Viens voir ta Meije. Regarde. Elle n'a pas grande allure vue d'ici parce qu'on la voit tangentiellement mais regarde comme les pentes sont raides. Elles brillent de soleil. A gauche, ce sommet neigeux au bout d'une arête de neige, c'est la Meije Orientale.

- Et à gauche encore ?

- Le Pavé. Et il y a un refuge derrière, un refuge que tu connais.

Elle sourit.

- Je crois que je vais aimer les refuges autant que les sommets. Tu as vu ces séracs et ces crevasses en bas ? Mais...

- C'est effrayant

- Zut !

Elle désire sortir devant le refuge. Je la soutiens par la taille, son bras sur mon épaule. On s'assoit sur les dalles encore tièdes.

- On devrait voir le Gaspard.

- En partie caché par le Pavé. Tu vois les cimes du Combeynod à notre hauteur ?

- Magnifiques. Et le Lautaret ?

- Non. Il faudrait se déplacer en direction de la Meije. Mais tu vois notre sentier de l'Alpe de Villar d'Arêne ?... Si, vers la ligne d'ombre à gauche.

- Ah oui, qu'il est mince ! On dirait qu'il y a des promeneurs.

- Possible. Et maintenant, de l'autre côté, le Grand Pic. Nous étions là-haut, Nathalie, là-haut... Tu te rends compte ?... Un souvenir qui ne s'effacera jamais.

Je pense : même si nous sommes séparés par des milliers de kilomètres... Cette certitude me console d'une Argentine qui passe devant mes yeux avec ses immenses pampas. Mais je ne vais pas me laisser enfoncer par la crainte d'une séparation. Mes montagnes sont plus fortes que leurs plaines et Michel plus fort que l'autre. Et ces pensées n'ont pas leur place ici. Il me faut réagir par une diversion.

- Dommage qu'on ne puisse y aller. Là-bas, à notre hauteur, à quinze ou vingt minutes d'ici, il y a une pointe de rocher facile d'où on a une vue plongeante sur le glacier de la Meije. C'est le Serret du Savon.

- Du Savon, quel drôle de nom !... Oh Michel, Michel ! Il y a deux gars qui descendent de la rimaye, un bleu et un rouge.

- Où ça ?

- Tu vois ? Dans l'angle de la zone d'ombre. Ça y est, le premier sort au soleil. Tu vas voir le second, le rouge.

- Je les vois.

Cette apparition me rend soudain joyeux. Elle va simplifier notre problème.

- Regarde, Michel, le premier arrive dans la zone grise... L'autre aussi... Ils font des détours comme nous... La crevasse... Attends... Le bleu s'arrête, hésite... Le rouge le rejoint. Il s'arrête aussi... Il doit chercher par où sortir... Regarde : il passe devant le bleu... L'autre le suit... Ça y est, il est sorti sur la neige... L'autre également. Regarde-les cavalier ! Tu vois que le chef de cordée a fait comme toi ? Alors, alors, Michel !...

Je ne veux pas effacer la joie de Nathalie mais pour moi ce n'est pas une preuve. Il a fait la même erreur que moi, voilà tout.

- Mais pourquoi arrivent-ils si tard ?

- Ils ont dû faire la directe de la Meije.

- Donc des très forts.

- Sans doute. Rentrons. Il ne fait pas chaud.

Quand la porte est refermée :

- Ça nous arrange. S'ils descendent ce soir, je leur demanderai de faire venir l'hélico demain matin. Nous pourrions passer une nuit tranquille ici.

- Mais j'aurais pu descendre.

- Deux mille mètres de dénivellée ? On en avait pour la journée et tu forçais ton pied. On va leur préparer de l'eau chaude.

Nous rangeons nos affaires, nettoyons la table. L'eau chante quand on les entend marcher sur le gravillon. Je vais leur ouvrir la porte.

- Bonjour !

Le premier porte l'insigne des guides.

- Bonjour ! Tout seuls ?

- Oui. On vous a fait chauffer de l'eau.

- Oh, ça c'est sympa !

Ils posent lourdement leurs sacs sur la table, des sacs imposants.

- D'où venez-vous ?

- On a fait la directe du Pic Central.

- De Dieu !... Et vous êtes sortis par le surplomb ?

- Quand même pas. C'était déjà tangent. Pas vrai, Marius ?

- Sacrebleu ! Tu ne m'y reprendras plus.

- Arrête. Tu me dis toujours ça. Bonjour toi, la fille ! Mais qu'est-ce que tu as ? Tu es blessée ?

Je devance Nathalie pour raconter ce qui s'est passé, ce stupide accident qui termine mal une course si bien réussie.

- C'est toujours comme ça. Au moment où on s'y attend le moins. Je me suis bien cassé une clavicule sur un sentier, moi.

Ils déballent des provisions.

- Tu n'as pas pu la retenir ?

- Je venais juste de passer devant elle le long de la crevasse pour chercher le passage.

- Mince ! Moi aussi. Ça arrive aux meilleurs des trucs comme ça. Heureusement qu'elle est légère. L'autre zigoto s'en serait moins bien tiré. C'est sérieux, ce qu'elle a ?

- Une belle entorse.

- Et qu'est-ce que vous alliez faire ?

- Attendre demain. On aurait eu toute la journée pour descendre.

- Faut pas faire ça. Nous, quand on sera en bas, on prévient la Gendarmerie et ils viendront vous chercher avec l'hélico.

- Je te remercie. C'est chic.

- Vous avez mangé ?

- Un peu, oui.

- Ça veut dire que vous allez casser la croûte avec nous. On a ce qu'il faut. Et pour demain matin, je vous laisse pain, lait, café, thé. C'est ce goinfre de Marius qui emporte toujours trop de bouffe.

Nathalie se lève pour préparer notre repas. Le guide l'arrête.

- Toi tu es blessée. Reste assise.

Ce sont deux gaillards dont le visage amaigri dénote la grande forme. Leur repas vite préparé, ils nous racontent leur course.

- Le bloc qui a failli te tomber sur la gueule, comment tu l'évalues ?

- Eh bien comme un piano. Il a fait un de ces bonds et, en bas, il a percé la glace pour s'y enfouir. J'ai senti passer le vent.

- Et à part ça ?

- Tout a bien marché. Des précautions, tout de même... Le rocher n'est pas toujours solide. Bien sûr, pas question de faire le surplomb terminal comme Victor Chaud. On est sorti par la gauche. Ça t'a plu, Marius ?

- Ouais ! Je les serrais, les fesses, par moments.

Ils ne sont pas restés plus de trois quarts d'heure.

- Allez ! Ne vous en faites pas, les amoureux. Dormez bien. Demain ils viendront vous chercher. Bye, bye !

- Merci pour tout. Bonne descente.

On entend leurs pas sur le gravier de la courte descente jusqu'au glacier puis plus rien..

Nous sommes de nouveau seuls dans la haute montagne à 3.400 mètres d'altitude mais notre solitude a changé du tout au tout. Je ne suis plus triste mais profondément serein. Jamais je n'aurais imaginé passer seul avec Nathalie une nuit dans un refuge si bien fait pour nous. La Meije nous a encore réservé ce bonheur-là parce que nous lui avons prouvé que nous le méritions.

De retour des toilettes, Nathalie s'avance vers moi en boitant. Ses doigts sont mouillés de la neige dans laquelle elle s'est rincée. Elle s'assied sur un matelas, me prend la main.

- Tu as entendu ce qu'il a dit, le guide ? "Les amoureux". Dis-moi, Michel, pourquoi tu as été si distant avec moi pendant cette course ? Tu étais même un peu aigri contre les autres.

- Mais, Nathalie... toi et moi... Erick...

- Une course est un self being day, dis-tu. Je ne sais pas ce qui va se passer... Non... Je suis tellement désemparée... Mais la course, c'est avec toi que je la fais. Pourquoi tu ne m'as pas dit un mot gentil au Promontoire hier avant de t'endormir ? Pourquoi tu ne m'as pas donné un seul vrai baiser de toute la course ? Même pas au sommet du Grand Pic ! Même pas au sommet du Doigt de Dieu ! Pas même après la crevasse !... J'attendais... Je pensais que je le méritais... Mais tu n'as jamais voulu... Tu es déçu de moi, Michel ?

Sa voix est plaintive. J'en suis abasourdi, attristé, irrité contre moi.

- Mais comment peux-tu dire une chose pareille ?... Oh, comme c'est dommage ! Comme c'est dommage !

- Quoi donc ?

- Que tu ne m'aies pas détrompé. Si j'avais su... Mais tu es tellement secrète. Tu n'as pas compris que c'est à cause de la prochaine venue d'Erick que je ne pouvais me conduire avec toi autrement qu'en ami ?

- Erick, oui, bien sûr... Mais enfin, je t'assure, je n'ai rien décidé.

- Comment ?... Il vient bien te chercher pour t'emmener dans son pays ?

- Tu ne crois pas que tu vas un peu vite ?

Désesparé à mon tour, je m'entends murmurer :

- Ainsi, toi et moi... ce ne serait donc pas fini ?

Le visage dans ses mains, elle fond en larmes.

- Oh, je ne sais plus... Je ne sais plus... En tous cas, pour moi, la course est faite avec toi. Je t'ai senti gêné, c'est vrai. Mais je l'étais autant que toi. J'espérais que ce serait toi qui allais rompre la glace. Je me disais que, quoi qu'il arrive, nous avions encore cette course pour nous deux. Michel, tu devais le comprendre.

- En somme, tous les deux, nous pensions la même chose sans nous le dire.

- Et puis merde ! J'en ai marre, marre, marre !

Je laissais s'apaiser cette tempête de larmes qu'expliquaient également, j'en avais conscience, la fatigue d'une rude journée d'escalade et le choc nerveux de la chute dans la crevasse. Elle pleurait, la tête dans mon épaule, ses cheveux contre ma joue. De la porte vitrée, je voyais les rayons obliques du soleil éclairer par-dessous de paisibles nuages les pentes de neige de la Meije Orientale. Les parois du refuge craquaient.

- Tu as raison. Cette course est à nous deux et elle va le rester jusqu'à demain, jusqu'à ce que l'hélicoptère arrive. Les heures qui viennent sont à nous et une nuit en haute montagne, seuls, dans un petit refuge qui sent la bonne odeur du vieux bois et de la tradition. C'est notre bel été de montagne qui se poursuit encore. Le guide avait raison. Il fallait avoir l'œil d'un vieux routier des neiges, une fine intuition sous un visage de baroudeur, pour se rendre compte, mieux que nous, que nous nous aimions.

Je la pris dans mes bras. Elle eut un petit cri à cause de sa blessure dans le dos. Je lui demandai pardon. Et, cette fois, oui, je l'embrassais pleinement comme un homme altéré boit à une source d'eau vive.

- Je vais te dire une chose horrible, Nat. Je bénis la crevasse.

- Moi aussi.

Je me mis à rire de cette répartie inattendue et combien spontanée. Elle se pencha pour voir de nouveau sa montagne.

- Tu vois, la Meije nous comprend. Elle a trouvé ce truc pour nous garder un peu plus longtemps près d'elle.

C'était joli, insensé, si juste. Entre nous l'atmosphère venait soudain de se détendre. Toute la course, déjà réussie par elle-même, s'en trouvait illuminée. Oui, nous l'avions faite en nous aimant et non pas seulement, ce qui était déjà admirable, comme des amis.

- Michel, c'est la plus belle de nos courses, de bout en bout.

- Crevasse comprise ?

- Crevasse comprise.

Elle me regarde comme si elle n'était pas encore rassurée.

- Tu ne m'en veux pas, bien vrai ?

- Au contraire, je te félicite d'avoir piqué une tête dedans. Ce n'est pas maintenant que je m'en plaindrais. Je t'y pousserais plutôt.

- Salaud, va !

Et, ravie, elle m'embrasse. Pour finir de la rassurer, je lui raconte cette étrange vision qui m'a tant frappé.

- Ecoute. Tu ne t'en es pas rendu compte mais, quand tu es sortie de la crevasse, j'ai aperçu au-dessus de l'endroit où tu étais tombée un tas de stalactites de glace enchevêtrées et qui laissaient couler des gouttes...

- Pour la douche, je m'en suis aperçu.

- Tu étais déjà sortie. Le soleil brillait juste par derrière en tirant de ces chandelles limpides et mouillées des couleurs irisées. Les gouttes qui pleuvaient dans la profondeur sombre formaient autant d'étincelles. Du bleu filtrait sous le surplomb. Une féerie de cristal et de feu. Je ne peux te dire le choc que j'ai ressenti. C'était une émotion profonde. Je crois que ce flash restera dans mes yeux longtemps, longtemps, inséparable de toi.

Elle ne répondit rien, absorbée dans cette vision qu'elle essayait d'imaginer. Sa main serrait la mienne. Et moi, je me demandais de quel inconscient avait surgi cette émotion.

Mais il vaut mieux ne pas trop chercher à comprendre certaines choses car on les déforme, comme on tue les plus beaux poèmes en les analysant. Je me mets à inspecter ses blessures. La bosse de la tête a déjà disparu, laissant place à un vague bleu. Par contre le coup sur l'omoplate suinte un peu. Un pansement la protégera du frottement de la chemise. Quant au pied droit, l'enlèvement de la bande laisse apparaître une zone violacée qui a déjà fait la moitié du tour du pied.

- Tu es sûre de ne pas avoir une fracture ? Une fille dans un accident semblable s'était fracturée l'astragale. Quand je fais ça, tu n'as pas mal à un point précis ?

- Non.

- Espérons que ce ne sera qu'une entorse.

La bande a repris sa place, moins serrée pour la nuit, avec la grosse chaussette par-dessus. Dehors, les rayons du soleil rasant les pentes du glacier du Tabuchet et, en dessous de nous, le glacier de l'Homme est dans l'ombre. Une niverolle se pose sur un des câbles qui sous-tendent le refuge et puis s'envole. Ce soir s'annonce de teintes chaudes.

- Nathalie, je te propose un peu de folie douce. Grimper avec moi sur le rocher du refuge. On assistera au coucher du soleil.

A cette idée saugrenue, un peu trop dans ma manière, je m'attendais d'abord à une rebuffade suivie d'un acquiescement bien dans la sienne. Mais non, elle est partante du premier coup. Nous prenons gants et anoraks et, sabots de caoutchouc aux pieds, nous sortons escalader le rocher de l'Aigle. Je l'épaule sous les fesses en maintenant écarté son pied blessé. Elle rit.

Nous voici sur le sommet pour nous offrir ces minutes brèves où toutes les neiges, depuis les Corridors jusqu'au Pic Central, jusqu'à la Meije Orientale, jusqu'aux névés du Combeynot, s'apprêtent à prendre une teinte rose, puis rouge, puis violette. Le soleil, visible à l'œil nu, se déforme derrière des nuages incandescents. Il se coupe en deux. Il s'ovalise. Il s'enfonce lentement par delà les crêtes des Grandes Rousses.

Tout à coup Nathalie se presse contre moi, me prend les deux mains, blottit sa tête dans le creux de mon épaule. Ses cheveux se font tendres sur ma joue. J'attends une parole, n'importe laquelle, mais cette parole ne vient pas. Elle ferme les yeux contre mon cou et moi, je laisse errer les miens sur la croupe de la Meije Orientale qui prend déjà la teinte rose du soleil couchant.

- Tu as mal ?

De la tête elle me fait signe que non.

- Je suis si bien.

Ces mots si simples comblent mon attente. J'ai failli la perdre dans la crevasse. Nous sommes vivants, pleinement vivants, comme on ne peut l'être que rarement dans la vie. Goutte à goutte, les minutes s'enregistrent en nous, indélébiles. Jamais plus maintenant elle ne s'effaceront. Cette certitude me donne une force à renverser tous les obstacles. Elle s'était trompée sur un autre. Aujourd'hui elle découvre sa vérité avec moi. Nous nous aimerons ainsi jusqu'au bout de

l'existence. J'ai encore atteint depuis le Peigne ce point culminant de l'amour dont je rêvais sans y croire, une chance inouïe qu'il serait un crime de laisser passer. Une fois de plus j'ai une envie intense de lui dire "Je t'aime". Cette pointe de rocher, ces lieux magnifiques, son attitude d'abandon, tout m'invite à oser. Mais je ne le fais pas. Je ne veux que clarté dans notre ciel bleu. Quand nulle ombre ne subsistera entre nous, alors je lui dirai ces trois petits mots qui sont les plus beaux du monde.

En coulant derrière les monts, le soleil lance ses ultimes rayons autour de nous, un dernier éclat, une dernière étincelle, puis plus rien. Les nuages de haute altitude gardent encore un moment leur teinte rose, puis, par étages, ils tournent au gris. Deux traînées lumineuses vont à la rencontre l'une de l'autre comme à Coste-Rouge. Un petit vent froid ne tarde pas à monter des profondeurs glaciaires que domine le refuge et les neiges prennent une nuance violet sombre.

Nathalie lève la tête pour dégager ses cheveux.

- C'est merveilleux, Michel.

- Regarde. Tu ne compteras pas souvent des heures aussi belles.

- Et toi ?

- Moi non plus. Mais toi, tu es une ressuscitée.

- N'exagère pas. J'aurais pu m'en tirer plus mal, c'est tout... Non, tu crois que j'aurais pu me tuer ?

- Certainement.

- Alors, j'aurais eu de la veine... Plus de problèmes...

- Egoïste.

- Oui, c'est moche ce que je viens de dire. Mais toi, qu'est-ce que tu aurais fait ?

- Je t'aurais gardée en moi, vivante, toujours jeune, alors que moi, j'aurais peu à peu vieilli... Et puis, un jour, je serais allé te rejoindre.

Elle tourne vers moi un regard interrogateur puis elle fait non de la tête.

- C'est très beau ce que tu me dis là mais tu ne crois pas que tu te fais des illusions ? Le temps efface vite les sentiments. Une autre femme, plus belle, plus intelligente...

- Ou une gourde, laide et sale, qui sait ? Alors, pour te garder, je t'imaginerai encore plus gourde, plus laide et plus sale.

Elle me lance une gifle sans vouloir me toucher mais elle rate son coup et la gifle claque sur mon visage.

- Oh, pardon !

- Idiote ! Tu as failli nous foutre en l'air. Allez, on redescend.

- Pardon, Michel. Tu as raison, je suis une gourde. Alors la gourde, après ce que tu viens de dire, laisse-lui une minute, rien qu'une minute pour rêver.

- Pourquoi rêver ? Je suis sûr de moi quand je te dis que je t'aurais gardée en moi toujours. Tu en doutes ?

Elle blottit de nouveau sa tête dans le creux de mon épaule.

- Je voulais dire que ce soir était beau comme un rêve.

- Eh bien, vivons cette minute de rêve. Peut-être au fond de toi entends-tu chanter quelque musique ? Quelle œuvre tu associes à ce spectacle de la nuit qui descend sur la Meije ?

- Pourquoi veux-tu que je mette de la musique partout ? Elle n'est pas bien comme elle est, cette course ?

- Si, mais il me semble qu'elle serait plus imprégnée de Nathalie si je pouvais désormais l'accompagner d'une musique très belle.

- Cela ne se commande pas. Peut-être qu'un jour, chez toi ou chez moi, telle œuvre viendra évoquer la Meije sans qu'on sache pourquoi. Tu l'avais prévu au Mont Blanc, le thème de Beethoven ?

- Non, en effet. Je suis un peu lourdaud sur les bords.

- Ou plutôt, quand tu aimes quelque chose, tu veux trop que tout soit parfait. Pour le moment, la Meije est bien comme elle est.

- Elle est bien comme elle est. Tu as raison.

Son regard errait dans les lointains du côté des Aiguilles d'Arve dont une dernière clarté accusait le relief sur les plateaux sombres qui les entourent. Mais elle semblait regarder au-delà de l'horizon.

- Sais-tu que ta question a justement réveillé en moi un passage de Beethoven ?

- Oh, lequel ?

- Le largo du concerto trois pour piano.

- Oh moi, tu sais, ça ne me dit rien.

- Tu le connais sûrement.

Le thème qu'elle commençait à me chanter réveilla brusquement chez moi un souvenir d'adolescence.

- Alors là, oui, et très bien même. Suzanne, la prof au lycée à qui je dois le peu de ce que je connais en musique, une fana de Beethoven, - tu vois, ça a déteint - elle nous avait fait passer dans l'année une bonne partie de son œuvre. Je n'en ai pas retenu la moitié, pas même le dixième. Mais ce passage-là, sans trop savoir à quel truc ou machin de Beethoven il appartient, je m'en suis toujours souvenu, toujours. Il est d'une sérénité superbe, l'expression pour moi des moments heureux. Je veux qu'il reste attaché à celui de ce soir sur le rocher de l'Aigle. Mais oui, vivons-la, ta minute.

Je la tenais serrée, blottie, la préservant du froid, écoutant avec elle ce sommet musical qui exaltait si bien ce moment de rêve. Jupiter commençait à briller à gauche du Pic Central. Mes yeux tombèrent par hasard sur Arcturus, bas sur l'horizon Ouest, encore peu visible dans la clarté du crépuscule. Et Véga ? La voilà presque à la verticale. Capella ? Elle est à sa place sur l'horizon nord-est, déjà bien brillante. D'autres lumières se sont allumées dans la vallée, celles de la Grave et des villages qui la dominent. Non, je n'ai pas besoin de rêver. Je suis tout à l'instant présent qui surpasse tous les rêves du monde.

La minute est déjà loin que Beethoven chante encore. Mais Nathalie tremble.

- Allez, ouste ! On caille. Il faut redescendre.

Cette dizaine de mètres n'est plus aussi commode dans ce sens. Il faut que je dépose son pied valide sur chaque prise pendant qu'elle s'appuie sur mes épaules. Arrivés en bas, la nuit est déjà plus sombre. Les neiges luisent doucement. Le ciel commence à se cribler d'étoiles. Tant pis ! Vite au chaud dans le refuge !

- On va s'y trouver délicieusement bien.

Je la prends dans mes bras pour monter les blocs vers l'entrée. Après m'être pincé rituellement au loquet, je la dépose sur un banc et vais refermer la porte sur le froid extérieur. Une sensation de chaleur et de bien-être nous envahit. Nous préférons allumer deux bougies qui se trouvaient là sur deux bouteilles. C'est plus vivant que les lampes électriques. L'un près de l'autre nous sommes si bien ensemble que les mots sont inutiles. Ses yeux, proches à me faire loucher, luisent d'un double éclat. Elle appuie son visage contre le mien et ses paupières, battant par saccades, me caressent la joue. Elle me dit à voix basse :

- Michel, tu entends ? Ça craque.

- Tu sais pourquoi. La tôle et le bois, en se refroidissant, se contractent différemment. Chacun reprend sa place pour la nuit.

- On doit l'apprécier, ce refuge, quand vient l'orage.

- Oui. Je ne connais pas d'endroit plus terrible par temps d'orage que les arêtes de la Meije. Un ami de Lyon, après avoir réussi à dégager des gars en perdition, a été foudroyé au dernier rappel.

- C'est injuste.



- A y réfléchir, pas tellement. Il avait derrière lui une belle carrière de montagnard. Crever pendant des heures ou même des jours sur un lit d'hôpital avec des tubes partout en se débattant au milieu des cauchemars sans pouvoir parler, ni bouger, ce qui nous attend peut-être, tu trouves que c'est mieux ?

- Oh, quelle horreur !... C'est vrai, il a eu de la chance. Mais un orage, vu d'ici, ce serait fantastique.

- J'en ai vu un formidable au Goûter. Le foudre a frappé trois fois le refuge.

- Ce devait être effrayant ?

- Pas tellement. On n'entend qu'un claquement sec, même pas très fort. C'est ensuite que les éclats du tonnerre font tout vibrer. Rappelle-toi le Peigne.

- Alors dommage qu'on n'aie pas reçu la foudre sur le coin de la figure.

- Tu regrettes ? Moi pas, cela m'aurait privé du plaisir de te voir te payer une crevasse.

- Méchant !

- Tu l'as voulu... Mais un orage ici, seul avec toi, ce serait un beau spectacle. Et on serait en parfaite sécurité. Les tôles le protègent et il est tenu par des câbles. Il en a vu d'autres, ce petit refuge héroïque.

Tout en bavardant, nous attendons pour nous coucher que la nuit soit complète. Je prépare une infusion avec les sachets laissés par les autres.

- Si ton pied te fout la paix, tu dormiras bien. Je vais border les couvertures sur les matelas.

Comme nous sommes seuls et que nous avons de l'eau en abondance, nous pouvons nous payer le luxe de faire un brin de toilette pour enlever le sel qui imprègne toujours la peau au retour d'une longue course. L'infusion glisse dans notre estomac et nous réchauffe.

- Seuls ici, tous les deux, merci à la crevasse. Personne ne viendra nous déranger, à moins que des corniauds se soient trompés d'itinéraire. Non, je ne le souhaite pas... Si nous ressortions pour voir comment est le ciel ?

- Encore ?

Elle a pouffé de rire devant ma marotte mais elle accepte. A l'angle du refuge, sur les blocs, bien engoncés dans nos anoraks, nous levons la tête.

- On se croirait à Coste-Rouge mais en plus vaste. Tu les reconnais ?

- Oui. La Grande Ourse. Celle-là, pas moyen de se tromper. Véga maintenant presque au zénith, Pégase et son Carré, Cassiopée, Andromède... Comme tu le disais à Coste-Rouge : elles sont toutes là, fidèles. Où est ta nébuleuse ?

- Cherche.

- Je l'ai. La tâche, on la voit moins bien qu'à Coste-Rouge.

- Le ciel est moins brillant parce que le temps est stable.

- Que d'étoiles, Michel ! Que d'étoiles ! Sur tout l'horizon !

- Oui, une de ces nuits extraordinaires où nous, les hommes, nous cherchons à comprendre.

Je me suis encore laissé embrayer sur l'un de mes problèmes secrets et elle va se moquer de moi. Mais non, elle suit ma pensée.

- Oui, je me souviens qu'à Coste-Rouge tu m'avais dit que tu croyais en Dieu, mais en un Dieu tout à fait transcendant, hors du temps et de l'espace, un Dieu que tu dis amour. Sais-tu combien cette idée m'a marquée ? J'y ai réfléchi et je suis d'accord avec toi, Michel. C'est là, la vérité. Pas ailleurs.

J'en suis touché mais le froid commence à pincer.

- La vérité est que tu grelottes de la tête aux pieds. Nous avons pris notre dose de plein air aujourd'hui, tu ne trouves pas ? Réglementairement on doit être crevé. Rentrons.

Elle n'a pas voulu que je l'aide à passer son pyjama et nous nous sommes glissés sous les mêmes couvertures. Je l'embrasse et l'entoure de mon bras.

- Allez ! Après une journée pareille, il faut dormir. Comment va ton pied?
- Pas trop mal.
- Bonne nuit, Nathalie.
- Bonne nuit, Michel.

Un moment après, Nathalie ne dort pas. Moi non plus. Ici ou là, des craquements se font encore entendre. Un vent glacial se met à siffler sur les câbles par courtes rafales mais il ne peut s'insinuer dans notre bonne tiédeur... Je songe que dans un an, dans six mois, avant un mois peut-être, quand nous nous rappellerons cette nuit...

- Oh, ce serait idiot !

Elle m'a parfaitement compris et compris avec un empressement silencieux.

Lentement, les pyjamas ont glissé et, tendrement, ardemment, avec des mouvements prudents à cause de ses blessures, alors que jamais je n'aurais pensé terminer ainsi cette course, nous avons été tout l'un à l'autre. Je ne comprends rien à la vie... Qu'importe ! A-t-on besoin de comprendre quand on est heureux ?

- Peut-être la dernière fois...

- Tais-toi, Michel, tais-toi.

Dans le silence glacé des altitudes, nous nous endormons l'un près de l'autre.

C'est ainsi qu'on devrait mourir.

Maryse remarquait que son patron passait par des phases de nervosité qui ne lui étaient pas coutumières. La veille il avait recommencé trois fois une réponse à un client grincheux qui lui reprochait la lenteur de ses travaux. D'habitude il usait remarquablement de cet humour qui dissout bien des querelles. Cette fois-ci il n'avait pu résister à l'envie d'engueuler son client, un casse-pieds comme pas possible qui s'imaginait faire avancer plus vite les travaux en jouant la mouche du coche. Quand elle avait reçu le brouillon de la réponse, elle s'était arrangée pour le faire passer dans le courrier du lendemain et ce matin elle a fait observer à son patron, plus détendu, une tournure de phrase qui méritait mieux. C'était une façon de l'amener à relire sa lettre.

- M'oui, j'ai compris. Vous avez de la classe, Maryse. Un véritable disjoncteur.

- Un disjoncteur ?

- Quand la tension monte, vous coupez le courant. Ça sert un disjoncteur quand on risque de foutre le feu quelque part.

- J'aurais préféré une autre comparaison. Une fleur par exemple.

- Je ne sais pas, moi. Tenez, un pissenlit.

- Vous êtes méchant.

- A part le nom, c'est pas mal, un pissenlit. Allons, une violette ça va ?

- Une violette qui disjoncte quand son patron s'énerve ?

- Ça m'a l'air en effet un peu tiré par les cheveux. Vous êtes simplement, Maryse, un très belle fleur.

Elle sourit sans répondre. Michel avait froissé et jeté son papier dans la corbeille du broyeur. Encore un incident que sa collaboratrice lui avait discrètement épargné.

Il avait eu de la chance le jour où il avait reçu une dernière réponse à une petite annonce qu'il avait fait passer dans le "Grésivaudan Libéré". Son choix était presque fait lorsqu'il reçut un samedi une fille qui le frappa par sa franchise, son intelligence, ses connaissances commerciales, son aisance à déjouer les pièges d'un interrogatoire test, la sympathie qui rayonnait d'elle, sans compter avec une élégance qu'il avait cru un peu de circonstance mais dont elle ne s'était jamais départie par la suite, tant elle lui était naturelle. Intelligente, habile à dénouer avec adresse les situations délicates, expéditive, joli visage, que pouvait-il désirer de mieux ?

Joli visage, oui. Pendant qu'elle tapait pour le grincheux une lettre qu'elle composait elle-même, il la regardait discrètement en cherchant un dossier. Un profil délicat, des joues pleines sous une abondante chevelure brune rejetée en arrière, des boucles d'oreilles de cornaline, une fine chaîne d'or portant une petite croix, un bracelet d'argent ciselé, une bague sertie d'un diamant que venait de lui offrir Louis, pour sa fête. Elle était belle sans conteste, mais d'une beauté différente de celle de Nathalie. Les autres pouvaient hésiter à donner la préférence à l'une ou à l'autre. Pour lui, pas d'hésitation, Nathalie était incomparable, mais il savait tout ce que cette appréciation avait de subjectif.

Nathalie aurait aimé qu'Erick et lui ne fassent qu'un seul et même garçon. Combien il aurait aimé qu'elle et Maryse ne fassent qu'une seule et même fille. Travailler ici avec Nathalie... Avec Nathalie !

- Monsieur, vous avez le maire de Villeneuve au téléphone.

Allons, il ne faut pas rêver. Le travail, c'est le travail. Pris dans un tourbillon d'affaires à traiter, il arrivait vite à la fin de la journée où il pouvait appeler Nathalie. C'était devenu une habitude. Au début il avait surtout été question de son pied. L'hélicoptère avait emmené la blessée à l'hôpital de

Briançon. Michel était redescendu seul à la Grave d'où il avait aussitôt téléphoné à l'hôpital. L'entorse était sérieuse mais sans déchirure de ligament. Elle s'en remettrait vite. Alors il avait prévenu le père.

- La course a été magnifiquement réussie. Pas une égratignure. Mais elle a trouvé le moyen de faire un faux pas sur le glacier, juste avant le refuge, et elle s'est payé une petite entorse.

- Ça ne m'étonne pas. Elle ne regarde jamais où elle met les pieds. C'est grave ?

- Non. Elle voulait poursuivre la descente mais j'ai insisté pour qu'elle prenne le taxi de la montagne, c'est-à-dire l'hélicoptère, d'autant plus que ça ne coûte rien puisqu'on est assuré. Pour plus de sûreté, j'ai voulu qu'elle aille montrer sa cheville à un médecin que je connais à l'hôpital de Briançon. Ce n'est qu'une petite entorse et elle remarchera normalement d'ici quelques jours quand on lui aura enlevé son plâtre.

- On l'a mise dans le plâtre ?

- C'est une précaution. Imaginez qu'en boitant un peu elle se fasse une autre entorse sur la première...

- Ce serait bien d'elle. Je vous en remercie infiniment, Michel. Je suis navré du souci qu'elle vous donne.

Ainsi présenté, il l'avait pris le mieux du monde. De son côté, Nathalie lui avait téléphoné en riant. Le lendemain, il était allé la chercher à Orly et elle n'avait cessé de plaisanter de sa maladresse, avec Eliane et Bernard également. Mis au courant, Michel l'avait beaucoup admirée.

Les jours avaient passé et il n'était plus guère question de sa cheville. D'autres préoccupations plus graves hantaient leur esprit. Mais dans leurs petites conversations du soir ils n'osaient ni l'un ni l'autre échanger autre chose que des paroles banales mais qui, ils le savaient, les aidaient à passer les jours avant la venue d'Erick, par deux fois retardée.

Un soir, Nathalie lui annonça sans préambule :

- Je viens de recevoir un télex de Buenos Aires. Il arrive demain.

- Demain ? Et qu'est-ce que tu vas faire ?

- Dis-moi.

- Tu peux marcher ?

- Oui, c'est passé. Je ne sens presque plus rien.

- Alors va l'attendre à l'aéroport.

- J'aurais aimé que tu sois là.

- Tu es folle ?

- Je suis très gênée. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire ?

- Mais, ma parole, je ne te reconnais plus ! Sois toi-même. C'est à lui de s'expliquer. Attends et tu verras.

- Je ne vais tout même pas m'aplatir devant lui.

- Ça t'irait mal.

- Tu peux venir quand ?

- Pour le voir ?

- Tu m'as promis.

Michel consulta son emploi du temps.

- Je vais m'arranger pour être libre samedi. Oui, je serai à Paris à dix heures. Où veux-tu qu'on se donne rendez-vous ?

- Viens à la maison. Erick n'y sera pas. Mon père ne veut pas le voir.

- D'accord... Mais avant...

- Je sais ce que tu veux me demander. Oui, je te téléphonerai demain soir pour te donner des nouvelles. Je te l'ai promis : je ne fais rien sans toi.

- Merci, Nathalie.

- Merci surtout à toi, Michel.

Il expédia deux coups de téléphone urgents qui avaient passé l'heure pour entrer dans le bureau de Maryse.

- Il arrive demain.

- Merde ! Oh pardon...

Elle venait de renverser un classeur et toutes les fiches "maladies et accidents" s'étaient éparpillées sur le parquet. Il l'aida à les ramasser.

- Laissez, Monsieur. Il faut que je les trie pour les remettre en ordre.

Elle les posait au fur et à mesure, en vrac, sur une tablette.

- Il arrive demain, c'était prévu. Comme c'est prévu que vous le rencontreriez.

- Oui mais...

Il laissa sa phrase inachevée, inutile.

- De toutes façons vous allez monter à Paris ?

- Oui, samedi... Tu trouves sans doute que je me presse trop.

- Pas du tout. Le plus tôt sera le mieux. Il te manque ce contact pour voir par toi-même ce qu'il vaut.

- J'aimerais avoir huit jours de plus.

Une seconde fois Maryse renversa la pile qu'elle avait ramassée, ce qui les fit rire et se pencher ensemble pour tout récupérer.

- Et cette fois, tu n'as même pas dit merde. Tu vois qu'on se fait à tout.

- Jamais deux sans trois mais la troisième ne sera pas pour aujourd'hui. Je fourre tout ça dans ce tiroir... Michel, tu as tort de t'inquiéter.

- Qui t'a dit que...

Question encore une fois inutile. Maryse lisait en lui.

- Heureusement que tu pars demain pour Villeneuve. La journée passera vite.

- Oui et non. Je ne te cache pas que j'aurai plus d'une fois la tête ailleurs.

- Tu penseras quand même un petit peu à nous aussi. C'est important pour nous d'avoir ce marché.

- Et pan ! Et tu as raison, tout à fait raison.

- Je n'ai pas voulu te vexer.

- Non. Mais je m'en fais, moi, une leçon.

- Pas la peine, Michel. La semaine prochaine tu plaisanteras de tes soucis. Alors, sois à ton boulot, sinon tu le regretteras. Tu ne crois pas ?

- Mais, bon Dieu, qui est-ce qui m'a foutu une secrétaire pareille ! Tu ne pourrais pas avoir tort de temps en temps ?

Elle souriait en se donnant un coup de peigne.

- Ce n'est pas Louis qui dirait ça de moi. Avec lui, j'ai toujours tort.

- Preuve que l'amour est aveugle.

- Vachement lucide oui.

Le lendemain, seul au volant pendant les heures de route, il ne pouvait s'empêcher de penser à l'arrivée prévue mais soudaine d'Erick, à ses conséquences possibles sur Nathalie qui, elle ne s'en cachait pas, l'aimait encore et ne demandait qu'à le comprendre et à lui trouver des excuses.

Quand il fut devant le Maire et ses conseillers municipaux et techniques, il se retrouva lui-même, questionnant habilement en même temps que suggérant des solutions pratiques de mise en œuvre. Le projet était considérable. Il s'agissait d'édifier l'ensemble du nouveau centre administratif, une maison de la culture ultramoderne, une tribune de stade et une piscine. Soukoff, le grand architecte parisien, et Blein, un architecte local qu'on lui avait adjoint, avaient proposé des conceptions d'avant-garde qui avaient reçu l'agrément des autorités. Les extérieurs s'élançaient en courbes élégantes mais coûteuses. On pouvait cependant y apporter des modifications de détail qui permettraient de réaliser des économies sans nuire à l'architecture. Mais plus d'une fois, lorsque ces

messieurs discutaient entre eux du "sexe des anges", ainsi nommait-il ces considérations stériles où dans de telles réunions certains cherchent à se faire valoir en proportion de leur ignorance, il se surprit à penser à Erick et à Nathalie, distraction qu'il se reprochait aussitôt en se rappelant les paroles de Maryse : "C'est important pour nous d'avoir ce marché."

Il assista au repas où le Maire apprécia lui-même en connaisseur le millésime qu'il offrait et, quand celui-ci fut embrumé, il obtint, en parlant de la confraternité des entreprises, le nom de son plus dangereux concurrent : Galletier et Cie, une entreprise quatre fois plus importante que la sienne et dotée de plus puissants moyens. Il allait falloir en conséquence "faire des prix", sinon Galletier l'emportait. On se demandait parmi les collègues comment Galletier pouvait s'en tirer en raflant tant de marchés qu'il ne pouvait tout de même pas traiter à perte. Question d'organisation bien sûr mais l'entreprise Mollaret, elle aussi, était organisée. Alors il faudrait améliorer encore cette organisation. C'est ainsi que la concurrence vous pousse à faire sans cesse des progrès.

A son retour, le soir, il était trop tard pour appeler qui que ce soit. Le lendemain, en entrant au bureau, Maryse le devança en lui disant qu'elle n'avait eu aucune nouvelle. La matinée fut providentiellement très chargée de détails urgents, sa secrétaire devant y être pour quelque chose. L'après-midi se passa sur le chantier de Drac et Romanche qui réclamait une remise en ordre. Le soir seulement, il put enfin entendre de nouveau la voix de Nathalie.

- On s'est rencontré à la sortie du passage de la douane, oh, sans manifestation particulière. Il m'a embrassée, m'a raconté son voyage. On a attendu un bon moment ses valises. On a parlé comme deux copains qui se retrouvent. Je le sentais tendu, inquiet. Cela me faisait un peu mal. Mais ni l'un ni l'autre nous ne nous sentions désireux de parler au fond. Je lui ai dit que je lui avais réservé une chambre dans un hôtel. Il en avait réservé une depuis Buenos Aires mais il pouvait l'annuler, ce que je lui ai dit de faire tout de suite.

Nathalie laissa passer un temps de silence que Michel se garda de troubler.

- Dans le taxi on est resté sans beaucoup parler. Il m'a serré la main un instant mais je n'ai pas voulu prolonger. Avant d'arriver à son hôtel, c'est moi qui ai fait le premier pas : "On se voit ce soir pour parler, d'accord ?" Il m'a répondu : "Oui, mais pas dans un restaurant". J'ai senti qu'il aurait voulu que ce soit chez moi, mais, moi, le cœur n'y était pas et, tu sais, mon père...

Elle laissa passer un nouveau silence.

- Alors où vous êtes-vous rencontrés ?

- Au quartier latin, dans un bistrot où nous étions seuls dans notre coin. Là, tout de suite il m'a demandé pardon, très ému : "Je t'ai fait souffrir, Nathalie". Je n'ai rien répondu. Alors il s'est mis à me raconter ce qui s'était passé. Il avait eu une courte liaison avec Serena, la fille d'un propriétaire d'une hacienda voisine de la leur. Les pères étaient très liés, allemands d'origine tous les deux. C'est le père de Serena qui avait fait venir les Holtz après la guerre. Ajouté à cela qu'ils étaient de la même religion, protestante. Ça crée des liens. Il est probable que ce sont les parents qui ont favorisé les rencontres. Ils y avaient intérêt. L'alliance des deux familles, des deux exploitations, tu parles !

Mais Serena s'est vite révélée de caractère impossible, tyrannique. Erick m'a parlé de ses comportements qui frisent l'hystérie, même si maintenant il aurait tendance à en rajouter. Toujours est-il qu'il avait fini par se décider à éloigner cette fille. Mais elle, elle ne voulait pas le lâcher.

Il lui a dit un jour : "Tu ne comprends pas que c'est un truc arrangé par nos pères dans leur intérêt ?" Elle lui a répondu : "C'est moi qui ai fait valoir à mon père l'intérêt de cette alliance.- Alors, c'est un mariage d'argent ? - Peut-être mais moi, je tiens à toi."... Quand Erick m'a dit ça, je lui ai demandé s'il l'avait réellement aimée. Il m'a assuré que non, qu'il s'était laissé entraîner dans ce qu'il prenait pour une simple aventure, presque malgré lui.

Je crois qu'il ne me dit pas l'exacte vérité. Il y a eu certainement chez lui, au départ, de l'amour mais il a vite été rebuté par une fille trop terre à terre pour lui. Erick est un artiste. Elle, la musique ne lui dit rien. Pour lui, lier l'argent à l'amour, c'est une profanation. Pour elle, au contraire, c'est une garantie. Bref, ils n'étaient pas faits pour s'entendre. Il l'a revue de moins en moins. Il s'est

arrangé pour faire des voyages. Mais elle, elle collait. Timide comme il l'est, il ne pouvait pas s'en défaire. Finalement il lui a écrit un jour que c'était fini, qu'entre eux il n'y avait jamais rien eu de profond, qu'il avait conscience qu'il n'était pas l'homme qu'il lui fallait. Peu de temps après il venait en France et c'est alors que nous nous sommes rencontrés.

- Et comment a réagi son père en apprenant cette rupture ?

- Eh bien pas trop mal. Son père a cité la parole de je ne sais quel pasteur : "Epouser sans aimer, c'est commencer à commettre l'adultère parce qu'on accepte dès le départ sa menace". Erick a poursuivi : "Père est très solide sur les principes. Chez lui l'honneur passe avant tout, même avant les intérêts matériels. Un homme dur mais juste. Quand je lui ai annoncé que j'avais trouvé la femme que j'aimais, il a commencé par objecter que tu étais catholique mais cela n'a pas duré. Il est venu en France et tu sais la suite. Je lui ai répondu "Jusqu'au moment où tu es parti, oui, mais après ? Pourquoi ce silence ? Oui, pourquoi ?"

Il avait l'air très gêné. Il en bégayait.

- Je suis revenu chez nous et nous avons annoncé la nouvelle autour de nous. Dès qu'elle l'a apprise, Serena est venue trouver mon père. Elle lui a fait une scène d'hystérie, criant que je l'avais déshonorée, qu'elle attendait de moi un enfant, qu'elle voulait se suicider. C'était foudroyant pour mon père qui ne se doutait pas, du moment que les deux familles étaient d'accord, que nous puissions nous rencontrer en cachette. Il ne badine pas avec la morale, père. Il m'a giflé devant ma mère et Hanna, ma sœur, mais surtout devant Serena et son père à elle, qui a d'ailleurs remis cette garce à sa place parce qu'elle avait ri."

- Comment ! Il a accepté ça ?

- C'est ce que je lui ai demandé. J'en étais indignée. Il m'a répondu évasivement. Je vois d'ici la scène, lui complètement paumé dans son coin et le père proclamant : "Mon fils, pour l'honneur de notre famille, pour l'honneur de Serena et de sa famille, tu dois épouser celle dont tu attends un enfant. Congédie immédiatement cette Française. Monsieur Krafen, les Holtz n'ont pas deux paroles. Vous avez la nôtre"... Pour Erick, c'était l'effondrement. Il était vraiment au bord des larmes quand il m'a dit ça.

- Quelle famille ! Mais la mère, comment elle se comportait ?

- Oh tu sais, dans cette sorte de famille, la mère n'a guère le droit à la parole. Elle a pleuré, c'est tout.

- Et sa sœur ?

- Hanna ? Elle s'est montrée très bien, paraît-il. Elle l'a défendu. Mais que faire ? Un avortement ? D'abord c'était l'affaire de Serena et tu penses bien qu'elle aurait refusé, ne serait-ce que pour tenir Erick. Mais surtout il n'en était pas question dans un milieu aussi rigoriste et ils ont raison. Moi, je suis contre. A partir du moment où une vie est engagée, on n'a pas le droit de l'interrompre car elle peut être heureuse et même, qui sait, exceptionnelle.

- Je pense comme toi, sauf si on est certain qu'elle serait malheureuse, un enfant au cerveau mal formé par exemple.

- Bien sûr.

- Alors qu'est-ce qu'il a fait, Erick ?

- Complètement brisé et abattu, il a dit qu'il ferait son devoir, qu'il prendrait en charge tout ce que ce devoir lui commanderait, mais qu'il ne voulait pas épouser Serena.

- Ah, tout de même ! Réaction du père ? ...

- Eh bien, il a consenti à cette situation. Mais, d'après Erick, s'il acceptait, c'était certainement parce qu'il était persuadé que son fils serait amené tôt ou tard à conclure ce mariage.

Michel n'arrivait pas à tenir en place. Se levant, s'asseyant, il changeait constamment l'écouteur d'oreille.

- Mais toi, tu comptais pour quoi là-dedans ? Lui, Erick, il t'aimait oui ou merde ?

- Il m'a dit qu'il était trop sonné pour avoir le courage de m'annoncer lui-même cette mauvaise nouvelle. C'est Hanna qui s'est chargée de la corvée. Je lui ai demandé pourquoi on ne m'avait fourni aucune explication. Et là, c'est bien ce qu'on pensait. Il m'a avoué, tout contrit : "J'avais honte. Il valait mieux que tu ne saches pas. Et père m'avait dit que dans ces cas-là moins on en dit, mieux ça vaut."

- Encore lui ?

- Je lui ai dit : "Tu te rends compte du mal que tu m'as fait ?". Il a éclaté en sanglots. Cela m'a fait de la peine. Je lui ai pris la main. J'ai attendu.

Michel s'apaisait. La situation ne se présentait pas si mal. Même si Nathalie éprouvait de l'affection pour son virtuose infantile, les jeux étaient faits et il saurait bien, lui, tout en respectant son idylle avec Erick, lui offrir à pleines mains tout ce que l'autre était incapable de lui apporter, l'élan, le courage, la combativité, l'intransigeance de qui aime vraiment. Il lui offrait son royaume d'aventures, la montagne, qui valait bien toutes les pampas du monde... Il lui offrait tout, sauf la musique...

- Bon Dieu, pourquoi je n'ai pas eu un père qui avait cette ouverture-là ?"

Mais elle poursuivait :

- A la fin, je lui ai demandé ce qu'il avait voulu dire quand il m'a téléphoné que tout était arrangé du côté de Serena. Alors là, Michel, tiens-toi bien, parce que moi, j'étais rouge de colère. Il m'a répondu : "Je ne voulais pas voir Serena et elle, elle semblait me fuir. Cela a duré quelque temps. Père a patienté puis il m'a dit un jour qu'il fallait absolument qu'on se voie, qu'il y avait des dispositions à prévoir pour la naissance de l'enfant. J'ai revu Serena, seuls, elle et moi. Elle m'a semblée bizarre. Je l'ai questionnée. J'ai eu des doutes. Je lui ai demandé des preuves. Elle a finalement reconnu qu'elle m'avait menti pour me garder. J'ai compris qu'elle avait attendu d'être sûre que tout soit définitivement rompu entre nous pour ne plus me cacher la vérité, qu'elle était persuadée que je prendrais son mensonge pour une preuve d'amour. Je lui ai crié qu'elle était une garce et je l'ai plaquée sans un mot pour revenir chez nous en parler immédiatement à père. Il y a eu une explication entre lui et le sien. La parole d'honneur ne tient pas dans un cas pareil. Je lui ai demandé pourquoi il ne me l'avait pas fait savoir tout de suite. "Je me demandais ce qu'il fallait faire mais j'ai reçu ta lettre où il était question de Michel. J'ai pensé qu'il fallait que je te voie pour mettre les choses au point. Père pensait que ce n'était pas très honorable, que j'allais m'humilier. J'ai hésité encore pendant quelques jours puis je me suis décidé. Je t'ai appelée au téléphone. Je suis venu".

Et Nathalie une fois de plus avait laissé s'installer un temps de silence pendant lequel Michel, de nouveau angoissé, cherchait à rassembler ses idées. Mais, en fin de comptes, une seule chose lui importait, une seule : comment réagissait Nathalie. Il finit par lui demander, aussi simplement que possible :

- Mais toi, qu'est-ce que tu lui as dit ?

- Que j'étais profondément déçue par cette histoire, qu'il s'était laissé avoir comme un gamin, que lui et son père n'avaient pas de quoi en être fiers. "Jamais je n'aurais pensé que tu agisses comme ça. Le silence dans un cas pareil est une lâcheté".

- Absolument.

- Je lui ai dit qu'au contraire il n'aurait pas dû avoir honte de m'expliquer puisqu'il avait été trompé par cette fille, que moi, je ne pouvais lui en vouloir puisqu'en arrivant en France il avait rompu avec elle. Je ne lui avais jamais rien demandé sur son passé. Si, bien entendu, sur son enfance, ses études... Je veux dire sur son passé d'homme. Pourquoi ne m'avait-il pas dit alors simplement la vérité ? Sais-tu ce qu'il m'a répondu ? "Je t'aurais fait de la peine sans aucun intérêt. Puisque c'était fini, j'aimais mieux que tu me méprises comme je le méritais. Notre rupture te faisait moins mal "... Voilà, Michel, voilà comment il est, Erick.

Qu'elle en fasse un héros pendant qu'elle y est ! Mais où veut-elle en venir ?



- Enfin, merde ! Il conserve un espoir de vivre avec toi ou non ?  
- Il ne me l'a pas dit. On se revoit demain. Mais il me semble... Oh, il ne peut pas ne pas en avoir... Tu vois, Michel, que je t'ai tenu au courant.

- Pas complètement encore.

- Vraiment ? Je t'ai tout dit.

- Non, je veux savoir quelle est ta réaction à toi, oui, à toi.

C'était bien en effet la seule chose qui lui importait. Il avait cru un moment que tout risque de les voir se réconcilier était définitivement écarté du fait même de l'état de l'autre fille mais, puisqu'il n'en était rien, Erick redevenait libre et le danger pire qu'avant. Comment Nathalie allait-elle réagir ?

Anxieux, il attendait sa réponse.

- Quand, au soir du Peigne, je te disais que je t'aimais encore, je le voyais plus grand que maintenant. A cause de la distance sans doute. Aujourd'hui j'ai pour lui de la compassion comme pour un pauvre gosse puni. Je l'ai accompagné à son hôtel en lui disant que je lui pardonnais mais j'étais aussi émue que lui. Nous nous sommes embrassés et quittés. Je le revois donc demain après-midi. Il y aura plus de sérénité entre nous car, je t'avoue, cet entretien m'a été pénible. Je ne saisis plus bien Erick. Il m'attendrit, c'est tout. Oh, je suis désemparée ! Heureusement que toi, Michel, tu es là.

L'angoisse de Michel venait soudainement de se dissiper. Il répondit avec un élan de force et de tendresse :

- Oui, Nathalie, je suis là. Je serai toujours là. N'oublie jamais. Dans la vie comme en montagne. Tu me rappelleras demain soir ?

- Oui. Merci, Michel. Je t'embrasse très, très fort.

- Je t'embrasse moi aussi très fort.

Avant d'aller se coucher, il regarda les étoiles du côté de Paris, d'où une fille merveilleuse venait de lui envoyer ces informations qui l'avaient ballotté d'une réaction à l'autre pour finir sur une certitude. Nathalie n'aimait pas la médiocrité et leur histoire là-bas n'était finalement qu'une histoire médiocre.

Malgré son attendrissement pour le pauvre gosse puni, elle ne lâcherait jamais la main de Michel. Elle s'accrochait à lui. Elle savait en qui maintenant placer ses espérances. Elle t'aimait vraiment. Il en était sûr. Il ne pouvait pas la perdre.

Le lendemain Michel déploya une activité forcenée d'autant plus que Joseph avait dû entrer en clinique, malade pour un bon bout de temps, ce qui n'arrangeait pas les choses. Ce vieux compagnon de son père veillait sur la bonne marche de l'entreprise comme un bon chien de garde sur un troupeau, allant, venant, passant sur les chantiers, vérifiant avec soin les factures, les mémoires des artisans et sous-traitants, et surtout les propositions de marché. Il était l'œil de Michel sur toute chose, l'avertissant particulièrement des dangers qui se préparaient. Heureusement Michel avait beaucoup appris depuis la mort de son père et il se sentait capable de suppléer pendant un temps à l'absence de Joseph par un surcroît d'activité qui l'amenait à prolonger de deux heures une journée de travail déjà suffisamment longue.

Vint enfin le soir. Il attendit que tout le monde soit parti, y compris Maryse, pour appeler Nathalie. Dès les premiers mots il en était à la question :

- Alors, comment ça s'est passé avec Erick ?

- Il m'a invitée à déjeuner et il m'a emmenée dans un petit restaurant près des Champs-Élysées. Il était plus calme, moi aussi, et, tu le croiras si tu veux, à aucun moment pendant ce repas nous n'avons parlé de nous. Je lui ai raconté ma découverte de la montagne grâce à toi, les courses que nous avons faites et je lui ai fait comprendre que tu étais maintenant pour moi plus qu'un ami. Mais quand j'ai vu que son visage se fermait, que son regard devenait sombre et qu'un petit tremblement agitait sa fourchette, je me suis arrêtée. Je lui ai probablement fait mal mais, après tout, je lui devais

la vérité et je ne voulais pas te tenir à l'écart. Ensuite je l'ai questionné. Il m'a parlé de son travail, de la vie de l'hacienda, de l'orchestre local dont il faisait partie, de l'Argentine. Là, il était plus à l'aise. Il aime passionnément son pays, un pays neuf qui se développe quels que soient les remous de sa politique. Sur ce plan, je le comprenais parfaitement. Mais je m'attendais en permanence à ce qu'il me pose brusquement la question de savoir si tout était fini entre nous car je sentais qu'il en avait extrêmement envie. C'est bien dans la manière d'un timide d'hésiter longtemps puis de se lancer à l'aveuglette. Mais cette question que je redoutais terriblement n'est pas venue.

- Et qu'est-ce que tu lui aurais répondu ?

Un silence, ce silence qui cherche. Michel attendait avec impatience.

- N'ayant pas de réponse à pareille question, j'ai préféré de beaucoup qu'il l'évite. Oh, Michel, je suis en plein brouillard ! Je m'interroge tellement en ce moment ! Je ne sais ce que l'avenir nous réserve. J'ai hâte que tu sois là demain pour que tu le rencontres.

Si elle s'interrogeait, si elle était en plein brouillard, c'est qu'elle ne renonçait pas plus à Erick qu'à lui. Il s'était réjoui trop vite hier. Son cœur se serra mais il était décidé à la protéger du mirage argentin dans lequel elle risquait de nouveau d'aller se laisser piéger.

- Je tiens en effet à le rencontrer. Tu lui en as parlé ?

- Oui. C'est assez curieux. Je pensais qu'il allait paniquer. Mais, peut-être parce que je lui ai dit que tu étais un type merveilleux et très compréhensif, non. Tu peux le prendre vers cinq heures à son hôtel ?

- A cinq heures ?... Oui. Le nom de l'hôtel ?

- Hôtel du Sud, 13 rue Cartaud, dans le sixième.

- J'y serai.

- Michel, je compte sur toi pour éclaircir la situation, pour me donner ton impression sur lui, pour tout... Il y a au moins un point sur lequel Erick et moi sommes d'accord. Je l'ai invité ce soir à venir dans la salle de l'orchestre pour y jouer ensemble un peu de musique. Là, au moins, pas de problème. Je dois y aller maintenant. C'est l'heure. Au revoir, Michel. Je pense beaucoup à toi.

- Je pense beaucoup à toi, Nathalie. Allons, tout s'arrangera. Tchao !

Là était plutôt le grand problème dont le rappel fit mal à Michel. Il avait conscience que la musique était à Erick et Nathalie ce que la montagne était à Nathalie et à Michel. Il en ressentit une sorte de jalousie cuisante qu'il se reprocha aussitôt car, après tout, ils avaient bien le droit de s'offrir ce plaisir, et un plaisir dont il comprenait lui-même la profondeur.

L'appareil reposé, il réfléchit un moment pour aboutir à la conclusion qu'il ferait bien, avant de rencontrer Erick, de rendre visite au père de Nathalie pour lui demander conseil. Il attendit un moment avant de l'appeler. Quand il estima que Nathalie était partie, il composa lentement les numéros. Il eut bien le père le quel, avec une nuance de reconnaissance dans la voix, lui fixa rendez-vous à trois heures chez lui. Nathalie serait absente.

Assis dans un profond fauteuil, monsieur Héry avait l'air soucieux.

- Vous ne me le dites pas, Michel, mais je sens que vous êtes inquiet. Et moi aussi, je suis inquiet. Ces temps derniers, Nathalie se montre bizarre, irritable. Et, quand elle a su qu'Erick revenait pour la voir, elle s'est enfermée dans un mutisme qui peut me laisser tout supposer. Erick n'est peut-être pas un mauvais garçon mais, dans son attitude, tout me montre qu'il manque de maturité et je devine qu'en face d'une personnalité comme celle de son père il ne fait pas le poids. Cette histoire de Serena est d'un lamentable ! Je comprends que des gens aussi orgueilleux aient préféré se taire. Mais finalement elle a préservé ma fille. Si Nathalie était partie dans une famille pareille, elle n'aurait pas pu s'y faire et, comme je la connais, elle en serait revenue sans tarder mais définitivement brisée. Elle ne méritait pas cela. Voyez sa générosité. Malgré tout le mal qu'il lui a fait, elle garde encore pour ce garçon de la tendresse.

- Plus que de la tendresse, monsieur. Elle m'a dit qu'elle l'aimait encore.

Monsieur Héry sursauta.

- Elle vous a dit cela ?

- Oui, mais pas aujourd'hui. Au retour de la course du Peigne, le soir.

Monsieur Héry leva les yeux au plafond pendant un moment, pensif. Puis il se décida à poser la question qui apparemment le tourmentait.

- Et à vous, Michel, elle vous a dit qu'elle vous aimait ?

A son tour de réfléchir un instant. Tout lui dire ? Et pourquoi pas ?

- Non, jamais. Mais elle me l'a montré de toutes les façons.

- De toutes les façons...

Le père restait les yeux fixés sur lui attendant plus d'explications, comme s'il espérait un oui, comme s'il aurait pris un plaisir à entendre un oui.

- Oui, affectueuses, confiantes, pleines de tendresse, physiques aussi. Je peux vous assurer que Nathalie était heureuse dans mes bras.

Physiques, il devait bien s'en douter. Mais il voulait en être sûr. Un sourire lumineusement paternel éclaira le visage du père de Nathalie. Il se pencha, lui prit la main en le regardant bien dans les yeux.

- Alors, Michel, si vous êtes heureux avec elle, défendez votre bonheur.

- Et le sien.

- Oui, votre bonheur à tous les deux. Maintenant le retour de ce garçon ne m'inquiète plus.

En se dirigeant vers l'hôtel où l'attendait Erick, Michel se rappelait ce conseil dynamisant "Défendez votre bonheur". Ce n'était pas seulement celui de Michel qu'il lui demandait de défendre. C'était aussi le sien car il redoutait de voir partir sa fille si loin dans une famille où désormais il ne la sentirait pas en sécurité.

Il allait rencontrer Erick en se demandant si celui qui avait su mériter l'amour de Nathalie au point qu'elle accepte de partir avec lui jusqu'au bout du monde le décevrait ou au contraire lui en imposerait. Curieusement il se sentait presque de connivence avec lui, comme avec une sorte de frère jumeau, partageant avec lui la même joie de se trouver avec elle. S'il devait y avoir compétition entre eux, ce ne serait certainement pas une compétition vulgaire.

Il entra dans le hall de l'hôtel quand il aperçut au salon, face à l'entrée, un jeune homme blond qui à sa vue se leva d'un fauteuil et vint à sa rencontre. Comment avait-il pu le reconnaître ? Certainement par des photographies que Nathalie lui avait montrées, tout comme lui le retrouvait tel qu'il apparaissait sur la photographie qui ornait sa chambre.

En veste de daim et cravate, cheveux longs, plus grand que Michel, épaules larges et corps assez mince, il approcha sans affectation, ni gêne apparente.

- Bonjour Michel.

Sa voix était un peu sourde alors que celle de Michel était un peu granuleuse.

- Bonjour Erick. Je suis heureux de te rencontrer.

Ils se serrèrent la main. Michel ne mentait pas. C'était bien une impression de soulagement qu'il éprouvait et le tutoiement lui était venu spontanément.

- Moi aussi. Nathalie m'a tellement parlé de vous.

- Oh alors... Je vais être obligé de te dire vous.

- Tu, c'est mieux en effet. Oui, elle m'a tellement parlé de toi, des ascensions que tu lui as fait faire...

Il parlait avec un léger accent germanique qui devait plaire à Nathalie.

- Si tu veux, on reste ici. On y est tranquille. Après on ira boire quelque chose ailleurs.

Ils s'assirent côte à côte sur un canapé.

- Nathalie m'a aussi beaucoup parlé de toi, de ton pays, de ta famille, de vos traditions. Elle m'a surtout parlé du musicien.

La conversation s'était installée sur leur vie et ils se donnaient beaucoup de détails sur leur travail, sur la musique, sur la montagne.

- J'ai pris contact avec la montagne pendant une saison que nous avons passée avec nos parents à Visp en Suisse. Un guide nous a emmenés un jour sur les glaciers de Zermatt avec des crampons jusqu'au Theodulpass. Il nous a même initiés, ma sœur et moi, à l'escalade.

- Ça t'a plu ?

- Oui. A ma sœur surtout. Il nous a fait faire quelques sommets.

- Vous avez fait le Cervin ?

- Oh non, c'est trop ! Père ne l'aurait pas permis.

- Même avec un guide ? Tu avais quel âge ?

- C'était il y a deux ans. J'ai bien aimé la montagne et je regrette qu'il n'y en ait pas dans mon pays.

- La Cordillère des Andes, qu'est-ce qu'il te faut !

- C'est tellement loin de chez nous. Et je n'ai pas ta force. Nathalie me dit que c'est toujours toi qui guides.

- Pas toujours. Ça dépend des copains. Mais souvent.

- Elle m'a dit que tu faisais des courses solitaires. Il faut être très fort pour partir seul.

- Il faut surtout être très prudent.

La conversation se poursuivait sans que ni l'un ni l'autre n'ose aborder leur problème. Michel voulait laisser à Erick le choix du moment mais il sentit qu'ils risquaient ainsi de s'être rencontrés pour rien.

- Vous avez fait de la musique, Nathalie et toi, aujourd'hui ?

- Oui, dans la salle de l'orchestre. On a joué des morceaux qu'on connaissait. Elle m'a parlé du concert. Tu y étais.

- Nathalie joue admirablement. Inutile de te dire l'impression qu'elle m'a faite. Ce concerto, je l'entends toujours avec une profonde émotion.

- J'ai beaucoup regretté d'être absent.

- Tu l'aimes toujours ?

Le grand mot était lancé. Erick soudain était tendu, comme surpris. Il fit oui de la tête. Michel posa sa main sur son épaule.

- Moi aussi.

Ils se regardèrent en silence, se comprenant tout à fait. Non pas que ce fut pour l'un comme pour l'autre une révélation mais ils venaient de rompre la glace et ils allaient pouvoir s'expliquer.

C'est à ce moment qu'une famille entra dans le salon avec des enfants. Ils décidèrent d'aller au café voisin où, là, ils purent trouver une petite table dans un coin tranquille et s'asseoir face à face. Erick semblait plus à l'aise.

- Nathalie m'a fait comprendre ce que tu représentais maintenant pour elle. Hier, après la séance de musique, elle a fondu en larmes. Je lui ai demandé pourquoi. Elle n'a rien répondu. J'ai voulu l'embrasser. Elle m'a dit que la vie était mal faite, qu'elle voulait rester amie aussi bien avec toi qu'avec moi, que la seule solution maintenant était de n'être ni à l'un ni à l'autre. Elle m'a dit : Michel arrive demain. Je suis contente de vous savoir tous les deux près de moi, même si cela ne dure qu'une journée..

- Je la vois mal rester célibataire. Il faudra bien qu'elle se décide. Solution : qu'elle vive avec un autre homme. Tu juges ça d'un bon œil, toi ?

- Pas plus que toi. J'espérais que tu n'étais pour elle qu'une revanche sur moi. Mais non. Elle m'a entretenu de toi pendant une heure, hier. J'en ai mal dormi. Tu es trop fort et à toi, elle n'a rien à reprocher.

Michel reconnut la mine triste qu'elle lui avait décrite. Ce grand gaillard était au bord des larmes. Un être vraiment sensible. Michel s'attendait à le voir agressif. Il avait plutôt affaire à

quelqu'un de peu combatif, accablé d'un complexe d'infériorité, accordant naïvement l'avantage à son adversaire.

- Tout cela, c'est ma faute.

- La faute d'une garce, pas la tienne.

- Je n'ai pas réagi comme j'aurais dû.

- C'est ce que je voudrais comprendre. Pourquoi tu n'as pas informé Nathalie de ce qu'il en était ?

- Nathalie a dû t'en parler.

- Elle m'a dit que tu étais accablé, que tu n'en avais pas eu le courage.

- C'est vrai. Quand je m'en suis ouvert à père, il m'a répondu que, dans une rupture, moins on en dit, mieux ça vaut.

- Mais c'était à toi à prendre tes responsabilités, à personne d'autre.

Habitué à prendre seul ses décisions, Michel était sidéré de voir combien Erick était suspendu au jugement de son père.

- Père est un homme de bon conseil. Mets-toi à ma place. C'était dur de raconter tout cela à Nathalie.

- Je me mets à ta place justement. D'abord, tu as cru Serena alors que tu savais de quel genre de fille il s'agissait. Et d'une. Ensuite, tu as cru que le silence valait mieux pour Nathalie. Or le silence dans un cas pareil est la pire des choses. Et de deux. Troisièmement : ton père a adressé une réponse à une lettre du sien... Attention, elle ne sait pas qu'il a écrit à ton père.

- Il lui a écrit ?

- Oui. Ton père ne te l'a pas dit ?

- Non.

- C'est un peu fort. Oui, il a reçu une lettre de son père et pour toute réponse il lui a écrit que c'était une question d'honneur, c'est tout.

- Il a donc estimé que cela valait mieux ainsi.

- Mais, bon Dieu, tu donnes toujours raison à ton père ! Quel âge as-tu ? Tu aimes Nathalie ou pas ?

- Tu le sais bien.

- Alors, c'était à toi à prendre tes décisions, pas à ton père. Dans une affaire d'homme comme celle-là, tu n'es pas obligé de suivre son opinion, même si tu la lui demandes. C'est toi qui es dans ta peau, c'est toi que ça regarde, c'est toi qui juges. Pas lui.

Dans le silence qui a suivi, Michel n'a pas su si Erick était d'accord ou non. En savait-il lui-même quelque chose ? Cette conversation si prometteuse au départ semblait tourner court. Tout en buvant à petits coups son jus de fruits, Michel se sentait prêt à lui poser l'ultime question.

- Tu es sympathique, Erick. Je ne te voyais pas comme ça au départ. Alors, on peut être copains ?

- Pas de problème.

- Tu ne m'en veux pas ?

- Non. Et toi ?

- Non plus. Donc je peux te poser une question : entre nous tu espères emmener Nathalie ?

Un temps où Erick détourna son regard vers la rue pour que Michel ne voie sans doute pas combien cette question l'éprouvait. Il se retourna soudain, un peu agressif, comme le sont les timides poussés à bout.

- Absolument ! Il y a eu maldonne, ça ne compte pas !

Loin de se sentir blessé, Michel n'eut aucune peine à sourire.

- Et moi, qu'est-ce que tu en fais ?

Surpris du calme de celui auquel il pensait faire mal, Erick se détendit, presque contrit.

- Je voulais savoir si toi tu l'aimais réellement.

- Oui, Erick, j'aime Nathalie et je voudrais vivre avec elle. Il ne faut pas m'en vouloir. Ce sont les circonstances qui ont fait de nous des adversaires. Ecoute. Il y a un moyen de s'en sortir avec

honneur. Je crois que le plus sage pour nous deux, le plus fair play, c'est de laisser Nathalie en décider seule. Nous sommes à chances égales. D'accord ?

A voir la tête d'Erick, Michel crut un instant qu'il allait éclater, éclater d'une façon ou d'une autre, par une explosion de colère ou une crise de larmes. Il connaissait bien ce genre de caractère. C'était celui de son cousin Paul, un garçon timide qui ne s'en tirait que par de très vives colères qu'il regrettait aussitôt après. Mais Erick sembla changer d'avis et, naïvement, à voix basse, en baissant les yeux :

- Je voulais te demander de me la laisser.

- Mais Nathalie n'est pas un objet qu'on négocie. Elle a tout de même son mot à dire. Qu'est-ce qu'elle dirait si elle t'entendait ? Allons, Erick ! Toi et moi, laissons-lui son entière liberté de choisir, maintenant, ou dans un mois, ou dans un an. Tu ne croies pas que c'est la meilleure solution ?

- Toi, tu es en France. Moi, je suis loin.

- Ce qui veut dire que la partie n'est pas égale ? Mais toi, tu restes combien de temps à Paris ?

- Père veut bien que je reste une semaine ou deux si c'est pour renouer avec Nathalie.

Cachant son agacement devant la nouvelle intrusion de ce père omnipotent, Michel se contenta de répondre :

- Eh bien, je pourrais dire que toi, tu es à Paris, près d'elle, et avec la musique, et moi loin.

- C'est juste.

Michel respira un bon coup.

- Erick, tu vois, je ne décide rien. Je ne te demande pas de te retirer, moi. Je te laisse les portes grandes ouvertes. Tu le reconnais ?

- Oui, tu es bien.

- Toi aussi. Je ne le savais pas avant de t'avoir vu. Alors, pacte conclu. On laisse Nathalie décider et quand elle voudra. C'est elle encore qui aura la tâche la plus ingrate... Elle m'a assuré qu'elle t'aimait encore. C'est vrai. Et à plusieurs reprises.

Le visage d'Erick s'était illuminé. Michel en profita.

- Alors, pacte conclu : c'est elle qui décide. D'accord ?

- D'accord.

Et Michel lui serra la main.

- Tu sais, Erick, l'avenir est toujours imprévisible. L'essentiel est que nous soyons maintenant des amis. Je t'invite à venir manger avec moi quelque part ce soir. Non, n'hésite pas. Tu n'avais rien de prévu ?

- Je voulais téléphoner à Nathalie.

- Pour la même raison que moi. Veux-tu que nous le fassions ensemble ? Ce serait une jolie surprise à lui faire.

Les deux garçons revinrent à l'hôtel et pénétrèrent dans la même cabine.

- Nathalie, on te téléphone ensemble, Erick et moi.

- C'est vrai ?

Sa voix juvénile les fit sourire tous les deux.

- Bien sûr.

- Chouette alors ! Et comment ça va ?

- Erick et moi, nous sommes devenus bons copains.

- Superbe ! Oh, j'en suis heureuse.

- Et même on va manger ensemble. Je te passe Erick.

- Merci. Mais tu restes à l'écouteur.

Erick prit l'appareil.

- Je n'ai rien à ajouter. Michel t'a tout dit. On se revoit demain ?

- Oui, à cinq heures, comme prévu.

- J'étais heureux de faire de la musique avec toi hier.

- Moi aussi. On recommencera. Et je pense à autre chose.
- Elle marqua un temps d'hésitation.
- A quoi ?
  - A une course en montagne tous les trois.
  - Michel me fait signe que oui. Pourquoi pas ?
  - Tu me passes Michel... Allo, Michel ? C'est vrai que tu es d'accord pour un carpe diem à trois ?
  - L'expression est jolie. Quelle riche idée ! Elle t'est venue quand ?
  - Mais à l'instant.
  - C'est bien de Nathalie. Allons, va pour une course à trois en montagne. Arrive que pourra par la suite. Ce sera toujours ça de gagné. Au revoir, Nathalie. Je te téléphonerai demain soir. Tchao !

Dans le train qui le ramenait à grande vitesse vers Lyon, la tête appuyée contre le rideau jaune, Michel ne s'estimait pas mécontent de leur rencontre. Erick était un garçon sympathique, simple, droit, un tempérament d'artiste et de sportif à la fois, donc équilibré. Il comprenait mieux ce qui en lui avait pu attirer une fille qui le dominait de tant de façons : une vive sensibilité, un besoin d'affection qui s'expliquait par la rudesse d'un père dominateur et l'insignifiance d'une mère, un grand talent de musicien, son point fort, une culture portée surtout vers la littérature et les arts, un corps bien bâti... Cela fait déjà beaucoup pour un seul homme. En outre agissait sur Nathalie l'enivrement d'évasion que lui promettait son pays des mers du sud, un pays neuf, un pays de pionniers. Peu importaient les régimes politiques. Il y avait là-bas les vastes espaces, les haciendas de légende, la pampa, et depuis peu, grâce à Michel, une formidable Cordillère des Andes qui resplendissait au soleil.

Mais Erick manquait de maturité. Il restait sous l'emprise d'un père autoritaire qu'il admirait encore à la façon d'un gosse. Il ne prenait guère d'initiative par lui-même. Il lui fallait toujours l'approbation de quelqu'un. Par chance les traditions musicales de la famille lui avaient permis de mettre en valeur un indéniable talent grâce auquel pouvait s'exprimer pleinement sa sensibilité, alors que les qualités commerciales du père n'avaient que peu d'attraits pour lui. A Paris, il avait constamment laissé Nathalie prendre les décisions à sa place. Elle s'occupait de tout dans son petit studio de la rue de Choqueville. Elle lui faisait suivre son programme d'études. Elle lui pardonnait ses caprices "comme en ont tous les génies". C'était aller un peu loin et, quand elle en avait parlé avec Michel, elle l'avait reconnu.

Aujourd'hui l'épreuve l'avait mûrie et elle le jugeait plus sainement. Certes elle l'aimait encore. C'est une constante de la noblesse d'âme de Nathalie que cette fidélité inébranlable dans les sentiments. Mais, comme elle l'avait avoué, elle le redécouvrait en chair et en os moins merveilleux que dans son rêve brisé, aux temps où elle le croyait reparti à jamais.

Restait cependant chez elle l'attrait du romantisme de cette terre du bout du monde. Elle lui en avait encore parlé avec exaltation, comme d'une terre promise, la dépeignant sous de riches couleurs. Il ne fallait surtout pas qu'il tente en quoi que ce soit de l'amoindrir. Il était trop riche, lui, de son fabuleux royaume des neiges et des cimes, de soleil et de vent, de blizzard et de ciel bleu, vaste territoire d'aventures qui valait bien toutes les pampas et toutes les Cordillères.

Et lui, Michel, il lui avait révélé en elle des ressources qu'elle ignorait. Il la grandissait, il la poussait à se surpasser, signe d'un amour véritable. L'amour est exigeant, il exigeait beaucoup d'elle. Il attendait en retour qu'elle exige beaucoup de lui. Sur ce point ils étaient d'accord depuis le fameux soir où ils en avaient discuté près du refuge du Pavé. Elle savait que lui ne capitulerait jamais devant qui que ce soit, fut-il un orgueilleux Holtz, qui se mettrait en travers de leur route. Elle s'était montrée capable d'aimer jusqu'au bout du monde. Il lui avait montré qu'il était capable de la conduire sur les plus hauts sommets, et ce serait vite par les voies les plus dures, et la cime de certaines montagnes était bien, elle aussi, un bout du monde.

Demain, comme promis, il lui téléphonerait pour lui parler de son contact avec Erick. Il n'aurait aucune peine à lui répondre car tout s'était passé entre eux comme il le désirait. Ce soir, au rythme du train fonçant vers le sud, Michel se sentait heureux et sûr de lui.

Le lendemain, il recevait un appel de Feutrat, un collègue de Chambéry, qui lui avait déjà parlé d'un marché possible en Algérie. Non pas que Michel tienne à travailler à l'étranger mais ce marché, offert sous la houlette des autorités algériennes, présentait toutes garanties et il s'annonçait très avantageux. La marge prévue était de trois fois supérieure à celle possible dans le Dauphiné et même dans le reste de la France. De plus le titulaire de ce marché serait payé directement par les autorités gouvernementales, ce qui excluait les risques de faillite. Comme Feutrat n'avait pas les moyens de l'assumer seul, il avait proposé le concours de Michel. Celui-ci avait été accepté car une enquête rapide avait permis aux Algériens de savoir que leurs travailleurs émigrés étaient bien traités chez lui. Il fallait que sous huitaine, toutes affaires cessantes, il accompagne Feutrat à Alger pour y passer le temps nécessaire à la négociation. Départ prévu par avion le prochain lundi à dix-sept heures au Bourget du Lac.

Comme, auparavant, il devait monter à la future station des Chalets de l'Aigle pour y étudier l'installation de son chantier, installation pas commode vu le site escarpé, il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait que pendant son absence son entreprise tourne rond. C'est à peine s'il prit quelques minutes pour informer Maryse que tout s'était bien passé avec Erick, remettant les détails à plus tard.

Réunion avec l'architecte et le métreur. Réunion avec l'inspecteur et les délégués du comité d'entreprise, question de sécurité. Visite de l'expert-comptable. Courriers urgents... Vers neuf heures, enfin libre, il préféra rentrer chez lui pour appeler Nathalie. Il commença par expliquer à quel point sa journée avait été chargée. Mais elle ne sembla pas y attacher d'importance car elle demanda tout de suite, comme impatiente :

- Alors, votre rencontre hier, elle s'est bien passée ?

- Très bien. Tu en avais eu déjà un écho.

- Erick... Comment tu le trouves ?

- Je ne sais pas pourquoi mais je m'étais préparé à une déception. Eh bien non. Erick est un garçon sympathique, droit, avec beaucoup d'ouvertures sur pas mal de domaines. Je ne suis pas une fille mais j'ai trouvé qu'il était bien bâti. Nous avons parlé de nos métiers respectifs. J'ai appris beaucoup de choses sur son pays.

- Tu le trouves très bien, en somme.

- Franchement, oui.

- Ça me rassure.

- Pourquoi ? Tu pensais autrement ?

- Non, mais j'avais peur qu'il te déçoive, qu'il y ait par la force des choses un antagonisme entre vous deux.

- Eh bien non, tu vois.

Un silence suivit, un silence à la manière de Nathalie, un silence qui questionne.

- Bien entendu, on a parlé de toi. Je dois dire que ni l'un ni l'autre nous n'osions aborder le sujet. A la fin c'est moi qui ai rompu la glace. Alors il m'a raconté son histoire. Il reconnaît qu'il a été un peu con et il n'en est pas fier.

- Il ne t'a rien appris de nouveau ?

- Des détails uniquement. C'est son père qui l'a incité à ne rien te dire pour ne pas humilier l'honneur de la famille. L'honneur, quelle affaire !

Nathalie réfléchissait. Elle finit par dire :

- Je comprends encore mieux maintenant son attitude.



Sur le coup agacé, Michel admettait mal une telle indulgence mais il réagit prudemment.

- Moi, à sa place, j'aurais quitté la maison immédiatement.

- Oui, mais tu n'es pas à sa place. C'est une famille très particulière avec ses grandeurs et ses travers. En somme, tu ne lui as pas trouvé de défauts à Erick.

- Non, sinon qu'il n'est pas encore sorti des jupes de son père.

- Je vois ce que tu veux dire. Il a besoin de mûrir. Mais il mûrira.

Michel se retint d'ajouter : "Pas de sitôt". Il préféra bifurquer sur ce qu'il lui avait trouvé de meilleur.

- En tous cas il a vraiment une âme d'artiste.

- Voilà ce que j'aime en lui. Nous avons de nouveau joué ensemble hier soir. C'était superbe. Il a un talent fou.

- Mais est-ce qu'il n'y a que la musique qui compte dans la vie d'un couple ?

Il croyait à l'évidence qu'elle allait répondre non.

- Si tous les deux vivent pour leur art, ce sera le but de leur vie, leur justification.

- Naturellement, mais il faut penser aux enfants et, quand on a des enfants, on est bien obligé d'avoir les pieds sur terre.

- Et tu penses qu'Erick ne les a pas.

- Je dirais : pas encore.

- Il est un peu immature en effet. Je l'ai plus d'une fois secoué pour ça.

Elle venait d'employer le mot qu'il s'était bien gardé de prononcer, preuve qu'elle était lucide dans son indulgence.

- Vous avez bien sûr parlé de moi.

Michel réfléchissait à ce qu'il allait répondre. Il la sentait impatiente.

- Oui, et nous avons été très francs l'un envers l'autre. Il m'a dit qu'en dépit de tout ce qui s'est passé il espérait toujours t'emmener en Argentine.

- Vraiment ?

- Pourquoi cet étonnement ? Toi-même, tu m'avais dit que tu en étais sûre.

- Oui, mais qu'il le dise lui-même et à toi, c'est autre chose.

Michel comprit qu'il pouvait se montrer plus direct.

- Je lui ai répondu que moi... Tant pis, j'y vais ! Que moi j'aimerais passer ma vie avec toi.

- Tu le penses profondément ?... Mais vraiment profondément ?

Sa voix se brisait d'émotion.

- Après le Mont Blanc, après le Gaspard, après le Peigne, après Coste-Rouge, après la Traversée de la Meije surtout, après nos rencontres à Paris aussi, comment peux-tu me poser cette question ?

- Oui, c'est une question idiote. Je ne suis pas dans mon assiette aujourd'hui. Je tremblais en prenant l'appareil quand tu m'as appelée.

Michel eut un léger rire.

- Comment savais-tu que c'était moi ? A la façon de sonner ?

Mais elle n'embraya pas sur la plaisanterie.

- Michel...

Silence. Il l'entendit poser et reprendre l'écouteur.

- Quoi donc ?

- Je suis désespérée. Tout se brouille dans ma tête... Toi et Erick, oh, vous deux !... Non, ne m'emmerdez plus ! ... J'en ai marre, marre ! ...

- Voyons, pourquoi cet affolement ? La terre ne va pas s'arrêter de tourner parce qu'Erick et Michel...

- Attends. J'ai un vertige. Je te rappelle.

Michel se renversa dans son fauteuil et ferma les yeux. Cette conversation l'éprouvait lui aussi. Il sentait soudain combien fragiles étaient ses espérances. Sa belle certitude de la veille venait de s'envoler. Nathalie hésitait bel et bien entre eux deux et son malaise était bien réel car elle n'était pas fille à se plaindre. Il s'était probablement fait des illusions sur la force de sa position. Les Alpes sont bien petites à côté de la Cordillère des Andes, son entreprise bien petite à côté de l'hacienda des Holtz, lui bien petit à côté... ah non pas ça ! ... Erick a des qualités mais pas celle de la force de caractère. Qui irait-elle rejoindre là-bas, Erick ou le père ?

Il se leva, marcha en long et en large dans son petit salon, puis il s'appuya sur le bord de la fenêtre et leva les yeux vers les hauteurs du Moucherotte en murmurant. "Nathalie, que vas-tu faire ? ..." Il laissait son esprit errer sur la ligne brisée des crêtes du Vercors qui dominent Grenoble en y inscrivant trois petits mots en lettres de feu "Je t'aime". Il prenait conscience que jusqu'ici il n'avait jamais aimé parce qu'il ne savait pas vraiment ce que c'était qu'aimer.

- Si je venais à te perdre ? ... C'est moi qui fais l'andouille au lieu de me battre.

Oui, le père de Nathalie avait raison : "Défendez votre bonheur". Il alla boire un peu de whisky, ce qui l'étonna lui-même, car il n'en prenait jamais quand il était seul. Pourquoi cette impulsion ? ...

Le téléphone sonna. Il s'avança sans se presser.

- Ah, c'est toi, Bernard !

- Oui. Alors, vieux, il est revenu ce ouistiti ?

- Il est revenu mercredi et je l'ai rencontré.

- C'est ça qui m'épate. Alors raconte.

Et Michel lui fit le récit des derniers événements, de ce qu'il avait appris de la bouche même d'Erick, de son désir de jouer fair-play.

- Mais tu te comportes comme un con ! Tu ne pouvais pas lui foutre une baffe ? Avec moi, ça n'aurait pas traîné.

- C'est pour le coup que Nathalie se précipitait à son secours. Elle l'aime encore, tu ne comprends pas ? Quand on s'est montré capable de suivre quelqu'un jusqu'au bout du monde, on ne l'oublie pas si facilement.

- Tu as peut-être raison. Mais qu'est-ce qu'elle a Nathalie ? Ces derniers temps, elle nous a semblée bizarre. On ne la reconnaît plus.

- Je t'avoue que je me pose aussi des questions. Je viens de l'avoir tout à l'heure au téléphone. Elle était si émue qu'elle a coupé en me disant qu'elle me rappelait. Je croyais que c'était elle. Alors, si tu veux bien, on va abréger.

- O.K. Mais défends-toi, bon Dieu ! Un peu de nerf ! Les femmes aiment ça chez un homme.

- Merci ! Bye, bye !

- Je te dis merde.

A peine avait-il raccroché que de nouveau la sonnerie retentit. La voix de Nathalie était redevenue calme.

- Je te demande pardon, Michel. Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui. J'ai passé une mauvaise nuit. Je me fais du tourment pour Erick et pour toi.

- Au soir du Peigne, tu avais convenu qu'il aurait mieux valu que lui et moi, nous ne fassions qu'un. Malheureusement on est deux. Voilà le problème.

- Oh, laissez-moi avec toutes ces histoires !

Décidément, cela n'allait pas ce soir. Nathalie reprenait un ton de nouveau agressif. Il valait mieux ne pas prolonger cette conversation.

- Michel, écoute-moi, merde ! Je veux rester amie aussi bien avec l'un qu'avec l'autre. C'est le seul moyen de m'en tirer et vous deux, vous me foutez la paix !

- Je t'ai blessée ?

- Non, je dis des conneries. Pardonne à une Nathalie un peu timbrée actuellement. Ça ne va pas. Heureusement je pars voir mon toubib.

- A cette heure ?

- Oui. Tu me rappelleras demain soir ?

- Eh non ! Je dois aller passer trois jours sur un nouveau chantier de montagne. Là-haut, c'est le bled. On ne communique que par radio de chantier.

- Dommage ! Alors j'attendrai. Au revoir.

Elle avait raccroché. Quelque chose se détraquait dans les rouages de leurs relations, si bien huilés jusqu'ici. Quelque chose se détraquait au moment où il croyait l'avoir conquise. Une sourde angoisse montait en lui comme une marée. Ce départ pour ce chantier perdu tombait mal. Celui pour l'Algérie encore plus mal. Il songea à l'annuler. Mais cela changerait-il quelque chose ? Après tout, le téléphone existe à Alger. Il l'appellerait donc d'Alger.

La nuit était complète. Les étoiles brillaient comme il les avait vues souvent briller avec elle. Le ciel sur Grenoble était particulièrement clair. Il laissa de nouveau sa pensée errer parmi les montagnes. Non, trop de choses la retenaient près de lui, ne serait-ce que le spectacle de ces étoiles contemplées ensemble. Il avait tort de s'inquiéter. Elle ne pourrait jamais oublier les heures inoubliables qu'ils avaient passées tous les deux là-haut. Il s'apprêtait à aller se coucher quand une nouvelle fois le téléphone sonna.

- C'est encore moi. Je te demande de me pardonner pour tout à l'heure. J'étais idiot. Tu sais, Michel, combien je tiens à toi. Je te l'ai prouvé. Toi, tu es sûr. Toi, tu es solide. Toi, tu es un homme. C'est ce que je voulais te dire avant d'aller chez le toubib. Reste près de moi pour me protéger. Comme en montagne.

- Mais oui... Nathalie, gentille Nathalie, tu le sais, je suis là... Alors maintenant chut ! Plus un mot.

- Si. Je t'embrasse. Ne t'inquiète pas pour moi.

- Je t'embrasse aussi. Tchao !

Telle une brise fraîche, un immense soulagement venait de pénétrer Michel dans tout son être. Heureux soudain comme un gosse, il entra dans sa chambre, sauta sur son lit à pieds joints, s'enfouit sous les couvertures et, quelques minutes plus tard, il dormait.

Le soir du troisième jour, Michel rentrait content. Il avait obtenu des autorités locales, assistées de leur banque, la réfection du petit pont qui ouvrait une voie plus facile au futur chantier, lequel n'était autrement accessible que par un long détour sinueux où les engins se seraient plus d'une fois coincés ou enlisés. Le reste de l'installation allait se poursuivre plus normalement dès que l'E.D.F. aurait tiré une ligne provisoire, ce qui n'était qu'une question de jours. De leur côté, les P.T.T. offraient un téléphone hertzien. En ce moment tout lui réussissait et, pour couronner le tout, il venait de découvrir sur son bureau, placée très en évidence par Maryse, une lettre de Nathalie. Il allait l'ouvrir quand sa secrétaire entra de retour du courrier. Il lui lança un petit sourire en lui montrant la lettre, sourire auquel elle répondit par un autre sourire, et elle se remit au travail.

- Vous ne partez pas ? L'heure est passée depuis longtemps. Il ne reste plus personne.

- Juste un moment, Monsieur, pour terminer le dossier du Pont des Chartreux. Je serai plus tranquille quand ce sera fait.

Ainsi était Maryse et il ne fallait pas la contredire. Elle était bien mince, la lettre de Nathalie à la si jolie écriture. Il est vrai qu'elle n'avait pas l'habitude d'écrire de longues phrases. Il ouvrit l'enveloppe. C'était à peine une lettre, un billet griffonné à la hâte, un rendez-vous peut-être.

Dès les premiers mots, il se figea, debout, comme projeté dans l'irréel, et rien ne bougea sur son visage, sauf les yeux qui balayaient rapidement le texte, ligne après ligne, puis reprenaient dès le début, puis une troisième fois, lentement, presque mot à mot.

*- Michel, je suis enceinte et enceinte d'Erick. Je sors de chez le gynécologue. Je lui ai demandé comment c'était possible. Il m'a questionnée. Tout concorde. Le 1er juillet, j'étais à Agay avec Erick. Il me désirait. Je lui ai dit ce qui risquait d'arriver car je n'avais pas prévu et c'était mes jours féconds. Mais il a été si pressant, il a tant insisté affirmant que la venue d'un enfant, si elle se produisait, ne serait pas une catastrophe puisque nous allions nous marier, que son père se réjouirait tellement de voir le nom des Holtz perpétué, qu'il en serait lui-même si heureux, que j'ai cédé. Le lendemain tout de même, par précaution, j'ai acheté des pilules que j'ai continué de prendre encore une semaine ou deux. Vers la mi-juillet je n'avais pas à me préoccuper de l'absence de mes règles et puis, avec les événements, je m'en foutais, j'étais K.O. Avec toi, dès le Mont Blanc, j'avais prévu ce qui pouvait arriver entre nous, que je désirais même, et c'est pourquoi au Peigne, quand tu m'as demandé avec une élégance que j'ai appréciée si nous ne risquions rien, je t'ai répondu non. Aux autres échéances non plus, je n'ai pas eu d'inquiétude. C'est seulement au moment de Coste-Rouge que je me suis plus sentie la même. A la traversée de la Meije, j'étais réellement inquiète. J'avais déjà pris ce rendez-vous chez le gynécologue qui m'a fait attendre jusqu'à aujourd'hui. Il considérait que nos rapports ne risquaient rien. Je ne pensais pas à celui avec Erick, si peu important. Mais aujourd'hui la vérité est là et je t'en fais part tout de suite car, si j'attends, je n'en aurais peut-être plus le courage. C'est à toi que je m'adresse en premier.*

*J'attends un jour ou deux pour en parler à Erick.*

*Michel, dis-moi ce qu'il faut faire.*

*Nathalie*

Il relut la lettre une dernière fois, la gorge serrée, comme s'il pouvait y trouver une raison de douter, d'éclater de rire, d'écrire une plaisanterie en travers de la page. Non. La vérité était là, aussi sèche que le texte.

Brusquement il composa un numéro au téléphone.

- Rachid ? Bonsoir. Ici, Michel. Pour une fois, ce n'est pas au moniteur du Club que je m'adresse. C'est au médecin, pour un renseignement médical.

- Vas-y.

- Une femme qui prend la pilule, est-ce qu'elle peut être enceinte sans s'en apercevoir ?

- Parfaitement, si elle a interrompu un moment et qu'entre temps elle ait eu un rapport. Elle attribue son absence de règles à la pilule alors que c'est pas ça du tout. Cela nous arrive plus souvent qu'on ne pense. Et tu vois les complications pour un avortement.

- Mais elle peut rester combien de temps sans s'en apercevoir ?

- Tout dépend du moment où elle ressent sa grossesse.

- Trois mois ? Quatre mois ?

- Trois mois, théoriquement oui, surtout si c'est une femme en parfaite santé qui n'a jamais ni vertige, ni nausée. J'en ai eu. Mais c'est rare. Une femme, tu sais, ça sent vite ces choses-là. Quatre mois, c'est possible, mais je n'en ai pas eu de cas. Tu as un problème ?

- Non, un ami. Merci, Rachid... Hep ! Attends. Le premier rapport d'une fille vierge avec un homme peut donner un enfant ?

- Parfaitement. Il suffit qu'un spermatozoïde rencontre l'ovule. Mais, étant donné les conditions dans lesquelles cela se passe généralement, le risque est faible, mais pas nul. Si je comprends bien, c'est ce qui est arrivé à ton ami.

- Exactement.

- Eh bien dis-lui qu'il n'y a rien d'anormal. S'il veut venir me voir, je suis à sa disposition quand il voudra.

- Je vais lui en parler. Merci, Rachid.

Michel s'avança vers la fenêtre. Des nuages de beau temps laissaient filtrer une pâle clarté du haut des crêtes du Vercors. Les jours avaient beaucoup diminué.

Une sensation de vide l'étreignit, un vide de catastrophe irréparable, un vide de vie finie. La vérité venait de s'abattre sur lui comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu. Nathalie enceinte de plus de trois mois. Une vérité solide comme un rempart, un rempart qui les séparait désormais.

Mais alors... L'M, le Mont Blanc, le Gaspard, le Peigne, Coste-Rouge, la traversée de la Meije, ils avaient fait tout ça... Non, ce n'était pas possible !

Alors même qu'il était parti pour toujours, l'autre était encore resté entre eux ! Et lui, Michel, ne le savait pas... Et Nathalie non plus ne s'en doutait pas jusqu'à la Meije... Pourquoi, à ses premiers doutes, ne lui en avait-elle pas parlé ? ... Même si elle n'en était pas sûre.

- Ah, la garce ! Elle m'a pris pour un con ! ...

Il eut honte de sa réaction incontrôlable. Il se mit à arpenter son bureau en long et en large, les mains à plat sur son visage, jusqu'au bord des yeux.

- Ce n'est pas le moment de dérailler. Je comprends qu'elle ait été si distante sans le vouloir. Elle a dû penser que, si ses doutes par la suite se révélaient vains, elle regretterait de m'avoir troublé, d'avoir gâché notre course. Oui, c'est cela. Mais c'est maintenant qu'elle les gâche, les courses, et toutes à la fois ! Bravo Erick ! Bien joué ! Un chic type encore ! Ah non, j'aurais préféré un salaud. Je pourrais au moins lui casser la gueule. Ce serait plus franc. Mais lui, tout pour lui ! ... Sublime, n'est-ce pas ? Et moi, le pauvre crétin ! Ah non, ah non ! ...

- Vous souffrez ?

Il n'avait pas entendu entrer sa secrétaire.

- Non... Enfin oui. Un mal de tête. Ça va passer.

- Voulez-vous que je vous apporte...

- Ça va ça va ça va ! Merci. Laissez-moi. Qu'on ne me dérange plus.

Stupéfaite, Maryse n'insista pas et se retira. Tout tourbillonnait en lui. Il ne savait plus où il en était.

- Ah non, pas possible !

Il s'était assis à son bureau, le visage enfoui dans ses bras. La Meije, la crevasse, le cristal et le feu... Pourquoi n'y était-elle pas restée ? Il l'aurait gardée à lui pour toujours, jeune, belle, adorable, adorée. Non, c'est moche, très moche, égoïste... Il aurait dû périr avec elle. Oui, avec elle ! ... Une mort magnifique à deux, seuls en montagne, au soir d'une course magnifique...

- Adieu Nathalie... On était si bien tous les deux là-haut.

Il releva les yeux, jeta son regard sur les dernières lueurs du couchant, eut un sursaut.

- Je pars !

Au plus profond de lui un déclic venait de se produire, une volonté farouche de remonter immédiatement vers les cimes, de partir à la Bérarde pour une solitaire. Laquelle ? Il verrait sur place. Mais partir vite, vite, se réfugier dans la montagne, seul, tout seul, pour une grande course. Il se sentait perdu. Là-haut il se retrouverait.

- Maryse, je pars jusqu'à vendredi matin.

- Et la réunion de demain.

- Annulez !

- Je dirai que vous êtes malade. Une intoxication attrapée à la cantine des Chalets de l'Aigle.

- C'est ça. Au revoir, Maryse. Avertissez les autres.

- Bonne course, Monsieur.

- Maryse ! ...

Elle avait deviné ! Sympathie et vexation se mêlaient en lui. Mais pourquoi la traitait-il ainsi en étrangère ? Il revint sur ses pas.

- Maryse, pardon ! Tiens, lis ça et tu comprendras.

Il jeta la petite lettre sur le bureau de sa collaboratrice et disparut.

Les phares éclairaient la petite route serpentant parmi les énormes blocs après Bourg d'Arud. Michel conduisait extrêmement vite, comme dans un rallye. Tournants à droite, tournants à gauche, dos d'âne, creux, c'était la route qui se tordait en projetant sur lui les arbres, les talus, les rochers.

- N'aie crainte, Nathalie. Je suis sûr de moi, ah oui bon Dieu, sûr comme jamais je ne l'ai été !

Il conduisait sans la moindre hésitation. Le pont sur le Vénéon, la grimpée pour retrouver l'ancienne route, puis, après Champforent, cette affolante petite route taillée dans les à-pic où les rochers approchaient et s'effaçaient devant eux à gauche, où l'abîme noir jaillissait devant le capot et se détournait à droite juste avant de les avaler.

- Nathalie, tu es contente ? Je vais te faire faire ta plus belle course.

Brusquement de la paroi à gauche deux phares avaient bondi. Coups de freins.

- Tu as vu ça ? Impec le mec !

Il recula, se rangea sur un côté portant un panneau "garage", puis, quand l'autre fut passé avec un geste de la main en signe de remerciement, il repartit sur les chapeaux de roue.

- Tu as eu peur ? Non ? Si, un peu quand même... Pour me faire plaisir... Jamais peur avec moi ? Moi non plus avec toi. On n'a pas eu peur au coup de la crevasse.

- Pas du tout.

- Tu es merveilleuse, Nathalie, merveilleuse !

Tout en luttant avec volant, accélérateur et freins, Michel souriait, la gorge serrée.

- Michel, regarde ce ciel.

- Plein d'étoiles. Du grand beau pour demain.

Des petites lumières brillaient en bas, au fond de la gorge, probablement des campeurs. La route fit deux tournants en épingle à cheveux. Les phares illuminèrent le mur du cimetière de Saint Christophe.

- Tu vois le haut de la stèle, vite, là, la Meije. C'est eux, le père Gaspard, son fils et Boileau de Castelnau, qui nous en ont ouvert la voie.

- Celle que nous avons suivie ?

- Exactement, y compris le Pas du Chat. Des hommes comme on n'en fait plus.

Mais déjà les lumières du village étaient dépassées. La route sinuait à travers les arbustes, doublait des cascades. Le ciel s'éclairait, se faisait plus large.

- Alors, quelle connerie tu vas encore cette fois me faire faire, mon petit Michel ?

Michel réfléchissait. Il voulait une traversée, oui mais laquelle ? La Meije ? Non, elle avait été parfaite. Nathalie ne pouvait être présente que dans une course nouvelle. La traversée des Bans en remontant le couloir central pour redescendre par l'arête est ? D'abord comment était-il, ce couloir, après la petite chute de neige signalée la veille ? Et puis, Nathalie ne pouvait bien découvrir que ce qu'il découvrirait lui-même. Les phares balayèrent les bouillonnements du torrent des Etançons. Coup de freins. La voiture était garée le long d'un taillis, à droite, juste après le pont.

- On y est, Nathalie. Prends ton barda. Hop ! ... Allez maintenant, viens.

Tout en marchant en direction de l'église, Michel regardait le ciel étoilé, son sac tenu par une seule courroie sur l'épaule. Un panneau portait en lettres inscrites au fer rouge : "Temple-Ecrins fermé".

- J'y suis ! Cette Barre des Ecrins, cette Barre où je voulais te conduire, nous allons la faire demain, et en traversée. Splendide, Nathalie !

La dernière épicerie allait fermer. Il s'y précipita pour y acheter quelques oranges et une pile de recharge à laquelle il n'avait pas pensé.

- Merde, j'allais oublier.

- Quoi donc ?

- Plus qu'un oubli, une faute. Devine.

Il posa son sac sur le trottoir.

- J'y suis. Signaler la course.

Revenu à la voiture, il plaça dans une enveloppe sous le pare-brise une carte portant ces mots : "Michel Mollaret, partis seul ce mercredi à 20 h pour Temple-Ecrins. Intention faire demain en solitaire traversée des Ecrins voie normale et retour col des Ecrins. Il laissa le sac de partis.

Il marchait d'un bon pas sur ce large sentier qui monte modérément vers le Plan du Carrelet. A sa droite, le chant du Vénéon emplissait la vallée. En face, sous les étoiles, dans le trapèze sombre de l'Ailefroide, luisait doucement la traînée blanche du Glacier Long.

- C'est la première fois que tu viens dans ces parages, Nathalie, et de nuit.

La première fois que je suis monté à la Bérarde, c'était de nuit aussi, avec un jeune cousin. On avait couché à l'hôtel Rodier et le lendemain nous étions partis à cinq heures. C'est seulement arrivés ici que nous avons vu l'aube se lever et les neiges des sommets s'éclairer de rose. Nous nous embarquions pour le Coolidge sans piolet, sans crampons, avec une seule corde. Le gardien du refuge de Temple-Ecrins nous a prêté un piolet en grommelant : "C'est à cette heure-ci que vous partez faire le Coolidge ? Vous redescendrez le piolet à la Bérarde parce que moi, ce soir, je ferme". Et au retour nous lui avons rendu le piolet au refuge même. "Oh oh ! vous avez bien marché à ce que je vois." Nous étions à la Bérarde à quatre heures. Cette course nous avait semblé un exploit mais celle que je vais te faire, Nathalie, sera d'une autre envergure.

- Alors je ne pourrai pas.

- Oh si que tu pourras !... Et pour cause, ma chérie : tu n'es pas là.

Il venait de craquer. Elle n'était pas là en effet et Michel poursuivait sa montée dans une solitude poignante. Le trajet de la Bérarde à Temple-Ecrins n'est pas long, de deux heures à deux heures et demie, mais il grimpe fort en fin de parcours. La voix du Vénéon montait, maintenant menue, de la profondeur sombre. Le ciel était tout criblé d'étoiles, comme à Coste-Rouge. Véga, à cette heure, penchait encore un peu du côté du Coolidge. A cette évocation il retrouvait Nathalie.

- Oh, cette nuit de Coste-Rouge, ces avions, ces étoiles filantes, et puis cette lune et ces théâtres de feux ! Tu te souviens ? ...

Cette nuit était si récente et pourtant déjà d'un autre temps, un temps heureux qui ne reviendrait plus. Il jeta son sac sur l'herbe. Le refuge était proche. Des lampes s'agitaient, signalant son emplacement.

- Tu te souviens, Nathalie ? ... C'était de l'autre côté de ces crêtes, si près d'ici.

Il se sentait prendre à la gorge et pourtant il aimait cette présence absente, la présence de celle qu'il ne reverrait plus en montagne.

- On était si bien là-haut.

Il se laissa rêver un moment, revit les neiges nocturnes du Goûter, celles de la Meije, leurs cinq minutes de temps arrêté sur le rocher de l'Aigle...

- Et puis merde ! Allez, hop ! En route !

Il réendossa son sac et c'est d'un pas vif qu'il acheva sa montée au refuge.

- Bonjour. Si j'avais su que vous étiez encore ouverts...

- C'est pour les travaux. Ils ne vous l'ont pas dit en bas ?

- Non, ils avaient laissé leur putain de panneau. J'ai trimbalé ma bouffe pour rien. Mais je prendrai le petit déjeuner.

- Qu'est-ce que tu fais demain ?

- La traversée.

- Tout seul ?

- Oui.

- Alors tu seras satisfait. J'ai inscrit personne. Tous les autres vont au Coolidge ou ils font simplement le refuge.

- Tant mieux. Voilà ma carte.

Un grand gaillard s'avança.

- C'est dur, la traversée ?

- Très dur, très pénible, très long, et je la fais pour la première fois. Alors pas question d'y emmener quelqu'un. J'aurais bien assez de ma pomme.

- T'es gonflé quand même.

- Oui, mais quand on est seul, répondit le gardien d'après sa longue expérience, on fait plus facilement demi-tour.

- Sauf mauvais temps, pas question !

Michel se sentait une force à passer partout. Cette course, il la voulait, et même le mauvais temps, bon Dieu, il faudrait qu'il y mette le paquet pour le faire reculer ! Renoncer à cette course, renoncer à Nathalie, la sienne, celle que désormais il emmènerait dans toutes ses solitaires, non, pas question !

Dans la salle commune le réchaud ronfle sur la table au milieu des papiers, des ustensiles, des victuailles des uns et des autres. Assise en face de lui, une fille aux cheveux noirs, au pull roulé rouge, s'entaille un doigt en ouvrant une petite boîte de macédoine. Maurice, son copain, un barbu, l'enguirlande :

- T'avais besoin de t'en mêler ? C'est pas aux filles à faire ça.

Elle essuie le sang avec un mouchoir.

- Attends.

Et, de son sac posé sur le banc, Michel sort un pansement collant et lui en entoure le doigt.

- Tu t'appelles ?

- Nathalie.

- Oh ! Un joli prénom !

- Drague pas, je suis là, fait le barbu en léchant son assiette.

- Je te l'enlève !

- Bien fait ! Il m'engueule pas quand je saigne, lui, et il a ce qu'il faut.

- Sauf du sel. Vous en avez ?

- Oui, tiens.

- Merci. Vous faites quoi demain ?

- Le Coolidge comme tout le monde.

- Alors je te laisse Nathalie. Moi, je vais aux Ecrins.

- Avec qui ?

- Avec Nathalie.

- T'es cinglé ou pas ? Ah, c'est une autre. Où elle est ?

- Elle n'est pas là.

- Elle monte ?

- Non.

Michel se demande pourquoi il a donné le nom de Nathalie. Maurice suce ses doigts enduits de fromage mou. Il échange un regard avec son amie. Celle-ci fixe Michel de ses yeux qui reflètent la lueur du réchaud.

- Une que tu aimes et qui n'est pas là.

Surpris, Michel fait un petit signe de la tête avec un sourire grave. Elle répond d'un sourire très fin. Décidément, certaines femmes ont des antennes.

- Du café ? Eh, bousculez pas, les autres ! Toi, c'est comment ?

- Michel.

- Alors, Michel, avance ton godet. Attention, c'est chaud.

En buvant son café, Michel les observe. A chaque fois qu'elle souffle dans son quart avant de boire un petit coup, elle lance à Maurice des regards qui ne trompent pas. Ce sont deux amoureux.

- Toi, tu as certainement fait le Coolidge. Où on passe après le col ?

- Tu attaques face au Coolidge, en biais, sur une vire à flanc gauche.

- C'est dur ?



- Non mais il vaut mieux ne pas se tromper. Après ça redescend un peu. Dès que tu as commencé de remonter à droite, regarde bien. Tu prends des dalles faciles aussitôt que ça passe, tu reviens de quelques mètres à gauche et le reste est évident. Repère bien ta sortie pour le retour. Ça t'évitera de descendre trop loin où c'est moins commode.

- Et le reste ?

- Pas de problème. Ah si ! Fais pas le con de remonter jusqu'en haut du dernier névé. C'est une corniche avec le vide en dessous. Prends les rochers à gauche.

- On te verra ?

- Holà ! A cette distance, si je suis dans les rochers, impossible. Si vous voyez sur la neige un petit point rouge qui se déplace, ce sera moi. Bon, moi, je vais me pieuter. Bonne course, vous deux, parce que je pars avant les Coolidge.

- Bonne course à toi... Et à Nathalie.

C'est la Nathalie présente qui lui avait lancé ce souhait gentiment complice.

En soulevant son sac par une sangle, il répondit par un franc sourire à leur sourire qui le touchait plus qu'ils ne pensaient.

Michel montait depuis une heure et demie. La caillasse était malaisée, la pente coriace. Il vit avec soulagement arriver la neige dure. Un arrêt pour poser le sac et en décrocher les crampons. Pendant qu'il détachait les pieuvres de protection, il regardait au-dessus de lui se dresser des pointes, des croupes de roc, des parois informes qui contrastaient avec la belle ordonnance de cette face sud-ouest des Ecrins vue des parages de la Pilatte. Où passait la voie ? Impossible de le deviner. Il verrait sur place. Un genou sur la neige gelée, il chaussait avec soin ses crampons et en bloquait attentivement les lanières, redoutant, pour peu qu'ils soient mal mis, d'en voir un le lâcher au plus passage le plus scabreux.

- Tu as déjà mis les tiens, Nathalie ? Bravo ! Tu fais des progrès. Et ton piolet ? Excellent !

La neige dure portait d'une façon parfaite. Les crampons y crochaient bien. La raideur de la pente obligeait tellement à relever la pointe des pieds qu'il préférait monter de biais, le pied aval passant alternativement par-dessus le pied amont. Puis, quand il en avait assez, il changeait de sens. Il gagnait ainsi rapidement de l'altitude.

Tout fonctionnait à merveille en lui. Sa respiration était forte et régulière sans essoufflement. Il sentait battre son cœur avec une aisance puissante. Toutes les énergies circulaient dans son corps, chacune bien à sa place. La montée était rude, l'effort pénible, et parce que cet effort pénible s'accomplissait avec la sûreté d'un bon moteur à plein régime, il se sentait bien.

- Nathalie, ça va ?

- Tu vas vite mais je suis.

- C'est ça qui est merveilleux. L'autre jour j'étais à la clinique pour prendre des nouvelles de Joseph et je voyais tous ces malades, des jeunes quelquefois, qui s'appuient pour faire deux pas dans leur chambre, ceux qui ne peuvent se déplacer que sur un chariot, ceux qui ne peuvent même pas quitter leur lit, et je me disais que nous avions de la chance. Quand tu trouves la montée pénible, quand tu râles contre la caillasse, quand tu t'écroules, fourbue, à une halte, et même quand le temps tourne à la vacherie, pense à eux. Etre bien dans sa peau comme en ce moment, c'est une richesse, une vraie.

- Je m'en rends compte, Michel.

Il s'arrêta un instant pour leur permettre de souffler.

- Et surtout à ces types comme Sidoine qui sont ennemis de tout effort, qui nous traitent de dingues, pour qui l'idéal est de vivre comme l'asticot dans sa merde qui n'a qu'à ouvrir la gueule pour se bâfrer, ces types qui sont vieux à vingt ans. C'est surtout ceux-là que je plains.

- Alors il ne faut plus que je me plaigne.

- Si, pour la forme.

Il écarta les bras vers le ciel, piolet en main, respira profondément, s'émerveilla des rochers, des nuages, des neiges.

- Ah bon Dieu, Nathalie, qu'on est bien ici ! Nathalie, Nathalie, être ici ensemble !...

Il planta son piolet et reprit sa progression. Le soleil dorait les Bans. Une nappe de nuages planait sur la vallée. Là-haut, les névés des Ecrins brillaient à travers les rochers que le petit jour rendait rouge sombre.

- Ces types qui se lèvent à neuf heures, ils n'ont jamais savouré l'attente de l'aube sur les montagnes, ils n'ont jamais ressenti le plaisir de voir le soleil tout à coup vous éblouir et vous chauffer le visage. Ils ne savent pas ce qu'ils manquent. On a de la chance, Nathalie.

- Oui, de la chance.

Ces sentiments, qui par pudeur restaient habituellement discrets, la présence d'une Nathalie invisible dans cette totale solitude leur donnait toute liberté de s'exprimer et il en ressentait une joie grave.

Plus haut la pente s'adoucissait et il se demandait s'il n'allait pas découvrir, à droite, après un bombement blanc, le col des Avalanches. Quand il y parvint, il constata qu'il n'était qu'à la hauteur de la base sud du Fifre. Son altimètre marquait 2.310. Restait encore une centaine de mètres d'altitude à gravir. Il avait hâte d'y arriver car il marchait sans arrêt depuis deux heures. Plus loin un mur de glace lui barrait le chemin. Combatif, plutôt que de faire un détour, il résolut de l'attaquer directement.

- Tu vas voir. Un joli passage.

Il sortit son marteau-piolet qu'il avait emporté en prévision des pentes supérieures où il s'attendait à trouver une glace vive et qui déjà était le bienvenu. Résolument il piqua la surface luisante dont les éclats rejaillissaient sur lui et glissaient en tintements clairs sur la pente lisse. Les pointes avant de ses crampons crochaient net. Il s'élevait rapidement sans la moindre hésitation. Ce jour-là, rien ne lui aurait résisté.

Quand sa tête émergea du mur de glace, il aperçut devant lui, à un mètre à peine, une crevasse, puis d'autres plus haut, qu'il allait devoir franchir avant de prendre pied, semblait-il, sur un nouveau plateau.

- Zone délicate, Nathalie. Bravo ! Tu as bien escaladé le mur. Je n'ai plus rien à t'apprendre.

De son piolet il sonda la neige jusqu'au bord de la première crevasse. Ce bord était franc, vertical. Il le longea alors à gauche, direction ouest, à la recherche d'un passage qu'il ne tarda pas à découvrir. Une fois sur place, il constata qu'il s'agissait d'un pont de neige. A son aspect, il l'eut franchi sans hésiter s'il avait pu compter sur un équipier. Comme il était seul, il ne devait se permettre aucun risque. Oui, il était seul physiquement. Trop absorbé par la présence de Nathalie, il dut faire un effort pour se rappeler à la réalité.

- Je dois jouer le jeu.

Courir un danger par sa faute, aujourd'hui moins que jamais il n'en avait le droit. Cette course avec une Nathalie idéale le prenait trop profondément pour qu'elle ne soit pas une réussite parfaite. Pour vaincre une dernière tentation de passer quand même le pont de neige, il se fâcha contre lui-même à haute voix.

- Non, Michel, pas question ! Va chercher plus loin.

La bande de neige solide commençait à l'éloigner un peu trop du Fifre et il s'apprêtait à faire demi-tour en pestant contre ce temps perdu quand il vit, plus loin, que les deux rives se rejoignaient. Il se pencha. Le tunnel sous la couche récente ne semblait pas se poursuivre plus de quelques mètres. Le reste était sain. Il doubla néanmoins la distance et, en sondant profondément la neige à chaque pas, il franchit le prolongement de la crevasse.

Plus haut, une seconde crevasse l'obligea à revenir horizontalement en direction du Fifre. Ses parois, qu'une courbure lui permettait de voir, étaient, elles aussi, très franches, mais il lui fallut poursuivre avant de découvrir, derrière un ressaut, un mince mur de glace vive qui joignait de biais

un bord de la crevasse à l'autre. Ce mur était largement soutenu jusqu'au plus profond qu'il pouvait voir et sa solidité ne permettait aucun doute. A lui de faire le nécessaire pour sa propre sécurité. Pas à pas, ne plantant un crampon sur le fil de l'arête qu'après avoir bien éprouvé le précédent, la pointe de son marteau-piolet prête à se planter net à la moindre glissade, il parvint à l'autre rive. L'emplacement n'était pas large mais sûr. Devant lui se dressait un autre mur qui dominait la crevasse. Il se pencha. C'était à cet endroit une crevasse en V, profonde, une des plus redoutables car si vous chutez entre ses deux parois d'une glisse parfaite, celles-ci se rapprochent sur vous et vous écrasent comme dans un étau.

- quinze mètres au moins et le mur cinq. Il ne s'agit pas de faire le con.

Assuré par un équipier, il aurait franchi ce mur en un rien de temps. Ce n'était pas le cas et avec une pareille raideur, pour peu qu'il glisse et pique mal, adieu Michel. Avec un peu de chance, dans vingt ou trente ans, on aurait retrouvé son corps momifié en bas du glacier.

- Non, Nathalie, je ne veux prendre aucun risque inutile. Alors tu connais la solution.

- Une broche à glace.

Aussi haut qu'il put, il vissa une broche jusqu'à l'œil dans lequel il enfila directement la corde qu'il tirait de son sac et il en mousquetonna deux brins à son baudrier, suffisamment longs pour lui permettre d'atteindre le replat.

Les broches vissées dans la glace pure sont d'une surprenante ténacité et on peut s'y fier pour une chute déjà conséquente. Par contre si on glisse sur elles, elles peuvent faire très mal. C'est pourquoi Michel grimpeait de biais. S'il tombait il pendulerait simplement et en serait quitte pour recommencer.

Un dernier coup de marteau-piolet, qui lui envoya un éclat de glace dans la bouche, et il atteignit le replat. C'était bien le plateau escompté qui à droite se terminait par une belle courbe neigeuse se détachant sur l'horizon, entre la masse des Ecrins et le Fifre, le col des Avalanches.

Il s'agissait maintenant d'aller récupérer la broche. Il commença par planter son piolet jusqu'à la panne dans la neige dure à l'aplomb de celle-ci. Puis il détacha un brin le récupérer et l'attacher au piolet. Un anneau de cordelette passé sur lui en nœud de Prussik et mousquetonné à son baudrier lui assurait une sécurité suffisante. A coups de pointes avant de ses crampons et de son marteau-piolet il descendit le mur de glace tout en faisant coulisser le nœud autobloquant, essaya de dévisser la broche à la main sans y parvenir. Alors il laissa le nœud se bloquer et, pendant sur le vide de la crevasse, il passa la pointe de son marteau-piolet dans l'œil de la broche qui céda aussitôt. Il put ainsi la dévisser aisément à la main et la mousquetonner. Crampons et marteau-piolet entrèrent alors en danse et sans plus se soucier du Prussik il émergea rapidement sur le plateau.

Restait à faire monter Nathalie qui attendait sur l'autre rive de la crevasse.

- Nathalie, attrape. Fais gaffe à bien t'attacher et viens.

Elle n'avait cessé de l'observer et elle passa l'arête de glace comme il l'avait fait lui-même. Il veillait attentivement à son escalade du mur de glace, prêt à la retenir, mais il n'eut même pas à la tirer.

- Superbe ! Repose-toi en regardant comme c'est beau par ici. La courbe neigeuse qui va des Ecrins au Fifre est si parfaite qu'on dirait une parabole tracée en plein ciel bleu. Tu reconnais le col des Avalanches ?

- C'est lui ? Vu d'en bas, il me paraissait rébarbatif au possible.

- On n'y va pas mais, si on allait jusqu'au bord, il est vertigineux.

Cette combe douce était bien le seul endroit accueillant dans cette face des Ecrins si austère. Le Fifre portait encore quelques traces de neige sur sa paroi Nord au-dessus du col mais y grimper ne semblait pas difficile. Au sud, la vallée du Vénéon disparaissait sous une couche de nuages qui s'était formée depuis qu'ils avaient abordé le glacier. Depuis un moment, Michel avait repéré une pointe qu'elle n'avait pas encore atteinte afin de mesurer son évolution par la suite. La météo n'était pas au grand beau. Il fallait se méfier. L'aspect des Bans, un peu brumeux sans plus, le rassura. Le

mauvais temps s'annonçait mais pour le lendemain au plus tôt. Ce qu'il désirait, c'était avant tout ne pas se trouver dans le brouillard durant le parcours compliqué qu'il allait devoir découvrir pour la première fois. La voie est déjà loin d'être évidente par visibilité parfaite.

- Nathalie, comment s'y retrouver dans ce cahot de murailles, de couloirs, de pointes au-dessus ? "Le couloir où la neige remonte le plus haut" ... dit le bouquin. Celui-là donc. On peut aussi attaquer plus loin, du côté du col. Mais tenons-nous en là et ne perdons pas de temps.

Devant le visage quelque peu tendu de Nathalie, il avait eu la tentation de s'arrêter. Situé à 2.400 mètres, le refuge de Temple-Ecrins est un point de départ trop bas pour cette course qui mène, par des voies ardues de terrain mixte de rocher souvent instable et de pentes de glace très raides, à un sommet de 4.103 mètres. Ils venaient de gravir d'une seule traite plus de mille mètres de dénivelée par un trajet peu difficile mais pénible. Une halte aurait été la bienvenue. Mais Michel regarda l'heure : dix heures moins quart. Il était en retard sur son horaire. Un autre coup d'œil sur la couche de nuages qu'ils dominaient. Elle n'avait pas bougé par rapport au repère. Il fallait en profiter pendant que la face était dégagée car, contre une si haute montagne, les nuages se forment vite et, si ne pas trouver la voie est déjà redoutable, le pire est d'entendre, à travers une masse opaque, des pierres arriver sur vous comme des bolides.

- Nous voilà devant le plus beau. En forme ?

- Parfaite, Michel. Je te suis.

- A nous deux, Nathalie, on passe partout.

Il gravit le petit couloir de neige qui se terminait par de la glace. Grâce à son piolet planté entre glace et roc, il put se hisser sur une étroite plate-forme qu'encombraient une menue caillasse. L'endroit n'était pas commode pour quitter les crampons, les accrocher au sac maintenu en équilibre sur les genoux, y ranger aussi la corde qui ne servirait plus pour un bout de temps et y fixer le piolet la pique en l'air. Il vérifia qu'il n'oubliait rien, endossa le sac et commença à escalader le couloir raide.

Il aperçut bientôt une fissure qui pouvait être la voie, la remonta mais elle ne menait à rien. Il dut redescendre et recommencer par une autre fissure plus à droite qui, celle-là, déboucha sur une large vire peu pentue. Il s'agissait, d'après les descriptions de la voie, de ne pas monter trop haut, de rester en dessous d'une bande de quartz blanc pour garder une direction générale s'élevant progressivement vers l'est jusqu'au bas des pentes sommitales.

- Tu vois des bandes de quartz blanc, toi ?

- Non. Demande aux choucas.

- Moi non plus. On ne distingue rien dans ce fatras.

Il renonça à les chercher, montant, descendant, sans s'écarter de la ligne générale. Le rocher n'était pas mauvais, moins en tous cas qu'on le lui avait annoncé. Il entendit percuter des pierres mais beaucoup plus loin. Ici il était relativement à l'abri.

- Nathalie, il s'agit de ne pas rater le câble parce que celui-ci nous confirmera que nous sommes bien dans la bonne voie. Mais où est-il, ce câble ? Le premier choucas qui le trouve...

Il cherchait le câble en direction du sommet mais, dans cet amas de taches, de couloirs noirs et bruns, de croupes informes, on ne pouvait rien distinguer.

Sa progression fut arrêtée par une sorte de cheminée très pentue. Il l'examina et trouva l'endroit de son franchissement. Il fallait descendre à l'intérieur, atteindre d'un grand écart l'autre rive et escalader une petite arête. Ceci fait, où aller ?

D'après sa position par rapport au Fifre, il devait maintenant se trouver à l'aplomb du col au-delà duquel ne pouvait plus se trouver le fameux câble. Il aperçut en contrebas une petite plate-forme en forme de proue. Il y descendit et constata que la suite était impraticable, sauf à affronter des difficultés très supérieures à celles mentionnées dans cette course et dont le franchissement ne mènerait peut-être qu'au-dessus du vide. Il revint d'où il était parti et découvrit plus haut une espèce d'amphithéâtre aux parois presque verticales, maculées de longues traînées noires. C'était

manifestement un cul-de-sac. Il y grimpa néanmoins et, peu avant d'y parvenir, il aperçut soudain sur sa droite le précieux câble, orienté, non pas en direction du sommet comme il s'y attendait, mais en plein est, pour permettre de passer un contrefort descendant vers le col des Avalanches.

- Nathalie, le câble ! Nous sommes sur la bonne voie.

Quand il en approcha, il s'aperçut que la difficulté du passage ne justifiait pas sa présence mais, puisqu'il était là, autant en profiter. Il le saisit, eut facilement raison de cette quinzaine de mètres et, quand sa tête émergea, il découvrit l'extrémité des pentes de neige qu'on voit de loin orner la partie supérieure de cette face plutôt sévère.

- Maintenant le couloir Champeaux.

Il poursuivit sa progression vers l'est et, arrivé sur une hauteur, il découvrit devant lui, à une trentaine de mètres, un couloir de glace noire, cascade pétrifiée qui n'était sûrement pas la voie. Une fois encore il allait retourner sur ses pas quand il fut surpris de voir à ses pieds mêmes, à n'en pas douter, la célèbre couloir Champeaux, sorte de tranchée étroite en forte pente, au fond encombré de neige, mais dont le franchissement n'offrait guère de difficulté. Au-delà commençait une pente large et découverte qui conduisait à une proéminence rocheuse, probablement l'amorce de la dorsale de crêtes permettant de remonter la zone fortement inclinée des névés.

Observant au-dessus de lui, unie et très redressée, la vaste pente blanche de neige dure et de glace vive qui précède la dorsale, il se retourna.

- Nathalie, à partir de maintenant, attention aux pierres.

La face sud des Ecrins est en effet renommée pour ses chutes de pierres. Quand on l'observe du Coolidge aux heures chaudes, surtout en début de saison, on les entend continuellement ricocher quelque part sur ces pentes d'une raideur extrême.

Les plus grosses se signalent par la fumée de leurs impacts tout au long de leur chute, comme autant d'explosions de grenades. Ce bombardement justifie au couloir des Avalanches sa redoutable réputation. Il canalise une bonne partie de ces bolides qui n'en finissent pas de bondir et de rouler dans ses profondeurs jusqu'au Glacier Noir. L'abondance de ces chutes, provenant surtout des Ecrins mais aussi du Fifre et du Coolidge, et plus loin des parois nord et sud qui dominent le glacier, est telle qu'elle recouvre complètement celui-ci, d'où son nom. Lentement charriée comme par un fleuve paraissant aussi immobile que la petite aiguille d'une montre, cette masse va s'accumuler vers le front du glacier, faisant de cette haute vallée une des plus évolutives des Alpes.

En songeant à cette particularité géologique qui l'intéressait au plus haut point, Michel s'empressait d'ajuster son casque et de sortir son piolet. Il descendit au fond du petit couloir, le regard allant sans cesse alternativement des prises aux pentes blanches qui le dominaient.

- Assure-moi. Je vais remonter par la neige.

Jugeant plus commode de traverser ainsi, enfonçant le piolet à chaque pas, il atteignit l'autre rive un peu plus haut à un endroit plus facile et s'y hissa. Il venait à peine de se redresser que, soudain, il entendit siffler et vit en même temps arriver du haut de la pente, droit sur lui, une volée de pierres à une allure de T.G.V. Le réflexe du montagnard joua instantanément : il ne bougea pas.

En un éclair il avait calculé que la trajectoire de la première, grosse comme un ballon de football, allait passer à sa droite tandis que la seconde, plus petite, se dirigeait vers sa gauche. La première passa à hauteur de son visage en le bousculant de son souffle, l'autre dans l'axe du couloir.

Il continuait de les entendre plonger derrière lui, sifflant sur un ton plus grave, percutant les rochers avec fracas, entraînant d'autres éclatements qui s'éloignaient et se perdaient dans le vide au-dessus du couloir des Avalanches. Mais il n'avait pas commis l'erreur de céder à la tentation de regarder leur chute une fois qu'elles l'avaient dépassé. Il savait qu'une pierre en décroche souvent d'autres qui la suivent d'assez loin, n'ayant pas eu le temps de prendre la même vitesse. Et justement une série de cailloux beaucoup plus lents mais qui pouvaient faire mal cribla les rochers autour de lui. Il les esquiva sauf un qui frappa son casque d'un pok sonore. Puis, point noir dans le ciel, avec un bruit tournoyant et rageur, un gros bloc vola très haut, un peu plus loin que lui, et il ne

l'entendit plus pendant quelques secondes. C'est un écho du Fifre qui lui renvoya son éclatement sec suivi du fracas d'une avalanche de pierres.

- Eh bien, Nathalie, tu as vu ça ? Il ne s'agit pas d'avoir les yeux dans sa poche quand ça vous arrive. Tu vois l'intérêt de toujours regarder venir ? Allez, ne restons pas là. On va monter vers la croupe de rochers où on sera à l'abri pour casser la croûte.

Ils y parvinrent sans peine et jetèrent leur sac à terre, d'abord pour souffler un peu, car ils avaient monté vite, pour sortir ensuite leurs provisions.

Michel prit deux oranges et s'assit côte à côte avec Nathalie. Non, il n'était pas seul. Il sentait la tendresse d'une présence aimée.

- Je ne t'oublierai jamais. Tu seras toujours avec moi quand je partirai seul en montagne.

Il avait posé l'orange de Nathalie derrière lui et il ne la regarderait plus. Assis en face de l'immense paysage qui s'étendait à ses pieds, il savourait la sienne. En bas, le Fifre n'était plus qu'un petit pic, modeste mais fier. Une arête le reliait au Coolidge moins bas que lui, ce Coolidge d'où il avait découvert pour la première fois les fameuses pentes où il se trouvait. Vues de face, celles-ci lui avaient paru redoutables par leur verticalité, surtout celles de glace. A gauche du Coolidge, l'épaule de neige s'avancé en corniche au-dessus de sa face Nord. Et dire qu'une voie passait par cette face, sur des parois redressées de mauvais rocher et de glace vive, exposée en outre aux chutes possibles de la corniche comme en ce milieu de journée.

Il prit des biscuits, les enduisit de crème de marron et déposa la part de Nathalie derrière lui. Trois choucas se posaient sur la rocaille au-dessous d'eux.

- Tiens, regarde. Les nuages en bas ont disparu.

La haute vallée du Vénéon était nette maintenant. On pouvait même apercevoir, à droite de la langue terminale du glacier de la Pilatte, le petit point de son refuge mais, à cette distance, les gens à côté n'étaient pas visibles.

- Tu reconnais cette montagne aux lignes régulières ? Les Bans. Je referai avec toi la voie normale qui passe sous ces bosses de chameau. Un autre jour, ce sera au tour du pilier nord-est, une voie très chouette au-dessus d'un vaste cirque glaciaire. Puis le pilier Nord. Et, si tu as le moral et que la neige soit bonne, le grand couloir qui va jusqu'à l'arête. Avec Henri Faure on a même été surpris d'aller si vite tant ce jour-là la neige était dure et solide.

Son regard revint à gauche sur les faces Nord de la chaîne Pelvoux-Ailefroides.

- L'Ailefroide, Nathalie... L'arête de Coste-Rouge... Ah non, d'ici on est loin de voir l'aiguille... Notre bivouac... Les fournaies silencieuses qui s'allumaient dans la nuit...

Il sentait son cœur fondre à ce souvenir mais Nathalie, en riant, lui lança une répartie qui le remit d'aplomb.

- Regarde bien. Au sommet de l'arête, on voit l'Ile d'Or.

Un chaud soleil venait de percer les nuages et cela réjouit Michel. Il se leva pour inspecter la suite de leur trajet. A l'ouest, comme une scie dont les pointes sortiraient de la neige, une fine dorsale de rochers grimpait directement vers le pic Lory. Ce n'était sûrement pas la voie. A l'est, des croupes semblaient constituer la base des pentes de neige. Mais il lui fallait y monter pour voir ce qui se présentait au-dessus.

Il reprit son sac et atteignit un point d'où il découvrait les pentes qui le dominaient. Là, il remarqua d'abord des nuages noirs qui se formaient par-dessus l'arête faitière. De plus bas, il n'avait vu que le ciel dégagé. D'ici il se rendait compte qu'en un rien de temps ces nuages pouvaient l'envelopper alors qu'il lui restait le plus dur à accomplir, s'élever sur les pentes raides de neige et de glace pour atteindre le rocher et là trouver la voie d'escalade vers le sommet.

Il se hâta alors de fixer solidement ses crampons, sortir son marteau-piolet, accrocher deux broches à glace par deux mousquetons à son baudrier pour être prêt à l'auto-assurance indispensable en course solitaire. Ici, il ne pouvait compter que sur lui-même et cela lui inspirait un étrange sentiment de puissance. Là-haut, le nuage s'épaississait à vue d'œil.

- Nat, les Ecrins sont à nous mais il ne faut pas traîner. On se réencorde.

La corde bleue les reliait de nouveau. Restait à se décider pour la voie. A droite une ligne de pointes rocheuses, telle une crête de coq, montait droit vers les hauteurs mais, contrairement à ce qu'il avait vu de plus bas, elle ne constituait pas la bordure de la zone des pentes de neige. Il lui semblait en voir une autre plus loin et peut-être encore une troisième. Il eut envie d'aller rejoindre la première mais, d'où il était parvenu, il aurait fallu traverser horizontalement un dévaloir de glace peu engageant.

En levant la tête vers sa propre ligne de pente, il observa une sorte de promontoire rocheux qui se détachait du socle sommital comme venant à sa rencontre. Mais qu'y avait-il derrière ? Joignait-il réellement le socle ou cachait-il un nouveau passage de glace ? A gauche de ce promontoire émergeait un îlot très net. Il était possible de le rejoindre depuis le promontoire par une ascendance un peu en biais et, après l'avoir dépassé, d'atteindre le continent rocheux, la suite étant bien visible pour parvenir à l'arête sud du pic Lory, cette antécime peu marquée de la Barre des Ecrins. Une fois sur l'arête, la fin de l'ascension jusqu'au pic Lory et de là au point culminant ne serait plus qu'une formalité.

- Que dit l'altimètre ?

- 3.810. Plus que trois cents mètres à gravir.

- Plus que ? Moi, comme d'habitude, je dis que j'en ai marre.

- Et moi je dis : A l'assaut !

Il attaqua la pente avec énergie. Le début était neigeux et les pointes avant de ses crampons s'enfonçaient d'elles-mêmes puis la neige cessa pour laisser apparaître devant son visage une glace grenue qui se laissait encore crocher facilement. Mais il fut vite à court de souffle. "On ne fait pas le mariole dans les quatre mille", se dit-il tout haut et il modéra son effort. Il parvenait déjà au tiers du parcours et entre ses jambes la pente fuyait maintenant très bas. Plus haut la glace devint plus tenace puis lisse comme un miroir bosselé. Elle exigeait des coups vigoureux.

- Broche ou pas broche ?

Il pouvait en visser une à l'endroit où il se trouvait, y mousquetonner la corde, en visser un autre cinq ou six mètres plus haut, pas plus, parce que l'arrêt sec d'une glissade d'une dizaine de mètres fait mal, revenir chercher la première et ainsi de suite. Mais c'était long et compliqué et il se sentait en forme, sûr de lui comme jamais.

Coup vigoureux du marteau-piolet dans la glace, ça tenait sapristi ! Coup vigoureux du crampon gauche, ça tenait aussi. Coup vigoureux du piolet tenu court, on pouvait s'y fier. Autant pour le crampon droit qui... tenait ? Non. Nouveau coup. Cette fois c'était bon. Alors de nouveau le marteau-piolet. Par ce rythme à quatre temps qui laissait toujours trois points d'appui sur quatre, il approchait du promontoire. Les débris de glace lui volaient au visage et filaient dans la pente. Quatre mètres. Trois mètres. Deux mètres... La glace qui se relevait juste au dernier mètre l'empêchait d'aborder aisément la pointe du rocher. Il monta plus haut par la gauche, longea le bord et put enfin plonger profondément de la main gauche son piolet dans l'intervalle séparant la glace du rocher. Bien fixé de ce côté, il saisit des doigts de la main droite qui tenait le marteau-piolet une aspérité de roc, réfléchit, trouva la situation douteuse, planta alors de plusieurs coups son crampon gauche dans le rebond presque vertical, douta de nouveau, recommença à creuser l'encoche jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'il tienne, y fit porter son poids et put enfin poser le crampon droit sur un gros bloc solidement encastré dans la glace. Un rétablissement et le voilà accroché au promontoire mais, jugeant sa position encore exposée, il grimpa d'un mètre de plus jusqu'à une petite selle sur laquelle il put enfin se redresser en toute sécurité.

Ce passage s'était révélé dur mais passionnant et, pendant que revenait le rythme calme de sa respiration, il s'étonnait de la distance parcourue. D'où il se trouvait, la raideur du passage était impressionnante. Heureusement, pensa-t-il, pendant la montée une pente paraît moins forte que vue depuis sa sortie.

Il avait volontairement laissé traîner derrière lui la corde d'attache qui, sur la glace, filait rectiligne, mais elle était loin d'atteindre maintenant le point de départ, ne couvrant même pas la moitié de la distance. Il ferma les yeux.

- A toi, Nathalie. C'est un passage de toute beauté.

Il tirait la corde à lui au fur et à mesure que Nathalie progressait.

- Bien ! D'ici je t'assure solide... Sers-toi plus des pointes avant et tape fort... Hep, ton pied droit ! Oui !... Plus court, ton piolet... Ne grimpe pas si vite, tu t'éreintes... Regarde, tu y es presque... Ne viens pas directement si tu ne veux pas que je te tire... Passe par où je suis passé, là, où j'ai taillé... Ah, tu as failli glisser !... Pointes avant, oui !... Vas-y doucement... Allez ! Allez ! Voilà !

Et quand elle fut arrivée, souriante et très fière, il l'embrassa.

- Maintenant tu t'assois un peu plus haut. Rondement mené, ce passage... Mais non, pas effrayant, magnifique, et tu l'as fait !... Et regarde au-dessus : pas besoin du trajet en biais sur la glace, rien que du rocher.

Le ciel s'assombrissait rapidement mais sans risque d'orage. Il s'en assurerait d'ailleurs plus haut, une fois sur l'arête.

- Allez, à présent jusqu'au sommet. Plus de crampons, plus de piolets. Il suffira de ne pas traîner. Le ciel ? Non, ne crains rien. Le plus dur est fait.

L'escalade reprit, régulière, sur des rochers solides aux bonnes prises. Ils soufflaient mais sans effort. Mais quand ils furent arrivés au pied du socle terminal, Michel reconnut son erreur. La bonne voie passait très à droite par la crête rocheuse qui, vue d'en bas, semblait limiter la zone des pentes de neige mais en réalité la partageait verticalement de bout en bout. Elle leur aurait épargné beaucoup de peine. Maintenant il lui fallait choisir, ou tenter d'aller rejoindre la bonne voie mais, d'où il se trouvait, il ne voyait pas le trajet pour y parvenir, ou poursuivre jusqu'à l'arête du pic Lory, parcours qu'il voyait entièrement et qui ne semblait pas présenter de difficultés majeures. Entre deux cheminements possibles, lui avait enseigné Norbert, son ami guide qui l'avait formé, il faut choisir celui qu'on voit en entier. Donc ici celui de l'arête.

Par des rochers redressés mais pourvus d'excellentes prises, par des petites vires, il longea le bord supérieur des pentes fuyantes. Il préférerait se trouver au-dessus plutôt qu'au-dessous de celles-ci, oh combien ! Approchait une gorge raide, encombrée de blocs branlants, qui ne lui disait rien qui vaille. Comme, à droite, des dalles s'avéraient praticables, il préféra les remonter jusqu'à ce qu'elles butent contre la paroi verticale. A gauche, une vire étroite au-dessus d'un court à-pic montait vers un angle de rocher offrant une issue. Il s'y engagea mais cette brève escalade s'avéra plus coriace qu'il n'avait prévu et c'est en soufflant qu'il se rétablit sur un replat. Sans tarder il fit monter Nathalie qui de nouveau le surprit par son aisance.

- Un bon IV sapristi ! Et à quatre mille, ça pompe... Tu as droit à une bise.

Les quatre mille, ils les avaient sûrement dépassés. Il consulterait son altimètre là-haut, une fois parvenus sur l'arête montante, maintenant toute proche. Un couloir-cheminée, quelques pierres qui dégringolaient dans les blocs coincés, des prises qui paraissent solides mais qui doivent être éprouvées à chaque fois, certaines qui cassent en effet, et son visage débouche sur l'arête.

- Merde ! Je me croyais plus haut.

Il découvrait les parages de la brèche Lory. Le Dôme de Neige dominait le bastion mais pas tellement. Il consulta son altimètre : 4.020 seulement. Mais peu importe. Il ne restait plus qu'à grimper cette arête qui monte plein nord vers le ciel, une arête large et facile mais encombrée de rochers brisés. Il se mit à rire.

- A voir tout ce fatras, il ne doit pas y en avoir beaucoup qui se trompent comme moi.

Malgré ses précautions il ne pouvait s'empêcher de faire basculer des pierres que des passages répétés auraient en effet éliminées. Un bloc sur lequel il venait de marcher dérapa lourdement, entraîna d'autres qui en percutèrent d'autres à grands coups sourds et cette armée volante aux



bonds de plus en plus longs se mit à dévaler le vertigineux toboggan des pentes de glace où la distance les rapetissait vite et les échos renvoyaient leurs chocs de plus en plus lointains.

- Cette course, jamais je ne la referai avec des gars au-dessus ou en dessous de moi. Nous avons de la veine d'être seuls.

Il voyait approcher peu à peu, puis plus vite, il allait atteindre, il atteignit le sommet du pic Lory. Là, il se sentit chez lui tant il connaissait les parages. Par l'autre versant il découvrait à nouveau sous ses pieds le panorama familier du Glacier Blanc avec, en face, comme vue d'avion, la chaîne courant de Roche Faurio jusqu'à la masse des Agneaux à droite, presque noyée dans une brume grise. Mais, à sa gauche, hachées de leurs séracs et de leurs crevasses, les pentes qui tombaient depuis le Dôme de Neige sur l'immensité plate du glacier semblaient sous cette grisaille briller de leur propre éclat.

Le ciel était sombre en effet et les nuages se croisaient, inquiétants. Rester sur cette arête, la plus haute du massif, par temps d'orage, revenait à se prélasser à la pointe d'un paratonnerre. Mais pas de toile d'araignée sur le visage, pas de hérissément de poils sur la main quand on la tient en l'air. Pour plus de sûreté, il tira du rabat de son sac son minuscule poste de radio et mit le contact. La voix bien connue d'un animateur de jeux radiophoniques éclata, insolite, affreusement banale, un véritable outrage à la majesté des lieux. D'un réflexe, comme pour parer un danger, il tourna le repère. Un crachotement continu sortait du petit appareil poussé à plein régime, mais pas un seul craquement d'éclair ne se décidait à se manifester, preuve qu'aucun orage ne sévissait à des centaines de kilomètres à la ronde.

- On redescend tout de suite ?

- Tu es folle ? Regarde tout ce que nous avons grimpé et maintenant tu ne voudrais pas atteindre le sommet, là, tout près ? Tu vois la croix ?

- Elle est grande, la croix ?

- Cinquante centimètres.

- Oh alors on y est. Oui en effet... Ça décapiterait la course.

L'expression surprenait par sa justesse. Ça décapiterait la course !

- On quitte la corde et on laisse tout le barda ici.

Ils prirent simplement leur piolet et Michel la petite corde jaune, il ne savait trop pourquoi, sans doute pour le principe. Maintenant que le sac ne pesait plus sur leurs épaules, ils parcouraient avec des enjambées légères cette arête hérissée mais qui descendait et remontait en pente douce vers le sommet.

- Tu n'as pas remarqué quelque chose de bizarre ici ?

- De bizarre ?

- Oui. Quelque chose de bizarre. Observe bien.

- Tu m'inquiètes. Je ne vois pas.

- Pas une seule marque de pas dans la neige. Donc personne n'a fait le sommet depuis quelques jours alors qu'en bas une forte trace monte au Dôme de Neige.

- Et alors ?

- Alors, à la pente de glace, ils se sont tous dégonflés. Quand on y sera, on verra pourquoi.

La pente Nord, très raide, était fortement enneigée. Des coulées avaient même glissé au-delà de la rimaye sur plusieurs centaines de mètres. Les fortes pluies de l'orage de l'avant-veille étaient tombées en neige à cette altitude.

- Donne-moi la main.

Et Michel s'avança vers la croix d'aluminium, déposa sur sa tête un baiser pour lui, un baiser pour Nathalie.

Il avait atteint une fois de plus cette cime qu'il aimait entre toutes. Mais cette fois-ci à sa joie se mêlait une nostalgie pathétique. Il se débarrassa des anneaux de la petite corde sur la croix même, comme une couronne jaune clair entourant le montant vertical et retombant au-dessous des bras.

Alors il s'assit sur le rocher, appuyé à la croix, face au Pré de Madame Carle, tout petit dans les profondeurs. C'était là que sous l'orage, à la pointe du jour, s'était terminée leur course avortée et pourtant si réussie de Coste-Rouge. Comme il était heureux ce matin-là ! La vie lui paraissait largement ouverte avec Nathalie, comme une montagne lumineuse au matin d'une grande course, une montagne immense...

Il était seul mais sa tristesse se faisait douce. Une présence aimée, irréaliste certes, mais réelle en lui, le suivait partout, pas à pas. Il pouvait rêver. Il ne s'en privait pas... Volontairement... Lucidement...

Le nord l'attira parce qu'au nord était la Meije. Pour mieux la voir, il se déplaça de l'autre côté de la croix, la nuque appuyée sur les anneaux de corde.

- Regarde au loin la Meije. Comme elle brillait alors ! Notre dernière course méritait bien pareille montagne. Nous aurions pu y rester et alors nous aurions eu de la chance, une chance définitive...

- Tu dérailles, Michel ! Notre course d'aujourd'hui, elle ne compte plus ?

- Pardonne-moi. Je suis dingue. Mais oui, elle est magnifique elle aussi. Tiens, vois les Agneaux en bas. J'aimerais t'y faire monter, Nathalie, mais selon une voie à moi. Egalement à Neige Cordier par un matin tranquille depuis le refuge des Ecrins. Comme à Roche Faurio par les arêtes du pic Louise, une course demandant peu d'efforts, aux vues superbes sur les Ecrins, la Grande Ruine et le Gaspard.

Ses yeux furent de nouveau attirés par les sommets dominant le Glacier Noir, bien pâles sous le plafond des nuages.

- Le Pelvoux... Lui également, je te le ferai faire. On montera au refuge assez tôt pour y passer un après-midi agréable à se promener dans les alentours, à regarder les marmottes et peut-être aussi les bouquetins. Avant le jour, départ aux loupiottes. Le mur où beaucoup cafouillent. La langue terminale du glacier du Clôt de l'Homme, court passage sous les séracs qui certaines années dégringolent. Une fois, quelle panique ! La moitié des gars étaient redescendus.

Nous, nous quitterons les autres plus haut. Leur couloir Coolidge avec des cons qui vous expédient des pierres depuis une grande hauteur, moi, je m'en méfie. Nous passerons par les Rochers Rouges où la vue est superbe. On débouche tout à coup sur le plateau glaciaire, éclatant au soleil levant, et par des pentes faciles on s'élève vers le sommet, celui qui porte une calotte de neige. Et nous descendrons par le Glacier des Violettes. Oui, tu l'as dit, un joli nom pour un glacier. Facile, mais pas toujours, ni sans dangers... Et là, à droite, notre Ailefroide, mais sans l'Île d'Or pour une fois... On ne voit pas l'endroit de notre bivouac mais tu te souviens des paroles que nous avons échangées sous un ciel plein d'étoiles... Mais c'est surtout ici à cette croix que je voulais te conduire. Je te l'avais promis. Or tu ne seras jamais là autrement qu'en esprit. Après tout, cela vaut peut-être mieux. Et puis, à quoi bon ?... Et merde de merde de merde ! Allons-nous en !

- Mais je suis là, Michel, et je t'embrasse.

- Pardon ! Tu es adorable... Il commence à neigeoter. Allez, on part.

Il fuyait presque la cime, sautant d'un roc à l'autre, franchissant d'un élan l'échancrure encombrée de neige où il faillit tomber en glissant.

- Stop, espèce de con ! En solitaire, on ne doit rien se permettre.

S'étant rappelé à l'ordre et à la présence de Nathalie, il parvint sagement vers leurs sacs.

- Bon Dieu, qu'il est lourd ! Mais à toi d'enfiler d'abord le tien. Je t'aide. Hop là !

Il se sentait mieux. La réaction de Nathalie lui avait mis du baume au cœur. Il avait surtout atteint le plus haut sommet par une voie nouvelle pour lui et il y avait conduit Nathalie. Sa situation n'était pas désespérée puisqu'il pourrait toujours ainsi l'emmener dans ses solitaires. La neige tombait en grains fins qui ne mouillaient pas. Le plafond de nuages cachait maintenant la chaîne de la Meije. Mais la tempête ici devenait inoffensive. Même le brouillard ne pouvait l'égarer. Il s'avança sur cette arête dont il connaissait toutes les prises. Plus loin elle plongeait sans cesser d'être

facile. Sur la pente Nord la neige la bordait serrée mais le rocher était libre de verglas. Il pouvait descendre vite.

- A droite ou à gauche ?

Cette fois-ci il passa le petit pointement de l'échancrure Whympet par la gauche où la neige fine n'accrochait pas. Avec des gestes précis, anticipés grâce à une constante observation, sans se permettre le moindre peut-être, il approchait du point le plus bas. Il se sentait en forme, léger même, sûr de lui. Le petit col précédant le bastion Lory marquait une bifurcation possible, soit piquer au plus court par une pente de glace qui permettait de passer directement la rimaye, soit surmonter ou franchir de flanc le bastion pour descendre dans la brèche Lory par un rappel.

La pente de glace était recouverte d'une neige récente qui à l'évidence ne tenait pas. Il aurait fallu prendre, surtout à la descente, des précautions qui auraient exigé trop de temps. Du reste aucune trace de montée n'y était visible, ce que pouvait aussi expliquer au départ une rimaye infranchissable. Remonter le bastion s'imposait aujourd'hui.

Il sortit son piolet pour déblayer les premiers pas sur la roche habituellement franchissable avec aisance mais qui était aujourd'hui recouverte de neige épaisse. Il avait meilleur compte à surmonter le bastion tout contre son arête en se tenant à ses solides aspérités.

- Nathalie, ce passage est facile à condition de bien chercher dans la neige le rocher avec tes pieds. A force d'être parcouru, il n'y reste aucune pierre. On n'a que du roc en place.

Par une fente de l'arête il aperçut les séracs du glacier du Vallon de la Pilatte comme du hublot d'un avion.

- On va descendre sur la vire du petit gendarme et on fera un rappel.

Mais il aperçut un piton planté dans le roc dominant la brèche Lory et, passés sur ce piton, deux anneaux différents, l'un de cordelette, l'autre de sangle verte.

- Chouette ! Si ma corde est assez longue, on descendra tout d'un seul coup.

Une neige plus sérieuse commençait à tomber. Les nuages étaient bas mais pas au point de cacher le sommet. Cela n'avait maintenant plus d'importance car une bonne trace lui permettait de descendre du Dôme, même par visibilité nulle. Il ressortit sa corde d'attache, vérifia les anneaux avec soin, le piton aussi, la passa en rappel et jeta les brins dans le vide. En se penchant, il vit qu'elle était trop courte.

- Dommage ! Il faut descendre par la vire.

Le seul rappel de cette course était là. C'est pourquoi il n'avait emporté qu'une corde d'attache largement suffisante pour le petit rappel classique depuis la vire. Il aurait pu y nouer la petite jaune mais le jeu n'en valait pas la chandelle. La corde retirée, par une cheminée verticale aux prises nombreuses et sûres, bien discernables sous la neige, il descendit, côté Nord, jusqu'à la vire, sorte de balcon horizontal de vingt à quarante centimètres de large, qui ramenait au-dessus de la brèche.

- Je comprends pourquoi ils ont tous calé là. Regarde.

Le niveau de la brèche était plus bas que les années précédentes et une belle pente de glace pure, miroitante, à peine bosselée, plongeait raide vers le fond de la rimaye, sombre comme un four, un véritable gouffre. Pour atteindre le bas de la cheminée, il fallait franchir horizontalement cette paroi de glace et personne n'avait osé.

- Nathalie, mettons les crampons ici. C'est sans doute pas commode mais le rappel aboutit sur le haut de la glace et il reste à atteindre le replat. Et puis, sur la vire, en crampons c'est plus sûr. Elle est souvent verglacée sans que ça se voie. Un jour, j'ai failli me foutre en l'air à cause du verglas. Fais attention, en les mettant, de ne pas en laisser partir un dans le trou. Celui d'aval d'abord.

Une fois équipé, il s'avança sur la vire.

- Voilà le piton. J'y passe directement la corde... Voilà. Je prends la position de rappel... J'éprouve bien le piton... Ça tient. Et go !

Les crampons sur la paroi, il descendit en rappel jusqu'à la pente de glace, piolet en main, planta celui-ci au-dessus de lui et, gardant la corde dans la main gauche, en deux coups de crampons il parvint sur le replat.

- Difficultés out, Nathalie. Brouillard, neige, maintenant on s'en fout. On a quitté les quatre mille. Quand tu auras tiré le rappel, tu auras droit à une bise.

- C'est de l'exploitation, du chantage.

Elle riait en se retournant pendant qu'elle tirait la corde. Il alla l'embrasser avec tendresse.

- Je suis heureux et fier de toi.

Il avait prévu un arrêt à cet endroit mais le temps était menaçant et dans ce cas on a toujours envie de redescendre au plus vite. Ici, les pas étaient nombreux et, comme d'habitude, beaucoup de sans-gêne avaient laissé des boîtes de conserve et des sacs de plastique qui s'incrustaient dans la neige, ce qui n'invitait pas non plus à s'attarder. Il dut remonter assez haut en direction du Dôme de Neige pour trouver la trace de descente. Certaines années on peut atteindre la brèche directement depuis le glacier par une pente unie effaçant toute rimaye. Cette fois-ci s'interposait un abîme qui se prolongeait assez loin avant de se resserrer au point d'être franchissable. Prudemment, cramponnant net à chaque pas, le piolet toujours prêt à se piquer en un éclair, il descendit la pente de glace, arriva au-dessus de la rimaye.

- Ça tient, ce truc-là, ou pas ? Faut pas se fier à tous les corniauds. Si ça casse, je tombe dans le trou. Je préfère sauter.

Il calcula bien, s'élança, retomba trois mètres plus bas dans la neige, piolet écarté, se redressa. Avec ces satanés crampons, seul, ici, se faire une entorse, ce serait le bouquet ! ... Il commençait à s'éloigner en réajustant son sac.

- Houhou ! Tu m'as oubliée ?

- Merde ! C'est nouveau, ça ! Te fiche pas de ma gueule !

- Je te regardais filer en me marrant. Laisse. Je saute.

- Non, ton pied ! Tu vas te l'amocher de nouveau !

Elle a sauté, bien droite et souple, et elle vient lui donner la main pour faire avec lui le parcours large et horizontal qui mène à l'aplomb de la brèche Lory. Après quoi il faudrait passer l'un derrière l'autre, en tendant la corde.

Et commença la descente, une descente à la fois heureuse et mélancolique. La trace évitait toute recherche d'itinéraire. Elle s'en allait en gracieuses sinuosités plus ou moins horizontales sous les pentes de l'arête qu'ils venaient de descendre. Il n'avait plus à veiller à chacun de ses pas comme dans toute escalade solitaire. Les franchissements de crevasses ne l'inquiétaient pas, tant les passages répétés, révélés par une trace aussi profonde, les avaient éprouvés. Tout au plus devraient-ils faire attention où ils poseraient les pieds.

Au bas de la pente de glace qu'ils avaient évitée, la rimaye surplombante lui offrit une riche gamme de stalactites qui brillaient sur le sombre du toit profond mais de féerie de cristal et de feu, point. Car manquait le soleil. Il se rappela la crevasse de la Meije et son admiration éblouie quand Nathalie était remontée à la surface... En plein soleil... Nathalie vivante... Nathalie...

Tout à coup dans la montagne retentirent les quatre coups qui marquent le début du Concerto et la présence de la Nathalie idéale qu'il adorait se fit poignante. Si elle avait péri dans la crevasse, il l'aurait ainsi gardée avec lui pour toujours. Elle ne serait pas partie avec un autre. Il aurait même préféré périr avec elle.

- Mais décidément je déraille ! C'est bien cette Nathalie vivante qui est avec moi aujourd'hui. Celle dont je me ferai un culte. Celle que je ne cesserai jamais d'aimer. Une flamme a jailli un instant dans ma vie et j'en resterai illuminé bien des jours. Si dans l'avenir il lui arrivait de s'éteindre, alors je saurais que je suis vieux, que je ne suis qu'une croûte. Mais elle ne s'éteindra jamais.

Le piolet à la main, il avançait en écoutant le Concerto. Il le connaissait par cœur et, dans une sorte de marche enchantée, il l'écoutait en temps réel, sans la moindre interruption. Parfois, de la voix à bouche fermée, il accompagnait certains passages. A l'un d'eux, il tressaillit :

- Nathalie de ma jeunesse...

Cette expression qu'il venait de murmurer avait jailli comme une source. Il la trouva jolie, profonde, si juste. Il répéta avec une sorte de jubilation grave.

- Nathalie de ma jeunesse.

La trace descendait maintenant à l'aplomb du sommet, les pas étaient longs et son piolet lui devenait fort utile. Derrière un redan de la pente, il devina une crevasse. Mais bientôt celle-ci lui apparut anodine et il la franchit d'un bond sans s'arrêter. La neige avait cessé de tomber mais, en se retournant, il vit que le sommet et le début de l'arête des Ecrins avaient disparu dans le plafond de nuages. Comme il arrivait sur un replat, finissait le premier mouvement et commençait le larghetto, ce larghetto d'un calme serein qui, la première fois, l'avait transporté dans le vallon de la Charpoua. Ici, il avait mieux. Il se trouvait sur place, dans un environnement fantastique. Le temps malgré tout s'améliorait. Une clarté diffuse passait par-dessus le col des Ecrins.

A sa gauche s'élevaient maintenant les énormes séracs aux cassures franches et stratifiées. Des blocs avaient roulé jusqu'à l'endroit où allait passer la trace. Une autre crevasse se présenta coupée par un pont de neige sur lequel s'imprimaient de nombreux pas. Mais ce pont ne lui inspirait pas confiance. Pour en juger, il s'en écarta d'une dizaine de mètres le long du bord. Ce pont avait bien une épaisseur suffisante et il se calait contre des parois inclinées en se rapprochant. Néanmoins, par surcroît de prudence, il franchit d'une longue enjambée son point de moindre résistance.

Imperturbable, Nathalie continuait de jouer sur le plateau de l'orchestre. Mais elle n'était pas à sa place, trop lointaine.

- Que la musique ne t'empêche pas de regarder où tu mets les pieds. Voici un petit mur qui approche... C'est bon... Allons, vas-y, je tiens.

Nathalie était revenue dans la cordée et c'est ensemble qu'ils écoutaient se dérouler dans la montagne la suite du larghetto.

Comme elle se retournait, il lui montra en silence la barre des séracs qui maintenant les dominait et dont une masse énorme, de la taille de grands immeubles, venait de s'écrouler. Des blocs bleus, gros comme des voitures, parsemaient l'énorme coulée qui s'étendait jusque sur le replat du Glacier Blanc. La main devant sa bouche, il se pencha vers elle pour la prévenir à voix basse.

- Pointes de neige encore en l'air... Moins de vingt quatre heures... Plus de risque pour nous.

Ils n'avaient pas cessé en effet d'entendre le concerto comme si, disséminé dans l'immense amphithéâtre que forme la partie supérieure de la Barre des Ecrins, continuait de jouer un orchestre invisible dominé par le violon de Nathalie. L'inclinaison devenait de plus en plus forte et la neige de plus en plus molle. Ils enfonçaient jusqu'aux genoux et poussaient devant eux d'énormes paquets blancs qui les précédaient dans la pente. A grands pas faciles, bien amortis dans cet édreton rassurant, ils perdaient rapidement de l'altitude pendant que l'orchestre attaquait le rondo final, ce rondo que par moments Michel suivait de la voix.

Au bas de la pente, comme la trace se perdait sous l'avalanche, il franchit la coulée, enfonçant dans des trous, grim pant sur des blocs, contournant les plus gros, les bleus, et il fut soulagé de reprendre pied sur une neige unie, très porteuse, et de pouvoir retrouver la trace plus bas. Au nord-est, bien planté sur son promontoire, le refuge offrait un asile en cas de mauvais temps mais lui, il n'emprunterait pas la descente facile sur le Pré de Madame Carle. Il obliqua sur sa gauche, remonta à pas soudain lourds vers une croupe d'où il aperçut le col des Ecrins, cette échancrure dans la ligne des crêtes descendant du Dôme de Neige pour remonter à Roche Faurio.

C'est à cet instant que s'acheva le Concerto. Il en resta triste et grave comme si Nathalie, elle aussi, avait disparu. Le silence s'installait en lui. Au bas d'une courte descente le col approchait.

- Tiens, de toute la course je n'ai pas vu un chat. C'est ça, une vraie solitaire. C'est bien ainsi que je la voulais.

Au col, il résolut de faire une vraie halte. Il estimait en avoir bien le droit. Du fait de son erreur d'itinéraire, voilà douze heures qu'il avait quitté le refuge. Il avait gravi et traversé un quatre mille sans autre repos qu'un quart d'heure sous les pentes de neige et un autre au sommet. Et il lui faudrait encore marcher pendant des heures, désescalader le col des Ecrins, atterrir sur le glacier de Bonnepierre, gagner la moraine, cette interminable moraine, pour redescendre dans la combe. Là, il retrouverait la verdure et ce serait un sentier fortement chaotique qui le conduirait, à travers les arbustes, au bruit du torrent et dans la clarté de sa lampe, jusqu'au pont de bois. Ensuite les replats que Nathalie avait appréciés avec lui au début de la montée vers la Meije. Puis la dernière descente et, fourbu, il déboucherait sur la petite place de la Bérarde. Seize heures de marche.

Parvenu à la banquette rocheuse qui marque à droite l'échancrure du col, il laissa tomber son piolet, posa son sac, défit ses crampons dont il n'aurait que faire pendant la désescalade jusqu'aux pentes de glace dominant le glacier de Bonnepierre. Faisant contraste avec ce vaste plateau blanc à l'inclinaison modérée, le couloir étroit et sombre qui s'amorçait au col même paraissait vertigineux. Mais sur les dalles de la rive droite un câble attendait, banalisant la descente.

Il s'assit, tira de son sac une orange et des biscuits et il mangeait sans se presser. Il avait le cœur gros comme un gosse. Pour réagir et parce que la nature l'exigeait, il s'éloigna un peu pour uriner. Distraitement, il remarqua le jaune foncé qui imprégnait la neige, signe d'une bonne réaction à l'effort.

D'un coup de pied il effaça la marque disgracieuse. Tout près un papillon battait des ailes. Il eut pitié de la bestiole, promise à devenir la proie vivante ou gelée des araignées de glaciers. Comme s'il la comprenait, comme si un sentiment commun de solitude les liait l'un à l'autre.

- Je vais te donner ta chance.

Il recueillit l'insecte dans la paume de sa main tiède et il alla le placer sur les rochers secs où il trouverait où passer la nuit jusqu'aux chauds rayons de soleil du lendemain.

Il se retournait vers le col quand il ressentit tout à coup une impression de vide triste. Pourquoi ? Qu'y avait-il de changé dans cet endroit qu'il connaissait au point de pouvoir le dessiner les yeux fermés ? Était-ce sa fatigue qui se projetait sur ce paysage austère ? Fatigué sans doute il l'était, mais cependant en pleine forme, capable, et il le faudrait bien, de marcher des heures entières car il n'atteindrait pas la Bérarde avant la nuit.

Son regard s'éleva en direction de Roche Faurio, s'abaissa vers la paroi verticale qu'éclairait, à gauche du col, le soleil déclinant, se posa sur la banquette de rocher. Tout à coup il comprit.

Il n'y avait qu'un sac sur le rocher. Il y avait toujours eu deux sacs dans leurs courses, son sac rouge à elle près de son sac bleu à lui. Et les deux sacs fraternisaient. Ils étaient de connivence pour leurs maîtres comme deux bons chiens fidèles. Il n'y avait qu'un sac ici comme il était seul, lui aussi, dans la montagne, un sac tout seul à moitié défait, à côté d'un seul piolet. Il n'y avait qu'un piolet. A partir d'aujourd'hui plus jamais le sac de Nathalie ne serait à côté du sien dans aucune course.

Profondément ému, il alla s'étendre sur une dalle, paupières baissées, pour saisir et garder en ces lieux déserts une présence aimée, celle qu'il allait toujours emmener avec lui, toujours, quoi qu'il arrive.

Et cette présence se fit dense, très dense. Une jolie silhouette se penchait sur lui et il entendit une voix claire l'appeler en riant :

- Michel, secoue-toi ! Nous avons encore quatre heures de marche devant nous et il faut que nous soyons en bas sur le glacier de Bonnepierre avant la nuit. Allez, nos sacs ! Tu m'encordes et en route!

Michel rentrait chez lui, harassé, car la course avait été longue et intensément vécue.

Passant la Bérarde endormie, ils avaient retrouvé avec soulagement dans le faisceau de leur lampe de poche la voiture qui les attendait sagement dans l'ombre et, assis dans l'herbe devant les codes allumés, ils avaient quitté tranquillement leurs chaussures. Un dernier regard de Michel vers le ciel. Un sourire de reconnaissance envers Nathalie qui l'avait accompagné pendant toute cette traversée commencée avant l'aube et terminée en pleine nuit. En tenant sa main dans la sienne tout en conduisant seulement de l'autre, même aux tournants de Saint Christophe, il n'avait mis aucune hâte à parcourir la fameuse petite route et il avait fait durer le plaisir jusqu'à Bourg d'Oisans où, après l'avoir embrassée, il avait déposé Nathalie à son hôtel qui portait un nom évocateur, l'Oberhorn. Un dernier baiser, un signe de la main quand elle refermait la porte, et, subitement il avait accéléré à fond, pleinement maître de lui grâce à cette lucidité parfaite que donne une bonne fatigue.

A peine rentré chez lui, il avait littéralement laissé tomber son sac dans le vestibule et il prenait une vivifiante douche froide quand la sonnerie du téléphone avait retenti. Etonné, un coup de serviette à la hâte, il avait bondi dans le salon.

- Pardonne-moi, Michel, mais je voulais savoir si tu étais bien rentré.

- Maryse ? Oui, ça s'est bien passé. Mais comment as-tu fait pour savoir que je venais d'arriver ?

- Après dix heures j'ai appelé tous les quarts d'heure.

- Tu étais inquiète ?

- J'ignorais où tu étais. Je me demandais si je n'allais pas prévenir le secours en montagne. Louis me conseillait d'attendre jusqu'à demain midi.

- Faut pas pousser. De toutes façons, c'est gentil d'avoir pensé à moi. Comme tu aimerais le savoir, j'ai fait la traversée des Ecrins.

- Seul ?

- Oui.

Il avait failli répondre non.

- Je n'ai pas vu âme qui vive dans la montagne de toute la journée, depuis le sentier de Temple-Ecrins jusqu'à la Bérarde. C'est ce que je voulais.

- Tu étais donc en pleine forme.

- Ah bon Dieu, oui ! Rien ne m'aurait arrêté.

- J'aime un homme de cette trempe. Me voilà rassurée. Tous tes amis sont avec toi, Michel.

- Pourquoi ? Quelqu'un t'a téléphoné ?

- Oui, Bernard et Nathalie.

- Nathalie ?

- Elle sait que tu as reçu sa lettre. Elle est très inquiète. Je vais vite la rappeler pour lui dire que tu es de retour.

Il allait répondre qu'il s'en chargerait mais quelque chose le retint comme si un mur invisible le séparait de Nathalie maintenant. Maryse le devança :

- Il vaut mieux que ce soit moi.

- Je crois, oui. Et Bernard ?

- Oh, très bref. Comme tu étais parti pour la journée, il te demande de le rappeler demain. J'imagine que tu n'as pas été seul pendant cette course. Assez d'émotions et de fatigues pour aujourd'hui. Va vite te coucher.

- Oui, maman !

Elle pouffa un rire.

- Allons, je vois que tu tiens magnifiquement le coup. Bonne nuit, Michel.

- Bonne nuit, Maryse. Et merci.

Le ton de sa voix trahissait un sentiment de reconnaissance. Il finit de se sécher en pensant que si Nathalie l'avait appelé, c'était sans doute parce qu'elle avait besoin de lui autant qu'il avait besoin d'elle, qu'il n'y avait donc aucun mur invisible entre eux. Elle redevenait subitement proche. Il avala un bol de lait avec des céréales et, comme si le besoin de dormir tendait un voile d'apaisement sur ses pensées, il alla se jeter sur son lit en se disant que les jeux n'étaient peut-être pas encore faits tant l'avenir est imprévisible.

- Tu sais maintenant que nous sommes bien rentrés. Bonne nuit, Nathalie.

Il s'endormit aussitôt dans l'euphorie que donne une saine fatigue mais, quand, au matin, après avoir dormi d'une traite, il se réveilla, parfaitement lucide et en forme, la réalité brusquement se dressa devant lui. Il lui restait de sa course un sentiment de tendresse amère, une sorte de joie âpre d'un destin accepté. Une journée nouvelle commençait qui ne serait plus pareille à celles qu'il avait vécues depuis leur première rencontre. Son travail serait aussi prenant, Maryse serait toujours là, fidèle, et il avait grandement besoin de sa présence en ce moment. Son petit monde grenoblois n'aurait pas changé d'un iota, mais sa vie intérieure allait être bien vide. Il n'y avait plus de place maintenant pour le moindre doute. Nathalie s'en irait vivre avec Erick loin de France. Le jour de son départ, une page serait tournée. Mais Michel était certain qu'avant l'annonce de la venue de cet enfant, secrètement, elle avait déjà fait son choix, et ce choix, c'était lui, et, quoi qu'il arrive, elle ne l'aurait plus jamais quitté.

Il avait fallu que survienne, pour les séparer, le seul évènement imparable, l'arrivée d'un enfant, la graine d'une vie humaine, l'impossible devenu réalité. Erick et lui étaient convenus que Nathalie déciderait. C'est le destin qui avait décidé pour elle. Il n'avait rien à espérer. Un avortement naturel ? Fonder un espoir sur l'échec d'une promesse de vie, ce serait une tache dans leur ciel bleu. Ils avaient vécu un merveilleux été que rien désormais ne devrait ternir. La solution à son chagrin, il l'avait spontanément trouvée en courant aussitôt se réfugier dans la montagne : vivre avec un double de Nathalie comme il l'avait fait pendant toute cette course.

Mais il lui restait encore à bénéficier de sa présence tant qu'elle ne serait pas partie, quelques semaines au plus, quelques semaines pendant lesquelles il pourrait lui parler, lui écrire, la voir. Comment allaient-ils utiliser ce temps précieux ? Comment allaient-ils se comporter l'un vis-à-vis de l'autre ? Il n'en savait rien. C'est elle qui donnerait le ton et elle donnerait le ton juste car elle l'aimait.

Il déjeuna rapidement pour courir à son travail, pour rejoindre Maryse. Il avait besoin de la présence de Maryse, même sous la forme de son activité silencieuse. Quand il entra dans son bureau, une heure plus tôt que de coutume, elle était déjà dans le sien, la porte entre les deux restant ouverte.

- Vous avez récupéré de votre course, Monsieur ?

- Pas Monsieur, pas du moins tant que nous sommes seuls. Oui, j'ai dormi comme une souche.

Ils restèrent un moment sans rien dire, chacun s'affairant à quelques rangements. Puis Maryse s'avança vers lui, un dossier sous le bras.

- Nous allons bien travailler aujourd'hui, Michel. Et ce soir, je resterai un peu avec toi, si tu veux bien.

- Tu t'en doutes ! Merci, Maryse. Quand doit-elle appeler ?



- Elle a dit que ce serait à toi de choisir le moment le plus favorable. Elle ne bouge pas de chez elle.

- Toujours pleine de délicatesse. Oui, tu as raison, nous allons bien travailler aujourd'hui.

Un léger sourire passa sur les lèvres de Maryse. Michel lui lança un regard d'amicale complicité. Puis, avec un premier appel téléphonique des Cimenteries de Bollène, commença la journée de travail qui s'annonçait très chargée. Maryse lui avait ménagé une série de rendez-vous, pas tous urgents, mais il acceptait de se laisser guider par une amie qui le comprenait. Beaucoup de secrétaires, pensait-il, jouent un rôle éminent auprès de leur patron quand l'entente est bonne. Ils partagent au sein de l'entreprise les mêmes soucis, les mêmes joies. Parfois se nouent entre eux d'autres liens qui resteront les plus solides de toute une vie.

Louis connaissait-il bien sa chance ? Il vivait avec sa Nathalie, lui. Et il éprouva un vif sentiment de sympathie pour leur couple. Ces deux-là se chamaillent toujours mais ils s'aiment et, eux au moins, rien ne les sépare. Il en faut.

La journée passa finalement vite. C'est à peine s'il eut le temps de déjeuner. Il pensait par instants à Nathalie mais il avait le cerveau comme protégé par ses affaires en cours, une protection fragile à laquelle il se gardait de toucher s'il voulait que la journée se passe comme Maryse l'avait suggéré. Et Dieu sait si de son côté elle y mettait du sien.

Comme par enchantement les bureaux furent vides vers dix neuf heures alors que d'habitude les chefs de chantier, après avoir griffonné leur rapport, s'attardent à bavardes et que Michel en profite pour rencontrer des gens qui ne peuvent se déplacer en dehors de leurs heures de travail.

- Maintenant je peux appeler Nathalie.

- Alors je vous laisse, Monsieur.

- Tu es pressée ?

C'était une invitation à rester. D'un signe de tête, il lui montra l'écouteur.

- Tu veux...

- Oui.

Le téléphone avait à peine sonné une fois que Nathalie avait décroché.

- Bonsoir, Michel. Maryse m'a dit que tu avais fait une bonne course.

- C'est vrai.

- Tu as pensé à moi au sommet des Ecrins ?

C'était dit sur un ton tristement souriant.

- Comment peux-tu me le demander ? Tu étais avec moi.

- Dès que je l'ai appris par Maryse, j'ai suivi ta progression par la pensée. Je ne connais pas les Ecrins mais j'en ai retrouvé des vues sur un bouquin de mon père. C'est impressionnant.

Par quelle déduction intuitive Maryse avait-elle compris qu'il allait faire cette traversée ? Elle ne savait même pas qu'il allait à la Bérarde ...

- C'est effrayant.

- Ne te moque pas de moi, faux jeton !

- Il t'arrive bien de te foutre de ma gueule, petite garce !

- Allons, ça commence bien.

- D'autant plus que je ne t'ai pas encore dit que Maryse était à l'écouteur.

- Tu vois comme tu es faux jeton ? Passe-moi Maryse... Il tient le coup, ton patron, après cette course ? Parce que, moi, si je le lui demande, il m'enverra promener.

- Oui, parfaitement. Et toi, ma biche ?

Une larme coulait sur la joue de Maryse.

- Moi, si Michel tient le coup, je le tiens aussi.

Une larme devait couler aussi sur une autre joue au bout du fil.

- Tu me repasses Michel... Michel, me voilà rassurée.

- Moi également.

- Je t'embrasse, Michel, de toute ma tendresse. Et j'embrasse aussi Maryse. On se téléphonera demain à la même heure ?

Maryse avait mis un doigt sur ses lèvres de peur que Michel aborde trop tôt le sujet de leur peine. Il comprit qu'ainsi tout était parfait pour ce soir.

- Oui, vers sept heures et demie. Je suis heureux d'avoir entendu ta voix. Ça me fait du bien.

- La tienne m'apporte beaucoup de joie. Je t'embrasse très, très fort.

Et vite, comme ne pouvant plus tenir, elle raccrocha.

- Vous êtes merveilleux tous les deux.

- Tu trouves ? Un faux jeton et une petite garce... Comment te remercier, Maryse ?

- Si tu me remercies maintenant... Bonsoir, Michel. A demain.

Et Michel regarda sa secrétaire enfiler son imperméable, prendre le courrier, lui faire un signe de la main auquel il répondit et il écouta son pas s'éloigner dans le couloir.

Les Ecrins ! Nathalie avait parlé des Ecrins avec un ton de regret dans la voix. Il aurait tellement voulu l'emmener là-haut et elle, elle en avait tellement rêvé. Ce regret les reliait. Oui, le destin, il n'y avait pas d'autre mot, avait décidé pour eux et le destin clouait ce sommet prestigieux au rang des rêves irréalisables.

Pour ne pas sombrer dans la tristesse, parce que Nathalie avait voulu que ce soir ils soient tous deux très dignes, parce qu'il ne voulait pas lui être inférieur, il se secoua, prit son imperméable et s'en alla marcher sous la pluie fine qui tombait depuis le début de l'après-midi.

La forme qu'avait prise leur première conversation après l'événement qui remettait tout en cause le touchait d'admiration. Ils n'en avaient pas dit un mot et pourtant ils s'étaient sentis en parfait accord. Un sentiment peut très bien s'exprimer, et parfois mieux, à travers des banalités, à travers un papotage sur la pluie et le beau temps, lorsque des êtres se savent en communion de pensée. Dans sa simplicité, cette courte conversation ressemblait à un échange de messages par code secret. Mais une autre raison devait jouer : elle n'avait pas encore dû annoncer la nouvelle à Erick. Il en était même certain, sans savoir pourquoi. Un mur vivant les séparait donc désormais et définitivement. Il les séparait déjà depuis leur première rencontre sans que ni l'un ni l'autre ne s'en doute. Dès l'origine leur aventure resplendissante était vouée à l'échec. Il n'empêche qu'elle avait été merveilleuse, oui, merveilleuse.

Et, tout en marchant très vite sous les arbres de l'avenue, Michel se laissait aller à une émotion qui le prenait à la gorge. "Je ne sais pas ce qui se passera entre Nathalie et moi mais je suis sûr qu'entre nous deux nous garderons un fil conducteur invisible qui nous reliera partout où nous irons dans le monde. Erick le comprendra, lui qui est un garçon intelligent et très chic. Je veux rester son ami, un ami qui jamais ne cherchera à lui reprendre Nathalie, un ami en qui il aura confiance, une confiance que je mériterai".

Il s'était assez éloigné de sa maison. Il fit demi-tour. La pluie mouillait ses cheveux, lui rafraîchissait le visage. Il la trouvait bonne comme une main de femme. Des voitures passaient avec leur essuie-glace en mouvement. Apaisé, il sentait monter en lui une tendre mélancolie. A quoi tient le destin ? Une erreur de pilule, un grain dans la main qu'une femme prend ou ne prend pas, et une vie, deux vies, trois vies sont ou ne sont pas changées, une autre vie est ou n'est pas. Mais de toutes façons celle du petit être qui va venir aura commencé dans une ambiance d'amour. Elle ne sera pas le résultat d'un accident. Comme les enfants heureux, cet être sera né parce que ses parents s'aimaient.

Il avait besoin de présence. C'est une chance que Maryse soit près de lui. Elle le comprenait avec une intuition remarquable et elle était devenue l'amie de Nathalie dès leur première rencontre. Il est des amitiés qui demandent des mois pour se forger. Il en est d'autres qui naissent au premier contact parce que, tout de suite, les deux partenaires se découvrent d'accord comme sur un ordinateur le mot cherché frappé sur le clavier trouve tout de suite son frère jumeau.

Son amitié pour Bernard s'était forgée, elle, plus lentement. Au collège, ils ne s'aimaient pas. Ils s'étaient même battus pour un motif politique, les idiots ! Un jeudi soir, retenus ensemble pour indiscipline, ils avaient parlé, longuement parlé, "Un vrai déballage" avait dit Bernard, et ce jour-là un élan vers leur amitié était pris, une amitié qui ne s'était jamais démentie.

- Il ne m'a pas rappelé, le salaud ! Je vais le choper chez lui tout de suite.

Il hâta brusquement le pas. Il avait aussi besoin de Bernard.

- Nathalie...

- Ben quoi, Nathalie... Il lui est arrivé quelque chose ?

- Elle est enceinte.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Oui. Elle m'a envoyé un petit mot.

- Mais comment tu t'es débrouillé ?

- Pas de moi... d'Erick.

Un silence.

- Elle t'a fait ça ? Non, je ne marche pas. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Attends, je tombe des nues. Eliane, prends l'écouteur...

- Ecoute, c'est pas une blague, bon Dieu ! Elle est enceinte d'Erick.

- Comment ils ont fait ça ? Par la poste ?

- Cesse de rire. C'est sérieux. Elle est enceinte depuis le dernier jour qu'elle a passé avec lui à Agay, la veille de son départ pour l'Argentine, donc depuis le premier juillet.

- Et elle ne s'en était pas rendu compte ? Tu crois ça, Eliane ?

- Passe-moi Eliane... Oui, Eliane ? Bernard ne réalise pas. Ce jour-là elle lui a cédé et elle n'avait pas pris de précaution. Le lendemain, elle a pris la pilule mais sans trop y croiser et, pour tout vous dire, elle l'a prise par la suite pour moi. Voilà. Vous savez tout. C'est pour cela qu'elle ne s'est pas inquiétée de l'absence de ses règles. Ce n'est qu'à l'époque où nous étions partis faire Coste-Rouge qu'elle a senti un changement chez elle. Mais elle ne savait pas d'où ça venait. Avant notre traversée de la Meije, elle avait tout de même commencé à soupçonner une grossesse. Dans sa lettre elle m'a dit qu'elle avait déjà pris rendez-vous chez un gynéco pour être rassurée. La date en était fixée après notre course. C'est le gynéco qui lui a révélé son état, un état qui date de plus de trois mois. Voilà.

- C'est possible. J'ai une amie qui ne s'en est aperçu qu'au bout de deux mois et encore parce qu'elle était toujours fourrée chez son toubib. Elle se plaignait continuellement de quelque chose. Elle lui a dit : "C'est impossible, j'ai pris la pilule". Oui, mais elle avait cessé de la prendre un jour ou deux quand ils se sont rencontrés par hasard à Port-Vendres et ça a suffi. Je m'explique que Nathalie n'ait rien remarqué parce qu'elle va rarement chez le médecin et qu'elle est d'un tempérament vigoureux. Non, rien d'impossible. Attends. Bernard veut te parler.

Bernard prit l'appareil.

- Bon. C'est sérieux. Mais je ne vois pas pourquoi tu te laisserais faire.

- Mais que veux-tu que je fasse ?

- Elle peut faire passer ça.

- D'abord, Bernard, Nathalie n'est pas partisane de ce truc-là et moi non plus. Ensuite Erick a son mot à dire parce que cet enfant est le sien. Enfin à trois mois et plus, c'est déjà risqué. Non, il n'y a pas d'autre solution pour elle que d'aller vivre avec Erick.

- Moi, ça me renverse. Toute la bande de copains, on était jaloux de toi mais on te préférait à Erick. Tu faisais partie de la bande en somme. Lui, le corniaud, il va l'emmener à perpette. Tout de même, elle aurait bien pu se débrouiller au lieu d'attendre.

- Non, les jeux étaient faits dès le départ et elle l'ignorait.

- Moi, j'en reviens pas. Quelle connerie !... Mais attends. Je pense à quelque chose. Dis-moi, si Erick venait à clapper, tu prendrais Nathalie avec le gosse ?

Michel réfléchit un instant comme si Bernard lui ouvrait un horizon, même si cet horizon était bouché. Il réfléchissait par principe mais sa réponse était tellement évidente.

- Allons, Bernard ! Tu sais que ma mère a quitté mon père pour partir avec un type de son pays et que je ne l'ai guère connue. Cette enfance heureuse que je n'ai pas eue, la donner à un enfant, et un enfant de Nathalie, tu comprends ? Pas de problème ! Ce serait notre gosse à nous deux !... Mais ne me fais pas rêver de conneries qui font mal. Je ne vais pas aider Erick à clapser pour autant. Non, tu vois, mon pauvre Bernard, il n'y a qu'une solution, leur mariage, puisque dans leur milieu il ne faut pas parler d'autre chose. Je regrette maintenant qu'elle m'ait rencontré. Sans moi, elle serait aux anges de partir avec lui. Je compte sur toi, je compte sur vous deux, pour m'aider à ne pas tenter malgré moi de la retenir. Elle aura la vie qu'elle désirait, qu'elle désirait au point de vouloir se foutre en l'air quand elle a vu son rêve partir en fumée. Tu comprends que pour moi, ça ne va pas être facile. Mais que faire ? En fille résolue, elle va carrément s'adapter à la situation, passer l'éponge sur le comportement d'Erick la première fois et m'oublier, c'est sûr.

Il s'aperçut qu'il outrepassait sa pensée mais Bernard l'arrêta.

- Déconne pas. Elle ne peut pas t'oublier. Tu te rappelles, Eliane, comme elle parlait de Michel ? Elle me fait signe que oui de son pouce.

- Tu as raison. On ne déconnectera pas, je l'espère. En tous cas, je n'ai rien à lui reprocher. Elle a toujours été sincère avec moi. Au soir du Peigne, elle m'a même dit qu'elle l'aimait toujours

- Oui, mais toi, tu montais comme une fusée tandis que lui, il dégringolait. C'est avec toi qu'elle aurait choisi de vivre.

- J'en suis convaincu.

- Alors qu'est-ce que tu vas faire ?

- Je vais flinguer Erick, puis elle, puis moi. Allons, Bernard, tu veux me défendre mais dans ma situation il n'y a rien à défendre. Erick est le père de l'enfant, c'est tout. Aidez-moi seulement à être très bien pour qu'elle emporte de moi un sentiment d'estime.

- T'inquiète pas pour ça. On n'aura pas grand'chose à faire, ni d'un côté ni de l'autre. Mais tu ne lui as pas encore téléphoné ?

- Si, il y a à peu près une heure.

- Ah ! Et alors, qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

- On n'en a pas parlé.

- Quoi ?... Ah, vous êtes marrants tous les deux !

- Non, c'était sympa. On remet la conversation à plus tard, demain sans doute. J'irai la voir et je reverrai Erick.

- Celui-là, tu lui casseras la gueule de ma part.

- Pour quelle raison ? Nous nous étions engagés à laisser Nathalie décider. Maintenant, c'est tout décidé.

- Dans ce cas, compte sur nous. Ça ne doit pas être drôle pour toi. Tu l'adorais. C'est formidable comme ça se voyait.

- Pourquoi parler au passé ? On restera amis, elle, Erick et moi. C'est bien la meilleure des solutions, tu ne crois pas ?

- Puisque tu le dis.

- Je te demande d'aider Nathalie à faire face résolument à sa situation.

- D'accord. Mais je ne pense pas qu'elle en ait besoin. Elle est fille à y faire face elle-même et très bien. C'est toi qui me préoccupes.

- Pourquoi ? Tu croies que je ne serai pas à la hauteur ?

- Si. Je dis des conneries... Allez, assez de surprises pour ce soir. Laisse nous digérer la nouvelle. A bientôt. Demain peut-être.

Eliane prit l'appareil.

- On t'embrasse, Michel.

- Moi aussi.

L'appareil raccroché, Michel ressentit un profond soulagement. Il venait de se confier à son meilleur ami et à sa compagne. Grâce à Maryse, grâce à Bernard, grâce à Eliane, il ne se sentait plus seul. Il pouvait partir le lendemain pour l'Algérie le cœur moins lourd. Trois jours là-bas, trois jours à attendre, mais à attendre quoi maintenant ?...

Il ne tarda pas à aller se coucher mais, une fois au lit, au lieu de plonger dans le sommeil aussitôt, il revoyait de courtes séquences que sa mémoire lui restituait au hasard des courses qu'ils avaient faites. Il lui passait sous les bras la corde pour la première fois, cette corde que jamais elle ne voudrait rompre. Comme son visage était grave et touchant ! ... Pas à pas, ils gravissaient le cône terminal du Mont Blanc. Comme elle avait été courageuse alors !... Courageuse et merveilleuse de sang-froid au milieu des coups de foudre du Peigne... Courageuse encore dans le couloir de glace de la Meije... Et cette chute dans la crevasse... Pas une plainte, pas un mot de travers, pas l'ombre d'un reproche alors qu'il n'aurait pas dû se trouver en dessous d'elle, la crevasse où aurait pu se terminer leur aventure montagnarde "A quel moment aurions-nous dû disparaître tous les deux ? A Coste-Rouge ? Non, au Peigne... Au Peigne par la foudre, magnifique !... Mais nous n'aurions pas vécu Coste-Rouge, ni la Meije... Je suis encore en train de déconner, bon Dieu ! "...

Il cherchait le sommeil car il ne voulait pas se trouver en état d'infériorité pour la discussion des marchés et Dieu sait si là-bas les discussions sont interminables. Il constata que son travail l'intéressait moins qu'auparavant comme s'il y manquait une présence, impression illogique puisque jamais Nathalie n'avait travaillé avec lui dans son entreprise.

Coste-Rouge et cette nuit vibrante d'éclairs... Une Chevauchée des Walkyries silencieuse... Cette nuit, jamais elle ne l'oubliera... Tout à coup, comme à travers un voile qu'on déchire, apparut la Barre des Ecrins. Et la vision de cette cime lui fit mal Il ne pourrait plus jamais maintenant l'emmener là-haut...

Il n'arrivait pas à s'endormir. Il fallait pourtant qu'il dorme. Il se souvint d'un remède qu'il avait conservé. "C'est un sédatif et un ataraxique", lui avait dit le médecin. Et ce dernier adjectif l'avait fait rire.

Il se leva, retrouva les cachets dans sa petite pharmacie, lut la notice, en avala trois et revint se coucher. Il descendait des Ecrins en écoutant la sérénité pénétrante du concerto de Nathalie...

Dans l'avion qui les transportait vers l'Algérie, Michel regardait par le hublot à sa droite se dérouler une multitude de petits nuages qui, très bas, projetaient leur ombre sur la surface striée de la mer. Une chance que son compagnon soit un homme bourru qui parlait peu, lui laissant tout le loisir de regarder et de penser. Auparavant, chaque fois qu'il prenait l'avion, il était content comme un gosse. Aujourd'hui la pensée de Nathalie emplissait tout le champ de sa conscience, une pensée à fois touchante et lourde à supporter. Elle allait partir et partir avec cette espèce de... Non, Erick en valait la peine. Elle serait heureuse avec lui et ils seraient deux pour maintenir leur indépendance à l'égard du père. Oui, Nathalie saurait se défendre et défendre Erick... "Comme ta position doit être dure, gentille Nathalie, partagée entre l'homme avec lequel tu vas vivre désormais et celui que tu aurais suivi jusqu'au bout du monde... Mais, au fait, si elle avait suivi Michel jusque sur le plus haut sommet d'Europe, elle suivait bien aussi Erick jusqu'au bout du monde... Erick, Nathalie, Michel, Nathalie. Non, cette chienne de vie est trop garce !...

- Messieurs, vous désirez prendre quelque chose ?

A sa gauche son collègue choisissait déjà une bière, lui un café. Le gobelet chaud entre les doigts, il se sentit dévisagé par son collègue.

- Tu m'as l'air fatigué, toi, aujourd'hui. Tu travailles trop. A ton âge, il faut savoir prendre de bons moments dans la vie. Tiens, l'hôtesse, elle t'irait bien. Mazette, qu'elle est bien roulée !

Michel aurait envoyé au diable toutes les plus belles filles du monde ! Une seule l'intéressait, une seule le captivait, une seule qui en valait des millions d'autres. Mais qu'en savait-il, ce coureur de

jupons, lui qui passait de femme en femme sans rien connaître à l'amour ? Un pauvre type !... Sur ce plan-là du moins, car professionnellement, il connaissait son affaire.

- Elle est bien roulée, oui.

Il attendait une remarque grivoise mais elle ne vint pas. Un moment après, la sonorisation annonça :

- Nous commençons notre descente sur Alger Houari Boumediene. Veuillez attacher vos ceintures.

Bientôt apparut le littoral aux liserés d'écume révélant une mer forte. Michel se secoua. "Elle ne serait pas fière de moi, si elle voyait la gueule que je fais". Cette idée lui rendit la volonté de se battre.

Le lendemain, après une nuit banale dans un bon hôtel mais qui le changeait du cadre de ses dernières soirées, il se retrouvait à dix heures avec Feutrât dans les bureaux climatisés d'une banque d'où, à l'est, on voyait la mer. Un représentant du gouvernement y avait convoqué plusieurs entrepreneurs, un banquier, deux architectes, l'un algérien, l'autre français, quatre fonctionnaires présentés comme techniciens et deux secrétaires.

La discussion s'allongeait sur un projet à Tipasa comprenant deux cents maisons, un hôtel de luxe et un immeuble réservé aux familles de l'administration et de l'armée. Michel avait suivi attentivement les débats sur le coût de l'opération. Bien qu'habitué à de telles discussions en France, il finissait par trouver un peu long ce rabâchage perpétuel des prix par les divers interlocuteurs. Son collègue s'était un instant penché vers lui pour lui dire à voix basse "Ils voudraient qu'on fasse tout pour rien", mais ni eux, ni les autres entrepreneurs ne pouvaient descendre en dessous d'un prix plancher. Feutrât et lui mettaient en avant ce que retirerait l'Algérie d'une telle opération puisqu'un bon nombre de compagnons et de chefs de chantiers seraient des Algériens ainsi que de gros fournisseurs. De son côté le représentant du gouvernement faisait valoir que leur débiteur serait l'Etat mais cet argument ne semblait pas avoir aux yeux de ses interlocuteurs une portée démesurée. Plusieurs fois Michel avait décroché des débats en contemplant à sa gauche la baie et ses rivages. Plusieurs fois il avait dû se rappeler à l'actualité.

Vint son tour d'exprimer une opinion.

- Je confirme ce que vient de vous dire mon collègue. Il y a des économies à faire de l'ordre de dix à douze pour cent mais un tel projet dont l'Algérie sera fière ne peut être médiocre. Tipasa est une vitrine de l'Algérie sur la Méditerranée. Nous voulons bien engager un maximum d'Algériens. Nous voulons bien recourir aux fournisseurs algériens dans toute la mesure du possible. Mais il est un prix au-dessous duquel on ne peut pas descendre sans faire du mauvais travail.

Le représentant du gouvernement discuta un moment en arabe avec lesdits techniciens et l'architecte algérien puis il se tourna vers Michel.

- Monsieur Mollaret, vous et votre collègue, accepteriez-vous éventuellement de vous charger de l'entreprise générale ? Cela nous simplifierait notre travail et ce serait une solution pour vous, parce que, nous, nous vous trouverions des entreprises sous-traitantes ici et à bon prix.

Michel allait répondre quand, brusquement, une impression de danger sur Nathalie le fit sursauter. Il la masqua en se prenant la tête dans les mains pendant quelques secondes comme s'il réfléchissait.

Cela lui suffit pour reprendre contenance.

- Nous n'avions pas envisagé cette solution car vos courriers avaient bien spécifié que nous ferions seulement la maçonnerie. Cela m'amène à vous poser quelques questions sur la façon dont vous entendez la sous-traitance, sur les garanties que nous aurions des sous-traitants en matière de responsabilité biennale et décennale, sur les engagements de règlement. Une fois en possession de ces données, nous serons en mesure d'étudier et de vous proposer un planning et des prix dans les moindres délais et de vous les faire parvenir... Votre avis, monsieur Feutrât ?

Il se tournait vers son collègue, heureux de lui laisser la parole.

- Comme vous le disait monsieur Mollaret...

Les yeux tournés vers la mer, Michel se demandait ce qui avait bien pu lui traverser le cerveau. Il réprima ce trouble passager et se rejeta à corps perdu dans la discussion.

Finalement on se sépara sans qu'une décision fût prise, chacun attendant l'étude chiffrée du devis en entreprise générale. Mais le collègue de Chambéry manœuvra d'une façon si adroite que lui et Michel se retrouvèrent dans un beau restaurant avec le représentant du gouvernement. Il fallait jouer serré, faire preuve d'une fine psychologie commerciale et politique pour être bien placé et appuyé lors de l'examen des offres.

Ce n'est que vers minuit que ce trio singulier se sépara, tous les trois un peu éméchés, Michel cependant un peu moins que les deux autres, et s'aimant "comme des frères".

En revenant vers leur hôtel, le collègue lui dit joyeusement en se rapprochant de lui, la main contre la bouche, comme pour un secret :

- J'ai parlé au patron. Il nous fait monter deux filles pour la nuit.

Michel sursauta, eut envie de l'envoyer promener comme s'il avait insulté Nathalie, mais il se ravisa aussitôt. L'autre avait voulu simplement lui faire plaisir et en temps normal... Mais comment lui faire comprendre ?

- Oh, moi, tu sais...

- Ah bon Dieu ! Tu craches pas dans la soupe d'habitude !

- Non, mais aujourd'hui ça ne va pas.

- Alors, tu es vraiment fatigué.

- Sans doute, alors prends-les pour toi.

- Tu charries ? Tu es tout drôle depuis quelques temps. Il faudra te faire soigner.

- Je crois.

- Allez, allez ! On t'envoie la fille. Tu en feras ce que tu voudras.

- Non, bon Dieu ! Je te dis non !

A l'entrée de l'hôtel, celui que Feutrat appelait patron mais qui visiblement ne l'était pas, leur dit d'une voix sourde :

- Les filles vous attendent là-haut.

- Alors qu'est-ce que tu fais ?

- Je t'ai dit non.

- Bon, alors... C'est vraiment que ça ne va pas.

Pourtant, quand Michel pénétra dans sa chambre, une fille de type méditerranéen, cheveux noirs, peau bronzée, assise sur son lit, la poitrine et les cuisses provocantes, lui lança un bonsoir enjoué. Une telle apparition est toujours troublante pour un homme et l'homme en Michel se sentit fortement tenté mais lui, Michel, pensait à Nathalie. Une rotation se fit rapidement dans sa tête entre oublier un instant Nathalie et précisément tenir sa main serrée plus que jamais. La fille faisait déjà sauter son soutien-gorge.

- Arrête. C'est mon ami qui vous a demandées, toi et ta copine. Je ne le savais pas. Mais ce soir je ne veux pas de femme.

- Qu'est-ce que tu as ? Tu es pédé ?

- Tu veux une claque ?

- Alors quoi ? Tu peux pas ? T'as l'air pourtant costaud.

Elle l'avait déshabillé du regard et s'était levée.

- T'avais qu'à le dire tout de suite que je te plaisais pas. Je suis pas moche quand même !

- Tu es très bien, mais ce soir, non.

- J'ai pigé : tu es amoureux d'une autre.

- Enfin !

- Mais elle le saura pas.

Il desserra les bras qui tentaient de l'enlacer.

- Oui, mais moi je le saurai. Allez, tu es tout ce qu'il faut mais moi pour toi, ce soir, non.

- Mais alors... Et mon fric ?

- Tu travailles seule ?

- Oui, j'ai pas de mec. Ma copine non plus. On fait ça par relations, en spéciales. Alors, tu comprends...

- Tiens, je suis bon prince. Tu l'auras, ton fric.

Et il lui fourra deux billets dans la main. L'effet fut immédiat. Elle se mit à rougir comme une timide.

- Pour une fois qu'un homme me plaisait... Tu aurais fait de moi tout ce que tu aurais voulu.

- Alors fais ce que je veux : va vite te coucher. Bye !

- On s'embrasse ?

- Si tu veux... Maintenant, bonne nuit.

- Bonne nuit, beau gosse.

Elle avait refermé la porte et Michel se calmait. Il se jeta dans la pensée de Nathalie et, quand il fut dans son lit, il se demanda pourquoi il avait subitement eu peur pour elle, vers midi, au beau milieu de la discussion. Il la sentait toutes proche comme si elle songeait à lui en ce moment. Sans doute, encore sous l'impulsion de la fille, il la désirait violemment, il retrouvait son ardeur du soir du Peigne... Absurde ! Elle était perdue pour lui... Peut-être pas tout à fait... Qui sait ce que l'avenir réserve ?... Non, pas de mal à Erick !...

- Je téléphonerai demain matin.

Une fois apaisé, revivant en lui le soir du Peigne, il lui sembla comme alors s'endormir au bruit de la pluie dans les feuillages.

A son réveil, au petit matin, il eut le sentiment réconfortant d'avoir été fidèle. Il déjeuna tôt et se rendit à pied vers le port qu'il longea d'un bon pas jusqu'à la jetée d'où il pouvait mieux voir la mer. Celle-ci était calme.

Comment allait-il vivre maintenant sans elle ? Lui rester fidèle comme il l'avait été la veille ?... Stupide à présent puisqu'elle allait vivre avec Erick ! Mais il le resterait tant qu'elle n'aurait pas quitté la France. Il s'aiderait de ses lettres, de ses coups de téléphone, de ses rencontres. Ce serait un moyen de la conserver à lui. Après ? Son carpe diem le préservait de s'interroger sur la suite. Un mois, deux mois peut-être, allaient s'écouler où ils seraient encore relativement proches... Mais elle, comment allait-elle s'en tirer ? N'allait-il pas lui faire du mal en semblant s'accrocher ? N'allait-il pas jouer à son tour entre elle et Erick le rôle que celui-ci avait joué entre eux ?... Après tout, Erick ne l'aurait pas volé... Oui, lui. Mais c'est Nathalie qu'il allait faire souffrir. Il devrait, s'il l'aimait, se montrer plein de retenue, éviter les rapprochements qui ne pourraient qu'inquiéter Erick et compromettre leur entente. Sur un brave garçon, pas très fort de caractère, quelle satisfaction retirerait-il, lui, d'une méprisable revanche ?... Au fond, c'est elle qui supportait tout le poids de la situation. Il lui accordait une confiance totale. C'est d'elle qu'il retirerait les indications discrètes sur l'attitude à adopter, même si c'était difficile.

Ainsi poursuivait-il ses réflexions quand il jeta les yeux sur sa montre. Les aiguilles avaient tourné trop vite. Il fit demi-tour et repartit au pas de course vers son hôtel à travers les rues déjà bruyantes et il arriva, essoufflé, dans le hall où se tenait son collègue.

- Oh oh ! Tu es en pleine forme, ce matin ! Tu vois que j'avais raison. Elle était chouette, ta fille ?

Surpris qu'il n'en ait rien su, il ne voulut pas le décevoir.

- Très chouette, oui merci.

- Rien de tel, mon garçon, pour remettre un homme sur pied, surtout à ton âge. Moi aussi, je suis en pleine forme et le marché, je crois qu'on l'aura.

- En entreprise générale ? Ça demande une sacrée réflexion.



- J'ai déjà jeté des chiffres sur le papier. On en reparlera. Tu viens, on va déjeuner. On doit revoir Kader ce matin à son bureau à lui, "à titre amical" qu'il a dit. J'essaierai de lui faire accepter mon invitation à midi au restaurant. De toutes façons on rentrera par l'avion de 15 h 30.

Et, pour faire plaisir à son collègue, Michel alla prendre avec lui un second petit déjeuner en attendant l'heure où il pourrait déceimment appeler Nathalie.

- Eliane ?
- Oui. Tu es déjà revenu ?
- Non, je téléphone d'Alger. Chez Nathalie il n'y a personne. Est-ce que Bernard est là ?
- Non. Il est allé la voir. Tu sais qu'elle a eu un petit accident ?
- Un accident ?
- Pas grave, je dis. Oui, elle a été renversée par une voiture en traversant le boulevard Raspail à la hauteur de la rue de Varenne.
- Ça devait lui arriver. Elle traverse toujours comme une idiote.
- Te fâche pas. C'est une voiture qui est rentrée dans un groupe de piétons qui traversait. Elle, elle n'a qu'une foulure au poignet avec quelque chose aux ligaments mais il y en a un qui a une jambe cassée et un autre avec un traumatisme crânien. L'ambulance les a emmenés à Laennec.
- C'est où, ça ?
- Rue de Sèvres, dans le septième. Ils l'avaient mise en observation mais ils vont la relâcher cet après-midi. Bernard est allé la voir avec Erick.
- Ils l'avaient, tu dis. Mais ça s'est passé quand ?
- Hier, vers midi.
- Mince !... C'était bien ça.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- On était en pleine réunion. C'est moi qui parlais. J'ai ressenti quelque chose d'étrange, comme un choc.
- Quoi ?
- Je ne peux pas te dire mais ça concernait Nathalie.
- Moi, ça ne m'étonne pas. Vous, les garçons, vous vous moquez de l'astrologie, de la télépathie, des prémonitions...
- Pas de la télépathie, Bernard te le dira... Ouf ! Je suis rassuré.
- Pourquoi ? Tu redoutais le pire ?
- Tout depuis une égratignure jusqu'à...
- L'accident mortel.
- Oui et non. Quelque chose de vague impossible à préciser.
- Ça prouve que tu penses drôlement à elle. Mais sois tranquille, je te le redis, ce n'est pas grave. Tu rentres quand ?
- Cet après-midi.
- Et tu n'as pas pu attendre pour téléphoner. Tu voulais savoir.
- Oui, et j'ai bien fait, tu vois ? Je rappellerai de Grenoble ce soir.

Dans l'avion Michel avait pu encore se placer près d'un hublot et il attendait de revoir les côtes de France mais très bas un tapis de nuages recouvrait la mer. Il se sentait rassuré en effet et content de revenir. Ils avaient pu déjeuner effectivement avec Kader et leur conversation avait été sympathique. Nul doute qu'ils seraient bien appuyés pour le marché en entreprise générale. Les conditions étaient claires. Restait à chiffrer les offres de prix et là, il ne faudrait pas se tromper.

Lourde responsabilité pour lui d'autant plus que Joseph était encore à la clinique et Carignan, le métreur, en voyage au Canada pour un mois. Heureusement Feutrat avait tout ce qu'il fallait pour chiffrer les coûts et c'était un homme d'expérience. Michel se fierait donc à lui.

Le tapis de nuages qui passait lentement sous l'appareil se déchira et il vit la terre. A sa montre, il calcula qu'ils devaient être à la hauteur d'Avignon-Aix quand il découvrit, loin à sa droite, la vallée de la Durance avec sa tâche noire caractéristique, le barrage de Serre-Ponçon. Cette apparition, suivie bientôt par la découverte des formes blanches, bien reconnaissables, des glaciers des Ecrins, lui parlaient de "son univers local", comme il se plaisait à dire. Il n'en était pas parti depuis bien longtemps et pourtant il était heureux de revenir au pays. Ces montagnes qui dérivèrent lentement sur sa droite, il aurait préféré les voir de près, survoler leurs cimes, longer leurs arêtes. Il avait bien commencé quatre ans plus tôt à prendre des leçons de pilotage pour planeur mais après la mort de son père il avait dû y renoncer, faute de temps, pour se limiter à la seule montagne. Depuis que l'entreprise avait retrouvé son régime de croisière, il se sentait de nouveau attiré par le rêve de voir de temps à autre ses montagnes de haut en allant où il voudrait selon sa fantaisie et celle des vents. S'il avait eu son brevet de pilote, il en aurait fait bénéficier Nathalie... Mais c'était trop tard.

Ainsi sa pensée revenait-elle vers Nathalie, comme attirée par un aimant. Après le coup de téléphone du matin, il n'éprouvait plus de tristesse mais une sorte de bien-être intérieur, à peine nostalgique. Elle est blessée au poignet, oui mais lequel ? Cela risque-t-il de la gêner pour jouer du violon ? Il avait oublié de le demander à Eliane. Ce soir, il reprendrait contact avec l'un ou l'autre mais maintenant rien ne pressait. Il éprouvait même la curieuse impression que cet accident lui conservait Nathalie, pour un temps du moins.

Commença la longue descente sur Satolas.

- Tu la retrouveras, ta voiture ?

C'était la première fois que Feutrat lui adressait la parole depuis l'inévitable remarque sur le look de l'hôtesse qui servait les boissons et une question amicalement avide de détails "sur le bon temps passé avec la fille d'Alger", question à laquelle Michel avait répondu vaguement pour ne pas le détromper.

- Oui, je la retrouverai facilement au parking de longue durée.

Ce fut tout jusqu'à l'atterrissage. Vers dix neuf heures, après un détour par Chambéry où habitait Feutrat, il passait à son bureau pour y déposer le dossier d'Alger et prendre connaissance des événements survenus à l'entreprise depuis son départ. Il était sûr que Maryse l'aurait attendu. Mais il ne trouva qu'un petit mot mis en évidence sur son écran.

- Sans gravité, Nathalie a eu un petit accident hier, vers midi. Probablement une entorse au poignet droit à cause d'une voiture. Je suis obligée de partir. Veuillez m'en excuser. Le courrier à signer est dans la chemise rouge. Vous avez une lettre de Nathalie à l'intérieur."

C'était écrit à la hâte avec une faute d'orthographe, faute bien rare chez elle. Mais il remarqua avec quelle sollicitude elle avait commencé son billet par ces mots "sans gravité" avant "un petit accident". Et de préciser qu'il s'agissait du poignet droit, le moins important pour une violoniste.

Une lettre de Nathalie, donc écrite avant cet accident, lettre qui devait être importante. Avant de l'ouvrir, il s'obligea à signer tout le courrier, plutôt abondant ce soir-là, en le lisant en entier. C'était un principe. Il avait une entière confiance en sa secrétaire mais ce serait lui faire une vacherie que de la laisser expédier une erreur qu'ensuite elle ne se serait pas pardonnée. Il lut ensuite les rapports des chefs de chantier. Rien d'exceptionnel. Puis il rentra chez lui avec la précieuse enveloppe.

Les deux mains sur le rebord de la fenêtre, il admira un moment la haute muraille calcaire du Vercors qui domine les pentes verdoyantes descendant vers le Drac. Un vol de canards sauvages passa très haut dans le ciel. Par-ci par-là quelques nuages de beau temps. Décidément cet été exceptionnel rechignait à finir et il prenait tout son temps avant de laisser la place aux grisailles de l'automne.

Une fois dans son fauteuil, les pieds posés sur la table de verre portant des revues, il contempla un moment la belle écriture qui semblait s'être appliquée sur les mots "Michel Mollaret", un peu plus appuyés que les autres. Puis, d'un geste décidé, il décacheta l'enveloppe.

## *Bonsoir Michel*

*J'ai annoncé la nouvelle à Erick en fin d'après-midi. Nous avions joué ensemble deux morceaux qu'il aimait. C'est après que je lui ai parlé. Il en est resté un instant sans voix et tout à coup il a éclaté de joie comme un gosse en me soulevant de terre. Un moment plus tard il m'a demandé avec gravité "Tu crois que Michel ne m'en voudra pas ? "*

*Je lui ai répondu que tu étais déjà au courant, que tu avais parfaitement compris, qu'en aucun cas tu ne pouvais lui en vouloir. Alors il t'a trouvé formidable et il aimerait que nous restions trois amis très liés. Il a vu à quel point son attitude me faisait plaisir.*

*Vois-tu, Michel, je veux bien vivre avec Erick mais tu m'as apporté tant de joies en si peu de temps que pour rien au monde je ne voudrais te perdre.*

*J'aime Erick, tu le sais, mais j'ai besoin de toi et je crois que, lui aussi, il a besoin de toi. Il est assez paumé quelquefois. Tu seras notre recours à nous deux, tu veux bien, Michel ? Si je suis assurée que la corde entre nous n'est pas rompue, je partirai plus tranquille et plus heureuse.*

*Bien entendu, je ne ferai rien sans le dire à Erick mais sa réaction a été telle que je le sais tout acquis à ma volonté.*

*Tu découvriras de plus en plus combien c'est un chic garçon. Même s'il n'a pas ta maturité, il ne manque pas de courage. L'histoire de Serena n'est qu'un épisode où il s'est trouvé paumé précisément. Entre nous, elle est oubliée.*

*Merci, merci, mon Michel grand et fort. Je t'embrasse tendrement.*

*Nathalie*

*P.S.- Erick, à qui je viens de lire ma lettre, me dit qu'il sera lui aussi plus tranquille si tu restes en contact avec nous. Il ajoute qu'aujourd'hui onze mille kilomètres sont vite franchis. Il a raison. On fera tout alors pour se voir le plus souvent possible ici ou chez toi ou chez nous en Argentine.*

Aux derniers mots de la lettre, il se leva d'un bond et s'empoigna les cheveux à pleines mains.

- Perdre Nathalie, mais c'est con, con, con !... Bon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour être supplanté par un minable ?... Mais pourquoi ? Pourquoi ?...

Et dans un accès de rage il démolit d'un coup de pied un guéridon qui portait un vase de fleurs et il alla s'affaler à plat sur son lit en se laissant pleurer comme un gosse du moment qu'il n'y avait personne. Il ne voulait plus penser à rien, à rien !... Pendant quelques minutes il resta dans le vague, la gorge serrée, la salive mouillant la couverture. Deux mots surtout l'avaient frappé dans le post-scriptum, à la fin du post-scriptum, deux mots anodins mais lourds de sens : "chez nous". Elle aurait pu facilement se passer de ces deux mots, mettre "ici ou chez toi ou en Argentine". Non, ces deux mots étaient là, redoutables. Ils claquaient comme une porte que le destin fermait définitivement sur lui par un verdict sans appel. A se tirer une balle dans la tête !

Il finit par se relever. Il ramassa les morceaux du vase et nettoya le tapis de la terre éparpillée. "Comme un gosse"... Mais lui aussi venait de réagir comme un gosse. Il n'avait pas de quoi être fier.

Comment de son côté réagissait Nathalie ?... Elle avait pris sa décision puisqu'il n'y avait pas autre chose à faire mais son déchirement éclatait. "Je veux bien vivre avec Erick mais tu m'as apporté tant de joies en si peu de temps que pour rien au monde je ne voudrais te perdre". Elle avait besoin de lui, elle en avait besoin aussi pour Erick. Elle jugeait Erick sans se faire d'illusion : un gosse, un paumé, ce dernier mot figurait même deux fois. En revanche, comme elle mettait Michel en valeur ! C'est sur lui qu'elle comptait ° "Tu seras notre recours à tous les deux". Et il entendait sa voix émouvante : "Tu veux bien, Michel ?

- Oui, Nathalie, je veux bien.

- Et cette comparaison tirée de la montagne ° "Si je suis assurée que la corde entre nous n'est pas rompue, je partirai plus tranquille et plus heureuse". Elle était superbe, cette lettre. Il ne pouvait s'en détacher.

- Moi non plus, jamais je ne romprai la corde.

Comment ? Il n'en savait rien. Mais peu importait ce soir-là. Ses yeux parcouraient et parcouraient la lettre : "Merci, merci, mon Michel grand et fort. Je t'embrasse tendrement". Jamais elle ne lui avait parlé ainsi. "Mon Michel".

N'était-ce pas là des mots d'amour qui trahissaient un déchirement ? Mais elle, avec plus de hauteur que lui, elle avait pris sa décision. Cette lettre révélait clairement sa peine, mais, cette peine, elle la dominait et, en face de son courage, il se sentait humilié de se voir si minable.

Comme elle dominait aussi Erick ! Elle avait attendu pour lui annoncer la nouvelle. Ce n'était pas lui qui avait eu la priorité. Elle avait attendu le moment le plus favorable pour lui, celui où ils auraient mis en commun ce qui les reliait le plus, la musique, et la musique jouée ensemble. Elle plaidait sa cause devant Michel et, c'est vrai, Erick se montrait plutôt gentil. Il ne le traitait pas en rival. Il comptait même sur lui, comme Nathalie.

Oui, elle était superbe, cette lettre, et finalement très positive pour lui, en face d'un Erick que Nathalie dominait de beaucoup. "Je le sais tout acquis à ma volonté". Sa volonté, Erick apprendrait à la connaître. Il la connaissait déjà sans doute car il acceptait tout de suite l'idée de rester en contact. Et Nathalie s'appuyait déjà sur lui, Michel, en lui indiquant clairement ce qu'elle en attendait : Je lui ai répondu que tu étais déjà au courant, que tu avais parfaitement compris, qu'en aucun cas tu ne pouvais lui en vouloir". Au lieu de traiter Erick de gosse, d'immature, ce qu'elle voyait d'ailleurs parfaitement, elle ne cherchait qu'à l'apprécier. "Tu découvriras de plus en plus que c'est un chic garçon. Même s'il n'a pas ta maturité, il ne manque pas de courage". C'est ce qu'elle voulait trouver en lui, au besoin en lui insufflant ce courage dont il avait besoin. Pour cela elle demandait l'aide de Michel : "Trois amis très liés", solution qui conciliait tout. Elle ne perdait pas Michel, elle s'appuyait sur lui, aussi bien pour valoriser Erick que pour se rassurer elle-même. C'était clair. C'était net. C'était une raison de vivre.

Il parcourait toujours cette lettre en tous sens. Nathalie en fait les dominait tous les deux. Mais il ne voulait pas lui être inférieur, ça jamais, et elle ne voulait pas qu'il lui soit inférieur. C'était lui le chef de cordée comme en montagne. "Mon Michel grand et fort". Non, jamais elle ne lui avait parlé ainsi.

- Je sais ce que tu attends de moi. Je te promets d'être à la hauteur de ce que tu me demandes.

Mais pourquoi avait-il réagi si mal à ces deux mots "chez nous" alors qu'elle comptait sans doute sur son acceptation courageuse ? Ou bien, parce que vers la fin l'attention se relâche, surtout dans un post-scriptum, ces deux mots lui avaient-ils échappé ?... Mais, même s'ils n'étaient pas intentionnels, ne révélaient-ils pas qu'elle avait pris résolument son virage à cent quatre vingt degrés, qu'elle se voyait définitivement établie avec Erick en Argentine ?... Superbe !

Cette lettre-là, finalement il l'aimait, et, apaisé, il la replaça dans son enveloppe et il s'endormit sur elle, fourrée sous l'oreiller.

Le lendemain il était à son bureau de bonne heure car il devait se rendre à Briançon pour régler avec la voirie municipale les problèmes que posait l'installation d'un chantier dans la vieille ville, juste en dessous les fortifications, côté Durance. Il s'agissait de construire un immeuble de studios sur un site privilégié mais dont l'accès était difficile.

Sa secrétaire ne tarda pas à arriver.

- Bonjour, Maryse. Vous avez bien dormi ?

- Oui, Monsieur. J'espère que vous êtes en forme.

Ce n'était pas chez elle une formule de politesse. Il sourit.

- Je tiens le coup. J'ai reçu une bien belle lettre de Nathalie.

- Pourquoi ? Elle vous en écrit quelquefois de pas belles ?

- Chameau ! Je te la laisse, tu comprendras. Où est le dossier du Vauban ?
- Dans votre serviette de cuir.

Il n'était pas fâché d'avoir à remonter la route qui mène au Lautaret. Avant Bourg d'Oisans il revit avec joie les sommets des Grandes Rousses mais, quand la pointe de la Meije fit son apparition au débouché du tunnel précédent celui du lac du Chambon et que peu après elle se refléta dans l'eau calme, un souffle de mélancolie passa sur lui. En montant à la Grave, aux détours de la route, il regardait avec une sorte de désenchantement les alpages, les glaciers, les arêtes comme si ces altitudes étaient vides maintenant. Une fille adorable l'avait suivi jusqu'en haut, jusque sur ces pointes qui paraissent écrasées vues d'en bas mais d'où, quand on y est perché, quelle prodigieuse hauteur ressent-on en plein ciel ! Le glacier de la Meije, le couloir Gravelotte, le glacier du Tabuchet et ce petit refuge de l'Aigle caché derrière... Au souvenir de la crevasse et du petit paradis que ce modeste refuge leur avait offert, il avait peine à réaliser que ce ne fut pas un rêve.

Coup de sifflet strident.

- Pouvez pas faire attention, non ?... Ah, c'est toi, Mollaret ?
- Oui. J'ai fait une connerie ?
- Tu parles! Un panneau STOP gros comme ça à cause des travaux et tu ne l'as même pas vu ! Tu étais dans la lune ?
- C'est vrai.
- Et pardi, tu regardais ailleurs. C'est la Meije qui te tracasse ? Tu y retourneras si tu ne te fais pas écraser. Allez, au revoir.
- Et ma contravention ?
- Qu'est-ce que ça peut me foutre ! Aujourd'hui, au lieu de montagne, on nous a collés d'office à ce sacré boulot de la circulation. Le moral en prend un sacré coup.
- Tu la retrouveras, toi aussi, ta montagne. Au revoir, Soleymieux.
- Au revoir, Mollaret. Allez, les autres, circulez !

Après les tunnels, la route du Lautaret dévoilait un sommet qu'il attendait avec impatience, le Gaspard. Le voici qui pointe sa pyramide émoussée vers le ciel. Au fur et à mesure qu'on prend de l'altitude, on en découvre à droite du glacier d'Armande les pentes paraissant verticales. Un fier sommet, lui aussi, de quelque côté qu'on l'observe, surtout depuis la vallée de la Guisanne. On dirait alors un casque grec. Ils avaient vécu là-haut un instant de joie simple, jambes et bras fatigués de grimper, mais en pleine forme. Et ils étaient redescendus en emportant ce sommet plein leurs yeux et plein leur cœur.

Il avait bien fait de lancer Nathalie dans une série de courses répétées comme s'il devinait que le temps allait lui manquer, comme s'il voulait lui apporter au plus vite cette joie qu'on ne peut conquérir qu'à travers un mélange d'efforts, de plaisanteries, de fatigues, de mauvaise humeur, d'émerveillement.

Un peu au-dessus du dernier grand virage, il épiait l'apparition dans le fond de la vallée de la Romanche de la partie supérieure de la Barre des Ecrins. Il ne fallait pas la manquer car elle n'est visible que sur cent ou deux cents mètres. Il la découvrit, brillante de blancheur, aux pentes peignées de neige. C'était la montagne regrettée, la montagne à jamais inaccessible pour eux deux. Il s'en détacha avant qu'elle fut cachée par une pente du Combeynot, presque satisfait de ne plus voir que la route où il se mit à rouler à vive allure. Le col du Lautaret le fit basculer dans cette jolie vallée de la Guisanne où il se sentait mieux. Une longue descente régulière au pied des Cerces, un regard au passage sur la paroi de la Tête de Colombe et de l'Aiguillette du Lauzet qu'il avait faites avec Nicolas, une vision, par-dessus les contreforts qui les cachaient, sur les Arêtes de la Bruyère et la voie de la Poire mainte fois faites avec Nicole, sur la voie de la Grand'Mère et la voie des Grands Surplombs avec Raymonde. Un regard à droite sur le glacier du Casset et l'arête de neige de la Calotte des Agneaux faite encore avec Nicole. Et apparut devant lui cette ville si originale de

Briançon, au décor de fortifications inséparable de la beauté de son site, trônant au milieu de ses montagnes, sous la luminosité de son ciel bleu, d'un bleu déjà de Haute Provence.

Quand il fut de retour, tard le soir, il passa à son bureau. Maryse y avait laissé une enveloppe avec la lettre de Nathalie qu'elle lui rendait et un petit mot griffonné de sa main ° "Merci Michel. Vous êtes merveilleux tous les deux."

C'était bref mais éloquent et ainsi elle lui laissait la liberté de lui en parler. Un autre mot, sans doute postérieur, lui annonçait que Nathalie partait à Bruxelles pour quelques jours. Il ne pourrait donc pas la joindre au téléphone. Une autre lettre qu'il décacheta lui apprit qu'il était attendu, en tant que délégué du Dauphiné, à une réunion urgente de son syndicat à Neuilly. Cela tombait bien mal car ce déplacement aurait été une excellente occasion de rencontrer Nathalie. Il le regrettait avec une tristesse irritée quand il pensa au père. Oui, il avait besoin de voir son père.

Monsieur Héry s'avancait vers lui en lui tendant la main.

- Ah, Michel, combien j'attendais votre visite !

Il lui serrait chaleureusement la sienne et ne voulait plus la lâcher.

- J'imagine votre état d'esprit après ce qui nous arrive.

- Je comprends le vôtre, Monsieur.

- Venez. Asseyons-nous. Un petit verre de ce que vous voudrez. Choisissez.

Il s'assit en face de lui.

- Un père, surtout quand il est seul comme moi, ne peut s'imaginer que sa fille devienne une femme. Qu'elle ait été avec vous, je l'admettais, bien que de mon temps la fille devait rester indemne jusqu'au mariage. Mais je l'admettais parce que c'était vous. Avec Erick, si on me l'avait dit, cela m'aurait choqué.

- Pourquoi ? Erick est un homme.

- Ma fille m'a demandé de le recevoir. Je ne pouvais pas refuser. Je vous avoue qu'avec lui je marchais sur la pointe des pieds. Mais, malgré tout mon bon vouloir, je ne parviens pas à le considérer comme mon futur gendre.

- Nathalie l'estime. Passé un mauvais souvenir, vous l'estimerez aussi.

- Pas comme vous. Oh que cela m'a été dur quand elle m'a dit ce qui lui arrivait ! Elle m'avait tellement parlé de vous que je m'étais laissé entraîner un peu vite. Je vous voyais déjà ensemble et j'étais si content. Maintenant il me faut admettre la situation et surtout ne pas laisser paraître mon chagrin. Cela ne ferait que lui rendre plus difficile son devoir. Elle vivra donc avec ce garçon, un gentil garçon, je l'admets, un bon musicien certes, mais il ne fait pas le poids. Avec lui je ne sentirai pas ma fille en sécurité comme avec vous. Et puis le père me semble un homme dur. Il subjugué son fils. Nathalie n'aura pas toujours la partie belle si Erick est trop dépendant de son père.

- Ne craignez rien. Nathalie saura se défendre.

- Je n'en doute pas. Mais si Erick, lui, ne sait pas se défendre, il y aura des tensions entre eux.

- Pas forcément. Elle saura bien le convaincre.

- Je l'espère en tous cas. Nathalie ne supporterait pas que le père se mette à régenter leur couple. J'ai fait savoir à Erick que je n'avais pas apprécié de n'avoir rien reçu de son père, alors que lui, son fils, revenait vers ma fille. Il aurait dû avoir au moins la courtoisie de lui confier une lettre pour moi. Eh bien non. Tout ceci constitue un ensemble qui m'inquiète... Enfin le tableau n'est peut-être pas aussi noir que j'ai tendance à le voir... Comment jugez-vous la situation, vous, Michel ?

- J'aimais trop Nathalie pour concevoir qu'elle puisse retourner à Erick. Par les conversations que nous avons échangées en montagne, j'ai appris que pour elle aimer passait par-dessus toutes les difficultés. Elle n'est pas attirée par l'argent, ni par la situation de ces gens-là. Elle ne m'avait encore rien dit mais je savais qu'elle ne pouvait pas me quitter. Rien n'aurait pu la faire changer d'avis, rien, sauf l'imprévisible, le cas imparable, celui qui est arrivé.

- La nouvelle a dû être dure pour vous.

- Très dure. Pour tenir le coup, j'ai heureusement l'amitié de Maryse, ma secrétaire. Nathalie a dû vous en parler.

- Un peu, oui. C'est une fille très bien qui vous apprécie beaucoup.

Le visage de Monsieur Héry s'était obscurci. Michel comprit la question qu'il se posait. Il l'interrompit tout de suite.

- Elle est pour moi plus qu'une secrétaire, une excellente amie, et Louis, le garçon avec lequel elle vit, un homme effacé mais sympathique. Elle et Nathalie s'étaient rencontrées seules à Paris et, depuis, elles sont restées très liées. Elles se téléphonent souvent. Maryse l'aide à me comprendre mais surtout elle m'a aidé à éviter des fausses notes avec Nathalie qui a le caractère assez ombrageux.

- Oh ça, c'est bien vrai. En somme tout était réuni pour que vous soyez bientôt mon gendre, non, mon fils. Je le regrette profondément.

- Vous dire ma peine... Avec vous je suis très à l'aise.

- C'est gentil de vous confier à moi. Vous m'êtes très attachant. Je n'oublierai jamais que vous m'avez ressuscité ma fille, que vous lui avez redonné le goût de vivre. Ah, je vais être bien seul maintenant et surtout perpétuellement inquiet.

- Moi aussi, je vais me sentir seul. Alors, si vous voulez, je me permettrai de venir vous rendre visite de temps en temps quand je monterai à Paris et que j'en aurai le temps.

Le visage de cet homme aux cheveux blanchissants s'illumina.

- Vous serez toujours reçu ici à bras ouverts, Michel. Je sais que vous êtes souvent à Paris pour vos affaires. Quand vous le pouvez, libérez vous des hôtels. Vous aurez toujours une chambre ici.

- J'accepte votre offre avec plaisir. Et je pense que vous aussi, vous pourriez venir me voir à Grenoble et à Chamonix.

- Mais avec grand plaisir aussi. Oui, j'irai vous voir... Et j'irai voir de près ces montagnes que je ne connais guère.

- Et nous écrivons à Nathalie ensemble.

- Oh oui, ensemble.

Quand Michel ressortit en sentant encore ses doigts serrés par une forte poignée de mains, il comprit que cette visite, d'où il repartait réconforté, venait de faire encore plus de bien au père.

Une journée passa, assez chargée, où pour la première fois il éprouva une lassitude morale. Pourquoi se donner tant de peines ? La situation sociale, l'argent gagné, cela compte-t-il en face de ces biens qu'on ne fabrique pas, qu'on n'achète par l'amitié, l'amour, la joie de l'effort, les beautés riches et surtout gratuites que la montagne vous prodigue, mais pas seulement la montagne, aussi la mer, le désert, les paysages polaires, les forêts tropicales... Notre planète est un miracle inouï dans le cosmos et nous passons notre vie comme des imbéciles à travailler huit, dix, douze heures par jour et parfois plus à poursuivre une carrière prétendument élevée dans l'échelle sociale et à gagner de l'argent. L'argent, toujours l'argent, ce monstre dévoreur de vies. Pour la première fois il avait envie de tout plaquer, de s'enfuir loin dans une île des mers du sud où n'existe ni téléphone, ni factures, ni chantiers à surveiller, ni emmerdements avec le fisc, ni plaintes de clients grincheux, bref plus aucun souci. On trouve encore de ces paradis dans les îles lointaines. Vendre l'entreprise, se retirer pour mener une vie frugale et simple, avec quelques amis, au gré de leurs goûts et fantaisies. Une vie libre, libre... Toute cette activité, tout ce remue-ménage lui paraissaient maintenant dérisoires.

Il se secoua, reprit le chemin du Club, retrouva les camarades qu'il avait un peu délaissés depuis quelques temps et qui le lui reprochèrent en plaisantant. Il y rencontra Raymonde.

- On ne te voit plus ! Tu vas devenir un rond de cuir, bourré de fric et de rhumatismes, vieillissant à vue d'œil, sans même plus jeter un certain regard sur les belles femmes.

- Tu parles de toi ?

- C'est toi qui m'as dit que j'étais bien balancée.

- Bon ! Puisque tu me mets en boîte, demain on va se repayer les Grands Surplombs. On a le temps de boucler le tout dans la journée. O.K. ?

- Enfin !...

Et cela n'avait pas traîné. Avec une grimpeuse de cette classe il avait enlevé cette paroi du vallon de la Moulette dans les Cerces en moins de six heures. Au retour, dans l'alpage, il avait plutôt cédé au flirt rituel que cette sportive musclée, aux longs cheveux noirs, aux grands yeux verts et aux lèvres capiteuses, lui avait imposé, sans trop de mal à vrai dire. Avec elle c'était physique, sans plus. Rien à voir avec l'amour tel qu'il le concevait.

Le soir il reçut un coup de téléphone de Nathalie.

- Michel, je suis de retour. Tu as rencontré papa. Quel plaisir tu lui as fait ! Et à moi aussi. Il paraît que tu l'invites à Grenoble ou à Chamonix. Oh, Michel, tu es sympa !

- Il m'a dit que, quand j'irai à Paris, je pouvais passer la nuit chez lui. Je crois que de temps en temps je vais m'endormir boulevard Raspail.

- Mais tant que tu voudras, Michel. Ce n'est pas lui qui s'en plaindra. Je peux alors te confier papa quand je serai loin ?

- Ça y est : me voilà proclamé fils honoraire.

- Marrant comme formule. Mais c'est un peu ça. J'aimerais tellement et je serais plus tranquille.

- Pas de souci à te faire. Même pas besoin de me le demander.

- Oh une bise, Michel ! Tu es chouette, tu sais ?

C'était une mission de plus qu'elle lui confiait. Loin de vouloir l'oublier, en le constituant en quelque sorte protecteur de son père, elle le faisait presque entrer dans la famille.

- Erick est avec toi ?

- Non. Il est parti directement de Bruxelles en Allemagne où il a quelques affaires à terminer.

- Tu as joué un concerto ?

- Non, une sonate en la majeur de Mozart, lui au piano. Ça s'est bien passé. Les gens ont bien applaudi.

Michel en ressentit un pincement au cœur.

- Tu ne connaîtrais pas une méthode du genre : Devenir pianiste virtuose en dix leçons ?

Elle éclata de rire mais elle comprit l'aveu qui venait de lui échapper.

- Mais tu aimes la musique, Michel, et tu as tellement de choses pour toi. Laisse-en pour les autres. On pourrait se voir un de ces jours ?

- Vraiment ? Toi et moi ?

- Pourquoi pas ? Je pense à quelque chose. Mais je ne peux t'en dire plus. Je vais voir... Michel ?

- Quoi donc ?

- Ne sois pas triste. Tu resteras toujours pour moi Michel, le seul et unique Michel. N'en doute pas et tout ce que nous avons vécu ensemble, je le garde précieusement en moi, inaltérable.

- Gentille Nathalie, j'avais le cafard. Tu viens de me l'enlever. Je t'embrasse très fort.

- Je t'embrasse, moi aussi, Michel, très, très fort.

Et la conversation s'était arrêtée là. Le ciel sur Grenoble venait de s'éclairer d'une joie radieuse. Il sortit sur son balcon et regarda vers le nord-ouest par-dessus le Casque de Néron une étoile, Arcturus probablement, qui indiquait la direction de Paris d'où venait de l'atteindre la voix limpide qu'il aimait. Bientôt il regarderait au sud-sud-ouest, les soirs où comme aujourd'hui la nuit serait claire, quelque étoile de l'hémisphère sud qui par delà la rotondité de la terre lui renverrait la présence de Nathalie. Et cette pensée le rendait fort.

**Stoppée au milieu du petit pont de bois par les paquets d'embruns que lui envoie le torrent de Bonnepierre, Nathalie se retourne vers nous en riant.**

**- Ne reste pas là ! Tu seras toute mouillée ! Oh, quelle gourde !**



Elle finit par franchir le pont en vitesse et nous attend de l'autre côté. La fonte provoquée par la chaleur inhabituelle de cette arrière saison a grossi le torrent comme je ne l'ai encore jamais vu. Des masses d'eau croulent de palier en palier à grand bruit. A notre tour, Erick et moi, nous traversons en courant.

- Pour un peu de fraîcheur, on ne va pas s'en plaindre.

Nous prenons pied sur le replat herbeux en nous essuyant le visage. Nathalie la trouve bien bonne. Elle semble radieuse. Il fait beau et déjà le peu de grimpée que nous venons de faire depuis la Bérarde nous a mis en sueur.

- Cette fois, Nathalie, fini la pente douce. Tu prends à droite.

- C'est par l'autre sentier que vous êtes allés à la Meije ?

- Oui. On ne la voit pas d'ici mais des Ecrins la chaîne est visible sur toute sa longueur, depuis le Râteau jusqu'au Gaspard.

Erick marche devant moi, précédé de Nathalie dont j'ai retrouvé la silhouette coutumière. Il porte un sac neuf de couleur verte, de bonnes chaussures heureusement déjà "cassées", un piolet que je lui ai prêté et à la Bérarde, in extremis, il a loué une paire de crampons. Nathalie, d'autorité, l'a chargé de transporter la bouffe.

Le sentier monte, en se dédoublant par endroits, pas très loin du torrent qui nous accompagne de son bruit changeant répercuté par les pentes rocheuses de l'autre rive. Il faut souvent se courber pour passer sous des arbustes et parfois lever très haut le pied sur des blocs, comme sur de grandes marches.

Au bout d'un quart d'heure, nous débouchons sur les pentes qui montent en direction de la moraine de Bonnepierre. Le sentier serpente un moment sous les éboulis provenant des sommets de la Somme à notre gauche, traverse plusieurs torrents. Nathalie, qui a pris de l'avance, s'arrête, pose son sac.

- Ça commence bien. Je te le disais, Erick, qu'il faudrait en baver. Pour le moment j'ai soif. Michel, ta gourde.

- De qui tu parles ?

- Zut ! Retourne-toi.

- Tu la prends, tu la portes. D'accord ?

Elle l'emplit pendant que je bois une gorgée de cette belle eau vive qui coule presque à hauteur de mon visage. Elle la tend à Erick qui en vide une bonne partie et elle boit elle-même.

- Si vous commencez comme ça ...

- ... vous n'avez pas fini de suer. Juste.

Et elle jette le reste dans les herbes quand un sifflement aigu nous fait lever la tête.

- Erick, tu les vois ?

- Des marmottes ?

- Vite, là-haut, à droite de la petite cascade.

Et Nathalie pointe son doigt vers des pans de rochers écrasés ça et là dans le maigre alpage.

- Oui, il y en a deux.

Nous les regardons un moment et nous reprenons notre montée en silence. Je me suis installé dans mon rôle d'arrière-garde. Je me suis installé dans mes pensées car, à vrai dire, je ne réalise pas encore très bien ce qui m'arrive et qui est pourtant simple : Nathalie, Erick et moi, nous sommes partis pour faire la Barre des Ecrins, cette Barre des Ecrins tant convoitée par nous deux, cette Barre qui, voici une semaine encore, nous était définitivement interdite.

Deux jours après ma conversation énigmatique avec Nathalie, j'avais trouvé dans le paquet de courrier que j'étais allé chercher moi-même à la poste une enveloppe à l'écriture de Nathalie, enveloppe aussi mince que celle qui m'avait apporté la terrible nouvelle. Redoutant encore un choc, je m'étais éloigné dans un petit parc pour la lire sans être vu de personne.

*Bonjour Michel*

*Erick et moi, nous aimerions que tu nous emmènes faire la Barre des Ecrins ce prochain week-end si tu es libre. Nous en serions très heureux.*

*Nathalie*

*Je marche bien et j'ai une expérience de la montagne.*

*Erick*

- Quoi ? Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? Elle devient folle ? Moi, emmener Erick avec elle en montagne ? Et en plus à la Barre des Ecrins ? J'aurais l'air de quoi ?... Et comme ça... Comme s'il s'agissait d'aller acheter un paquet de cigarettes !...

Je lisais et relisais cette lettre, même pas, ce billet, comme si un mot, si un graphisme, si une virgule, si une déviation de la signature pouvait m'apporter un commencement d'explication. Mais rien. Toujours la belle écriture. Toujours la même signature, même plus remontante que d'habitude, signe bien fragile d'optimisme. Du Nathalie tout pur.

Ah ça non ! J'ai vécu une aventure merveilleuse avec elle en montagne, y compris la traversée des Ecrins, je ne veux pas la gâcher maintenant par une fin qui serait pénible pour nous deux et qui de plus, moi, me couvrirait de ridicule. Mais comment ne l'a-t-elle pas compris ?... Non, il est impossible qu'elle ne l'ait pas compris... Alors ?... Décidément cette fille m'étonnera jusqu'à la fin. Avec elle, il faut chercher le message sous le mot le plus banal, sous le silence le plus anodin. Pourquoi cette lettre si insolite, si brève, si choquante ? Elle aurait pu m'expliquer dans quel esprit elle faisait cette demande, m'indiquer, même à demi-mot, comment je devais l'interpréter. Rien. A moi de me débrouiller pour savoir ce que cachent ces deux lignes, pour en décrypter le message.

D'abord pourquoi une lettre alors qu'il lui suffisait de m'appeler au téléphone ? C'est donc à cette course qu'elle pensait quand elle parlait de se revoir ?

Elle a certainement dû craindre que ma première réaction soit un refus révolté, que des mots regrettables puissent m'échapper sans possibilité de retour. Une lettre, on l'écrit sous le coup d'une réaction, ensuite on réfléchit, on rectifie, on nuance en fonction des sentiments ou simplement des rapports qui vous lient à l'autre. Une parole, c'est difficile à rattraper... Admettons...

Mais pourquoi ne pas s'être expliquée ? Une lettre, ça se travaille. Or elle sait très bien se faire comprendre, et avec tact, et avec gentillesse...

Elle a du essayer une fois, deux fois, puis, trouvant les mots trop pauvres, s'en remettre à moi, compter sur ma faculté de lire entre les lignes. Je dois comprendre qu'elle parie sur la justesse de mon interprétation, qu'elle m'accorde en ces jours profondément douloureux une confiance totale.

Autre explication. En donnant à cette proposition un air désinvolte, elle me laissait la liberté de refuser de la même manière et on n'y aurait plus pensé... Non, cette course portait trop d'espoir pour nous permettre un tel procédé.

Ce "nous aimerions..." quel sens avait-il ? Elle aimerait, c'est certain. Nous avons tant parlé de cette course comme d'un sommet à nous, à nous deux seuls. Mais pour Erick, le mot avait nécessairement un sens différent, celui de faire plaisir à Nathalie, celui de retrouver la montagne, s'il est vrai qu'il en a fait, celui de ne pas rester étranger à la passion de Nathalie, de lui montrer que lui aussi pouvait être un peu Michel. Cela, je l'admettais moins bien. Erick entre nous deux en montagne, ce serait une profanation. Non, pas question. Je défendrai notre royaume... Mais alors je décevrais Nathalie et ce serait bien la première fois.

Je suis sorti du petit parc pour traverser la rue. Ce matin, le ciel est d'un bleu pastel car un léger vent du sud descend la vallée du Drac entre les pentes du Taillefer et les murs du Vercors.

Au fait, qui a été à l'origine de cette idée ? Nathalie évidemment puisqu'elle avait un jour proposé de faire une course à trois et j'avais accepté. Oui mais j'avais accepté parce qu'elle ne s'était pas

encore prononcée, parce que nous étions d'accord, Erick et moi, pour nous en remettre à sa décision. J'avais alors pensé à Belledonne, une course sympathique, bien à la portée de ceux qui n'ont aucun entraînement à la montagne, pas aux Ecrins.

Mais maintenant que le sort en est jeté, maintenant que c'est moi qui dois me retirer devant Erick, alors je suis quoi ? Leur guide ? Leur accompagnateur ? Et pour quelle course, grands dieux ? Pour celle que je réservais à nous seuls le jour où ne resterait plus le moindre nuage dans notre ciel bleu.

Peut-être, habilement, avait-elle amené Erick à faire le premier la suggestion des Ecrins pour qu'il n'en prenne pas ombrage mais, des deux, c'était elle la plus impliquée. Elle avait dû se dire : Michel aurait tant aimé me mener là-haut et moi tant aimé qu'il m'y conduise. Elle n'avait pas voulu que notre aventure alpine s'achève sur la traversée de la Meije qui pourtant avait été superbe.

Elle aurait dû s'en tenir là. C'était le plus beau de nos souvenirs de montagne, oui, le plus beau. Maintenant elle risquait de tout gâcher. "Tu m'as donné le goût du sommet atteint et je ne suis pas près de le perdre"

Sans doute parce que plusieurs fois je lui avais parlé de cette montagne, sans doute parce que j'en faisais un sommet déjà à nous, sans doute parce qu'elle avait compris que, si je ne l'avais encore jamais menée là-haut, c'est que je voulais le réserver pour un sommet de notre vie, lui, le plus élevé de tout le massif, cime superbe à l'architecture d'une rare élégance, elle n'aura pas voulu qu'on se sépare sans avoir réalisé ce rêve... Mais alors, c'est tricher... Sauf si... Sauf si déjà, avant la nouvelle... Sauf si déjà avant la nouvelle elle m'avait déjà choisi, moi, Michel, le sommet de notre vie étant par là même virtuellement atteint. Elle n'aura donc pas voulu qu'on se quitte sans que nous ayons foulé ensemble ce sommet qui, dès lors, nous était dû.

Mais alors pourquoi Erick ?... Sa décision prise d'aller vivre avec lui la dissuadait sans doute d'entreprendre une course avec Michel à laquelle il n'aurait pas participé. Mais ce sommet, elle l'aurait toujours regretté et elle savait que moi aussi je le regretterais toujours. "Tu m'as donné le goût du sommet atteint". Elle ne voulait pas me quitter si près du sommet. Il fallait que nous montions au sommet. Erick ne serait en quelque sorte que notre invité. Il pouvait d'autant moins en prendre ombrage qu'il avait manifesté lui-même le désir de nous voir "des amis très liés". Elle lui en donnait en quelque sorte un exemple.

Oui, Nathalie, je la comprenais mieux en me rappelant sa lettre précédente où elle m'annonçait l'inéluctable ° "Je veux bien vivre avec Erick mais pour rien au monde je ne voudrais te perdre... J'ai besoin de toi, Erick aussi... Trois amis très liés"... Tout concourait à justifier cette course. C'était pour Nathalie une manière superbe de commencer sa nouvelle vie avec Erick sans perdre Michel. L'explication, mais oui, je la tenais en rapprochant les deux lettres. La seconde n'avait pas davantage besoin de mots...

Mais moi, se demande-t-elle ce que ça me fait ?... Impossible qu'elle n'y ait pas pensé... Elle m'estime donc à ce point capable de me dominer que j'accepte sans ressentiment le sacrifice que m'imposera la présence d'Erick alors que, s'il est une cime que je voulais atteindre seul à seul avec elle, c'était bien celle-là.

- N'allez pas trop au bord de la moraine. Elle s'écroule.

Ils cheminent lentement près des pentes de gravier et de pierres qui dominent le glacier. Celui-ci en fondant après le petit âge glaciaire du siècle dernier a laissé cette arête qui d'un côté s'écroule, de l'autre présente une pente gazonnée.

- Michel, le sentier s'arrête dans le vide.

- Probablement qu'il ne faut plus le suivre ! Allez, hue, cocotte ! Et toi, Erick, ça gaze ?

- Ça peut faire.

Je regarde ce grand gaillard qui marche devant moi, en longues enjambées, ses longs cheveux blonds serrés dans un foulard rouge dont la queue retombe sur sa nuque. A le voir on ne dirait pas

que c'est un artiste. Mais il n'y a point de piano dans les parages. Ici, le jeu consiste à gravir cette longue moraine tout en regardant glisser lentement un paysage des plus austères.

- Ces pointes qui se tordent, on les fait ?

- Les Cornes ? Un but de promenade.

- Et cette aiguille ?

- Le Clocher des Ecrins. Le premier qui y est monté ne l'a pas fait deux fois.

- Il s'est tué ?

- L'inverse. Le sommet pointu s'est écroulé peu après.

- Et en face, cette paroi avec un grand couloir central au milieu ?

- Faite aussi. Par Dibona, un super grimpeur de l'époque héroïque. Elle se fait de temps en temps.

- C'est effrayant.

- Tiens ! J'ai déjà entendu ce mot.

- Chez qui ?

- Tu me le demandes ? Chez Nathalie... Ohé, Nathalie, ne marche pas si vite. Tu nous crèves.

C'est effrayant.

- Zut !

Et, pas après pas, nous gagnons de l'altitude. La crête de la moraine se fait progressivement plus facile. On avance plus vite.

- Où est le col des Ecrins ?

- En face, cette petite brèche au droit d'une pente de neige.

- On va passer par là ?

- Il le faudra bien.

Et le silence retombe sur nous, au bruit de nos pas, de nos respirations et des petites cascades de l'autre côté du ravin à notre gauche.

- Bonjour Monsieur.

- Bonjour Maryse. Pas la peine d'y aller. Le courrier, je l'ai pris. Vous pouvez m'accompagner au bureau ? Merci. Mais pour une fois je te demande de venir prendre un café avec moi où tu voudras. Je viens de recevoir de Nathalie une lettre assez étrange. Je ne sais qu'en penser. Viens, entrons ici.

Une fois attablée côte à côte, je lui tends la lettre. Elle la lit d'un trait. La réaction que j'attendais est immédiate.

- Ce serait formidable. Qu'est-ce que tu en penses ?

- Sur le coup cette lettre m'a fait bondir. J'ai cru qu'elle me prenait pour un con.

- Mais non, au contraire. Tu vois bien qu'elle compte sur toi. Elle tenait aux Ecrins. Tu lui en avais parlé. Elle s'est dit : vite, c'est le moment d'y aller ou jamais. La présence d'Erick ne gâche rien puisqu'il t'a demandé de rester leur ami. Elle ne veut pas te perdre. Tu as cru vraiment qu'elle te prenait...

- Non bien sûr, mais qu'elle rêvait.

- Michel, si Nathalie ne veut pas te perdre, si toi, tu ne veux pas la perdre, si Erick accepte et même le demande, et il acceptera toujours tout de Nathalie, alors qu'est-ce qui vous empêche ?

- Tu as raison mais j'avoue que ça me surprend, surtout sans un mot d'explication.

- Pas besoin. Elle t'a déjà expliqué. Et elle te fait confiance.

- Ah vous, les femmes !... Allez, buvons ce café. Comment je lui réponds ?

Elle a ri. Je suis confus d'une question aussi puérile. J'enchaîne.

- Je te confie le soin de me l'appeler ce soir.

- Vous êtes merveilleux tous les deux. Cette amitié au grand jour pour Erick, tu verras qu'elle t'apportera beaucoup.

C'est une chance que j'aie rencontré Maryse ce matin en dehors du bureau. Ma réaction tout bien pesé, son impression des plus positives, une meilleure compréhension de ce qui se passe dans le cœur de Nathalie et dans le mien...

- Tu veux que je te dise ?

- Qu'au fond tu es content.

- Et merde !... Mais où j'ai été pêcher un outil pareil ?

Le rire de Maryse m'inspire un bel optimisme là où je ne voyais que du noir. La cause est entendue. Imbécile ou pas, va pour les Ecrins à trois !

La moraine n'en finit pas. En contrebas le glacier de Bonnepierre se débarrasse de sa couverture de pierraille et la glace apparaît avec des zones de crevasses. A droite, la muraille qui soutient le Dôme de Neige se fait plus âpre. Une pierre parfois s'en détache et ses chocs se répercutent mais on ne la voit pas.

J'ai rattrapé Erick qui n'arrive pas à suivre Nathalie. On dirait qu'elle a des ailes. Le col des Ecrins se dresse en face de nous au sommet du couloir de neige qui monte en se rétrécissant en pointe. Une grande barre rocheuse le traverse horizontalement au premier tiers de sa hauteur. Je me garde bien de leur dire que ce col est dangereux, qu'il a causé beaucoup d'accidents, souvent mortels, accidents de descente le plus souvent, à commencer par celui d'Elizabeth Capdepon et de son frère à l'époque héroïque de l'alpinisme. La faute en incombe à cette barre rocheuse sur laquelle viennent se déchiqueter ceux qui par malchance ou imprudence dévissent dans la pente de glace ou de neige gelée. Plus bas des pointes de caillasse scellés dans la neige par le gel viennent comme autant de couteaux compléter le travail.

- On grimpe au col par la neige ?

- Non, par le rocher à gauche. Il y a même un câble pour se tenir.

Sa crainte semble s'atténuer mais il semble loin d'être complètement rassuré.

- Pour descendre ça demain on mettra beaucoup de temps.

- S'il le faut. Avec Nathalie, tu n'as pas à t'en faire. Elle est très sûre, je t'en répons... Hé, Nathalie, plus haut, au lieu de passer à droite, tu remonteras jusqu'au sommet de la moraine ou presque... Tu vois, Erick : il y en a qui ont bivouaqué ici sur ce replat d'herbe.

- Passer la nuit ici dans cet endroit désert, il ne faut pas avoir la frousse.

- La frousse ? Je comprendrais dans une paroi ou sur un sommet. Ici, en cas de mauvais temps, il n'y a pas de problème de redescente.

Il ne paraît pas très convaincu. Nathalie qui a repris de l'avance continue de monter. Cette course, pas de doute, elle veut la vivre pleinement.

- J'ai reçu ta lettre... Et même avec un timbre.

- Pourquoi ?

- Pour le peu de mots qu'il y avait !

Elle a un petit rire, hésite, se lance :

- Et alors, ça te va ?

- Et si je te disais non ?

- A l'air que tu me répons, je sais que c'est oui.

- Je t'avoue que, sur le coup, ça m'a surpris mais, va, j'ai compris et nous sommes pleinement d'accord.

- Merci, Michel. C'est très important pour moi, tu sais.

- Répète ce que tu viens de dire.

- C'est très important pour nous deux, tu sais.

- Oui, gentille Nathalie, et même aussi pour Erick. Tu es extraordinaire. Il n'y a que toi pour concilier l'inconciliable.

- Tu le fais bien, toi.

- Nous aurons un problème à résoudre. Je serai à Guillestre le premier jour à cause d'un chantier. Vous, vous allez débarquer à Saint-Geoirs ?

- Oui. Vers dix heures.

- Alors une voiture de l'entreprise vous prendra pour vous conduire à la Bérarde où je vous attendrai. Moi, je profiterai d'une camionnette qui fait le trajet Guillestre-Grenoble pour me faire monter à la Bérarde.

- C'est dommage.

- Possible. Mais réfléchis : se retrouver à la Bérarde, comme cadre, ce n'est pas si mal.

- Non, bien sûr.

- Autre chose : le lendemain, comme ma voiture sera au Pré de Madame Carle pour que je puisse regagner tout de suite Guillestre, je vous quitterai sur le Glacier Blanc.

- Mais Michel ! Comment on va revenir ?

- Vous redescendrez tous les deux à la Bérarde où Roland, un gars de l'entreprise, vous attendra.

- On ne terminera pas la course ensemble ?

Elle était déçue et j'éprouvai un serrement de cœur à lui répondre ce mot minuscule mais souvent si lourd de sens :

- Non.

Elle s'est mise à réfléchir un moment en silence et cela m'a fait mal. C'était bien vrai que j'étais attendu à Guillestre mais, au fond de moi, je préférais que nous nous séparions dans le cadre de la haute montagne où nous avons été heureux plutôt que sur un banal quai de gare ou dans le hall anonyme d'un aéroport.

- Michel, je te rappelle dans une heure. Je dois partir.

- Je ne bouge pas de mon bureau jusqu'à au moins dix heures. Je t'attendrai.

Elle avait raccroché sans me répondre et déjà je m'en voulais d'être si dur. J'étais sans doute égoïste et, finalement, si elle éprouvait du chagrin à nous voir nous séparer ainsi, je m'arrangerais pour les reconduire tous deux jusqu'à l'aéroport.

A peine une demi-heure plus tard, elle me rappelle.

- J'ai compris, Michel. Pour ne rien te cacher j'ai téléphoné à Maryse. Tu es l'homme des cimes. Tu n'aimes pas redescendre et je t'approuve pleinement. A quoi nous servirait de revenir platement à Saint-Geoirs ? Qu'est-ce que ça nous apporterait de plus ? On aurait pu se séparer à la Bérarde, bien sûr. Mais autant couper ce qui est moins bon. Nous aurons ainsi vécu une aventure montagnarde parfaite. Y a-t-il dans une existence beaucoup de choses qu'on peut vivre à la perfection ? Nous aurons eu cette chance nous deux, Michel, une chance rare.

- Oui, Nathalie, une chance rare.

- J'en suis heureuse, très heureuse.

- Moi aussi... Hé ! On ne va tout de même pas s'attendrir. Tiens, comment tu es en ce moment ?

- En peignoir, un turban autour de la tête.

- Quelle couleur, le peignoir ? Bleu.

- Bleu.

Nous avons prononcé le mot ensemble. Eclat de rire.

- Allez, tu quittes tout, œil de verre, dentier, perruque, seins gonflables, jambe de bois, et tu vas vite faire dodo.

- Tu te répètes. Tu aurais pu t'arrêter après "Tu quittes tout", méchant !

A cet instant j'ai senti les formes de son corps dans mes mains tout contre moi. L'a-t-elle fait exprès ? Il fallait que j'interrompe.

- Tu es très belle, vaniteuse ! Allez, bonsoir. Programme de tes rêves pour cette nuit : les Ecrins. Je t'embrasse.

- De nos rêves, Michel. Oh, j'en suis heureuse. Je t'embrasse.

Assise sur une pierre, le sac à moitié quitté pour ne plus tirer sur ses épaules, elle nous attendait, l'air satisfait.

- Qu'est-ce que tu as bouffé aujourd'hui ? On ne peut plus te suivre. Erick et moi, on est sur les rotules. Descendons nous reposer sur le replat du glacier.

Dans la caillasse et de bloc en bloc, nous atteignons la glace et nous allons nous installer à une table de pierre très commode sur laquelle nous pouvons nous décharger des sacs et nous asseoir.

Il fait très beau et la chaleur de cet après-midi fait couler autour de nous des ruisselets qui gazouillent dans les méandres qu'ils ont creusés à la surface du glacier. De petits nuages se promènent au sud-est du massif, quelque part du côté de l'Olan, sommet qui me rappelle une course faite avec Nicole, course mémorable par sa longueur due à une erreur d'itinéraire de ma part, pratiquement dix sept heures d'affilée, alors qu'elle souffrait d'une ancienne blessure à un pied, courageuse Nicole disparue loin de moi au cours d'un raid Chamonix-Zermatt. Tant de sommets ont ainsi pour les montagnards une histoire qui leur donne une personnalité que ne soupçonne pas le profane.

- On ne risque pas d'avoir de l'orage ?

- Alors là, mon vieux, tu peux être tranquille. On ne peut rêver d'un temps plus stable.

- Qu'est-ce qu'on entend ?

- Une pierre qui se détache quelque part.

Nathalie nous a distribué oranges et galettes dorées. Elle regarde ce cirque sauvage sur lequel convergent des parois frappées directement par le soleil.

- C'est chouette ici. Tu ne trouves pas, Erick ?

- Oui... Mais par où on va grimper ?

C'est à moi de répondre.

- Comme ça se présente cette année, on va tâcher de traverser la rimaye un peu sur la gauche, remonter cette courte pente de glace et par une traversée horizontale rejoindre la base des rochers de la rive droite où on ne tardera pas à trouver le câble. Après, par des tas de vires, direction générale : le col.

- Mais comment on va pouvoir tenir ?

Nathalie qui buvait à sa gourde se met à rire. Elle sait ce que je vais lui répondre :

- Vu de face, ça paraît plus raide qu'en réalité. Quand on y sera, tu verras que c'est moins difficile que tu crois et je dirais même plus...

- ... C'est moins difficile que tu crois.

- La vache !... Je dirais même plus : c'est Nathalie qui va prendre la tête jusqu'au col.

Elle me regarde d'un air étonné, croyant sans doute que je me moque encore une fois de sa crédulité, puis tout à coup elle ouvre de grands yeux.

- Tu crois que j'en suis capable ?

- Parfaitement. Tu vois, Erick, c'est elle qui va faire le guide.

- Elle ? Ah bon !

Il en paraît rassuré, sans doute parce qu'il en déduit que le trajet sera facile.

Nathalie et moi, nous échangeons un sourire, un sourire de confiance et de reconnaissance. Elle a compris pourquoi je lui abandonnais mon rôle de premier de cordée. Pour notre dernière course, c'est une sorte de consécration. C'est aussi une mission que je lui confie. Puisque demain ils devront redescendre sans moi, je lui signifie que je compte sur elle pour assurer leur sécurité commune. Aussi me répond-elle sans hésitation, joyeuse et pas peu fière :

- Pas de problème. Et, comme Erick a déjà une expérience de l'escalade, on va se régaler. Allez, messieurs, crampons, piolets, casques, sac au dos, et vite ! Michel, passe-moi la corde. Moi, je m'occupe d'Erick. Toi, tu te débrouilles.

Elle a embrayé si vite que j'en suis secrètement ému et, de nouveau, monte en moi le sourd regret de la perdre. Mais, tout de suite, je me raccroche à mon carpe diem et je vois l'ensemble de notre course, une course magnifique qui se suffit à elle-même, comme si elle devait durer une vie. Peu importe un "après" qui en ce moment se fait si lointain. La seule inquiétude qui me travaille, qu'au moins Erick ne déçoive pas Nathalie. Ce serait trop grave.

Elle a veillé aux crampons d'Erick et, pour ne pas le vexer, aux miens. Son inspection faite avec un air amusé d'autorité, elle prend la tête de la cordée et commence à remonter la pente, d'abord douce puis peu à peu plus raide. Au bout de quelques minutes, je me rapproche progressivement d'Erick.

- Un conseil, Erick. Veille à ne pas décevoir Nathalie. Tu vois comme elle excelle en tout, aussi bien en montagne qu'en musique.

- Oui, mais elle a de l'entraînement et pas moi.

- Allons ! C'est une fille et toi un garçon, donc physiquement plus fort. Tu as son estime. Ce serait grave de la perdre. Dis-toi bien qu'elle va te juger pendant cette course. Pigé ?

- Je crois.

- Je dis ça aussi bien pour elle que pour toi.

- Qu'est-ce que vous complotez tous les deux là-bas ?

- On dit qu'au train où tu nous mènes on va s'effondrer comme des yaourts écrasés.

Elle se retourne, le visage rieur, nous fait un salut militaire et reprend sa grimpe.

Vraiment je ne me doutais pas que cette course prendrait une tournure aussi gaie et je me rappelle la tête que j'imaginai de Bernard quand au téléphone je lui ai annoncé la nouvelle. J'attendais sa réaction avec amusement.

- Bon Dieu, toi, tu m'étonneras toujours ! Emmener Nathalie aux Ecrins avec ce ouistiti ! Mais t'es cinglé ! Quand je vais dire ça à Eliane... Et aux autres.

- Cinglé, je ne dis pas. Comme, de son côté, tu m'as toujours dit qu'avec elle il fallait s'attendre à tout, ça rétablit l'équilibre.

- Mais moi, je suis borné. Quand j'y comprendrai quelque chose à votre tambouille !

- Je ne t'ai pas dit que j'y comprenais quelque chose, moi. Mais voilà, Nathalie obtient ce qu'elle veut et moi, comme une andouille, je suis.

- Et l'autre andouille encore plus. Ah, je vois d'ici la gueule que vous allez faire tous les trois.

- Ben non que tu la vois pas. Avec elle, ça va marcher comme sur des roulettes. Tiens ! Quand elle m'a proposé ça, ça m'a foutu en boule et maintenant, eh bien maintenant, j'en suis bien content. Comprenne qui pourra, moi compris.

- Et son père, qu'est-ce qu'il en dit ?

- Sais pas. C'est son affaire à elle de lui dire. Mais comme il approuve tout ce qu'elle fait.

- Non, j'en reviens pas. Foutez-vous tous dans une crevasse et qu'on n'en parle plus !... Eh, faites pas les cons tout de même.

Bien installé dans mon rôle de troisième, je me disais que la vie, même dans les plus durs chagrins, n'est pas toujours triste.

Nathalie a sérieusement ralenti sa marche car la pente est devenue forte. Elle monte directement, tenant les anneaux de corde à la main et piquant son piolet à chaque pas dans la neige, humide en surface mais dure au-dessous. Erick la suit d'une façon impeccable. S'il marche toujours comme ça, ça ira. Elle arrive au bord de la rimaye, hésite et préfère m'attendre.

De fait le glacier s'écarte beaucoup de la roche noire et luisante d'eau. Au-dessus, un mur de glace de deux mètres la domine. Il serait possible de descendre au fond, d'escalader la roche à la pointe des crampons par ses nombreuses prises puis de gravir le mur de glace, mais je dois penser à leur descente et leur chercher un passage plus facile. Plus loin un bloc de glace détaché rejoint le rocher



et permet d'accéder sans trop de peine à une étroite vire qui monte contre une partie de rocher verticale jusqu'au replat caillouteux. Seul inconvénient, une petite cascade éclabousse la vire.

- On va se faire arroser mais la sécurité avant tout. A condition que le guide soit d'accord, lui, le seul maître après Dieu.

Notre seul maître après Dieu franchit résolument le bloc de glace, aborde le rocher mouillé, remonte sans se hâter l'étroite vire en se protégeant de l'eau qui rejaillit sur les aspérités à hauteur de sa tête, et se rétablit sur les cailloux secs du replat. Elle ne prend même pas la peine de s'essuyer le visage.

- A toi, Erick... Attention à ne pas accrocher tes crampons et va doucement. Tant pis pour la douche.

Bien cambrée, elle se tient prête à le soutenir au cas où il perdrait l'équilibre mais il passe sans encombre, un peu méfiant de la tenue des crampons sur la surface lisse de la petite vire.

- Ben et moi, on ne m'assure pas ? J'aurai l'air malin si je fous le camp.

En riant, elle écarte Erick et me tient la corde tendue. Je prends ma ration d'eau glacée. En arrivant, je l'embrasse, tout à coup surpris de retrouver cet ancien réflexe.

- Alors, Erick, il faut que ce soit moi qui te donne l'exemple ?

Heureux, il l'a embrassée aussi sur la joue qu'elle lui tendait. Visiblement elle tient à maintenir une parfaite égalité entre nous.

- Le passage me semble facilement repérable mais on va tout de même le marquer par un cairn.

Les pierres abondent et nous empilons les plus grosses en un tas visible de loin. Je n'ai plus de souci à me faire pour leur traversée de la rimaye demain.

Reste la partie sans conteste la plus délicate. Il s'agit de remonter une courte mais forte pente de glace jusqu'au bas des rochers et de là traverser horizontalement jusqu'au socle où doit aboutir le câble. Nathalie me regarde d'un air interrogateur. Je lui renvoie le même regard interrogateur.

- Alors que décide le guide ?

- J'y vais.

- Bravo ! Le guide me permet-il cependant une humble suggestion ?

- Tout juste ! Allez, monsieur.

- En haut, entre la glace et le rocher, il y a sûrement un intervalle. Le guide s'arrangera pour s'y mettre en sécurité et m'y attendre. Pour une fois le troisième montera en second.

Pendant qu'elle grimpe vaillamment cette forte pente de glace par les pointes avant de ses crampons en plantant au fur et à mesure la pointe de son piolet qu'elle tient ferme de ses deux mains, Erick s'inquiète :

- Elle ne risque pas de glisser ?

- Ne crains rien pour elle. Tu n'as qu'à en faire autant et tout ira bien. Attention, ne laisse pas tirer la corde.

Nathalie est très haut. Elle se retourne.

- Il y a un bon espace. Ça ira.

Parvenue au rocher, elle se cale commodément et je monte vers elle.

- Voilà ce que je voulais te dire. Repère bien l'endroit, c'est facile. Ici vous ferez un rappel pour descendre cette pente de glace. Ça éliminera tout problème. Pour cela, je vais planter un bon piton.

Il tient certes ce piton que je viens de planter à grands coups de marteau dans une fissure du rocher et la bande que j'y ai passée en anneau supporterait une vache. Pour elle ce ne sera qu'un jeu et j' imagine son plaisir quand elle fera descendre Erick tout en l'assurant avec la corde d'attache.

- Bien entendu je vous laisserai les cordes. Moi, demain, pour descendre au Pré de Madame Carle, je n'en aurai pas besoin. Allez, tu fais monter Erick en l'assurant sur l'anneau avec ce mousqueton. Fais-moi penser aussi à vous en laisser deux ou trois.

Je la vois sourire avec tendresse et fierté en tenant la corde tendue pendant qu'Erick monte, le brin qui me relie à lui traînant inutile dans la pente. Sa joie me fait plaisir. Quand, essoufflé pour avoir grimpé un peu trop nerveusement, il arrive vers nous, elle l'embrasse avec ravissement.

Ici nous sommes vraiment à l'étroit et il s'agit maintenant d'aller rejoindre en légère montée le rocher où doit se trouver le début du câble.

- Allez, le guide ! Démerde-toi pour la suite. Je t'assure tout de même.

La corde file pendant qu'elle utilise l'espace que la glace dure laisse contre le rocher. Ce n'est pas toujours commode et à deux reprises elle doit franchir en pleine pente une avancée de glace. Elle pense sûrement à Erick car à chaque fois elle a l'idée de tailles des pas pour faciliter l'adhérence des crampons. Finalement, presque en bout de corde, elle grimpe et se dresse sur une bonne plateforme.

- Michel, je n'ai rien pour assurer Erick. Tu peux t'en charger ?

- Oui... Toi, Erick, demain, quand tu seras parvenu ici, tu assureras Nathalie depuis ce piton pendant qu'elle viendra te rejoindre. Je peux compter sur toi ?

- Absolument.

- Bien, alors vas-y et prends ton temps.

Il y eut bien un petit dérapage mais il effectua le parcours sans trop de mal et il s'assit à côté d'elle en attendant que je les rejoigne. L'endroit était pierreux mais facile. Erick remarqua :

- On est déjà à une sacrée hauteur. D'en bas je voyais ces rochers à peine au tiers du parcours.

- Ils le sont.

- Alors on en a pour combien de temps avant d'arriver au col ?

- Une bonne heure. Alors ça te plaît, Nathalie ?

- Formidable ! Je continue ?

- Moi, je me tais. C'est toi le guide.

En souriant elle rassemble les rouleaux de corde et commence l'escalade par des vires et des marches, un peu selon son inspiration, car cela passe partout.

- Oh, je vois le câble.

Il est là tout près et nous l'atteignons en quelques minutes.

- Tu sais ce qu'il faut penser des câbles. Ils servent à l'assurance mais il faut s'en méfier quand on s'y tracte parce qu'ils bougent. Chaque fois qu'on le peut, mieux vaut éviter de s'en servir. Demain, tout au long de la descente, tu y vacheras la corde en mousquetonnant, mais, sauf exception, vous descendrez en désescalade. Promis ?

- Promis. Ne t'inquiète pas, Michel. On prendra des précautions plutôt deux fois qu'une.

Et elle souligne sa promesse d'une bise. Erick en sourit. Allons, tout se passe pour le mieux entre nous trois. De fait elle se met à grimper sans plus se préoccuper du câble jusqu'à ce que le rocher exige de progresser par longueurs.

- Erick, tu m'attends pendant que je monte et tu viens seulement quand je te le dis. Laisse se dérouler la corde.

Elle escaladait avec aisance ces rochers réputés faciles mais pas toujours, trouvant sans trop chercher les passages les plus judicieux, attentive à vérifier instantanément chaque prise. "Cette fille est une grimpeuse" me disais-je encore et je regrettais une fois de plus qu'elle s'en aille si loin de nos montagnes. Je la voyais dépassant Raymonde, accrochée joyeuse sur des parois verticales au-dessus d'un "gaz" impressionnant comme on en trouve dans le calcaire des Cerces ou le granit du Mont Blanc. Je la voyais même en tenue légère me faire escalader quelque paroi de l'Ardèche, du Tarn, des Calanques...

- Le câble. J'y mousquetonne la corde. Erick, tu peux venir.

En me rappelant à la réalité, la voix de Nathalie venait de chasser la tristesse qui plongeait sur moi une fois de plus comme un oiseau noir. Non, elle n'avait rien à faire ici.

- A droite, Erick, à droite, tu as une bonne prise de pied.

Il m'écoute, passe la difficulté, s'élève lentement, attentif, et parvient vers Nathalie. Ils parlent et regardent vers le haut. J'attends, la tête levée.

- Et alors ?

- Eh bien monte.

- Alors c'est fini. Moi, on ne m'assure plus. Je boude !

Elle rit, recommence à s'occuper de moi comme elle l'avait fait pour Erick. J'y tiens, parbleu !

De vire en vire, de prises en prises, nous arrivons sous un mur vertical, divisé en écailles, que des restes de vieux câbles permettent de surmonter sans trop de peine.

- Attention à ne pas vous piquer sur les bouts rouillés.

Le conseil n'est pas superflu. Nathalie y fait un accroc à sa chemise. Elle les délaisse, une fois le mur surmonté, et grimpe jusqu'au câble principal sur lequel elle peut mousquetonner la corde.

- Tu viens, Erick ? Le col n'est pas loin. Dans cinq minutes on y est.

- Drôlement optimiste, toi.

Cette échancrure de l'arête qu'on nomme le col se dessine sur le ciel mais d'où nous sommes, même seul, je ne compterais pas moins d'un quart d'heure. A notre droite, du haut du couloir de glace qui se rétrécit, quelques pierrailles se détachent, roulent, cavalent, sautent en bonds de plus en plus longs jusqu'à se perdre de vue très bas au-dessus de l'écharpe rocheuse. Une chute sur pareille pente ne pardonnerait pas.

Erick me montre le glacier de Bonnepierre.

- C'est drôle. D'ici la bande horizontale de rochers semble se trouver sur le plat du glacier alors que d'en bas on la voyait très haut.

- En effet. L'illusion d'optique est monnaie courante en montagne, surtout quand on manque de repères de dimensions connues, un homme, un arbre, une cabane. Le brouillard trompe dans des proportions fantastiques. Mais aujourd'hui pas de danger. Quelle chaleur !

- Et pas le moindre vent. Ça commence à tirer. J'ai hâte qu'on en sorte.

- Qu'est-ce que vous attendez à discuter là-bas tous les deux ?

- Nathalie, si toi, tu as la frite, nous, on est crevés... Allons, on y va.

Le trajet maintenant ne s'écarte guère du câble et Nathalie maintient l'assurance sur celui-ci par des mousquetons qu'elle fait passer par-dessus chaque scellement. Le rocher est excellent, les prises très sûres, les petites vires nombreuses. Je la sens survoltée dans sa hâte d'atteindre le col mais, en l'observant par souci de leur descente demain, je suis rassuré de constater qu'elle ne commet aucune négligence.

Voici qu'elle laisse le câble pour obliquer à droite. Je souris d'avance à sa surprise. Tirant la corde derrière elle, sa silhouette quitte le rocher pour se dessiner dans l'étroite échancrure.

- Oh, Michel !... Monte vite, Erick ! Viens voir comme c'est beau !

Cette fois Erick que je suis de près grimpe rapidement, débloque le dernier mousqueton et débouche à son tour sur la banquette rocheuse qui barre le col à moitié. Tous deux sont émerveillés, comme je me souviens l'avoir été le jour où je suis arrivé ici pour la première fois.

A la fin d'un après-midi encore plus chaud qu'aujourd'hui, harassés, nous émergions de ces rochers sombres pour découvrir par cette fenêtre grande ouverte une immense plaine blanche d'où nous parvenait un petit air léger. A droite les pentes de neige coupées d'énormes séracs montaient vers les crêtes sommitales de la Barre des Ecrins. Le contraste nous avait arraché des cris d'admiration. J'avais quinze ans.

- Michel, oh ! c'est formidable ! Je comprends pourquoi tu as tenu à nous faire grimper par ce côté. Merci Michel !

Et elle me saute au cou, puis elle embrasse Erick.

- Alors, tu es content ?

- Oui, mais j'ai sué pour monter. C'est pénible.

- Quelle importance ? Allons, Erick !

C'est vrai, nos chemises sont mouillées et, quand nous posons nos sacs, l'air frais nous rafraîchit agréablement le dos. Le visage rose de l'effort accompli, Nathalie est radieuse. Et moi, je ne pensais pas éprouver tant de plaisir à la voir ici avec Erick. Quand je rêve à la montagne, ma pensée s'envole souvent dans ces parages et, depuis que je connais Nathalie, je m'y retrouve souvent avec elle, mais avec elle seule.

- Nathalie, tu as guidé la cordée de main de maître. Félicitations. Maintenant je n'ai plus de crainte pour la descente.

- Tu es content de moi ?

- Très content. J'ai ta promesse que tu prendras toutes les précautions, comme à la montée ? Et même davantage ?

- Promis. Mais ne parlons plus de descente.

- Tu as raison. On va s'asseoir ici et on va casser un peu la croûte. Allez, vos boîtes de jus de fruits d'abord.

Sacs, casques, corde posés sur le rocher, nous défonçons deux précieuses petites boîtes et Nathalie demande à Erick, promu au titre de garde-manger, quelques paquets de biscuits et de fruits secs. Tout en mangeant et buvant, nous jetons des coups d'œil sur les hauteurs qui nous dominent.

- C'est là-haut la Barre des Ecrins ?

- Oui, la voilà, cette fameuse Barre.

- On n'en est plus très loin.

- Eh, attention ! D'ici huit cents mètres de dénivelée. L'arête à parcourir, c'est celle qui va de droite à gauche.

En suçant un tube de crème de marrons, elle la regarde, pensive, les yeux extasiés. L'aurons-nous désirée, cette Barre ? Le miracle est que nous soyons là, prêts à la gravir demain, et ce miracle, nous le devons à Nathalie dont la largeur d'esprit surmonte tous les obstacles. J'observe Erick à la dérobée. Il a l'air satisfait, lui aussi, mais vraiment les plus présents ici, c'est Nathalie et moi. Lui, il semble suivre.

Tout en mangeant mes biscuits, je m'éloigne sur la neige par habitude car je ne reste guère en place. A mon étonnement, une crevasse s'est formée à quelques dizaines de mètres devant nous, au fond d'une petite dépression. Fait étonnant car les crevasses sont provoquées par un changement de pente. Or ici la concavité devrait au contraire comprimer la glace et interdire toute crevasse.

- Curieux. Je vais voir ce trou. Jamais je n'en avais vu ici.

Mais la curiosité est communicative et tous les trois, prudemment, nous avançons au bord de ce puits dans lequel pendent des chandelles brillant au soleil. Cela me rappelle la crevasse de la Meije mais je n'en parle pas. A-t-elle raconté à Erick ce qui s'est passé ? Sans doute, du moins dans les faits, car je suis certain que notre jardin intérieur à nous deux restera notre domaine réservé.

- Elle est profonde. On entend coules de l'eau. Pas marrant d'aller y faire un plongeon.

- Surtout que tu n'es pas encordée. N'approche pas plus.

En revenant vers le col, je sursaute, saisi d'une impression bizarre. Tout à coup je comprends. L'autre jour j'étais triste parce qu'il n'y avait plus qu'un seul sac ici. Allons bon ! Voilà maintenant qu'il y en a trois !

- Pourquoi ris-tu ?

Impossible de dévoiler ma pensée.

- Parce que je t'imagine barbotant dans l'eau glacée au fond du puits.

- Méchant !

Je n'en reviens pas. Comme tout est simple aujourd'hui alors que d'après les normes ma situation est plutôt scabreuse. Mais non, je ne sais par quel sortilège cette fille a réussi à réunir sans problème ses deux hommes dans ces lieux que j'aime entre tous. Et le plus fort, c'est que je trouve ça tout naturel.

Quand nous reprenons nos sacs, Erick près de moi jette un regard dans la goulotte de glace qui tombe, vertigineuse, à gauche des rochers que nous venons de gravir, et s'élargit ensuite en pente de neige jusqu'aux barres sombres qui semblent reposer sur le glacier.

- Impressionnant ! Père serait content de nous.

- Il sera surtout fier de Nathalie quand tu lui raconteras.

- Oui, cette grimpée que j'ai trouvée dure, elle l'a menée de bout en bout. Tu es passé souvent par ici, toi ?

- Cela fait la septième... Non, la huitième fois, dont une de nuit.

- Par clair de lune ?

- Non, par nuit noire, à la lampe de poche, et j'étais seul. Au milieu de la pente, des éclairs ont commencé à flasher. J'ai voulu sortir au plus vite mais quand je suis arrivé ici, j'ai vu que l'orage était loin. Je me suis étendu un moment sur les rochers.

- Tu n'avais pas peur ?

- Non, j'étais heureux, vraiment.

- Nathalie t'admire. Tu es plus fort que moi.

Il vient de me dire cela d'un air triste. Décidément aujourd'hui c'est le monde renversé. Quand il a ramené son père dans ces parages et avec lui le rappel incongru de notre prochaine séparation, qui aujourd'hui n'était tout de même pas d'actualité, j'ai ressenti un pincement au cœur et voilà que maintenant c'est à moi à lui redonner confiance, à lui ce grand garçon qui fait un complexe à mon sujet. J'essaie maladroitement de maintenir un certain équilibre.

- Disons que j'ai un entraînement que tu n'as pas. Moi, si j'avais ton talent musical...

- Tu en aurais trop, Michel ! Allez, où il est ton refuge ?

Nathalie vient de rétablir notre moral à tous les deux. Lui et moi, nous nous mettons à rire. Et elle m'a rappelé à mon rôle de guide.

- Une demi-heure de marche en pente douce sur le glacier et pour terminer une petite grimpette. Moi, je mets mes crampons, une manie. Vous, comme vous voudrez.

Toujours le souci d'une chute possible dans une crevasse alors que la trace est bonne, mais le glacier du Tabuchet était bon lui aussi et sans mes crampons je n'aurais pas pu freiner Nathalie. Finalement c'est crampons aux pieds et encordés que tous les trois nous commençons notre descente. La leçon du glacier d'Argentières, sans frais, et celle du Tabuchet, qui aurait pu coûter cher, ont porté.

Après la rude grimpée du col, comme cette marche tranquille est agréable ! Nous avons tout le loisir de regarder en silence un superbe paysage. Les Sagnes, la Barre Noire, les séracs du haut du Glacier Blanc... Demain pas de problème pour trouver la voie. Une trace profonde monte jusque sous les pentes sommitales. Et notre ciel est imperturbablement beau. Un ronflement d'avion vient souligner le silence puis s'estompe. Quelle paix !

- Je le vois.

Il apparaît en effet bien en vue sur son promontoire. Comme il n'est pas gardé et que la saison est très avancée, nous avons quelques chances de nous y trouver seuls. Honni en pleine saison parce que surbondé, ce refuge devient un havre de tranquillité aux beaux jours d'octobre.

Nous longeons le bas des pentes et des contreforts de Roche Faurio et de la pointe Louise et, après l'avoir de nouveau perdu de vue derrière une avancée rocheuse, nous le retrouvons, notre sympathique refuge, tout proche, mais haut perché sur son éperon.

- Il va falloir encore s'appuyer cette grimpée ?

- Allons, Erick ! Ne ronchonne pas. Après ce que nous avons fait...

- Tu vas te laisser damer le pion par une femme ?... Nathalie, on peut monter directement par la gauche au lieu d'aller faire le tour.

Elle a quitté la trace pour suivre des pas se dirigeant vers le pied des rochers. Là, nous enlevons corde et crampons et nous nous élevons par des vires et des cheminées faciles jusqu'au replat. Le

refuge est là, massif, en belles pierres de taille. Deux fenêtres sont ouvertes, signe que nous ne serons pas seuls.

Nathalie, qui nous a encore devancés, se demande par où nous allons bien pouvoir entrer car sous son auvent la porte est massivement close.

- Il faut faire le tour. On y entre par-dessus. Grimpe par cette échelle métallique et puis, plus haut, tu trouveras l'entrée d'hiver.

- Quelle idée de faire entrer par la terrasse ?

- Parce que l'hiver tout est bouché par la neige.

- Bien sûr. Je suis gourde.

Quand je pénètre dans la salle à manger, cinq personnes sont à table, trois garçons et deux filles.

- Michel ! Te voilà ? D'où tu viens ?

- Oh bonjour, vieux ! Je viens de la Bérarde avec deux amis. Les voilà : Nathalie et Erick. Et toi ?

- De l'Alpe de Villar d'Arène avec ces deux, Bernard et Jeannine. On a fait le Pic de Neige Cordier mais eux, ils redescendent seuls par le Glacier Blanc. Moi, je vais rejoindre la Bérarde. Je dois prendre demain soir un groupe pour la traversée du col du Sélé.

- Mais tu en as pas marre ? Tu es increvable.

- Ça commence à peser. Avec ce beau temps, j'ai fait une saison du tonnerre. Après j'arrête.

C'est Bruno, le guide avec qui j'ai fait deux ou trois courses lorsqu'il était stagiaire. On se rencontre ainsi de temps en temps au hasard des itinéraires et des refuges.

Des paroles en allemand me font détourner la tête. Erick vient de nouer connaissance avec l'autre couple, deux allemands. Ils rient. Erick présente Nathalie qui, elle, attend qu'il traduise car son allemand est encore frêle. Mais moi, je devine qu'il la présente comme plus qu'une amie et j'en éprouve un petit pincement au cœur. Nathalie me lance un coup d'œil et se retourne aussitôt.

- Erick, dis-leur qu'on peut mettre la bouffe en commun et si toi, Michel, tu en fais autant avec ton copain et ses clients...

Bientôt tout est mélangé en pagaille sur l'une des grandes tables et on pique au hasard dans les provisions des uns et des autres. Les réchauds ont permis de composer je ne sais quel béton de pâtes et de légumes tout mélangés à leur sortie des sachets. On trouve des pains, des fromages, des petits pots de miel et de confiture, des oranges aussi. Il suffit qu'il soit proposé pour qu'un café qui de café n'a que le nom soit réclamé par tous.

- Erick, qu'est-ce qu'ils vont faire demain, tes compatriotes ?

- Le Dôme de Neige. Ils demandent si c'est difficile. Je leur ai dit qu'on y passait. Ils aimeraient nous suivre.

- Pourquoi pas ?

Est-ce la vertu de la montagne, mais je trouve leur compagnie sympathique. Le garçon est brun, la fille blonde avec des lunettes très seyantes. Leur allure est réservée. Leurs regards me les classent parmi les amoureux et je les envie. Je me sens hors couples au même rang que Bruno. Au fond, c'est une chance que Bruno soit là. Et peut-être que cette chance sera plus grande encore s'il accepte ce qu'il me vient à l'esprit de lui demander dès que je trouverai seul avec lui.

Au retour du petit chalet de bois à l'extérieur, je trouve Nathalie près de la fenêtre pendant que les autres rangent et je m'approche d'elle. Les jours sont déjà courts et elle contemple le soir qui tombe sur un paysage très haute montagne. En bas le vaste Glacier Blanc s'étend sans beaucoup de crevasses jusqu'aux pentes rocheuses de l'autre rive garnies de plaques de neige. Nous regardons en silence puis elle me demande le nom des sommets en face.

- Le Serre Soubeyrand, la Petite Sagne contre la Grande Sagne, la Barre Blanche avec la Barre Noire ...

- La Barre Blanche, je croyais que c'était la Barre des Ecrins.

- Non. Tu la vois là-haut... notre Barre des Ecrins ?

- Oui, Michel. Je l'ai tant désirée.

- Moi aussi. C'est un miracle que nous soyons là.  
- Grâce à toi, Michel. Tu avais toutes les raisons de refuser.  
- Tu me le demandais, donc aucune. Et tu as réussi à faire participer Erick à cette course. Alors ne dis pas que c'est grâce à moi.

- C'est si beau ici. Tu crois que je serai capable d'aller là-haut ?

- Tu l'auras ton sommet, tonnerre de Dieu, même si je dois te mettre dans mon sac !

Je plaisante pour masquer ma nostalgie et je préfère le silence qui s'installe entre nous. Lui demander, comme j'en ai eu l'envie un instant, si elle est heureuse serait déplacé. Ces quelques minutes recueillies pour nous seuls ce soir devant un tel paysage, nous les partageons dans une connivence profonde.

Mais il faut bien rejoindre les autres. Les bougies éclairent la table. On discute. On plaisante. On rit. Tenter de parler une langue étrangère est souvent source de gags. La jeune allemande nous dit qu'à la montée le vent lui a emporté sa culotte. Elle voulait dire sa calotte, c'est-à-dire son bonnet. Elle a du succès. On a essayé de la faire chanter. Elle nous a sorti avec son ami, auquel s'était joint Erick, des chants allemands, dont certains à plusieurs parties, que nous avons tous, nous les cinq autres, trouvés superbes. Erick avait une belle voix de basse et Nathalie l'écoutait avec un sourire à la fois connaisseur et amoureux. Mais, curieusement, une frontière indécise les séparait de nous, les Français, Erick avec eux d'un côté, Nathalie avec nous de l'autre.

- Il faudra que tu apprennes l'allemand.

- J'ai déjà commencé. Encore heureux que je me débrouille pas trop mal en espagnol.

En cette soirée improvisée je ne sais si je suis heureux, ou triste, ou gai, ou grave, ni si elle me laissera un souvenir agréable ou amer. Tout se mélange en moi, un vrai béton de bouffe.

La nuit est tombée. Il faut aller rejoindre l'unique dortoir resté ouvert. Je suis sorti pour rien tout à l'heure car les toilettes ont de l'eau et à la lueur des lampes chacun se débrouille pour les soins du soir qu'on est loin de pouvoir réaliser dans tous les refuges. Nous sommes huit à partager les deux étages de couchettes. Nous avons décidé que ceux qui doivent partir pour les Ecrins coucheraient en bas pour ne pas réveiller Bruno et les deux autres qui se promettent une grasse matinée. Le jeune couple allemand s'est placé à l'autre bout de notre rangée et comme on les comprend ! Nous prenons place dans notre territoire et, sans que je l'aie cherché, je me trouve à gauche de Nathalie, Erick à sa droite. Une tendresse me porte éperdument vers elle pendant qu'elle enfille son pyjama, le même que pour nos autres courses, mais je n'ai pas le droit de la laisser paraître, ni même de m'en laisser envahir. J'ai apporté des cachets de somnifère, fait unique dans mes courses. Je ne veux pas que cette nuit soit gâchée par des idées noires. Les autres là-haut rient et racontent des bêtises, nous pas. Puis les lampes s'éteignent. Comme au Goûter, comme au Pavé, comme au Promontoire, comme à l'Aigle, Nathalie va dormir tout près de moi mais, ce soir, un mur nous sépare.

- Bonsoir Erick. Bonsoir Michel.

Il ne l'embrasse pas et j'en suis stupéfait, presque scandalisé. Est-ce à moi à lui donner la permission ? Il ne faut tout de même pas exagérer.

- Bonne nuit Nathalie.

Et, dans le rayon de ma lampe, je l'embrasse sur le front. A côté, Erick sourit, s'étire et fait comme moi. Et je me demande si nous aurions pu l'embrasser tous les deux en amoureux. Je m'attends à une de ces réparties surprises que Nathalie sait si bien nous sortir mais elle se contente de nous dire :

- Allez, dormez vite, tous les deux.

Je me suis rapproché d'elle, serré contre elle, qui me tourne le dos sans plus de signification que d'habitude. Il me faut sa main, au moins sa main. Je cherche sa main. Je triche mais j'ai des excuses. Elle serre la mienne, très fort, pendant deux secondes et l'abandonne aussitôt. Ce message entre nous sera compris. Il balaie d'un coup ma tristesse, un moment revenue, et peut-être aussi la sienne.

Jamais je n'aurai reçu de message aussi dense. Je n'aurai pas besoin de cachet. Je suis sûr de dormir. Pelotonné contre son dos, quand le rythme de sa respiration me dit qu'elle dort, je me laisse enfoncer doucement dans la perspective de la course de demain, vers cette croix qu'on atteint par une trace qui monte vers la lumière. Après... Pour le moment il n'y a pas d'après. Nathalie dort à côté de moi. J'entends sa respiration paisible. Pour l'instant peut-être, mais pour l'instant, cette nuit suffit à mon bonheur.

Quand nous sortons avant l'aube le ciel est noir. Pas une étoile. Cela me chagrine parce que j'aurais aimé voir Nathalie, de son doigt levé, montrer à Erick les constellations qu'elle a appris à connaître. Nous aurions dû sortir hier à la nuit avant d'aller nous coucher mais, fraternisant avec les autres, nous avons suivi leur mouvement. La météo prévoit cependant du beau temps et mon altimètre a même accusé cette nuit une baisse sensible.

Plutôt que de repasser par notre voie de montée, je juge plus sage de redescendre par la voie normale, côté aval. Voie, c'est trop dire pour une grosse caillasse par endroits mêlée de terre. Sous les feux de nos lampes, elle prend des allures plus chaotiques qu'au grand jour et nous faisons rouler des pierres. Le couple allemand nous suit. D'après leurs deux lumières, ils sont trop haut pour représenter pour nous quelque risque. Pas le moindre vent. Un silence que nous sommes seuls à troubler. Il ne fait pas froid mais à cette altitude, plus de trois mille, il gèle toutes les nuits, d'autant plus que celles-ci sont déjà longues.

- Attention. On aboutit sur une plaque de verglas. Il vaut mieux mettre les crampons dès maintenant.

C'est assez peu pratique sous ces lumières mouvantes. Nathalie aide Erick qui persiste à placer les anneaux en dedans. Il lui faudrait un autre système plus moderne. J'ai encordé avec baudriers et nous voilà marchant lentement sur une neige très dure en direction du col des Ecrins, en sens inverse donc de notre arrivée d'hier. Nos sacs ont été allégés du réchaud, d'un surplus de nourriture et de divers objets que je récupérerai au refuge à mon retour.

- Ça va derrière ?

- Oui, me répond Erick. Si ça pouvait toujours être comme ça...

- Oui, me répond Nathalie. C'est un plaisir.

Les deux lampes des Allemands en sont encore à l'endroit où nous avons mis les crampons. Comme je leur ai dit hier qu'avec une trace aussi marquée ils n'avaient pas à se préoccuper de la voie jusqu'au Dôme de Neige, ils semblent préférer être seuls. Ils ont bien raison.

Au réveil, quand j'ai secoué Nathalie sous la lueur de ma lampe éclairant le plafond, elle a d'abord ouvert des yeux incompréhensifs puis, tout à coup, elle m'a souri et elle s'est étirée vers moi pour m'embrasser. Et la question que je lui posais n'était pas cette fois de pure forme.

- Tu as bien dormi ?

- Merveilleusement. Et toi ?

- Moi aussi. J'ai même rêvé de toi. Tu voulais porter Erick sur ton dos pour passer les crevasses parce qu'il y avait de l'orage. Moi, je te disais que ça attirait la foudre. Tu me répondais que ça ne risquait rien, qu'il s'était passé de la crème isolante.

- Je vois que tu ne t'ennuies pas quand tu dors.

- Tu m'énervais, oui, avec ta crème isolante. Allez, réveille-le, ton mec.

- Erick, eh, réveille-toi !

Elle l'a secoué, rien. Alors elle a employé un procédé que je retiendrai car il s'est avéré efficace. Elle lui a carrément ouvert les yeux en tirant ses cils. Il a d'abord grogné mais elle l'a embrassé et il s'est mis à bouger. Je suis allé réveiller aussi les deux Allemands qui se sont levés de bonne humeur et finalement nous avons pris notre petit déjeuner ensemble.

.....



Le voile du ciel se dissipe lentement. Un peu de clarté révèle vaguement les alentours mais on ne distingue pas encore la Barre. Elle est là pourtant, à notre gauche, et mentalement j'embrasse tout le trajet que nous allons faire. Après ce sera fini... Merde ! Voilà encore que ça me reprend !... " Tu as devant toi des heures de marche et d'escalade avec Nathalie. Tâche de les vivre pleinement et ne t'inquiète pas d'après... Il n'y a pas d'après !".

Bien que cette marche sur glacier soit une promenade, j'ai encordé Nathalie derrière moi pour qu'elle me suive comme dans nos autres courses et elle l'a parfaitement compris. Aux petites impulsions de la corde, je la sens aussi présente que si je la tenais par la main. Je songe qu'elle ne veut pas la rompre, cette corde, même et surtout si elle est loin, très loin. J'imagine une corde longue de onze mille kilomètres à travers l'Atlantique !... Non, ne plaisantons pas. Tout ceci est trop ...

- Michel, tu veux prendre un peu de corde ? Elle traîne.

Juste rappel à l'ordre. Le char de mes pensées allait basculer dans le fossé. Coïncidence ou divination, une Nathalie qui a des antennes l'a remis sur le bon chemin. Elle m'aime sans pour autant cesser d'aimer Erick, exemple rare de grandeur d'esprit et de cœur. Ce n'est pas elle, en dépit de toutes les circonstances présentes ou futures, qui me dira que ses sentiments pour moi ont changé. Un tel recul serait la négation de ce qu'ils étaient auparavant. Pour Nathalie "le verbe aimer ne se conjugue pas au passé".

Je me rends compte qu'elle a pris insensiblement quelques tours de corde et qu'elle s'est rapprochée de moi.

- A quoi penses-tu ?

- Devine.

- Alors c'est bien.

Je me retourne et dans nos faisceaux croisés nous échangeons un sourire. Plus loin Erick regarde le sol. On dirait qu'il somnole. Les lampes des deux Allemands nous suivent de peu. On dirait qu'ils ont hâte de nous rejoindre.

La clarté du jour commence à éclairer devant nous les pointes de Bonnepierre. Le voile du ciel se dissipe. Un vague point lumineux le transperce mais, faute de repère, il est impossible de savoir de quel astre il s'agit. L'échancrure du col apparaît mais notre voie tourne à gauche vers le bas d'une coulée de séracs.

- Les hauteurs se sont dégagées.

Le ton est enthousiaste. Elle semble libérée d'une inquiétude. Je comprends que maintenant elle y croit. Pour elle aussi, ce sommet est le but, le seul but d'aujourd'hui. Pour elle aussi, rien d'autre en ce moment ne compte.

Des voix qui parlent allemand nous font nous retourner. L'autre couple nous a rattrapés. Le jeune homme marche derrière Erick avec lequel il échange quelques paroles dont je devine le sens. Ils veulent nous suivre. La clarté de l'aube est suffisante maintenant pour nous permettre d'éteindre nos lampes. Un arrêt pour me permettre d'examiner devant moi le couloir d'avalanche des séracs qui dressent là-haut leur muraille à l'aplomb du dôme. Sa configuration cette année m'amène à choisir de le traverser un peu plus haut de droite à gauche, là où le passage me semble le plus facile. J'ai repris notre montée pour y arriver quand je m'aperçois que les deux Allemands ont coupé court et se sont installés pour mettre leurs crampons juste dans l'axe du couloir, là où les blocs forment d'excellents marchepieds.

- Erick, explique leur que cet endroit est dangereux. C'est toujours la même chose. Chaque été il y a des tas de types qui chassent ici. Il y a trois ans deux gars n'ont pas eu le temps d'échapper à une énorme chute de séracs. Ils y sont restés.

Il les appelle, leur dit quelques mots. Le garçon et la fille courent à l'écart, leurs crampons à la main, ce qui nous fait rire, Nathalie et moi. Elle attend qu'Erick l'ait rattrapée.

- Tu leur as dit que les séracs allaient s'écrouler ?

- Oui.

- Eh bien, tu as du succès.

En voulant les mettre en garde contre un danger potentiel, je les ai effrayés, lui, aussi bien que les autres. Il faut ramener les choses à leur juste proportion.

- N'exagérons rien. Se trouver sous un sérac quand il craque, ce serait vraiment jouer de malchance. Depuis des années que je vois des gens stationner ici avec de temps en temps une bonne frayeur quand des pans de glace se mettent à craquer, je ne connais que ces deux morts d'il y a trois ans. On suppose qu'ils n'ont pas eu le temps de se sauver parce que la corde qui les reliait a été retenue par un bloc de glace. Allez, on va traverser tranquillement. Si avant d'atteindre le milieu on entend craquer là-haut, on revient ici en vitesse. Si cela se produit après, on descend au plus vite vers la pente d'en face. Marchons les anneaux à la main pour rester les uns près des autres sans qu'ils traînent, question de principe dans de tels passages, et pas de précipitation.

Et pendant cette traversée malcommode je marche lentement sur un amoncellement de morceaux de glace dure entre lesquels le pied enfonce.

Nous avons retrouvé la trace qui offre l'avantage de pas profondément marqués dans la neige gelée. La pente est raide et nous devons économiser notre souffle. Nous gagnons de l'altitude. En bas, les deux Allemands qui ont mis leurs crampons se précipitent pour traverser le couloir. Je leur crie deux mots d'allemand que je connais "Langsam fahren !" Ils s'empêtrent, tombent et se ramassent.

- Erick, dis-leur qu'il n'y a pas de danger. Après, tu mettras les choses au point avec eux.

Aux paroles d'Erick, ils se calment. Leur comportement me fait penser qu'ils en sont encore à leurs premières expériences de montagne, ce qui me les rend d'autant plus sympathiques.

- Attendons-les. Ça nous reposera.

Les premiers rayons du soleil passant par-dessus la Barre Noire dorent les pointes de Bonnepierre. Là-haut d'autres séracs que les nôtres se teintent de rose. En face et encore à notre niveau, les neiges de Roche Faurio se mettent à briller. Les vastes étendues d'ombre qui couvrent en bas le Glacier Blanc du côté des Sagnes se raccourcissent presque à vue d'œil. Un petit vent glacé nous caresse agréablement le visage et nos gants nous sont encore utiles. Appuyés à nos piolets, nous regardons le spectacle superbe du lever du soleil en haute montagne.

- Erick, toi qui es musicien, quelle œuvre te semblerait convenir à pareil paysage de montagne ?

Il réfléchit un moment comme s'il passait d'une opinion à l'autre.

- La suite de Peer Gynt de Grieg.

Ma première réaction est de me dire que le fameux thème du "Matin" est bien exploité mais aussitôt je me reproche cette étroitesse d'esprit. Le refuser serait plutôt du snobisme car il convient très bien ici et la "Chanson de Solveg" s'accorde assez avec mon état intérieur.

- Je trouve qu'il va à merveille.

La réponse est de Nathalie. Elle ne sait pas que l'autre jour ici j'ai entendu quelque chose d'autrement plus beau. Je me réserve de le lui apprendre à la descente.

Les deux Allemands arrivent et, pendant qu'ils soufflent et, comme nous, contemplant le vaste cirque glaciaire au soleil levant, Erick leur parle. Au nom de Grieg nous comprenons ce qu'il leur demande.

- Ils sont tout à fait d'accord avec nous.

Au fond, moi qui avais préféré que nous soyons seuls, je ne suis pas fâché de nos discrets et sympathiques compagnons. Je voudrais en savoir plus sur eux.

- Tu sais si Klara a fait beaucoup de montagne ?

Un échange avec Edwin. Ils rient. Je crois entendre les mots Pelvoux et Nière.

- Il me dit qu'il l'a rencontrée à son camping il y a une semaine et qu'il lui a promis de lui faire faire son premier quatre mille.

- Joli ! Et lui, il en a fait ?

- Oui, avec des amis allemands il a fait le Pelvoux et les Agneaux.

J'avais remarqué leur équipement neuf. Je comprends maintenant pourquoi ils tiennent à notre compagnie.

- C'est du rapide en tous genres. Ils ont bien raison. Allez, en route !

La montée est rude. Nous utilisons les pas cimentés dans la neige profonde qui a durci mais ces pas sont très longs au point qu'à certains endroits, de quelques coups de piolet, j'en prépare d'autres. Nous progressons en silence, le souffle rapide. Dans ces "bavantes" on a le temps de regarder autour de soi. A notre droite, se dressent d'énormes séracs, découpés en blocs géométriques parfaitement nets et striés de bandes claires et sombres. Combien d'années représentent-elles ? De temps à autre l'un de ces blocs bascule, s'effondre et entraîne les autres dans un cataclysme qui s'entend au loin comme un grondement de tonnerre.

- Une crevasse. Veille à ne pas t'y enfiler comme une lettre à la poste. Le courrier n'est pas rapide par ici.

Mais elle ne répond pas à la plaisanterie que j'ai choisie éculée pour récolter une de ses réparties inattendues bien à elle. Elle paraît pensive.

Un grand pas suffit à la franchir. Plus haut, un demi replat où la cadence est plus facile. Notre caravane prend de la hauteur. La trace tourne pour aller rejoindre un pont de neige qui permet de franchir une autre crevasse dont le bord supérieur domine d'un bon mètre. En approchant je vois que le pont est épais mais je préfère qu'on s'assure mutuellement sur piolets car au-dessous, au lieu de se resserrer, les parois s'évasent. Une fois passés, j'observe le couple qui nous suit. Il prend la même précaution. Rien à dire. Le risque ici n'est pas grand mais, si le pont cédait et qu'ils soient seuls, comment feraient-ils pour se sortir d'embarras ? Après tout il n'est pas dit qu'ils n'improviseraient pas sur place la technique nécessaire. Question de réflexion et de sang-froid.

La pente reprend très forte et la trace tourne à droite cette fois, en se rapprochant de nouveaux séracs moins dominants que les premiers. Des blocs sont partis dans la pente au milieu desquels on passe. Puis, dans une neige pure, notre trace grimpe droit en direction sommet. Le soleil que nous avons quitté nous illumine de nouveau, allongeant nos ombres sur la surface immaculée. Je ne résiste pas au plaisir de m'arrêter.

- Alors, Nathalie, Erick, ça vaut le détour ?

Nous dominons la chaîne qui va de Roche Faurio aux Agneaux et, par-dessus, apparaissent les cimes de la Grande Ruine, puis, plus loin...

- Erick, tu aperçois la Meije ?

C'est Nathalie qui a posé la question.

- Où donc ?

- Cette chaîne à l'arrière-plan. Elle se place exactement derrière lui à hauteur de ses yeux, comme je l'ai souvent fait pour elle.

- Oui, tu vois successivement la Brèche de la Meije, le Glacier Carré, le Grand Pic... Rappelle-toi les photos.

- Oui, je reconnais.

- ... les Dents, le Doigt de Dieu, puis ce sommet plus bas à droite chapeauté d'un rien de neige, la Meije Orientale, et plus à droite le Gaspard. On les voit presque à hauteur d'horizon. Tu ne trouves pas que c'est magnifique ?

- Oui, magnifique. Et Michel t'a fait faire tout cela !

- Oui, Michel. Tu comprends que ça compte pour moi ?

- Je comprends.

- Pour moi et pour Michel aussi. Tu comprends ?

- Je comprends. Tout cela, c'est à vous.

- C'est pour cela que tu es ici, avec nous, aujourd'hui.

Elle a expliqué les choses à celui avec qui elle va partir loin, très loin, avec des mots simples, aussi simples que possible. Point n'est besoin d'insister tellement c'est clair, évident. Elle signifie à Erick

que rien ne nous enlèvera ce que nous possédons désormais en commun. J'en suis touché et, parce que tout est dit, parce qu'il n'y a rien à ajouter, je me remets en marche par cette trace qui monte vers la lumière.

Et, peu à peu, cette trace tourne et sa pente s'adoucit. La crête sommitale ne semble plus très haute mais des pentes de glace saupoudrées de neige en défendent l'accès. Pour les surmonter directement, il me faudrait un peu plus de matériel mais surtout qu'ils soient accoutumés aux pentes de glace. La trace suit la base de l'arête en direction du Dôme de Neige dont on aperçoit les pentes supérieures au soleil alors que plus bas elles sont encore dans l'ombre. Sous un ciel dont le bleu s'affirme de plus en plus, le tableau est majestueux.

Je me retourne un instant vers Nathalie et son sourire m'émeut autant que la première fois à l'Aiguille de L'M, mais depuis ce premier contact avec la montagne que de trésors avons-nous accumulés et pour la vie ! Erick en bout de corde suit d'un air toujours pensif. Pour savoir ce qu'il ressent, celui-là, aujourd'hui, il me faudrait être Nathalie et je n'ose le lui demander. Ici, il est plutôt notre invité. Ici, il y a d'abord Nathalie et moi. Ici, nous marchons vers un sommet qui nous appartient de droit seulement à nous deux.

Les deux Allemands se sont laissés un peu distancer, fatigués, ou plutôt rassurés par le calme accueillant de cette vaste montagne qui n'invite pas à se presser. Le silence règne sur ces immenses pentes blanches. Nous n'avons pas encore entendu un seul avion.

- La rimaye est très haute. Nous passerons par la brèche Lory.

- Tu as vu, Erick, cette quantité de chandelles de glace qui pend là-haut ? Superbe, tu ne trouves pas ?

- C'est en effet admirable.

Elle cherche à tout prix à montrer à Erick nos trésors. Elle veut qu'il les comprenne et les admire.

- Prends-les en photo.

Depuis le début de la course, je n'ai pas voulu tenir compte de son appareil. Il a pris des photos tout au long de notre montée au col des Ecrins, sur le Glacier Blanc, au refuge et ce matin, dès que la clarté est devenue suffisante. Il a raison mais moi je veux l'ignorer comme l'ignorent les rochers, les neiges, les choucas et les marmottes. Je fais partie de la montagne.

- Mais nous nous éloignons du sommet !

Ma foi, c'est vrai. Je n'y avais jamais prêté attention tant ce trajet me paraît naturel.

- Pour arriver à un village perché une route fait bien parfois un long détour.

- Remarque, je ne m'en plains pas. C'est agréable de marcher ainsi.

Il est curieux qu'elle n'évoque pas ma présence en ces lieux il y a si peu de temps, quand je redescendais seul. Y pense-t-elle ? Ou préfère-t-elle que j'en parle moi-même ? Ou a-t-elle décidé de m'en parler plus tard ?... Cette présence était pourtant combien émouvante pour moi, pour elle aussi sans doute. Non, elle ne peut pas ne pas y penser.

Je regarde au passage les stalactites de glace qui pendent du bord supérieur de la rimaye. Le soleil leur manque pour qu'ils prennent leurs couleurs de cristal et de feu. Lorsque nous passons sous la pente de glace, le mur miroitant qui surplombe me semble difficilement surmontable.

- On monte par là quand la rimaye est franchissable. Mais on se prive alors de la brèche Lory.

- Elle est loin ?

- La voilà. On y arrive. Parfois on peut y grimper directement mais cette année il faut aller loin pour passer la rimaye. Tu vois jusqu'où va la trace ?

Quelques minutes et nous arrivons vers le passage. Je retrouve toujours là le redan de glace dont je me méfiais, taillé de pas solides, et aussi, chose amusante, le trou que j'avais fait en sautant dans la neige. Mais la cavité sombre qui s'enfonce au-dessous du passage inquiète Erick.

- Tu crois que ça tient ?

- Oui, et pas de souci à te faire. Je monte le premier et je vous assure.

- Mais comment tu feras ?
- Par une broche à glace, voilà !

C'est Nathalie qui a donné la réponse. Elle n'aime pas ce genre de questions qui met impudiquement à nu une inquiétude.

Les deux Allemands sont arrivés. Edwin regarde au-dessus de lui, hésite, se retourne vers Klara. Il attend de voir comment nous allons nous y prendre.

- Nathalie, décorde-toi pour qu'Erick passe en second.

Le changement opéré, j'escalade le surplomb et je remonte la pente de glace jusqu'à ce que Nathalie me crie qu'Erick est en bout de corde. Bien que cela ne soit pas indispensable, je visse une broche.

- Tu peux y aller, Erick.

Il monte un pied, redescend. Nathalie l'encourage en riant. Quand il recommence, elle le pousse de la tête contre son postérieur pendant que discrètement je le tire. Une fois près de moi, je le vache à la broche et je m'amuse à négliger Nathalie après lui avoir dit de venir. Il s'en inquiète mais, émoustillée, elle grimpe d'une traite jusqu'à nous. Erick est admiratif. Elle sourit.

- Tu vois que ce n'était pas difficile, tout au plus impressionnant... Les autres, qu'est-ce qu'ils disent en bas ?

- Edwin parle d'aller chercher un passage plus facile.
- Dis-leur qu'il n'y en a pas mais que je reviens les chercher.

Ce serait vraiment dommage qu'ils ratent leur premier quatre mille si près du but. Aux paroles d'Erick, ils répondent par des mots où figurent les inévitables "Danke schön" que je suis capable de comprendre.

- Ils te remercient et ils attendent.

Une longueur et Erick puis Nathalie sont près de moi sur la crête neigeuse qui monte de la brèche Lory au Dôme de Neige tout proche. La corde enlevée me servira pour assurer les autres. Je redescends récupérer ma broche et remonte aux deux tiers car j'ai assez de longueur pour couvrir la partie en glace. Edwin fait grimper Klara puis il grimpe lui-même et, une fois tous de nouveau sur la trace, je demande à Erick de lui expliquer que je vais revisser la broche un peu plus bas pour qu'à la descente ils puissent avec leur corde aller d'une traite passer la rimaye. Je récupérerai la broche au retour. Rassuré, Edwin me serre la main.

Et nous les voyons monter en plein ciel vers le Dôme, vers ce premier quatre mille qui restera une date dans leurs vacances et peut-être dans leur vie.

- Par où allons-nous passer ?
- Par le rocher devant nous.
- Mais c'est impossible.

Rire de Nathalie. Elle lui tire une mèche de ses longs cheveux.

- Avec Michel on passe partout.

Il ne répond pas à ce rire. Pendant que je les encorde à nouveau, il observe le bastion rocheux que nous devons escalader et que recouvrent par endroits quelques touches de neige récente, restes sans doute d'un de ces légers passages pluvieux si rares cet été.

- Montez tous les deux. Moi, je reste ici.
- Pourquoi ? Tu as le trac ?
- Non, mais pour moi ça suffit. J'attendrai ici.

Je lis la déception sur le visage de Nathalie. Un signe discret de ma main.

- Tu es bien gentil mais notre but aujourd'hui est de monter tous les trois au sommet. Allez, on y va. On se reposera ici au retour.

Nous descendons vers la brèche. Depuis mon passage, je sais que la pente de glace n'est pas commode et je me fais assurer par Nathalie sur son piolet planté dans la neige derrière la petite crête. Pour leur faciliter cette courte traversée d'une dizaine de mètres, je taille des pas et j'atteins la

base de la cheminée verticale mais pourvue de bonnes prises. Il y a là une ou deux aspérités sur lesquelles on peut passer la corde mais je découvre un piton qui sera encore plus pratique. Je l'éprouve. Il tient.

- Erick, pas besoin d'assurer Nathalie. Tu attends.

En piquant comme une déesse crampons et pointes de piolet dans la glace qui brille, tandis que je récupère la corde, elle arrive vers moi.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- Tu vas m'attendre sans bouger. Quand je serai sur la vire au-dessus, tu te dévaches et tu montes, et c'est de là-haut que j'assurerai Erick. Tiens, passe mon piolet sous mon sac et je t'en fais autant.

Accrochés sur ces aspérités, nous devons effectuer des mouvements prudents. Je me dégage et, par des prises nombreuses et solides, j'atteins par une montée verticale facile ce petit balcon sur lequel une sorte de dolmen me permet au moyen de sangles une assurance de rêve.

- Ohé, tu viens ?

En un rien de temps, elle est près de moi.

- Tu te tiens là pour que je puisse faire sauter la corde par-dessus l'éperon et faire monter Erick.

Après quelques tentatives, je parviens à libérer la corde et à récupérer la longueur inutile. Elle fait maintenant une belle courbe qui se balance entre lui et moi. Je le vois là-bas qui attend toujours mon signal avant de traverser la pente de glace.

- Tu peux venir.

Il ne bouge pas. Il lève les yeux vers moi puis il les détourne vers la profondeur qui suit la pente.

- Tu peux venir. D'ici je t'assure impeccable.

Il commence à s'engager dans la pente puis il me demande du mou et revient sur le replat. Il y a quelque chose qui ne va pas. J'attends.

- Il vient ?

- Non, il se prépare.

D'où elle se trouve, Nathalie ne peut pas le voir et, comme elle est un peu en retrait sur la vire, elle saisit mal nos paroles.

- Ça va maintenant ? Tu peux venir.

Nouvel essai, nouveau recul. Il a le trac.

- Je tiens bon et cette assurance peut porter plus d'une tonne.

- Mes jambes tremblent toutes.

- Pas de raison. Allez, traverse. On t'attend.

Il va renouveler sa tentative, pour de bon cette fois, quand il remonte sur le replat et lance son piolet dans la neige d'un geste rageur.

- J'en ai assez ! Moi, ça me suffit ! Votre sommet, je m'en moque ! Partez tous les deux. Je vous attendrai ici.

D'une mimique je lui fais comprendre que ce lâchage n'est pas de saison, que Nathalie ne comprendrait pas. Il dénoue la corde.

- Allons, Erick. Après ce petit bout tout le reste est facile.

Monter seul au sommet avec Nathalie ne me déplairait pas mais je songe à sa déception à elle. L'imbécile est en train de gâcher sa course. Je lui fais des signes mais il détourne la tête. Il s'est détaché de la corde et il s'éloigne vers le bas du rocher en face sur lequel il s'assoit, sans me regarder, en me tournant le dos. Un vrai caprice de gamin. Je ne connaissais pas cet Erick-là.

Il ne me reste plus qu'à me retourner vers Nathalie qui attend sagement derrière moi en examinant l'arête que nous devons parcourir. Elle n'a certainement pas entendu Erick.

- Il ne veut pas venir. Il dit qu'il est fatigué.

- Insiste. Ce serait dommage pour lui.

- Il en a marre. Il s'est découragé et il est allé s'asseoir plus loin.

Elle reste grave et songeuse un instant, ce qui m'inquiète, puis elle réagit.

- Qu'il soit fatigué, ça se conçoit. Il n'a pas notre entraînement. J'aurais été loin de pouvoir faire les Ecrins la première fois. Il faut se mettre à sa place et ne pas transformer en supplice ce qui doit être une partie de plaisir. C'est déjà beau qu'il soit parvenu jusqu'ici avec nous.

- Tu as raison... D'autant plus qu'à notre retour il pourra faire son quatre mille en montant au Dôme de Neige avec nous.

Elle sourit car je lui apporte la solution. Erick aura bel et bien fait un sommet avec elle. J'y trouve même un avantage.

- A deux nous allons gagner du temps.

Je m'avance sur la vire et appelle Erick.

- Bien, tu nous attends tranquillement et ensuite on montera au Dôme. Altitude quatre mille quinze. Un beau sommet ! Ça te va ?

Il sourit à son tour, me fait un signe de la main auquel je réponds :

- Alors bye ! Eh ! Voilà tes amis qui reviennent. Bon appétit tous les trois.

La corde qui nous reliait à Erick récupérée, nous franchissons de flanc le bastion. La pente est raide mais depuis mon passage la neige a fondu et les prises sont excellentes. Nathalie me suit sans mot dire. Nous arrivons sur le petit col qui marque une dépression de l'arête. Là, il faut sortir les piolets car la neige est encore abondante et elle forme un surplomb du côté sud. Je passe prudemment. Nathalie me suit, attentive. Et nous reprenons pied sur le rocher, un excellent rocher bien débarrassé de neige et de pierres branlantes.

- Michel, j'ai compris. Erick a trouvé ce prétexte pour nous laisser faire seuls cette partie terminale.

- Sans doute. Mais il aura le Dôme. Tu verras, il en sera enchanté.

Je pense en riant : "Elle est bien foutue cette montagne", mais je vois mal pourquoi il m'aurait joué la comédie alors qu'il lui était si facile de me dire son intention. Une telle générosité lui aurait même valu ma reconnaissance. Comment expliquer ses deux essais et son geste de dépit puis sa bouderie ? Heureusement, Nathalie n'a rien vu, rien entendu. N'empêche qu'il y a peut-être du vrai dans ce qu'elle pense.

- A partir d'ici plus besoin de s'encombrer de crampons. On les laisse.

J'ai raccroché son piolet derrière son sac mais, avant de repartir, mes mains sur ses épaules, nous regardons ensemble, la tête levée, cette arête superbe qui monte vers le ciel.

- Tu vois, Nath, je n'y croyais plus... Grâce à toi...

- Grâce aussi à Erick.

- Grâce à vous deux, nous allons faire notre plus beau sommet. Heureuse ?

- Oui, merci Michel.

Je repars en songeant qu'en réalité je m'étais promis de la mener là-haut seulement le jour où plus aucun nuage ne viendrait menacer notre avenir à nous deux. Il se passe tout le contraire aujourd'hui. Nous atteindrons ce sommet alors que cet espoir est perdu. Vraiment la vie est imprévisible. Mais n'est-ce pas un symbole de notre union de cœur qu'aucune distance ne viendra briser ? N'est-ce pas un nouveau départ pour un amour d'une autre forme, plus généreux, plus solide encore, ouvert à un autre chez elle et qui pourrait s'ouvrir à une autre chez moi sans rien nous enlever ? Par sa seule présence en ces lieux, elle me prouve qu'une telle conception que le commun des mortels ne croit pas possible peut au contraire monter vers les plus hauts sommets.

J'ai commencé à gravir cette arête que je descendais il y a si peu de temps avec sa présence. Nous procédons par longueurs car le vide plonge à droite mais Nathalie ne le redoute plus. Ces pointes de rochers forment d'excellents points d'amarrage pour y passer la corde et réaliser une solide assurance.

Oui, qu'elle est belle cette arête qui monte vers le ciel, vers le ciel bleu, vers ce bleu profond des quatre mille ! Grimant de roc en roc, les pieds souvent dans mes traces, elle arrive le visage au niveau de mes souliers.

- Stop. D'après le règlement je te dois une bise et même depuis un moment.

- Ah oui. Comme au Dôme du Goûter.

Elle sourit, se hisse vers moi en se tenant à la corde entourant un bloc. Je l'embrasse et elle m'embrasse à mon tour avec une réelle tendresse. On se croirait revenu au temps de Coste-Rouge. Michel, Michel, carpe diem !

L'escalade est devenue plus sérieuse. Il faut faire attention car de la neige gelée colle aux aspérités. Le bastion est maintenant très bas et le Dôme illuminé de soleil se profile modestement sur la vallée du Vénéon. Nous continuons de grimper à bonne allure. C'est à peine si j'achève nos longueurs. Nous finissons par progresser les anneaux à la main. Nathalie est dans une forme éblouissante.

L'arête fléchit progressivement puis assez brusquement elle se transforme en une croupe facile montant faiblement vers un sommet peu marqué.

- C'est là ?... Non, il n'y a pas de croix.

- C'est le pic Lory, l'antécime.

Nous y arrivons. Devant nous se dévoile la suite de la croupe, encore encombrée de neige, qui descend un peu et remonte vers une croix.

Je me retourne. Elle sourit à travers son essoufflement.

- C'est encore loin ? La croix, elle a quelle hauteur ?

- Cinquante centimètres à peu près.

- Ah, ça change tout. On y est.

Je m'amuse de sa réaction. Elle m'avait fait la même réflexion la dernière fois. M'écartant à l'endroit précis où l'autre fois nous avons déposé nos sacs, je la fais passer devant moi avec les gestes d'un agent de la circulation. Elle gravit la ligne de crête en pente légère, passe une échancrure traînant la corde bleue derrière elle. Elle approche de la croix. Elle touche la croix. Elle embrasse la croix. J'arrive. J'entoure son cou de mes bras, joue contre joue. Ses cheveux me caressent le visage.

- Nathalie... Nathalie...

Je suis content à pleurer et c'est elle qui essuie une larme qui tombe sur la manche de mon anorak. Sa tête blottie dans le creux de mon épaule, elle me dit d'une voix si jolie :

- Merci Michel.

Je souris en l'écartant pour que je voie ses yeux si lumineux.

- Merci Nathalie. Cet instant me console de tout... Allez, on s'assoit et on bouffe quelque chose. J'ai soif.

- Toi, tu n'as jamais soif.

- Pour arroser ça.

Assis sur les blocs, le dos plus ou moins contre la petite croix qui regarde du côté des Agneaux, nous nous serrons l'un contre l'autre. Mais, dès que nous avons bu à la gourde, Nathalie me prend la nuque dans sa main et m'appuie un long baiser sur les lèvres. Il ne m'en faut pas plus pour que je l'embrasse avec feu, encore et encore. "Ne te pose pas de question, Michel. Ne te pose pas de question..."

- Tu te demandes ce qu'en penserait Erick.

- Tu as compris.

- Alors ne t'inquiète pas. Dès l'instant où il a su que j'irai vivre avec lui, je lui ai dit que je tenais à couronner notre si belle histoire de montagne par la Barre des Ecrins.

- Une sorte d'enclave à nous dans son territoire à lui.

- En quelque sorte. J'y tenais. Il l'a bien compris. C'est sans doute pour cela qu'il nous a laissés monter seuls ici.



- Et si je n'avais pas voulu faire cette course ?
- Tu es généreux, Michel.
- Et pan ! Que veux-tu que je réponde ?

Je l'embrasse à nouveau, décontracté cette fois, car nous sommes ici chez nous, et elle répond avec fougue jusqu'à ce qu'elle éclate de rire :

- Tu m'étouffes !

La tenant par la taille, je lui montre tout en bas les profondeurs de l'autre versant.

- C'est par là que je suis monté. Plus exactement j'ai débouché par l'arête du pic Lory.
- C'est effrayant.
- Tiens, un mot nouveau.

- Vache ! J'étais très inquiète ce jour-là. Si j'avais vu un pareil casse-gueule, je l'aurais été autrement plus.

- Non, tu n'avais pas à t'en faire. J'avais une force à tout casser... Et puis je n'étais pas seul.
- J'étais avec toi.

- Oui, tout le temps, et même en montant à la Bérarde en voiture, la nuit. Toute la course tu l'as faite avec moi, je te parlais, toi aussi, je t'assurais, je t'attendais quand on faisait des longueurs. Tu étais superbe, comme d'habitude. Mais quand nous avons débouché au pic Lory, tu as éprouvé une crainte pour aller jusqu'à la croix et tu m'as demandé de quelle hauteur elle était parce qu'on n'a que ce repère pour évaluer sa distance, d'autant plus qu'il faisait sombre sous un ciel menaçant.

- Comme je te l'ai demandé tout à l'heure ?

- Exactement. Tu vois que je ne me trompais pas. Alors tu m'as dit un mot très juste, qu'il fallait y aller parce que "ça décapiterait la course". Nous avons posé les sacs et nous sommes venus ici. Nous avons embrassé la croix et je t'ai embrassée. Tu étais tellement présente...

Elle me regarde et une larme perle au bord de son œil. Je la presse à nouveau contre moi, sa tête au creux de mon épaule.

- Je ne pouvais m'imaginer qu'une douzaine de jours plus tard nous serions ici et avec un soleil qui commence à taper dur. Il y avait des nuages et il tombait un peu de neige. Mais grâce au petit poste on savait qu'on ne risquait pas l'orage.

Le silence s'est installé entre nous, un silence bien dans la nature de Nathalie, ce silence qui en dit plus long que toutes les paroles du monde quand une parfaite harmonie règne entre deux êtres. La vue s'étendait sur un panorama immense. De ce quatre mille nous pouvions de nouveau contempler d'un seul tour d'horizon toute notre aventure alpine, si brève mais si intense, car, majestueux, dominant tout, le Mont Blanc brillait de toutes ses neiges. L'atmosphère était d'une limpidité rare et je me demandais si, très à droite du Viso, on ne devinait pas la mer. Sans l'avoir dit, nous faisons un moment de temps arrêté, profondément serein, comme si le reste n'existait plus, comme si ce moment remplissait notre vie.

- On ne s'oubliera jamais.
- Crétin ! Tu as besoin de le dire ?

Je ne l'ai pas volé. Elle m'avait déjà écrit que jamais elle ne couperait la corde qui nous relie. Laisser échapper des bêtises, c'est bien de moi.

- Tu ne veux pas manger un peu ?
- C'est Erick qui a la bouffe.
- Merde ! Alors un nouveau coup de bidon.

Sur un fond d'horizon de montagnes, elle fait ce geste du buveur à la gourde qui me charme toujours et je la relaie en me gaussant de ma pause théâtrale.

- Cinq minutes encore et on repart ?
- Quand tu voudras, Michel.

Mes yeux plongent sur le Pré de Madame Carle où ma voiture m'attend. J'en ai le cœur serré. Carpe diem, Michel ! Je chasse une émotion qui est sacrilège ici. Je regarde une fois de plus Nathalie

dans les yeux, elle me regarde gravement et nous nous étreignons l'un l'autre. Logiquement d'après la convention qu'elle a conclue avec Erick nous pourrions... Ce serait mal répondre à sa générosité. Un dernier baiser, long, long, savoureux, profond. Mon regard appelait la montagne qui, là-bas, dominait tout, éclatante de majesté, et au sommet duquel, épuisée par la fatigue, le froid et la raréfaction de l'air, elle m'avait spontanément donné le premier. D'un coup d'œil, je survole nos courses et il me prend une envie de révolte. Un mouvement vif pour se séparer. Il faut repartir.

- Cette croix, j'y avais placé la petite corde jaune autour. Comme un collier. On l'embrasse.

J'ai peine à m'arracher de ce lieu qui marque le point culminant de notre si brève mais si magnifique histoire.

Tout à coup une idée me vient :

- Qu'est-ce que tu fais ?

Je me suis accroupi pour vérifier que cette pointe de roc en place est bien le point culminant de la Barre, le point culminant de tout le massif des Ecrins. J'arrive à le casser de quelques coups de marteau et le lui donne.

- Oh, ça, c'est gentil !

Elle le serre un instant contre sa poitrine puis l'enfile dans la poche de son anorak et tire soigneusement la fermeture éclair.

- Il n'y a que toi pour avoir une idée pareille.

Sur cette affirmation contestable mais pleine de tendresse, nous avons repris nos sacs et nous repartons en nous tenant aussi longtemps que possible par la main.

Tout au long du parcours de la croupe faîtière, tout au long de la descente de l'arête facile mais délicate, Nathalie n'aura pas prononcé un mot et moi j'aurai respecté son silence. Nos mouvements de corde se seront enchaînés, je l'aurai retenue à un passage où une trace de pied aura cédé, ce n'est qu'en arrivant vers nos crampons qu'elle se retournera et me dira d'une voix si jolie, si pleine de reconnaissance qu'elle restera enregistrée en moi bien des jours :

- Merci, Michel.

Nous franchissons la pente du bastion mais cette fois j'ai prévu la corde qui me manquait. Au moment où j'arrive sur le bord du mur qui domine la brèche Lory, j'aperçois, en bas, à demi étendus sur les rochers, Erick, Klara et Edwin, qui nous attendent.

- Ohé !

On se fait des signes. Nathalie arrive à son tour. Les deux Allemands l'applaudissent. Elle les salue puis, découvrant à ses pieds le piton avec sangles et anneaux en place, elle se met à rire.

- Je me demandais pourquoi tu me faisais monter ici.

- Alors tu vas leur montrer comment on fait un rappel. Je te sors la corde. Démerde-toi.

Elle a enfilé la corde, verte d'un brin, rouge de l'autre, et lancé les anneaux dans le vide. Mais le départ n'est pas facile.

- Avec ce piton, qu'est-ce que tu crains ? Commence par côté et tu pendules contre le mur. Attention à ne pas te faire prendre les doigts sous la corde.

Elle a compris la manœuvre . Elle descend un peu sur la pente à droite et bascule dans le mur, les pieds très écartés. Elle se laisse glisser lentement, souliers bien à plat contre la paroi. Une fois de plus j'ai négligé le descendeur. Quand elle atterrit sur la neige, les autres applaudissent de nouveau.

- Rappel libre.

Je m'en serais douté mais c'est bien. Je descends à mon tour.

- A toi l'honneur.

Elle se sauve quand le brin retombe. Est-ce un souvenir de la coulée glacée de la Meije ?

- Alors, ça s'est bien passé ?

Elle va embrasser Erick qui a l'air détendu.

- Très bien mais c'est toi qui avais la bouffe. On a faim.

Nous nous asseyons à côté d'eux et nous tapons dans nos provisions communes. Erick traduit aux deux Allemands les quelques renseignements qu'ils demandent sur notre parcours. Lui-même ne semble pas tellement intéressé.

- Ils te disent qu'ils t'admirent. Ils vous ont pris en photos.
- Alors demande-leur de nous les envoyer si elles sont réussies.
- C'est fait. On en a pris entre nous. On les échangera.

Une courte conversation et il se tourne vers moi.

- Ils te demandent si tu veux bien les assurer pour la pente de glace et le passage de la rimaye.  
- Je leur avais laissé une broche en place... Mais bien sûr, une pente vue de haut... Dis-leur qu'on monte avec eux jusqu'au point de départ. Après, nous, on continuera jusqu'au Dôme.

Quand nous sommes parvenus à l'aplomb du passage de la rimaye, je me simplifie le travail en nouant la corde de rappel à la corde d'attache, ce qui me donne largement plus que la longueur nécessaire et j'y encorde Edwin. Ainsi, après le saut de la rimaye, il sera prêt à recevoir Klara.

Je serre la main à Edwin et lui dis d'y aller. Il descend, craintif, face à la pente, pendant que je maintiens une tension à la corde, et il parvient au-dessus du surplomb de glace.

- Demande-lui s'il descend ou s'il saute.
- Il répond qu'il descend, de bien tenir.
- Dis-lui que je tiens solide.

La tension de la corde augmente brusquement. Je freine dur. Je comprends qu'il demande du mou. La corde file et s'arrête. Il est arrivé.

Quand j'ai fini de remonter toute la corde, c'est au tour de Klara.

- Dis-lui que si elle veut descendre sur les fesses, je la ferai glisser.

Il traduit et elle échange quelques mots avec Erick en riant.

- Elle répond qu'elle commence debout mais que plus bas elle verra.

Nous l'embrassons et, la corde tendue dans son dos, elle cramponne à petits pas. Arrivée à l'endroit où doit se trouver la broche, elle appelle Erick.

- Elle dit qu'elle veut glisser.
- Elle peut y aller.

J'ai bloqué la corde. Derrière le bombement de la pente, je ne vois plus son bonnet. Le mot me revient :

- Fertig ?
- Ya !

Et mademoiselle descend doucement sur ses fesses qui seront ainsi au frais. La tension tout à coup plus accusée m'avertit qu'elle franchit de la même façon le surplomb de la crevasse, accueillie par Edwin. Plus de tension.

- Elle est arrivée. Ils te remercient. Tu peux remonter la corde.
- Attendons de les revoir.

Quelques minutes plus tard, alors que nonchalamment j'ai une fois de plus, main après main, entassé les rouleaux à mes pieds, nous les revoyons réapparaître vingt mètres plus loin, encordés, qui nous font des signes. Nous leur répondons. Par la voix d'Erick nous leur souhaitons bonne descente.

- Et maintenant à nous le Dôme. Nathalie, tu fais le guide.
- Pour ce qui reste à faire !

La montée vers le Dôme en effet n'est qu'une arête de neige en pente douce longeant une dépression bordée de rochers et la trace est ici large comme un sentier. En fin de parcours, Nathalie invite Erick à passer en tête et il arrive le premier sur le bombement sommital.

- Ton premier quatre mille ! Tu es content ?
- Et elle lui saute au cou. Moi, je lui serre la main.
- A moi aussi c'était mon premier quatre mille. Ça ne s'oublie pas.

- On ne l'oubliera pas non plus. Nous te disons merci, Michel.

Il est content et détendu, preuve que notre montée à la Barre ne l'affectait pas outre mesure.

- Disons aussi merci à Nathalie. On l'embrasse ?

Elle sourit au baiser de ses deux hommes. Un avion de ligne file à grande vitesse vers le Nord, flèche scintillant au soleil. Son bruit résonne dans les montagnes. Erick regarde l'ensemble du panorama à la ronde. Il s'étonne de voir la vallée du Vénéon si bas, avec sa petite route.

- Nous sommes sur le sommet de neige qu'on voyait en montant à la Bérarde ?

- Exactement. Tu te rends compte de la montée que nous avons faite ?

- Colossale.

- Et en plus Nathalie a grimpé superbement à la Barre. Tu as de la chance de l'avoir. Quand vous serez partis, vous n'oublierez pas cette course.

- Certainement pas, ni toi.

Il me fait plaisir. Nathalie a gardé le silence, sans doute par pudeur. Elle se tient un peu à l'écart, visiblement ravie de notre bonne entente. Cette course est son œuvre et elle l'a réussie contre toute logique.

Nous resterions volontiers à nous dorer au soleil sur les rochers qui émergent plus bas mais nous ne devons pas tarder à redescendre car il leur faudra de longues heures pour rejoindre la Bérarde et en cette arrière saison les jours sont déjà courts. De nuit, la moraine de Bonnepierre n'est pas sans danger, d'autant plus que la fatigue atténue la vigilance. Cela a l'air idiot mais j'ai conseillé à Nathalie, au cas où ils seraient devancés par l'obscurité, de se relier à Erick par le morceau de cordelette jaune que je lui laisserai. Tomber de la moraine sur le glacier pour un pied posé distraitemment dans la pente terreuse serait plus idiot encore.

Quand je donne le signal du retour, il me semble donner un grand coup de barre dans cette navigation des cimes. Le chagrin qui m'avait merveilleusement épargné jusqu'ici retombe sur moi et me ramène à une dure réalité. Je continue de sourire mais je sens que Nathalie m'observe et qu'elle ne s'y trompe pas. Son visage se fait grave. En passant près de moi à la suite d'Erick, elle me serre furtivement la main. Je suis touché de son discret message.

Lorsque nous arrivons à la bifurcation des Allemands, nous reprenons nos crampons. Comme je ne veux pas sortir une fois de plus la corde de rappel, nous descendons encordés, Nathalie devant.

- Quand tu seras à la broche, tu t'y vacheras. Après, tu attendras Erick qui s'y vachera aussi, ce qui me permettra de descendre vers vous tranquille.

- Bien, chef.

- Allez, go. Tu connais ton affaire.

Je me rappelle avoir assisté à plusieurs glissades sur ce passage parcouru chaque année par des centaines de personnes. Aucune ne s'est avérée grave, à part quelques contusions, mais les victimes étaient toujours plus ou moins choquées.

Quand je suis près d'eux, j'assure Nathalie jusqu'à la rimaye.

- Tu descends ou tu sautes ?

- Je saute.

- Attention. Piolet écarté et bien d'aplomb. Je te laisse quatre mètres de mou. Ça te suffit ?

- Ça ira.

Elle disparaît derrière le bord de glace. Une voix joyeuse :

- Bien reçue, Michel. J'attends Erick.

Lorsque celui-ci arrive au-dessus de la crevasse, il me dit qu'il préfère descendre par les marches taillées. Je tends la corde pour le cas où il basculerait de côté dans le trou. Non, la corde tire dur mais au bout de trois ou quatre mètres elle s'arrête.

Ma broche récupérée, me voilà à mon tour au bord du mur. Mais je ne sais pourquoi, j'ai peur de sauter. Ce sont des choses qui arrivent, même chez les guides. Tel passage habituellement sans

problème se révèle un jour ou l'autre effrayant. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je peux descendre le gros bloc mais pas sauter alors que Nathalie vient de le faire. Ah non, pas ça !

Son sourire levé vers moi me fait réagir. Je calcule, prends mon élan, piolet écarté, chute ces trois mètres dans un souffle d'air en me recevant correctement. Mais alors pourquoi ai-je eu le trac ?... Mystère. Heureusement que rien n'a transpiré !... Je bluffe même.

- Eh bien, Nat, ça valait le coup ?

- J'ai pris une photo.

- Je comprends ! Tu attendais que je me casse la gueule.

Erick range son appareil et nous reprenons notre ordre de marche en descente, Erick, Nathalie, moi. Un coup d'œil sur notre arête là-haut, en enfilade, sous laquelle nous allons repasser à l'horizontale avant d'aborder la première grande pente. Un coup d'œil en bas vers le Glacier Blanc où se terminera notre course commune. Cette fois je sens mon émotion m'étreindre et je marche en serrant les lèvres. Ma gorge me fait mal. Au bout d'un moment, je rattrape Nathalie. Il faut qu'elle sache.

- L'autre jour, une fois que j'ai eu sauté, quand j'ai vu les stalactites qui pendaient de l'avancée de glace sur le noir du trou, j'ai pensé à la crevasse du Tabuchet, à la féerie de cristal et de feu. Mais il n'y avait pas de soleil. J'étais triste mais tu étais là et, parce que tu étais là, tout à coup dans la montagne j'ai entendu les quatre coups du concerto de Beethoven, ton concerto. Eh bien, ce concerto, ton concerto, je l'ai entendu en entier, pendant toute la descente, jusqu'en bas. Tantôt c'était toi qui jouais, tantôt tu l'écoutais avec moi, mais tout entier, sans interruption, jusqu'à notre arrivée sur le plateau du glacier.

- Michel, mon grand Michel !...

Elle me regarde. Elle va pleurer.

- Mais non, ce n'est pas triste. Ce concerto restera le nôtre. Quand tu l'entendras, quand tu le joueras, tu penseras toujours à moi.

- Toujours !

Elle a dit cela dans un élan qui me met du baume au cœur. Le soleil a repris son éclat et il éclaire les chandelles de glace sur la rimaye qui se poursuit tout au long de notre parcours. D'un mouvement de tête, je les fais voir à Nathalie qui sourit.

- La crevasse de la Meije, n'est-ce pas ?

- C'est beau ici, Michel, tellement beau !...

- Oui, ma gentille pastourelle.

- Tu la garderas, ta gentille pastourelle. Tu as vu, Erick, ces grosses stalactites de glace ? On dirait des orgues.

Pourquoi éprouve-t-elle le besoin de faire partager à Erick ce spectacle de cristal et de feu que je retrouve en plus modeste ici ? Cela nous appartient à nous seuls. Pourquoi Erick ?

- Regarde, Erick. Quand Michel m'a ressorti de la crevasse à la Meije, ce sont des orgues de glace comme celles-là que nous avons vues tous les deux. Je revenais à la vie. Alors pareille féerie, tu comprends...

Voilà qui rétablit l'ordre des choses à ceci près qu'elle transpose dans ses yeux à elle le spectacle que j'avais été le seul à contempler alors. Mais je le lui avais décrit dans un tel climat d'exaltation, lorsque nous nous étions retrouvés bien à l'abri dans le refuge, qu'elle croit l'avoir vu elle-même.

- J'aurais dû la laisser dedans. Jamais tombe n'aurait été aussi fastueuse.

- Oh, peau de vache, Michel ! Tu abîmes tout !

C'était une façon de refouler chez tous les deux un chagrin à fleur de peau. Erick embraye :

- Tu aurais dû l'y laisser. La glace, ça conserve.

- Décidément vous ne valez pas plus cher l'un que l'autre. A la prochaine, je saute dedans !

- Chiche !

Nous avons répondu par le même mot, lui et moi. Erick, qui semble se réveiller, en rajoute :

- Et dans cinquante ans, rendez-vous au bas du Glacier Blanc, nous, quand nous seront vieux, pour t'accueillir toute fraîche, belle comme le jour.

Elle sourit à ce compliment et moi, je me surprends à éprouver une poussée de jalousie comme s'il n'y avait que moi ici qui avait le droit de le lui faire.

Et dire que je vais la perdre dans moins d'une heure... La perdre... Je l'ai déjà perdue... Oui, la glace du Tabuchet aurait dû nous conserver ensemble, inaltérablement jeunes, pendant qu'Erick... Mais qu'est-ce qui me prend ?

- Tu as raison, belle comme le jour. Regarde-moi ce sourire ! Allez, ouste ! En route ! Sinon on va la faire éclater, la vaniteuse !...

- Peau de vache !

- Bon, maintenant, tu passes à la caisse. Une bise à chacun.

- Je veux bien.

Et sans hésiter elle va embrasser Erick sur les deux joues et moi aussi qui les ai rattrapés.

Nous avons repris notre marche. La trace s'engage dans la première forte pente. J'allais dire à Erick qu'il marchait trop vite quand Nathalie glisse, aussitôt retenue par la corde entourant mon piolet que j'ai enfoncé dans la neige.

- Hep ! Attention ! Si tu te casses la figure, tu ne pourras pas la tenir, ta promesse.

Elle se ramasse et rit. Erick s'est retourné, bloqué en bout de corde.

- Tu vas trop vite. Tu l'as tirée et ça l'a déséquilibrée.

Il a repris cette descente qui, à chaque pas, dénivelé de trente à quarante centimètres puis se radoucit un peu. Je pense déjà à ce que sera dans l'avenir cette superbe journée. Le plus beau temps qu'on puisse rêver. Une limpidité jamais vue. D'un coup d'œil derrière moi, je vois l'arête sublime qui se découpe sur un bleu profond. Dominant les pentes de neige fortement éclairées par les rayons obliques du soleil, ses rochers en paraissent ocres. Pour notre dernière course, la montagne a mis sa parure des grands jours.

Nous ne disons rien. Nathalie entend-elle le concerto ? Je n'ose le lui demander. Moi, je suis tout montagne et tout Nathalie. Je me dis que chaque pas, que chaque seconde compte.

- Michel...

Elle s'est retournée sans cesser de marcher pour ne pas ralentir Erick. Je me rapproche d'elle en avalant la corde.

- Le concerto, j'y pense.

- Nous y pensons ensemble... Regarde aussi de tous tes yeux.

Notre regard embrasse tout le chaînon de Roche Faurio aux Agneaux en passant par la pointe Louise et le Pic de Neige Cordier, tous ces sommets maintenant inondés de soleil et que j'aurais aimé lui faire faire. Elle appelle Erick.

- Regarde la Meije avec le Glacier Carré, les dents et peu prononcé vu d'ici le Doigt de Dieu. Tu reconnais la pointe de la Meije Orientale qui brille à sa droite et ce sommet encore plus à droite, le Gaspard ?

Elle lui rappelait ainsi spontanément l'importance que ces sommets tenaient maintenant dans son souvenir. J'en étais touché. "Allons, de quoi te plains-tu ? Tu as fait la Meije avec la plus belle fille du monde et la plus chouette aussi".

La trace plonge de nouveau rudement et, comme la neige commence à botter, j'ai ajouté un tour de corde à mon piolet prêt à le planter net au cas où l'un des deux ferait une nouvelle glissade. Mais Erick marche plus lentement et ma précaution reste de principe.

La trace tourne à gauche et devient moins pentue. Devant nous se profilent les masses énormes des séracs. Nous entrons dans la zone parsemée de blocs qui ont roulé de là-haut depuis un rempart de glace qui se casse en morceaux. Ici on pourrait encore courir en arrière au cas où il en arriverait mais plus loin nous n'aurions d'autre ressource que de les esquiver comme au milieu d'une route on peut esquiver des voitures.

Sans que je le demande, Erick a forcé l'allure. Nathalie suit. Nous parvenons à la crevasse que nous avons franchie ce matin sans problème. Mais à la descente que représente un petit mur à quarante cinq degrés je dois assurer Erick. Une proéminence commode me sert de point d'appui. Nathalie attend à mes côtés.

- Erick a été très bien. Quand tu seras seule avec lui, tu seras très gentille pour le récompenser.

Ses yeux lumineux me transpercent tendrement.

- Oui, Michel. Tu sais, lui aussi, il aura de la peine à te quitter.

- Il faudra beaucoup l'aimer si tu veux que nous restions très unis.

Elle se retourne pour que je ne voie pas son visage. Erick a franchi la crevasse et planté son piolet avec un tour de corde.

- A toi, Nat. Tu peux te flatter d'être superassurée.

Elle a vite fait et, arrivée près d'Erick, elle l'embrasse. Cela me fait plaisir. S'ils pouvaient toujours être heureux, ces deux-là...

C'est alors qu'un craquement se fait entendre au-dessus de nous. Un morceau de sérac bascule dans la pente, se casse en plusieurs blocs qui dévalent droit vers nous. J'ai déjà averti à voix forte mais systématiquement calme :

- Stop ! Regardez-les bien venir. Attention à la corde.

Erick a déjà couru à droite, presque au bout de celle-ci. Nathalie n'a pas bougé. Les plus gros morceaux se fragmentent et c'est une bonne douzaine d'entre eux qui arrivent sur nous par bonds accélérés.

- Vous les esquivez, c'est tout. Attention Erick !

Un morceau a sifflé près de moi. Erick me dira s'être jeté à sa droite dans la neige. Le projectile l'aurait peut-être atteint, frôlé en tous cas, mais, comme je regardais le haut de la pente, je n'ai pas pu le voir.

- Attention. En voilà encore des petits.

Ils nous projettent un peu de neige par leurs impacts et c'est tout.

Je n'ai pas voulu aller plus vite et je saute par-dessus la crevasse.

- Je descends. Nathalie, tu m'assures.

- Allons tout de suite plus loin. On sera en sécurité. Avance, Erick.

Il est pâle. Nathalie sourit et devant lui me donne une grosse bise. Est-ce pour me remercier ou pour le narguer ?... La trace en effet oblique vers l'est en pente modérée. Nous avons dépassé la zone des débris de séracs. La surface de la neige ne présente plus que des ondulations lisses.

- Erick, tu as vu ça ? Tu n'es pas fier de Nathalie ? Quel sang-froid !

- C'est ça ! Dis que c'est moi qui ai eu la trouille.

- Trouille ou pas trouille, tu as fait ce qu'il fallait faire. C'est même encore mieux quand on a la trouille. Si je te disais combien de fois je l'ai eue dans mes courses...

Je veux le rassurer mais j'ai conscience d'en faire tout de même un peu trop.

- Ben oui, j'ai eu la trouille ! Mais ce qui m'énerve, c'est que cette idiote ne l'a pas eue !

Je crois maintenant qu'elle m'a embrassé pour le narguer.

- Qu'est-ce que tu veux ? C'était au-dessus de ses moyens... Allez, en route !

La trace descend de nouveau fortement et nous approchons du pont de neige qui nous a permis de franchir une crevasse à la montée. Comme celle-ci n'est pas très longue, je préfère qu'on aille la contourner.

- Erick, oblique à droite. Tiens, suis les traces d'Edwin et de Klara. Tu les vois ?

Ces traces s'en vont faire un détour bien loin de la commissure, preuve de la prudence de nos nouveaux amoureux de la montagne. Erick va même jusqu'à sonder de son piolet l'axe présumé de la crevasse avant de faire un grand pas là où elle peut encore subsister. Nathalie l'imites et j'en fais autant.

La trace ramène ensuite vers l'ouest et peu à peu nous arrivons au niveau des grands séracs près des Tours de Bonnepierre. Des gens sont passés juste à leur base pour rejoindre l'autre pente apparemment plus facile. Peut-on être plus téméraire ou plus inconscient ?

- Non, Erick. A droite, tout schuss. Tu vois où on est passé ce matin ?

Ce matin la neige gelée enfonçait peu. Maintenant nous en faisons débouler des masses, comme moi l'autre semaine, et à chaque pas glissé nous descendons peut-être d'un mètre, la jambe bien retenue par cette ouate molle.

- Et vlan ! Erick, regarde-la, ton idiot. Merde !

Moi aussi j'ai accroché un stop-tout avec un crampon et piqué une tête dans la neige en plein dans la pente, le piolet planté de mes deux mains devant moi.

- Oh oh, le guide ! Ah ben, c'est pas fort !

- Erick, ta gueule ! Si tu étais poli, tu te foutrais en l'air illico.

- Moi, j'ai eu mon machin de glace. Ça suffit.

Nathalie en riant se tortille pour se débarrasser de la neige qui reste dans son cou et qui, comme chez moi, doit lui dégouliner jusqu'aux fesses. Je descends l'aider. Elle m'aide aussi à extraire ces morceaux glacés qui collent à la peau sous ma chemise. Mais par cette chaleur, ce rafraîchissement est presque un avantage. Elle suce même une pincée de neige qu'elle a recueillie dans mes cheveux.

- C'est pas désagréable du tout. Tu ne trouves pas ?

- Une fois oui mais ça suffit. Allez, hue, cocotte !

Mon Dieu, je n'y pensais plus ! Nous longeons la coulée de séracs tout encombrée de blocs bleus et en bas, oui en bas, plus très loin, se rapproche la bifurcation de la trace, la bifurcation de nos deux existences, Nathalie. Ce retour à la réalité me provoque un choc. Y pense-t-elle elle-même ?

- Erick, maintenant on va traverser le couloir d'avalanche. Avant, attends-nous.

Le franchissement de ce passage est malcommode mais le danger est minime puisque l'autre semaine une avalanche venait de partir. L'autre semaine où je descendais... Oui, avec Nathalie... Seul, mais avec Nathalie, avec la même qu'aujourd'hui mais seul, seul avec elle !... Et puis merde !

Le couloir est franchi et nous retrouvons une bonne trace, même plusieurs. La descente est devenue facile. Au bout de quelques minutes, Nathalie ralentit, sans doute pour me dire quelque chose. Je reprends de la corde.

- Michel, tu as raison de croire en Dieu, au tien.

- Alors aussi au tien.

Un signe de tête affirmatif, c'est tout ce qu'elle juge bon de répondre. Et elle repart aussitôt sans plus attendre. Je crois que j'ai compris.

Nous marchons tous les trois, à la file, à peu de distance, les anneaux à la main. Je vois pour la dernière fois les talons de Nathalie avec leurs crampons, ses jambes, son sac rouge, ses cheveux, le balancement régulier de ce corps que je connais bien... Erick se retourne :

- On quitte les crampons ?

- Mieux vaut les garder. La neige est molle. Si on passe à travers dans une crevasse, même petite, on est bien content de les avoir. Il y en a vers le col.

On continue. La bifurcation arrive. Elle est proche. La voilà. Toute simple. Erick s'est arrêté. Puis Nathalie. J'arrive. Erick me serre la main.

- Michel merci. Quelle belle course tu nous as fait faire !

- Oui, le temps a été magnifique.

Ma réponse est pauvre. Je reprends :

- C'est à toi que Nathalie et moi nous la devons...

"Nathalie et moi" décidément !...

- ... mais pour Nathalie et toi, elle n'est pas finie. Vous avez encore un sacré morceau à descendre jusqu'à la Bérarde. Je vous laisse la corde. Nathalie, retourne-toi que je te détache.



Je me détache aussi et j'accroche le brin libéré à son baudrier. La vision passe devant mes yeux d'une Nathalie qui lève les bras au col de la Bûche pour me laisser entourer sa taille de son premier encordement. C'était hier. C'était il y a un siècle.

- On te la renverra.

- Surtout pas ! Et, comme vous aurez à faire un rappel sur les pentes de glace de Bonnepierre, je vous laisse aussi la verte et rouge. C'est l'occasion ou jamais de vous en faire cadeau. Gardez-les. Gardez-les toujours.

J'ai retiré celle-ci de mon sac.

- Gardez-les. C'est pour que vous restiez très attachés l'un à l'autre.

Malgré mon ton de plaisanterie, ce n'est pas sans émotion que j'ai formulé ce souhait. Nathalie me regarde avec un sourire grave. Erick les prend.

- Merci. Espérons qu'elles resserviront entre nous.

- Qui sait ?... Nathalie, prends aussi ce bout de cordelette jaune et ces trois mousquetons. Vous serez prudents à la descente du col ?

J'ai l'impression de dire une banalité. C'est bien évident qu'ils le seront.

- Et à la moraine. Elle a l'air de rien. Un gars de Grenoble a failli s'y tuer.

- Promis.

Nathalie n'a toujours rien dit. Son regard mouillé s'est promené là-haut sur l'arête que nous avons parcourue puis il s'est attardé sur la neige à mes pieds. Ce moment commence à devenir pénible quand Erick se frappe le front.

- Eh, on ne va pas se quitter comme ça ! Il faut arroser la réussite des Ecrins tout de même !

Il jette son sac sur la neige. Qu'est-ce qu'il veut dire ?

- Où je l'ai fourrée ?... Ah, la voilà.

Et il tire une petite bouteille de Champagne.

- Quelle bonne idée !

Air étonné de Nathalie. Il ne lui en avait donc pas parlé ?

- Je voulais vous faire la surprise au sommet, mais, ajoute-t-il en pouffant un rire, j'ai oublié.

- Tant mieux. Ici c'est superchouette !

Il a de la peine à la déboucher. Je sais ce qui va se passer.

- Avec l'altitude tout va foutre le camp. Laisse filer lentement le gaz.

Un filet jaillit. Il le comprime. Il faut un moment pour que le liquide se tienne sage.

- A toi, Nathalie ! A la nôtre ! A tous les trois ! Aux Ecrins !

- Vouah !

C'est simple, clair. Je n'y comprends plus rien, je me sens presque joyeux. Nathalie boit une gorgée au goulot, s'éclabousse, rit.

- A toi, Michel.

Le liquide qui s'est gardé étonnamment frais pétille dans ma bouche.

- Je crois que je n'ai jamais bu un champagne aussi délicieux.

Et c'est vrai, un délice insoupçonné, le meilleur champagne de ma vie.

- Erick, ta part.

Il lève la tête presque à la verticale. Le divin liquide glougloute, disparaît. Je ne vais pas rater l'occasion de garder un souvenir.

- Je veux la bouteille. Mets-la dans mon sac, poche de droite.

Ceci fait, je l'aide à remettre son sac.

- Téléphonez dès votre retour chez moi ou au bureau ou chez Maryse pour que je sache au plus vite que vous êtes bien arrivés. Tu prends les anneaux ?

- On te téléphonera tout de suite. Merci pour les cordes. Et merci pour tout. On se reverra le plus souvent possible. Michel, tu es un type formidable.

Je n'en demande pas tant. Nathalie n'a pas dit un mot. Elle est grave. Elle ne pleure pas. A cause d'Erick. On s'embrasse. Erick me serre la main à me faire mal. C'est lui qui semble le plus ému.

- Je préfère vous voir partir les premiers.

Nathalie m'a lancé un si beau regard que j'ai failli en perdre mon contrôle tant ma gorge me serrait. Vite, abrégeons !

- Bonne chance à vous trois.

A ces mots qu'une inspiration soudaine m'a dictés, Nathalie s'est détournée et je les vois partir en silence. La trace monte en pente douce. Je regarde leur couple s'éloigner pas à pas, ralenti par la fatigue sans doute. Nathalie marche en second, la tête basse. Je sais qu'elle pleure en silence. Erick ne se retourne pas. A quoi pense-t-il, lui ?...

Son sac puis sa tête s'enfoncent derrière le bombement. Il ne reste plus à mes yeux que Nathalie, Nathalie mon amour. Pas une seule fois elle ne se retourne. Son sac disparaît. Sa tête a disparu.

Alors, vidé, anesthésié de toute sensibilité, je me mets à marcher à grands pas dans ma trace à moi. Plus loin la convexité du glacier m'aurait permis de les apercevoir, petites silhouettes qui auraient pu me lancer des signes de leurs bras. Mais j'avais peur qu'ils ne le fassent pas. Elle ne s'était pas retournée, je ne le ferai pas non plus.

Je marchais au plus vite vers le refuge, là-bas, perché sur son promontoire. Le col des Ecrins n'existait pas. Toute la montagne à l'ouest m'était interdite. Souverain déchu, il me fallait fuir à grand galop vers l'exil... Marcher, marcher vite... Mais marcher vers quoi ?... Vers rien, mais vite.

Peu après, j'avais atteint la zone d'où un contrefort de Roche Faurio cache les abords du col. Je pouvais regarder de son côté et c'est avec un étrange soulagement que je ne vis que les étendues désertes du glacier sous les arêtes de Bonnepierre.

Deux gars étaient devant moi. Je les rattrapai. Un jeune couple encore qui revenait de la pointe Louise d'après les mots qui me parvinrent.

- Bonjour. Tu files comme un T.G.V. ?

- Oui, je suis pressé. Et la corde ?

- Ici, tu plaisantes ?

- Non.

Je les ai devancés. J'attaque la montée de neige. J'attaque les rochers. Vite. A quoi bon maintenant aller vite ? C'est absurde. Vite ! Je suis essoufflé et en sueur. En bas le couple descend le glacier sans passer par le refuge.

Quand j'y pénètre par le haut, quelques gens sont là avec leur déballage. Je reconnais avec étonnement le couple que menait Bruno. Ils ont fait vraiment la grasse matinée, ces deux-là. Je les salue d'un geste.

- Tout seul ? Et ton copain et sa copine ?

- Redescendus à la Bérarde. Bruno est parti ?

- Oui, il y a une bonne heure.

Ce fut tout. J'ai repris dans mon sac réchaud, ustensiles et tout ce que j'avais laissé dans un panier ce matin. J'ai bu. Je tourne sans raison. Mais, avant de repartir, je veux m'arrêter cinq minutes, cinq minutes de temps suspendu, devant la Barre des Ecrins, devant notre Barre des Ecrins. Plus haut que le refuge s'entassent des blocs. Je vais, très las, m'asseoir sur l'un d'eux et je songe.

Où sont-ils maintenant ? Ils se sont sûrement arrêtés au col. Nathalie l'avait prévu. Ils se sont certainement cajolés, peut-être un peu tristes, mais c'est très bien ainsi. Ce n'est pas à Nathalie de souffrir mais à moi, à moi seul. En fille énergique, maintenant qu'elle a eu sa Barre des Ecrins, elle regarde l'avenir en face... Bon, une demi-heure. Maintenant ils sont en train de désescalader les rochers du col. Nathalie mousquetonne soigneusement la corde au câble. Attention, après, la neige foire dangereusement sur la glace... Oh, bon Dieu, s'il leur arrivait quelque chose, c'est moi qui

serais le responsable ! Combien de morts a causé cette descente ! Il faut que je coure au col. Je ne serai rassuré que si en bas je vois leurs deux points sur le glacier de Bonnepierre ou sur la moraine. Je suis responsable ?... Idiot ! Ils n'ont pas besoin de toi et Bruno, tu le sais maintenant, a été fidèle à la promesse qu'il t'a faite quand tu l'as pris à part hier. Il les surveille sans en avoir l'air. Reconnais-le : tu voulais seulement la revoir encore dans la montagne, ne serait-ce que de loin... Non, c'est fini, Michel... C'est fini... Mais ce fut très beau.

J'ai enfoui mon visage dans mes mains pour cacher mes larmes aux rochers qui m'entourent.

- Alors, complètement vanné ?

- Un peu, oui.

- T'en fais pas. Ça passe vite.

- Je sais. Merci.

C'est un gars qui sautait de bloc en bloc près de moi pour s'éloigner un moment du refuge.

Les bras à demi croisés sur mes genoux, je levai les yeux vers la chaîne que le soleil déclinant frappait de plein fouet et celle-ci m'apparut dans toute sa splendeur. Serre Soubeyran, la petite Sagne, la Grande Sagne, la pointe Mettrier, les Barres Blanches, la Barre Noire, et de biais, dominant tout, éclatante de blancheur dans le ciel bleu, la Barre des Ecrins, notre montagne, Nathalie.

Mais Nathalie était partie et, soudain, ces montagnes aimées m'apparurent désertes, sans âme, glaciales. J'avais si froid.

Et je découvrais aussi qu'après cette course avec eux deux, cette course si émouvante, je ne pourrais même plus en faire d'autres avec la Nathalie idéale qui m'accompagnait l'autre semaine. J'avais réussi la traversée des Ecrins avec elle seule, tout près de moi, profondément avec moi, tous deux seuls dans l'immense montagne. Je ne pourrai plus la revoir en montagne sans voir en même temps Erick.

Erick avait rompu le charme.

Erick m'avait aujourd'hui définitivement enlevé Nathalie.

Il me fallait échapper à ce désespoir. Il me fallait fuir, fuir au plus vite ce désert.

- La montagne est vide, Michel. Qu'est-ce que tu fous là ?

J'ai attrapé mon sac et je courais le long de la trace descendant vers l'est, vers le Pré de Madame Carle, vers ma solitude, alors que sur l'autre versant, Nathalie s'en allait avec Erick vers la Bérarde, vers Paris, vers l'Argentine, de l'autre côté de la terre, de l'autre côté de la vie.

Il était arrivé à son bureau plus tôt que de coutume dans l'intention de se mettre tout de suite au travail pour ne pas penser à autre chose mais il restait assis la tête dans les mains sans pouvoir se décider à commencer. De toutes façons Maryse n'allait pas tarder à arriver et alors il serait bien obligé de s'y mettre.

Non, rien n'allait plus chez lui. Ce bureau, cette entreprise, cette ville, sa vie même, le laissaient indifférent. Tout avait changé. Une énorme fatigue pesait sur ses épaules. Etrange perversité du destin : lui avoir fait connaître un instant le bonheur, le vrai, et le lui avoir retiré aussitôt pour le laisser là, échoué en plein brouillard, désemparé.

Maryse lui avait téléphoné au chantier de Guillestre pour lui faire savoir que Nathalie et Erick étaient bien rentrés. Au col des Ecrins ils avaient rencontré un guide dont ils avaient fait la connaissance au refuge et ils étaient descendus avec lui, acceptant même qu'il se charge de leur cordée pour passer les pentes de glace, ce qui leur avait fait gagner du temps. De Saint Geoirs où une camionnette de l'entreprise les avait déposés, Nathalie avait eu la gentillesse de l'appeler pour qu'elle le rassure au plus vite.

- Elle n'était pas trop fatiguée ?

- Elle se disait éreintée. Elle m'a raconté la course en quelques phrases. Elle n'avait pas tellement envie de parler. Ce n'était d'ailleurs pas la peine.

- Je me demande si j'ai bien fait de la quitter de cette façon.

- Oh, Michel ! Une façon de se quitter magnifique, bien digne de vous deux.

Oui, finalement, ils étaient tous d'accord, même Erick si tant est qu'il ait bien compris. Mais il avait des excuses parce que lui, au moins, il était heureux.

La voilà à Paris maintenant, comme dans une salle d'attente, avant que l'avion bientôt les emmène. Comment allait-il passer avec elle cet intermède quelque peu cruel ? Il aurait préféré qu'au retour même des Ecrins tous les deux s'embarquent directement pour l'Argentine. Mais plusieurs semaines allaient s'écouler où il ne la verrait pas mais où il pourrait lui téléphoner, lui écrire même, quand les mots auraient plus de poids que les paroles. Non, ils ne se verraient pas. C'était implicitement convenu entre eux. Il ne fallait pas démolir la valeur de leur séparation en pleine montagne. Il ne fallait pas redescendre.

- Bonjour, Monsieur. Cela ne va pas ?

Maryse qui venait d'entrer se tenait debout devant la porte, bien droite dans son manteau beige, son sac de cuir à la main, laissant filtrer un léger sourire interrogateur.

- Monsieur, tu parles ! Je suis vidé. J'enverrais tout promener.

- Non, il ne faut pas redescendre, Michel.

Il resta figé à la regarder par-dessus ses mains jointes. Elle venait de dire les mêmes mots qu'il venait de penser. Il se leva brusquement.

- Le remède à cette maladie, le boulot. Allez, programme de ce matin.

Maryse sourit et lui montra son emploi du temps. Pour commencer, une réunion des entrepreneurs à la salle Berlioz au sujet des grèves. Cela promettait d'être plutôt houleux. A midi, au restaurant du Mercure avec les promoteurs. Une simple présence, c'est tout, mais indispensable pour occuper le terrain. L'après-midi, étude avec des fournisseurs pour répondre à l'appel d'offre de Villeneuve. Très important car un tel marché assurerait du travail à l'entreprise pour longtemps, outre le prestige qu'elle en retirerait. A cinq heures, étude mensuelle des comptes. De la routine certes mais qu'il ne s'agit pas de traiter à la légère, surtout en matière de prévisions. A cinq heures

trente, la réunion hebdomadaire des chefs de chantier. A six heures trente, au parc Fauriel, démonstration d'engins de levage, dont il se serait bien passé. Mais il ne fallait pas la manquer car un engin de cet ordre coûte cher et son rendement peut varier du simple au double. Telle était la journée de travail si aucun imprévu ne venait la perturber mais Maryse veillait. Après ?... Il n'y avait pas d'après.

Comme toute journée bien remplie, celle-ci passa vite et ce n'est qu'à la nuit qu'il se retrouva seul avec lui-même, après un repas vite expédié. Il n'était pas question qu'il se mette à étudier quelque problème en cours, technique ou autre, ni à reprendre un courrier en retard. Nathalie n'était pas chez elle et il n'entendrait pas sa voix. Sa solitude commençait à peser lourd. La télévision ne l'intéressait pas. Il mit alors un disque, les Préludes de Liszt, et il s'affala sur son canapé pour les écouter sans penser à rien d'autre.

Mais sa pensée était un oiseau rebelle et bien vite elle s'envola vers les lieux où elle connaissait la paix.

Au fur et à mesure que se déroulaient ces Préludes romantiques, Michel revivait les moments de leurs courses qui gardaient le plus de relief et il s'apercevait que c'était souvent les plus durs.

La montée de l'arête des Bosses où il avait découvert une Nathalie volontaire et courageuse, capable d'aller jusqu'au bout de ses forces, et en même temps douée d'une exquise sensibilité puisqu'elle avait choisi de lui donner son premier baiser au sommet même du mont Blanc...

Autres moments durs qui restaient parmi les plus attachants, celui de la dernière partie du Gaspard, récompensé par la joie du sommet atteint, et surtout cette longue marche dans la nuit, harassante, qu'il avait hâte comme elle de voir finir et dans laquelle pourtant il aurait bien aimé se voir ramené...

Curieusement, ce n'était pas ce qui s'était passé sur la vire du Peigne qui restait le fait le plus marquant d'une course aussi heureuse, mais le danger qu'ils avaient couru sous l'orage et surtout l'intimité de cette grotte humide où ils grelottaient dans les embruns et les courants d'air, où pourtant ils avaient passé un moment de joie intense à se retrouver vivants et à l'abri...

Toute autre était l'impression que lui laissait la course de Coste-Rouge. Nathalie avait accepté avec joie la rudesse d'un bivouac plus que sommaire et elle l'avait suivi par deux fois au sommet de l'Aiguille. Mais ce qui émergeait de cette nuit-là, c'était à la fois la découverte de la pensée profonde d'une fille hors pair et leur extase commune au spectacle de la sarabande des éclairs, fantastique comme une Chevauchée des Walkyries silencieuse. Ce fut aussi la course la plus gaie, la plus détendue, et paradoxalement la plus ensoleillée, grâce à son aiguillage inattendu sur une petite île dans la mer bleue, aiguillage qui, chose curieuse, lui semblait maintenant tout naturel...

La Traversée de la Meije ? Bien que la plus fatigante et d'un niveau technique plus élevé, cette course montrait une Nathalie accomplissant les plus durs efforts avec une certaine facilité, comme si elle avait retiré des précédentes un bel entraînement physique doublé d'une énergie accrue. Cependant l'ambiance avait déjà changé. Quelque chose d'indéfinissable commençait à les séparer. Le côté pénible se situait au niveau moral. Mais l'accident de la crevasse était venu retourner la situation et donner à cette traversée en elle-même superbe une dimension supérieure aux autres, comme le point culminant de leur courte aventure montagnarde...

Sur la course à trois aux Ecrins, course vraiment inespérée, alors que les jeux étaient faits, il restait partagé entre la joie et la tristesse. L'attitude pusillanime d'Erick que Nathalie avait prise pour de la générosité, alors que lui, il savait à quoi s'en tenir, leur avait permis d'atteindre seuls ce sommet qu'ils convoitaient depuis longtemps. Il ne s'en souvenait pas sans émotion parce que, grâce à elle, ils avaient triomphé des circonstances tellement contraires. Si sa pensée restait sur le sommet, cette course lui apparaissait sublime. Par contre si elle redescendait sur le Glacier Blanc et le refuge, il ressentait encore le vide glacial qui l'étreignait après la disparition de Nathalie...

Il n'était pas sans compter parmi leurs courses à deux sa traversée solitaire des Ecrins. Nathalie lui avait été si constamment présente qu'il devait faire un effort pour se rappeler que

matériellement elle n'était pas là. Il la revoyait encore, aux pentes de glace, levant la tête vers lui puis cramponnant avec énergie. Il la revoyait escaladant les derniers contreforts. Il la revoyait près de lui vers la croix, tantôt bien vivante et réelle, tantôt transparente comme en hologramme, mais présente, profondément présente. Il se revoyait l'assurant dans la descente en écoutant avec elle le concerto et, au col des Ecrins, il entendait encore sa voix joyeuse le houspiller : "Michel, secoue-toi ! Nous avons encore quatre heures de marche devant nous et il faut que nous soyons en bas sur le glacier de Bonnepierre avant la nuit. Allez, nos sacs ! Tu m'encordes et en route !"...

Ainsi chaque course avait été différente des autres, chacune avait sa personnalité, non pas seulement parce que chaque montagne est unique, ni même parce que la météo était chaque fois différente, bien que maintenant il ait tendance à les voir toutes ensoleillées, mais parce que la couleur de leurs relations était à chaque fois nouvelle.

Vraiment leur histoire alpine, si courte, lui laissait des souvenirs profonds, émouvants, inoubliables. Jamais, de la haute montagne, avec quelque autre fille que ce soit, même d'un niveau nettement supérieur, il n'avait retiré une joie aussi pure, aussi authentique. Oui, Nathalie était l'unique, l'à jamais irremplaçable.

- Comment vas-tu, Michel ?
- Ça va très bien, merci. Et toi ?
- Moi aussi. Maryse t'a dit que nous étions bien rentrés ?
- Oui, et que vous avez rencontré mon copain à la descente du col.
- Je me suis demandé si c'était par hasard.
- Et ta réponse ?
- Le hasard est bon garçon et à un type comme toi il ne pouvait rien refuser. Cela n'a pas empêché Erick de se payer une bonne glissade. Il a eu une de ces frousses...
- Ah oui ? Et toi ?
- Non, parce qu'il était assuré. Comme moi au Gaspard. Mais il a boudé parce qu'on riait.
- En somme une bonne descente.
- Exactement. Je ne sais comment te remercier, Michel. Tu es un garçon vraiment hors du commun. Bien peu auraient eu ta largeur d'esprit.
- Allez, ne m'envoie pas des fleurs. C'est aux hommes à le faire. Et à toi, je t'en envoie des fleurs, des fleurs de montagne, et par brassées.
- A ne plus savoir où les mettre.
- Tu es modeste, Nathalie. Tu me remercies alors que c'est grâce à toi...
- Michel...
- Quoi donc ?
- Tu vois, elle nous aurait manqué.
- C'est vrai. Tu avais raison. Pour moi elle restera inoubliable.
- Inoubliable pour nous. Oh, Michel... Allez, zut ! On ne va pas s'attendrir. Vous avez beaucoup de travail ?
- Un travail fou. Vendredi Maryse fera un saut à Paris à ma place pour une question à régler d'urgence avec le Comptoir des Entrepreneurs. Moi, c'était impossible.
- Nous pourrions nous voir ?
- Justement, elle m'a dit de t'en parler. Alors entends-toi avec elle demain.
- Chouette !
- Tu l'as dit. Elle est un peu mon ambassadrice aux pieds de ta majesté.
- Tu as fini ?
- Non, je t'emmerde.
- Moi aussi.

La conversation se terminait sur une plaisanterie mais Michel savait bien que c'était pour elle comme pour lui une façon de cacher une émotion contenue. Elle n'avait rien dit de son chagrin à le quitter. En était-il besoin ? Pour elle aussi la montagne était soudain devenue déserte. Elle était avec Erick mais sa pensée allait vers le garçon qui descendait de l'autre côté, combien seul, sur le Pré de Madame Carle. Pouvait-il en douter ? Il reposa l'appareil, grave mais apaisé. Les paupières fermées, il revoyait ce beau visage et ces yeux qui le regardaient avec une profonde tendresse.

Depuis le matin, il tournait dans son bureau, revenait ouvrir un dossier puis le refermait, le remettant à plus tard. Il n'arrêtait pas de réfléchir avant de parvenir à prendre une de ces multiples décisions banales qui sont le lot journalier d'un chef d'entreprise. Maryse absente, il s'apercevait qu'il ne valait plus rien.

- Joëlle, pouvez-vous venir prendre un courrier ?

Mais les mots sortaient mal. Il hésitait sur les tournures de phrases et, quand Joëlle relisait, la lettre était minable.

- J'ai la migraine aujourd'hui. Ça va bien pour cette lettre. Je m'y remettrai au magnétophone.

- Voulez-vous un cachet d'aspirine ? J'en ai toujours sur moi.

- Merci, Joëlle. J'en ai. A quelle heure arrive de la Rochemontel ?

- A dix heures trente.

Il était bien aise que ce représentant de la banque Vergier vienne l'obliger à se ressaisir. Une entrevue sans grande portée mais qui sait ? Il faut toujours prêter attention à ce qui semble banal car au détour d'une discussion peut se révéler une information de la plus haute importance.

Magnétophone en mains il expédiait en vitesse les lettres d'envoi, les accusés de réception, les réclamations pour situations encore impayées, un mot de condoléances à un collègue qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam mais qui avait perdu son père, bref tout ce qui ne coûte pas d'autre effort que de parler dans un micro.

L'entrevue avec de la Rochemontel vint le distraire un moment car ce beau parleur, qui ne se prenait pas pour rien, lui promettait de sa banque du trop beau pour être vrai, un de ces passeurs de pommade qui vous font faire des dossiers de demande de crédit qui n'aboutissent jamais. Mais il connaissait de bonnes histoires et Michel se délassait à lui en faire raconter.

Quand il repartit vers onze heures trente, Michel travaillota jusqu'à midi, heure décente pour quitter son bureau et qui s'était fait désirer. Non, vraiment, il n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Toujours cette chape de plomb qui lui pesait sur les épaules. La tristesse recommençait à l'envahir. C'était grave.

- Il faut que je me reprenne, bon Dieu ! Sinon, je suis foutu.

Par chance l'après-midi l'obligeait à se rendre au chantier de Brenaz où se posait une question de drain à réaliser autour du bâtiment de la future école parce que, les fondations faites, il s'avérait que la sous-couche de glaise laissait remonter l'eau dans les sous-sols par temps de pluie. L'économie qu'avait voulu réaliser la mairie se révélait néfaste. Il s'agissait de savoir comment s'y prendre pour creuser ce drain sans avoir à déplacer une grue.

Michel préférait s'occuper de ces problèmes concrets plutôt que de passer des heures de travail fastidieux à son bureau. Si bien que l'après-midi, au lieu de se traîner comme le matin, passa vite.

Vers la fin de la journée, Maryse arrivait de Paris. Il l'accueillit avec soulagement. Il avait trop besoin d'elle.

Tout avait bien marché au Comptoir des Entrepreneurs. Grâce à un avis favorable de l'ancien directeur de Grenoble muté à Paris, le crédit sur lequel rechignait la délégation actuelle de Grenoble avait été accepté et le contrat conclu au taux d'intérêt demandé par Michel. Il ne lui restait plus qu'à signer, ce qu'il fit aussitôt. Allons, les affaires n'allaient pas si mal.

Mais surtout Maryse avait pu rencontrer Nathalie et elles avaient déjeuné ensemble

- Elle t'a dit quand elle partait ?

- Ils ne savent pas encore. Erick a encore des affaires à traiter pour son père et celui-ci ne sera de retour que vers la mi-novembre.

- Je t'avoue, Maryse, que cette attente m'épuise. A la fois elle prolonge le temps où je la sens près de moi, comme s'il ne s'était rien passé, et je suis heureux de ce sursis, mais d'un autre côté elle m'est pénible comme une sorte d'agonie qui n'en finit pas. Une fois partie, elle prendra ses distances et peu à peu, malgré ce qu'elle affirme, elle m'oubliera.

- N'en crois rien, Michel. Nous en avons parlé. Nathalie ne veut pas prendre ses distances avec toi, même si des milliers de kilomètres vous séparent. Elle vivra avec Erick, bien sûr, elle l'aimera mais, sans rien lui enlever, elle ne cessera pas de t'aimer. Chez elle, pas de contradiction. Bien entendu ses sentiments envers toi ne pourront pas s'exprimer de la même façon mais en quelque sorte ils s'idéaliseront et j'imagine qu'aux moments difficiles, aux soirs de cafard, cet amour qui ne se sera jamais démenti lui apportera un grand réconfort.

- Chez elle, pas de contradiction... C'est ce qu'elle a dit ?

- Mot pour mot. Et je suis certaine que, si la situation avait été inverse, elle n'aurait pas cessé d'aimer Erick parce que, malgré tout, elle l'estime.

- Notre prof de philo disait : "Les petits esprits opposent, les grands esprits concilient". Ou encore : " Les esprits étroits voient partout des contradictions, les esprits larges partout des concordances ". Nathalie m'en apporte le plus bel exemple. Comme cela me fait du bien, Maryse ! Merci pour cette confiance.

- Mais non, elle est d'accord pour que je t'en parle.

- Elle est d'accord ? Mais, puisque maintenant les jeux sont faits, elle n'avait pas peur que j'en reste encore plus affecté ?

- Tu viens de me dire que cela te faisait du bien. Elle ne se trompait pas.

Michel se mit les mains sur le visage et remua la tête.

- C'est incroyable. Cela accroît mon chagrin et me fait du bien à la fois. Oui, Maryse, tellement de bien ! Sais-tu ce que je redoutais ? J'en avais une trouille, mais une de ces trouilles...

- Qu'en remplacement elle t'offre une belle amitié ? Non, Michel, pas elle.

- Mais comment fais-tu pu deviner ?

- D'abord, c'est la façon de parler de tant de femmes qui veulent rompre, ce qui revient à dire qu'elles n'avaient même pas de l'amitié pour l'homme qu'elles prétendaient aimer. Non, Michel, Nathalie est Nathalie. Elle n'est pas fille à retirer son amour à un homme qu'elle estime quand les circonstances lui opposent des obstacles. Au contraire, ces obstacles ne feraient que le renforcer. Elle ne s'abaisserait même pas à te ramener au rang de ses meilleurs amis, Bernard, les autres ou moi. Elle les aime beaucoup, ses amis, et elle leur est indéfectiblement fidèle. Mais toi, tu es à part, tu es Michel.

- Ensuite ?

- Ensuite, pas difficile, tu m'avais parlé de Thilda.

- Moi, je t'ai parlé de Thilda ?

- Oui, rappelle-toi. C'est même la première confiance que tu m'as faite, oui, le soir de l'accident où je croyais Louis perdu. Tu avais été chic. Tu m'avais rassurée. Tu m'as dit que j'avais beaucoup de chance de l'avoir alors que toi...

- C'est vrai. J'avais totalement oublié.

- Tu vois ? Même à des milliers de kilomètres tu ne perds pas Nathalie.

- Chapeau ! C'est cela qui s'appelle aimer.

- Alors toi aussi tu as de la chance.

Avec un geste des mains qui se croisent devant son visage, Michel se renversa dans son fauteuil.

- Incroyable ! C'est vrai, c'est pas vrai, c'est vrai, c'est pas vrai... Je m'y perds totalement. Laisse-moi mettre de l'ordre dans ma pauvre tête sinon elle va éclater.



- Pour la faire exploser, je te rends le poème "Je suis là" auquel Nathalie a voulu rajouter quelque chose. Elle a bien précisé qu'elle l'a fait alors qu'elle ne savait pas qu'elle attendait un enfant. Elle aurait pu ne jamais te le donner, le considérer comme dépassé. Non, pour elle il reste d'actualité. C'est pourquoi elle m'a demandé de te le remettre. Je me sauve pour te laisser lire tranquille.

Elle prit ses affaires et partit, sûre de l'heureux effet que ce poème aurait sur lui. Elle souriait parce que, trop perturbé, il ne lui avait même pas dit au revoir.

*Les soirs d'hiver, les soirs de vent, peinant vers quelque refuge  
Que jamais, à travers le brouillard, nous ne pourrions atteindre  
J'étais là*

*Dans le désert brûlant, titubants de soif, les pieds meurtris  
Nous traînant vers un puits sec, puis vers un autre puits sec  
J'étais là.*

*Sur la banquise, perdus dans l'enfer blanc, tout couverts de givre  
Quand le froid perçait nos vêtements et nous glaçait le sang  
J'étais là*

*Les soirs de détresse où le sol se dérobaît sous nos pas  
Quand tu divaguais de fièvre, quand le ciel se fermaît sur nous  
J'étais là*

*Quand il fallait affronter des minables puissants ou canailles  
Décider vite, ruser, nous battre, lucides et confiants malgré tout  
J'étais là*

*Maintenant qu'éclate à nouveau le soleil des matins généreux  
Maintenant que, reposé, tu te sens prêt à tout reconquérir  
Je suis toujours là*

*Tu peux m'emmener partout, sur les plus hauts sommets  
Sur les mers les plus vastes, et jusqu'au bout du monde  
Je suis avec toi*

*La main dans la main, que peuvent contre nous vents et marées  
Et les brigands et la guerre et la faim et la mort ?...  
Toute ma vie, et même au-delà, je serai avec toi.*

*Non, jamais ta gentille pastourelle ne t'enlèvera sa main  
Tu entendras toujours près de toi résonner son pas fidèle  
Parce que je t'aime*

Ainsi, en ajoutant sa touche personnelle à un poème d'une beauté quelque peu farouche, Nathalie l'avait détendu par son sourire car la gentille pastourelle n'était autre qu'elle même. Et surtout elle lui disait indirectement ces trois petits mots qu'il n'avait jamais entendus sortir de ses lèvres aimées : "Je t'aime" Il en était profondément touché. Nathalie avait fait son choix sans rien démolir.

Des grèves avaient éclaté dans le secteur des travaux publics et elles menaçaient celui du bâtiment. Les syndicats semblaient avoir été surpris par ces mouvements venus de la base, sans qu'on sache trop comment. A l'origine il y avait eu un accident sur un chantier de Montpellier et l'arrestation vraiment abusive d'un ouvrier qui avait oublié de bloquer la commande d'une benne. La région de Rhône-Alpes commençait à voir des débrayages, organisés cette fois par certains syndicats. La place de Grenoble n'était pas encore touchée. Avec un peu d'intelligence il était possible de les prévenir, et un rien de générosité. Mais réunir les deux était difficile tant certains étaient âpres au gain et myopes sur leurs intérêts immédiats.

Michel n'était pas d'humeur à se mêler de cette affaire mais, comme il avait la réputation, fâcheuse aux dires de certains, d'être "social", une pression s'exerçait sur lui pour qu'il prenne les devants avec les syndicats. Une première réunion devait avoir lieu avec eux on ne savait encore où mais ce projet échoua devant l'intransigeance de certains qui affirmaient que c'était mettre le doigt dans un engrenage.

- S'ils sont aussi cons, qu'ils aillent se faire foutre, avait dit Michel au cours d'un entretien avec des collègues.

Son entreprise était la mieux préservée. Son père avait toujours eu le souci de maintenir un bon esprit d'équipe, d'expliquer comment fonctionnait l'affaire et il avait su intéresser le personnel aux bénéfices par un système de primes à la fin de l'année, y compris les Nord-Africains, ce qui avait déclenché des critiques. Joseph le secondait et il n'y avait guère de têtes dans l'entreprise sur lesquelles non seulement il ne pouvait mettre un nom mais dont il ignorait la situation familiale et bien d'autres choses encore. Comme il connaissait l'arabe, il passait pour un sage auprès des travailleurs Nord-Africains qui lui étaient tout dévoués. Michel n'avait donc pas trop de soucis à se faire, sauf à voir ses chantiers s'arrêter si les grèves en venaient à toucher les fournisseurs. Mais on n'en était pas encore là.

Pour le moment il devait monter à Paris à son tour afin de négocier au plus juste l'achat de deux engins de terrassement auprès d'un syndic de faillite. Mais, à part Maryse, personne ne comprendrait qu'il n'en profite pas pour rencontrer Nathalie. Or, d'après les informations que ramenait Maryse, l'orchestre Jean Forêne devait donner un concert à Strasbourg le mercredi et le jeudi suivant et Nathalie y participerait avec Erick, ce qui lui laisserait le champ libre. Le soir, c'est Nathalie elle-même qui le lui confirma au téléphone.

- Michel, tu passeras chez mon père mercredi ? Il aimerait te voir.

- J'y comptais bien. Qu'est-ce que vous allez jouer ?

- L'orchestre va donner l'ouverture des Maîtres Chanteurs et celle de Lohengrin. Nous, on donnera la sonate en mi bémol majeur de Richard Strauss et celle de Franck que tu aimes bien. Comme on va partir, on n'a guère le temps d'étudier et on puise dans l'acquis. Ce qui me fout la trouille...

- Encore ?

- Oui, c'est que ça passera en direct en modul à Radio Harmonie.

- A quelle heure ?

- Si je sais que tu nous écoutes, j'en serais rassurée, comme en montagne.

- Je veux bien. Mais à quelle heure ?

- Vers dix-huit heures. Regarde les programmes.

- Je m'arrangerai toujours. Ne t'en fais pas.

- Merci, Michel.

- Moi, j'ai un merci à te donner. Tu sais lequel.

- Oui, le poème que j'ai trafiqué.

- Idiote ! Je crois que les mots sont trop pauvres...

- Alors chut !

- Tu as raison. Je t'embrasse avec tendresse, ma petite Nathalie.

- Je t'embrasse avec tendresse, mon grand Michel.
- Et tu embrasses Erick. C'est la traduction féminine d'une poignée de mains.
- Il va rentrer. Tu es chic. Tchao, Michel.
- Tchao, Nathalie.

Encore un de ces petits entretiens du soir qui ponctuent les journées qu'il leur reste encore à vivre si près l'un de l'autre, entretiens heureux mais que Michel ne quitte pas sans un serrement de cœur.

Le mercredi, son affaire d'engins réglée, il sonna chez le père. Celui-ci l'accueillit avec un sourire de reconnaissance, comme si dans son chagrin Michel lui apportait un rayon de soleil.

- C'est dommage que ma fille ne soit pas à Paris. Elle aurait été contente de vous voir.
- Moi aussi, je le regrette. Mais nous allons l'entendre dans un moment. Comment allez-vous ?
- Pas besoin de vous dire que pour moi chaque jour qui passe est une aubaine. Je ne suis pas pressé de les voir partir. Vous non plus sans doute.
- Oh non !
- Il avait failli répondre : Oui et non. Mais le père n'aurait peut-être pas compris, ou mal compris, ce qui est pire.

La suite de la conversation se passa sans qu'ils parlent ni l'un ni l'autre de leur séparation d'avec Nathalie. Ils en étaient trop affectés.

- C'est l'heure, voulez-vous ?

Michel prit sur lui de rechercher la fréquence de l'émission. Le son était correct. Ils attendirent peu. Le présentateur annonça les deux œuvres et donna le nom de leurs interprètes : Nathalie Héry-Niprowska et Erick Holtz.

Et les deux hommes écoutaient avec des sentiments semblables la musique un peu mélancolique de Strauss. Michel se hasarda à exprimer son admiration.

- Ils jouent admirablement bien tous les deux.
- Oui, sur ce point, je reconnais qu'ils se rejoignent parfaitement.

Il remarqua à la dérobée que monsieur Héry avait les yeux humides.

Après des applaudissements prolongés, suivis d'un silence, commença le premier mouvement de la sonate de Frank. Michel se disait que Nathalie devait penser à lui pour ne pas avoir la trouille, comme elle l'avait dit. Une onde très puissante les reliait en ce moment et sur cette onde porteuse passait une joie sereine et grave. Il songea qu'Erick y avait bien sa part. La musique était le territoire réservé où entre eux trois, et peut-être entre eux quatre, ne se posait aucun problème. Le dernier mouvement auquel Nathalie donna une gaieté angélique les laissa tous les deux silencieux et admiratifs tandis que la salle résonnait d'applaudissements.

Michel quitta le père de Nathalie sans oser lui demander s'il avait reçu Erick. Sans doute maintenant. Mais ni l'un ni l'autre n'avait le cœur à en parler.

- Vous reviendrez vite, Michel, n'est-ce pas ?
- Mais pas de problème, Monsieur. Je n'ai pas oublié votre offre d'hospitalité quand vous serez seul... quand nous serons seuls.

Une demi-heure plus tard, il se retrouvait chez Bernard.

- Et tu t'amènes à Paris le jour où elle n'est pas là. C'est malin ! A croire que tu l'as fait exprès. Toi, comment ça va ?
- Ça va très bien, merci. Et vous deux ? Tu es seul aujourd'hui ?
- Eliane est chez sa mère. Elle a la grippe. Par ce beau temps il faut le faire. Comment s'est passé votre course avec l'autre ?
- Je te l'ai dit : pas mal du tout.
- Il faut croire que je suis borné parce que moi je te l'aurais envoyé chier.
- Et il n'y aurait pas eu de course, c'est malin !

- Oui, comme je te connais, tu étais avec Nathalie sans voir l'autre.
- Erick était là, elle était là, j'étais là. Pas de problème. Ah non, il nous a laissé aller seuls au sommet.
- Curieux. J'y suis : il avait la trouille.
- Michel hésita mais à Bernard il pouvait le dire.
- Blague à part, c'était bien ça.
- Ah oui ? Et Nathalie, comment elle l'a pris ?
- Elle se trouvait derrière moi à la brèche Lory. Elle ne pouvait pas le voir, en bas, quand il a calé. Elle a pris ça pour de la générosité.
- Et tu l'as laissée croire ça ? Moi, je ne me serais pas gêné pour lui faire voir ce qu'il valait.
- Michel n'en voulait pas à Bernard de son hostilité envers Erick. Bernard aimait beaucoup Nathalie et il bouillait de voir celui-ci la séparer de son meilleur ami pour lequel il aurait donné sa peau.
- Nathalie a été dans mes bras au sommet. On l'avait tellement désiré, ce sommet, qu'elle avait fait admettre par Erick qu'on y aille à trois. Et par chance il s'est dégonflé au moment d'attaquer l'arête, si bien que nous l'avons fait à deux. C'était chouette et nous étions...
- Comme au Peigne ?
- Pas du tout. Nous étions ensemble sur un sommet pour la dernière fois, et quel sommet ! Pas besoin de dire comment nous avons vécu cette heure-là...
- Ah, vous êtes bien taillés dans le même bois tous les deux. Et dire que...
- Allez, ça va. Tu as écouté son concert avec Erick ?
- Avec ce zigoto ? Non, ça ne m'intéressait pas.
- Moi, je l'ai écouté avec son père. Je viens de chez lui. On était assez paumés, lui et moi. Elle joue tellement bien.
- Je comprends. On pensait que tu profiterais de ces dernières semaines avant son départ pour venir la voir le plus souvent possible mais tu restes dans ton trou. C'est à croire que tu le fais exprès.
- Michel ne pouvait cacher à son ami certaines choses.
- On s'est quitté sur le Glacier Blanc, en haute montagne. C'était autrement mieux que sur le quai d'une gare ou dans le hall d'un aéroport. Alors ni l'un ni l'autre, nous ne voulons gâcher ça.
- Bernard tira une bouffée de sa cigarette, pensif.
- Cette fois j'ai compris. Vous êtes drôlement à la hauteur tous les deux. Et dire que pour une grossesse qu'elle aurait pu arrêter...
- Non, Bernard.

Les deux appareils plongeaient et remontaient, le câble qui les reliait se tendait et se détendait et Gilles aux commandes avait du mal à maintenir le planeur plus haut que la trajectoire de l'avion mais Michel savait, tout comme lui, qu'en prenant de la hauteur ils trouveraient un air plus calme. L'avion se dirigeait sur Mont-Dauphin, dépassait la forteresse, s'avancait au-dessus de Guillestre puis, en s'inclinant à gauche, il effectuait un lent demi-tour pour remonter la vallée de la Durance près des pentes du Prachaval. Là, ils trouvèrent un vent régulier qui s'ajoutait à leur vitesse et les pentes boisées passaient de plus en plus vite au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient.

- On te lâche. Merci, vieux.
- O.K. Bon vol tous les deux.
- A toi, Michel. Décroche.

Michel tira la poignée jaune et vira aussitôt à gauche. Il vit le câble tomber avec d'amples mouvements sinueux et l'avion virer et plonger vers l'aéroport.

- Tu as intérêt à ne pas t'éloigner de la montagne. Surveillance le vario.
- C'est ce que je veux faire mais je me méfie de l'autre planeur derrière nous, sur la droite. Tu le vois ?

- Tu fais attention. C'est bien.

Une nouvelle inclinaison des longues ailes et Michel revint plein sud près des pentes où le variomètre accusa une montée de cinq mètres par seconde.

- On est en pleine pompe. Tâche d'y rester.

La vallée maintenant déployait tout en bas sa géographie avec le cours quelque peu sinueux de la Durance que rejoignait le Guil non loin de la forteresse de Mont-Dauphin, une jolie forteresse en forme de rosace dans le style de Vauban. Des voitures minuscules se croisaient sur la route. La voie ferrée suivait sagement la rive gauche de la Durance et la traversait au confluent du Guil. Au loin, apparaissait une partie du vaste plan d'eau de Serre-Ponçon, tout bleu. Michel sentit que derrière lui Gilles redressait le manche et appuyait sur le palonnier. En effet le brin de laine s'était incliné sur la verrière, dénonçant un vol en crabe.

Quelques années plus tôt, Michel avait déjà commencé à s'initier au vol à voile mais à la mort de son père, il avait dû abandonner, réservant ses temps libres à la seule montagne. Pour ce premier vol de retrouvailles avec un planeur, Gilles lui avait proposé de tenir les commandes sous réserve, bien entendu, qu'il intervienne chaque fois que Michel s'écarterait trop du vol correct. C'était chic de sa part et il usait de son autorité d'instructeur avec discrétion, presque sans en avoir l'air.

L'altimètre continuait de grimper. Ils furent bientôt au niveau des crêtes quand le planeur se mit à descendre.

- Tu sais ce que tu as à faire.

- Demi-tour. J'ai dépassé l'ascendance.

- Michel fit ce demi-tour un peu trop incliné et il sentit que Gilles intervenait pour redresser l'appareil. Revenus en direction du Nord, la montée avait repris et ils dominèrent vite les crêtes au-delà desquelles se creusait la profonde vallée du Queyras.

- Qu'est-ce que tu me conseilles ?

- Faut voir comment ça se présente. Monte encore de cent mètres là où tu es et après tu files en direction de la tête du Peyron.

Michel était content. Il allait voir pour la première fois ses montagnes de haut, sans peiner, en traçant dans le ciel ces spirales gracieuses qu'il avait souvent admirées d'en bas. Placé à l'avant, confortablement couché contre son parachute, sanglé juste ce qu'il fallait pour ne pas décoller en cas de plongée brutale, il jouissait d'un panorama plein ciel sous la verrière oblongue de plexiglas qui réduisait au minimum la vue de l'habitacle du planeur dont seul le tableau de bord avec ses cadrans prenait de l'importance. Déjà les sommets de la haute chaîne brillaient de toutes leurs neiges.

- Ici Tango Delta. Papa Bravo, on vous suit à cinq cent mètres. On profite de votre bonne pompe.

- Bon. On fait attention. Vous aussi ?

- O.K. On ne vous lâche pas des yeux.

- Merci.

Gilles prévenait ainsi le planeur qui venait de se placer devant eux. A ses mouvements, Michel pourrait rectifier sa route, ce qui ne manqua pas de se produire car l'autre se mit à descendre brusquement.

- Vire vite à droite pour te rapprocher de la montagne.

Mais Michel sentit que Gilles avait lui-même commandé le virage.

- Tu comprends, il ne fallait pas perdre de temps. Allez, à toi de nouveau. Regarde où est l'autre maintenant.

L'autre était déjà bien au-dessous d'eux et à son tour il avait viré à droite.

- Ça dégueule nous aussi. File en vitesse vers les pentes du Peyron. On doit y retrouver une pompe.

Il laissa Michel rendre du manche pour accélérer jusqu'à cent quarante. Le froissement de l'air autour de l'appareil se mit à monter vers les aigus. L'altimètre, réglé sur Q N H, c'est-à-dire sur

l'altitude géographique, baissait. De près de 3.000, il retombait vers 2.700. Le paysage défilait rapidement. Mais Gilles n'intervenait pas, signe de confiance envers son élève. Tout à coup, un fort coup d'ascenseur les plaqua sur leur siège. Le variomètre passa de moins quatre à plus cinq. Gilles se taisait toujours, laissant son compagnon prendre seul ses décisions. Michel tâtonna, virant lentement, tantôt à droite, tantôt à gauche, tâchant de se maintenir dans la plus forte ascendance. Il découvrait toute la vallée jusqu'à Briançon au-dessous de lui au Nord. A sa gauche, au fond de la vallée de la Vallouise, les sommets se mettaient à monter par rapport aux sommets plus proches. Un coup d'œil à l'altimètre : 3.450.

- Eh bien, tu vois que tu te débrouilles pas mal.

- Oui mais j'ai l'impression que je perds du temps. Tu veux prendre les commandes ? Tu iras plus vite pour atteindre le Pelvoux.

Ils s'étaient rencontrés quelques jours plus tôt sur les marches de la salle des Sociétés où Michel avait eu fort à faire pour dominer une réunion entre syndicats et entrepreneurs au sujet des grèves. Ce collègue de Romans, qu'il n'avait pas revu depuis des années, était un fervent du vol à voile, mais il n'éprouvait aucune attirance pour la montagne et jamais Michel n'avait réussi à le tenter. Depuis le temps où celui-ci avait abandonné ses cours de pilotage, ils s'étaient quelque peu perdus de vue.

- Quelle séance, bon Dieu ! S'il n'y avait pas eu des cons des deux côtés, on aurait pu aboutir. Ils m'avaient choisi pour mon aptitude, qu'ils disaient, à régler les conflits sociaux. Tu parles ! Si ça continue, je laisse tout tomber.

- Mais tu t'es bien débrouillé. Ils le reconnaissent tous puisqu'ils t'ont chargé de la prochaine réunion.

- Ça va, ça va. Allez, fermons le tiroir. Alors, et toi qu'est-ce que tu deviens ? Toujours dans les nuages ?

- Et toi, toujours rampant ?

- Toujours et même plus que jamais. Je vous vois bien de temps en temps vous prélassant dans les airs alors que nous, on se crève.

- Qu'est-ce qui t'empêche d'en faire autant ?

- Justement. Depuis quelques temps, ça me travaille.

Il n'en avait pas fallu davantage pour que s'ébauche le projet d'un survol du massif des Ecrins dès que les conditions météo et leurs emplois du temps respectifs concorderaient et ils avaient vite concordé. Le vendredi soir, Michel recevait un coup de téléphone :

- Les prévisions pour demain sont idéales. Un vent du midi bien établi de trente à quarante kilomètres/heure au sol dans la journée, quarante à cinquante à cinq mille mètres, faiblissant le soir. Tu pourrais être à Saint-Crépin pour midi au plus tard ?

- Pourquoi pas de Grenoble ?

- D'abord, si tu veux survoler les Ecrins, avec le vent du midi, c'est de là-bas qu'il faut partir. Ensuite parce le zinc est sur place.

- Ça se tient en effet. Eh bien, je m'arrangerai. C'est d'accord.

La nuit suivante, il s'endormit tard, rêvant des sommets qu'il allait survoler, la chaîne du Pelvoux aux Ailefroides pour commencer, puis le Coolidge en passant par-dessus l'arête de Coste-Rouge, mais surtout cette Barre des Ecrins où montait si souvent sa pensée. Ce serait l'idéaliser encore davantage. Ils pourraient ensuite redescendre sur le col des Ecrins et longer la chaîne de Roche Faurio aux Agneaux en survolant le Glacier Blanc. Mais, si Gilles en avait le temps et si les conditions atmosphériques le permettaient, pourquoi pas aussi la chaîne de la Meije au Gaspard ? Que de paysages aimés en un seul coup d'aile ! Mais la météo souvent se trompe. Que le vent ne soit pas au rendez-vous, que les nuages se fassent désirer, et le planeur ne pourra que tourner en vol local. Ce serait si bête.

Le samedi, dès que sa secrétaire entra dans son bureau. Michel s'empressa de la mettre au courant.

- Une folie de plus, Maryse : je vais faire du planeur au-dessus des Ecrins cet après-midi.
- Bravo. Mais pourquoi dites-vous ça d'un air ennuyé ? C'est pourtant beau.
- Sans doute mais cela m'arrive un mois trop tard. J'en reviendrai peut-être plus paumé qu'avant.
- Non, il faut que tu y ailles et cela lui fera plaisir parce que c'est une jolie façon de réagir, bien dans ta manière. Et ça l'aidera, elle aussi.
- Je pensais que tu me répondrais ça.
- Mais tu avais besoin de l'entendre.
- Oui, affreuse sorcière qui devine tout.
- Alors emmène-la comme tu l'as emmenée à la traversée des Ecrins.
- Il n'y a que deux places dans notre planeur et c'est très étroit.
- Prends-la sur tes genoux.
- C'est interdit par le règlement... Enfin merci, Maryse.
- Bon vol, Michel.

Contrairement à son attente, alors que Tonio, un autre instructeur du Club venait d'y trouver son avantage moins d'une heure auparavant, Gilles n'avait pu s'élever en allant caresser la Tête d'Amont. Il avait dû se rabattre à grande vitesse vers les pentes de Claphouse en passant par-dessus Vallouise où ils avaient été secoués. Il prenait un risque car cet endroit n'était pas évident et plus d'une fois certains avaient dû y faire demi-tour ou même se poser aux vaches. Mais le planeur s'éleva rapidement et par-dessus les crêtes ils découvrirent tout à coup la chaîne du Pelvoux aux Ailefroïdes.

- Tiens, à toi. Maintenant tu te démerdes. Un conseil quand même. Profite de la bonne pompe d'ici pour prendre le maximum de hauteur parce que, avant d'atteindre le Pelvoux, ça va plonger.

Tout joyeux, Michel décrivit de larges orbites sur l'onde puissante qui s'était formée là. Le variomètre restait stable à quatre mètres seconde et l'altimètre grimpeait. Le Pelvoux qui les dominait au départ de près de mille mètres s'enfonçait. Michel s'avança au-delà des crêtes et le vent portait toujours. Mais quand il atteignit l'altitude du glacier de Sialouze, il rencontra des turbulences. Alors il fonça vers les flancs du Pelvoux. Un grand rabattant le fit chuter brusquement dans la vallée de la Nière. Instinctivement il vira en descente sur le village d'Ailefroïde d'où ils venaient pour reprendre l'ascendance et conserver le maximum de hauteur au sol mais Gilles intervint :

- Non. C'était bien. Droit sur le Pelvoux.

Pression sur le palonnier gauche, légère poussée à gauche sur le manche. Les grandes ailes s'inclinèrent et l'appareil revint piquer vers les pentes abruptes où il semblait qu'il allait finir par s'écraser. Le sifflement de l'air croissait vers les aigus.

- Va toujours... Tu en es loin encore... Encore... Ça y est. Tu sens que tu montes ? Tourne à droite.

Drôle de question : l'ascendance venait brusquement de les tasser sur leur siège. Il effectua un virage vers la vallée d'Ailefroïde, virage tempéré par une légère résistance aux commandes de la part de Gilles. Les pentes presque verticales de l'imposante montagne défilaient à gauche tout en s'enfonçant. Il prenait de la hauteur.

- Maintenant une ou deux spirales lentes et serrées pour revenir contre la montagne et la suivre dans l'autre sens.

Il n'y eut qu'une légère plongée au maximum d'éloignement vers le sud et au retour Michel, ravi, se découvrit au niveau du glacier du Pelvoux. Il effectua une autre spirale et s'émerveilla de se trouver en dessus des Trois Dents.

- Qu'est-ce que je fais ?

- Ce que tu voudras. Prends encore de la hauteur et tu pourras parcourir la chaîne si tu restes plutôt de ce côté. Mais garde toujours une réserve de hauteur.

Une autre spirale l'amena à hauteur de la Pointe Durand puis une autre près de la Pointe Puiseux, le point culminant. Une dernière spirale et il les dominait largement.

- C'est magnifique !

- Je ne te le fais pas dire. Alors profite-en.

Magnifique en effet cette glissade dans un léger sifflement d'air. Michel se représentait, vu d'en bas comme cela lui était arrivé plus d'une fois, ce bel appareil aux longues ailes s'inclinant avec grâce pour contourner les trois Dents du Pelvoux, survoler le glacier des Violettes, longer le grand glacier sommital au-dessus des Rochers Rouges qui lui renvoyaient un vent ascendant, s'éloigner sur le Glacier de Sialouze qui s'étalait plus bas dans sa cuvette.

Mais cette fois, il était dans l'appareil et il voyait défiler nonchalamment sous ses ailes ces sommets qu'il avait gravis au prix d'efforts soutenus. Il se pencha pour parcourir des yeux la trace de la traversée du Pelvoux. Mais en ce début d'après-midi il n'y avait plus personne. Il aurait bien aimé voir quelqu'un le saluer, comme il l'avait fait lui-même un jour, auquel cas c'est lui qui aurait répondu par un mouvement d'ailes.

En quelques minutes, il passait en revue le Pic Sans Nom, la profonde brèche et le Pic du Coup de Sabre. Là, il se mit à perdre de l'altitude car le glacier du Coup de Sabre se tassait dans une profonde dépression d'où l'air ne remontait plus. Il accéléra pour arriver au plus vite contre les pentes de l'Ailefroide Orientale où il retrouva l'onde ascendante. Mais il était trop bas pour dominer la crête et il effectua un tour à faible vitesse en direction du vaste glacier du Sélé qui étirait sa courbe blanche à une profondeur qui le surprenait. Son tour ne lui avait pas fait perdre l'ascendance et il avait reconquis de la hauteur. Aussi le renouvela-t-il et cette fois il dominait le sommet de neige de l'Orientale mais pas encore le sommet rocheux de la Centrale. Un autre tour le porta nettement au-dessus de celle-ci et il eut le plaisir de voir glisser sous lui, au bord de la paroi tombant sur le Glacier Noir, l'étroit sommet sur lequel il avait passé une nuit mémorable dans l'air glacé à regarder un ciel fourmillant d'étoiles.

D'ici c'était impressionnant. Une autre spirale le porta à une altitude supérieure à celle de l'Ailefroide Occidentale qu'il avait conquise avec l'incomparable Nicole. Un coup d'œil à l'altimètre. Il sourit. Il venait de passer les quatre mille.

- Ne va pas sur la vallée de la Pilatte. Tu vas t'y faire aspirer. Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

- Je veux voir la Barre des Ecrins.

- Alors vas-y. Mais attends-toi à une chute.

Une inclinaison des grandes ailes et il découvrait, en bas, avec émerveillement, l'arête de Coste-Rouge quand il se crispa malgré lui dans une chute brutale. Instinctivement, il essaya de l'enrayer en tirant sur le manche.

- Attention. Perte de vitesse. Regarde: tu fais à peine du soixante.

Michel rendit du manche. L'indicateur du badin remonta vers cent kilomètres à l'heure mais déjà, derrière eux, l'Ailefroide les dominait et ils continuaient à perdre de la hauteur.

- Il faut aller sur le Glacier Noir et tu le descendras jusqu'à ce que tu retrouves l'ascendance près du chaînon des Sagnes, sinon il faudra revenir vers Vallouise.

- Mais pourquoi pas passer contre le Coolidge ?

- Parce que, si on se fait piéger par la vallée de la Bérarde, on risque de ne pas pouvoir s'en sortir et d'être obligé d'atterrir Dieu sait où, et alors gare à la casse.

- Ecoute. Je connais bien le Coolidge. Je t'assure que par vent du midi, il y a un sacré courant d'air qui remonte.

- Eh bien, essaie, mais c'est risqué et si ça ne marche pas, virage immédiat sur le Glacier Noir.

- Alors prends les commandes.



Gilles menait le planeur d'une main assurée mais, de l'avis de Michel, il se portait trop à droite.

- Il faut passer à gauche du col de la Temple.
- Tu es bien sûr de toi pour un élève pilote.
- Pardon. C'est le montagnard qui parle.
- Eh bien, on va voir.

Gilles s'inclina vers la gauche et le Coolidge approchait rapidement avec son large névé central sur lequel il piquait directement.

- Dans quinze secondes si ça ne remonte pas, Glacier Noir.

Il venait de parler quand ils ressentirent une poussée vers le haut, modérée mais nette. Le vent de la montagne donnait raison à Michel.

- Le montagnard dit au vélivole de pousser encore plus à gauche.

Le vélivole suivit le conseil du montagnard. Effectivement, ils se mirent à reprendre rapidement de la hauteur et, comme ils se trouvaient dans une bonne ascendance, Gilles effectua trois spirales serrées qui donnèrent un peu le tournis à Michel mais celui-ci se garda bien de le dire. S'il supportait sans problème les chutes et les ressources, même brutales, il redoutait par contre ces spirales qui font tourner le paysage et finissent par donner la nausée. Quand il pilotait lui-même, il ne ressentait pas ce mal. Encore fallait-il que cette façon de voler ne se prolonge pas plus de sept à huit tours.

Rassuré, Gilles lui rendit les commandes.

- Je vois que tu connais ta montagne. Alors démerde-toi avec.

Michel passa carrément à l'ouest du sommet du Coolidge, côté Vénéon, afin d'atteindre au plus vite la pente sud-ouest des Ecrins, celle-là même qu'il avait remontée au cours de sa traversée solitaire. A sa joie de voler se mêlait maintenant la nostalgie d'un souvenir tout proche. Il allait embrasser d'un seul coup d'ailes ce grand sommet lourd entre tous d'un regret profond en même temps que d'un sentiment de reconnaissance pour le bonheur qu'il lui avait apporté.

Parvenu au-dessus du glacier du Vallon de la Pilatte, il constata au variomètre qu'il grimpeait régulièrement de trois à cinq mètres par seconde selon le jeu de quelques turbulences. Il se mit à spiraler, constatant à chaque tour qu'il prenait de la hauteur en voyant s'enfoncer les pentes des Ecrins dont la raideur paraissait, vue de face, affolante.

- Gilles, regarde. Le mois dernier je suis monté à la Barre par ce côté.
- Pas tout seul ?
- Si.
- Je l'ai toujours dit. Pour faire de la montagne à pattes, il faut être fou.
- Il y en a qui disent ça du planeur. L'important est que chacun ait sa folie.
- Exact.
- "Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit".
- Bien dit. C'est de qui ça ?
- Sais plus.

Ils avaient atteint la cote des quatre mille, celle du Dôme de Neige. Celui-ci, à la fin de la dernière spirale, brillait juste devant eux.

- Je voudrais qu'on passe très près de l'arête de la Barre. Comme je ne me sens pas sûr de moi, tu veux t'en charger ?

- O.K. Mais il faut monter encore.
- Alors attends, je te fais une ou deux spirales de plus.

A la fin de la seconde spirale, Michel sentit de fortes turbulences.

- Vite. Tu prends ?

D'une main sûre, Gilles avait rétabli la bonne assiette de l'appareil qui grimpeait à toute allure, vario bloqué à plus six. Devant eux à leur gauche, plus bas maintenant, Michel découvrit la croix au bout de l'arête et, près de la croix, deux gars en anoraks rouge et vert qui les regardaient venir.

Gilles piqua pour passer près d'eux. L'arête se rapprochait et courait de plus en plus vite. Les deux alpinistes, c'était un couple, leur firent de grands signes de bras mais ils étaient déjà derrière eux quand Michel leur répondit. L'arête avait disparu et, dans les profondeurs retrouvées, les pointes des Barres s'étaient remises à défiler lentement.

- Je vais leur faire un nouveau passage.

Gilles effectua un tour serré au-dessus de la face sud qui s'offrait à leurs regards dans sa brutale verticalité et Michel vit arriver de nouveau, de plus en plus vite, mais en sens inverse, la croix et le garçon et la fille auxquels, dans son plexiglas, il faisait des signes de la main droite. Cette fois il avait été vu et il en était heureux.

- Ils en ont de la chance.

- De grimper là-dessus ? J'aime mieux être ici.

Michel parlait pour eux de deux chances à la fois, celle d'avoir atteint ce sommet et celle de s'y trouver ensemble, mais Gilles n'avait compris que la première et il était bien incapable de l'apprécier. Lui, sorti de son vol à voile, comment pouvait-il se douter du prix que Michel attachait à ce sommet et de la sympathie profonde qu'il éprouvait pour ce jeune couple solitaire dont la présence lui rappelait trop celle de Nathalie, tout contre lui, près de cette croix.

Ils croisaient déjà le Dôme de Neige et, comme ils chutaient dans le vide de la vallée de la Bérarde, Gilles se rabattit sur le glacier du Vallon de la Pilatte pour y retrouver le vent porteur.

- Ça va pour tes Ecrins ?

- Formidable ! Merci ! Tu es chouette !

- Qu'est-ce que tu veux maintenant ?

- En faire autant pour les arêtes de la Meije.

- Où tu avais vu les deux planeurs ?

- Exactement.

- C'est pas du tout cuit. On va essayer d'y arriver mais je te promets rien. Je garde les commandes.

Pendant que Gilles en spirales successives prenait le maximum de hauteur, il demanda à Michel de mettre la radio.

- Ici Tango Delta. Nous sommes au-dessus des Ecrins.

Une voix répondit aussitôt.

- On se demandait où vous étiez passés. Donnez votre position de temps en temps, bon Dieu ! Altitude ?

- Quatre mille trois cent Q N H.

- Et l'oxygène ?

- Pas besoin.

- Oui mais ton passager ?

- C'est un alpiniste qui fait des galipettes au sommet du Mont Blanc. Alors lui, le cul dans un planeur, tu parles !...

- Bon. Tes intentions ?

- La Meije si on peut. Sinon on revient par la Durance ou par la Vallouise. Il y en a dans les parages où je suis ?

- Non, Bertrand est sur le Pelvoux, Marius et Tony sur le Grand Aréa, moi au-dessus de Plampinet. Les autres sont tous du côté de Rochebrune où il y a de bonnes pompes. Mais tiens-moi au courant, bon Dieu ! Compris ?

- Compris.

- Allez. Bon vol. Terminé.

- O.K. Merci. Terminé.

Les derniers mots s'étaient superposés à un autre appel de la base et Michel avait coupé. Gilles dirigeait le planeur vers le Nord. La plongée sur le Glacier Blanc n'avait pas été trop forte car ils

étaient très haut et, rassuré, Michel regardait en bas passer lentement le col des Ecrins, paraissant dominer de si peu le glacier de Bonnepierre, Roche Faurio que Gilles n'hésitait plus à laisser sur sa droite, la Tête de la Somme d'où partait le glacier de la Plate des Agneaux. A gauche se creusait le vallon des Etançons qu'il remontait avec elle, il y avait si peu de temps.

C'était beau, c'était magnifique, c'était plein de bonheur, un bonheur perdu. Il lui semblait feuilleter de haut un album de photos ou relire au défilé de ces lieux superbes d'émouvantes lettres d'amour.

- Ça dégueule.
- Au bout de la vallée des Etançons, tu retrouveras sûrement une pompe.
- M'oui ! Je préfère quand même passer sur l'autre versant.
- Ma foi, c'est toi le seul maître à bord après Dieu.
- Ça me fait une belle jambe.

Il avait raison. En survolant le Glacier Supérieur de Agneaux, il accrocha une ascendance qui montait de la face sud de la Grande Ruine. Michel reconnut tout en bas, au bord du glacier, le refuge Adèle Planchard qui semblait peu élevé alors qu'on ne l'atteignait qu'au prix d'une longue bavante après avoir remonté la haute Romanche depuis le refuge de l'Alpe de Villar d'Arêne. Les types comme Gilles, pensait-il, croient connaître la montagne parce qu'ils la survolent à longueurs d'étés. Ils en connaissent les vents, les nuages, l'évolution des masses d'air. Ils en connaissent la position des sommets, des vallées et des routes. Ils en connaissent en somme la géographie. Mais de la montagne des montagnards, ils ne connaissent rien, et, si beau que soit le vol en planeur, ils ne sauront jamais ce que représente Coste-Rouge, le Pilier sud des Ecrins ou la traversée de la Meije. Ils leur manque d'avoir vécu une grimpe laborieuse vers un refuge, une escalade éreintante pendant des heures pour atteindre une arête, un cramponnage sous un soleil de plomb, ou dans le brouillard, ou sous la neige qui tourbillonne, pour déboucher enfin sur un sommet et y rester parfois pas même cinq minutes. Ils n'ont pas épié dans l'air glacé du matin le lever du soleil au-delà des sommets lointains ou dans l'embrasement d'un col. Ils n'ont pas bivouaqué à trois ou quatre mille mètres sous les étoiles. Le trajet qu'ils venaient de faire en guère plus d'une heure représentait combien de courses pendant combien de saisons ? Gilles ne savait pas ce qu'il perdait en dédaignant la montagne. Quel autre prix elle aurait eu pour lui s'il avait été à sa place !

Des cumulus s'étaient formés çà et là dans le ciel bleu du côté de l'Italie. C'était sans doute pourquoi les vélivoles avaient préféré se porter dans les parages de Rochebrune. Ici, un premier cumulus se formait sur le col d'Arsine et dérivait lentement sur le Combeynod. Le vent semblait faiblir mais, pensa Michel, il y en aurait bien assez pour atteindre le sommet de la Meije. Dans les profondeurs il distinguait nettement, au milieu des alpages, le refuge de l'Alpe et les quelques bâtisses des alentours. Devant lui la Romanche étirait son cours sinueux que rejoignait le torrent du Clôt des Cavales à Valfourche. En face, se dressait le fier Gaspard dominant le glacier Claire...

Valfouche, le Glacier Claire, le Gaspard ... Nathalie.

- Merde ! Ça dégueule à tout va.

Gilles qui venait de passer à la verticale du Clocher de l'Alpe se mit à plonger pour atteindre en face les pentes des Pichettes, bien orientées pour former une autre ascendance, mais il continuait à descendre et il dut s'en rapprocher à les frôler pour retrouver un gain d'altitude. Michel regardait sur sa gauche passer les parois à toute vitesse et il admirait l'habileté de Gilles à manœuvrer avec autant de finesse pour épouser les moindres contours de la montagne. Parvenu au point où se découvre le Lautaret, il fit un demi-tour serré pour revenir dans la faible ascendance. Mais au-dessus de la dépression du glacier Claire le variomètre accusa de nouveau une perte. Nouveau demi-tour pour revenir contre les pentes des Pichettes. Au bout de trois manœuvres de cette sorte, ils n'avaient atteint que l'altitude de trois mille deux, ce qui était peu encourageant pour remonter jusqu'à la Meije.

- Tu y tiens tant que ça à ta taupinière ?

- J'aimerais.

- Bon, je vais filer sous le cumulus du Combeynod. Il doit pouvoir nous pomper assez haut. Sinon, tant pis, ce sera pour une autre fois.

Gilles fila droit en direction du col d'Arsine, passant par-dessus les alpages de l'Alpe de Villar d'Arène, puis il se rapprocha de la montagne, chercha en tournant à se placer juste sous le nuage. Le variomètre continuait de baisser.

- Je crois que c'est foutu. Il va falloir descendre dans la vallée de la Guisanne par le col d'Arsine. On est trop bas, trop bas.

Il s'y dirigeait et Michel était déçu mais qu'y faire ? Tout à coup ils s'exclamèrent tous les deux. Un fort mouvement d'air les soulevait. L'ascendance se trouvait plus loin que le nuage. C'était une aubaine. Gilles effectua plusieurs virages pour tâter les limites de la "pompe" et, quand il fut bien certain de les avoir repérées, il se mit à tourner. Michel se réjouissait de le voir prendre de la hauteur mais en même temps il sentait monter de son estomac une nausée qu'il cherchait à contenir. Depuis si longtemps qu'il n'avait pas volé il était redevenu sensible au mal de l'air comme un novice. Là-haut le nuage avait grossi. Ils se rapprochaient de sa base grise. Déjà ils avaient dépassé l'altitude du point culminant de ce petit massif et son petit lac bleu formait comme un bijou dans l'écrin de sa cuvette de rochers grisâtres, ce petit lac où tant de chamois vont boire.

Mais, sur un hoquet d'estomac, Michel fut rappelé à d'autres préoccupations. Il redouta un moment d'avoir à se servir du sac de plastique qu'il avait discrètement emporté dans sa poche de stylo. C'est pour le coup que Gilles se moquerait de lui. Heureusement la base du nuage était proche et il est interdit à un planeur de pénétrer dans un nuage.

- Cette fois, c'est largement suffisant. C'est bien diable si on ne trouve pas une pompe vers ta Meije.

Et Michel lut quatre mille cinquante sur son cadran.

Le nuage avait glissé loin derrière eux et, droit devant, à leur niveau, il regardait approcher la crête de coq du Gaspard et la pointe penchée du Doigt de Dieu. Son malaise s'apaisait et il tâchait de l'oublier pour n'être qu'à sa joie de pouvoir aller caresser les arêtes de la Meije où il retrouverait l'émouvant souvenir de leur traversée.

Ils refirent à plus grande hauteur le même trajet en sens inverse. Une légère vapeur annonciatrice de la naissance d'un autre cumulus se présenta devant eux. Gilles piqua droit dedans. Elle s'approcha, bondit vers eux, passa en un éclair en les secouant légèrement. Ainsi pouvait-on se rendre compte de la vitesse car un vol en planeur n'offre bien souvent que douceur et nonchalance. Le panorama s'étendait depuis les Ecrins jusqu'aux Aiguilles d'Arve et jusqu'aux Grandes Rousses.

La finesse de l'appareil était remarquable car dans un air redevenu apparemment calme ils ne perdaient que lentement de l'altitude. Ils furent vite contre les pentes supérieures du Gaspard où là le variomètre revint à deux positif, puis à trois. Au passage Michel salua intérieurement le sommet au bout de sa longue crête, puis le petit refuge du Pavé aux lignes rouges et blanches bien visible au bord de son lac. En un rien de temps Gilles avait dépassé le sommet même du Pavé et il atteignait les pentes de la Meije Orientale où l'ascendance se fit plus nette. Le Doigt de Dieu se dressait devant eux, superbe, penché sur le vide des Etançons.

- Je me demande comment ça tient, ce truc. Je ne voudrais pas m'y promener dessus.

- Pour ce que tu pèses.

L'orgueilleux pic approchait de plus en plus vite.

- Eh ! Je t'ai pas demandé de me le casser !

- Bon, ça va, je te l'économise.

Et il vira pour passer le long des crêtes, à peine plus haut qu'elles, exactement comme avaient fait les deux planeurs à la grande surprise de Nathalie. Michel vit défiler le Doigt de Dieu, la première dent, ourlée de neige, la seconde, surplombante, la troisième où il reconnut la sortie du couloir du câble, la quatrième, tranchée net par la profonde Brèche Szigmondy, et il pouvait saluer le Grand

Pic d'où la pente chutait sur le Glacier Carré, tout cela en moins d'une minute alors qu'il fallait compter trois heures pour faire les arêtes du Grand Pic au Pic Central, le fameux Doigt de Dieu.

De la neige s'était déjà accumulée en corniches sur les crêtes et pas une trace ne s'y inscrivait. La traversée ne se ferait sans doute plus de cette année.

- Tu veux que je repasse ?

- Oui. C'est tellement vite fait que j'ai guère vu ce que je voulais.

Gilles vira sur les Etançons et, comme l'ascendance semblait large, il s'éloigna de la montagne, si bien que Michel put la contempler dans toute son ampleur. Le refuge du Promontoire, tout petit, était rejoint par une trace venant d'en bas et par une autre venant de la Brèche de la Meije. Deux points se déplaçaient sur la première. La paroi de la Directe Sud de la Meije semblait un mur infranchissable. Le refuge du Pavé qu'ils retrouvaient bientôt devait aussi avoir des visites car des choses de couleur s'étaient devant lui sur les rochers.

Un virage à gauche et Gilles repassa un peu plus haut, dominant le Doigt de Dieu, au point que Michel aperçut sur l'autre versant, celui de la Grave, le refuge de l'Aigle avec des traces autour. Et les arêtes défilèrent de nouveau, désertes.

- Tu es content ?

- Très. Merci, Gilles.

- Quand je pense que tu fais de l'équilibre là-dessus, ça me donne la chair de poule.

Michel se retourna en riant.

- Il y a des grimpeurs que tu ne ferais jamais monter dans ton volatile. Tu l'as dit : à chacun sa folie.

- Tu as raison. Et maintenant on revient.

Il fit un demi-tour sur la vallée des Etançons et, quand il fut à quelques centaines de mètres de la ligne de crêtes, il demanda à Michel de mettre la radio. Mais des voix s'entremêlaient.

- Attends une minute qu'ils aient fini de baragouiner... Ça y est. Ici Tango Delta, Mylord ?

- J'écoute.

- Sommes au-dessus de la Meije. On revient.

- A la base on me dit que le vent est tombé. Ton trajet ?

- La vallée de la Guisanne alors. J'ai une bonne pompe sur le Combeynod.

- Bien reçu. Merci.

- Terminé. A toi, Michel. Tu nous ramènes.

- Par où ?

- Tu as entendu ? Par le Combeynod et le col d'Arsine. Ensuite ça doit aller tout seul par la vallée de la Guisanne, côté Nord. Tu feras gaffe aux ailes volantes. Il y en a qui s'amènent vers toi sans crier gare. Moi, je vais piquer un bon roupillon.

- Si tu veux te retrouver chez saint Pierre.

- Je préfère le diable. Il est plus marrant.

L'air était calme et le planeur filait à quatre vingt dix à l'heure sans que Michel ait beaucoup à solliciter les commandes pour rectifier les mouvements sporadiques de l'atmosphère.

Il regardait passer lentement le paysage, pensif. Bien sûr qu'il était content de ce vol qu'il avait si souvent projeté sans jamais pouvoir le réaliser mais il ressentait une certaine tristesse, comme une impression d'injustice. Ou bien ce vol aurait dû avoir lieu plus tôt et alors n'aurait compté que lui. Les grandes ailes blanches sur les cimes et les neiges, superbe ! Ou alors Nathalie aurait dû y participer, par exemple avec un autre instructeur qui aurait volé en leur compagnie sur un autre appareil. L'idéal, mais c'était aussi trop tard, que lui-même l'emmène, s'il avait eu son brevet... Si elle était restée avec lui... Si, si... En rêver maintenant, c'est tout ce qu'il pouvait faire.

- Ça va, Mich ?

- Magnifique !

Et le silence revint entre eux. Il avait été chic, Gilles. Il fallait qu'il soit content, que Michel lui fasse part de sa joie.

- Tu ne peux pas savoir comme ce vol me fait plaisir.

- Alors qu'est-ce que tu attends pour passer ton brevet. Tu volerais seul, à ta fantaisie, pendant des heures entières, sans un instructeur pour t'emmerder.

- Je crois bien que je vais me payer une seconde folie.

- J'y compte bien. Alors tu tapes ?

- Je tape.

Et sur la main que l'autre lui tendait par-dessus son parachute, il tapa un bon coup. Puis il se retourna. Gilles semblait jubiler.

Rassuré, il reprit son vol tranquille au bruissement doux de l'air caressant l'appareil. Il avait ouvert à sa gauche le petit guichet de la verrière et il passait la main dans l'air glacé qui le rafraîchissait agréablement.

Paumé, il l'était en réalité, se demandant quelle impression ce vol allait laisser en lui. A s'interroger, il risquait de l'abîmer. Alors il s'obligea à ne plus penser à rien pour n'être que dans le présent, à trois mille mètres, dans un bel appareil aux grandes ailes, avec un chic copain, en descente douce sur cette vallée qu'il aimait.

Le lundi matin, au lieu de se mettre immédiatement au travail, il s'accorda un moment pour rêver une fois de plus à ce vol. Il lui semblait que c'était là sa vérité et qu'il n'était pas fait pour se bagarrer avec des histoires d'entreprise qui usaient sa vie en soucis terre-à-terre et au bout desquelles il n'y avait rien. Se crever pour être "le plus riche du cimetière", quelle dérision !

Il avait tenu sa promesse et la longue descente sur la vallée de la Guisanne puis sur celle de la Durance avait été un enchantement. Mais, dès l'aéroport en vue, il sentit que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Au fur et à mesure que le terrain se rapprochait, une tristesse tombait sur lui parce que ce vol était trop beau et qu'il ne pourrait jamais en faire partager de semblables à Nathalie. Encore une joie que le destin lui enlevait.

- Tango Delta en approche. On peut atterrir directement... O.K. ?

- Oui, rien en vue. Allez-y.

- Bien reçu... Hé, toi, regarde ta vitesse. Les aérofreins.

- Merci.

Il déverrouilla la manette rouge et la tira en arrière, déclenchant le bruit de la turbulence sur les ailes. L'aiguille revint sur cent dix. Il tenait à faire l'atterrissage lui-même. Il s'aligna correctement face à la piste qui se rapprochait lentement en grandissant.

- Trop haut. N'aie pas peur du terrain.

Il descendit jusqu'à une centaine de mètres et vola en pente douce en rentrant de lui-même les aérofreins pour contenir sa vitesse. Le point de visée approchait au-delà de la petite route. Les arbres, le sol passaient de plus en plus vite. Comme on lui avait fait remarquer, aux temps où il apprenait à piloter, qu'il avait tendance à rétablir trop tôt l'appareil en vol horizontal, il attendit de se voir au raz du sol qui défilait à toute vitesse pour faire son arrondi. Alors il tira les aérofreins à fond. La roue toucha le sol sans rebondir. Un moment de roulage bruyant et il freina jusqu'à l'arrêt total. Alors le planeur s'inclina doucement jusqu'à ce que la pointe de l'aile droite vienne appuyer sur l'herbe.

- Superbe, Gilles ! Merci, vieux.

- Bof ! Tu t'en es pas trop mal tiré.

De la part de Gilles, c'était un compliment. Celui-ci ne voulut pas le lâcher.

- Et maintenant tu t'inscris au Club cette semaine. Tu connais les formalités.

- Bonjour Monsieur. Alors ce vol en planeur, réussi ?

Il sursauta. Maryse venait une fois de plus de le surprendre en train de rêver. Il en éprouva une pointe de dépit.

- Superbe. Vous voyez, j'y pense encore. Je vous raconterai. Oh, vous avez une jolie robe ce matin, qui va très bien avec vos cheveux bruns. Ça change de votre veste-pantalon de cuir noir de la semaine dernière. Louis doit être ébloui.

- Oh lui, pour qu'il me fasse un compliment...

- Il n'en pense pas moins. C'est un garçon effacé, qui s'exprime peu, mais qui vous adore.

Elle se mit à rire en déposant son sac.

- Heureusement que je le sais. Il est plutôt du genre bourru parce que les reproches...

- Bof ! Vous les lui rendez bien.

- J'appelle ça faire du ping-pong. On y joue souvent.

- Et vous êtes heureuse.

- Entre lui et vous, sans doute.

Leur dialogue s'arrêta là. Elle venait de lui rendre un bel hommage et du coup il se jeta dans le travail en se reprochant une fois encore de n'être pas plus à la hauteur de Maryse que de Nathalie, ni des autres, ni même, et cela l'aiguillonna, ni même peut-être d'Erick.

Mais vers dix heures trente, se retrouvant seul sans son bureau après une visite et le départ de Maryse pour le chantier de Drac et Romanche, il sentit soudain une pesante lassitude retomber sur ses épaules. De nouveau il rêvait. Il lui fallait se secouer. Il alla prendre une tasse de café dans le hall. Joëlle lui demanda s'il avait besoin d'elle. Il répondit qu'il l'appellerait dans un moment. Mais jusqu'à midi, il ne fit rien. Sa tristesse paralysante l'enfermait dans l'inaction. Il ne se reconnaissait plus. Alors il décida d'aller consulter son ami Rachid, le médecin, qui le reçut le soir même.

- Tu fais de la dépression. Chez toi, c'est étonnant. Réponds-moi si tu veux. Il y a quelque chose dans ta vie qui ne va pas ?

Michel hésita puis il se dit que s'il était venu consulter Rachid, ce n'était pas pour l'égarer dans son diagnostic par des mensonges. Et, sans entrer dans le détail, il lui raconta son histoire avec Nathalie.

- Je préfère ça. Ardent et généreux, comme je te connais, ça ne m'étonne pas.

- Te moque pas. C'est pas drôle.

- Ainsi donc la fille qui ne savait pas qu'elle était enceinte, c'était elle. Maintenant je comprends.

- Merci. C'est curieux. En ce moment je ne rencontre que des gens chouette autour de moi.

- Ceux qui ne voient que des sales types autour d'eux sont des naïfs. S'ils savaient toutes les histoires de chacun... En tous cas, je te conseille de prendre pendant quelques temps les médicaments que je vais te prescrire mais n'oublie pas que ce ne sont que des aides. Si tu veux t'en sortir, et tu t'en sortiras, c'est à toi de faire le boulot. Exercices physiques d'abord. Toi, pour ça, pas de problème. Avec les gars du Club qui n'attendent que toi... Tu les as un peu laissés tomber ces derniers temps, avoue. Mais surtout vois le bon côté des choses. Tu as de la chance avec Valérie...

- Nathalie

- avec Nathalie. Combien de garçons peuvent se flatter de vivre ce que tu as vécu avec elle cet été ? Et vous restez en relations très étroites. Alors ?

- C'est vrai.

- Bien. Maintenant, voilà ce que tu vas prendre...

En le reconduisant, il se pencha vers lui :

- Entre nous, un conseil : veille à ta sexualité. Ne reste pas trop longtemps inactif. Tu verras que ça ira mieux.

Michel sourit et le remercia avec une chaleur sincère. Au retour, il revint à son dernier conseil. Médicalement, il avait sans doute raison et de la part d'un coureur comme Rachid il fallait s'y attendre. Mais il savait bien, lui Michel, qu'il ne pourrait jamais aimer d'autre fille que Nathalie et faire l'amour à vide sans aimer avec Raymonde ou n'importe quelle autre comme avant, cela ne

l'intéressait plus, mais plus du tout. Le conseil le plus important qu'il ait retenu était que lui seul pouvait remonter la pente, lui seul... Peut-être aidé par Nathalie.

Presque chaque soir ils échangeaient un coup de téléphone. Michel attendait ce moment béni où ils pouvaient se parler sans être dérangés, surtout les jours où il avait le cafard. Elle aussi semblait tenir à ce contact journalier, d'autant plus précieux qu'il allait bientôt prendre fin. En général, ils échangeaient des paroles banales sur les menus faits de leur journée, chacun évitant de parler de choses fondamentales. Ce n'était pas la peine. Ils se comprenaient parfaitement.

Ce soir-là cependant, Michel avait hâte de lui annoncer sa dernière expérience.

- Maryse ne t'a pas dit ce que j'avais fait samedi ?

- Pas du tout.

Une pensée de reconnaissance pour Maryse qui avait eu la délicatesse de lui réserver le plaisir d'en faire la surprise à Nathalie.

- Avec un ami j'ai survolé en planeur le massif des Ecrins.

- Formidable ! Raconte vite.

Et Michel, heureux de rencontrer chez elle un tel intérêt, se mit à lui raconter son raid par épisodes pris au hasard, sans ordre chronologique, revenant sur ceux qui l'avaient le plus intéressé.

- J'ai vu d'en haut notre bivouac de Coste-Rouge et la minuscule aiguille sur laquelle nous étions montés le soir où il y avait tant d'éclairs.

- Une nuit fantastique, Michel. Une nuit qui restera un de nos plus jolis souvenirs. Ces éclairs... Tu m'as appris à regarder les éclairs dans la nuit. Quand je suis hors de Paris, il m'arrive de me mettre à la fenêtre pour les épier à l'horizon. Je pense toujours à notre nuit de Coste-Rouge.

- Sais-tu la comparaison qui m'est venue à l'esprit pour évoquer cette nuit ? "Une Chevauchée des Walkyries silencieuse."

- Mais c'est tout à fait ça. Tout à fait.

- Nous avons survolé la Barre des Ecrins en passant très près du sommet. Il y avait un couple près de la croix. Je les ai salués.

- J' imagine combien tu devais être heureux. Je le suis pour toi, avec toi. Tu as pu aller jusqu'à la Meije ?

- Oui ! Tu te rappelles les deux planeurs ? Eh bien j'étais dans un planeur et je passais comme eux.

- Tu as vu quelqu'un sur les arêtes ?

- Personne. Mais je nous ai vus, nous, comme cet été, et j'ai vu de l'autre côté le petit refuge de l'Aigle.

- Je nous y vois encore, Michel. Que tu aies pu survoler tout ça, tu ne peux pas savoir combien j'en suis heureuse. Et le Gaspard ?

- Nous l'avons salué au passage. C'est impressionnant de voir d'en haut ce que nous avons pu faire ensemble. Gilles a pris des photos. Je t'enverrai les plus belles.

- Non, toutes. Je suis heureuse pour toi, et pour nous deux, que tu aies pu t'offrir un si beau vol. Je n'y aurais pas pensé.

Quand ils eurent raccroché, il se sentit à la fois réconforté et attristé. Il se reprochait amèrement d'être revenu démoralisé de ce joli raid alors qu'il aurait dû en être heureux. La satisfaction de Nathalie n'était pas feinte. Elle participait au plaisir de Michel. Pourquoi n'avait-il pas eu sa réaction, si saine, si désintéressée ? Une fois de plus, sans le savoir, elle lui donnait une leçon. Une fois de plus il s'était conduit vis-à-vis de lui-même comme un minable.

Le programme de Villeneuve n'avancait guère et Michel ne se sentait pas le courage de remuer les gens. Il attendait que l'effet de ses remèdes se fasse sentir, tout en sachant qu'il devait faire lui-même l'effort de réagir. Mais le travail journalier lui était pénible et il avait honte de donner sans



cesse de fausses excuses à Maryse pour avoir remis au lendemain ce qu'il aurait dû faire le jour même. Il avait honte de lui laisser ainsi un surcroît de travail.

Ce qui l'affectait le plus, c'est que, s'il voulait être sincère, il devait reconnaître que le départ de Nathalie se révélait la meilleure solution pour elle comme pour lui. Elle se trompait sur son compte parce qu'elle ne l'avait guère connu qu'en montagne. Dans la vie courante, il n'aurait pu que la décevoir. Elle partie, il conserverait à ses yeux un prestige qu'en fait il ne méritait pas.

"Je n'aurais pu lui offrir qu'une vie étriquée. Qu'aurait-elle bien pu trouver d'intéressant dans ce trou de Grenoble ? Vue de loin ou en passant, cette ville se présente avec sa couronne de montagnes. Mais y vivre, c'est autre chose. Pour elle il valait mieux un pays neuf au parfum d'aventure, un pays aux immenses plaines, bordé par le bleu des mers du sud et la blancheur de la Cordillère des Andes."

Mais, comme à chaque fois qu'il cherchait à magnifier le nouveau destin de Nathalie pour amoindrir la peine qu'il ressentait par la satisfaction de la savoir heureuse, il se heurtait à un sentiment de révolte. Et son amour-propre renversait le cours de ses idées pour remettre l'avantage de son côté.

"Je ne connais l'Argentine qu'à travers des descriptions générales, des photographies de géographes, des romans plus ou moins authentiques. Je connais les Andes à travers les récits de Millioz qui a participé à une expédition au Cerro Torre. Je vois ce pays un peu avec les yeux de Nathalie.

"Mais Marc Millioz est aussi un skieur de haut niveau. Or que nous a-t-il dit à la dernière réunion au Club ?

- J'ai bourlingué à travers pas mal de pays à la recherche de magnifiques descentes à ski. Eh bien, je constate que nous avons en France les plus belles du monde par l'ampleur des dénivelées et par la variété des parcours, celles de la vallée de Chamonix entre autres.

Non, la France est un pays d'une beauté rare, bordé par une mer délicieuse et par un océan qui n'a rien à envier à celui de l'Argentine. Des plaines verdoyantes. Un climat qui passe du tropical au polaire suivant les saisons et les altitudes. Les palmiers de Guinée y avoisinent les bouleaux de Sibérie. En cent kilomètres le paysage change du tout au tout. La France offre toujours quelque part un échantillon du monde entier. Combien de pays peuvent en dire autant ?

- Nathalie, je t'offrais un immense domaine d'aventure dans nos Alpes, un domaine qui se moque des frontières, car les Alpes vont jusqu'en Autriche et même au-delà. En montant au Tour Noir ou au Mont Blanc, pensons-nous que nous chevauchons une frontière avec la Suisse ou l'Italie ? A la Jungfrau, au Cervin, mes copains et moi, nous étions chez nous, dans nos Alpes. Et de l'aventure, je t'en offrais à pleines mains.

- Et pourquoi dénigrer mon bled de Grenoble en le disant démuné de moyens d'expression ? Nathalie, la musicienne, tu aurais pu trouver place dans deux orchestres, surtout dans celui de l'Ensemble Philharmonique d'Euterpe que dirige Robert Frisch, un client à qui j'ai construit sa villa. Je te vois debout, dans une robe bleue, enchantant un public t'écoutant en silence.

- Et Paris est si proche maintenant, avec Jean Forêne, qui aurait tellement aimé te garder. Je ne t'aurais pas marchandé tes déplacements car, ni l'un ni l'autre, nous n'avons de goût pour une vie casanière. Vas-tu trouver là-bas de meilleures occasions d'épanouissement ?...

- Oui, bien sûr, l'entreprise... La femme d'un entrepreneur sans cesse par monts et par vaux, courant de chantier en chantier, passe souvent de longues heures à l'attendre, plus même qu'une femme de guide car une femme de guide ne trouve interminables que les nuits d'été. Mais un peu moins d'entreprise, un peu plus de toi, l'équilibre se ferait bien tout seul... Comme entre Maryse et Louis, car elle aussi passe beaucoup de temps à l'entreprise...

- A moins que toi aussi, tu viennes travailler avec nous... La pire des situations, disent les esprits sages, qu'une épouse de patron vienne travailler avec sa secrétaire... Toi et Maryse, vous les auriez

fait mentir... Mais pourquoi ne travaillerais-tu pas près de nous comme décoratrice ? Car tu as aussi cette corde à ton arc...

Il rêvait maintenant, il en avait conscience. Mais, pendant qu'il y était, pourquoi s'interdirait-il d'imaginer ce qui aurait bien pu être la réalité ?

Il sonne. Nathalie, souriante, vient lui ouvrir... C'est cela surtout qui lui manquait. Il appréciait cet accueil quand une fille venait passer quelques jours avec lui, mais il savait, comme elle, que ce n'était qu'une passade et la fille partie laissait derrière elle un parfum de regret. Tandis qu'avec Nathalie...

- Bonsoir, Nathalie.

- Bonsoir, Michel.

Et une étreinte avec d'amoureuses bises.

- Alors cette journée ?

- Crevé mais, à te voir, ma fatigue reste sur le paillason. Et toi ?

Et elle lui aurait parlé de ces petites choses de la journée. Des emplettes. Des énervements. Des rencontres. De menues nouvelles... Elle lui aurait parlé de répétitions, de concerts réussis ou de moins bien réussis... Et après... Une chose était certaine : elle aimait les enfants et Nathanaël viendrait, tout frais, tout mignon... Puis un ou une autre... Et l'enfance qu'il n'avait pas eue...

- Et merde ! Merde ! Merde ! C'est complètement con maintenant ! Et d'abord rappelle-toi ce que t'avait dit Bernard quand son copain chômeur, fou de joie d'avoir trouvé une situation inespérée, s'était fait tuer dans un accident de taxi sur le Quai d'Orsay, juste devant le Ministère où il allait signer son contrat. "Si Georges avait reçu la mauvaise nouvelle d'un refus, il se serait lamenté. Comment aurait-il pu deviner que ce refus lui sauvait la vie ?". Très secoué, Bernard avait immédiatement pondu ce proverbe qu'aussitôt Eliane avait affiché dans leur salon.

*Le chemin que tu n'as pas suivi t'apparaîtra toujours pavé d'or  
parce que tu ne sauras jamais  
quel imprévisible malheur il pouvait te réserver.*

Qui peut savoir alors si le départ de Nathalie ne sauve pas la vie à l'un ou à l'autre ou aux deux ? Allez, Michel, cesse de te faire du mal. Prends de ton ataramachin et dors. Il faut bien que tu le fasses de toi-même puisqu'il n'y a personne pour te le dire.

Or voici qu'une bonne surprise l'attendait ce matin-là alors qu'une fois de plus il commençait sa journée dans un climat de fatigue insurmontable. Il apprit que sa soumission de prix pour le marché de Villeneuve avait été retenue et qu'il devait se présenter au plus tôt avec toutes les pièces nécessaires.

Du coup le moral lui était revenu. Il s'empressa de montrer la lettre à Maryse qui lui lança :

- Bravo ! Cette fois, Monsieur, finie la mauvaise passe. On se retrouve comme avant et on en fait cadeau à Nathalie.

La journée fut bourdonnante. La nouvelle avait été divulguée dans l'entreprise. Il était certain que la signature de ce marché ferait l'objet de commentaires dans la presse. La municipalité avait triomphé des critiques qui s'étaient élevées contre un projet que certains accusaient d'être dispendieux, ce qui lui avait fait de la publicité car la politique s'en était plus ou moins mêlée. Par contrecoup l'entreprise MOLLARET S.A. s'en trouverait rehaussée. Aux yeux de tous, elle aurait le prestige d'avoir battu GALLETIER S.A. au finish.

La signature eut lieu cinq jours plus tard, non sans une certaine solennité. Tout le conseil municipal y assistait. Suivit un repas avec un petit mot de Monsieur le Maire qui renouvela sa foi dans l'avenir de sa commune et sa détermination à favoriser son développement tous azimuts, à

commencer par des facilités importantes accordées aux entreprises qui viendraient s'installer dans la nouvelle zone industrielle. L'entreprise MOLLARET y était explicitement invitée.

Deux jours plus tard tomba la seconde grande nouvelle : Feutrat était parvenu à un accord avec les Algériens sur le programme de Tipasa. Michel se fiait à lui pour le mener en entreprise générale. Les techniciens des deux entreprises y avaient travaillé en commun et ils étaient arrivés à s'entendre sur la répartition des tâches. Michel s'estimait heureux d'avoir vu ses collaborateurs s'y passionner, ce qui avait grandement simplifié sa tâche.

Comme Feutrat et lui n'étaient pas libres en même temps et qu'il ne s'agissait pas de risquer de manquer pareille affaire pas le moindre retard, Michel prit l'avion un jour après son collègue pour aller à son tour signer le contrat. Il ne lui déplaisait pas de faire seul ce déplacement, ce qui lui épargnait les incitations de ce vieux lapin un peu trop porté sur les femmes. Il aurait été de mauvais augure que dans l'état d'esprit où il se trouvait un incident survienne entre les deux hommes et inaugure mal leur collaboration. Michel accepta d'assister à un repas offert par Kader mais il regagna aussitôt la France car il avait hâte de se retrouver seul, comme si partir loin de Grenoble en ce moment était une infidélité envers Nathalie.

Rentré tard dans la nuit, il cherchait le sommeil sans pouvoir s'arrêter de penser. Son entreprise prospérait et son dirigeant pouvait s'en réjouir mais lui, en tant qu'homme, il n'y accordait que peu d'intérêt. Qu'importe l'argent, qu'importe l'ascension sociale, sans cet élément qui donne du prix à toutes choses, le bonheur ? Nathalie allait partir. Le reste n'était que péripéties.

Il eut conscience que la fatigue lui inspirait des pensées moroses et, à vrai dire, peu flatteuses pour lui. Il se leva, ouvrit la fenêtre, respira un bon coup devant un ciel toujours aussi étoilé, s'en alla chercher un des remèdes que Rachid lui avait ordonnés. Non, il n'était pas dans son état normal. Il devait le reconnaître et réagir.

- Tu es chef d'entreprise. Tu es responsable de tous tes collaborateurs. Si tu ne penses qu'à toi, tu n'es qu'un sale égoïste. Et puis de quoi te plains-tu ? Deux marchés importants que tu viens de décrocher et que tu seras bien content de montrer à Joseph quand il rentrera lundi. Maintenant que sa convalescence est terminée, il va te donner un sérieux coup de main. Tu as sérieusement besoin de lui en ce moment car c'est plutôt toi le malade. Ton devoir est de te réjouir. Si ce n'est pas pour toi, c'est pour les autres. Nathalie ne te tiendrait pas un autre langage. Sois à sa hauteur, bon Dieu !

Le cachet avalé, il ne tarda pas à se sentir mieux. Il ne pensa plus à rien et finit par s'endormir.

- Cette fois notre départ est fixé. Ce sera pour le vendredi de la semaine prochaine, probablement par l'avion du soir à Roissy. Je te préciserai l'heure.

A cette nouvelle pourtant attendue depuis longtemps, Michel sentit un chagrin lui pincer le cœur mais il ne voulut pas le laisser paraître. Il se doutait bien que de son côté Nathalie ressentait la même chose mais elle, elle avait en compensation la joie de partir vers une vie nouvelle avec un garçon qu'elle aimait. Il cherchait la meilleure réponse à lui faire mais elle le devança.

- Il fallait bien, Michel, que ce jour arrive. Il a tardé et je m'en réjouis parce que, pendant ce temps, il nous a permis de rester très proches. Mais, rassure-toi, ce n'est pas parce que la distance entre nous passera de six cents kilomètres à onze mille que nous nous éloignerons l'un de l'autre. Il n'y aura pas beaucoup de choses de changées entre nous. Ces quelques semaines d'attente nous l'auront prouvé... Tu me promets, Michel, de ne pas me laisser tomber ?

Il avait eu le temps de reprendre son calme.

- Quelle question ! Tu le sais bien.

- Alors je partirai rassurée et tu verras que la vie ne démolira en rien nos relations mais qu'elle ne fera que les approfondir. Je dirais même que ce sera plus facile parce qu'entre nous il ne restera que la partie supérieure de ces relations qui ne seront pas alourdies par le quotidien.

- C'est bien ainsi qu'il faut prendre les choses. Ne t'inquiète pas pour moi, gentille Nathalie. Y a-t-il jamais eu entre nous une dissonance ?

- Jamais.
- Alors pour le moment ne pensons qu'aux derniers jours qui nous restent à pouvoir nous téléphoner le soir. Comment va Erick ?
- Il est heureux et il ne cesse de me faire ton éloge.
- Dis-lui mon amitié. Je t'embrasse avec tendresse.
- Je t'embrasse avec tendresse, Michel. Tchao !

Après sa grave opération et une longue convalescence, Joseph reparut le lundi suivant, salué de tous côtés, serrant des mains qui se tendaient au fur et à mesure qu'il avançait. Les plus empressés étaient les Nord-Africains. Les filles, Maryse en tête, lui avaient acheté un gros bouquet qu'elles avaient posé sur la table de bois qui lui servait de bureau et il en était touché. Michel respirait mieux car ce retour tombait au bon moment et il était fier de pouvoir présenter à son paternel ami le marché de Villeneuve et celui de Tipasa. Bien sûr qu'il y trouverait quelque chose à redire car pour lui l'intérêt de l'entreprise passait avant tout et il n'était pas de petites économies. Mais il reconnaîtrait volontiers que son fiston n'avait pas si mal travaillé.

Une heure après son arrivée il était sur un chantier. C'est alors qu'une délégation de grévistes entra dans le dépôt et voulut parler au Comité d'Entreprise. Son représentant, Abel Blain, les reçut aimablement mais il leur déclara que personne ici n'avait l'intention de faire grève car les revendications que les autres avançaient, il y avait belle lurette que dans l'Entreprise Mollaret ils en bénéficiaient. Sur quoi, il lui fut répondu qu'ils devaient alors faire la grève par solidarité avec les autres travailleurs en lutte contre leurs exploiters.

- Nous, on n'a rien contre notre patron, répondit Blain. Citez notre entreprise en exemple si vous voulez, mais pour la grève allez vous faire foutre.

Ce langage n'était pas fait pour leur plaire. Ils repartirent en promettant de revenir en force si la semaine suivante le travail n'avait pas cessé.

Elles avaient pris de l'extension, ces grèves, et elles atteignaient maintenant les chemins de fer où un préavis avait été lancé par deux syndicats. De leur côté les chefs d'entreprise réagissaient et Michel était harcelé pour qu'il provoque une nouvelle réunion entre les chefs d'entreprises du bâtiment du Dauphiné et les représentants des syndicats, partisans de la grève ou non. Il répondait invariablement :

- Je ne veux pas me casser la tête pour des prunes. Ou on m'écoute ou on se passe de moi.

L'intervention des syndicalistes pour entraîner l'entreprise dans la grève irrita beaucoup Joseph. D'accord avec Michel, il demanda aux compagnons de venir assister à une réunion le soir même, réunion à la bonne franquette, où il leur expliqua une fois de plus que l'entreprise Mollaret n'était pas une entreprise comme les autres, qu'ils formaient tous une grande équipe, qu'ils avaient tous leur part des bénéfices, et que les nouveaux marchés, s'ils étaient tenus, leur promettaient pour l'année à venir une part probablement double de la précédente. Encore fallait-il que l'entreprise les exécute, ces nouveaux marchés. C'était de l'intérêt de tout le monde. Il n'eut pas de peine à les convaincre. Quelqu'un cria, approuvé par tous :

- S'ils viennent foutre la foire chez nous, on leur casse la gueule.

A quoi Michel répondit qu'il y avait peut-être des moyens plus malins pour se protéger.

Fidèles à leur convention tacite, ils bornaient leur conversation du soir aux petits événements quotidiens, à l'entreprise, aux grèves, et même aux préparatifs du grand départ, comme s'il s'agissait d'un voyage banal. Michel tâchait de lui présenter toujours un visage serein en même temps qu'il ne manquait jamais de lui exprimer sa tendresse. Il ne voulait pas que ses derniers jours soient alourdis en quoi que ce soit par son chagrin à lui, non plus que par ses soucis professionnels. Et sur ce point il tenait bon.

La veille de leur départ, Maryse trouva dans le courrier deux enveloppes portant une écriture connue. L'une lui était destinée, l'autre était pour Michel. Dès qu'elle le vit libéré du promoteur qui lui rendait visite, elle lui apporta la sienne, sans mot dire, mais avec un joli sourire. Il la remercia en répondant à son sourire et, sachant bien qu'elle s'y attendait, il ne prit même pas la peine de lui inventer une raison pour s'absenter.

Dès les premiers mots son cœur se serra comme elle avait dû sentir le sien se serrer quand elle les avait écrits :

*Je vais partir bien loin, Michel. Je vais partir vers une nouvelle vie dont un douloureux malentendu m'avait un instant détournée. Tel est finalement mon destin et je crois que le destin n'est pas méchant, même si parfois il prend un détour inattendu dont sur le moment le sens nous échappe.*

*Je bénis ce détour par lequel il m'a fait te rencontrer, rencontre inoubliable qui nous a valu, à tous les deux, un merveilleux été de découverte, la nôtre, à travers celle de la montagne, sa grandeur et sa poésie, comme s'il ne voulait pas que je parte sans emporter ce trésor de jeunesse.*

*Je pars, oui, mais je reste avec toi, Michel. Jamais je ne couperai la corde qu'un matin de juillet tu m'as passée sous les bras pour m'assurer, comme si à ce moment tu liais ma vie à la tienne. Par-dessus l'océan nous saurons toujours rester en contact. Nous pourrons nous écrire. Les lettres sont un merveilleux moyen de communication où on s'exprime plus librement parce qu'on a le temps de choisir ce qu'on veut dire. Nous pourrons nous téléphoner. Ce moyen n'est pas souvent porteur de choses profondes, mais nous entendons notre voix. C'est plus vivant, plus présent. Nous pourrons nous revoir, et peut-être plus souvent que nous le pensons, car entre l'Argentine et la France les échanges sont nombreux, aussi bien culturels que commerciaux. Dans les deux cas j'entrevois un tas de possibilités pour moi de venir souvent en France. Et toi, tu peux aussi venir en Argentine. Je sais qu'aucun empêchement moral ne t'arrêtera car tu as suffisamment de grandeur d'esprit pour passer par-dessus.*

*Notre éloignement a aussi un bon côté. Dégagés de tous soucis matériels, nous resterons plus facilement unis sur des hauteurs dignes de nos montagnes. Tu me places bien haut, Michel, et j'en souris, mais je reconnais que je t'idéalise moi aussi parce que tu le mérites. Il m'arrive de revoir la nuit ton beau visage et ce corps mince et si joliment musclé contre lequel je me suis réfugiée aux temps où tu m'avais tellement donné le besoin d'une présence virile. Cela aussi je veux le conserver intact.*

*Sais-tu que je me réserve un moment quand je peux, surtout à l'heure où la nuit tombe, pour revivre une foule de menues joies que laisse à mon souvenir notre lumineux été ? Oh, des faits minuscules mais combien révélateurs : notre descente joyeuse dans la neige au retour du Peigne, les souliers que tu me quittes avec tendresse au retour de l'M, les couvertures que tu bordes pour nous deux au refuge du Promontoire, notre marche tranquille, la main dans la main, au retour du Gaspard ou bien mes yeux fermés dans la voiture où je ne dormais pas pour mieux jouir de ta présence. J'avais tellement confiance en toi ! Et ce si joli repas comme deux amoureux dans un coin du restaurant de Chamonix ! Et la pluie qui tombe à grosses gouttes dans le faisceau de nos lampes sur la moraine du Glacier Noir !*

*De ces menus faits, il y a foule, y compris les moments marrants comme le coup de la résistance d'un rappel, ou ton copain qui râlait au bivouac de Coste-Rouge.*

*Tout cela m'a été donné par un garçon extraordinaire que j'ai eu la chance de rencontrer et, crois-moi, je ne suis pas près de l'abandonner.*

*Tu verras que onze mille kilomètres, quand on est si proche de cœur, sont plus courts que onze cents mètres quand on s'ignore ou qu'on s'oublie.*

*Voilà ce que je voulais te dire avant de partir.*

*Un mot encore.*

*Aux temps où le destin balançait, au moment où il me laissait libre de faire mon choix, puisque que vous vouliez que ce soit moi qui décide, ce choix, secrètement, je l'avais fait : toi. Si je prends le risque de te le dire maintenant, c'est que je suis sûre que cette confirmation, car tu t'en doutais bien, te sera non pas cruelle mais chaude au cœur. J'avais décidé de la remettre à plus tard de peur de te faire mal.*

*Mais j'ai compris que la hauteur de nos relations ne me permettait plus de garder ce secret pour moi seule. Je devais le partager avec toi, comme un fardeau précieux. Cela restera entre nous. Tu n'en parleras jamais à Erick. C'est la seule chose que je dois lui taire. Tu comprends pourquoi.*

*Je vais donc faire ma vie avec Erick. Tu sais que je l'aime. Je ne te l'ai jamais caché. Tu le sais depuis nos toutes premières confidences. Mais, je te le redis encore, mes sentiments pour toi n'en sont en rien affectés. Erick et toi, comment dire ?..., si cette comparaison pour un amateur d'astronomie peut t'aider à me comprendre, vous êtes sur deux orbites différentes. Je serai heureuse si je reste entre vous deux : Erick, mon charmant virtuose de mari et le père de notre enfant, Michel, l'amant idéal de nos montagnes, amant dans tous les sens, dans tes bras, dans ton cœur, dans ton esprit. Beaucoup de gens crieraient que je suis folle. Cela m'est égal. Seul m'importe que nous, nous nous comprenions.*

*Je ne te dis donc pas adieu, Michel, mais au revoir, et un au revoir aussi proche que possible. Je t'embrasse, très fort, tout comme sur le rocher de l'Aigle.*

*Nath*

Assis contre le mur de sa chambre, il relisait lentement les passages qui le touchaient le plus. Elle avait tenu avant tout à lui réaffirmer son attachement.

"Je pars, oui, mais je reste avec toi, Michel. Jamais je ne couperai la corde qu'un matin de juillet tu m'as passée sous les bras pour m'assurer, comme si à ce moment tu liais ma vie à la tienne."

Ce n'était pas la première fois qu'elle utilisait le symbole de la corde, cette corde qui relie ceux qui exposent leur vie ensemble mais qui est destinée à la sauver l'un par l'autre. Quand donc lui avait-il ainsi sauvé la vie ? Dans la crevasse ? Peut-être parce qu'elle aurait pu se casser le cou sur les lames de glace. Au Gaspard ? Là certainement, parce que la pente lisse tombait dans les profondeurs sans le moindre obstacle pour freiner un corps qui prend la vitesse d'un boulet de canon et va s'écraser Dieu sait où. La corde avait arrêté cette glissade et en avait fait une partie de rires. Oui, la corde méritait son rôle de symbole. C'est solide, une corde, solide comme un amour digne de ce nom.

"Il m'arrive de revoir la nuit ton beau visage et ce corps mince et joliment musclé contre lequel je me suis réfugiée aux temps où tu m'avais tellement donné le besoin d'une présence virile. Cela aussi je veux le conserver intact."

De telles paroles, si directes, ne peuvent sortir que sous le coup d'une profonde nostalgie qui idéalise l'autre au moment d'une séparation sans retour.

"Le besoin d'une présence virile"... Avait-elle conscience qu'elle laissait ainsi transparaître une certaine insatisfaction d'amour physique avec Erick alors que leurs étreintes à eux étaient étourdissantes ?..

Comme lui, aux moments de spleen, elle se réfugiait dans le rappel de leurs courses et dans son souvenir aussi une foule de menus faits prenaient maintenant une saveur inconnue alors, un relief qu'ils n'avaient pas soupçonné.

"Tout cela m'a été donné par un garçon extraordinaire que j'ai eu la chance de rencontrer et, crois-moi, je ne suis pas près de l'abandonner."

- Une fille extraordinaire que moi non plus je ne suis pas prêt d'abandonner, où qu'elle aille et quoi qu'il lui arrive... Et quoi qu'il m'arrive.

"Aux temps où le destin balançait, au moment où il me laissait libre de faire mon choix, puisque vous vouliez que ce soit moi qui décide, ce choix, secrètement, je l'avais fait : toi."

- Je savais, Nathalie, que tu avais choisi de vivre avec moi mais, maintenant que le destin, comme tu dis, avait décidé, il me semblait exclus que tu puisses me l'avouer.

Elle ne pouvait lui témoigner une plus belle confiance. Elle savait qu'il prendrait cet aveu sans révolte, ni amertume, qu'il en retirerait au contraire une joie sereine, un réconfort pour bien des jours.

La lettre sur ses genoux, Michel se passait la main dans les cheveux et respirait à fond, une émotion lui serrant la gorge. Lettre magnifique en vérité, qui témoignait d'une sensibilité égale à la sienne. Une fois de plus, Nathalie ne se trompait pas.

Il finit par replacer la lettre dans son enveloppe et à poser celle-ci dans le tiroir secret de son petit bureau d'ébène, un cadeau de son père, et il revint à son travail en évitant le regard de Maryse. De son côté elle se garda de le gêner par des coups d'œil pouvant paraître interrogateurs. La journée fut longue à passer. Pourtant la tâche ne manquait pas et Maryse mettait la meilleure volonté à compenser la lourdeur des pas de son patron.

Vers midi cependant elle lui révéla que dans sa lettre à elle, Nathalie lui demandait de rester son amie et elle promettait de lui écrire souvent et de la rencontrer chaque fois qu'elle reviendrait en France. Elle ajoutait que Michel allait avoir besoin d'elle plus que jamais. Elle savait qu'elle pouvait compter sur son amitié pour aider son patron à faire face et à foncer aussi bien dans son travail que dans la vie.

- Elle me chouchoute, remarqua-t-il en riant.
- Le reste me concerne mais je ne t'en parle pas. C'est gênant. Elle me porte trop haut.
- Pas autant que moi.
- Tu sais que je souffre du vertige. Alors descends-moi vite.

C'était le dernier soir que Nathalie passait en France. Dès qu'il fut libre, il composa lentement son numéro. Elle répondit aussitôt.

- Bonsoir, Michel. Comment vas-tu ?
- J'ai reçu une bien belle lettre aujourd'hui. J'en suis plus que touché.

Un silence, un silence qu'il ne savait comment interpréter. Il ajouta :

- Elle m'a fait beaucoup de bien.
- Il fallait que tu le saches. J'étais déchirée entre vous deux.
- Tu avais pourtant l'air décidé.
- Je l'étais. Mais je crois que cela comptera beaucoup pour toi de savoir qu'entre vous deux, secrètement, j'avais choisi de vivre avec toi.

Michel posa un instant le combiné, plaqua ses mains sur son visage, et reprit l'appareil :

- Je le savais. Mais que tu me le dises, toi ... oh non, c'est merveilleux ! Je crois que maintenant j'aurai moins de peine à te voir partir.

- Me voilà rassurée sur ta réaction et me voilà délivrée d'un lourd fardeau. N'oublie jamais ceci, Michel : la distance ne signifie ni reniement, ni indifférence. Nous resterons ensemble, oui ensemble. Je ne veux rien enlever à Erick mais tout ce qui sera possible entre nous ...

- Exact, Nathalie, tout ce qui sera possible.
- Et tu verras que nous resterons entre nous sur les plus hauts sommets.
- Sur les plus hauts sommets ? Voilà qui est pour me plaire. J'en suis heureux.
- Alors moi aussi. Je te téléphonerai de Roissy avant de prendre l'avion. Mais si je peux. Si je ne peux pas...
- Ne t'inquiète pas. Je comprendrai. A demain peut-être.
- A demain, Michel.

La dernière nuit qu'elle passait en France... Michel ne pouvait dormir. Non pas qu'il fut triste. Il éprouvait plutôt un sentiment de reconnaissance envers le ciel qui lui avait fait connaître une fille aussi merveilleuse. Il avait de la chance car dans leur si courte histoire rien n'était bas. Elle venait par sa lettre de lui en faire prendre conscience. Et de nouveau sa pensée s'attardait sur des scènes de leur lumineux été : la nuit où, serrée contre lui, elle luttait si gaiement contre le froid, la petite bouteille de champagne qui avait égayé un moment leur séparation sur le Glacier Blanc, son soulier enfoncé dans la boue près de l'arrivée au Lautaret, leurs instants de paradis terrestre sur l'Ile d'Or, le dîner avec le petit môme, la réflexion du barbu auquel il aurait cassé la gueule dans la salle du

concert, la télémonition de son accident en pleine conférence à Alger, les bonds gracieux des chamois, les chansons des Allemands au refuge des Ecrins, son si joli "Adieu, petit paradis !"...

Les chiffres rouges de son combiné marquèrent deux heures. Il ne pouvait s'endormir. Alors il prit le remède ataramachin et, paisiblement, il s'enfonça dans un sommeil profond.

Quand il se réveilla, il était neuf heures. D'un bond il fut debout. En dix minutes il fut douché, rasé, et, sans manger, il courut à son bureau.

Maryse l'accueillit avec un sourire moqueur, ce qui l'agaça.

- Vous croyez que ça m'amuse ?

Elle ne répondit rien. Confus de sa réaction qu'elle ne méritait pas, il lui lança un sourire pour s'excuser et il passa sans mot dire à la lecture d'un journal professionnel dont la première page était entièrement consacrée aux grèves qui débordaient depuis la veille sur les mines et les carrières. Mais cela pour l'instant le laissait relativement indifférent. Puis il compulsait des courriers, tourna dans son bureau plus qu'il ne travailla. Cette journée n'en finissait plus. Il fallait qu'il bouge. Alors il partit pour le chantier de sports d'hiver où il ne fit guère que se promener et il ne rentra qu'en fin d'après-midi. Comme rien ne pressait selon Maryse, il pouvait regagner honorablement sa maison plus tôt que de coutume en emportant un dossier qui lui tombait sous la main.

Dans son petit salon régnait un silence glacial. Les bilans trimestriels dont il voulait prendre connaissance pour s'occuper l'esprit n'avaient aucun intérêt. La clarté diffuse que les lumières de la ville répandaient sur les bâtiments de l'entreprise, de l'autre côté de la rue, était empreinte d'une tristesse insupportable. Michel avait tourné le dos à la fenêtre mais ses yeux ne regardaient rien. Elle allait téléphoner. D'avance, il savait qu'ils ne pourraient rien se dire, qu'ils ne feraient qu'échanger des paroles de circonstance. Mais il attendait cette voix, une voix si claire, si chaude au cœur, et pour passer les minutes qui s'égrenaient trop lentement, il laissa sa pensée s'envoler de nouveau vers les sommets. Là seulement il retrouvait la paix.

Une scène lui vint tout de suite à l'esprit, celle de la grotte du Peigne. Dans cette grotte inconfortable et humide où ils grelottaient l'un près de l'autre pendant que l'orage claquait au dehors, il n'avait jamais vécu jusqu'à ce jour-là de moment plus heureux. Avait-il réalisé alors ? Pas tellement. Pourtant, chaque fois qu'il l'emmenait en montagne, il ne manquait jamais de se dire : cette heure que tu vis avec elle, tu ne la revivras peut-être plus jamais. Non, il n'avait pas laissé passer sottement les jours de bonheur. Très vite il s'était rendu compte qu'une menace planait sur lui, sur eux deux, sans qu'il puisse en mesurer l'importance, ni savoir ce que le destin leur réservait. Mais il ne se serait jamais douté qu'elle prenne la forme...

Le téléphone retentit. Il fit un bond pour saisir l'écouteur.

- Le camion de ciment pour Chapareillan, où c'est-y qu'il faut le charger ? Colain en sait rien. Alors j'avais pensé que vous...

- Chez Morandi, bon Dieu ! Vous n'allez quand même pas déranger la cimenterie à cette heure. Chez Morandi !

- Ah bon. Bonsoir, Monsieur. Excusez.

- Pas de mal. Bonsoir, Maugnot.

Nouvelle sonnerie.

- Michel, je t'ai fait attendre. Pardonne-moi. Je te téléphone de Roissy. Comment ça va ?

- Ça va très bien, merci. Et toi ?

- Ça va. Nous allons embarquer dans une heure mais tu sais ce que c'est : une jolie embrouille. Je craignais de te manquer, pas à cause de toi mais de moi.

- Tu penses bien que pour moi tu n'avais pas de souci à te faire.

- Oui, je m'en doute. Alors il faut que je te dise un au revoir plein de tendresse.

Michel ne pouvait cacher son émotion qu'en abrégant.



- Moi aussi, je t'embrasse avec tout plein de tendresse... Il fait beau à Paris ?
- Très beau. Et à Grenoble ?
- Très beau aussi. Nous aurons eu un été formidable... pour le temps.
- Rien que pour le temps ?
- A travers le téléphone je vois ton sourire. Mais le temps était le cadre.

Il allait dévier malgré lui. Or il ne fallait pas que ce dernier contact soit morose. Ce serait mal vis-à-vis d'elle qui avait sûrement un gros effort à faire pour rester sereine, au moins en apparence.

- Erick n'est pas avec toi ?
- Non. Il est allé prendre une assurance.
- Pour ce vol ?
- Oui. Il y tenait. Mais le voilà. Je t'embrasse, Michel.
- Moi aussi. Tu me passes Erick ?
- Oui. Au revoir, Michel. Une très, très grosse bise.
- Une très, très grosse bise, Nathalie.

Il avait demandé Erick plus pour elle que pour lui-même, pour lui montrer qu'Erick ne les séparait pas.

- Alors, c'est le grand embarquement ?
- Oui. Comment vas-tu ?
- Très bien. Et toi ?
- Moi aussi. Tu viendras nous voir bientôt ?

Il voulait manifestement être aimable.

- Pas tout de suite mais on se reverra toujours, soit en France, soit dans ton... dans votre pays.
- Nous te remercions encore pour la course aux Ecrins. Elle était chouette.
- Et nous sommes rentrés entiers tous les trois. C'est un exploit.
- Ça nous a donné un élan pour affronter tout ce qui nous attend.

Lui aussi, allait-il déraiper ? Il n'avait pourtant aucune raison de le faire et surtout ce n'était pas le moment.

- La montagne, ça sert à faire des provisions pour tenir le coup quand ça va mal. Aujourd'hui vous partez pour une grande aventure. Tu es heureux ?

- Ben, il va falloir nous organiser.

- Bon Dieu, ça n'empêche pas d'être heureux, ça. Avec une Nathalie, tu verras que tout ira comme sur des roulettes. Allez, embrasse-la bien pour moi. Dis-lui que je suis heureux pour vous deux. D'accord ?

- Oui.
- Alors tchaô, Erick.
- Tchao, Michel !

Et clac ! C'était fini. A l'instant même, une page de sa vie était tournée. Il n'avait pas trop mal joué son rôle. Elle également. Chacun savait bien ce que l'autre ressentait et sous des paroles banales, comme toujours, ils s'étaient parfaitement compris.

- Nathalie, Nathalie des neiges, la plus belle fleur de la montagne, adieu.

Il s'approcha lentement de la fenêtre, regarda briller les étoiles. Le ciel gardait sa pureté inaltérable d'un exceptionnel été mais il se vidait ce soir d'une présence. A son tour, comme la montagne, il perdait son âme. Michel allait suivre par la pensée l'énorme avion qui emmenait celle qu'il aimait et son compagnon de vie par delà l'équateur, par delà l'océan, vers le bout du monde.

Le bout du monde... Et lui, il restait là, seul, dans une demeure vide, avec les emmerdements du métier, sans joie de vivre, sans but. Même la montagne ne l'intéressait plus. Le vide sidéral qu'il avait ressenti sur le Glacier Blanc après avoir quitté Nathalie, il était là, ce vide, sur sa maison, sur l'entreprise, sur la ville, sur la France entière. Il n'éprouvait même plus la nécessité de se raisonner. A quoi bon ? Il aurait pu prendre le remède qui endort la sensibilité quand on souffre moralement

mais c'eût été tricher. Sa peine, il voulait la sentir ce soir, pleine et pure, comme une fidélité envers Nathalie. Il avait envie de pleurer. Comme un gosse. Les gosses, ça fait passer leur chagrin. Mais pleurer, pour un homme ça ne fait pas sérieux et elle n'aurait pas tellement apprécié.

- Et puis merde !

Il alla se jeter à plat sur un canapé, la tête entre les bras, les yeux clos, une boule dans la gorge, vidé, quand de nouveau le téléphone sonna.

- Alors lui, avec son ciment !...

Il finit par bouger, s'apprêtant à être aimable pour ce pauvre diable qui n'y était pour rien.

- Maryse ! Si tard ?

- Oh non, il n'est que dix heures. J'ai eu un coup de téléphone de Nathalie. Elle avait l'air très émue. Elle m'a dit qu'elle venait de t'avoir.

- Oui, mais à moi elle m'a paru très en forme.

- Sans doute toi aussi, tu t'es montré très en forme.

- Evidemment.

- Tu vois ? Et c'est très bien ainsi. Toi, comment ça va ?

- Très bien.

- En somme il n'y a que moi pour avoir le cafard.

Michel marqua un silence.

- Tu sais bien que j'ai un cafard fou.

- Alors viens à la maison.

- Maintenant ?

- Pardi. Allez, Michel. J'ai besoin de toi. On t'attend.

- J'y vais.

Michel roulait à vive allure en direction de Saint-Egrève. Il courait se réfugier chez la seule amie capable de le comprendre. Leur maison était bien l'unique refuge qui lui restait ouvert ce soir.

Le lendemain était un samedi et il pensait avoir la paix quand, en passant le portail de l'entreprise, il tomba sur Joseph qui semblait l'attendre.

- Fiston, j'ai à te parler.

La veille au soir, après un repas où ils avaient plaisanté d'une façon touchante, car Maryse aussi était triste, Louis avait projeté jusqu'à onze heures des films de ski et Michel avait dû céder à leur insistance pour qu'il passe la nuit chez eux. A son réveil, il n'avait pas eu le temps de ressentir le vide que Maryse l'appelait pour le petit déjeuner. Après quoi, il les avait remerciés en embrassant Maryse et en serrant la main à Louis, puis il était remonté dans sa voiture pour aller rejoindre directement son bureau.

- Fiston, j'ai à te parler. Mais il faut qu'on ait le temps. Entrons.

Joseph avait l'air soucieux. Pourquoi donc tenait-il à un tel entretien alors que d'habitude il parlait sans se préoccuper du lieu ni du moment ? Michel passait en revue les problèmes de l'entreprise. Elle ne marchait pas si mal et il lui avait apporté deux marchés importants qui lui assuraient du travail pour au moins deux années. Les bruits de grève ? Possible, car Joseph redoutait toujours les mouvements sociaux et il avait toujours œuvré pour en préserver l'entreprise. Mais il devait plutôt s'agir d'un problème de santé. Sa dernière alerte l'incitait sans doute à ménager ses forces et peut-être songeait-il à s'éloigner de l'entreprise. Il avait largement passé l'âge de la retraite et, la mort dans l'âme, il se voyait contraint d'annoncer à Michel qu'il devait se retirer. Mais Joseph ne disparaîtrait pas du jour au lendemain. On le reverrait souvent, et probablement plus souvent que lui-même ne pensait.

Quand Michel fut assis à son bureau, il vit réapparaître Joseph avec un lourd dossier sous le bras, celui de Villeneuve.

- Fiston, depuis mon retour de la clinique, je sens que ça ne va pas. Il y a quelque chose de changé dans cette boîte. Les gars me semblent avoir moins de cœur à l'ouvrage. Ils discutent entre eux. Ils parlent de grève. Il y en a qui m'ont dit que tu n'étais plus le même, qu'on sentait que quelque chose n'allait pas chez toi, que tu avais la tête ailleurs. Quand le patron n'est plus à son affaire, ça se sent vite, oh oui, ça se sent vite. Mais, même si c'est pas vrai, il faut toujours tenir compte de l'impression qu'on donne au dehors. Enfin, on verra ça. Ce qu'il y a de plus grave, c'est ce marché que tu as signé.

Et il posa le dossier sur le bureau. Michel avait sursauté :

- Quoi ? C'est le plus gros marché qu'on n'ait jamais eu.

- A quoi ça sert d'être gros si c'est à perte ?

- A perte ?

- Je le crains. Regarde-moi ça.

Et il sortit les plans, les étala sur tout le bureau et sur la table du téléphone. Michel attendait, sceptique. Pas possible. Son séjour à la clinique et son opération avaient atteint le vieux bonhomme et il devait faire de la dépression.

- Comment tu as fait ton compte ?

- De toutes les façons, par les déboursés, par les heures de travail, par les coefficients de trajets, par les prix unitaires, par les... Bref, il y a quelque chose qui ne va pas ?

- Première chose à faire en étudiant un marché, regarder les plans, les plans, les plans. Tu les as bien vus, les plans ?

- Si je les ai vus ? Trente six fois et avec Siège, l'ingénieur B.A. Et Legru, le petit métreur. Allons, dis-moi tout de suite ce qui ne va pas.

- Eh bien, regarde-les encore. Oh, il s'est fait plaisir, l'architecte. Il n'a pas lésiné sur l'originalité. Mais pour ce qui est de l'exécution, pardon ! Comment tu vas faire ici ? C'est tout en courbes, et des courbes pas régulières mais qui s'accroissent... Tu as vu là ? Et puis là ?... Et ce décroché là, comment on va faire avec les coffrages ? Et ça se répète, hein, là, là, là. Et ici comment on va faire pour amener la grue ? Et dans le fond, comment on va faire pour amener le béton et le ferrailage ? Il va falloir trouver un monte-charge supplémentaire qu'on devra démonter et remonter au fur et à mesure qu'on prendra de l'étage. Tu as pensé à tout ça ?

- Oui, mais nous sommes bien équipés maintenant pour les coffrages.

- Avec des façades pareilles il n'y en a pas beaucoup qui vont servir. Oui, j'ai tout regardé. On va avoir un mal de chien pour réaliser ça. Et c'est du béton ornemental. Ils vont se montrer exigeants. Ils y tiennent à leur opération de prestige. Là, on ne peut pas se payer le luxe de faire de l'à peu près.

Il ne fallut pas vingt minutes à Joseph pour le convaincre qu'il avait signé un marché de travaux horriblement coûteux et qu'il avait mis d'avance l'entreprise en difficulté pour tout le temps des travaux.

- Oui, tu tenais tellement à enlever le morceau que tu t'es dit : oh, le détail, c'est du détail. Et par malheur le métreur se trouvait au diable...

Michel se sentit touché juste. Il avait tout de même une raison de modérer le pessimisme de Joseph.

- Mais, Galletier, il faisait un prix pas loin du nôtre. Galletier, allons !

- Tu m'as bien dit qu'il n'avait pas insisté. Et pourquoi ? Parce qu'en y regardant de plus près... Non, plus malin, le gaillard ! Quand il a vu que tu marchais, il a descendu pour que tu baisses encore et, au dernier moment, il t'a laissé t'enfermer. Il doit rigoler maintenant, ce fumier !

Michel sentait la sueur lui monter au front.

- Alors, il faut casser le marché.

- On ne s'en tirerait pas sans une indemnité à faire sauter la baraque. Non, mon garçon, il n'y a qu'une solution : faire face.

Joseph ne lui faisait pas de reproches. Joseph lui parlait d'un ton paternel. Joseph le comprenait. Mais, ce qui le toucha le plus, le vieux Joseph avait les larmes aux yeux.

- Fiston, je sais pas ce qu'il y a, mais en ce moment tu me sembles filer un mauvais coton.

Michel avait enfoui sa tête dans ses bras au milieu des plans.

- Allons, fiston, reste pas comme ça. Il faut te ressaisir. Va voir un médecin ou fous le camp un bon coup dans ta montagne mais il faut te ressaisir. Te ressaisir ! Compris ?

- Joseph, quand tu m'as demandé si je me sentais capable de diriger l'entreprise, je t'avais répondu oui parce que je le croyais. Maintenant...

- Maintenant tu as une femme dans la tête mais ça te passera. Allez, allez ! Je sais que tu en es capable. Tu l'as prouvé. Et les autres dans le Bâtiment savent ce que tu vaux. Je peux compter sur toi, fiston ?

"Tu as une femme dans la tête " Qu'en savait-il ? Pour ce qu'il lui avait dit de Nathalie... Il aurait pu répliquer mais Joseph était passé par deux divorces et ce n'était pas la peine d'essayer de lui demander de comprendre ce que c'était qu'aimer.

- Je peux compter sur toi, fiston ?

Michel se redressa, posa un instant ses deux mains sur les épaules du vieux bonhomme, baissa et releva la tête.

- Tu peux compter sur moi.

Le visage du vieux bonhomme s'éclaira d'un sourire à travers sa moustache grise et Michel allait partir pour récupérer chez lui du choc que venait de lui donner la vision réaliste du marché qu'il avait signé quand, brusquement, il se retourna.

- Autant tout liquider d'un seul coup. Le marché de Tipasa est lui aussi une mauvaise affaire. Parle franchement.

Joseph respira et haussa les épaules

- Ça dépend. Seuls, on serait dans de beaux draps. Mais avec Feutrat, si on s'entend bien, on peut le mener. Mais ça ne sera quand même pas commode. Il faudra surveiller le chantier comme si on en était à deux pas, le surveiller comme le lait sur le feu. On ferait bien d'y amener quelques Algériens de chez nous pour donner du goût aux autres. La question argent m'a un moment tourmenté. On dit que les autorités algériennes se font tirer l'oreille pour payer et alors on serait bon pour mettre la clé sous la porte. Mais avec la garantie du Comptoir Maltais on s'évitera bien des soucis. Et puis on a toujours l'arme de refuser de payer leurs compagnons et d'arrêter les travaux. Mais il ne faudra pas laisser traîner d'un seul jour les situations, sinon on sera piégé comme des rats. C'est pas du tout cuit mais, en jouant serré, on s'en sortira.

Michel compris que Joseph modérait son inquiétude mais enfin il n'aurait pas parlé ainsi dans le cas d'un marché aussi onéreux que celui de Villeneuve. C'était une question de distance et de surveillance qu'il faudrait résoudre. Cette affaire ne supporterait pas la moindre faiblesse et Michel comprenait, sans que Joseph ait eu besoin de le lui dire, qu'il faudrait se montrer particulièrement vigilant avec les entreprises soustraitantes.

C'est avec des sentiments mitigés qu'il regagna sa maison pour y digérer sa déconvenue. Du coup l'impression de lassitude retomba sur lui et il eut une soudaine envie de vomir mais qui lui passa vite. Il alla s'étendre sur son lit et resta immobile pendant une bonne heure jusqu'à ce que Maria l'appelle pour le repas. Mais il mangea peu et Maria, le lendemain, lui demanderait s'il était malade, ce qui d'avance l'agaçait. Il jeta les restes dans le vide-ordures.

Errant de son bureau au grand atelier sans pouvoir se décider à décider quelque chose, il sortit soudain et partit en voiture, triste et rageur, sur la route de la Chartreuse. Au col de Porte il remonta d'un pas nerveux la forêt éparsée et la pente herbeuse qui mène au bord de la crête. Là il s'apaisa devant le vaste spectacle de la chaîne de Belledonne dominant la plaine du Grésivaudan. Il poursuivit, plus calme, enleva le passage des câbles et parvint au sommet. Vu le peu de temps qu'il

avait mis pour sa énième montée à Chamechaude, il comprit que sa lassitude n'était que nerveuse et que, s'il se laissait aller, il n'était qu'un minable, un minable bien peu digne d'elle.

Que faisait-elle en ce moment ? Comment se passait sa première journée en Argentine ? Buenos Aires est paraît-il un très belle ville. Il en revoyait le panorama qu'il avait longuement étudié les jours précédents. Cette ville qui lui était indifférente quand il avait appris son nom et sa position, voici qu'elle se colorait maintenant d'un sentiment d'amour.

Seul dans sa chambre, appuyé à la fenêtre en regardant le soir tomber sur les hauteurs de Belledonne, il se laissait emporter dans un rêve, un rêve dirigé car il aurait pu être réalisable, un rêve qu'accompagnait Siegfried Idyll.

Sur l'aéroport de Saint Crépin, au retour de son vol en planeur, il avait remarqué un garçon qui s'apprêtait à partir seul avec un walkman dans la sacoche latérale. D'après lui, c'était un délice de voler pendant des heures par-dessus monts et vallées en écoutant de la musique. Pour Michel, c'était une découverte.

Des nuages et des glaciers, lentement, défilent au-dessus et au-dessous de leur bel appareil aux longues ailes blanches qu'il incline et fait tourner nonchalamment à la recherche des mouvements favorables de l'air. Nathalie est assise devant lui, bien appuyée sur son parachute. Tous deux le casque aux oreilles, branchés sur le même walkman, ils écoutent ce beau poème musical de Wagner.

Le paysage qu'ils survolent est à peu près le même que celui qu'il avait choisi avec Gilles mais cette fois c'est lui et lui seul qui est aux commandes. Nathalie reste silencieuse, comme on peut l'être pendant un concert. Mais elle se retourne par moments avec le même sourire qu'il avait découvert pour la première fois aux approches de l'Aiguille de l'M.

Sous leurs ailes, le Glacier Blanc. Ils approchent de la Barre, par le Nord cette fois. L'ombre du planeur remonte par saccades la chute des séracs et passe par-dessus le Dôme. Puis, sur un mouvement tournant où s'inclinent de nouveau les grandes ailes blanches, il dirige l'appareil par-dessus les pentes neigeuses de l'arête jusqu'à la petite croix qu'ils saluent au passage. Siegfried Idyll est terminé. Nathalie demande le concerto, mais pas dans son interprétation à elle, dont elle repère trop les notes qu'elle trouve fausses.

Michel se lève, met l'enregistrement des Concerts Riegenfeld avec la célèbre violoniste Kirna Beuscher.

Quand résonnent les quatre coups de timbale, le paysage a changé.

Soulevés par un léger vent du Nord, ils survolent le Mont Blanc au petit matin. Le soleil va se lever. Quand le violon commence son envolée, un long rayon se met à dorer la cime, cette cime dont l'ombre monte vers le ciel glacé, dessinant le cône terminal dans l'espace. Michel promène le planeur autour du Mont Blanc puis descend en pente légère sur le Glacier du Géant. Nathalie est ravie. Elle découvre cette vaste vallée glaciaire dans la musique de Beethoven et quelle musique ! Et qui la connaît mieux qu'elle ?

Lentement ils descendent par le Mont Maudit, le Mont Blanc du Tacul, croisent l'Aiguille du Midi, très haut au-dessus du téléphérique de la Vallée Blanche, laissent à leur gauche les Aiguilles de Chamonix. A leur droite les fières Jorasses montent déjà à leur niveau, toutes sombres encore, mais bordées à l'est d'un liseré de lumière. Ils descendent encore. Droit devant eux, c'est le glacier de Talèfre dominé par la chaîne de l'Aiguille Verte. Sans se préoccuper du vent que son parcours suppose maintenant venant du sud, il longe l'arête des Courtes.

- Oui, c'est celle que tu as vue en photo au refuge du Pavé. Nous la ferons cet été et nous redescendrons par ce vaste glacier aux multiples crevasses.

- Tu crois que...

- Mais oui et je te demanderai de monter sur la corniche terminale que tu vois dominer les pentes Nord. Fantastique, n'est-ce pas ?

- J'aurais bien trop la trouille.
- Nicole l'a fait. Alors ?...
- Je l'admire. Heureusement la question... Michel, cette chandelle de roc !
- L'Aiguille Qui Remue.
- Un nom inquiétant. Elle se fait ?
- Tout se fait. Les deux pointes devant nous... Attends, on va y arriver... Les voilà. La Ravanel et la Mummery. Elles sont belles.
- Pas si près ! Tu me fais peur.
- D'accord. On s'en va mais regarde bien de tous tes yeux.

Du manche et du palonnier, tandis que depuis leurs écouteurs se répand sur les parois et les neiges l'immortelle musique, il fait basculer le paysage pour redescendre le glacier de Talèfre qu'ils survolent maintenant. Le petit refuge sous sa dalle et l'imposante bâtisse du nouveau glissent sous leurs ailes, minuscules dans les pentes herbeuses. Un large mouvement tournant sur la droite et voici qu'en se retirant comme un rideau l'arête sud-est du Moine dévoile les Drus, mais des Drus formant sous cet angle plutôt une lame qu'une aiguille. Et, au pied des Drus, le vallon de la Charpoua.

Le second mouvement du concerto commence lorsqu'ils remontent et caressent les crêtes du Moine. On distingue en bas le petit refuge. L'Arête Ecclésiastique se met à défiler à leur droite, de plus en plus vite au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochent. Ils croisent le sommet pyramidal du Cardinal, redescendent et vont contourner le glacier tourmenté de la Charpoua, côtoient les pentes verticales des Drus, reviennent faire un tour sur le rognon rocheux où est construit le petit refuge de bois.

Voici que s'offre maintenant à leurs regards la même vision que celle qu'il avait eue au concert de Nathalie. Le soleil se couche sur une mélodie étrangement prenante que l'orchestre accompagne avec discrétion, comme un bon écrin met en valeur une pierre précieuse. Dans une gloire orangée se découpent les pointes acérées des Aiguilles de Chamonix. Un rayon fauve illumine le dessous des grandes ailes qui penchent, quand le téléphone retentit.

- Bernard ?... Oui, elle est partie hier soir. Elle m'a téléphoné de Roissy.
- Elle est chouette.
- Très chouette, oui. Admirable. J'ai eu un mot avec Erick.
- Encore ? Moi, que tu aies toujours de la considération pour ce ouistiti, ça me renverse.
- C'est un artiste et Nathalie s'y connaît. Elle l'aime.
- Non, c'est toi qu'elle aime, bougre d'âne !
- L'un n'empêche pas l'autre.
- Vous deux, quand je vous comprendrai... Michel, je me doute de ce que tu ressens. Ecoute, on aimerait te voir très vite. Quand viens-tu à Paris ?
- Probablement dans le courant de la semaine. Je serai content de vous voir.
- Et nous donc ! Dès que tu le sauras, tu nous passes un coup de fil.
- Promis.
- Qu'est-ce que tu étais en train de faire en ce moment ?
- Devine ce que j'écoutais.
- Son enregistrement ? Nous aussi. C'est tellement beau qu'on a décidé de t'appeler.

Ce matin-là Michel s'était mis à compulser avec lassitude des liasses de rapports de chantier pour y retrouver si vraiment, comme il le prétendait, l'architecte de Drac et Romanche avait commandé la réfection d'une montée d'escaliers, alors que personne ici n'en avait le souvenir, quand Maryse, le visage illuminé, lui tendit une enveloppe à l'écriture harmonieuse : "Michel Mollaret".

Pas de Monsieur. Oui, le mot était de trop. Il se mit à rire.

- Alors, Maryse, tu comprends que pour le boulot, parenthèse. Je fiche le camp chez moi. Une demi-heure max.

Pourquoi prendre des précautions avec Maryse ? Au point où il en était... Il alla se cacher dans le jardin de sa maison et, assis sur l'herbe, à l'abri de tout regard gênant, il décacheta l'enveloppe avec la même tendresse que s'il la déshabillait. Sa première lettre ! Il semblait la retrouver.

*Bonsoir Michel*

*Ma première journée en Argentine s'achève par une nuit de toute beauté. Les lumières des bungalows descendent jusqu'à la plage et d'ici on entend le bruit de la mer.*

*Je ne suis pas près d'oublier l'accueil de la famille Holtz à notre descente d'avion lorsque Erick m'a présentée. Son père m'a fougueusement embrassée, puis plus tendrement sa mère et sa sœur. Mais il y avait, en plus, deux cousins et au moins une dizaine d'autres personnes dont on m'a bien dit les noms mais je n'en ai pas retenu la moitié.*

*Comme papa Holtz doit repartir aujourd'hui même aux Etats-Unis pour une quinzaine de jours, nous sommes restés à Buenos Aires avec les principaux membres de la famille pour cette nuit et nous logeons dans un bel hôtel au bord de la mer. J'ai ma chambre à moi. Ainsi l'a voulu papa Holz pour mieux me recevoir mais elle communique avec celle d'Erick. Nous avons passé ensemble un moment sur la terrasse à regarder l'océan mais, tu t'en doutes, nous sommes fatigués et nous n'allons pas tarder à aller dormir. J'ai cependant tenu à t'écrire ces quelques mots pour te dire que, si je suis heureuse et prête à tous les émerveillements dans mon nouveau pays, je me sens de tout mon être attachée à la France par mon père, par toi et par tous mes amis.*

*Je t'embrasse, Michel. Ne doute pas de mes sentiments pour toi. Permets-moi simplement d'abrégé cette lettre pour en écrire une à mon père. Je t'embrasse très fort et, si le ciel veut bien se débarrasser de son voile de brume, avant d'aller dormir, je regarderai de notre balcon si quelque étoile ne brille pas au Nord-Est du côté de Paris et de nos montagnes.*

*Nath*

*Erick me dit de te saluer chaleureusement.*

Il étira les bras, la lettre dans sa main droite, et se renversa sur l'herbe en souriant.

Une très jolie lettre en vérité. Heureuse, enjouée, confiante, jamais Nathalie n'avait paru si jeune, presque une adolescente. Et cette perfection dans sa spontanéité : "Ma première journée en Argentine s'achève par une nuit de toute beauté. Les lumières des bungalows descendent jusqu'à la plage et d'ici on entend le bruit de la mer". Il se répétait ces deux phrases en les savourant. Mais qu'elle ait tenu dès cette première lettre à lui affirmer une fois de plus son attachement alors qu'elle était définitivement lancée dans sa nouvelle vie et que tout retour en arrière soit exclu, il lui en était follement reconnaissant. Il en ressentit un allègement considérable. Le moral lui était revenu.

Il revint au bureau, tendit la lettre à Maryse. Celle-ci la parcourait en allumant de nouveau son sourire.

- L'avenir, Michel, ne s'annonce pas si moche.

Alors il se lança à corps perdu dans le travail. Il avait retrouvé sa confiance en lui et son dynamisme.

Le soir, en écoutant le disque de Shéhérazade, la tristesse qu'il ressentait habituellement à cette heure critique se faisait douce comme une main de femme. Quand elle serait arrivée à l'hacienda, alors il lui écrirait une lettre à son tour, une lettre qu'il voulait belle, tendre et dynamique à la fois. Le disque terminé, il s'endormit tranquillement, sans l'aide d'aucun remède.

Mais, au matin, il se réveilla avec un curieux pressentiment, comme si sa joie de la veille n'avait été qu'un rêve. En arrivant à l'entreprise, des compagnons se penchaient sur le journal.

- Hé, patron. Feutrat a brûlé.

Sans mot dire, il prit le journal qu'on lui tendait.

"Chambéry- Incendie aux Etablissements Feutrat- Un grave incendie s'est déclaré ce matin dans l'entrepôt principal et les bureaux attenants... Dégâts matériels importants... La malveillance n'est pas exclue..."

- Et l'Algérie ? demanda Chabanaz, un chef de chantier.

-Attendez, attendez ! On ne peut pas se fier aux journalistes. Je vais prendre des renseignements.

Quand il fut dans son bureau, il se dirigea vers Maryse ?

- Vous savez la nouvelle ? Feutrat a brûlé. Regardons votre journal.

L'incendie s'était déclaré vers une heure du matin. Les pompiers avaient circonscrit le sinistre mais les bureaux avaient bel et bien brûlé. Cette précision était plus grave que le reste. Les bureaux sont le cerveau d'une entreprise et la destruction des bureaux en a conduit plus d'une à sa perte.

- Ne dramatisons pas. On va d'abord tâcher d'avoir des renseignements. Essayez de toucher Feutrat à son domicile. Je vais voir de mon côté. Avertissez Joseph si toutefois il ne l'est pas déjà.

Le journée se passa à recueillir des renseignements. Michel put avoir Feutrat lui-même et il se hasarda à lui parler de leur chantier commun en Algérie.

- Au mieux, lui répondit celui-ci, vous prenez le manche et je vous suis aussi bien que je peux. Nous, si les banques marchent avec les assurances, on pourra s'en tirer. Mais il faudra reconstituer les dossiers manquants, ce qui n'est pas rien. Sinon, on serait obligé de déposer le bilan.

- Et qu'est-ce que tu prévois ?

- Je ne me laisse pas désarçonner comme ça. Quand j'y verrai plus clair, je foncerai sur les banques. L'emmerdant, c'est que ça tombe en pleine période de grèves. C'est pas fait pour les encourager. De toutes façons, on ne pourra pas être fixé avant une huitaine. En attendant, toi qui as la chance d'être jeune et d'avoir une entreprise qui marche, travaille bien, mon garçon.

Sympathique mais vite dit. Mais que faire d'autre sinon de continuer à travailler ? C'était bien là le meilleur conseil de Feutrat.

- Ah, Joseph ! Et alors qu'est-ce que tu en penses ?

- Ça va nous compliquer la vie mais faut pas te décourager, petit. En tous cas, pas question de grève chez nous, nom de Dieu ! Qu'ils ne viennent pas flanquer la merde ici, les autres ! Je sors mon fusil ! Et je serai pas le seul. J'en ai parlé. On va former un groupe pour leur foutre le pied au cul s'ils s'amènent.

Joseph frémissait à l'idée que certains puissent profiter de la situation. Jamais Michel ne l'avait vu dans un tel état. Il essaya de le calmer.

- Ton groupe, c'est qui ? Je vais m'en charger. Toi, il faut te ménager.

- Peut-être mais toi, tu vas reprendre le dessus. Pas question de se laisser aller maintenant.

- Compte sur moi.

Le reste de la journée passa finalement dans le calme retrouvé du travail habituel. Maryse ne lui avait rien dit mais elle lui faisait comprendre par son attitude qu'elle aussi comptait sur lui. C'est seulement le soir, quand il se retrouva seul avec lui-même, qu'il regarda sa situation avec des yeux de plus en plus inquiets. Le lendemain, il recevait une seconde lettre de Nathalie, à croire qu'elle le sentait à nouveau en détresse. Décidément, elle ne l'abandonnait pas.

*Bonjour Michel*

*Nous voici enfin dans la fameuse hacienda Cruz de Mayo près de San Castro après un court trajet d'avion depuis Buenos Aires jusqu'à Bahia Blanca et deux heures de voiture. J'avais avec une*



*certaine crainte vers cette hacienda qui de loin m'intimidait. En fait, c'est une superbe maison ou plutôt une sorte de manoir accompagné d'une installation agricole plus industrielle que rurale. J'aurai l'occasion de t'en parler.*

*Pour le moment faisons la connaissance de la famille.*

*Je sens qu'ici Erick est chez lui, l'enfant de la maison, assez suivi par sa mère et par sa sœur. Moi-même je dois me défendre de trop de sollicitude car on me chouchoute pas mal. Un couple de cousins habite dans une aile du bâtiment principal. Je les connaissais pour les avoir vus à notre arrivée à Buenos Aires. D'autres parents plus ou moins éloignés vivent dans une dépendance. Ils m'ont témoigné beaucoup de sympathie. Si je voulais m'en croire, je serais la reine du village, car en fait une hacienda, ou du moins celle-ci, est presque un petit village, avec même son temple protestant.*

*Ce détail appelle ma vigilance. Je ne veux pas qu'on entrave en quoi que ce soit ma liberté de penser. J'ai commencé par faire passer le message à travers nos conversations et je crois qu'il a été reçu.*

*Les terrains sur lesquels vit l'exploitation sont immenses. Erick me les fera survoler dans leur petit avion taxi. Ils ne sont pas loin du Colorado, un fleuve que j'ignorais et qui porte le même nom que celui des Etats-Unis.*

*Je suis un peu perdue dans tout cela mais je crois que je m'y ferai. L'Argentine est un immense et beau pays, verdoyant, cultivé, du moins là où nous sommes, une vraie terre d'aventures, et en le découvrant j'éprouve de plus en plus le désir que tu viennes et que ce soit moi qui te le présente. Si tu veux bien me faire ce bonheur un jour pas trop lointain, c'est un peu de ta présence que tu me laisseras ici.*

*Ma chambre est superbe et je vais l'arranger à ma façon. Celle d'Erick est plus une garçonnière. Ah oui, tu dois te demander pourquoi nous n'avons pas la même. Eh bien, parce que dans les traditions familiales un garçon et une fille ne peuvent avoir la même chambre tant qu'ils ne sont pas mariés. Je supporte cela parce que ce n'est que temporaire mais tu penses bien que je ne tiens pas à ce que ça dure. Je me rends compte de la valeur de la liberté dont nous jouissons en France. Je me sens une envie folle de provoquer une révolution pour foutre en l'air toutes leurs vieilleries. Tu peux croire que je vais m'amuser.*

*Par contre, et là est mon heureuse surprise, je tombe dans une famille de musiciens. Cela aussi est une tradition de la famille et celle-là, je vais la favoriser de toutes mes forces. Hanna joue de la harpe et nous avons déjà commencé à recenser les œuvres pour harpe et violon. Elles sont peu nombreuses. Maman Holtz, une brave maman toute dévouée et timide et un peu... pas mince, joue, tiens-toi bien, de la basse et un peu moins de divers instruments à vent. Les autres ont tous leur spécialité : Karl, le cousin proche, le violoncelle, Mina, sa femme, le saxo, Johan, l'autre cousin, la flûte, Lolita sa femme, une argentine, le piano. C'est elle qui a donné ses premières leçons à Erick. Quant au papa Holtz, il jouait de l'orgue autrefois. Il n'en a plus le temps maintenant.*

*Dès le premier soir, nous avons dû improviser un petit concert, Erick et moi. On a repris celui de Radio Harmonie avec la même sonate de Brahms et celle de Franck. Il a été résolu dans l'enthousiasme que chaque samedi on organiserait un vrai concert avec les moyens du bord qui ne sont pas négligeables. Mais ce qui m'a le plus intéressé, Erick aussi, c'est que nous pourrions faire partie d'un orchestre à Bahia Blanca. On m'a déjà proposé le concerto en ré majeur de Tchaïkowsky que j'ai donné l'année dernière à Heidelberg. C'est un peu vite. Je verrai.*

*Je te fourre tout cela pêle-mêle dans cette lettre car c'est encore trop neuf. Il me faut le temps de mettre de l'ordre dans ma tête et de m'acclimater. Je dois dire que tout le monde ici m'y aide gentiment.*

*Reste le père Holtz qui nous a téléphoné déjà deux fois de Philadelphie. Il n'est pas là mais on sent sa présence. Son retour est prévu dans une dizaine de jours. Il me tarde de mieux faire la connaissance de cet homme autoritaire et dur. Cela m'amuse car je vais lui opposer une résistance aimable mais résolue à propos d'Erick que je n'entends pas voir rester aussi petit garçon devant lui.*

*Je ne t'ai pas dit le dixième de ce que je découvre ici. Tu l'apprendras par mes prochaines lettres. Sache que je pense constamment à toi et chaque fois que je découvre quelque chose qui m'enchanté, je me dis : il faudrait que Michel soit ici. Oui, ta présence, ne serait-ce qu'une fois par mois, me comblerait.*

*Tu verras, Michel, que onze mille kilomètres ne sont plus une distance d'exil. Nous resterons très liés, je te l'ai promis, je te le promets encore. Loin de nous éloigner, nous ne ferons que nous rapprocher parce que je n'ai pas rompu la corde et que je sais que tu n'es pas près de le faire.*

*Alors peu importe la distance, Michel, je compte sur toi plus que jamais.*

*Je t'embrasse très fort dans ce beau pays que je veux découvrir avec toi.*

*Nath*

*PS- Ici c'est le printemps et Orion est en plein Nord...*

L'ambiance avait changé depuis la lettre de Buenos Aires si pleine de joie et de légèreté. Sans rien renier de son enthousiasme, Nathalie se montrait plus grave car elle avait conscience des difficultés inévitables devant un tel changement de milieu. Cette crainte transparaisait à travers sa résolution de s'opposer à ce qui ne lui plairait pas. Elle était encore dans la phase de la prime découverte comme le confirmait d'ailleurs l'amusant post-scriptum. Mais pour elle, les choses sérieuses commençaient et elle laissait entrevoir qu'elle aurait besoin de lui. Le symbole de la corde s'imposait en effet plus que jamais. Et son devoir à lui, Michel, était de lui montrer un visage serein. Il devait garder ses difficultés pour lui car elle avait certainement les siennes.

Mais pourquoi ne parlait-elle pas de l'enfant qui approchait ? Pour ne pas lui faire de la peine ? Non, elle le connaissait trop bien. Elle semblait plutôt en attente, mais en attente de quoi ?

Il ne fallait peut-être pas trop chercher. Cette première lettre de San Castro n'était qu'un prélude à bien d'autres. L'essentiel était qu'elle tenait toujours à lui et, en ce moment, il en avait bien besoin. Il résolut de lui répondre sur-le-champ par une lettre rapide. C'était la première.

Avant de la poster lui-même à l'occasion d'une course en ville, il relut l'adresse : Mademoiselle Nathalie Hery-Niprewska... Pour la première fois il employait le terme de "Mademoiselle", terme insolite, distant, conventionnel. Mais il devait être prudent de peur de heurter la mentalité de cette famille. Il hésita à lâcher le précieux message qui s'en irait si loin vers celle qu'il aimait. Avait-il dit ce qu'il fallait pour qu'elle ne s'inquiète pas, pour qu'elle ne lise rien de pessimiste à travers ses lignes ? Elle était si intuitive qu'un trop beau lui inspirerait de la méfiance, qu'elle comprendrait que quelque chose n'allait pas. Non, disait-il, tout allait bien pour lui, sauf qu'il était triste de la savoir si loin, mais il tenait bon et ses deux lettres lui avaient apporté un dynamisme nouveau. Non, il ne romprait jamais la corde et la distance ne signifiait ni reniement, ni oubli. Bien au contraire, elle rehaussait leurs relations. A la fin, il était même allé trop loin : "Je pose un tendre baiser sur tes lèvres, gentille Nathalie". Il était trop tard pour rectifier cette phrase écrite dans un élan mal contenu. Mais elle saurait comment s'y prendre avec Erick.

Son déplacement à Paris vint secouer cette apathie qui lui était retombée sur les épaules car les deux lettres de Nathalie avaient fini de lui faire toucher du doigt sa malchance. Il rencontra Eliane et Bernard avec lesquels il passa une excellente soirée sans manifestation de tristesse. Ils revirent des diapos de l'anniversaire de la promo à Chamonix, y compris certaines prises au flash de la scène où ils étaient tous un peu beaucoup "partis", d'autres plus anciennes d'une sortie commune à Saint-Raphaël du temps où Eliane n'était pour Bernard qu'une amie parmi d'autres, encore qu'un regard de celui-ci en disait long. Et peut-être plus long encore quand il la poursuivait à toutes jambes sur la plage en brandissant un poulpe.

Le soir il se rendit pour la première fois à l'invitation du père de Nathalie d'aller passer la nuit chez lui. Là aussi, il avait joué le garçon fort qui prend son destin en mains et peut-être que

monsieur Héry en avait fait autant car leur repas fut apparemment décontracté. Ils se séparèrent le lendemain de bonne heure pour des raisons de travail l'un et l'autre.

- J'ai eu beaucoup de plaisir à vous avoir dans nos murs cette nuit. Ne manquez pas de revenir chaque fois que vous le pourrez. Quand elle apprendra cela, Nathalie sera contente. Il ne faut pas qu'elle s'inquiète pour nous et elle n'a pas de raison, n'est-ce pas ?

- Aucune. Je vous promets de revenir très vite.

- Vous êtes un peu Nathalie pour moi.

- Et, sans vous blesser, je peux vous considérer comme un père ?

- Mais comment donc ? Vous me faites un grand plaisir de me parler ainsi.

Dans le train qui roulait à grande vitesse vers Lyon et Grenoble, il pensait à ce déplacement. Il avait conclu avec la Banque Mignot un contrat important de crédit pour ses affaires mais seuls comptaient à ses yeux sa visite à ses amis et cette première nuit chez monsieur Héry, une nuit passée dans le lit même de Nathalie !

Il aurait dû normalement se trouver revigoré par ce voyage mais il n'en était rien. Avait-il bien fait de jouer l'homme fort auprès de ses amis ? N'aurait-il pas dû au contraire leur confier sa détresse ? Ils auraient compris et peut-être qu'il aurait reçu de Bernard un de ces bons coups de pied au cul qui vous rétablissent le moral mieux que toute commisération.

Quel mal étrange le frappait ? Il n'était pourtant pas malade. A se voir de l'extérieur, en s'examinant de l'intérieur, il jouissait toujours d'une excellente santé. Les remèdes de Rachid lui étaient certes utiles, ne serait-ce que pour lui assurer le sommeil. Ils lui permettaient de se déconnecter de ses regrets qui se faisaient trop lancinants certains soirs et de ses soucis professionnels que venait maintenant alourdir l'incendie de Feutrat. Mais ce n'était pas ce qui pouvait expliquer sa paralysie au travail.

Or c'était bien là le plus grave car non seulement celui-ci ne manquait pas mais la préparation des deux importants chantiers réclamait toute son énergie, d'autant plus qu'il fallait faire face à des difficultés imprévues. En temps normal on l'aurait vu bouillonner d'activité, sauter des repas, écourter ses nuits, bondir d'un rendez-vous à l'autre, écrire, téléphoner, remuer ciel et terre.

Au contraire, il ressentait une fatigue énorme à son réveil, traînant dans son lit à laisser fermenter sa tristesse. Il n'arrivait pas à choisir la tâche à entreprendre. Il fallait que les exigences du moment le fassent bouger, les lettres, les visites, les coups de téléphone, auxquels il fallait réagir sur-le-champ. Mais il avait toutes les peines du monde à prendre les initiatives. Il ne donnait pas du travail à Maryse. C'est elle qui plutôt lui en donnait. Il ne créait pas l'événement. Il était à la remorque de l'événement. Son père lui avait pourtant mainte fois répété : "L'événement, ce n'est pas lui à te faire, c'est à toi à le faire".

Comment s'appelait donc ce mal étrange qui le paralysait, qui alourdissait le moindre travail d'une intense fatigue et dont la parfaite conscience qu'il en avait ne faisait que détériorer en lui sa propre estime ? Rachid appelait cela de l'asthénie. Lui, il appelait ça de la paresse, de la lâcheté, et chaque jour qui passait sans que se produise la réaction salutaire qu'il attendait d'un autre moi que le sien ne faisait qu'accroître son mépris pour lui-même et son inquiétude.

Rachid lui avait-il dit toute la vérité ? Ne souffrait-il pas déjà des premiers symptômes d'une de ces maladies qui vous rongent insidieusement et qui, en un ou deux ans, vous clouent sur une chaise roulante, une de ces maladies contre laquelle la médecine est encore impuissante ?

Curieux décalage entre la fatigue qu'il éprouvait et sa montée d'une traite du col de Porte au sommet de Chamechaude, alors qu'il ne cherchait pas du tout à réaliser une performance. Il ne comprenait plus rien à ce qui se passait en lui mais il était intimement convaincu que le point de départ de son mal était la perte de Nathalie, que c'était donc une affaire psychologique et qu'il devait absolument réagir sous peine de devenir en peu de temps une loque.

Cela, il ne pouvait pas se le permettre parce que, même loin, Nathalie restait toujours présente et qu'il ne voulait pas se montrer indigne d'elle, parce que de son travail à lui dépendait la vie

matérielle de toutes les personnes de son entreprise, parce que son amour-propre, son orgueil, lui interdisait de se laisser aller à la déchéance.

"Il faut que tu réagisses ! Il faut que tu réagisses ! Il faut que tu réagisses !" se répétait-il sans cesse. Mais il constatait, parfois avec désespoir, qu'il réagissait mal, c'était le moins qu'on puisse dire.

Le plus grave était que cela se sentait dans l'entreprise. Chez Maryse, tout d'abord, qui cherchait à compenser ses faiblesses par un surcroît d'énergie, admirable Maryse en qui il voyait plusieurs points de parenté avec Nathalie. A sa place, Nathalie n'aurait pas agi autrement. Les compagnons aussi s'en rendaient compte. "Le patron, il a quelque chose qui cuit mal dans sa marmite". Joseph avait été le premier à le prévenir.

C'était donc à lui à réagir et à faire front. Comme en montagne. Quand les difficultés surviennent, quand le temps tourne à l'orage, il sait y mettre le paquet. Peut-être que les difficultés qui fondaient sur lui dans son entreprise n'étaient pas assez fortes et qu'il avait besoin de recevoir une bonne tuile sur la gueule pour qu'il s'évade enfin de son cauchemar. La déception du marché de Villeneuve et l'incendie de Feutrât, n'était-ce donc pas déjà suffisant ? Fallait-il un tremblement de terre pour qu'il retrouve sa confiance en lui et son dynamisme ?

Il se traîna une semaine encore sans qu'il remonte à la surface. Son travail, il l'accomplissait un peu mieux mais à quel prix ! Maryse se dévouait, prolongeait sa journée en heures supplémentaires qui lui faisaient mal. Il devinait son embarras à certains regards interrogateurs qu'il surprenait de temps en temps. Pour s'aiguillonner, il avait envoyé une autre lettre à Nathalie, une lettre où il s'était donné pour consigne de ne rien dire qui puisse être un poids pour elle ou abaisser l'estime qu'elle lui accordait.

Le lendemain même, il en recevait une grosse, qui s'était donc croisée avec la sienne.

*Bonjour Michel.*

*Tu l'as sans doute remarqué, c'est de Buenos Aires que je t'écris. Nous y sommes venus, Erick, Karl et moi, pour une question d'achat de machines agricoles, ce qui m'a permis de visiter cette ville étonnante. Mais plutôt que de te la décrire médiocrement, je t'envoie une brochure très bien faite avec de belles photos et en français. J'ai pris aussi des diapos que tu recevras dans quelques jours si, gourde comme je suis, elles sont bonnes.*

*Je te dirais que cette sortie m'amuse comme une gosse en vacances. J'avais déjà apprécié le tour en avion sur les terres des Holtz et de leurs amis Krafen (Serena), prolongé par un petit raid sur la pampa mais je suis plus enchantée de découvrir cette grande ville et de pouvoir parler avec ses habitants. Ce sont des gens sympathiques et les hommes n'arrêtent pas de me lancer des invites discrètes.*

*Depuis que nous sommes arrivés, je me demande comment le temps a pu passer si vite. Je n'ai pas arrêté d'être invitée chez les uns et chez les autres. Les Allemands sont nombreux ici et ils sont très liés entre eux, ce qui me masque un peu le contact avec les gens du pays. C'est pourquoi j'apprécie ces deux jours où je peux me promener en ville, souvent seule, et parler abondamment avec les Argentins. Erick et moi, nous avons aussi été reçus par le directeur de l'Opéra où se donnent des concerts et il n'est pas dit que nous n'y participions pas sous peu.*

*T'écrire d'ici n'est pas tellement facile mais j'y tenais parce que tu n'as pas eu de lettre de moi depuis une semaine. Je me promets de t'en envoyer une grande car j'ai tellement de choses à te dire pour que tu participes à ma vie ici.*

*De toutes façons, ne t'inquiète pas pour moi, mon seul souci étant que toi, tu sois heureux et que tu ne m'abandonnes jamais. Je tiens à toi, Michel. Tu es mon recours pour les moments où ça risque de ne pas aller et il y en a toujours chez tout le monde.*

*Je suis heureuse de tes bonnes nouvelles. Que bien vite nous ayons l'occasion de nous revoir. Envoie-moi des photos de toi, de Maryse, de l'entreprise, de tout ce qui fait ta vie. Pourquoi n'en as-tu pas pris de ton vol en planeur ? C'est si vivant, une photo. Et pourquoi pas m'envoyer une bande de magnétophone où je pourrais entendre ta voix, même si tu dis des bêtises.*

*Stop. Je dois m'arrêter car les garçons arrivent. Au revoir, Michel.*

*Je t'envoie un baiser comme tu l'as fait et très long.*

*Nath*

- Non, Nathalie, je ne te lâche pas la main mais ce qui me désole, c'est de voir combien toi, tu fais face à la vie et combien moi, j'en suis incapable. Etre monté si haut avec toi pour me retrouver le dernier des derniers. Sais-tu que je reste inerte devant les tâches urgentes qui s'entassent devant moi, incapable de parer aux dangers que je vois pourtant arriver inexorablement. Les grèves touchent maintenant notre entreprise parce que nous ne recevons plus le ferrailage nécessaire et, si ça continue, dans une semaine au plus, ce sera l'ensemble de nos chantiers qui vont traîner lamentablement. Et moi, là-dedans, si je sauve encore la face, j'assiste, impuissant, à ma déchéance. Tu ne tiendrais pas tant à moi si tu savais qui je suis.

- Ça va mal, Maryse. Le bateau coule et je n'ai même plus envie de me sauver.

- Il faut réagir, Michel. Secoue-toi. Il faut réagir.

- C'est précisément cette force de réaction qui me manque. Je n'en peux plus.

Maryse s'avança, un sourire de sympathie aux lèvres, et elle posa sa main sur son épaule.

- Tu sais ce que tu vas faire ? Tu vas tout dire à Nathalie et tout de suite. Jusqu'à présent tu n'as fait que lui présenter un visage "ça va très bien, merci". Si tu lui parlais franchement, elle t'aiderait à tenir le coup.

- Elle a sans doute déjà assez à faire pour tenir le coup elle-même. Je ne vais pas encore en rajouter.

- Quand elle dit qu'elle est heureuse, tu crois vraiment que c'est uniquement pour te venir en aide mais qu'il n'en est rien ?

- C'est possible. Chacun se veut digne de l'autre. Si elle savait que son départ me démolit, elle n'aurait plus beaucoup d'estime pour moi.

- Alors là, Michel, tu te trompes et, en jouant ce jeu, tu la trompes également. Je pense qu'elle est plus franche que toi. Tout n'est peut-être pas rose pour elle, mais elle, elle fonce. Et elle attend un enfant. Rien de tel pour dynamiser une femme.

- Oui, évidemment, alors que moi je n'attends plus rien.

- Si, Michel, tu as encore la vie devant toi. Et puis tu gardes l'amour de Nathalie, n'oublie pas. Alors tu devrais lui dire franchement ce qui ne va pas.

- Donc, selon toi, je devrais lui dire que je ne suis qu'une fiche molle ? Ça irait bien avec mon personnage de haute montagne.

- Tu es un orgueilleux. Sois donc plus simple. Cela n'enlèvera rien à ton personnage de haute montagne si tu lui montres celui que tu es dans la vie courante. Ecoute, Michel : toi qui as dit ce que c'est qu'aimer, tu ne serais pas fichu de le mettre toi-même en pratique ? Mais fais-lui donc confiance, nom d'une pipe ! Je te vois dégringoler de jour en jour. Je ne sais plus que faire. Tu l'aimes, oui ou non ? Alors ?

- Alors j'en sais rien.

- Veux-tu que ce soit moi qui le lui dise ?

- Comme la sœur d'Erick pour la lettre ? Ah non ! C'est à moi à lui faire confiance.

- Tu ne crois pas qu'elle le mérite ?

- Eh merde ! Tu as toujours raison.

A quoi bon hésiter ? Au point où il en était, mieux valait suivre le conseil de Maryse qui, seule en ce moment, pouvait raisonner juste. Lui, pas. Il tira une feuille de papier sans en-tête et il écrivit d'un jet, sans se donner la peine d'indiquer la date.

*Jusqu'ici, Nathalie, mes lettres ont été sereines, non pas que je n'éprouve pas quelque chagrin à te sentir maintenant loin de moi mais je me devais de ne pas risquer d'entraver le moins du monde ton adaptation à ta nouvelle vie. Cela tu l'as compris comme j'ai compris que tes lettres très optimistes cherchaient à me rendre plus légère la distance matérielle qui nous sépare. Mais enfin si nous voulons nous aider il faut bien que nous cessions un jour ou l'autre de nous présenter tels que nous ne sommes pas, lorsque la différence entre l'image qu'on donne et la réalité devient par trop importante. Mais il n'est pas facile d'avouer ses faiblesses. Si je le fais aujourd'hui c'est grâce à Maryse qui m'a encouragé à te parler ouvertement.*

*Non, franchement, Nathalie, ça ne va pas. J'éprouve un lourd chagrin à te sentir presque au bout du monde. Je n'entends plus ta voix, je ne vois plus ton sourire. Le fil qui me reliait à toi jusqu'à Paris s'est tendu trop loin, de l'autre côté de l'Océan, et à cette distance, sans toi, je me sens seul. J'ai essayé de lutter pour être digne de ton estime mais je t'avoue aujourd'hui ma faiblesse et, disons le mot,, mon état de dépression. Tu comprendras la difficulté de cet aveu qui m'humilie mais que je n'ai pas volé car je suis devenu un pauvre type alors que tu m'as connu tout autre, surtout en montagne où là je me sentais bien dans ma peau et fier sans hypocrisie que tu m'admires.*

*A ce chagrin de ton départ sont venues s'ajouter pour l'entreprise des difficultés inattendues. J'ai signé un très gros marché, croyant bien faire. Or, après un examen plus minutieux, il s'avère très onéreux et va mettre notre entreprise en difficulté pour deux années au moins car il faudra faire face aux engagements que j'ai souscrits. Cela, je me le reproche amèrement car j'ai été aveugle sur une multitude de détails qui,, additionnés, alourdissent considérablement le coût des travaux.*

*Un autre marché que j'ai signé conjointement avec un collègue auprès du gouvernement algérien nous donne à son tour des inquiétudes car ce collègue se trouve maintenant aux prises avec de graves ennuis par perte d'exploitation à la suite d'un incendie et, s'il dépose son bilan, il nous laissera seuls pour conduire des travaux de l'autre côté de la Méditerranée, ce qui s'avérait déjà beaucoup plus difficile que lui et moi nous ne pouvions le prévoir au début.*

*J'ajoute que, pour couronner le tout, nous commençons à souffrir des grèves dans le bâtiment. Notre entreprise qui en était préservée jusqu'ici grâce à l'état d'esprit que mon père, Joseph et moi, nous avons fait régner dans toute la grande équipe, se trouve entraînée dans le mouvement par des délégations de grévistes qui arrivent de l'extérieur et veulent obliger nos compagnons à cesser le travail au nom de la solidarité avec les autres.*

*Ma responsabilité est écrasante envers tous mes collaborateurs depuis Maryse jusqu'à Philomène, la dernière engagée de nos femmes de ménage, et je ne suis pas fier devant Joseph qui à la mort de mon père avait tout risqué pour que l'entreprise survive.*

*Mais ce qui est plus grave, car cela bloque tout, c'est l'état dépressif dans lequel je m'enlise et qui me rend le travail pénible alors qu'auparavant je m'y lançais joyeusement, même aux heures où j'étais submergé. Si ça continue, je vais devenir une loque. Heureusement Maryse est là, fidèle, et j'admire sa patience car mon caractère, je m'en rends compte, s'est mis lui aussi à changer malgré moi. Je deviens irritable, parfois dur avec mes subordonnés, ce que je regrette tout de suite après, et je supporte de moins en moins les critiques des clients par lesquels pourtant vit l'entreprise.*

*D'après Maryse, si je veux être à la hauteur de nos relations, c'est le moment où jamais de te faire confiance et de te dire franchement ce qui ne va pas. Si nous voulons nous aider en quelques circonstances et à quelque distance que ce soit, autant il est généreux de se présenter à l'autre le visage serein lorsqu'on peut se charger seul de ses propres difficultés, autant, quand on n'y arrive plus, il serait indigne de sa confiance de lui cacher ses ennuis et ses peines.*

*Voilà, Nathalie. Ne m'en veuille pas de cet aveu qui risque d'alourdir tes premiers pas dans ta vie nouvelle mais ce n'est pas pour me laisser aller, c'est au contraire pour trouver auprès de toi le courage qui m'est nécessaire aujourd'hui. Le seul fait que maintenant tu le saches va m'obliger à réagir pour que dans une prochaine lettre je puisse t'annoncer une réaction qui mérite ton estime.*

*Joseph m'a parlé, m'a dit qu'il fallait que je me ressaisisse. Maryse m'a dit aussi qu'il fallait que je me ressaisisse. Je ne doute pas qu'en lisant cette lettre tu me demandes toi aussi de me ressaisir. Mais, aussi persuasifs que soient les deux premiers conseils venant de personnes que j'aime, le conseil qui aura le plus de force, c'est le tien.*

*Que cette lettre n'aille surtout pas amoindrir d'un iota ton enthousiasme pour ta nouvelle vie. Je souhaite ardemment que tu sois heureuse et je veux moi aussi reconstruire mon bonheur ici pour te le faire partager comme tu me fais partager le tien.*

*Ce soir, si le ciel est clair, je vais regarder cette étoile dont je ne connais pas le nom mais qui, vers onze heures, se trouve dans l'axe Grenoble Buenos Aires et je serai tout plein de toi.*

*Au revoir, ma petite Nathalie. Compte sur moi pour que je me récupère et aime beaucoup Erick auquel tu transmettras mes amitiés.*

*Je t'embrasse.*

*Michel*

L'enveloppe fermée, il s'empressa de la porter à Maryse.

- Voilà, c'est fait ! Postez-la tout de suite avant que je me repente.

- Inutile. Vous ne la reprendrez pas.

- Et si je le faisais, simplement pour te montrer que j'en ai marre de me laisser mener par des gonzesses !... Pardon. Je déraile. Il est temps que je me retire. A demain, Maryse... Hep ! Heureusement que je vous ai.

Un instant choquée, Maryse avait repris son sourire et elle le salua d'un petit geste de la main.

- Le véritable amour se reconnaît à ce qu'il est un moteur, pas un frein. Le bel exemple que tu en donnes ! Jamais tu avais si mal travaillé. Quand Maryse est là, quand l'activité de l'entreprise t'aiguillonne, tu tiens encore le coup mais le rattrapage le soir de ce qui n'a pas été fait dans la journée, tu en deviens maintenant incapable. Tu restes à plat, songeur, à butiner des moments de cet été. Mais alors que ces visions devraient te donner du courage à revendre, te voilà aussi ardent qu'une limace. De l'amour, ça ? Laisse-moi rire.

Il s'engueulait ainsi lui-même. Il avait honte.

- Tu as besoin d'oxygène. La montagne est ton oxygène. Pars donc pour une bonne course, mais une course qui compte, une course où tu devras y mettre le paquet. Le temps reste encore beau à cette époque, chance inouïe. Profites-en pour aller à Chamonix retrouver ton chalet, ce chalet qui a servi aux autres plus qu'à toi ces derniers temps. Là, pour changer, tu choisiras dans le massif du Mont Blanc, une course trapue. Mais hâte-toi car ce beau temps est trop exceptionnel pour durer.

Et défilaient devant ses yeux les faces Nord de la chaîne de la Verte, celles des Jorasses, mais là il avait besoin d'un compagnon. Or, pour être convaincante à ses yeux, il lui fallait une solitaire. Alors Grépon-Mer de Glace avec la sortie directe ?... Ou l'ouest du Dru, abordable en solo et bien pitonnée ?... Le pilier Bonatti ?... Non, c'est devenu, paraît-il, une crémaillère. La traversée des Aiguilles du Diable ?... Peut-être... Oui, celle-là lui conviendrait mais sans court-circuiter l'Isolée. Et pourquoi pas aller en chercher d'autres dans la face sud du Mont Blanc ? Là, il y a des voies de haut niveau en pagaille.

- Le plus tôt sera le mieux. Tu ne peux pas continuer comme ça. Il faut arrêter la débandade.

.....

Il n'avait pas revu son chalet depuis la course du Peigne. Bouchard et Sique, des gars du Comité d'Entreprise, y avaient pris quelques jours de congé pour faire une randonnée autour du Mont Blanc et, en remerciement, ils avaient commencé à réparer le balcon, laissant des bois sur place. Il

enverrait Bouchard un jour prochain pour terminer le travail et ses journées lui seraient payées au même titre que dans l'entreprise.

Quand il pénétra dans la salle commune, il revit dans l'âtre le feu de bois du retour du Peigne, les grandes flammes rouges qui éclairaient une Nathalie à genoux, en robe rouge, en train de chercher des disques et lui adressant ce sourire qui l'avait ébloui. Au souvenir si vivace de ce soir-là, il sentit une nostalgie l'étreindre, mêlée d'un sentiment de reconnaissance envers il ne savait quel destin pour lui avoir permis de vivre des heures aussi brûlantes.

Quand il eut mangé en vitesse comme chaque fois qu'il était seul et qu'il eut préparé soigneusement son sac pour la course du lendemain, il sortit sur le balcon dans la nuit. Coïncidence inattendue, la lune était à peu près à la même place lançant depuis le Brévent ses rayons silencieux sur les neiges de la Verte et l'air était aussi tiède. A plusieurs mois de distance, il retrouvait l'ambiance de leur première rencontre. Il était assis comme alors sur la poutre que personne n'avait songé, depuis, à enlever. Comme alors, il sentait Nathalie à sa gauche, elle découvrant ses montagnes et lui, découvrant une fille merveilleuse.

- Je t'ai choqué, Michel ?

Oui, elle l'avait choqué, il ne savait pourquoi. C'était même là son premier émoi pour cette inconnue qui allait bouleverser sa vie. Il regarda les sommets, leurs reflets dans la douce lumière. Le temps avait donc oublié la saison. En cette fin d'octobre, il restait incorruptiblement beau, aussi beau qu'en plein été.

Ici Nathalie était présente. C'était lui qui l'était moins car il n'avait pas lieu d'être fier de s'être ainsi laissé enfoncer dans la déprime. Il n'avait rien à lui reprocher, bien au contraire. Elle s'était montrée constamment à une hauteur que lui s'était avéré incapable d'atteindre. C'est pourquoi il était là, ce soir, farouchement décidé à réussir cette traversée des Aiguilles du Diable, course qu'il avait choisie entre toutes, précisément parce qu'elle réunissait des difficultés sérieuses, en terrain mixte, avec escalade exposée, et qu'elle atteignait une envergure appréciable, surtout pour un solitaire. La tentation serait grande d'éviter l'escalade de l'Isolée mais, sauf contre-indication matérielle, un changement de temps par exemple, qui transformerait cette course en grave imprudence il considérerait pareille défaillance comme un échec et il savait qu'il en reviendrait plus abattu qu'avant. Cela il ne le voulait pas, absolument pas. S'il partait, c'était pour se retrouver à la hauteur d'une fille qu'il estimait très haut et pour tenir le coup à la tête de son entreprise dont dépendait la situation de beaucoup de personnes qui comptaient sur lui. Oui, un échec serait trop grave.

Donc demain il passerait le tunnel, monterait à Hellbronner pour aller coucher à la Fourche. Si d'autres se lançaient dans cette course, il serait le premier à partir. Leur présence diminuerait son engagement mais il n'y pourrait rien, sauf à s'interdire la lâcheté de s'en réjouir.

- Te reprendre en mains, Michel, sinon tu es foutu. Et sans retour.

Tout en regardant luire là-haut les glaces et les neiges, il savourait cette veillée d'armes quand le téléphone retentit. Maryse ? Elle tombait à merveille. Il bondit décrocher le combiné.

- Monsieur...

Un grain de déception : c'était la voix de Maria. Que voulait-elle à cette heure ? Pourquoi hésitait-elle, la sotte ?

- Oui, Maria, je vous écoute.

- On vient de transporter Joseph à la clinique. Il est en réanimation.

- Bon Dieu ! Qu'est-ce qui lui arrive ?

- Des grévistes sont entrés dans le grand dépôt. Il y a eu une bagarre. Joseph s'est interposé. Il a reçu un coup. On a alerté le S.A.M.U. J'ai téléphoné à la clinique. Ils parlent d'une hémorragie interne.

- Vous avez bien fait de m'appeler. Vous avez le numéro de la clinique ?

Il eut bientôt la clinique où il demanda le docteur Godard-Masson, un ami du Club.



- Je ne te cache pas que c'est grave. Une déchirure de la tunique de l'aorte. Le professeur Matthieu est en train de l'examiner. Si l'opération est possible, elle doit être pratiquée dans l'heure qui vient, sinon...

- Je connais Matthieu. Il n'a pas son égal. Tu peux me le passer ?

- Il ne t'en dira pas davantage. Il faut attendre.

Michel n'hésita pas.

- Je reviens immédiatement à Grenoble et je file directement à la clinique. Tu y seras encore ?

- Je t'attendrai. Mais je te sens bouleversé et je comprends. Alors, hein, tu vas conduire normalement. Ce serait trop crétin qu'il s'en tire quand toi, tu serais au cimetière.

- Si je me cassais la gueule, ça n'arrangerait rien. T'inquiète pas.

Il roulait vite mais en observant scrupuleusement les consignes de prudence. Une grosseur de chagrin lui nouait la gorge. Cette fois, c'en était trop.

- Toi partie, Nathalie, tout s'écroule.

On avait transporté Joseph par hélicoptère à l'Hôpital Cardiologique de Lyon où le professeur Matthieu, aidé d'un collègue, avait pratiqué l'opération. Michel en attendait le résultat en arpentant le couloir, aussi insensible qu'un morceau de bois, se préparant à ce qui pouvait lui être annoncé car, Matthieu lui en avait parlé un jour, une telle opération était aux limites des possibilités chirurgicales.

Enfin la porte s'ouvrit sur le professeur qui s'éloignait dans le couloir.

- Professeur !

Celui-ci se retourna. Il avait le visage fatigué. Michel vint vers lui.

- Finalement l'opération s'est bien passée mais il faut attendre quarante huit heures avant de faire un pronostic valable. Il y a cinq ans, une telle opération n'aurait même pas été envisageable. Maintenant attendons.

Telles étaient les paroles de Matthieu et, si elles n'étaient pas dramatiques, n'étaient pas non plus tellement rassurantes.

Ces quarante huit heures, Michel ne fit que s'occuper de l'état de Joseph. Maryse, toute en larmes au début, avait repris confiance et elle cherchait à la faire partager à Michel. Mais lui se préparait au pire. Dans l'entreprise, c'était la consternation et, pour couronner le tout, voilà que, dans ce climat de grèves, la police, la justice et les journalistes s'en mêlaient. Michel songea un moment à s'éclipser mais il se rendit compte que ce serait pris, et à juste titre, pour une lâcheté. Il s'efforçait de présenter partout un visage serein.

- Alors, patron, on tient le coup ?

C'était un compagnon Nord-Africain qui perché sur une échelle lui avait lancé cette interrogation amicale. Il en ressentit comme un encouragement venant de l'entreprise toute entière.

- On tient le coup, Abdel, mais te casse pas la gueule. Tu as vu où tu mets ton pied ?

Les coups de téléphone se succédaient avec Lyon et l'espoir renaissait. Au quatrième jour, on permit à Michel d'aller voir Joseph.

- Quelques mots au plus. Prenez cette blouse.

Celui-ci était étendu sur un lit incliné, plein de tuyaux et de capteurs et sous perfusion, mais il était conscient. Sur un écran un spot agité traçait inlassablement la courbe des battements de son cœur.

- Eh bien, tu t'en tires pas mal. Tu es drôlement costaud.

Il avait pris la main du bonhomme et celui-ci fit oui de la tête en souriant sous une moustache qu'on lui avait rasée court.

- Dans quelques semaines, tu seras de retour et cette fois je te promets que tu ne retourneras plus jamais à l'hôpital.

Joseph souriait. Michel se moucha pour sécher ses yeux humides.

- Bon, je te laisse. Guéris vite parce qu'on a besoin de toi.

D'après le professeur, il ne pourrait reprendre son travail qu'après une longue convalescence et encore faudrait-il qu'il se ménage. Le mieux serait qu'il fasse valoir ses droits à la retraite.

Sur l'autoroute qui le ramenait à Grenoble, tout en se réjouissant de savoir que Joseph allait finalement s'en tirer, Michel se disait que cette fois il était bien seul. Comment allait-il tenir ? Il aurait tellement eu besoin de Nathalie. Nathalie lui aurait redonné confiance. Mais Nathalie était loin, très loin, de l'autre côté de l'équateur. Il n'avait plus de ses nouvelles depuis une dizaine de jours, un désert glacial. Les grèves s'étendaient aux Postes et le courrier prenait des retards énormes. Avait-elle même reçu sa lettre, cette lettre où, en clair, il l'appelait à l'aide ?

Etendu sur le tapis, le walkman aux oreilles, il s'était réfugié dans le concerto interprété par Nathalie. Debout sur le sommet plat du Grépon, à côté de la petite statue de la Vierge, elle jouait face au col du Géant devant un ciel immense où se pressaient à la ronde une foule d'étoiles attentives et les accents du larghetto s'envolaient jusqu'aux galaxies les plus lointaines. Cette mélodie le bouleversait. Il se laissait aller à son monologue intérieur.

- Nathalie des neiges, la plus belle fleur de la montagne, déesse exigeante et tendre à la fois, je savais que je te perdrais, que je te perdrais parce que tu n'as jamais existé. Je t'ai exaltée au-delà de toute mesure parce que tu le méritais, parce que je voulais te voir ainsi. Un éclat dans ma vie, un éclat de cristal si fragile qu'un rayon de la réalité le fait fondre en une goutte de feu. Tu ne pouvais être que le bonheur qui passe près de l'homme, trop fugitif pour rester avec lui. Un flash d'éternité dans le flash d'une minuscule vie. A peine le temps de respirer le parfum du bonheur parce que le bonheur est trop hors de portée pour qu'on puisse le saisir. Montez, montez toujours plus haut, toujours plus exposé. Vous le humerez au sommet des plus âpres montagnes. Vous le contemplez un instant, une minute à peine, qui vous sera donnée pour savoir qu'il existe, parce qu'une femme l'incarnera pour vous juste une minute avant de s'éteindre et de disparaître. Vie qui brille d'un trait comme un éclair traverse le ciel. Jeunesse qui éclate, les bras levés au soleil, pour se terminer aussitôt. Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux car ils ont pris de la vie sa fleur la plus belle et ignoré à jamais la triste pâmoison de sa vieillesse. Une Nathalie qui passe dans mon lumineux été comme un météore dans la nuit de Coste-Rouge pour s'enfuir immédiatement au loin afin que j'ignore sa première ride et que je garde en moi intacte une vision de paradis perdu. Oui, il fallait que Nathalie s'enfuie pour que Nathalie me reste, indéfectiblement jeune, pour que je contemple à jamais ses yeux et son sourire. Il fallait que Nathalie s'enfuie pour qu'elle me reste fidèle. Elle pouvait me rester fidèle en disparaissant dans la crevasse. Moi, j'aurais vieilli, elle non. Ou en disparaissant à l'autre bout du monde comme elle l'a fait. Parce que, vivante, elle ne pouvait se rester fidèle à elle-même et qu'elle aussi verrait sa jeunesse la trahir. Inaltérables, nos baisers furtifs sur les arêtes ourlées de lumière. Inaltérables, nos étreintes dans le petit refuge rien qu'à nous seuls. Inaltérables, ces cinq minutes de temps arrêté pour toujours... J'ai eu de la chance. Tant et tant de garçons n'auront jamais su ce qu'était la plénitude du bonheur faute d'un instant qu'ils ont manqué. Moi, je l'ai saisi à pleines mains dans un corps de jeune fille qui presse sa ferme douceur contre le mien, dans ses jolis yeux levés vers moi, dans une communion de nos sentiments par quelques nuits d'été. Pouvais-je monter plus haut ? Non. Quand on atteint le sommet, on ne peut monter plus haut. Il faut alors redescendre. J'aurai eu cette chance, moi, de ne pas être redescendu. Je suis resté là-haut avec Nathalie parce qu'elle est partie. Parce qu'elle est partie, jamais je ne serai obligé de redescendre.

Le larghetto se terminait sur une note aiguë en plein firmament. Aussitôt il ôta les écouteurs. Plus de musique. Dans sa chambre, soudain, un silence écrasant. Le bruit de l'autoroute au loin lui parvenait à peine. Trop ému, il voulut réagir.

- Tu dérailles, mon ami. Tu es en train de la déifier. Tu as connu Nathalie dans des circonstances exceptionnelles où il t'était facile de l'idéaliser. Très joli de la voir en montagne ou sur un plateau

d'orchestre. En fait, à part son talent de musicienne, tu la connais encore bien peu. Comment se comporterait-elle dans la vie de tous les jours ? Pour avoir cette réputation de mauvais caractère dans la bande, elle doit être infernale de manies et d'exigences. Sortie de son art, ce n'est peut-être qu'une gosse comme les autres. Et toi qui dis que l'amour doit être lucide, tu tombes, toi aussi, dans le panneau. Une artiste ? Oui, et après ? Les artistes, quand il s'agit de vivre avec eux, c'est une autre histoire et les journaux sont pleins de ces potins d'existences ratées malgré la célébrité ou plutôt à cause de la célébrité. Et dans dix ou vingt ans, ce sera peut-être une grosse dondon puante et dépenaillée avec laquelle tu n'oseras même plus sortir...

Dans l'ombre, en silence, les chiffres rouges de son combiné passèrent brusquement à zéro, point, zéro zéro. Il sursauta.

- Voilà maintenant que tu la dénigres comme un salaud ! Tu l'as vue courageuse et volontaire en montagne. Tu l'as vue aimante et délicieuse avec toi dans l'intimité. Tu as vu combien elle aimait et comprenait les enfants. Tu sais combien elle adore son père. Bernard t'a cité des exemples étonnants de sa générosité. Elle se dévoue pour Amnesty International. Ses idées sur l'amitié et l'amour montent plus haut que les tiennes. Quelles preuves te faut-il donc encore, bon Dieu ? Si Maryse, Bernard, Eliane, son père, ses amis, si Erick lui-même, avaient entendu ce que tu viens de penser d'elle, ils en seraient tombés à la renverse et tu étais désormais fichu dans leur estime. Tu n'as pas honte ?

Il se retourna rageusement, le front dans les poils de l'épais tapis.

- Et puis merde de merde de merde ! Vous voyez bien, tous, que j'ai mal. Bon Dieu, mais qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour être si minable ?

Comme si l'hiver s'était fâché d'attendre si longtemps que l'été lui laisse la place, le froid s'abattit brusquement sur l'Europe de l'ouest. Un soir, alors que l'air gardait sa tiédeur, la télévision montra une tâche qui avançait de la Baltique sur la Pologne et l'Allemagne avec le chiffre de moins trente degrés. Le lendemain Grenoble se réveilla sur un sol gelé. Le thermomètre était tombé à moins neuf et le matin suivant toute la chaîne de Belledonne apparut blanche de givre. Il se mit à neiger toute la journée sous des rafales de vent. Le surlendemain la radio annonça que le col du Lautaret était fermé et que le col Bayard et même celui de Luz la Croix Haute exigeaient les chaînes. Michel devait dire adieu à la traversée des Aiguilles du Diable et même les Trois Pics de Belledonne devaient se couvrir d'une couche de neige qui en interdisait la traversée. Décidément le ciel était contre lui. Le recours à la montagne lui était refusé. Comment allait-il s'en sortir maintenant ? Il naviguait en plein brouillard.

Mais les montagnards savent qu'un coup de froid si précoce dans sa rigueur ne dure pas et, de fait, un certain redoux se produisit. Le soleil se mit à illuminer les neiges fraîches et celles-ci commencèrent à remonter dans les alpages.

Le vendredi matin, alors qu'il sortait de son bureau pour aller voir comment pouvait se poursuivre le chantier des Chalets de l'Aigle, Maryse lui tendit une lettre, la seule que la grève avait laissé tomber dans leur boîte postale. Elle avait reconnu l'écriture et souriait avec réserve comme si elle redoutait quelque chose, que Nathalie par exemple n'ait pas reçu celle de Michel et réponde à côté.

Cette fois non plus, il ne prit pas la peine de se retirer chez lui. Il ouvrit immédiatement l'enveloppe et se laissa aller avec Nathalie, son front dans ses mains.

*Bonjour Michel*

*Maryse a eu bien raison de te conseiller de m'écrire. Non, Michel, ta lettre ne me déçoit pas. Au contraire elle me touche profondément et elle m'encourage. Si j'avais eu le moindre doute sur ta confiance en moi, elle l'aurait balayé.*

*La première chose que je tiens à te dire, ou plutôt à te redire, c'est que je n'ai jamais coupé la corde qui nous relie et que je ne le ferai jamais. La distance n'a rien à voir dans les sentiments que nous avons l'un pour l'autre et d'ailleurs tu viens de me le montrer. Que cette certitude soit une force pour toi comme elle l'est pour moi. Elle nous aidera à franchir les moments difficiles l'un par l'autre, et cela sans jamais enlever quoi que ce soit à personne.*

*Je suis pleinement d'accord avec toi pour que chacun porte sa part de fardeau dans la mesure où il peut le faire seul. Mais ce serait renier l'autre de ne pas faire appel à lui lorsque ce fardeau devient trop lourd ou qu'un danger menace. Dans ces cas-là le "ça va très bien, merci" est une marque de méfiance, une porte qu'on ferme à la figure de l'autre, ou un manque de courage, une lâcheté.*

*Veux-tu que je te dise ? Ta lettre me fait du bien, en ce sens qu'elle me montre que chez moi aussi il y a des choses pénibles que je pourrais plus facilement supporter si je t'en faisais part. Vois-tu, Erick est très gentil pour moi mais, depuis qu'il est dans sa famille, je le sens trop petit garçon vis-à-vis de sa mère et trop petit frère vis-à-vis de sa sœur, et puis le père est là, bien qu'il soit absent. On fait sans cesse référence à lui. Or j'estime qu'à son âge Erick n'a pas besoin d'être chaperonné.*

*Je lui en ai parlé. Il est d'accord avec moi sur le principe mais, dans la pratique, la famille a trop souvent chez lui le pas sur moi. Tu sais que cela ne me plaît pas, mais pas du tout, et je n'entends pas nous laisser faire par les autres.*

*C'est pourquoi j'ai demandé à Erick de s'arranger pour qu'on puisse s'évader le plus vite possible de l'hacienda où un appartement nous est destiné. Cette solution de facilité est en réalité un piège. Je lui ai fait comprendre que si nous voulons vivre heureux, il faut que nous puissions jouir de notre indépendance. La villa de Huerta qu'ils possèdent sur le Rio Bendijo à dix kilomètres d'ici nous irait joliment bien. Nous garderions le contact presque journalier avec la famille et l'exploitation mais nous serions enfin chez nous. Il m'a promis d'être très ferme avec son père sur ce point et d'après lui le père comprendra. Mais cela n'est quand même pas très grave et trouvera finalement sa solution.*

*Ce qui par contre me chagrine le plus, et là j'ai besoin de me confier à toi, c'est que Erick tienne absolument à attendre le retour du père pour lui annoncer en priorité absolue la future naissance de notre enfant. J'aurais été si heureuse qu'il le fasse tout de suite pendant les quelques heures que nous avons passées avec lui à notre arrivée, quitte à le prendre à part dans un coin. Mais pour une nouvelle de cette importance, car cette naissance assure l'avenir de la lignée des Holtz, et je le comprends dans une certaine mesure maintenant que je connais la rigueur des traditions familiales, il attend le retour du père des Etats-Unis. Il n'empêche que pour le moment je suis frustrée de la joie que j'aurais à parler de notre enfant. Je le sens déjà et je dois me taire. Pourquoi, mon Dieu, la vie est-elle si compliquée dans cette famille ? Je ne veux pas que notre foyer connaisse de telles contraintes. Je l'ai bien dit à Erick et il est d'accord.*

*Peut-être arriverai-je à les aimer tous mais, pour le moment, seul Erick m'intéresse et c'est seulement quand nous habiterons dans notre maison à nous que je retrouverai mon équilibre et que surtout Erick retrouvera le sien. Je le sens gêné, craintif, mal dans sa peau, je dirais presque, méfiant. Je dois veiller sur lui discrètement. Erick est avant tout un artiste et il est peu fait pour affronter des situations où il s'agit de savoir ce qu'on veut.*

*Michel, il m'arrive souvent de penser à toi et de regretter qu'Erick n'ait pas ta force de caractère. Tu me fais part de tes difficultés. Tu me dis que tu redoutes de devenir une loque. Toi ? Cela me fait rire car je t'imagine mal en yaourt écrasé.*

*Tu rencontres des difficultés dans ton entreprise ? Oui, bien sûr. Mais si graves soient-elles, je ne vois pas en quoi tu t'en sentiras humilié, ni quel reproche tu pourrais te faire. Je ne connais pas grand'chose à ton métier mais je connais trop Michel pour savoir que les erreurs qui ont pu t'échapper*

*sur un marché de travaux, il n'y a pas un seul entrepreneur à qui cela ne soit pas arrivé dans sa carrière. Si tu ne peux t'en tirer qu'en faisant face, eh bien, tu feras face et cela te grandira.*

*Tu as eu de la peine à notre séparation. Je m'en doute et cela me touche. Moi aussi, Michel, j'ai eu de la peine. Mais je sais que, sans me renier, tu sauras assumer ta vie. S'il passe dans ton orbite une fille digne de toi, je serai la première à mettre sa main dans la tienne et à m'en faire une amie. Tu te rendras compte alors du bonheur que tous les quatre nous pourrions partager à travers nos relations entre toi et moi ?*

*Michel, pense à cette fille que tu ne connais pas encore et qui,, j'en suis sûre, ne tardera pas à croiser ton chemin.*

*Et puis tu as l'amitié de Maryse. Je te dirais que je l'ai beaucoup admirée depuis le premier jour car il est vraiment rare de rencontrer une amitié semblable à la vôtre, une sorte d'amitié-plus entre un homme et une femme qui ne démolit rien par ailleurs.*

*Tu as beaucoup de chance, Michel. D'abord d'être ce que tu es, intelligent,, sensible et fort, d'avoir de vrais amis, au premier rang desquels je mets Maryse et Bernard et Eliane, avec en plus l'affection paternelle de Joseph, et d'être à la tête d'une entreprise qui est une bonne part de ta raison de vivre. Et, par-dessus tout, nous partageons cette chance de savoir rester ensemble quelles que soient les circonstances et quelle que soit la distance matérielle.*

*Oui, tu as bien fait, Michel, de m'écrire une lettre d'une si belle franchise car elle m'a profondément touchée et elle a ouvert entre nous la porte des confidences que par trop d'égards l'un pour l'autre nous commencions à tenir imprudemment fermée.*

*Ressaisis-toi, Michel. Mais ai-je besoin de te le dire ? Oui, sans doute puisque tu veux l'entendre de moi. Je pense évidemment à la montagne... Ici, c'est le printemps. Je ressens cela comme une injustice car en France l'automne arrive avec ses petits jours tristes et son soleil blafard. Les frimas et les neiges ont probablement repris possession de nos sommets jusqu'au printemps prochain et je ne peux plus te dire : pars donc faire une course. Mais alors tâche de puiser comme moi dans le trésor de notre lumineux été. Je t'assure que, bien souvent, je revis avec tendresse tel ou tel moment où nous avons été heureux l'un avec l'autre. Notre si courte mais si riche aventure alpine restera toujours en moi éclatante de jeunesse et de fraîcheur.*

*Tu vas dire que je suis une gamine mais cela m'amuse et me touche à la fois. J'ai embrassé le rond que j'ai fait en bas de cette feuille pour qu'en l'embrassant à ton tous nous échangeons un délicieux baiser.*

*Allez, Michel ! Aide-moi en te ressaisissant vite. Je te laisse sur nos deux sourires.*

*Nathalie*

Dans cette clairière des Granges de Freydières qui sert de parking, Michel souleva son sac lourdement chargé, le posa sur le capot de sa voiture pour l'endosser plus commodément, ferma la portière, prit son piolet à la main et se mit en route d'un bon pas en remontant la forêt. Après un coup de soleil vers le milieu de la matinée, le ciel s'était couvert d'un plafond de nuages translucides venant lentement du sud. La neige saupoudrait les hauteurs voisines. Mais la météo annonçait une belle amélioration pour le lendemain. Le coup de froid subit des derniers jours allait céder la place à une situation plus normale pour une fin d'automne.

Comme le refuge de la Pra était fermé, il emportait un sac de couchage, un réchaud butane, une gamelle et tout ce qu'il fallait pour faire sa popote. La veille, en prévision d'un froid hors de saison, il avait prévu pour cette course à faible altitude le même équipement qu'au Mont Blanc mais, devant le retour du soleil et l'optimisme de la météo, il s'était finalement contenté d'un équipement moins encombrant. Un mince anorak remplaçait avantageusement sa volumineuse doudoune. Un simple chandail suffirait en cas de froid plus marqué. Pour aller vite, il fallait éviter le poids inutile et il était déjà bien assez chargé. Son intention était en effet de compenser un manque de difficulté

par un record de vitesse mais en s'interdisant de s'exposer inutilement. Il voulait un combat à la loyale, sans tricherie sur les règles de sécurité.

Il remonta la forêt d'un pas vigoureux selon la ligne la plus directe, en utilisant tous les raccourcis, jusqu'au sentier horizontal, si agréable à la montée comme au retour. C'était peut-être la vingtième fois qu'il partait ainsi pour Belledonne. A dix ans il avait atteint le Pic de la Croix avec une colonie de vacances et, depuis, il y était revenu chaque année, et même plusieurs fois par saison, y conduisant des garçons et des filles qui désiraient prendre contact avec la haute montagne en atteignant le Pic de la Croix ou mettre en application leurs cours d'escalade en faisant la traversée des Trois Pics. Selon un rite bien établi, il venait régulièrement y faire sa première course de dérouillage à la fin de chaque hiver et la traversée des Trois Pics était devenu pour lui le parcours du combattant, celui dont il connaissait toutes les prises.

Quand il émergea de la forêt dans les pentes découvertes, il fut surpris de trouver la neige si bas. Mais d'autres l'avaient précédé car de nombreux pas s'inscrivaient dans la couche blanche, signe que personne n'avait pris au sérieux cette offensive d'avant-garde de l'hiver. Elle venait bien trop tôt.

La neige fondante rendait sa marche malaisée. Les pierres étaient glissantes et la boue collait aux chaussures. Plus haut, des arbustes laissaient tomber leur charge de neige. Mais après la traversée du torrent, il remarqua que les hauteurs des Dents du Loup gardaient leur couverture hivernale prématurée. Ce premier coup de l'hiver n'avait pas été si bénin qu'on avait bien voulu le dire. Et cela le rassura car, pour une course où il voulait se mesurer à la montagne, il n'aurait pas voulu d'un grand beau qui aurait rendu cette épreuve ridicule.

Il déboucha au-dessus du lac Crozet, à la cote deux mille, là où le sentier s'enfonce horizontalement dans le massif. Les eaux calmes reflétaient des pentes entièrement blanches. A ce moment une éclaircie laissa filtrer un rayon de soleil sur le Galetau. Il le regarda avec une certaine déception. N'allait-il pas trouver sur les arêtes un rocher banalement mouillé, ou même sec, qui allait lui permettre une traversée facile, au niveau d'un entraînement de novice ? Allait-il revenir déçu alors qu'il cherchait une régénération de lui-même par une victoire difficile ? Même cela lui serait donc refusé ?

Il en avait assez de lui et l'admirable lettre de Nathalie l'avait décidé à partir immédiatement en montagne quel que soit le temps. Il voulait profiter du week-end pour réaliser une course de haute performance. Mais où la trouver ? La neige fraîche interdisait les grands sommets de l'Oisans. Les Grandes Rousses en avaient reçu une bonne couche puisque le col de la Croix de Fer était momentanément fermé. Ne restait que Belledonne et sa traversée, course archiconnue où il aurait du mal à trouver sa limite. Mais avait-il le choix ? C'était ça ou rien.

Oui, qu'elle était belle, cette lettre, et comme elle venait fort à propos le ramener à une saine vision des choses ! Il savait qu'il fallait qu'il se ressaisisse mais il était impuissant à se faire écouter de lui-même. Elle seule avait assez d'impact sur son amour-propre pour qu'enfin il se révolte contre la tyrannie de sa désespérance. Sans le vouloir, elle lui en imposait par son exemple. Elle lui faisait honte de se comporter si lâchement.

Mais surtout, pour la première fois, elle lui révélait que sa propre vie là-bas n'était pas toute rose. Elle prévoyait des luttes contre un milieu où elle ne trouverait son épanouissement que si elle en faisait la conquête. Elle se plaignait à demi-mot de n'être pas aidée par le caractère d'Erick. Mais, au lieu de rester avachie comme lui, Michel, elle allait tout secouer et cela, disait-elle, l'amusait. Quelle leçon pour le minable qu'il était !

Ses ennuis ? Les dangers qu'il courait et son entreprise avec lui ? Elle lui en indiquait clairement la parade : "Si tu ne peux t'en tirer qu'en faisant face, eh bien, tu feras face et cela te grandira". Elle-même agissait-elle autrement ? Non, elle fonçait et, chose merveilleuse, elle ne l'en oubliait pas pour autant, puisqu'elle le poussait aussi en avant et comment !

"S'il passe dans ton orbite une fille digne de toi, je serai la première à mettre ma main dans la tienne et à m'en faire une amie."

Témoignage d'une belle générosité certes et pourtant cette phrase au premier réflexe lui avait fait mal. Comme une phrase détachée de son contexte peut être trompeuse ! Seule, elle serait une façon courtoise de dire : "Je t'ai assez vu, va chercher ailleurs". Alors que Nathalie ne l'a pas écrite sans un effort sur elle pour penser uniquement à son bonheur à lui. Mais comme elle domine les circonstances puisque tout de suite elle en tire le meilleur parti pour eux deux : "Tu te rends compte alors du bonheur que tous les quatre nous pourrions partager grâce à nos relations entre toi et moi ? " Ainsi, même dans ce cas, elle ne se dissociait pas de lui. Et son souhait n'était pas que de principe. Elle allait jusqu'au bout : "Michel, pense à cette fille que tu ne connais pas encore et qui, j'en suis sûre, ne tardera pas à passer près de toi."

- C'est très beau, Nathalie, mais pour une fois tu n'es pas réaliste. Je sais que jamais je n'aimerai une autre fille que toi.

N'importe ! De ses lignes, il ressortait nettement qu'il n'avait au fond pas d'autre ennemi que lui-même et c'est cet ennemi qu'il était venu vaincre ici.

Par des pentes dont la rocaille perçait sous une faible couche de neige, il suivait les traces de nombreux pas. Où allaient donc tous ces gens ? Le refuge était fermé depuis longtemps et la pêche dans les lacs ne mobilisait pas tant de monde. Une randonnée de quelque club sans doute qui avait choisi l'itinéraire classique du col de la Pra à Chamrousse. Il allait peut-être les rencontrer plus haut, ayant fait demi-tour, car les conditions de marche n'étaient pas fameuses.

Il atteignit le col où soufflait un léger vent du sud. La météo ne s'était pas trompée car ce vent promettait un radoucissement et la fonte rapide d'une neige trop précoce. Il fallait donc bien compenser la facilité par un horaire record, mais un horaire tenu en respectant toutes les consignes, toutes les techniques de la haute montagne. Une heure depuis le refuge jusqu'au col de Freydane au lieu d'une heure et demie. Pour la traversée du petit glacier jusqu'au col de la Balmette, trois quarts d'heure. Une heure pour grimper au Grand Pic au lieu d'une heure trente. Venait la traversée proprement dite du Grand Pic au Pic de la Croix qui prend habituellement deux heures. Il la réaliserait en une heure trente sans se permettre la moindre faute technique, le moindre risque, sinon il se verrait contraint de considérer cette performance comme nulle. S'il tenait cet horaire, et par cette neige molle cela ne serait pas facile, il se considérerait comme satisfait. Il retrouverait sa propre estime. Il reprendrait confiance en lui. Il serait en droit d'apporter cette victoire à Nathalie.

Après quelques minutes de descente, il aperçut le toit du refuge. Surprise : une fumée sortait de la cheminée. Sur l'esplanade s'agitaient des groupes de militaires. En arrivant, il vit la porte grande ouverte et, dans l'entrée, les deux gardiens, un couple particulièrement sympathique qu'il connaissait depuis longtemps. Il embrassa Lucie et serra la main de Renaud, son mari.

- Vous ici ?

- Nous sommes montés ce week-end parce qu'ils sont en manœuvre .

- Malgré le temps qu'il a fait ?

- La météo est bonne pour demain.

Lucie regarda le ciel, perplexe.

- Moi, je ne m'y fierais pas. Ils viennent de prévoir un nouveau coup de froid dans les quarante huit heures.

Elle commençait bien, cette héroïque traversée de Belledonne. Au lieu de faire sa popote dans le refuge d'hiver et d'y passer la nuit dans son sac de couchage, il allait se voir servir un bon repas et dormir confortablement dans de bonnes couvertures. Ce n'était pas ce qu'il était venu chercher mais il ne pouvait décevoir ses amis en refusant leurs services.

- Tu es venu faire quoi ? La traversée ? Tu en as pas marre ?

- Il fallait absolument que je me dégourdisse les jambes quelque part. Mais avec ce temps qu'est-ce qu'il me restait ?

- Oui mais, à force de la faire, tu l'uses.

Dans le réfectoire où les militaires prenaient bruyamment leur repas, Michel avait retrouvé le moral et il discutait avec eux.

- Vous en avez de la chance de faire votre service en montagne.

- Ben merde alors ! fit son voisin de droite, apparemment appuyé par les autres qui faisaient grise mine. On s'en serait bien passé.

- Vous verrez. Plus tard, vous l'apprécierez. Moi, je viens ici pour mon plus grand plaisir.

Alors il entendit l'un d'eux grommeler :

- Moi, je peux pas comprendre qu'on aime la montagne tant que ça.

Ce qui souleva des rires, surtout chez Michel.

- Allez, bois, va. Tu verras qu'elle est chouette, la montagne. Où vous allez demain ?

- Il a dit à la Croix de Belledonne, le pitaine.

- Mais c'est formidable ! Vous verrez tous comme c'est beau. Moi, j'y vais aussi, mais par l'autre côté. On s'y retrouvera peut-être.

- C'est difficile ?

- Des côtes pénibles à monter par cette neige mais aucune difficulté. J'y amène souvent des filles pour leur première course en montagne. Jamais aucune ne s'est plaint. Au contraire, elles sont drôlement contentes et elles marchent rudement bien. C'est peut-être ce qui vous manque.

Le capitaine, qui l'avait entendu, s'approcha :

- Avec des filles devant, vous les verriez cavalier.

Nouveaux éclats de rire. Michel vit qu'il leur avait remonté le moral.

Sous les chaudes couvertures, il tardait à trouver le sommeil. Mais n'était-il pas venu ici pour faire le point ? Quand on veut faire le point, il faut regarder la réalité en face, et toute la réalité.

C'est vrai que son attitude jusqu'ici n'avait pas été courageuse. Il l'avait avouée à Nathalie et celle-ci lui avait fait la réponse à laquelle il s'attendait. Il devait se ressaisir et elle comptait sur lui. Cette plongée morale après son départ n'était donc grave que s'il ne remontait pas. Il remonterait.

- Il ne faut pas t'étonner de tes réactions. Comme tant de gosses, tu n'as pas eu une enfance heureuse. Ta mère repoussait tes élans d'affection et elle te battait. Tu te souviens de la décision que tu avais prise de partir de chez toi à la centième gifle ? La centième avait claqué, puis une cent unième, puis d'autres. Le moment de partir était passé. Heureusement, ton père t'adorait et tu adorais ton père. Tu ne te plaignais jamais à lui. Mais il s'en rendait parfois compte lorsqu'il était à la maison en dehors de ses heures de travail, et il te consolait :

"C'est rien. On va aller se promener". Et dans ces promenades tu retrouvais ta gaieté et ton insouciance de petit gosse.

Le signal discret de sa montre lui indiqua qu'il était onze heures. Il aurait dû dormir mais il ne pouvait arrêter le cours de ses pensées.

- Quand ta mère était "partie en voyage" avec un monsieur très, très gentil, un voyage d'où elle ne voudrait plus revenir, tu avais surpris ton père à pleurer. Il ne s'en était pas aperçu mais toi tu avais pleuré dans ton coin et cela t'avait marqué. Rien d'étonnant que tu aies, depuis, sans cesse recherché des affections autour de toi. Ton as perdu ton père alors que tu étais déjà un homme et tu avais cru un temps pouvoir abriter ta peine dans l'amour de Thilda. On sait ce qu'il en est advenu. Ces nouveaux chocs ont fini de te rendre affectivement vulnérable.

"Ardent et généreux" a dit Rachid en se moquant un peu de toi. Il n'avait pas tellement tort. Tu es constamment altéré de sympathie et tu es prédisposé à en répandre autour de toi. Ce besoin t'a même été bénéfique dans ton métier car tu sais commander sans blesser personne et tu as mérité l'estime de tes compagnons, surtout parmi les plus déshérités. Alors ne fais pas de complexe pour tes réactions trop vives. Ne t'en crois pas rabaissé. Elles sont normales, du moins en un premier temps.



Tout être humain cherche le bonheur sans le dire mais certains en ont besoin plus que d'autres pour en avoir été frustrés à l'âge sensible et tu es de ceux-là."

Il se retournait sous ses couvertures en cherchant à comprendre ce que pouvait bien signifier ce mot presque anonyme, peu prononcé, mais partout rêvé : le bonheur.

Il se souvint d'une lecture de ses quinze ans dont il ne se rappelait plus l'auteur mais qui l'avait frappé au point que des extraits entiers revenaient à sa mémoire.

"Le bonheur, le seul mot qui n'appelle pas de réponse. Pourquoi veux-tu être fort ? Pourquoi veux-tu être le premier ? Pourquoi veux-tu être aimé ? Pourquoi veux-tu avoir des enfants ? Pour... Parce que... Pourquoi veux-tu être heureux ? Absurde : cette question est à elle-même sa réponse.

"Le bonheur, voilà le mot clé, la raison de vivre et pourtant l'indéfinissable. Il épouse toutes les formes, toutes les situations, tous les visages. Il n'est pas le plaisir, même s'il coïncide souvent avec lui, car il peut aussi bien coïncider avec la souffrance, avec l'exigence la plus sévère, avec le renoncement total.

"Le bonheur, on le recherche partout, dans une position sociale où on place sa fierté, sur le sommet qu'on escalade au prix d'efforts intenses, au milieu des tempêtes sur des mers nouvelles. On le recherche dans un foyer qu'on fonde en sachant bien que les enfants s'enfuiront. On le recherche souvent où il n'est pas.

"Le bonheur est rarement dans le présent. Rares sont les moments où on peut vraiment se dire : je suis heureux. Le bonheur est dans le passé où il se révèle soudain avec une intensité qui avive nos regrets de n'avoir pas su le saisir.

"Le bonheur se projette dans l'avenir, toujours, toujours plus loin. Il resplendit dans les projets, dans les voyages, dans les rencontres nouvelles. On prend l'avion toute sa vie à la recherche du bonheur sans s'apercevoir qu'il est là sur le quai vous regardant partir. Désirs et illusions, soif de sensations, poursuite des plaisirs, marches forcées vers un but qui nous fascine, espoir d'êtreindre l'être idéal, aimer toujours, aimer plus loin, comment trouverions-nous la paix ?

"Aux moments où le destin se montre généreux, il arrive qu'on croie l'avoir atteint mais bien vite il nous échappe et alors on est désemparé. Les échecs ? Ce ne sont pas les échecs qui sont le plus grave. Les échecs, on les surmonte. Ce qui laisse en vous des cicatrices indélébiles, ce sont les séparations.

"Il est des séparations dont la nostalgie ne s'efface pas. Un dernier regard dans des yeux adorés, deux mains qui se serrent, un avion qui s'envole et se perd lentement dans le ciel bleu, une jeunesse à jamais brisée. Et l'âme reste muette devant un vide qu'elle ne comprend pas. On se demande pourquoi il faut qu'il en soit ainsi. La vie apparaît lamentablement absurde...

"Il est des séparations plus pénibles que ces départs pour des pays d'où on ne revient plus, celles de l'amour par exemple. Quand l'être qui fut votre principale raison de vivre, celui dont les gestes, le visage, les idées, les paroles, les silences illuminaient nos moments de grisaille, quand cet être-là nous abandonne, quand nous découvrons que nous ne sommes plus rien pour lui, alors nous errons dans un vide plus froid que la mort car mort, mais présent autrement, l'être qui vous a aimé vous aime toujours.

"Aimer, c'est s'exposer à souffrir à coup sûr si cet amour s'en va ? Qu'importe ! Ce n'est pas ce qui nous arrête. On sait bien que les plus belles fleurs meurent aussi, que ce qui périclète d'un côté germe de l'autre, et chacun peut se demander à tout moment si le temps n'est pas venu que quelque chose meure en lui. L'homme est ainsi fait. Toujours tourné vers l'avenir, toujours obligé pour se sauver de transformer ses défaites en victoires, toujours tendu à trouver le mieux à travers le moins, quelque chose qui naît au milieu de ce qui périclète, un bourgeon dans l'herbe qui se fane, un sourire à travers les larmes...

"Quel est donc ce bonheur, grand moteur de nos actions, aliment de nos rêves, réalité toujours imparfaite, toujours fuyante ? L'accomplissement de nous-mêmes ? L'exaltation de nos tendances

les plus profondes ? Un bien suprême contre lequel nous échangerions volontiers nos vies pour l'acquérir définitivement ?...

"La crevette satisfaite de son bout de rocher est comblée de son micro-bonheur. Ainsi le sont nombre de gens car ils ne conçoivent rien d'autre, ou, s'ils ont un jour entrevu quelque chose de plus grand, par sagesse ou par pusillanimité, ils se sont vite recroquevillés dans leur petit terre à terre de vieux.

"Mais les autres, ceux qui ne se résigneront jamais à fermer les fenêtres sur l'infini, ses tourments et ses rêves, ceux-là ne trouveront de bonheur que dans la recherche sans cesse renouvelée de ce bonheur même.

"Nous ne savons quel paradis perdu ou que nous sommes en train de perdre répand autour de nous sa nostalgie, mais il est des moments où nous rêvons d'un bonheur qui n'aurait pas de fin. Non pas qui durerait toujours, mais qui serait préservé du temps, ce qui est autre chose..."

Un amour préservé du temps... Dans le grand silence de la montagne, au souvenir de cette lecture qui exprimait trop bien ses pensées, Michel se laissait emporter par le courant d'une paisible rivière. Il mesurait ce que de telles pensées avaient d'extrême, voire d'exalté, mais il ne les avait que trop longtemps contenues. Il fallait qu'il s'en libère. Et il savait qu'il ne faisait que traduire en clair ce que beaucoup pensent plus ou moins au plus profond d'eux-mêmes, sans même se l'avouer, car tel est bien finalement le comportement de chacun

Sa montre fit entendre le discret bip-bip de minuit. Il allait devoir se résoudre à prendre des cachets de Rachid.

- Moi, après l'avoir longtemps cherché, j'ai trouvé le bonheur dans les yeux de Nathalie au milieu d'un cadre fantastique. Mais j'ai tout de suite compris combien il était menacé, ce qui m'a permis d'en avoir pleinement conscience dans le moment présent. Non, je n'ai pas laissé files bêtement les heures heureuses et j'ai eu la chance de voir partir Nathalie sans qu'elle me quitte. Mais alors pourquoi cette déprime ? C'est cette chance-là que je suis coupable de ne pas apprécier comme elle le mérite. C'est cette chance que tu risques de perdre en la laissant passer comme un con. Fallait-il que tu montes jusqu'ici pour t'en rendre compte ?

Il avala les deux petits cachets prescrits en se promettant bien de n'avoir plus recours d'ici peu à toutes leurs drogues.

Il ouvrit les yeux avec l'impression d'avoir trop dormi. Un silence total régnait dans la vieille bâtisse malgré la présence d'une trentaine de militaires. Un peu de clarté filtrait par les fentes des volets. Il consulta sa montre.

- Bon Dieu, pourquoi ils ne m'ont pas réveillé ?

Il se leva d'un bond et, quand il fut à la fenêtre, il comprit. Il neigeait.

Le mauvais temps était donc revenu pendant la nuit, insidieusement, en avance sur les prévisions de la météo. A travers le brouillard il évalua la couche de neige sur le toit du refuge d'hiver à vingt centimètres. Une sorte de colère le saisit. Vraiment la malignité des choses s'acharnait sur lui. Il voulait faire de cette course l'occasion d'une récupération de lui-même, un tremplin qui le rétablirait dans son équilibre et son dynamisme habituels, et voici que cette neige impalpable que le vent poussait par rafales contre la fenêtre venait sournoisement s'opposer à sa volonté. Mais cela ne se passerait pas comme ça. La course, il la ferait quand même. Et non seulement il la ferait quand même mais il ne préviendrait personne et il s'arrangerait pour que tout le monde croie qu'il était redescendu sur Freydières. Ainsi son engagement serait total.

Au rez-de-chaussée, dans le réfectoire, il trouva Renaud en train de servir le petit déjeuner au capitaine et à trois gars du contingent. Sur son invitation, il s'assit avec eux pour profiter de la distribution.

- Eh bien, lui lança Renaud d'un air amusé, c'est tout vu. On n'a plus qu'à tous redescendre au pas cadencé.

Le capitaine se mit à rire.

- J'en connais plus d'un qui ne s'en plaindra pas.

A quoi l'un des militaires répliqua :

- Eh bien, moi, après ce que le monsieur nous a dit hier, je le regrette.

Tout en déjeunant, Michel réfléchissait. S'il partait le premier, ses pas s'inscriraient sur la neige immaculée et celui qui le suivrait risquait de s'apercevoir qu'ils ne remontaient pas vers le col. Il devrait donc pas partir le premier. Mais il ne devrait pas partir le dernier parce que Renaud, par conscience professionnelle et par amitié, ne tarderait pas à l'attendre plus bas et, ne le voyant pas arriver, il donnerait l'alerte. Il s'arrangerait donc pour partir seul entre les groupes. Restait à savoir comment quitter la trace à quelques dizaines de mètres au-dessus du refuge car, rendus attentifs par le brouillard, le capitaine ou le gardien ou un autre, remarqueraient à ses pas dans la neige qu'il avait bifurqué. Il trouva vite la solution. Quant à sa nouvelle voiture parquée à Freydières, Renaud et Lucie ne la connaissaient pas. Ne voyant pas l'ancienne, ils penseraient qu'il était parti. Ainsi, son engagement serait bien total.

Tout se passa comme prévu. Il avait remercié les gardiens en leur disant qu'il n'avait qu'une hâte, redescendre en vitesse, mais, dès qu'il fut dans le brouillard, hors de vue du refuge, il se mit à marcher en reculant pour contourner la croupe qui domine celui-ci et, après être passé derrière le refuge d'hiver, il descendit vers le petit pont qui lui permettait de franchir le torrent. Le brouillard était si épais que le risque d'être vu depuis l'esplanade devint rapidement nul. C'était une chance car, depuis le refuge ou le chemin qui en quelques centaines de mètres monte vers le col, en temps normal, au-delà du torrent, la première pente qu'il faut gravir pour monter à Belledonne est visible dans son entier.

Piolet à la main, sac au dos, en anorak, Michel grimpait maintenant tranquillement sur le gazon, les affleurements de rocher ou la pierraille qu'il sentait à travers la molle couche blanche. Cette fois il était bien parti pour cette course, une course modeste en temps normal, mais que les difficultés climatiques porteraient à un niveau plus élevé. La neige avait cessé de tomber. Le vent du Nord soufflait par rafales mais il n'avait pas froid. Il avait même enlevé ses gants et il se félicitait de n'avoir pas pris son chandail car la pente était forte et il était à la limite de la sueur.

Mais une demi-heure plus tard, après avoir traversé le ruisseau émissaire du lac inférieur du Doménon sur une petite digue de pierres maintenues par un gros grillage, il sentit le froid le pénétrer sous son mince anorak. Il quitta son sac pour en tirer et enfiler l'unique chandail qu'il avait emporté pour cette course. Suivait un trajet en pente douce où, dans l'opacité qui l'entourait, il n'avait qu'à se laisser guider par la petite dépression qui sous la neige fraîche signalait le sentier. La marche n'était pas aussi facile que par beau temps, ce qui l'incita à penser que finalement cette traversée de Belledonne n'avait pas besoin d'être rehaussée par un horaire exceptionnel. Bien que parti tard, il irait vite comme chaque fois qu'il était seul mais, même si la course se révélait plus longue que prévu, il n'avait aucun souci à se faire puisque personne ne l'attendait. Pour qu'il n'ait à compter que sur lui-même, il avait dit à Maryse qu'il partait faire seulement un petit tour en montagne parce qu'avec un temps pareil il était hors de question de songer à un sommet.

Piolet à la main, il cheminait le long du lac dont une mince couche de glace recouvrait la surface, du moins jusqu'à la limite de ce qu'il en voyait dans le brouillard, et la facilité relative de sa marche lui laissait le loisir de tenter de remettre ses idées d'aplomb. C'était le moment où jamais.

- Sois réaliste, Michel. Que peux-tu donc attendre des années à venir ? Elle viendra en France deux ou trois fois par an et, chaque fois que vous vous reverrez, chacun jouera son rôle et pourtant chacun saura à quoi s'en tenir. Au milieu des plus gais moments resurgira sans cesse le souvenir des bonheurs passés...

- La prochaine fois sans doute, elle te présentera Nathanaël et tu seras tout attendri par ce moutard, heureux qu'il soit là, mais tu sauras cacher ta peine qu'il ne soit pas le tien. Elle jouera le

jeu et ne parlera pas de ce qui aurait pu être entre vous. Mais vous vous comprendrez et ce sera très bien ainsi...

- Puis les années passeront. Elle te fera voir peut-être un ou une autre gosse, puis un ou une autre, qui sait ? Le temps arrange tout. Non, pas tout. Il n'efface pas certains souvenirs, à moins qu'on le veuille, mais alors ce serait les renier. Comment Nathalie pourrait-elle oublier ce magnifique été qui, à mesure qu'il s'éloignera, deviendra un îlot de paradis perdu au milieu de ce que sont toutes les vies, un mélange en proportions diverses d'événements heureux et malheureux mêlés à une foule d'événements neutres...

Vers la fin du lac, aveuglé par le brouillard, il sentit qu'il descendait au lieu de monter, donc qu'il allait marcher sur la glace mince qui recouvrait l'eau. Il grimpa carrément à gauche.

- Vous retrouver en montagne ? Possible. Il n'empêche que votre séparation aux Ecrins était bien définitive. Quand vous repartiriez tous les trois là-haut, ce serait en tant qu'amis que tu les emmènerais. Les montagnes seraient toujours aussi belles mais elles n'auraient plus l'éclat intérieur de vos courses à deux...

- Et même si vous repartiez à deux, en admettant qu'Erick le comprenne, il resterait toujours présent entre vous. Vous ne pourriez le faire qu'en amis, en très bons amis, mais sans plus jamais la liberté d'autrefois, liberté de vous serrer la main seuls au monde, liberté d'envisager un avenir à deux, liberté de vous embrasser, de vous enlacer ardemment, de faire l'amour...

Le vent semblait avoir tourné comme venant de l'est, ce qui n'était pas normal. Dans l'opacité, il avait donc dévié à gauche. En faisant presque demi-tour, il rencontrerait nécessairement le second lac ou son ruisseau émissaire, ce qui le remettrait dans la bonne voie. Ici, il ne pouvait pas se perdre.

- Ainsi, année après année, tu verras sur son beau visage apparaître deux rides, puis d'autres, puis le beau visage se fanera, puis tu chercheras en vain à retrouver dans celui qu'elle t'offrira celui de sa jeunesse dans son plus bel éclat. Et toi aussi, tu changeras...

- Je sais, Michel. Elle fera toujours du sport, elle conservera sa ligne, elle perfectionnera toujours son art, elle enrichira toujours son âme. Qui en douterait ? Jamais elle ne trahira cet amour qui n'a pu s'installer dans votre vie. Elle le gardera bien vivant dans son cœur. Mais, justement, c'est pour cela que tu ne chercheras plus jamais à la revoir. Tu serais déçu de cette évolution inéluctable vers le vieillissement et toi, tu la décevrais pareillement..."

Devant lui apparut une petite tranchée sombre. C'était la neige qui avait fondu sur le ruisseau émissaire qu'il entendit couler. Du coup il pouvait se situer correctement dans ce paysage qu'il ne voyait pas mais qu'il connaissait en détail. A travers le blanc qui l'entourait il imaginait le col de Freydane maintenant droit devant lui.

- Un jour, tu te souviens, tu es allé voir le hameau de ta première enfance. Tu avais voulu retrouver le grand mur où couraient les lézards, l'escalier vertigineux où tu avais fait l'une de tes premières chutes, la mare où ton père venait puiser l'eau pour arroser le jardin. Comme tu avais été déçu ! Rien qu'une petite murette qui pourtant n'avait pas changé, un petit escalier que tu franchissais d'un seul pas, une modeste flaque d'eau où venait laper un chien. Et tu avais reconnu que tu avais eu tort. Tes images de petit gosse, si savoureuses en souvenir, s'étaient envolées...

- Crois-moi. L'être qu'on a aimé et qu'on n'a pas rencontré depuis longtemps, il ne faut plus chercher à le revoir. C'est mal pour lui. C'est mal pour les deux. Chacun a gardé de l'autre un visage de jeunesse et, ce visage, c'est une faute de le détruire...

- Quand on aime, ou bien il ne faut plus jamais se quitter, alors c'est ensemble qu'on prend physiquement de l'âge, harmonieusement, ou bien il ne faut plus jamais se revoir. L'amour n'a pas d'âge. C'est une merveille de la nature humaine que cette jeunesse d'esprit et de caractère qu'on peut, si on le veut, préserver jusqu'au bout, inaltérable, motivante, au-dessus d'un corps qui se défraîchit. Ne pas chercher à se revoir quand on s'est aimé et qu'on a dû se séparer, c'est précisément cela rester fidèle, parce que l'un et l'autre on se voit toujours avec les mêmes yeux...

- Si tu veux garder Nathalie intacte, il faut la perdre de vue. Ne la revois jamais. Ne lui demande pas de photo. Ecris-lui abondamment. Téléphone-lui. L'écriture, la voix, les qualités de l'esprit, l'expression du cœur ne vieillissent pas et conservent le souvenir d'un jeune visage. C'est ainsi que tu préserveras Nathalie de toute altération dans ton âme et elle te ravira toujours quand tu fermeras les yeux. Ne va pas revoir le hameau de ta tendre enfance...

- C'est promis, Michel. Renonce à la revoir pour la garder inoubliablement elle-même, depuis le galbe harmonieux de ses hanches, tu te rappelles au soir du Peigne, jusqu'à son âme ardente et discrète que reflétait la lumière de ses yeux. N'envie pas trop Erick. Au fond, de Nathalie, c'est toi qui as la meilleure part...

Quand il eût dépassé le second lac du Doménon, le brouillard se leva sur une étendue blanche que parcouraient ça et là des nappes de poudreuse soulevées par le vent. La couche était récente car apparaissaient un peu partout les proéminences des blocs de rocher que l'hiver noierait sous plusieurs mètres de neige. Il distingua vaguement en face de lui sur fond de ciel sombre le col de Freydane avec ses deux gendarmes qui le dominaient sur sa droite mais bien vite les nuages qui couraient depuis la Grande Lance de Domène les effacèrent. Il ne resta plus qu'un plafond indécis d'où tombait une neige fine poussée en oblique du côté du Pic du Doménon. Sa marche était inégale car des creux nivelés se dérobaient soudain sous ses pieds. Au fond de l'un d'eux il sentit l'eau pénétrer sa chaussure. Sous la couche légère le ruisseau n'avait pas gelé. Mais, en approchant de l'îlot rocheux qui marque la bifurcation entre la voie qui mène au col, en face, et celle qui grimpe par les pentes de droite en direction du Pic de la Croix, il trouva une croupe presque dégagée de neige par la bise et sa marche sur les pierres fut plus rapide.

Après la bifurcation, devant une nouvelle partie neigeuse, il infléchit son trajet sur les pentes des Rochers Rouges qui offraient un sol rocailleux à peine saupoudré. Il ne sentait plus le froid. Au rythme de ses pas et de son piolet, il poursuivait son monologue intérieur.

- Ne jamais plus revoir Nathalie, c'est tout ce que tu as trouvé !

Un tel renoncement était-il justifié ? De ses réflexions suintait un léger malaise comme celui qu'on éprouve à marcher sans visibilité sur la neige. Vraiment, ne jamais revoir Nathalie était-ce une bonne solution ? N'y avait-il pas au fond de trop belles justifications, apparemment généreuses, une bonne dose d'égoïsme ? Il était venu jusque là, en jetant sa vie dans la balance, bien décidé à faire le point sans se faire de cadeau. Tenait-il sa promesse ?...

- Renoncer à voir Nathalie, serait-elle d'accord ? En ce moment tu décides pour elle et c'est moche de ne penser qu'à toi. Et est-ce dans la ligne de vos idées communes sur l'avenir ? Qu'au fil des années tu la voies peu à peu prendre de l'âge, c'est inévitable. Mais alors n'est-ce pas lâcheté à vouloir fuir cette réalité-là ? Penses-tu qu'elle agisse de même, qu'elle se prive de la joie de te revoir uniquement pour une raison aussi superficielle ? Et qui te dit qu'à soixante ans, elle ne t'en remontrera pas sur le chapitre de la vigueur physique et de la fraîcheur du visage ?...

Une rafale de vent lui envoya un flot de poussière de neige qui l'obligea un instant à se retourner. Puis il reprit sa marche.

- Toi qui as dit que l'âge véritable était celui de l'esprit et du cœur, te renierais-tu maintenant au point de ne plus revoir Nathalie sous prétexte qu'elle aurait perdu l'éclat de sa peau ? Que fais-tu donc de sa beauté intérieure ? Doutes-tu de sa capacité à la conserver intacte, sinon à l'améliorer encore ? N'es-tu pas persuadé qu'elle a tout un avenir de musicienne devant elle ? Si tu refuses de la revoir, mesures-tu la peine que tu lui feras et quel remords tu éprouveras plus tard au rappel de ces bonheurs perdus ? Qu'est-ce que tu vas chercher, imbécile, alors qu'elle te donne la solution : non seulement accepter la situation mais la magnifier au possible par l'échange permanent du meilleur de vous-mêmes, ce qui est une caractéristique de l'amour véritable..."

Il arrivait dans une sorte de thalweg où la neige s'amoncelait en larges congères qu'il devait traverser en enfonçant les pieds mais dans ses bonnes chaussures il ne sentait pas le froid. Le col approchait à travers le brouillard qui semblait se dissiper.

- Sois plus simple, Michel, et demande-toi si tes réactions jusqu'ici ont été normales. As-tu besoin de chercher bien loin pour en juger ? "Le véritable amour est un moteur, pas un frein." Ce signalement, c'est toi-même qui l'a donné. Si donc ton amour pour Nathalie t'enfoncé dans l'inaction, tu dois honnêtement en conclure qu'il n'est pas véritable ou alors que tes réactions affectives sont faussées. Que tu sois triste de votre séparation, cela se comprend. Qui t'en blâmerait ? Mais que tu te laisses enfoncer par le chagrin alors que tu devrais faire face à ton destin, comme elle t'en donne l'exemple, ne correspond en rien aux idées que vous avez échangées au refuge du Pavé et sur lesquelles vous vous trouviez parfaitement d'accord. Le véritable amour n'est pas idéaliste ni possessif mais réaliste et généreux. C'est parce qu'il est réaliste qu'il voit et prend l'autre tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, ses beautés et ses insuffisances. C'est parce qu'il est généreux qu'il nous pousse en avant et qu'il pousse l'autre en avant. Sois honnête, Michel, et reconnais que ton amour n'est pas à la hauteur de tes conceptions. Au fond, tu n'aimes pas assez Nathalie.

- Je n'aime pas assez Nathalie ? Je l'aime éperdument !

- Alors pourquoi lui offres-tu, sans qu'elle le voie heureusement, la tête d'un minable ?

C'était comme une gifle que lui flanquait la logique qu'il consultait. Il venait de faire une découverte, une découverte qui l'humiliait mais qui en même temps lui montrait la marche à suivre.

- Tu n'as que deux portes de sortie. Ou bien tu ne penses plus à elle et chaque jour qui passe effacera l'actualité de son souvenir. Votre si courte et si belle aventure ne sera bientôt plus qu'un fait historique, aussi froid au cœur qu'un fossile. C'est ce que font la plupart des gens dans ton cas. C'est la sortie par le bas, la voie de la nécrose, la voie de la sagesse, diront certains. Ou bien par ton intelligence et ta volonté tu élèves ton amour à la hauteur que Nathalie mérite. Tu acceptes ton destin avec joie et reconnaissance de sorte que ton amour pour elle soit non plus un frein mais un moteur. C'est la sortie par le haut, la voie de la vie qui triomphe, de la jeunesse qui ne s'éteint jamais. Mais bien peu en sont capables. Nathalie te montre abondamment qu'elle en est capable. Toi non.

Les paroles qu'il s'assénait implacablement le firent réagir.

- D'accord, j'accuse le coup. Mais je sais maintenant ce que j'ai à faire.

Un tourbillon de vent soulevait une jolie tornade de poudreuse qui s'avançait vers lui mais elle mourut avant de l'atteindre. Il fallait qu'il s'évade seul dans cette vallée de haute montagne, déserte et froide comme une banquise, pour qu'il retrouve sa vérité. Cette franchise avec lui-même était son salut. Désormais tout recul lui était interdit. La traversée, il la ferait coûte que coûte. Quand le mauvais temps arrive, le montagnard doit faire demi-tour, sauf s'il doit porter secours à quelqu'un. C'était le cas. Michel devait sauver Michel. Nathalie avait trop besoin de lui. Autant pour se réchauffer que pour marquer sa détermination, il hâta le pas.

Peu à peu la pente se faisait plus douce. Les deux gendarmes qui dominent le col lui apparurent de nouveau à travers une brève éclaircie, lames grises irréflectives sur fond un peu plus gris. Quelques minutes plus tard il parvenait sur le replat quand un violent coup de blizzard poussa vers lui une nappe de poudreuse qui lui cacha un instant les pieds, au point qu'il parut lui-même se déplacer à toute vitesse sur une surface immobile. Il avait déjà connu ce vertige. Pour rétablir son équilibre, il écarta les jambes et s'appuya sur son piolet. C'est alors que sur sa droite le brouillard s'éclaira comme touché par un projecteur. La lumière devint de plus en plus vive et brusquement les nuages rapides s'écartèrent, laissant apparaître de l'autre côté du petit glacier de Freydane le spectacle fantastique de la paroi du Grand Pic de Belledonne entièrement tapissée de givre qu'un rayon de soleil passant par une trouée d'un bleu intense rendait éblouissante.

A peine eut-il le temps de s'émerveiller de cette apparition qui lui rappelait une féerie de Noël qu'il se trouva de nouveau plongé dans l'ouate grise fouettée par un vent glacial. La chaleur qu'il avait récupérée pendant sa grimpe au col s'était vite dissipée. Le froid le gagnait déjà. Il s'aperçut qu'il avait remis ses gants au cours de la montée sans s'en rendre compte. Il sortit son chandail et

l'enfila, puis il enfonça un peu plus son bonnet sur ses oreilles et releva le col de son anorak en se disant à voix haute :

- Parti comme je suis, il ne faut pas que je m'arrête sinon je caille.

A grandes enjambées dans la neige fraîche, il descendait sur le bord de la cuvette que forme le glacier en tâchant de ne pas trop s'éloigner des pentes abruptes du Pic de la Croix et du Pic Central afin d'économiser son altitude. Mais à quelle distance en était-il ? Le brouillard se confondait avec la neige. Il se sentait pris de malaise car il avait perdu tout repère. Impossible de voir la surface de la neige, de savoir si à sa droite elle montait ou non, ni de combien, pour en déduire la distance à laquelle il se trouvait des rochers ou de la rimaye. Il dut projeter de temps à autre une poignée de neige devant lui et à côté. Là où les brins de neige s'arrêtaient, là était cette surface. De fait, il conservait bien sa trajectoire. Dans l'obscurité blanche il sentait au-dessus de lui le poids des parois d'où pouvait descendre quelque coulée qu'il ne pourrait pas voir venir, danger qu'il estima toutefois minime car la neige n'avait pas dû avoir encore le temps de s'amonceler là-haut. La couche de poudreuse était si inconsistante qu'elle ne le ralentissait pas.

Mais, alors qu'il savait que sa trajectoire décrivait un ample arc de cercle à gauche, il avait l'impression qu'il marchait droit sur la base du Pic Central et que celui-ci se dérobaient sans cesse, comme volatilisé par magie. En montagnard averti, il ne s'y laissait pas prendre. Il connaissait mainte histoire où, perdus dans le brouillard, des alpinistes ou des skieurs avaient la certitude absolue d'aller droit alors qu'ils tournaient en rond et certains même avaient fini par y laisser leur vie. Il avait lui-même éprouvé ce phénomène sur le Dôme du Goûter, sur le Glacier Blanc et aux Sept Laux. Heureusement que sa boussole était obstinée et qu'il savait que c'était elle qui avait raison contre la certitude de ses sens. A chaque fois son trajet rectiligne tournait illusoirement à droite. Il n'était pas étonnant qu'ici, traçant une courbe à gauche, il eut l'impression d'aller droit. On croit trop que les montagnards ne sont qu'un paquet de muscles. En fait ils sont constamment en train de calculer. Que ce soit en escalade, sur la neige, au soleil, sous la pluie, dans l'orage ou le brouillard, le jour ou la nuit, en montagne l'intelligence compte plus que la force. Dans les situations périlleuses, c'est elle qui sauve.

Sa marche rapide le réchauffait et il parvint rapidement sous les pentes du col de la Balmette. Comme celles-ci sont formées en grande partie de caillasse croulante, il dépassa l'aplomb du col pour attaquer une montée moins rude. Aidé de son piolet, il cherchait à travers la neige poudreuse les points les plus stables, les affleurements de roc en place. Un petit couloir l'amena à escalader à gauche un court passage rocheux. Il atteignit bientôt la croupe où le vent le secoua puis il descendit un peu sur l'autre versant pour contourner des pointements et gagner le col.

C'est à partir de là que l'escalade commençait. Il enleva son épais bonnet, releva le mince capuchon de son anorak sur sa tête et enfila son casque par-dessus en serrant la mentonnière. Un casque sert plus souvent à protéger la tête contre une aspérité de rocher qu'à amortir la chute d'une pierre.

Il fallait d'abord surmonter un petit mur naturel strictement vertical de deux mètres de haut. Il se débarrassa de son piolet en le glissant entre son sac et son dos, enleva ses gants qu'il fourra dans les poches de son anorak, balaya sur le haut du mur la neige cachant les prises qu'il connaissait, se hissa à la force des bras tout en s'aidant d'un supplément de poussée que ses pieds pouvaient trouver sur les grattons de la paroi, et il se rétablit par la droite sur le bord.

Ses gants remis, direction maintenant le couloir en Y qu'on devait aller chercher en grim pant par une série de gradins et une courte vire à gauche. Le vent du Nord que canalisait ce couloir raide y balayait heureusement la neige et il n'eut aucune peine à entreprendre sa remontée jusqu'au bloc qui le barre.

Tout à coup lui parvint le bruit d'une volée de pierres, chose inattendue par un temps pareil, même sur un terrain aussi délité que celui-ci. Par réflexe il se baissa derrière le bloc qui lui assurait une protection suffisante mais il ressentit un violent coup de marteau sur son pouce droit.

L'imbécile qu'il était avait laissé ses deux mains appuyées sur le bord. Il sauta un moment sur place en attendant que la douleur se calme puis il posa son sac, en tira un paquet de pansements et, s'aidant de l'index et du majeur de sa main blessée, il entoura d'une bande élastique le pouce qui saignait abondamment, puis il glissa le tout dans un gant de soie.

Le pouce n'est pas indispensable dans une escalade pas trop difficile et le froid anesthésiait la douleur. Il pouvait continuer.

Ses gants renfilés, piolet à la main gauche, il surmonta le bloc et s'engagea dans la branche Est du couloir, celle qui par une étroite vire mène vers les premières pentes de la face Nord du Grand Pic. En se retournant, il aperçut, très bas, dans les stries de la neige qui volait horizontalement, le col où déjà ses traces étaient effacées. La douleur de son pouce revenait avec la chaleur. Il était furieux contre lui. Mais c'était fait et l'étroite vire réclamait toute son attention, d'autant plus qu'elle comporte une partie qui s'écroule un peu plus chaque année.

Enfin il déboucha sur les vastes pentes sur lesquelles la neige passait en tourbillonnant. Il avait hâte de grimper car le froid le prenait à nouveau. S'aidant toujours de son précieux piolet, il grimpa sur ces gradins de rochers où le vent balayait la neige. Ici la progression était facile. Elle ne réclamait plus sa vigilance. Il n'avait qu'à se diriger vers une vaste croupe qu'il savait devant lui, un peu plus haut, et qu'il commençait à distinguer de mieux en mieux au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait.

Jamais il ne s'était senti vraiment seul en montagne. Mais cette fois, il en savourait un sentiment de présence jamais atteint. Une sorte d'émotion à la fois douce et puissante le poussait vers cette cime modeste qui prenait dans cette tempête une fière allure. Il lui fallait cette épreuve pour retrouver la réalité. Il lui fallait cette traversée dans les pires conditions pour se retrouver lui-même. Il allait offrir à Nathalie le vrai Michel qu'elle aimait, heureux, sûr de lui, faisant face à la vie... Première chose à faire alors : être objectif.

- Regarde la réalité bien en face. Nathalie est une fille qui a du talent et des qualités, c'est incontestable. Mais ne va pas en faire pour autant l'être idéal qui n'existe nulle part, sinon dans l'imagination des poètes. Comme tout le monde elle a ses défauts, ce n'est pas elle qui dirait le contraire. Tu ne les as pas vus parce que vous vous êtes toujours présentés l'un à l'autre sous votre meilleur jour et dans des situations où il est facile et naturel d'être bien. La vie courante se charge vite de les faire apparaître à travers ces mille riens qui constituent le quotidien. Et elle-même a eu la sagesse de te ramener à une plus saine vision des choses. "Non, Michel. Je suis une fille comme tant d'autres, ni plus, ni moins. Voilà tout." ...

- Que tu la regrettes, c'est normal. Que tu te mettes dans des états de désespoir, c'est exagéré. Il est trop facile d'idéaliser de loin. Vois-la comme elle est. Ce sera lui faire le cadeau de la vérité. Cela rendra ta peine raisonnable et te permettra de rester en contact avec elle sans en souffrir. Au contraire, tu peux t'estimer heureux de garder son amour dans de pareilles circonstances. Cela devrait t'apporter une grande joie car vos relations pourront rester sur les hauteurs que vous désirez conserver l'un et l'autre...

- Alors, c'est bien compris, finie cette déprime. Continue à lui écrire des lettres très belles comme elle t'a dit les trouver. Offre-lui de ta vie ce qu'il y a de meilleur. Fais-lui des bouquets de tes réussites et dépose à ses pieds tes échecs pour qu'elle t'aide à les surmonter. Elle va drôlement avoir besoin de toi à son tour car, elle te l'a dit, là-bas sa vie ne s'annonce pas facile. C'est entendu, elle fonce mais, à certains soirs, surtout avec un garçon comme Erick et dans une famille où elle sait déjà qu'elle devra se montrer forte, elle sera heureuse de s'adresser à toi en pensée ou mieux en t'écrivant. Tu seras son recours et chaque fois qu'elle fera appel à toi, tu seras récompensé de voir combien tu comptes pour elle... Si alors tu veux être en mesure de lui venir en aide, tu dois retrouver ton équilibre. Elle compte sur toi. Elle t'admire, non seulement en montagne, mais à la tête de ton entreprise et à travers Maryse. Alors ne la déçois pas. Fonce à ton tour. Et s'il te faut absolument



réussir cette traversée pour te retrouver toi-même, alors sois plus fort que la tempête et plus fort que toi et tu auras gagné. Tu entends ? Plus fort que toi et tu auras gagné !

Ses réflexions se gravaient en lui d'autant plus profondément qu'il avait conscience maintenant qu'il risquait réellement sa vie dans cette aventure. Ainsi, au milieu de cette escalade et dans la tempête, il avait le sentiment de reconstituer sa personnalité.

Il arriva sur la croupe arrondie et la traversa en pensant qu'en cas d'obligation de faire demi-tour, même en connaissant aussi bien les lieux que lui, il serait difficile dans une pareille opacité de retrouver la vire qui ramène au couloir. Même par beau temps, à la descente, elle ne se repère pas facilement. La solution consisterait soit à gagner la crête qui domine le col et à la redescendre, soit à suivre la ligne de pente pour atterrir, en posant au besoin un ou deux rappels, sur le névé Pélissier et remonter ensuite jusqu'au col. Dans de pareilles conditions les deux cas étaient aussi casse-gueule l'un que l'autre. En prévision de ce demi-tour il aurait dû poser à intervalles réguliers des cairns dépassant de la neige. Les pierres ne manquaient pas. Trop tard. La montagne se refermait derrière lui. Elle l'obligeait à réussir sa traversée.

La voie normale qu'il suivait gravissait le côté gauche d'une crête jusqu'au bas d'un câble qui permet d'escalader une cheminée. Il ne vit celle-ci que lorsqu'il en était à une dizaine de mètres tant le brouillard était redevenu dense. Il empoigna le câble et poussa un juron. Il avait oublié son pouce blessé. Pour ne pas solliciter sa main droite, il prit le piolet de la gauche et, en s'aidant le moins possible du câble, il remonta la cheminée et retrouva la pente avec satisfaction car à sa droite une arête la protégeait du vent. Ses muscles avaient récupéré un peu de chaleur et, son pouce se faisant oublier, il se sentait mieux.

Pendant qu'il progressait de rocher en rocher, une musique émergea de son souvenir. Il y avait longtemps qu'il ne l'avait pas entendue et il n'arrivait pas à se rappeler ni son nom, ni son auteur. Il finit par la reconnaître. C'était la Moldau et il s'étonnait qu'une musique de plaine viennoise ainsi l'accueille en montagne. Des passages lui revenaient aux oreilles, en désordre, comme cela lui arrivait souvent dans ses solitaires où parfois il se mettait à chanter ou à siffloter quelque air connu ou un thème qui se réveillait en lui. La Moldau ici ? Après tout chacun prend bien dans la musique ce qu'il veut. Pourquoi pas ici ?

Il devait remonter jusqu'à un grand gendarme contre lequel il savait devoir trouver une petite plaque de marbre blanc, ex-voto dédié à un alpiniste qui avait trouvé la mort dans ces parages.

Pourquoi la Moldau se réveillait-elle en lui maintenant ? Il se souvint l'avoir entendue avec Thilda au retour d'un film sur la banquise aux temps où il croyait en elle et, dans son esprit, la superposition de ce poème symphonique avec la banquise, où dans un terrible blizzard se perdait un traîneau à chiens, s'était fait tout naturellement, ce que n'aurait pas imaginé Smetana. Pour Michel la Moldau était une musique de solitude, d'espace et de vent.

Il montait toujours en constatant qu'il était vraiment trop peu vêtu pour un froid pareil car il ne se réchauffait pas en proportion de l'effort qu'il s'imposait. A travers le mince anorak son torse semblait exposé à l'air glacial. C'était là un signe qu'en montagnard averti il connaissait bien. Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, ce n'est pas le gel aux mains ou aux pieds, aussi douloureux soit-il, qui est le plus redoutable, mais cette pénétration lente et insidieuse du froid dans votre poitrine qui obnubile peu à peu votre cerveau, l'hypothermie.

La solution est alors de ne pas céder à la tentation de s'arrêter mais de produire par ses muscles autant de calories que possible, ce qu'il fit en accélérant sa grimpe. Il savait que les ressources physiologiques de l'être humain sont considérables, le danger provenant avant tout du découragement que peut inspirer une impression trompeuse d'insurmontable fatigue.

La Moldau chantait toujours par morceaux disparates et par moments les rafales du vent suivies d'accalmies appelaient ses rafales musicales d'où émergeait son thème d'une rêveuse sérénité.

Voici le gendarme qui se dessine dans le brouillard, voici la tâche blanche du marbre. Il faut maintenant traverser des pentes de neige permanente aussi dures que la glace sous la couche

poudreuse. Les crampons seraient bien utiles. Mais les mettre lui prendrait bien dix minutes pendant lesquelles il se gèlerait les mains, surtout avec la maladresse que lui imposait son pouce blessé, et où surtout il perdrait de sa précieuse chaleur interne. S'il forçait ce passage sans crampons, il n'aurait plus besoin de les mettre de toute la traversée.

Attentivement, choisissant les endroits de moindre pente, tassant la neige quand un pas glissant l'obligeait à planter son piolet dans la glace, il parvint de l'autre côté et remonta vers un nouveau câble, garni de givre celui-là, qui aidait à suivre une vire à gauche puis vers un second, aussi givré, qui en faisait autant plus haut pour une vire à droite. Le brouillard se dissipait. Il aperçut le trou entre deux morceaux de rocher qui annonce le sommet. Défonçant les congères, remuant la pierraille sous la couche légère, se rétablissant en deux endroits sur de petits murs, il déboucha sur le replat du sommet, accueilli par un vent sibérien et par un faible rayon de soleil qui l'éblouissait tout en rendant le froid encore plus intense. Trop peu vêtu, il sentit qu'il ne tiendrait pas là une minute.

Malgré sa situation peu brillante, il était content et même, devant toutes ces pierres givrées et provoquant chacune une petite congère derrière elle, il se mit à rire en se rappelant qu'il s'était promis de monter seul ici, un soir d'été, par grand beau temps, et d'y bivouaquer une nuit dans son sac de couchage en écoutant, le walkman aux oreilles, les œuvres les plus belles face aux profondeurs du ciel étoilé. A cet instant, il n'avait qu'une chose à faire, déguerpir, et vite.

Traversant le sommet en se faisant bousculer au passage par les coups de bélier du vent, il arriva au-dessus du grand couloir dont l'aspect l'impressionna. Du haut en bas, celui-ci, qui plonge vers les à-pic de la face sud, était garni d'une neige poudreuse dont la surface lisse formait une sorte de gouttière. L'idée lui vint de reprendre son projet initial, descendre en rappel sur la brèche Reynier, trajet qu'on suit dans le parcours dit des "arêtes intégrales", rarement fait. Mais chevaucher les rochers giflé par le vent jusqu'au bout de l'arête, installer un rappel... non, le couloir. Celui-ci avait au moins l'avantage d'être protégé du vent. C'est pour cette raison que la neige s'y était accumulée.

Il réfléchissait vite. Cette épaisseur de neige pouvait partir en coulée sans risque car à la descente c'est lui qui la déclencherait en poussant la neige vers le bas et il n'aurait qu'à suivre au jugé les meilleurs passages qu'il connaissait par cœur. Mais le froid, comment s'en préserver ? A la descente il ne produirait pas tellement de calories et cela pouvait mal tourner.

- Bon Dieu ! Le poncho vert !

Sur l'arête du Mont Blanc, c'était le rappel des deux ponchos rouges qui leur avait permis d'atteindre le sommet. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Il alla chercher un abri sous les dalles brisées qui dominent le couloir. De sa main gauche il fourragea jusqu'au fond de son sac pour retrouver le précieux poncho sous les cordes. Comme au passage ils s'avéraient dérisoires le réchaud, les vivres, le sac de couchage ! Il pouvait certes se glisser tout habillé dans le sac de couchage. Il n'aurait plus froid mais viendrait bien un moment où il faudrait en ressortir et alors la neige et le blizzard le retrouveraient plus frileux qu'avant et ce serait sa perte. Le secours en montagne ? A ne pas y compter avant longtemps. Personne ne savait où il était. Quant au réchaud, ce serait déjà un exploit de l'allumer dans un coin abrité du vent car les courants d'air soufflèrent une flamme pour le moins maigrichonne. Le butane était trop froid, peut-être sans pression. Et quand bien même il y parviendrait, comment faire chauffer de la neige dans le récipient sur une flamme qui se baladerait de tous côtés ? Non, il aurait dû laisser ce poids et cet encombrement au refuge d'hiver. Il y avait bien pensé mais il avait craint d'être remarqué et finalement il avait jugé que cette charge inutile ajouterait à la valeur de la course.

Quand, dans le vent qui tentait de le lui arracher des mains, il eut enfilé ce poncho neuf sur sa tête par-dessus son casque et qu'il en eut bien remonté le large col jusqu'à ses yeux, il se sentit mieux protégé. Il reprit son sac et son piolet. Le brouillard était retombé, dense au point de rendre le jour sombre, et le vent qui se déchaînait à nouveau faisait vibrer ses grandes orgues sur les rochers de l'arête et projetait des flots de poudreuse qu'il parait en leur tournant le dos.

Le froid avait déjà recommencé à pénétrer en lui, inquiétant. S'il voulait arriver à la croix et redescendre les larges pentes qui lui font suite en bondissant dans la neige profonde pour récupérer sa chaleur, il n'avait plus une seconde à perdre.

La Moldau venait de se terminer par deux puissants accords, regrettable concession de Smetana aux conventions musicales de son époque, alors que sa fin dans un horizon de plus en plus lointain était superbe. Un grand silence s'installa en lui, redoutable. Non, il n'avait plus une minute à perdre.

Avant de descendre par des rochers brisés jusqu'au fait du couloir, il se fit cette recommandation à haute voix :

- Quel est le plus grand danger qui te menace en ce moment ?
- La précipitation.

Lui qui prétendait ne pas vouloir tricher avec les règles de sécurité, il n'avait déjà que trop accumulé de ces fautes qu'il ne faut jamais commettre en montagne. Partir sans avertir personne alors que, circonstance aggravante, il était seul. N'avoir pas fait demi-tour devant le mauvais temps, déjà au départ du refuge, ensuite au col de Freydane où pourtant le blizzard lui avait donné un sévère avertissement. Avoir fait entièrement confiance à la météo en n'emportant qu'une médiocre protection contre le froid, sans la moindre marge de sécurité. Au début de la pente du Grand Pic, alors que la visibilité était faible et que la neige tombait sur ses traces, n'avoir pas balisé son trajet pour se ménager une retraite éventuelle par un parcours difficile à repérer. Se fier à sa grande connaissance des lieux, il n'avait pas pris d'altimètre, ni même de boussole, alors que même à Belledonne on peut se perdre dans le brouillard. Aucune boisson, pas même de l'eau. A vrai dire, il n'en avait jamais senti le besoin. Il s'était par contre chargé de ravitaillement et de choses inutiles. Ce n'était que par suite d'une habitude ancrée chez lui de longue date qu'il avait oublié au fond de son sac le poncho qui peut-être le sauverait.

L'aventure dans laquelle il s'était fourré n'avait au fond rien de glorieux. Son comportement était celui d'un parfait égoïste qui se souciait peu de mettre son entreprise en péril et de compromettre la situation de son personnel et de ses compagnons, sans compter avec les chantiers dont il s'était chargé. Il pouvait en demander pardon à Joseph, à Maryse, peut-être aussi à Nathalie car il risquait de la décevoir et de la jeter dans un profond chagrin ou, pire, de la culpabiliser.

Etrangement, peut-être à cause de la fatigue, au lieu de se mettre en colère contre lui-même, il eut envie de pleurer. Alors, surpris par cette faiblesse, il voulut réagir par une résolution qu'il gravait en lui comme sur du marbre.

- Je te promets, Nathalie, que si je m'en tire, je serai très bien.

La descente se révélait plus bas moins difficile qu'il craignait. L'épaisseur de la neige le freinait utilement et ce couloir encaissé se trouvait toujours bien protégé du vent qui continuait à hurler sur les arêtes mais n'arrivait jusqu'à lui que par bourrasques. S'il ne récupérait pas sa maigre chaleur, du moins grâce au poncho il sentait moins le froid.

- Nathalie, je serai très bien, tu verras. Jusqu'ici j'ai réagi comme un imbécile mais je me rends compte maintenant combien la vie peut être belle.

"Je serai très bien"... Oui, il en était sûr, sûr d'une certitude de rocher. C'était au moins un point d'acquis et il n'en dérogerait jamais. Mais pour en arriver là, pourquoi avait-il fallu qu'il se mette dans une telle situation alors que ce "très bien" aurait dû lui être tout naturel ? Pourquoi s'était-il montré si inférieur, si minable ? La culpabilité, il l'endossait toute entière, pesante. Il avait quelque chose à réparer.

Ses deux pieds partirent soudain en glissade mais il s'y attendait et il se retint sans peine par son piolet. La neige qu'il repoussait ne coulait guère plus d'une dizaine de mètres. Quand vint l'étranglement, il en refoula le maximum pour dégager son trajet mais, cette fois, il déclencha une coulée qui se poursuivit jusqu'en bas du couloir en tourbillonnant comme une petite avalanche. De cette partie rétrécie, il connaissait toutes les prises et il les retrouvait sagement à leur place. Puis il

poursuivit sa descente en se tenant sur la rive gauche qui présente de nombreuses aspérités en marches d'escaliers, facilement repérables sous la neige.

Le brouillard s'était encore assombri. Une angoisse de mauvais augure planait sur ces lieux déserts. Mais il ne s'y arrêta pas. Il étudiait par avance comment il s'y prendrait pour franchir selon son état tel ou tel passage délicat de l'arête qu'il allait devoir regagner.

- Nathalie, si tu veux que je m'en sorte, aide-moi. Ça ne va pas être marrant.

Elle avait de la chance, Nathalie. Là-bas en Argentine, elle évoluait en plein printemps. Peut-être était-elle en train de nager dans des vagues tièdes.

- Je te demande seulement de penser à moi. Si tu penses à moi, je m'en sortirai. Oh, si tu pouvais m'envoyer un peu de ta chaleur. J'ai si froid.

Parvenu au plus bas de la traversée, il lui fallait maintenant grimper vers la brèche Reynier. Cette remontée d'une trentaine de mètres de dénivelée, car il avait dû quitter le couloir assez bas, n'avait rien pour lui déplaire. Malgré la neige, l'escalade facile de ces rochers allait lui permettre de faire jouer ses muscles et donc de se réchauffer. Mais de cette brèche étroite, là-haut, le vent soufflait de la poudreuse comme une tuyère de réacteur et il lui faudrait passer sur l'autre versant en pleine tempête. Gelé comme il l'était, cela lui paraissait insurmontable. Mais en bon montagnard il savait que l'insurmontable ne l'est que parce qu'on ne le surmonte pas.

Il attaqua résolument la pente, cherchant à bouger le plus possible pour se réchauffer au maximum, escalada une petite gorge rétrécie mais qui n'exigeait pas d'enlever les gants, et parvint jusque sous la brèche, arrosé d'une poudreuse dense et fine qui s'insinuait jusque dans son cou.

- Nathalie, tu es merveilleuse. A onze mille kilomètres d'ici, je te sens tout près de moi. Allez, on y va !

Profitant d'un semblant d'accalmie, il se souleva sur ses jambes, s'accrocha sur un rebord en ignorant la douleur de son pouce, s'engouffra dans le vent de la brèche, bascula presque de l'autre côté où il descendit de quelques mètres.

Désormais il lui faudrait faire vite jusqu'à la vire d'Allemont s'il ne voulait pas que l'hypothermie lui engourdisse l'entendement.

Première difficulté, une traversée horizontale sur des rochers commodes par beau temps mais d'une raideur extrême. Heureusement le vent avait nettoyé toutes les prises. A mains nues, il parcourut le passage, se forçant à aller lentement au-dessus de ce chaudron d'ouate grise. Une chute ici le projetterait de roche en roche jusque sur le glacier de Freydane. "Bon débarras !" se dit-il en riant.

Il avait une chance : pas de verglas sur la pierre. Sinon il lui aurait fallu... mieux valait ne pas y penser. Le vent qui montait du glacier semblait le soutenir contre la paroi et, quand il fut sur un mince replat, il fourra un moment les mains dans ses poches car il ne sentait plus ses doigts. Mais très vite il renfila ses gants car il ne pouvait s'attarder.

La voie se poursuivait par une grimpe vers le grand gendarme. Une banquette de rocher à surmonter dans le sens aller puis une autre dans le sens retour et le voici sous l'arête aiguë qui permet d'accéder à la plate-forme du gendarme. A deux mètres au-dessus de sa tête, invisible d'en bas, se trouve une excellente prise qui permet par une forte traction de se hisser sur le fil du rocher. Il commença par grimper à mains nues, le pouce droit en l'air, trouva la prise où se nichait de la neige, fit une traction rapide, se rétablit debout sur un mince replat, s'accrocha de nouveau au rebord aigu d'un bloc surplombant qui le rejetait en arrière, se souleva d'abord sur une prise de pied cachée dessous, se tracta en force en s'aidant d'une autre vague prise de pied permettant une adhérence, surmonta l'arête, mais, pensant qu'il se trouvait entre deux abîmes, il modéra son impulsion. Deux mètres encore sur ce fil de rasoir très incliné et il se rétablit sur la plate-forme, excellent point de relais contre un mur vertical.

Il était temps. Ses doigts ne sentaient plus rien. Il les fourra dans ses poches pour les ranimer. Mais le froid du blizzard le pénétrait dans tout son corps. Il ne pouvait rester ici plus de quelques

minutes, d'autant moins qu'il se trouvait devant la vire d'Allemont, le passage réputé le plus exposé de la traversée.

Ses gants remis, il déposa son sac, en tira la corde bleue, en passa un brin dans l'anneau du gros piton qui sert à l'assurance de ce passage et, parvenu au point milieu, il s'encorda sur les deux brins formant rappel. Il fit ensuite un anneau de Prussik avec une cordelette, en entoura le rappel non loin du piton et, faute de baudrier, car il n'avait pas jugé nécessaire d'en emporter un, il le mousquetonna sur les deux brins qui entouraient sa taille. Puis il reprit son sac, un sac qui pesait tellement lourd.

Restait à franchir le passage. Pour commencer, des prises de pied faciles. Il s'y avança mais brusquement ses deux souliers glissèrent en même temps, la prise que sa main droite tenait pendant que la gauche en cherchait une autre lui échappa. Il tomba d'un bon mètre, aussitôt retenu par la corde. Son coude avait frappé le rocher mais, la douleur passée, rien de mal. Sa tête aussi, mais sans mal non plus, protégée par le casque. Il regagna la plate-forme, furieux. Le verglas !

En bon montagnard qui a toujours l'esprit en éveil, il comprit la raison de cette anomalie d'un verglas qui s'était formé sur le versant opposé au vent. L'explication lui venait des éclaircies qu'il avait rencontrées. Elles révélaient que la couche de la tempête n'était pas épaisse et qu'à une faible altitude au-dessus de lui le ciel était bleu. Après une période de chaleur qui n'avait cessé que depuis une semaine, la masse du rocher gardait une température suffisante pour faire fondre la neige, neige qui tombait de préférence sur le versant opposé au vent. La nuit avait dû voir une belle éclaircie qui laissait rayonner dans l'espace les surfaces mouillées que l'air calme de ce versant n'avait pas eu le temps de sécher. Elles avaient gelé.

- Crampons ! hurla-t-il.

Le seul sentiment qui dominait chez lui était maintenant la colère. Il n'avait pas eu peur. Il se surprenait à constater une fois de plus que dans la difficulté on n'éprouve aucune émotion vis-à-vis de soi-même. L'émotion, c'est pour après. Il observait froidement chez lui des signes dangereux de fatigue. Ses mains tremblaient et il se sentait un peu dans les vapeurs. Pour se réchauffer, il effectua dans le vent, en s'aidant de la corde accrochée au piton, une série énergique de flexions qui au bout de deux minutes lui ramenèrent un peu de chaleur. Il avait hâte de sortir de cette position. Aussi jeta-t-il son sac sur le sol étroit, en décrocha vivement ses crampons. Ses gants enlevés, avec des gestes nerveux, pouce droit relevé, il réussit à mettre le premier bien serré, puis, après avoir tapé dans ses mains pour les réchauffer, sans égard pour son pouce que d'ailleurs le froid rendait insensible, il fixa l'autre aussi serré que le premier. Il ne voulait pas avoir à les retoucher.

Nouvel examen attentif du passage. C'était une succession de prises de mains et surtout de pieds qui partaient en légère ascendance sur quelques mètres. Il n'avait pas l'air très difficile mais par le passé des dérochages y avaient provoqué des morts car il surplombait une paroi presque verticale qui n'offrait pas la moindre possibilité de se retenir. Et aujourd'hui elle était verglacée. Il devrait faire vite mais sans précipitation, tous ses gestes calculés à l'avance.

- Nathalie, tu me surveilles. J'y vais.

Il s'avança sur les lamelles de roche où il avait glissé. Les pointes de ses crampons crochant la pierre lui inspiraient confiance. Puis, en faisant coulisser le prussik, il atteignit le passage. Les prises de pied étaient bonnes et sûres, le verglas n'ayant avec les crampons aucune importance, mais les prises de mains lui gelaient les doigts. La corde en double s'allongeait horizontalement. S'il dévissait, elle le retiendrait mais il décrirait un arc de cercle avant de toucher le rocher et cela risquait de faire mal. Une entorse ici, à plus forte raison une fracture, ce serait le bouquet. Vers le milieu, il dut se tenir d'une main pour réchauffer dans sa bouche les doigts de l'autre, puis en faire autant pour la première. A peine la sensibilité revenue, il s'éloigna encore car il ne fallait pas remonter trop tôt. Un grand coulisement du prussik pour éviter ce qui lui était arrivé une fois, se trouver bloqué en arrière par la corde juste au moment de sortir d'une escalade. Trois prises de mains où il dut frotter le rocher pour en faire fondre le verglas. Il ne sentait déjà plus ses doigts

quand il découvrit un piton qu'un froussard avait planté là où en temps normal il n'y en a vraiment pas besoin. En temps normal... Ce n'était pas le moment de faire du scrupule. Il le vérifia, le saisit et se hissa sur le replat qui était glissant sous les mains mais rassurant sous les crampons.

Cela s'était bien passé. Il remit ses mains dans ses poches. Le vent était arrêté par la masse du gendarme et la poudreuse tourbillonnait sans s'accumuler sur le verglas luisant où le moindre souffle la faisait glisser. La corde en double pendait depuis sa ceinture jusqu'au piton qui maintenant était hors de vue. Le prussik défait, restait à la récupérer. Il en détacha un brin, le lança soigneusement dans le vide pour qu'il ne fasse pas une boucle et tira sur l'autre, celui qu'il avait repéré comme provenant du dessus du piton. La corde venait sagement. Le brin libéré retomba dans la paroi. Il le récupéra et s'y encorda à nouveau. Puis il lova les deux brins sur lui en bandoulière car il prévoyait la suite.

Son piolet ressorti pour casser le verglas qui obstruait certaines prises, il put parvenir sans trop de peine dans la dépression de l'arête après le grand gendarme. Là, il se retrouvait en plein vent et ce n'était pas drôle. Il sentait de nouveau le froid le pénétrer et la neige l'aveuglait, l'obligeant sans cesse à s'essuyer les yeux.

Comment se présentait la suite ?

Une arête aiguë montait vers le ciel. Sur ce versant elle n'était pas verglacée. Le piolet renfilé sous son sac, il se mit aussitôt à l'escalader, gants aux mains, car elle offrait un bord franc et râpeux. Vint le bloc carré qui se surmonte par une prise de pied sur son angle droit et une curieuse prise formée par un morceau de rocher mobile enchâssé dans le côté vertical du bloc, mobile mais solide depuis des générations. Il s'éleva sur ces prises mais, quand de la main droite passant par-dessus le bloc il atteignit la rainure qu'il connaissait, il la sentit glisser. Tiré en arrière par son sac, il se laissa de nouveau reprendre pied sur le replat de départ.

Dans de pareilles conditions mieux valait s'assurer. Mais comment ? Il enleva la corde de son épaule, la lança sur une pointe de roc plus haut pour l'entourer. En cas de chute, ce ne serait pas merveilleux mais elle éviterait le pire. Dans une sorte de rage contrôlée, il recommença mais à mains nues. Le verglas était en fait de la neige qui fondit vite sous ses doigts et il put se rétablir sur le nouveau replat. Il devait maintenant atteindre une autre plate-forme plus petite. Laissant la corde entourant la pointe de roc traîner derrière lui, car c'était mieux que rien, il escalada le fil très pentu de l'arête et se retrouva debout, secoué par le vent, sur un socle étroit entre deux vides opaques, situation précaire dont il devait, là encore, sortir au plus vite. Il récupéra la corde et la laissa pendre du côté Freydane, d'où le vent soufflait, pour franchir sur le côté opposé un très court passage formé par une lame aiguë au bord presque tranchant, sur lequel les mains devaient tenir à merveille. Là était le piège car le rocher était fendu et le bord pouvait casser, laissant partir en arrière dans le vide sans aucun recours l'imprudent qui ne se serait fié qu'à une si parfaite évidence.

Un jour en effet un petit bout lui était resté dans la main et, en examinant le rocher, il y avait décelé une fissure. Il aurait voulu casser le morceau mais son marteau n'avait pas suffi. Néanmoins sous peu ce morceau partirait et il en avait parlé abondamment autour de lui, citant cet exemple pour rappeler qu'il ne faut jamais se fier à une seule prise sans l'avoir énergiquement éprouvée.

Ce passage franchi avec précaution, restait à surmonter quelques pointes et à s'élever jusqu'à une large plate-forme pour atteindre et parcourir le fait de la muraille crénelée qui conduit vers la brèche précédant le Pic Central. De chaque côté de ce mur courbe tombent des parois pas loin de la verticale. Passage très aérien mais où à deux l'assurance est facile. Il suffit que le premier fasse passer la corde alternativement de chaque côté d'un bloc sommital à l'autre. En solitaire jamais ici il ne s'était soucié d'assurance mais aujourd'hui il se méfiait.

Il retira la corde, la jeta autour d'une excellente pointe de roc et grimpa jusqu'au fait du mur, la retira de nouveau et en entoura un bloc faisant créneau. Il n'avait jamais joué pareille comédie mais il sentait sa lucidité s'évaporer et lucidement il s'obligeait à toutes les précautions.

- Nathalie, oublie que tu es à onze mille kilomètres d'ici. Assure-moi.

De pointes en blocs, dans le vent qui soufflait rageusement, en vraie canaille, au moment le plus redoutable, il parvenait au point où l'arête s'abaisse quand il se sentit tiré en arrière. Il se retourna. Les deux brins s'étaient envolés et ils traçaient deux courbes horizontales suspendues par le vent sur le vide presque sans bouger. Il avait oublié d'enlever la corde. Alors il en défit un, celui qui planait le plus loin des créneaux, anxieux que malgré cette précaution la corde ne vienne pas. Elle résista. Le ventre appuyé contre le rocher, il la tira très fort en l'agitant, mais en vain. Tout à coup une rafale la décrocha et la souleva très haut dans les airs d'où elle retomba le long de la paroi comme un rappel. La laissant pendre, il descendit à la petite brèche par laquelle il pourrait passer sur le versant abrité du vent. Il devait faire vite car il se sentait défaillir.

A cheval dans la petite brèche, il fit de nouveau sauter la corde qui s'était encore accrochée plus haut et par des aspérités faciles, bien que certaines délicates à cause du verglas, il désescalada la paroi en appréciant le calme après l'enfer qu'il venait de traverser. Une fois en sûreté, penché en avant, la tête basse, les mains gantées sur le bord d'une cannelure, il parvenait en respirant profondément à récupérer sa lucidité.

Il fallait absolument qu'il trouve un abri contre ce vent pour se reposer un peu et manger quelque chose, bien que l'idée lui en soit pénible. Il n'avait ni faim, ni soif, mais sommeil. Ecrasé de fatigue, s'il s'écoutait, il ne pourrait jamais atteindre la croix. Il savait que dans de tels cas il ne faut pas s'écouter. Le plus important était de trouver un abri pour prendre un instant de repos et pratiquer quelques exercices énergiques qui le réchaufferaient car dans cette escalade aérienne qui réclamait la plus grande vigilance il n'avait guère eu le loisir de se donner du mouvement. Le seul endroit qui convienne était la cheminée qui monte au Pic Central. Il n'en était plus loin. Mieux valait l'atteindre au plus vite.

Il tira la corde, la lova, la fixa sur son sac et repartit retrouver le blizzard sur la dépression de l'arête. Là, il s'aperçut qu'il ne sentait plus son menton sous lequel avait glissé l'attache gelée du capuchon. Il la resserra, la remonta vers ses yeux, et il se hâta en crampons dans la caillasse enneigée se mettre à l'abri de rochers pourris, aux morceaux menaçants, mais qui déjà le protégeaient du vent, du vent qui maintenant, remarqua-t-il, tournait au nord-ouest.

Il était frigorifié. Il remorquait avec peine un corps lourd d'épuisement. Ce n'était qu'une impression, il le savait. Mais il avait hâte de se réfugier dans la cheminée. Là, il bénéficierait d'un peu de calme. Là, il pourrait se reposer quelques minutes, se réchauffer énergiquement, grignoter quelque chose, avant d'affronter de nouveau le vent, toujours le vent, pour traverser le sommet et descendre de l'autre côté en vitesse car il n'était pas encore tiré d'affaire.

A gestes lourds, il grimpa les dalles d'où ses crampons faisaient crouler neige et caillasse. Il se hissa dans cette cheminée verticale et commode où enfin il put trouver un coin où s'asseoir, le sac calé entre deux blocs.

Soulagé, il s'accordait quelques minutes pour souffler et fermer les yeux, le visage dans ses bras croisés sur une encoignure. Juste quelques minutes. Il avait sommeil, mais il savait trop qu'il ne fallait pas qu'il s'endorme, pas qu'il s'endorme, ne serait-ce qu'un instant.

Conscient du danger, il ne tarda pas à vouloir repartir. Mais il n'en avait pas le courage, du moins pas tout de suite. Il fallait pourtant qu'il reparte. Il voulait repartir. Il repartirait. Mais une minute encore. Non, il ne fallait pas attendre. C'eût été une folie. Il allait repartir. Il repartait. Il voulait repartir. Il avait une volonté farouche de repartir. Il ne fallait surtout pas, surtout pas qu'il s'endorme.

Surtout pas qu'il s'endorme... Un instant de repos, soit, mais rien qu'un instant, juste pour récupérer et mieux repartir après, mieux repartir. Bon calcul. Sa fatigue se faisait plus légère. Il ne sentait plus guère le froid. Cette brève halte suffirait... Une halte bénie... Confortable...

Dans une molle indifférence il eut vaguement conscience qu'il était perdu.

Là-bas en Argentine...

Là-bas Nathalie...

Là-bas en Argentine... De grands nuages...

De grands nuages blancs sur la pampa. Un monsieur sévère... Un monsieur sévère devant son fils à genoux.

- Et tu l'as fait venir sans que je le sache !... Enceinte !... Elle t'a dit que c'était de toi et cela a suffi à mon fils, à un fils de la lignée des Holtz. Le chantage de l'autre ne lui a donc rien appris, ni l'humiliation de la famille. Et cette fois non plus tu ne t'es même pas posé la question... Tu l'aimes !... En voilà une preuve !... Sache, mon fils, que l'amour est le plus grand aveuglement de l'homme. Tu ne connais pas les femmes. Mon père, mon grand-père, nos aïeux, cette lignée qui a donné à la Prusse tant de grands hommes, crois-tu que c'est en écoutant leurs roucoulaudes qu'ils ont accompli leurs exploits ?

A genoux dans un nuage qui montait de la mer, Erick baissait les yeux.

- Père, je vous assure que l'enfant qu'elle porte est de moi.

- La preuve ?

- J'ai confiance en elle.

- La confiance porte en elle la trahison. Quand on ne fait jamais confiance, on n'est jamais trahi. J'ai toujours entendu dire par mon père qu'il ne fallait pas se fier aux Polonais et cette fille a du sang polonais dans les veines. Qu'est-ce qui te prouve qu'elle n'a pas connu un autre homme ? Une fille belle se laisse trop solliciter, surtout quand le père est un faible, comme c'est le cas, et plus tard quand le mari l'est aussi. Dans la famille - ta mère n'est pas là, je peux le dire - un proverbe se transmet entre hommes de génération en génération : à femme belle, mari trompé. Tu l'es peut-être déjà. Ce nommé Mollaret, tu es sûr qu'il ne la connaissait pas avant ? Et tu l'as laissé l'emmener avec toi dans une ascension, pauvre naïf !

Sur une scène de théâtre, le seigneur Holtz von Makenhüll se dressait debout en armure de chevalier et croisait le regard de son fils toujours à genoux, pitoyable sous l'affront.

- Père, je vous assure que cette Française porte dans son sein un enfant de la lignée des Holtz. Vous en serez fier.

- Eh bien prouve-le moi.

- Je le sais. Je l'aime.

- Réponse de naïf. Ridiculisé une fois, la leçon ne t'a pas suffi.

- Ne m'accablez pas. Je suis certain de sa parole comme de celle d'un Holtz.

Le chevalier tonna :

- Il n'y a que la parole d'un Holtz ou de ses pairs qui puisse constituer une preuve.

- Mais je suis de votre sang. Je suis un Holtz. Je vous donne la parole d'un Holtz.

- Quand armé chevalier, pas une seule fois pendant de longues années on n'y a manqué, pas une seule, cette parole est une preuve. Tu es trop jeune pour donner la parole d'un Holtz.

- Eh bien, père, je vous apporterai la preuve que vous exigez. Quand cet enfant naîtra, vous aurez la preuve de la date car je n'ai pas quitté sa mère au temps de sa conception. Et vous aurez la preuve du sang, car je les ferai analyser, celui de la mère et de l'enfant. En serez-vous alors convaincu ?

- Enfin, tu te défends avec adresse. Tu as mon accord. Nous attendrons que cet enfant soit né avant de célébrer le mariage. Mais, si cet enfant n'est pas de toi, ce sera alors une gueuse et j'exige que tu me fasses le serment de la renvoyer dans son pays.

Sans mesurer la bassesse d'un tel serment, du moment que le père l'exigeait, il leva la main :

- Je vous le jure.

Et, dans le sifflement du vent sur les pointes des rochers, la vision se fondit derrière une autre.

Dans une allée de Buenos Aires, une allée aux fleurs de printemps, Erick marche à côté de Nathalie.

- Père a dit : Qu'est-ce qui prouve que cet enfant est bien de toi ?



Nathalie pose les coudes sur la table :

- Erick, c'est une plaisanterie ? Non, je rêve ?

- Père a dit cela.

- Possible mais comment toi, tu as réagi ? C'est toi, toi seul qui m'intéresse, ta réponse. Qu'est-ce que lui as-tu répondu ?

Erick rame toujours. L'eau scintille autour de la barque. Il a honte maintenant de dire ce qu'il a promis à son père.

- Rien.

- Mais tu es un lâche ! Tu ne lui as pas répondu ? Pas un mot ? Rien ?

- Non. Père, il faut le comprendre. Après le coup de Serena...

- C'est toi que je ne comprends pas. Rien ? Tu appelles ça aimer ?

Erick baisse les yeux. Nathalie éclate en sanglots.

- Lâche ! Je m'en vais !

- Nathalie !

- Non, je ne veux plus te voir !

Et elle court se jeter en pleurs dans sa chambre parce que les parents d'Erick exigent qu'ils fassent chambre à part tant qu'ils ne sont pas mariés.

Erick marchait sur le bord de la plage en parlant tout haut :

- Père m'a demandé : cet enfant est-il de toi ? Père a raison de poser la question. Cet enfant est-il de moi ?... Et si Nathalie... Elle a bien été avec Michel... Et si elle n'avait pas osé me dire la vérité... Parce qu'elle m'aimait... Parce qu'elle ne voulait pas me faire de la peine... Parce qu'elle avait peur de me perdre... Je la comprends... Mais c'est dur... Oui, c'est dur...

Et le grand garçon s'écroule en larmes dans l'herbe, une herbe de pampa, très haute.

- Elle m'aurait trompé avec qui ?... Bernard ou quelqu'un de sa bande... Sans peut-être y attacher d'importance, piégée peut-être. Alors elle ne m'a rien dit... Mais si ça date de la nuit d'Agay, l'enfant est bien de moi. Comment le savoir ? Oui, père a raison. Il faut attendre cette naissance ... Mais, si alors il n'est pas de moi, je la perds... Non, il y a maldonne, une fausse note. Il faut reprendre le morceau au départ. On efface tout, chef. Un coup de baguette. L'orchestre reprend à zéro. Tout sera clair alors et je la garderai, ma belle musicienne...

Erick joue abominablement faux sur un piano désaccordé et répond en se retournant :

- Si cet enfant n'était pas de moi, c'est vrai, tu ne pourrais pas me le dire.

- Toi aussi ?

- Non. C'était une supposition.

- Une injure, oui !... Oh, je tombe de haut !

Elle éclate en sanglots. Erick porte une barbe. Il n'a jamais porté de barbe. Il tire sur sa barbe.

- Non, tu ne pourrais pas me le dire.

- Alors toi aussi, tu te demandes si cet enfant est de toi ?

- Il a de la barbe et une grosse tignasse de hippie.

- Comment veux-tu que je sache ?

- Mais moi, hurle Nathalie debout dans sa robe bleue du concert, tu ne me croies donc pas ? Ma parole, qu'est-ce que tu en fais ?

Erick est en haillons.

- Seule, une parole des Holtz est une preuve. Tu n'es pas une Holtz.

Nathalie pousse un cri et s'évanouit. Elle voit les grandes vagues bleues de l'Atlantique s'avançant majestueusement vers le pays de ses rêves. Puis des montagnes de neige : la Cordillère des Andes avec le Mont Blanc qui domine tout.

Devant son bureau totalement vide, en veston cravate, assis en face d'elle, Erick est sombre. Il rumine. Elle essaie de lui parler.

- Tu te rends compte de ce que tu fais ? Tu sais ce que tu es dans les mains de ton père ? Tu es un homme ou non ? Tu m'aimes ou non ?

Il se penche vers elle et lui dit à voix basse :

- Tout peut s'arranger. Tu vois ce que je veux dire ?

- Non. Parle clairement.

- L'enfant...

- Que je le supprime ? C'est ça ? Mais tu te rends compte de ce que tu me demandes ?

- C'est la seule solution. Mon père n'aurait plus rien à dire.

Et Nathalie, debout sur l'immense place au milieu des pigeons, les mains sur le visage :

- Lâche ! Lâche ! J'aimais un charmant et talentueux musicien. Où est-il, ce noble Erick de Paris, de la Côte d'Azur, de la Barre des Ecrins ? Ici, tu n'es qu'une serpillière dans les mains de ton père ! Moi, être mise en quarantaine avant d'avoir le droit d'être ta femme ?... Mais lui, le Holtz, l'orgueilleux Holtz, supporterait-il une pareille humiliation sans mettre la main à l'épée ? Et toi, toi, tu pousses l'abjection jusqu'à me demander de supprimer mon enfant ? C'est bien cela, n'est-ce pas ? Je ne rêve pas ? Mais réponds ! Réponds !

Un haut-parleur tonitruait ses cris sur la place et les pigeons s'envolaient. Et le haut-parleur fit entendre la réponse d'Erick, lamentable :

- Le mieux serait que tu retournes en France. On sera fixé quand il sera né.

Dans le taxi, Nathalie lui jette son passeport à la figure.

- Va me chercher mon billet. Voilà mon portefeuille.

Erick prend le portefeuille, se baisse, ramasse le passeport sous le siège, s'en va, revient et lui tend de la main gauche billet, portefeuille et passeport.

- C'est pour demain huit heures.

Une chambre d'hôtel. La dernière nuit. Erick dort. Elle titube, jette un cachet dans un verre d'eau, puis un deuxième, puis un troisième. Michel essaie de la retenir. Il bouge. Il fait de grands gestes dans le vide. Il veut lui crier : "Arrête ! Je suis là !". Il est sans voix. Elle ne l'entend pas. Alors il lui lance un parchemin. C'est son poème : "Je suis là". Elle va porter le verre à ses lèvres, aperçoit le parchemin, se ressaisit, brise le verre sur le carrelage. Elle est sauvée.

Un avion décolle de Buenos Aires. Sous ses ailes se déploie, avec ses méridiens et ses parallèles, la carte de l'Amérique du sud jusqu'au cap Horn, jusqu'au Pacifique. Nathalie voit s'éloigner le pays de ses rêves. Les grandes vagues bleues repartent du rivage, comme filmées à l'envers. Les grandes vagues bleues dans lesquelles elle traverse l'Atlantique à la nage, droit vers les côtes de France, droit sur l'Île d'Or. Elle touche le rocher. Elle grimpe vers la cabine téléphonique de la tour carrée.

- Allo, Maryse ? C'est moi. J'arrive de là-bas. J'ai fini ma tournée.

- Tu es où ?

- Sur l'Île d'Or à Orly. Passe-moi Michel.

- Il est dans la montagne en pleine tourmente. Il t'appelle. On ne sait pas où il est. Viens vite !

- J'arrive par télécopie. Numéro ?

- 3838 WW 38. Mais vite !

Maryse tient une Assemblée Générale dans son bureau avec Nathalie, Louis et Renaud. Elle lit une note de service qu'il lui a laissée :

"Veuillez porter à la connaissance de la violoniste Nathalie Héry-Niprewska, de l'ensemble du personnel et de l'Inspection du Travail, que Michel Mollaret, en sa qualité de P.D.G. de l'entreprise MOLLARET S.A. Au capital de... (montant de la dernière augmentation), inscrite au Registre du Commerce de Grenoble sous le N°... (relever), s'engage, par le présent marché de travaux, à se reconnaître comme le père de son enfant. Pour valoir ce que de droit, fait et passé en triple exemplaires dont l'un pour le chef d'orchestre et l'autre pour l'Enregistrement.

"Signé : Michel Mollaret (tampon de la Société)".

"Pièce jointe : une clé de sol.

Maryse laisse éclater sa joie :

- Mais c'est merveilleux, Nathalie ! Vite, il faut le retrouver. Il est sûrement parti seul en montagne. Je sais où il se trouve : à Belledonne. Passe-moi ma doudoune, Louis. Nathalie, enfile la tienne. Il fait si froid.

En brassant la neige fraîche, ils remontent, guidés par Renaud, la pente du Doménon. Lentement, péniblement, en laissant derrière eux une trace profonde, ils débouchent sur le plateau où la tourmente les bouscule.

- Pas de trace ici. Donc il a voulu faire la traversée à l'envers. J'ai vu des traces en direction du glacier de Freydane. Les deux pieds à la fois pour aller plus vite. Je les reconnais. Ce sont les siennes.

Un nouveau coup de vent les cravache de poudreuse. Ils suffoquent. Maryse s'arrête derrière un bout de rocher, épuisée.

- On ne peut pas aller plus haut. Il faut l'attendre ici. Il est très fort. Il s'en sortira.

- Non, je monte à la Croix. Je monte seule. Je suis bien couverte avec tout ce qu'il faut pour lui. Louis, enfile un thermos dans mon sac et garde bien les autres au chaud dans le tien.

- C'est de la folie. On t'accompagne.

- Non, rien n'est folie quand on aime. Je tiens absolument à monter seule.

- Si dans une demi-heure, on ne te voit pas revenir, je vais te chercher.

- Pas besoin, Renaud. Vous trois, restez à l'abri.

Le vent a dégagé la pente sur sa bordure Nord. Nathalie monte dans le brouillard. Michel, qui voit à travers le brouillard, lui fait des signes immenses, veut lui crier qu'elle se met en danger.

- Non non !... Nathalie ! Attention, tu vas tomber sur le glacier de Freydane !

Mais il hurle en cinéma muet. Aucun son ne sort de sa bouche. Il bouge. Il s'agite. Soudain tout bascule. Plus rien...

Michel revient à lui. Il a affreusement mal à la tête. Il voit du rouge. Il se rend compte qu'il a perdu conscience, qu'il a chuté dans la cheminée, qu'il s'est heurté le front contre le rocher, qu'il a la tête en bas. Il se relève en pensant vaguement que sans cette chute il ne se réveillait plus. Le sang coule à gouttes rapides de son front sur son poncho et rougit la neige à ses pieds.

Instinctivement, encore à demi inconscient, tremblant, il détache son casque qui appuie sur sa blessure et exécute les gestes du secouriste enregistrés depuis longtemps dans ses réactions de montagnard. Sans même enlever la neige, il tire de la poche supérieure de son sac un pansement circulaire tout prêt, en déchire l'enveloppe et s'entoure la tête de la bande élastique. Le sang s'est arrêté de couler.

- Bon Dieu ! Nathalie !

Emergeant de l'amnésie du choc, son rêve vient d'éclater en lui comme sous un projecteur qu'on aurait allumé dans son cerveau.

- Nathalie ! Mais qu'est-ce que j'ai rêvé ? Nathalie ! Oh, il faut que je m'en sorte.

- Allons ! Ce n'est qu'un rêve. Tu sais bien qu'elle est partie en Argentine.

- Non non, elle m'appelle. Elle monte la pente de la Croix.

- Derrière la croix, il n'y a que des pentes désertes raclées par le vent. Comment veux-tu qu'elle soit là ? Tu dérailles. Tu n'as aucune chance de la voir et pour cause ! Chance zéro, tu entends ? Zéro absolu !

- Chance zéro, ça n'existe pas. Même s'il n'y a qu'une chance sur mille, sur dix mille, sur un milliard, je veux arriver à la Croix !

- Pauvre crétin, tu te prépares une sacrée désillusion. Tu crois au miracle.

- "Celui qui ne croit pas au miracle n'est pas un réaliste". Je veux arriver à la Croix.

Cette croix faite d'un poteau scellé dans le roc et enserré par deux poutres formant les bras, cette croix martelée par les intempéries mais protégée de la foudre par un petit capuchon de métal relié

au sol par des fils métalliques plus ou moins distendus, cette croix, c'était son but, son seul but. Après, la vie pouvait s'arrêter mais seulement après.

Péniblement, il reprit son sac, releva son capuchon sur son bonnet, abandonnant le casque qui avait roulé plus bas mais qui, de toutes façons, avec le bandage, ne pouvait plus tenir, parvint à nouer les ganses, renfila ses gants sur ses doigts engourdis. Le froid le transperçait mais il voulait, il voulait.

Alors, par un rétablissement lourd de fatigue, il sortit de la cheminée, aussitôt giflé par le vent qui balayait le sommet. On ne voyait pas le Pic de la Croix pourtant tout proche mais il connaissait les lieux par cœur, prise par prise. En s'arc-boutant au rocher, il descendit vers le câble qu'il savait là, scellé sur la pointe d'un petit gendarme. Au-dessous de lui, dans le brouillard, il le vit apparaître, se préciser. Il était givré mais il le frappa, le secoua contre la pierre et le givre vola en écailles. Alors il l'empoigna et il descendait. Plus bas, le givre avait résisté sur le côté exposé au vent. Allait-il glisser ? Il serrait les doigts au maximum de ce qui lui restait de forces tremblantes quand, ses pointes de crampons raclant la roche, il lâcha prise et tomba dans un amoncellement de neige.

Revenu de son étourdissement, avec un papier mouchoir et quelques brins de la neige dans laquelle il était assis, il essuya le sang qui collait à sa joue. Il avait conscience que son moment de repos dans la cheminée lui avait tout de même été bénéfique. Il se leva et repartit. Il lui fallut traverser de biais une courte pente raide nettoyée par le vent puis, de l'autre côté d'une petite arête, descendre une autre pente plus longue mais facile, une sorte de croupe dégarnie de neige sur toutes ses aspérités qui l'amena bientôt à la brèche Duhamel. Cette brèche profonde est l'aboutissement d'un couloir exposé au nord-est. La bourrasque qui s'y engouffra soudain fut d'une telle force qu'il se plaqua contre le rocher en se cachant le visage dans ses gants. Au-dessus de lui se dressait dans le brouillard un dernier mur qu'il allait falloir encore escalader. Quand revint l'accalmie, il leva les yeux pour voir par où passer.

- Pas la peine d'essayer. Regarde fumer l'arête. Tu n'en auras pas la force.

- Et merde ! hurla-t-il.

Toute objection l'exaspérait. Il reprenait son souffle. Il y avait bien derrière le contrefort de gauche une pente facile qu'empruntent les débutants par crainte de l'arête mais, à l'abri du vent, elle était forcément encombrée de neige et promise à une coulée. Il fallait bien attaquer directement. Dans un état d'esprit voisin de la colère, il arracha ses gants pour l'escalade et, se fiant surtout à ses crampons car ses mains nues, vite insensibles, glissaient par endroits sur des prises verglacées, il grimpa jusqu'à un gros anneau scellé depuis plusieurs générations et dont personne ne se servait plus. Là, il souffla de nouveau, réchauffant ses doigts dans ses poches en tenant l'anneau alternativement d'une main puis de l'autre. Un bref étourdissement faillit lui faire lâcher prise. Il fallait là encore qu'il sorte de cette immobilité qui laissait le froid lui pénétrer la poitrine et le cerveau. Il réfléchissait. C'est dans les pires situations qu'il faut le mieux réfléchir, surtout si on a tendance à se laisser aller. Escalader l'arête ? Dans ce vent, à la limite de l'évanouissement, il ne tiendrait pas une minute. La contourner par la gauche ? Il ne le faisait jamais. Ce trajet manquait d'élégance. Mais sur ce versant les tourbillons de neige seraient atténués et en pareilles circonstances pas question de jouer aux puristes. C'était la bonne solution.

Avec rage, respirant à fond, sentant peu à peu l'hypothermie se dissiper et la lucidité lui revenir, il grimpa par des cheminées encombrées de neige. Il en trouvait facilement les prises à travers l'ouate blanche et il put remettre ses gants, le reste étant facile.

Voici la base du rocher en forme de lame qu'il faut laisser sur sa droite. Voici là-haut l'arrête terminale par-dessus laquelle déferlaient en sifflant des vagues de poudreuse. Il se pressa pour en finir au plus vite. L'arête qu'il venait d'atteindre était entièrement polie de verglas et ses gants glissaient mais les blocs étaient larges et ses crampons mordaient bien. Sur ce parcours horizontal il avançait de biais, le dos appuyé contre le vent, presque à quatre pattes. Avec une émotion de reconnaissance, il voyait la forme de la croix se dessiner progressivement dans le brouillard.

Mais il y avait, à côté, quelque chose d'insolite, comme une ombre... Une ombre d'hallucination... d'hallucination rouge... On aurait dit une fille... une fille en anorak rouge, avec un gros sac sur le dos... Une fille ici ?... Seule ?...

Il se frappa la joue, respira, porta la main à ses paupières pour enlever quelque trace de sang qui créait cette illusion. Son rêve l'avait sauvé mais il savait bien qu'il n'y avait personne dans la montagne. Un flot de poudreuse montant des profondeurs du glacier de Freydane à sa droite lui cacha un instant la croix. Quand elle réapparut, la fille en rouge était toujours là. Il ne pouvait y croire. Que faisait-elle, ici, dans cette tourmente ? Et seule... Pas possible. Pas possible. Il eut un court étourdissement, s'arrêta, se couvrit les yeux, à la limite de la défaillance... Mais non, il respirait. La lucidité lui revenait. Il revoyait. Mais alors ce fantôme derrière la croix, qui était-ce ?...

La fille s'était retournée, courbant le dos, pour résister à une autre bourrasque, et, quand revint l'accalmie, elle fit trois pas pour s'appuyer à la croix resplendissante de givre. Enjambant les pointes de roc, il s'avançait vers elle qui semblait l'attendre. A travers les stries des flocons de neige jaillissant des profondeurs, il distinguait encore mal son visage, enfoncé dans un épais capuchon. Elle souriait, des larmes lui coulaient sur les joues, à cause du froid sans doute. La pointe de son col claquait au vent.

- Crétin ! Te mettre dans un état pareil !

A cette voix, il sursauta, effrayé à l'idée que cette hallucination impossible signifiait sa fin alors qu'il se croyait sauvé. Par une réaction désespérée, voulant chasser coûte que coûte le fantôme qu'un nouveau flot de poudreuse rendait flou, il hurla en se voilant la face de ses mains gantées :

- Nathalie ? Ah non, pas ça ! C'est idiot ! Va-t-en, bon Dieu, va-t-en !

Mais regardant de nouveau, il vit se lever vers lui deux grands yeux un instant fous d'inquiétude. Dans le sifflement du vent la voix lui cria, rageuse

- Oui, Nathalie. Tu en fais une tête ! Ça t'emmerde ?

Abasourdi, ne pouvant plus douter cette fois, il s'était arrêté sur le rocher, debout devant elle, étreint par une joie qu'il commençait à peine à réaliser. Il venait soudain de comprendre ce qui avait dû se passer là-bas

- Mais alors mon rêve... le miracle... c'était donc vrai ? Nathalie !

Du coup, le joli visage zébré de neige venait de se détendre. Un sourire radieux brillait à travers ses larmes.

- Oui, Nathalie. Oui, Michel, je suis là.

Exemplaire de la seconde édition personnelle  
destiné à la lecture sur écran

Pierre Persat  
le 30 mars 2007

© **Toute reproduction** interdite  
sauf autorisation de l'auteur.  
*[persat@free.fr](mailto:persat@free.fr)*